OEUVRES DE MADAME DE LA FAYETTE GRAVURES SUR ACIER D'APRES...

Marie Madeleine : Pioche de la Vergne La Fayette...




FIRENZE

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

ŒUVRES

DE MADAME

DE LA FAYETTE

GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL

ZAÏDE, LA PRINCESSE DE CLÈVES

MADAME DE MONTPENSIER, LA COMTESSE DE TENDE

LETTRES

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1864

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

OEUVRES

DE MADAME

DE LA FAYETTE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE



ŒUVRES

DE MADAME

DE LA FAYETTE

GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL

ZAÏDE, LA PRINCESSE DE CLÈVES

MADAME DE MONTPENSIER, LA COMTESSE DE TENDE

LETTRES



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1864

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE MADAME DE LA FAYETTE

Dans ce siècle à jamais mémorable, où un grand roi vit briller autour de lui tant de grands hommes, deux femmes, deux amies s'immortalisoient sans y prétendre, sans y songer. L'une, pour épancher son cœur maternel, écrivoit à sa fille ces lettres qui sont devenues un ouvrage délicieux et chef-d'œuvre du style épistolaire; l'autre, qui, pour amuser ses loisirs, traçoit des aventures imaginaires, offroit les premiers modèles d'un genre où, avant elle, régnoient l'invraisemblance, la recherche, l'enflure et la prolixité, et où depuis l'on n'a obtenu de véritables succès qu'autant qu'on a suivi ses traces. Ces deux femmes, que le lecteur a déjà nommées, sont madame de Sévigné et madame de la Fayette. C'est de celle-ci que je vais parler. Avant de hasarder quelques observations sur sa personne et sur ses écrits, je donnerai ce que j'ai recueilli de détails sur sa vie. Ces détails, qui sont en petit nombre et peu intéressants en eux-mêmes, ont été répétés en vingt endroits; mais où peuvent-ils être mieux placés qu'à la tête d'une édition des *Œuvres de madame de la Fayette?*

Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la Fayette, naquit en 1633[1], d'Aymard de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur

[1] D'autres disent en 1632.

du Havre-de-Grâce, et de Marie de Pèna, d'une ancienne famille de Provence. Le talent et les honneurs littéraires étoient depuis longtemps un héritage de cette famille. Au treizième siècle, Hugues de Pèna, secrétaire du roi de Naples, Charles Ier, et auteur de tragédies, avoit reçu *le laurier du poëte* des mains de la reine Béatrix.

Mademoiselle de la Vergne eut le bonheur d'avoir un père en qui le mérite égaloit la tendresse. Il prit soin lui-même de l'éducation de sa fille, et cette éducation fut tout à la fois solide et brillante : les lettres et les arts concoururent à embellir un heureux naturel. Ménage et le P. Rapin se chargèrent d'enseigner le latin à mademoiselle de la Vergne. S'il en faut croire Segrais, elle n'avoit encore que trois mois de leurs leçons, lorsqu'elle leur donna le véritable sens d'un passage qu'ils expliquoient différemment, et que ni l'un ni l'autre n'entendoient bien. Ménage chanta son écolière dans la langue qu'il lui avoit apprise. Mademoiselle de la Vergne étoit appelée, dans ses madrigaux latins, du nom de *Laverna*, qui est aussi celui de la déesse des voleurs. Cette bizarre rencontre, qu'un homme d'un esprit un peu plus fin auroit peut-être évitée, fit faire contre le pauvre Ménage cette épigramme latine qui paroît d'un assez bon tour :

Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta Corinna,
Carmine laudatur Cinthia nulla tuo;
Sed cum doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum si sit culta *Laverna* tibi.

J'en vais dire le sens pour celles de nos dames qui n'entendent point le latin aussi bien que madame de la Fayette : « Tu n'as point de « Lesbie, de Corinne, de Cinthie à chanter; mais, comme tu pilles sans « cesse les grands poëtes de l'antiquité, il n'est point étonnant que « *Laverna*, la déesse des voleurs, soit l'objet de tes hommages. »

Je reviens au latin de madame de la Fayette. Ce n'est point pour examiner s'il convient ou non à une femme d'apprendre cette langue. L'usage a prononcé. La connoissance du latin paroît être exclusivement réservée aux hommes, et la femme qui se livre à cette étude choque l'amour-propre de notre sexe, en usurpant un de ses priviléges, et du sien, en aspirant à s'en distinguer. Madame de la Fayette (on le tient d'elle-même) sentit vivement le tort qu'elle avoit d'en savoir plus que les autres femmes, et elle ne négligea rien pour se le faire pardon-

ner[1]. Au surplus, si elle s'efforça de cacher son instruction un peu virile, elle ne laissa point d'en retirer de grands fruits. Introduite de bonne heure dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la justesse et la solidité naturelles de son esprit n'auroient peut-être pas résisté à la contagion du mauvais goût, dont cet hôtel étoit le centre, si la lecture des auteurs latins ne lui eût offert un préservatif qu'elle ne pouvoit encore à cette époque trouver dans notre littérature.

En 1655, âgée de vingt-deux ans, elle épousa François, comte de la Fayette, frère de mademoiselle de la Fayette, fille d'honneur d'Anne d'Autriche, connue par ses chastes amours avec Louis XIII.

Madame de la Fayette eut de son mari deux fils, dont l'un suivit la carrière des armes, et l'autre embrassa l'état ecclésiastique.

Douée d'un esprit cultivé et du talent d'écrire, elle ne pouvoit manquer d'avoir une estime particulière pour ceux en qui les mêmes avantages se faisoient remarquer. Des gens de lettres furent admis dans sa familiarité. La Fontaine fut de ce nombre. Il étoit dans sa destinée d'avoir les femmes les plus distinguées pour amies et pour bienfaitrices. Il est probable qu'il fut l'objet de la générosité délicate de madame de la Fayette. Il s'acquittoit envers elle par de légers présents, et surtout par des vers. On en a conservé qu'il lui adressa, en lui envoyant un petit billard.

Segrais, plus connu aujourd'hui des gens du monde par un seul vers de Boileau[2] que par ses églogues d'un style naturel, mais foible, déplut à Mademoiselle, au service de laquelle il étoit en qualité de gentilhomme, pour avoir blâmé son projet de mariage avec Lauzun. Il fut obligé de quitter la maison de cette princesse. Madame de la Fayette le reçut dans la sienne. Pendant le séjour qu'il y fit, elle composa *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*. Mais pouvoit-elle s'en avouer l'auteur? Le préjugé, qui défendoit à un homme de la cour de publier ce qu'il eût pu être glorieux d'écrire, parloit à une femme bien plus impérieusement encore. D'ailleurs, madame de la Fayette en eût-elle été quitte pour le ridicule d'avoir fait de bons romans? Parmi tant d'hommes exercés dans l'art d'écrire, dont elle étoit sans cesse entou-

[1] « Madame de la Fayette savoit le latin; mais elle n'en faisoit rien paroître. C'étoit, disoit-elle, afin de ne pas attirer sur elle la jalousie des autres dames. » (*Segraisiana*, page 114.)

[2] Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts. (*Art. poét.*, ch. IV.)

rée, le public, malin et jaloux, eût-il manqué de chercher, de désigner le complaisant auteur de ses ouvrages? Et Segrais, écrivain de profession, Segrais, qui étoit logé chez elle, et qui avoit composé pour Mademoiselle des romans qu'elle s'attribuoit, n'eût-il point passé tout naturellement pour avoir payé du même prix la nouvelle hospitalité qu'il recevoit? Madame de la Fayette, pour ne point se voir disputer ses productions, prit le parti de les mettre sur le compte d'un autre. *Zaïde* parut sous le nom de Segrais. Le succès de ce roman fut si prodigieux, que madame de la Fayette, toute modeste qu'elle étoit, dut regretter de n'en pouvoir jouir qu'en secret; Segrais surtout dut désirer de ne pas rester plus longtemps chargé d'une gloire qui, par son accroissement, devenoit un fardeau également incommode pour sa délicatesse et pour son amour-propre. Il en rendit la jouissance à celle qui en avoit la propriété, sans en rien retenir que l'honneur d'avoir donné quelques avis pour la disposition de l'ouvrage[1]. Sa renonciation fut sincère, et l'on y crut. Que l'on compare *Zaïde* et *les Illustres Françoises*[2], on sera étonné que ces deux ouvrages aient pu passer un instant pour être de la même main, et sans savoir moins de gré à Segrais de la bonne foi avec laquelle il désabusa le public, on conviendra qu'il y eut peu de mérite au public à revenir facilement de son erreur.

Le docte Huet, depuis évêque d'Avranches, fut lié d'une amitié très-tendre avec madame de la Fayette, et il lui en donna de précieuses marques. Le prêtre ne crut point porter atteinte à la sévérité canonique en faisant l'apologie des romans, dont son illustre amie avoit assujetti la morale et l'action aux lois de la plus rigoureuse délicatesse: le savant puisa dans les trésors de l'érudition pour faire l'histoire de ce genre d'écrits jusqu'à l'époque où elle étoit venue y opérer une si heureuse révolution. Son *Traité de l'origine des romans* fut imprimé en tête de *Zaïde*[3]. C'est à ce sujet que madame de la Fayette disoit à Huet: *Nous avons marié nos enfants ensemble.* Lorsqu'il s'agit de rendre cette même *Zaïde* à son véritable auteur, Huet déposa, dans un de ses écrits, un témoignage auquel la qualité du témoin et la connoissance particulière qu'il avoit du fait donnèrent le plus grand

[1] « *La Princesse de Clèves* est de madame de la Fayette; *Zaïde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement pour la disposition du roman. » (*Segraisiana*, page 10.)

[2] Nouvelles de Segrais.

[3] Voir à la fin de ce volume.

poids, et qui a servi en grande partie à fixer sur ce point l'opinion des contemporains et celle de la postérité [1].

Rien n'est plus connu que l'amitié de madame de la Fayette et du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle dura plus de vingt-cinq ans, et la mort seule en rompit les nœuds. Ce ne seroit point assez de dire que M. de la Rochefoucauld et madame de la Fayette se voyoient tous les jours : ils étoient continuellement ensemble ; ils ne se quittoient pas. Ils goûtoient ce plaisir si doux pour deux personnes d'un esprit supérieur, le plaisir de s'entendre, de s'apprécier, de se faire valoir, de s'éclairer mutuellement. Le duc de la Rochefoucauld, après avoir *fait la guerre aux rois pour mériter un cœur* qui lui étoit infidèle [2], avoit abjuré l'amour et la faction. Jugeant de toutes les femmes par la duchesse de Longueville, et de tous les hommes par les intrigants de la Fronde, il s'étoit cru en droit de mépriser l'humanité, et il en avoit fait la satire. Vertueux, il avoit dégradé la vertu ; brave, il avoit nié la bravoure ; l'amitié même, ce sentiment qu'il éprouvoit aussi vivement qu'il étoit digne de l'inspirer, l'amitié n'avoit pas été épargnée par son incrédulité. La retraite involontaire à laquelle il étoit condamné après le tumulte et les agitations de sa jeunesse, son éloignement des places et des honneurs, l'abandon de ceux qui ne s'attachent qu'à la faveur, le dirai-je? les maux douloureux dont il étoit obsédé, tout concouroit à nourrir sa misanthropie. Dans cette position, quelle société pouvoit lui être plus nécessaire que celle d'une

[1] « Ses nouvelles (de Segrais) furent bien reçues du public, moins toutefois que *Zaïde* et quelques autres ouvrages de ce genre qui parurent sous son nom, et qui étoient en effet de la comtesse de la Fayette, comme lui et la comtesse l'ont déclaré souvent à plusieurs de leurs amis, qui en peuvent rendre un assuré témoignage. Pour *Zaïde*, je le sais d'original, car j'ai souvent vu madame de la Fayette occupée à ce travail, et elle me le communiqua tout entier pièce à pièce avant que de le rendre public..... Je rapporte ce détail pour désabuser quelques personnes qui, bien que peu instruites de la vérité de ce fait, ont voulu le contester. » (HUET, *Origines de Caen*.)

[2] Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurois faite aux dieux.

Vers de Duryer, écrits par le duc de la Rochefoucauld au bas d'un portrait de madame de Longueville, dont il étoit l'amant. Après avoir perdu pour quelque temps la vue au combat de la porte Saint-Antoine, et s'être aperçu que madame de Longueville le trompoit, il parodia ainsi ces deux vers :

Pour mériter son cœur qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois; j'en ai perdu les yeux.

femme aimable et bonne, qui embellit sa solitude, remplit le vide de son âme, adoucit son humeur et ses chagrins ; dont l'attachement désintéressé fût une continuelle réfutation de son triste système [1] ; dont l'entretien fit une agréable diversion aux maux qu'elle ne parviendroit point à soulager par ses soins ; qui attirât chez lui, auprès de qui il pût trouver ce choix d'hommes instruits et de femmes spirituelles, si préférable à la foule de courtisans frivoles et perfides ? Telle fut madame de la Fayette pour M. de la Rochefoucauld. De son côté, elle trouva dans ce commerce la considération que donne l'amitié d'un homme qui réunit un grand mérite à un grand nom ; elle y trouva, pour la conduite de ses affaires, les conseils de l'expérience, pour la perfection de ses ouvrages, les avis de l'esprit et du goût, pour l'établissement de ses enfants, le crédit que conservoient encore au duc de la Rochefoucauld une haute naissance et des talents supérieurs qu'on ne pouvoit oublier, quoiqu'on ne les employât pas. M. de la Rochefoucauld mourut. Madame de la Fayette fut inconsolable. Il faut ici, pour être juste, rendre sa valeur entière à ce terme, l'un de ceux que l'exagération a le plus affoiblis en les prodiguant : madame de la Fayette fut véritablement inconsolable. Mais laissons le soin de peindre sa douleur à madame de Sévigné, qui en fut témoin, à cette femme d'une sensibilité parfaite, à qui l'expression la plus tendre et la plus vive ne manqua jamais pour rendre les mouvements de son âme : « M. de la Rochefoucauld est mort, écrit madame de Sévigné à sa fille ; M. de Marsillac [2] est dans une affliction qu'on ne peut se représenter ; cependant, ma fille, il retrouvera le roi et la cour ; toute la famille royale se retrouvera à sa place ; mais où madame de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme ; elle est toujours dans sa chambre ; elle ne court point. M. de la Rochefoucauld étoit sédentaire comme elle : cet état les rendoit nécessaires l'un à l'autre. Rien ne pouvoit être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Il ne sera pas au pouvoir du temps d'ôter à madame de la Fayette l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire... Le temps, qui est si bon aux autres,

[1] Madame de la Fayette disoit : « M. de la Rochefoucauld m'a donné de l'esprit ; mais j'ai réformé son cœur. » (*Segraisiana*, page 31.)

[2] Fils de M. de la Rochefoucauld.

augmente et augmentera sa tristesse... Tout se consolera, hormis elle. »

Madame de la Fayette ne survécut que dix ans à M. de la Rochefoucauld. Accablée par le chagrin et les maladies, ayant perdu ce qui l'attachoit le plus au monde, elle se jeta tout entière dans le sein de Dieu: les dernières années de sa vie furent consacrées aux pratiques de la piété la plus austère; elle y étoit dirigée par l'abbé Duguet, écrivain distingué de Port-Royal, et auteur du célèbre *Traité de l'institution d'un Prince*. Il est à remarquer que madame de la Fayette et madame de Sévigné, toutes deux sensibles et *mondaines*, se rangèrent du parti de ces fameux solitaires, qui livroient une si rude guerre aux passions et au monde. Cette prédilection pour une doctrine qui exagéroit les principes et même les vertus du christianisme n'étoit-elle pas en elles un effet du penchant qu'ont les femmes aux opinions extrêmes et aux sentiments excessifs?

Madame de la Fayette mourut en 1693, dans sa soixantième année.

La nature ne lui avoit pas refusé les avantages extérieurs: sans être d'une beauté remarquable, sa figure plaisoit par la grâce et l'expression.

Le trait le plus marqué de son caractère étoit la franchise. M. le duc de la Rochefoucauld lui avoit dit qu'elle étoit *vraie*. Ce mot, qui jusqu'alors n'avoit point encore été employé dans cette acception, semble la peindre parfaitement, et chacun le lui appliqua; sa réputation, à cet égard, étoit si bien établie, que madame de Maintenon, qui alors n'étoit encore que madame Scarron, se félicitant, dans une de ses lettres, de la franchise avec laquelle elle avoit parlé à madame de Montespan, dit: « Enfin, madame de la Fayette auroit été contente du vrai de mes expressions, et de la brièveté de mon récit. » La *véracité* est une vertu qu'on n'exerce pas sans blesser plus d'un amour-propre, et aucun des torts qu'on a envers l'amour-propre ne reste sans vengeance. On accusa madame de la Fayette de *sécheresse;* madame de Maintenon se plaignit d'elle: « Je n'ai pu, dit-elle, conserver l'amitié de madame de la Fayette: elle en mettoit la continuation à trop haut prix. Je lui ai montré du moins que j'étois aussi *vraie* et aussi ferme qu'elle. » Encore un éloge de sa franchise[1]; cette fois surtout il faut y croire: ce

[1] On pourroit multiplier ces témoignages à l'infini. Je ne rapporterai plus que celui-ci, tiré des lettres de madame de Sévigné: « Madame de la Fayette est charmée de vous; elle vous aime plus que jamais et vous souhaite avec empressement. *Vous la connoissez, il faut la croire sur sa parole.* »

n'est plus une amie qui parle. Il est impossible de dire de quel côté furent les torts entre madame de la Fayette et madame de Maintenon. On peut croire seulement que l'amie de MM. de Port-Royal ne voulut pas être plus longtemps l'amie de leur persécutrice, et que d'ailleurs celle qui faisoit profession de tant de sincérité cessa de sympathiser avec une femme à qui son nouveau rang faisoit un devoir de la réserve et presque de la dissimulation. Quoi qu'il en soit, madame de la Fayette, dans ses *Mémoires de la Cour de France*, parle de la fondatrice de Saint-Cyr, d'une manière assez épigrammatique : elle trouve, comme tout le monde, que Racine l'a peinte sous le nom d'Esther ; elle remarque pourtant *cette différence, qu'Esther étoit un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété*. L'auteur des *Mémoires de madame de Maintenon* s'est cru obligé de venger celle-ci. « Madame de la Fayette, dit-il, n'avoit point ce liant qui rend aimable et solide le commerce d'une femme. Elle étoit trop impatiente : tantôt caressante, tantôt impérieuse, souvent de mauvaise humeur ; avec cela elle exigeoit des respects infinis, auxquels elle répondoit quelquefois par des hauteurs... Elle fit payer à madame Scarron la gloire d'avoir été plus aimable et plus estimée qu'elle. » Où la Beaumelle a-t-il pris les couleurs de ce portrait ? A ce ton d'assurance, à ces détails de caractère, ne diroit-on pas qu'il a vécu dans la société de madame de la Fayette, ou qu'il a eu sur sa personne des Mémoires fidèles et connus de lui seul ? Mais telle étoit la méthode de cet écrivain : mêlant à quelques vérités, sues de tout le monde, beaucoup de faussetés qu'il inventoit, il a donné le premier modèle de ces écrits scandaleux, connus sous le nom de *Vies privées*, dont les auteurs obscurs ont défiguré tous les personnages célèbres pour gagner quelque argent, tromper les étrangers et amuser les antichambres. Ce Bussy-Rabutin, satirique impitoyable, qui n'épargna ni le roi, ni madame de Sévigné, sa cousine, c'est-à-dire ce qu'il y avoit de plus puissant et de plus aimable, chercha aussi à dénigrer le caractère et la conduite de madame de la Fayette. A ces calomnies, que le caractère connu de ceux qui en sont les auteurs dispense de réfuter, je me contenterai d'opposer un témoignage que la malignité elle-même sera forcée d'admettre. C'est celui de madame de Sévigné, écrivant à sa fille : « Madame de la Fayette est, lui dit-elle, une femme aimable, estimable, que vous aimiez dès que vous aviez le temps d'être avec elle et de faire usage de son esprit et de sa raison.

Plus on la connoît, plus on s'y attache. » Madame de Sévigné n'avoit-elle pas assez de sagacité pour découvrir les défauts de son amie, ou de confiance en sa fille pour lui en faire part ? C'est ce qu'assurément personne ne sera tenté de croire.

Madame de la Fayette avoit l'esprit éminemment juste. Segrais lui avoit dit : *Votre jugement est supérieur à votre esprit*. Cette opinion lui avoit paru très-flatteuse. On sent que, pour bien goûter une pareille louange, il faut la mériter. La solidité et l'étendue de sa raison la rendirent très-propre aux affaires. M. de la Rochefoucauld dut à son aptitude en ce genre la conservation d'une grande partie de ses biens.

Elle ne portoit dans la conversation ni les saillies étincelantes et caustiques de madame de Cornuel, ni la vivacité spirituelle de madame de Coulanges, ni l'aimable abandon de madame de Sévigné ; mais ses discours étoient d'une précision élégante et ingénieuse. On a conservé d'elle plusieurs mots : *Les sots traducteurs*, disoit-elle, *ressemblent à des laquais ignorants qui changent en sottises les compliments dont on les charge*. Elle disoit encore : *Une période* (inutile) *retranchée d'un ouvrage vaut un louis d'or ; un mot, vingt sous*. Je n'omettrai point ce qu'elle disoit de Montaigne : qu'il y auroit du plaisir à avoir un voisin comme lui. Ce mot, qui paroit d'abord assez insignifiant, est un jugement très-fin et très-juste sur cet écrivain, dont le style plein de familiarité, de saillies et de digressions, ressemble fort à une causerie aimable, telle qu'on seroit heureux de la trouver dans ceux que l'on voit le plus souvent.

Mais il est temps de parler des ouvrages de madame de la Fayette. Avant qu'elle écrivit, la *Clélie* et le *Cyrus*, de mademoiselle de Scudéri ; la *Cassandre* et la *Cléopâtre*, de la Calprenède ; le *Polexandre*, de Gomberville ; l'*Ariane*, de Desmarest, et mille autres romans de cette espèce, étoient dans toutes les mains. Des intrigues compliquées et chargées d'incidents, qui se débrouilloient péniblement au bout de dix ou douze gros volumes ; des personnages d'invention qui n'avoient aucune vraisemblance, des personnages historiques qu'on ne reconnoissoit plus, des aventures inconcevables, des sentiments guindés, des idées alambiquées, un style souvent inintelligible à force d'affectation, d'entortillage et de prolixité, voilà ce qui charmoit la cour, la ville et les provinces. Malgré la vogue prodigieuse dont jouissoient ces ridicules productions, madame de la Fayette en sentit tous les

défauts, et elle sut les éviter. Ses sujets, simples et de peu d'étendue, se développent facilement, et comme d'eux-mêmes, jusqu'au dénoûment, qui ne paroit au lecteur que le terme naturel d'une action véritable, et non point la fin préméditée d'une fiction; ses personnages sont des hommes : le mélange de vertus et de foiblesses qu'offrent leurs caractères nous fait prendre à leur sort ce vif intérêt que ne peut exciter une perfection imaginaire; toujours inspirés par la situation, ses sentiments sont nobles ou touchants; ses pensées sont justes et spirituelles; son style clair, facile et agréable. On y remarquera peut-être quelques tournures qui ont vieilli, quelques locutions qui sont devenues incorrectes : il faut se rappeler que, lorsque l'auteur écrivoit, les chefs-d'œuvre de la langue françoise n'existoient point encore. Sa phrase, sans avoir l'excessive longueur qui nous choque dans certains ouvrages du même temps, est habituellement périodique, et comprend autant de rapports d'une même idée qu'il peut y en entrer sans embarras et sans effort. Telle étoit la manière des meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV. On n'avoit point encore inventé ce style brisé, qui se croit concis parce qu'il dit en vingt petites phrases ce qu'on pourroit exprimer en deux ou trois, et qui ne ressemble pas mal au débit court et interrompu d'un homme dont la respiration est difficile.

Une chose qui, dans les romans de madame de la Fayette, ne paroîtra pas moins contraire au goût moderne que l'étendue de ses phrases, c'est celle des discours; c'est le développement que ses personnages donnent à leurs idées dans les entretiens qu'ils ont ensemble. Ils n'épuisent point leur matière; mais ils l'approfondissent. On croit assister à un entretien solide et ingénieux où celui qui parle, sûr des égards et de l'attention du cercle qui l'entoure, n'est point forcé de trop abréger ses discours par la crainte qu'on ne les interrompe ou qu'on ne cesse de les écouter, et où ceux qui écoutent, se reposant sur l'opinion qu'on a de leur esprit, ne sont point tourmentés du désir de le montrer, et attendent, pour parler à leur tour, qu'ils aient quelque chose à ajouter à l'instruction ou au plaisir des autres. J'aime à croire que tel étoit le caractère de la conversation dans ces sociétés choisies dont madame de la Fayette faisoit partie, et qu'en cela elle n'a pas moins exactement retracé, qu'en tout le reste, les mœurs de la bonne compagnie de son temps. Mais com-

bien ces entretiens, instructifs sans pédanterie, agréables sans futilité, approfondis sans verbiage, sembleroient d'un goût suranné à tous ceux que charment nos propos rompus et nos assauts d'épigrammes! Sous le beau prétexte de la vivacité du dialogue, nous voyons aujourd'hui les poëtes comiques et les romanciers, en cela du moins, fidèles copistes des usages de leur siècle, n'employer, pour figurer nos conversations, que des saillies, des traits, des sens suspendus et des mots coupés.

Je borne ici mes réflexions sur ce qui tient à la forme des romans de madame de la Fayette, pour en examiner le fond avec quelque attention. Le véritable triomphe qu'elle a obtenu sur ses devanciers, triomphe qui s'est renouvelé pour elle presque autant de fois qu'on a voulu depuis courir la même carrière, c'est d'avoir peint l'amour des couleurs tout à la fois les plus vraies et les plus honnêtes. Pouvoit-on rien voir qui fût moins dans la nature et dans les mœurs que la folle passion de ces héros de romans qui soupiroient dix ans pour une belle avant d'oser lui déclarer leur flamme, et achetoient de dix autres années de soumissions, de souffrances, de combats rendus pour l'inhumaine, le pardon de leur audace et la faveur d'un regard moins sévère? Ces peintures fantastiques ont été remplacées dans le siècle dernier par des peintures d'un genre tout différent. Elles retraçoient des objets plus réels sans doute, mais aussi elles étoient bien plus dangereuses pour les mœurs que les premières ne l'avoient été pour la raison. Je ne parle point de ces romans, Mémoires scandaleux du temps où ils ont paru, où l'esprit, la gaieté, la grâce n'étoient employés qu'à gazer des obscénités, à ériger la corruption en système et à jeter du ridicule sur la décence : je parle de ces romans, dont les auteurs, tout en prodiguant les noms de *vertu* et de *sentiment*, nous ont peint, dans des pages qu'on appelle *brûlantes*, les transports frénétiques des amants, la violence de leurs désirs, le délire même de leurs jouissances, et, par ces tableaux plus voisins du cynisme que de la volupté, semblent avoir voulu donner de nouvelles forces à une passion qui ne s'empare que trop puissamment de notre imagination et de nos sens.

Également éloignée de ces deux excès, madame de la Fayette a représenté l'amour tel qu'il peut exister dans les âmes délicates, tel surtout qu'il doit leur être dépeint : l'amour attaquant par la timidité

et le respect, se défendant par la vertu et la fierté, triomphant sans souiller sa victoire, cédant sans s'avilir, pénétrant ce qui échappe à tous les yeux, ayant seul le secret de ce qui fait sa joie et ses tourments, heureux ou malheureux d'un mot, d'un geste, d'un coup d'œil, trouvant dans des plaisirs légitimes le prix de sa persévérance, ou s'immolant au devoir que de longs remords ont déjà vengé, et se punissant éternellement d'une faute d'un moment que souvent le cœur seul a commise.

Zaïde est le seul roman de madame de la Fayette, où l'auteur ne se soit pas proposé un but moral et attendrissant. Les amours de Zaïde et de Consalve, après avoir été traversés par mille obstacles en apparence insurmontables, sont couronnés par le mariage des deux amants. La scène est en Espagne. L'intrigue et les caractères ont la couleur locale. La galanterie maure et la jalousie espagnole[1] sont retracées avec fidélité. Les aventures ont même quelque chose d'un peu romanesque, et qui tient de l'imbroglio, tel que nos auteurs de romans et de pièces de théâtre du commencement du dix-septième siècle l'avoient emprunté aux poëtes de delà les Pyrénées. Il y a un portrait qui joue dans l'action un rôle plus considérable peut-être qu'il ne seroit à désirer. Ce fut un tribut que madame de la Fayette paya cette fois au goût de son temps, et dont elle s'affranchit ensuite pour toujours. Par combien de beautés ce léger défaut n'est-il point racheté! « Rien n'est plus attachant ni plus original, dit M. de la Harpe, que la situation de Consalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidents que cette situation fait naitre sont une peinture heureuse et vraie des mouvements de la passion. » L'opinion de d'Alembert, finement exprimée dans le passage suivant, se rapporte à celle de M. de la Harpe : « Rien ne fait, dit-il, plus d'honneur au talent de l'auteur, ou plutôt à la sensibilité de son âme, que cet endroit admirable du roman de *Zaïde*, où les

[1] On a blâmé dans le temps, on a blâmé depuis comme bizarre le caractère d'*Alphonse*, qui est jaloux de tout le monde, et même d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse. Segrais dit : « La jalousie d'*Alphonse*, qui paroît extraordinaire, est dépeinte sur le vrai, mais moins outrée qu'elle ne l'étoit en effet. »

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit Boileau. Le lecteur jugera s'il en est ainsi du caractère d'*Alphonse*.

deux amants qui sont forcés de se séparer pour quelques mois, et qui, en se séparant, ne savoient pas la langue l'un de l'autre, l'apprennent, chacun de leur côté, durant cette absence, et se parlent chacun en se revoyant, la langue qui n'étoit pas la leur. Il n'y a peut-être dans les anciens, qu'on aime tant à préférer aux modernes, aucun trait d'un sentiment aussi délicat et d'un intérêt aussi tendre. L'écrivain qui a imaginé cette situation si neuve et si touchante, et qui n'a pu la trouver que dans son cœur, a montré qu'il savoit aimer, et ceux qui le sauront comme lui sentiront, en lisant dans *Zaïde* la scène charmante que nous rappelons ici, combien cette expression simple et vraie d'un sentiment doux et profond est préférable à la nature factice ou exagérée de tant de romans modernes. »

La Princesse de Clèves, suivant M. de la Harpe, « est une production encore plus aimable et plus touchante que *Zaïde*, et jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse. » N'ayant et ne pouvant avoir, en écrivant cette notice, d'autre dessein que de mettre la gloire de madame de la Fayette dans son plus grand jour, je m'attache, comme on peut le voir, à citer ceux de nos meilleurs littérateurs qui ont apprécié ses différents ouvrages.

Marmontel m'aidera à caractériser le chef-d'œuvre de cet aimable écrivain. Voici ce qu'il en dit : « Comme dans la nature et dans la vérité des mœurs, la pudeur et l'honnêteté ne sont pas inconciliables avec le sentiment ingénu de l'amour ; que ce sentiment peut avoir son élévation et sa délicatesse ; et que, sans rien exagérer, un cœur sensible peut être à la fois intéressant par sa foiblesse et estimable par sa vertu, on imagina des situations où le devoir combattroit le penchant, et où la victime de l'un et de l'autre seroit pardonnable dans ses combats, malheureuse dans son triomphe. C'est ce malheur involontaire, où tout le tort est du côté de la nature ou de la fortune, et toute la gloire du côté des mœurs ; c'est là, dis-je, ce qui fait l'intérêt de ce roman célèbre qui a servi de modèle à tant d'autres, et ce roman (*la Princesse de Clèves*) fut composé par une femme, comme pour marquer la limite jusqu'à laquelle l'amour illégitime pouvoit aller dans un cœur bien né, sans l'avilir et sans lui ôter ses droits à l'estime et à la pitié. Rien, sans doute, de plus ingénieux et de plus juste que cette apologie des foiblesses d'un sexe destiné à plaire et à se défendre de ses propres séductions. Rien de plus

propre à lui concilier l'indulgence que cette peinture d'un cœur vertueux et tendre, qui, n'ayant pas la force d'étouffer un sentiment répréhensible, a du moins celle de le vaincre; et, sous ce point de vue, *la Princesse de Clèves* est ce que l'esprit d'une femme pouvoit produire de plus adroit et de plus délicat. » On ne peut rien ajouter ni à ce jugement ni à cet éloge.

Le cadre dans lequel madame de la Fayette a placé son roman est historique aussi bien que le nom des personnages qu'elle met en jeu; mais, aux noms près, monsieur et madame de Clèves, et M. de Nemours, sont entièrement d'imagination. L'histoire du temps, faisant à peine ou même ne faisant point du tout mention d'eux, l'auteur a pu, sans conséquence, mettre sur leur compte des aventures fictives. Mais il y auroit peut-être du danger à en agir ainsi à l'égard de personnages plus importants ou plus connus, surtout s'ils étoient modernes. Ce seroit opérer dans la mémoire des lecteurs un mélange dangereux du faux et du vrai; les faits historiques et les faits supposés se confondroient et seroient alternativement pris les uns pour les autres. Madame de la Fayette a donc eu raison d'user à cet égard de la plus grande circonspection : en cela, comme en tout le reste, elle doit être prise pour modèle par ceux qui, à son imitation, composent des *nouvelles historiques*.

La Princesse de Clèves obtint un succès complet. Fontenelle la lut quatre fois; c'est lui-même qui nous l'apprend. Il y trouvoit, disoit-il, une certaine science du cœur, une peinture de ses mouvements les plus délicats, qui le touchoit beaucoup plus que n'auroient fait des incidents extraordinaires et merveilleux. « On ne sent, dans les aventures, ajoutoit-il, que l'effort de l'imagination de l'auteur; mais, dans les choses de passion, c'est la nature seule qui se fait sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'auteur un effort d'esprit que je crois plus grand. » Pour que rien ne manquât à la gloire de l'ouvrage, aux suffrages des bons esprits se joignirent les critiques des autres. Il en parut une sous le titre de *Lettres à madame la marquise de *** sur le sujet de la Princesse de Clèves*. On la crut du jésuite Bouhours. Elle étoit de M. de Valincour. Il trouvoit mauvais que la première entrevue de M. de Clèves et de mademoiselle de Chartres se fît chez un joaillier : il auroit mieux aimé qu'elle se fît dans un église. Cet échantillon de ses censures suffit pour les faire apprécier toutes; mais la matière d'un re-

proche un peu plus grave que faisoient au roman Bussy-Rabutin et quelques autres beaux esprits du temps, c'étoit l'aveu que madame de Clèves fait à son époux de sa passion pour M. de Nemours. Un abbé de Charnes prit la défense de l'ouvrage attaqué, dans un écrit intitulé : *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves*. Toute cette polémique est tombée dans l'oubli, et mérite d'y rester.

Rendons grâces aux censeurs de madame de la Fayette : ils lui ont fait faire un bon ouvrage de plus. Ennuyée de s'entendre éternellement reprocher cet aveu de madame de Clèves, elle entreprit une réfutation d'un autre genre tout à fait nouveau. La révélation faite par une femme à son mari d'un penchant qu'ignoroit l'homme même qui en étoit l'objet, avoit paru invraisemblable. Elle imagina de placer une femme, entraînée jusqu'aux dernières foiblesses par un amour illégitime, dans une situation telle que le parti le plus honnête, et presque le plus sûr pour elle, fût de prendre son époux pour confident d'un pareil secret. Telle est le sujet de *la Comtesse de Tende*. La justification est complète. Cette nouvelle qui, dans un petit nombre de pages, offre les situations les plus naturelles et les plus touchantes, le dénoûment le plus pathétique et le plus moral, étoit enfouie dans des recueils à peu près inconnus. Nous ne pouvions mieux faire que de la joindre ici aux autres ouvrages de madame de la Fayette.

Parmi ces ouvrages figure encore dignement *la Princesse de Montpensier*. Elle est d'une moindre étendue que *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* : son but est le même que celui de ce dernier roman; la catastrophe en est bien plus terrible. En peignant trois fois les malheurs produits par une passion que le devoir réprouve, madame de la Fayette a fait honneur à son cœur ; mais elle a surtout fait briller son talent. Sans doute il en falloit un très-fertile et très-varié pour conduire tant de fois le lecteur à une même fin par des moyens toujours nouveaux et toujours également intéressants.

Outre ses romans, madame de la Fayette avoit fait un assez grand nombre d'ouvrages sur l'histoire du temps; mais les manuscrits se sont perdus par la négligence de l'abbé de la Fayette, son fils, qui les prêtoit à tout le monde, et ne les redemandoit pas. On n'a conservé que deux de ces écrits. L'un est intitulé : *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, et renferme des détails fort curieux, tant sur l'intérieur de la cour à cette époque, que sur les opé-

rations de la guerre, de la marine et de la diplomatie. L'autre écrit est l'histoire de cette Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, morte à la fleur de son âge et au comble de la gloire. Les deux ouvrages sont dignes, par l'agrément du style, l'exactitude des faits, la justesse et la finesse des observations, de celle qui écrivit *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*, obtint de ses contemporains le nom de *vraie*, et retraça avec tant de fidélité les mouvements du cœur humain.

On a encore de madame de la Fayette un portrait de madame de Sévigné, un des meilleurs que l'on ait faits dans ce siècle où l'on en fit tant. L'amitié rendit fidèlement les traits d'un modèle qu'elle n'avoit pas besoin d'embellir.

Enfin il nous reste de l'auteur de *Zaïde* quelques lettres à cette même madame de Sévigné[1], dont elles ne déshonoreroient point le recueil. Je ne doute point que si madame de la Fayette se fût livrée davantage au commerce épistolaire, elle n'eût approché en ce genre du talent et de la réputation de son amie. « Mais, lui écrivoit-elle un jour, le goût d'écrire m'est passé pour tout le monde, et, si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. »

L. S. AUGER.

[1] Ces lettres achèvent de faire connoître madame de la Fayette. Aussi avons-nous eu soin de les reproduire, de même que le portrait de madame de Sévigné, à la suite des romans.

ZAÏDE

HISTOIRE ESPAGNOLE

ZAÏDE

HISTOIRE ESPAGNOLE

PREMIÈRE PARTIE

L'Espagne commençoit à s'affranchir de la domination des Maures. Ses peuples, qui s'étoient retirés dans les Asturies, avoient fondé le royaume de Léon; ceux qui s'étoient retirés dans les Pyrénées avoient donné naissance au royaume de Navarre : il s'étoit élevé des comtes de Barcelone et d'Arragon. Ainsi, cent cinquante ans après l'entrée des Maures, plus de la moitié de l'Espagne se trouvoit délivrée de leur tyrannie.

De tous les princes chrétiens qui y régnoient alors, il n'y en avoit point de si redoutable qu'Alphonse, roi de Léon, surnommé le Grand. Ses prédécesseurs avoient joint la Castille à leur royaume. D'abord cette province avoit été commandée par des gouverneurs, qui, dans la suite des temps, avoient rendu le gouvernement héréditaire; et l'on commençoit à craindre qu'ils ne s'en voulussent faire souverains. Ils s'appeloient tous comtes de Castille : les plus puissants étoient Diégo Porcello et Nugnez Fernando. Ce dernier étoit considérable par ses grandes terres

et par la grandeur de son esprit : ses enfants servoient encore à soutenir sa fortune et à l'augmenter. Il avoit un fils et une fille d'une beauté extraordinaire : le fils, qui s'appeloit Consalve, ne voyoit rien dans toute l'Espagne qu'on lui pût comparer; et son esprit et sa personne avoient quelque chose de si admirable qu'il sembloit que le ciel l'eût formé d'une manière différente du reste des hommes.

Des raisons importantes l'avoient obligé à quitter la cour de Léon; et les sensibles déplaisirs qu'il y avoit reçus lui avoient inspiré le dessein de sortir de l'Espagne, et de se retirer dans quelque solitude. Il vint dans l'extrémité de la Catalogne à dessein de s'embarquer sur le premier vaisseau qui feroit voile pour une des îles de la Grèce. Le peu d'attention qu'il avoit à toutes choses lui faisoit souvent prendre d'autres chemins que ceux qu'on lui avoit enseignés. Au lieu de passer la rivière d'Èbre à Tortose, comme on lui avoit dit qu'il le falloit faire, il suivit ses bords quasi jusqu'à son embouchure. Il s'aperçut alors qu'il s'étoit beaucoup détourné; il s'enquit s'il n'y avoit point de barque : on lui dit qu'il n'en trouveroit pas au lieu où il étoit, mais que s'il vouloit aller jusqu'à un petit port assez proche, il en trouveroit qui le mèneroient à Tarragone. Il marcha jusqu'à ce port; il descendit de cheval, et demanda à quelques pêcheurs s'il n'y avoit point de chaloupes prêtes à partir.

Comme il leur parloit, un homme qui se promenoit tristement le long de la mer, surpris de sa beauté et de sa bonne mine, s'arrêta pour le regarder, et, ayant entendu ce qu'il demandoit à ces pêcheurs, prit la parole et lui dit que toutes les barques étoient allées à Tarragone, qu'elles ne reviendroient que le lendemain, et qu'il ne pourroit s'embarquer que le jour d'après. Consalve, qui ne l'avoit point aperçu, tourna la tête pour voir d'où venoit cette voix, qui ne lui paroissoit pas celle d'un pêcheur. Il fut étonné de la bonne mine de cet inconnu, comme cet inconnu l'avoit été de la sienne; il lui trouva quelque chose de noble et de grand, et

même de la beauté, quoiqu'on vît bien qu'il avoit passé la première jeunesse. Consalve n'étoit guère en état de s'arrêter à d'autres choses qu'à ses pensées : néanmoins la rencontre de cet inconnu dans un lieu si désert lui donna quelque attention; il le remercia de l'avoir instruit de ce qu'il vouloit savoir, et il demanda ensuite aux pêcheurs où il pourroit aller passer la nuit. Il n'y a que ces cabanes que vous voyez, lui dit l'inconnu, et vous n'y sauriez être commodément. Je ne laisserai pas d'y aller chercher du repos, reprit Consalve; il y a quelques jours que je marche sans en avoir, et je sens bien que mon corps en a plus de besoin que mon esprit ne lui en laisse. L'inconnu fut touché de la manière triste dont il avoit prononcé ce peu de paroles, et il ne douta point que ce ne fût quelque malheureux. La conformité qui lui parut dans leurs fortunes lui donna pour Consalve cette sorte d'inclination que nous avons pour les personnes dont nous croyons les dispositions pareilles aux nôtres.

Vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous, lui dit-il; mais si vous voulez en accepter une que je vous offre proche d'ici, vous y serez plus commodément que dans ces cabanes. Consalve avoit tant d'aversion pour la société des hommes, qu'il refusa d'abord l'offre que lui faisoit cet inconnu; mais enfin, les instantes prières qu'il lui en fit et le besoin de prendre du repos le contraignirent de l'accepter.

Il le suivit; et, après avoir marché quelque temps, il découvrit une maison assez basse, bâtie d'une manière simple, et néanmoins propre et régulière. La cour n'étoit fermée que de palissades de grenadiers, non plus que le jardin, qui étoit séparé d'un bois par un petit ruisseau. Si Consalve eût pu prendre plaisir à quelque chose, l'agréable situation de cette demeure lui en auroit donné. Il demanda à l'inconnu si ce lieu étoit son séjour ordinaire, et si le hasard ou son choix l'y avoit conduit. Il y a quatre ou cinq ans que je l'habite, lui répondit-il : je n'en sors que pour me promener sur le bord de la mer; et depuis que j'y demeure,

je puis vous dire que vous êtes la seule personne raisonnable que j'y aie vue. La tempête fait souvent briser des vaisseaux contre cette côte, qui est assez dangereuse. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux que j'ai retirés chez moi; mais tous ceux que la fortune y a conduits n'ont été que des étrangers avec qui je n'eusse pu trouver de conversation quand j'en aurais cherché. Vous pouvez juger, par le lieu où je demeure, que je n'en cherche pas. J'avoue néanmoins que je suis sensible au plaisir de voir une personne comme vous. Pour moi, repartit Consalve, je fuis tous les hommes; et j'ai tant de sujet de les fuir, que, si vous le saviez, vous ne trouveriez pas étrange que j'eusse eu tant de peine à accepter l'offre que vous m'avez faite; vous jugeriez au contraire qu'après les malheurs qu'ils m'ont causés, je dois renoncer pour jamais à toute sorte de société. Si vous n'avez à vous plaindre que des autres, répliqua l'inconnu, et que vous n'ayez rien à vous reprocher, il y en a de plus malheureux que vous, et vous l'êtes moins que vous ne pensez. Le comble des malheurs, s'écria-t-il, c'est d'avoir à se plaindre de soi-même, c'est d'avoir creusé les abîmes où l'on est tombé, c'est d'avoir été injuste et déraisonnable; enfin c'est d'avoir été la cause des infortunes dont on est accablé! Je vois bien, reprit Consalve, que vous ressentez les maux dont vous me parlez; mais qu'ils sont différents de ceux qu'on ressent quand, sans l'avoir mérité, on est trompé, trahi et abandonné de tout ce qu'on aimoit davantage! A ce que j'en puis juger, lui repartit l'inconnu, vous abandonnez votre patrie pour fuir des personnes qui vous ont trahi, et qui sont la cause de vos déplaisirs; mais jugez ce que vous auriez à souffrir s'il falloit que vous fussiez continuellement avec ces personnes qui font le malheur de votre vie! Songez que c'est l'état où je suis, que j'ai fait tout le malheur de la mienne, et que je ne puis me séparer de moi-même, pour qui j'ai tant d'horreur, pour qui j'ai tant de sujet d'en avoir, non-seulement par ce que j'en souffre, mais par ce qu'en a souf-

fert ce que j'aimois plus que toutes choses. Je ne me plaindrois pas, dit Consalve, si je n'avois à me plaindre que de moi. Vous vous trouvez malheureux, parce que vous avez sujet de vous haïr, mais si vous aviez été aimé fidèlement de la personne que vous aimiez, pourriez-vous ne vous pas trouver heureux? Peut-être l'avez-vous perdue par votre faute : mais vous avez au moins la consolation de penser qu'elle vous a aimé, et qu'elle vous aimeroit encore si vous n'aviez rien fait qui lui eût pu déplaire. Vous ne connoissez point l'amour, si cette seule pensée ne vous empêche d'être malheureux; et vous vous aimez vous-même plus que votre maîtresse, si vous aimez mieux avoir sujet de vous plaindre d'elle que de vous. Le peu de part que vous avez sans doute à vos malheurs, répliqua l'inconnu, vous empêche de comprendre quel surcroît de douleur ce vous seroit d'y avoir contribué; mais croyez, par la cruelle expérience que j'en fais, que de perdre par sa faute ce qu'on aime est une sorte d'affliction qui se fait sentir plus vivement que toutes les autres.

Comme il achevoit ces paroles, ils arrivèrent dans la maison, que Consalve trouva aussi jolie par dedans qu'elle lui avoit paru par dehors. Il passa la nuit avec beaucoup d'inquiétude; le matin, la fièvre lui prit, et les jours suivants elle devint si violente qu'on appréhenda pour sa vie. L'inconnu en fut sensiblement affligé, et son affliction augmenta encore par l'admiration que lui donnoient toutes les paroles et toutes les actions de Consalve. Il ne put se défendre du désir de savoir qui étoit une personne qui lui paroissoit si extraordinaire; il fit plusieurs questions à celui qui le servoit; mais l'ignorance où cet homme étoit lui-même du nom et de la qualité de son maître l'empêcha de satisfaire sa curiosité; il lui dit seulement qu'il se faisoit appeler Théodoric, et qu'il ne croyoit pas que ce fût son nom véritable. Enfin, après plusieurs jours de fièvre continue, les remèdes et la jeunesse tirèrent Consalve hors de péril. L'inconnu essayoit de le divertir des tristes pensées dont il le voyoit occupé; il ne le quit-

toit point; et, bien qu'ils ne parlassent que de choses générales, parce qu'ils ne se connoissoient pas encore, ils se surprirent l'un et l'autre par la grandeur de leur esprit.

Cet inconnu avoit caché son nom et sa naissance depuis qu'il étoit dans cette solitude; mais il voulut bien l'apprendre à Consalve. Il lui dit qu'il étoit du royaume de Navarre, qu'il s'appeloit Alphonse Ximénès, et que ses malheurs l'avoient obligé de chercher une retraite où il pût en liberté regretter ce qu'il avoit perdu. Consalve fut surpris du nom de Ximénès; il le connoissoit pour un des plus illustres de la Navarre, et il fut vivement touché de la confiance qu'Alphonse lui témoignoit. Quelque raison qu'il eût de haïr les hommes, il ne put s'empêcher d'avoir pour lui une amitié dont il ne se croyoit plus capable.

Cependant sa santé commençoit à revenir; et lorsqu'il se porta assez bien pour s'embarquer, il sentit qu'il ne quitteroit Alphonse qu'avec peine. Il lui parla de leur séparation et du dessein qu'il avoit de se retirer aussi dans quelque solitude. Alphonse en fut surpris et affligé; il s'étoit tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Consalve, qu'il n'en pouvoit regarder la perte qu'avec douleur. Il lui dit d'abord qu'il n'étoit pas en état de partir; et il essaya ensuite de lui persuader de n'aller point chercher d'autre désert que celui où le hasard l'avoit conduit.

Je n'oserois espérer, lui dit-il, de vous rendre cette demeure moins ennuyeuse; mais il me semble que, dans une retraite aussi longue que celle que vous entreprenez, il y a quelque douceur à n'être pas tout à fait seul. Mes malheurs ne pouvoient recevoir de consolation; je crois néanmoins que j'aurois trouvé du soulagement si, dans de certains moments, j'avois eu quelqu'un avec qui me plaindre. Vous trouverez ici la même solitude qu'au lieu où vous voulez aller, et vous aurez la commodité de parler, quand vous le voudrez, à une personne qui a une admiration extraordinaire pour votre mérite, et une sensibilité pour vos malheurs égale à celle qu'il a pour les siens.

Le discours d'Alphonse ne persuada pas d'abord Consalve; mais peu à peu il fit de l'impression sur son esprit; et la considération d'une retraite privée de toute sorte de compagnie, jointe à l'amitié qu'il avoit déjà pour lui, le fit résoudre à demeurer dans cette maison. La seule chose qui lui donnoit de l'embarras étoit la crainte d'être reconnu. Alphonse le rassura par son exemple, et lui dit que ce lieu étoit tellement éloigné de tout commerce, que, depuis tant d'années qu'il s'y étoit retiré, il n'avoit jamais vu personne qui l'eût pu reconnoître. Consalve se rendit à ses raisons; et, après s'être dit l'un à l'autre tout ce que se peuvent dire les deux plus honnêtes hommes du monde qui s'engagent à vivre ensemble, il envoya de ses pierreries à un marchand de Tarragone, afin qu'il lui fit tenir les choses dont il pourroit avoir besoin. Voilà donc Consalve établi dans cette solitude, avec la résolution de n'en sortir jamais; le voilà abandonné à la réflexion de ses malheurs, où il ne trouvoit d'autre consolation que de croire qu'il ne pouvoit plus lui en arriver. Mais la fortune lui fit voir qu'elle trouve, jusque dans les déserts, ceux qu'elle a résolu de persécuter.

Sur la fin de l'automne, que les vents commencent à rendre la mer redoutable, il s'alla promener plus matin que de coutume. Il y avoit eu pendant la nuit une tempête épouvantable: et la mer, qui étoit encore agitée, entretenoit agréablement sa rêverie. Il considéra quelque temps l'inconstance de cet élément, avec les mêmes réflexions qu'il avoit accoutumé de faire sur sa fortune: ensuite il jeta les yeux sur le rivage; il vit plusieurs marques du débris d'une chaloupe, et il regarda s'il ne verroit personne qui fût encore en état de recevoir du secours. Le soleil, qui se levoit, fit briller à ses yeux quelque chose d'éclatant qu'il ne put distinguer d'abord, et qui lui donna seulement la curiosité de s'en approcher. Il tourna ses pas vers ce qu'il voyoit; et, en s'approchant, il connut que c'étoit une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable, et qui sembloit y avoir été jetée

par la tempête; elle étoit tournée d'une sorte qu'il ne pouvoit voir son visage. Il la releva pour juger si elle étoit morte; mais quel fut son étonnement quand il vit, au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vue? Cette beauté augmenta sa compassion, et lui fit désirer que cette personne fût encore en état d'être secourue. Dans ce moment, Alphonse, qui l'avoit suivi par hasard, s'approcha et lui aida à la secourir. Leur peine ne fut pas inutile; ils virent qu'elle n'était pas morte; mais ils jugèrent qu'elle avoit besoin d'un plus grand secours que celui qu'ils lui pouvoient donner en ce lieu. Comme ils étoient assez proches de leur demeure, ils se résolurent de l'y porter. Sitôt qu'elle y fut, Alphonse envoya chercher des remèdes pour la soulager et des femmes pour la servir. Lorsque ces femmes furent venues, et qu'on leur eut laissé la liberté de la mettre au lit, Consalve revint dans la chambre et regarda cette inconnue avec plus d'attention qu'il n'avoit encore fait. Il fut surpris de la proportion de ses traits et de la délicatesse de son visage; il regarda avec étonnement la beauté de sa bouche et la blancheur de sa gorge; enfin, il étoit si charmé de tout ce qu'il voyoit dans cette étrangère, qu'il étoit prêt de s'imaginer que ce n'étoit pas une personne mortelle. Il passa une partie de la nuit sans pouvoir s'en éloigner. Alphonse lui conseilla d'aller prendre du repos; mais il lui répondit qu'il avoit si peu accoutumé d'en trouver, qu'il étoit bien aise d'avoir une occasion de n'en pas chercher inutilement.

Sur le matin, on s'aperçut que cette inconnue commençoit à revenir: elle ouvrit les yeux; et, comme la clarté lui fit d'abord quelque peine, elle les tourna languissamment du côté de Consalve, et lui fit voir de grands yeux noirs d'une beauté qui leur étoit si particulière, qu'il sembloit qu'ils étoient faits pour donner tout ensemble du respect et de l'amour. Quelque temps après, il parut que la connaissance lui revenoit, qu'elle distinguoit les objets, et qu'elle étoit étonnée de ceux qui s'offroient à sa vue. Consalve ne pouvoit exprimer par ses paroles l'admiration qu'il

avoit pour elle ; il faisoit remarquer sa beauté à Alphonse, avec cet empressement que l'on a pour les choses qui nous surprennent et qui nous charment.

Cependant la parole ne revenoit point à cette étrangère. Consalve, jugeant qu'elle seroit peut-être encore longtemps dans le même état, se retira dans sa chambre. Il ne put s'empêcher de faire réflexion sur son aventure. J'admire, disoit-il, que la fortune m'ait fait rencontrer une femme dans le seul état où je ne pouvois la fuir, et où la compassion m'engage au contraire à en avoir soin. J'ai même de l'admiration pour sa beauté; mais sitôt qu'elle sera guérie, je ne regarderai ses charmes que comme une chose dont elle ne se servira que pour faire plus de trahisons et plus de misérables. Qu'elle en fera, grands dieux ! et qu'elle en a peut-être déjà fait ! Quels yeux ! quels regards ! que je plains ceux qui peuvent en être touchés ! et que je suis heureux, dans mon malheur, que la cruelle expérience que j'ai faite de l'infidélité des femmes me garantisse d'en aimer jamais aucune ! Après ces paroles, il eut quelque peine à s'endormir, et son sommeil ne fut pas long : il alla voir en quel état étoit l'étrangère ; il la trouva beaucoup mieux; mais néanmoins elle ne parloit point encore, et la nuit et le jour suivant se passèrent sans qu'elle prononçât une seule parole. Alphonse ne put s'empêcher de faire voir à Consalve qu'il remarquoit avec étonnement le soin qu'il avoit d'elle. Consalve commença à s'en étonner lui-même; il s'aperçut qu'il lui étoit impossible de s'éloigner de cette belle personne; il croyoit toujours qu'il arriveroit quelque changement considérable à son mal pendant qu'il ne seroit pas auprès d'elle. Comme il y étoit, elle prononça quelques paroles ; il en sentit de la joie et du trouble. Il s'approcha pour entendre ce qu'elle disoit ; elle parla encore, et il fut surpris de voir qu'elle parloit une langue qui lui étoit inconnue. Néanmoins il avoit déjà jugé par ses habits qu'elle étoit étrangère; mais, comme ces habits avoient quelque chose de ceux des Maures et qu'il savoit bien l'arabe, il ne doutoit point

qu'il ne pût s'en faire entendre. Il lui parla en cette langue, et il fut encore plus surpris de voir qu'elle ne l'entendoit point. Il lui parla espagnol et italien; mais tout cela étoit inutile, et il jugeoit bien, par son air attentif et embarrassé, qu'elle ne l'entendoit pas mieux. Elle continuoit néanmoins à parler, et s'arrêtoit quelquefois, comme pour attendre qu'on lui répondît. Consalve écoutoit toutes ses paroles : il lui sembloit qu'à force de l'écouter il pourroit l'entendre. Il fit approcher tous ceux qui la servoient, afin de voir s'ils ne l'entendroient point; il lui présenta un livre espagnol, pour juger si elle en connoissoit les caractères; il lui parut qu'elle les connoissoit, mais qu'elle ignoroit cette langue. Elle étoit triste et inquiète, et sa tristesse et son inquiétude augmentoient celles de Consalve.

Ils étoient en cet état quand Alphonse entra dans la chambre, et y fit entrer avec lui une belle personne, habillée de la même façon que l'inconnue. Sitôt qu'elles se virent, elles s'embrassèrent avec beaucoup de témoignages d'amitié. Celle qui entroit prononça plusieurs fois le mot de Zaïde, d'une manière qui fit connoître que c'étoit le nom de celle à qui elle parloit; et Zaïde prononça aussi tant de fois celui de Félime, que l'on jugea bien que l'étrangère qui arrivoit se nommoit ainsi. Après qu'elles eurent parlé quelque temps, Zaïde se mit à pleurer avec toutes les marques d'une grande affliction, et elle fit signe de la main qu'on se retirât. On sortit de sa chambre. Consalve s'en alla avec Alphonse pour lui demander où l'on avoit rencontré cette autre étrangère. Alphonse lui dit que les pêcheurs des cabanes voisines l'avoient trouvée sur le rivage, le même jour et au même état qu'il avoit trouvé sa compagne. Elles auront de la consolation d'être ensemble, reprit Consalve; mais, Alphonse, que pensez-vous de ces deux personnes? A en juger par leurs habits, elles sont d'un rang au-dessus du commun : comment se sont-elles exposées sur la mer dans une petite barque? Ce n'est point dans un grand vaisseau

qu'elles ont fait naufrage. Celle que vous avez amenée à Zaïde lui a appris une nouvelle qui lui a donné beaucoup de douleur; enfin, il y a quelque chose d'extraordinaire dans leur fortune. Je le crois comme vous, répondit Alphonse; je suis étonné de leur aventure et de leur beauté. Vous n'avez peut-être pas remarqué celle de Félime; mais elle est grande, et vous en auriez été surpris si vous n'aviez point vu Zaïde.

A ces mots ils se séparèrent; Consalve se trouva encore plus triste qu'il n'avoit accoutumé de l'être, et il sentit que la cause de sa tristesse venoit de l'affliction qu'il avoit de ne pouvoir se faire entendre de cette inconnue. Mais qu'ai-je à lui dire, reprenoit-il en lui-même, et que veux-je apprendre d'elle? Ai-je dessein de lui conter mes malheurs? Ai-je envie de savoir les siens? La curiosité peut-elle se trouver dans un homme aussi malheureux que moi? Quel intérêt puis-je prendre aux infortunes d'une personne que je ne connois point? Pourquoi faut-il que je sois triste de la voir affligée? Sont-ce les maux que j'ai soufferts qui m'ont appris à avoir pitié de ceux des autres? Non, sans doute, ajoutoit-il, c'est la grande retraite où je suis qui me fait avoir de l'attention pour une aventure assez extraordinaire en effet, mais qui ne m'occuperoit pas longtemps si j'étois diverti par d'autres objets.

Malgré cette réflexion, il passa la nuit sans dormir, et une partie du jour avec beaucoup d'inquiétude, parce qu'il ne put voir Zaïde. Sur le soir, on lui dit qu'elle étoit levée et qu'elle venoit de prendre le chemin de la mer. Il la suivit, et la trouva assise sur le rivage, les yeux tout baignés de larmes. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'avança vers lui avec beaucoup de civilité et de douceur; il fut surpris de trouver dans sa taille et dans ses actions autant de charmes qu'il en avoit déjà trouvé dans son visage. Elle lui montra une petite barque qui étoit sur la mer, et lui nomma plusieurs fois Tunis, comme s'adressant à lui pour demander qu'on l'y fit conduire. Il lui fit signe, en lui montrant la lune, qu'elle seroit obéie lorsque cet astre, qui éclairoit alors, auroit

fait deux fois son tour. Elle parut comprendre ce qu'il lui disoit, et bientôt après elle se mit à pleurer.

Le jour suivant elle se trouva mal; il ne put la voir. Depuis qu'il étoit dans cette solitude, il n'avoit point trouvé de journée si longue et si ennuyeuse.

Le lendemain, sans en savoir lui-même la cause, il quitta cette grande négligence où il étoit depuis sa retraite; et, comme il étoit l'homme du monde le mieux fait, la simple propreté le paroit davantage que la magnificence ne pare les autres. Alphonse le rencontra dans le bois, et s'étonna de le voir si différent de ce qu'il avoit accoutumé d'être. Il ne put s'empêcher de sourire en le regardant, et de lui dire qu'il étoit bien aise de juger, par son habit, que son affliction commençoit à diminuer, et qu'il trouvoit enfin dans ce désert quelque adoucissement à ses malheurs. Je vous entends, Alphonse, répondit Consalve : vous croyez que la vue de Zaïde est le soulagement que je trouve à mes maux; mais vous vous trompez : je n'ai pour Zaïde que la compassion qui est due à son malheur et à sa beauté. J'ai de la compassion pour elle aussi bien que pour vous, répliqua Alphonse; je la plains, et je voudrois la soulager; mais je ne suis pas si attaché auprès d'elle, je ne l'observe pas avec tant de soin, je ne suis pas affligé de ne la point entendre, je n'ai pas tant d'envie de lui parler; je ne fus point hier plus triste qu'à mon ordinaire, parce qu'on ne la vit point; et je ne suis pas aujourd'hui moins négligé que de coutume. Enfin, puisque j'ai de la pitié aussi bien que vous, et que néanmoins nous sommes si différents, il faut que vous ayez quelque chose de plus.

Consalve n'interrompit point Alphonse, et il paroissoit examiner en lui-même si tout ce qu'il lui disoit étoit véritable. Comme il étoit prêt de lui répondre, on le vint avertir, selon l'ordre qu'il en avoit donné, que Zaïde étoit sortie de sa chambre, et qu'elle se promenoit du côté de la mer. Alors, sans considérer qu'il alloit confirmer Alphonse dans ses soupçons, il le quitta pour

aller chercher Zaïde. Il la vit de loin assise avec Félime, au même lieu où elles étoient deux jours auparavant. Il ne put se défendre de la curiosité d'observer leurs actions ; il crut qu'il en pourroit tirer quelque connoissance de leurs fortunes. Il vit que Zaïde pleuroit; il jugea que Félime tâchoit de la consoler. Zaïde ne l'écoutoit pas et regardoit toujours vers la mer avec des actions qui firent penser à Consalve qu'elle regrettoit quelqu'un qui avoit fait naufrage avec elle. Il l'avoit déjà vue pleurer au même lieu; mais, comme elle n'avoit rien fait qui lui pût marquer le sujet de son affliction, il avoit cru qu'elle pleuroit seulement de se trouver si éloignée de son pays : il s'imagina alors que les larmes qu'il lui voyoit verser étoient pour un amant qui avoit péri ; que c'étoit peut-être pour le suivre qu'elle s'étoit exposée au péril de la mer; et, enfin, il crut savoir, comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'amour étoit la cause de ses pleurs.

On ne peut exprimer ce que ces pensées produisirent dans l'âme de Consalve, et le trouble qu'apporta la jalousie dans un cœur où l'amour ne s'étoit pas encore déclaré. Il avoit été amoureux, mais il n'avoit jamais été jaloux. Cette passion, qui lui étoit inconnue, se fit sentir en lui pour la première fois avec tant de violence, qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connoissoient point. Il avoit, ce lui sembloit, éprouvé tous les maux de la vie; et cependant il sentoit quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avoit éprouvé. Sa raison ne put demeurer libre : il quitta le lieu où il étoit pour s'approcher de Zaïde, dans la pensée de savoir d'elle-même le sujet de son affliction; et, quoique assuré qu'elle ne lui pouvoit répondre, il ne laissa pas de le lui demander. Elle étoit bien éloignée de comprendre ce qu'il lui vouloit dire : elle essuya ses larmes et se mit à se promener avec lui. Le plaisir de la voir et d'être regardé par ses beaux yeux calma l'agitation où il étoit; il s'aperçut de l'égarement de son esprit, et il remit son visage le mieux qu'il lui fut possible. Elle lui nomma encore plusieurs fois Tunis avec beaucoup d'empres-

sement et beaucoup de marques de vouloir y être conduite. Il n'entendoit que trop bien ce qu'elle lui demandoit : la pensée de la voir partir lui donnoit déjà une douleur sensible; enfin c'étoit seulement par les douleurs que donne l'amour qu'il s'apercevoit d'en avoir; et la jalousie et la crainte de l'absence le tourmentoient avant même qu'il connût qu'il étoit amoureux. Il auroit cru avoir sujet de se plaindre de son malheur, quand il n'auroit fait que s'apercevoir qu'il avoit de l'amour; mais de se trouver tout d'un coup de l'amour et de la jalousie, ne pouvoir entendre celle qu'il aimoit, n'en pouvoir être entendu, n'en rien connoître que la beauté, n'envisager qu'une absence éternelle; c'étoit tant de maux à la fois, qu'il étoit impossible d'y résister.

Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, Zaïde continuoit de se promener avec Félime; et, après s'être promenée assez longtemps, elle alla s'asseoir sur le rocher, et se mit encore à pleurer en regardant la mer et en la montrant à Félime, comme si elle l'eût accusée du malheur qui lui faisoit répandre tant de larmes. Consalve, pour la divertir, lui fit remarquer des pecheurs qui étoient assez proche. Malgré la tristesse et le trouble de ce nouvel amant, la vue de celle qu'il aimoit lui donnoit une joie qui lui rendoit sa première beauté; et, comme il étoit moins négligé que de coutume, il pouvoit avec raison arrêter les yeux de tout le monde. Zaïde commença à le regarder avec attention, ensuite avec étonnement; et, après l'avoir longtemps considéré, elle se tourna vers sa compagne et lui fit observer Consalve, en lui disant quelque chose. Félime le regarda et répondit à Zaïde avec une action qui témoignoit approuver ce qu'elle venoit de lui dire. Zaïde regardoit encore Consalve, et reparloit ensuite à Félime; Félime en faisoit de même : enfin elles firent juger à Consalve qu'il ressembloit à quelqu'un qu'elles connaissoient. D'abord cette pensée ne lui fit aucune impression; mais il trouva Zaïde si occupée de cette ressemblance, et il lui parut si clairement qu'au milieu de sa tristesse elle avoit quelque joie en le regardant, qu'il

s'imagina qu'il ressembloit à cet amant qu'elle lui paroissoit regretter.

Pendant tout le reste du jour, Zaïde fit plusieurs actions qui lui confirmèrent son soupçon. Sur le soir, Félime et elle se mirent à chercher quelque chose parmi les débris de leur naufrage. Elles cherchèrent avec tant de soin, et Consalve leur vit tant de marques de chagrin d'avoir cherché inutilement, qu'il en prit encore de nouveaux sujets d'inquiétude. Alphonse vit bien le désordre de son esprit; et après qu'ils eurent reconduit Zaïde dans son appartement, il demeura dans la chambre de Consalve.

Vous ne m'avez point encore raconté tous vos malheurs passés, lui dit-il; mais il faut que vous m'avouiez ceux que Zaïde commence à vous causer. Un homme aussi amoureux que vous me le paroissez trouve toujours de la douceur à parler de son amour; et, quoique votre mal soit grand, peut-être que mon secours et mes conseils ne vous seront pas inutiles. Ah! mon cher Alphonse, s'écria Consalve, que je suis malheureux! que je suis foible! que je suis désespéré! et que vous êtes sage d'avoir vu Zaïde et de ne l'avoir pas aimée! J'avois bien jugé, reprit Alphonse, que vous l'aimiez : vous ne voulûtes pas me l'avouer. Je ne le savois pas moi-même, interrompit Consalve; la jalousie seule m'a fait sentir que j'étois amoureux. Zaïde pleure quelque amant qui a fait naufrage; c'est ce qui la mène tous les jours sur le bord de la mer : elle va pleurer au même lieu où elle croit que cet amant a péri; enfin, j'aime Zaïde, et Zaïde en aime un autre; et c'est de tous les malheurs celui qui m'a paru le plus redoutable, et celui dont je me croyois le plus éloigné. Je m'étois flatté que ce n'étoit peut-être pas un amant qu'elle regrettoit; mais je la trouve trop affligée pour en douter : j'en suis encore persuadé par le soin que je lui ai vu prendre à chercher quelque chose qui vient sans doute de ce bienheureux amant; et, ce qui me paroît plus cruel que tout ce que je viens de vous dire, je ressemble, Alphonse, à celui qu'elle aime. Elle s'en est aperçue en se promenant; j'ai re-

marqué de la joie dans ses yeux de voir quelque chose qui l'en fît souvenir. Elle m'a montré vingt fois à Félime; elle lui a fait considérer tous mes traits; enfin elle m'a regardé tout le jour, mais ce n'est pas moi qu'elle voit ni à qui elle pense. Quand elle me regarde, je la fais souvenir de la seule chose que je voudrois lui faire oublier; je suis même privé du plaisir de voir ses beaux yeux tournés sur moi; et elle ne peut plus me regarder sans me donner de la jalousie.

Consalve dit toutes ces paroles avec tant de rapidité, qu'Alphonse ne put l'interrompre; mais quand il eut cessé de parler: Est-il possible, lui dit-il, que tout ce que vous m'apprenez soit véritable? Et la tristesse où vous vous êtes accoutumé ne forme-t-elle point l'idée d'un malheur si extraordinaire? Non, Alphonse, je ne me trompe point, répondit Consalve; Zaïde regrette un amant qu'elle aime, et je l'en fais souvenir. La fortune m'empêche bien de me former des malheurs au-dessus de ceux qu'elle me cause; elle va au delà de ce que je pourrois imaginer; elle en invente pour moi qui sont inconnus aux autres hommes; et si je vous avois raconté la suite de ma vie, vous seriez contraint d'avouer que j'ai eu raison de vous soutenir que j'étois plus malheureux que vous. Je n'oserois vous dire, répliqua Alphonse, que si vous n'aviez point de raison importante de vous cacher à moi, vous me donneriez toute la joie que je puis avoir de m'apprendre qui vous êtes, et quels sont les malheurs que vous jugez plus grands que les miens. Je sais bien qu'il n'y a pas de justice de vous demander ce que je vous demande, sans vous apprendre en même temps quelles sont mes infortunes; mais pardonnez à un malheureux qui ne vous a pas caché son nom et sa naissance, et qui ne vous cacheroit pas ses aventures s'il vous étoit utile de les savoir, et s'il vous les pouvoit dire sans renouveler des douleurs que plusieurs années ne commencent qu'à peine d'effacer. Je ne vous demanderai jamais, répliqua Consalve, ce qui pourra vous donner de la peine; mais je me reproche à moi-même de ne

vous avoir pas dit qui je suis. Quoique j'eusse résolu de ne le déclarer à personne, le mérite extraordinaire qui me paroît en vous et la reconnoissance que je dois à vos soins me forcent de vous avouer que mon véritable nom est Consalve, et que je suis fils de Nunez Fernando, comte de Castille, dont la réputation est sans doute parvenue jusqu'à vous. Seroit-il possible, s'écria Alphonse, que vous fussiez ce Consalve si fameux, dès ses premières campagnes, par la défaite de tant de Maures et par des actions d'une valeur qui a donné de l'admiration à toute l'Espagne? Je sais les commencements d'une si belle vie; et, lorsque je me retirai dans ce désert, j'avois déjà appris avec étonnement que, dans la fameuse bataille que le roi de Léon gagna contre Ayola, le plus grand capitaine des Maures, vous seul fîtes tourner la victoire du côté des chrétiens, et qu'en montant le premier à l'assaut de Zamora vous fûtes cause de la prise de cette place, qui contraignit les Maures à demander la paix. La solitude où j'ai vécu depuis m'a laissé ignorer la suite de ces heureux commencements; mais je ne puis douter qu'elle n'y réponde. Je ne croyois pas que mon nom vous fût connu, répondit Consalve, et je me trouve heureux que vous soyez prévenu en ma faveur par une réputation que je n'ai peut-être pas méritée. Alphonse redoubla alors son attention, et Consalve commença en ces termes :

HISTOIRE DE CONSALVE.

Mon père étoit le plus considérable de la cour de Léon lorsqu'il m'y fit paroître avec un éclat proportionné à sa fortune. Mon inclination, mon âge et mon devoir m'attachèrent au prince don Garcie, fils aîné du roi. Ce prince est jeune, bien fait et ambitieux. Ses bonnes qualités surpassent de beaucoup ses défauts, et l'on peut dire qu'il n'en paroît en lui que ceux que les passions y font naître. Je fus assez heureux pour avoir ses bonnes grâces

sans les avoir méritées, et j'essayai ensuite de m'en rendre digne par ma fidélité. Mon bonheur voulut que, dans la première guerre où nous allâmes contre les Maures, je me trouvasse assez près de sa personne pour le dégager d'un péril où sa valeur trop inconsidérée l'avoit précipité. Ce service augmenta la bonté qu'il avoit pour moi. Il m'aimoit comme un frère plutôt que comme un sujet; il ne me cachoit rien; il ne me refusoit rien; et il laissoit voir à tout le monde qu'on ne pouvoit être aimé de lui si on ne l'étoit de Consalve. Une faveur si déclarée, jointe à la considération où étoit mon père, élevoit notre maison à un si haut point, qu'elle commençoit à donner de l'ombrage au roi et à lui faire craindre qu'elle ne s'élevât trop.

Parmi un nombre infini de jeunes gens que la fortune avoit attachés à moi, j'avois distingué don Ramire de tous les autres : c'étoit un des plus considérables de la cour; mais il s'en falloit beaucoup que sa fortune n'approchât de la mienne. Il ne tenoit pas à moi que je ne la rendisse égale. J'employois tous les jours le crédit de mon père et le mien pour son élévation. Je m'étois appliqué avec beaucoup de soin à lui donner part dans les bonnes grâces du prince; et lui, de son côté, par son esprit doux et insinuant, avoit si bien secondé mes soins, qu'il étoit, après moi, celui de toute la cour que don Garcie traitoit le mieux. Je faisois tous mes plaisirs de leur amitié. L'un et l'autre éprouvoient déjà le pouvoir de l'amour; ils me faisoient souvent la guerre de mon insensibilité, et me reprochoient, comme un défaut, de n'avoir point encore eu d'attachement.

Je leur reprochois à mon tour de n'en avoir point eu de véritables. Vous aimez, leur disois-je, ces sortes de galanteries que la coutume a établies en Espagne; mais vous n'aimez point vos maîtresses. Vous ne me persuaderez jamais que vous soyez amoureux d'une personne dont à peine vous connoissez le visage, et que vous ne reconnoîtriez pas si vous la voyiez en un autre lieu qu'à la fenêtre où vous avez accoutumé de la voir.

Vous exagérez le peu de connoissance que nous avons de nos maîtresses, me repartit le prince; mais nous connoissons leur beauté; et, en amour, c'est le principal. Nous jugeons de leur esprit par leur physionomie, et ensuite par leurs lettres; et quand nous venons à les voir de plus près, nous sommes charmés du plaisir de découvrir ce que nous ne connoissions point encore. Tout ce qu'elles disent a la grâce de la nouveauté; leur manière nous surprend; la surprise augmente et réveille l'amour; au lieu que ceux qui connoissent leurs maîtresses avant que de les aimer sont tellement accoutumés à leur beauté et à leur esprit, qu'ils n'y sont plus sensibles quand ils sont aimés. Vous ne tomberez jamais dans ce malheur, lui répliquai-je; mais, seigneur, je vous laisse la liberté d'aimer tout ce que vous ne connoîtrez point, pourvu que vous me permettiez de n'aimer qu'une personne que je connoîtrai assez pour l'estimer, et pour être assuré de trouver en elle de quoi me rendre heureux quand j'en serai aimé. J'avoue encore que je voudrois qu'elle ne fût point prévenue en faveur d'un autre amant. Et moi, interrompit don Ramire, je trouverois plus de plaisir à me rendre maître d'un cœur qui seroit défendu par une passion, que d'en toucher un qui n'auroit jamais été touché: ce me seroit une double victoire; et je serois aussi bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on auroit pour moi, si je l'avois vue naître dans le plus fort de l'attachement qu'on auroit pour un autre: enfin ma gloire et mon amour se trouveroient satisfaits d'avoir ôté une maîtresse à un rival. Consalve est si étonné de votre opinion, lui répondit le prince, et il la trouve si mauvaise, qu'il ne veut pas même y répondre. En effet, je suis de son parti contre vous; mais je suis contre lui pour cette connoissance si particulière qu'il veut de sa maîtresse. Je serois incapable de devenir amoureux d'une personne avec qui je serois accoutumé; et si je ne suis surpris d'abord, je ne puis être touché Je crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers moments, et que les

passions qui ne viennent que par le temps ne se peuvent appeler de véritables passions. On est donc assuré, repris-je, que vous n'aimerez jamais ce que vous n'aurez pas aimé d'abord. Il faut, seigneur, ajoutai-je en riant, que je vous montre ma sœur pendant qu'elle n'est pas encore aussi belle qu'elle le sera apparemment, afin que vous vous accoutumiez à la voir et que vous n'en soyez jamais touché. Vous craindriez donc que je ne le fusse? me dit don Garcie. N'en doutez pas, seigneur, lui répondis-je, et je le craindrais même comme le plus grand malheur qui me pût arriver. Quel malheur y trouveriez-vous? repartit don Ramire. Celui, répliquai-je, de ne pas entrer dans les sentiments du prince. S'il vouloit épouser ma sœur, je n'y pourrois consentir, par l'intérêt de sa grandeur; et s'il ne la vouloit pas épouser, et qu'elle l'aimât néanmoins, comme elle l'aimeroit infailliblement, j'aurois le déplaisir de voir ma sœur la maîtresse d'un maître que je ne pourrois haïr, quoique je le dusse. Montrez-la-moi, je vous prie, avant qu'elle me puisse donner de l'amour, interrompit le prince; car je serois si affligé d'avoir des sentiments qui vous déplussent, que j'ai de l'impatience de la voir pour m'assurer moi-même que je ne l'aimerai jamais. Je ne m'étonne plus, seigneur, dit don Ramire en s'adressant à don Garcie, que vous n'ayez point été amoureux de toutes les belles personnes qui sont nourries dans le palais, et avec qui vous avez été accoutumé dès l'enfance; mais j'avoue que jusqu'à cette heure j'avois été surpris que pas une ne vous eût donné de l'amour, et surtout Nugna Bella, la fille de don Diégo Porcellos, qui me paroît si capable d'en donner. Il est vrai, repartit don Garcie, que Nugna Bella est aimable; elle a les yeux admirables; elle a la bouche belle, l'air noble et délicat; enfin j'en aurois été amoureux si je ne l'eusse point vue presque en même temps que j'ai vu le jour. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas aimée, ajouta le prince s'adressant à don Ramire, vous qui la trouvez si belle? Parce qu'elle n'a jamais rien aimé, répliqua-t-il. Je n'aurois

en personne à chasser de son cœur, et je viens de vous avouer que c'est ce qui peut toucher le mien. C'est à Consalve, continua-t-il, à qui il faut demander pourquoi il ne l'a pas aimée; car je suis assuré qu'il la trouve belle; elle n'a point d'attachement, et il la connoît il y a déjà longtemps. Qui vous a dit que je ne l'aime pas? lui répondis-je en souriant et en rougissant tout ensemble. Je ne sais, répliqua don Ramire; mais, à voir comme vous rougissez, je crois que ceux qui me l'ont dit se sont trompés. Seroit-il possible, s'écria le prince en s'adressant à moi, que vous fussiez amoureux? Si vous l'êtes, avouez-le promptement, je vous prie, car vous me donnerez une joie sensible de vous voir attaqué d'un mal que vous plaignez si peu. Sérieusement, répliquai-je, je ne suis point amoureux; mais, pour vous plaire, seigneur, je vous avouerai que je le pourrois être de Nugna Bella si je la connoissois un peu davantage. S'il ne tient qu'à vous la faire connoître, dit le prince, soyez assuré que vous l'aimez déjà. Je n'irai jamais sans vous chez la reine ma mère, je me brouillerai encore plus souvent que je ne fais avec le roi, afin que le soin qu'elle prend toujours de nous raccommoder l'oblige à me faire aller chez elle à des heures particulières; enfin je vous donnerai assez le lieu de parler à Nugna Bella pour achever d'en devenir amoureux. Vous la trouverez très-aimable; et si son cœur est aussi bien fait que son esprit, vous n'aurez rien à souhaiter. Je vous supplie, seigneur, lui dis-je, ne prenez point tant de soin de me rendre malheureux; et surtout prenez d'autres prétextes pour aller chez la reine que de nouvelles brouilleries avec le roi. Vous savez qu'il m'accuse souvent des choses que vous faites qui ne lui plaisent pas, et qu'il croit que mon père et moi, pour notre grandeur particulière, vous inspirons l'autorité que vous prenez quelquefois contre son gré. Dans l'humeur où je suis de vous faire aimer de Nugna Bella, repartit le prince, je ne serai pas si prudent que vous voulez que je le sois. Je me servirai de toutes sortes de prétextes pour vous

mener chez la reine, et même, quoique je n'en aie point, je m'y en vais présentement, et je sacrifierai, au plaisir de vous rendre amoureux, un soir que j'avois destiné à passer sous ces fenêtres où vous croyez que je ne connois personne.

Je ne vous aurois pas fait le récit de cette conversation, dit alors Consalve à Alphonse; mais vous verrez par la suite qu'elle fut comme un présage de tout ce qui arriva depuis.

Le prince s'en alla chez la reine; il la trouva retirée pour tout le monde, excepté pour les dames qui avoient sa familiarité. Nugna Bella étoit de ce nombre; elle étoit si belle ce soir-là qu'il sembloit que le hasard favorisât les desseins du prince. La conversation fut générale pendant quelque temps; et, comme il y avoit plus de liberté qu'à d'autres heures, Nugna Bella parla aussi davantage, et elle me surprit en me faisant voir beaucoup plus d'esprit que je ne lui en connoissois. Le prince pria la reine de passer dans son cabinet, sans savoir néanmoins ce qu'il avoit à lui dire. Pendant qu'elle y fut, je demeurai avec Nugna Bella et plusieurs autres personnes; je l'engageai insensiblement dans une conversation particulière; et, quoiqu'elle ne fût que de choses indifférentes, elle avoit pourtant un air plus galant que les conversations ordinaires. Nous blâmâmes ensemble la manière retirée dont les femmes sont obligées de vivre en Espagne, comme éprouvant par nous-mêmes que nous perdions quelque chose de n'avoir pas la liberté entière de nous entretenir. Si je sentis dès ce moment que je commençois à aimer Nugna Bella, elle commença aussi, à ce qu'elle m'a avoué depuis, à s'apercevoir que je ne lui étois pas indifférent. De l'humeur dont elle étoit, ma conquête ne lui pouvoit être désagréable; il y avoit quelque chose de si brillant dans ma fortune, qu'une personne moins ambitieuse qu'elle en pouvoit être éblouie. Elle ne négligea pas de me paroître aimable, quoiqu'elle ne fît rien d'opposé à sa fierté naturelle. Éclairé par la pénétration que donne un amour naissant, je me flattai bientôt de l'es-

pérance de lui plaire; et cette espérance étoit aussi propre à m'enflammer que la pensée d'avoir un rival aimé eût été propre à me guérir. Le prince fut ravi de voir que je m'attachois à Nugna Bella: il me donnoit tous les jours quelque occasion de l'entretenir; il voulut même que je lui parlasse des brouilleries qu'il avoit avec le roi, et que je lui disse la manière dont la reine devoit agir pour le porter aux choses que le roi désiroit de lui. Nugna Bella ne manquoit pas de donner ses avis à la reine; et, lorsque la reine s'en servoit, ils ne manquoient jamais aussi de faire leur effet; en sorte que la reine ne faisoit plus rien dans ce qui regardoit le prince qu'elle n'en parlât à Nugna Bella, et que Nugna Bella ne m'en rendît compte. Ainsi nous avions de grandes conversations, et dans ces conversations je lui trouvai tant d'esprit, de sagesse et d'agrément, et elle s'imagina trouver tant de mérite en moi, et y trouva, en effet, tant d'amour, qu'il s'alluma entre nous une passion qui fut depuis très-violente. Le prince voulut en être le confident. Je n'avois rien de caché pour lui, mais je craignois que Nugna Bella ne se trouvât offensée que je lui eusse avoué qu'elle me témoignoit quelque bonté. Don Garcie m'assura que de l'humeur dont elle étoit elle ne s'en offenseroit pas. Il lui parla de moi: elle fut d'abord honteuse et embarrassée de ce qu'il lui dit; mais, comme il avoit bien jugé, la grandeur du confident la consola de la confidence, elle s'accoutuma à souffrir qu'il l'entretînt de ma passion, et reçut par lui les premières lettres que je lui écrivis.

L'amour avoit pour nous toute la grâce de la nouveauté; et nous y trouvions ce charme secret qu'on ne trouve jamais que dans les premières passions. Comme mon ambition étoit pleinement satisfaite, et qu'elle l'étoit même avant que j'eusse de l'amour, cette dernière passion n'étoit point affoiblie par l'autre: mon âme s'y abandonnoit comme à un plaisir qui jusque-là m'avoit été inconnu, et que je trouvois infiniment au-dessus de tout ce que peut donner la grandeur. Nugna Bella n'étoit pas ainsi:

ces deux passions s'étoient élevées dans son cœur en même temps, et le partageoient presque également. Son inclination naturelle la portoit sans doute plus à l'ambition qu'à l'amour; mais comme l'un et l'autre se rapportoient à moi, je trouvois en elle toute l'ardeur et toute l'application que je pouvois souhaiter. Ce n'est pas qu'elle ne fût quelquefois aussi occupée des affaires du prince que de ce qui regardoit notre amour. Pour moi, qui n'étois rempli que de ma passion, je connus avec douleur que Nugna Bella étoit capable d'avoir d'autres pensées. Je lui en fis quelques plaintes; mais je trouvai que ces plaintes étoient inutiles, ou qu'elles ne produisoient qu'une certaine conversation contrainte qui me laissoit voir que son esprit étoit occupé ailleurs. Néanmoins, comme j'avois ouï dire que l'on ne pouvoit être parfaitement heureux dans l'amour, non plus que dans la vie, je souffrois ce malheur avec patience. Nugna Bella m'aimoit avec une fidélité exacte; et je ne lui voyois que du mépris pour tous ceux qui osoient la regarder. J'étois persuadé qu'elle étoit exempte des faiblesses que j'avois appréhendées dans les femmes : cette pensée rendoit mon bonheur si achevé que je n'avois plus rien à souhaiter.

La fortune m'avoit fait naître et m'avoit placé dans un rang digne de l'envie des plus ambitieux. J'étois favori d'un prince que j'aimois d'une inclination naturelle. J'étois aimé de la plus belle personne d'Espagne, que j'adorois; et j'avois un ami que je croyois fidèle, et dont je faisois la fortune. La seule chose qui me donnoit quelque trouble étoit de voir de l'injustice dans l'impatience que don Garcie avoit de commander, et de trouver dans Nugnez Fernando, mon père, un esprit inquiet, et porté, comme le roi l'en soupçonnoit, à se vouloir faire une élévation qui ne laissât rien au-dessus de lui. J'appréhendois de me trouver attaché, par les devoirs de la reconnoissance et de la nature, à des personnes qui voudroient m'entrainer dans des choses qui ne me paroissoient pas justes. Cependant, comme ces malheurs

étoient encore incertains, ils ne me troubloient que dans quelques moments; et je me consolois à en parler avec don Ramire, en qui j'avois tant de confiance que je lui disois jusqu'à mes craintes sur les choses les plus importantes et les plus éloignées.

Ce qui m'occupoit alors étoit le dessein d'épouser Nugna Bella. Il y avoit déjà longtemps que je l'aimois, sans oser en faire la proposition. Je savois qu'elle seroit désapprouvée par le roi, parce que Nugna Bella étant fille d'un des comtes de Castille, dont on craignoit la même révolte que de mon père, la politique ne vouloit pas qu'on les laissât unir par mariage. Je savois encore que, bien que mon père ne fût point opposé à mon dessein, il ne voudroit pas néanmoins qu'on fît la proposition de mon mariage, de peur d'augmenter les soupçons du roi; de sorte que j'étois contraint d'attendre quelque conjoncture qui me fût plus favorable; mais, en l'attendant, je ne cachois point l'attachement que j'avois pour Nugna Bella : je lui parlois toutes les fois que j'en avois l'occasion; le prince lui parloit aussi très-souvent. Le roi remarqua cette intelligence, et prit pour une affaire d'État ce qui n'étoit en effet que de l'amour. Il crut que son fils favorisoit mon dessein pour Nugna Bella, afin d'unir les deux comtes de Castille et de les attacher à ses intérêts. Il crut qu'il vouloit faire un parti considérable et se donner une autorité qui balançât la sienne. Il ne douta point que les comtes de Castille n'entrassent dans ce parti, par l'espérance de se faire reconnoître souverains; enfin l'union des deux maisons de Castille lui étoit si redoutable, qu'il déclara hautement qu'il ne vouloit point que je pensasse à Nugna Bella, et défendit au prince de favoriser notre mariage.

Les comtes de Castille, qui avoient peut-être une partie des intentions dont le roi les soupçonnoit, mais qui n'étoient pas en état de les faire paroitre, nous ordonnèrent de ne plus penser l'un à l'autre. Ce commandement nous donna beaucoup de douleur; le prince nous promit de faire bientôt changer de senti-

ments au roi son père; il nous engagea à nous promettre une fidélité éternelle, et se chargea du soin de continuer notre commerce et de cacher notre intelligence. La reine, qui savoit que, bien loin de porter le prince à la révolte, nous travaillions au contraire à l'en éloigner, approuva les desseins du prince son fils, et voulut bien les favoriser.

Comme nous ne pouvions plus nous parler en public, nous cherchâmes le moyen de nous parler en particulier. Je pensai qu'il falloit que Nugna Bella changeât d'appartement et qu'on la mît, avec quelque autre des dames du palais, dans un corps de logis dont toutes les fenêtres étoient sur une rue détournée, et qui étoient si basses qu'un homme à cheval y pouvoit parler commodément. J'en fis la proposition au prince; il la fit approuver à la reine, et on l'exécuta sur quelque prétexte assez vraisemblable. Je venois quasi tous les jours à cette fenêtre attendre les moments que Nugna Bella me pouvoit parler. Quelquefois je m'en retournois charmé des sentiments qu'elle avoit pour moi; et quelquefois je m'en retournois désespéré de la voir si occupée des commissions que la reine lui donnoit. Jusqu'ici la fortune ne m'avoit pas montré son inconstance; mais elle me fit bientôt voir qu'elle ne se fixe pour personne.

Mon père, qui avoit connu les soupçons du roi, voulut lui faire voir, par une nouvelle marque d'attachement, combien ils étoient injustes : il se résolut de mettre ma sœur dans le palais, quelque dessein qu'il eût pris auparavant de la laisser en Castille. Un sentiment de vanité lui aida à prendre cette résolution : il fut bien aise de faire voir à la cour une beauté qu'il croyoit des plus achevées de toute l'Espagne. Il étoit touché, plus qu'aucun père ne l'a jamais été, de la beauté de ses enfants, et en tiroit une vanité qu'on pouvoit appeler une foiblesse dans un homme comme lui. Il fit donc venir sa fille à la cour, et elle fut reçue dans le palais.

Don Garcie étoit à la chasse le jour qu'elle y entra. Il vint le soir chez la reine, sans avoir vu personne qui lui en eût parlé : j'y étois

aussi, mais retiré dans un endroit où il ne me voyoit pas. La reine lui présenta Herménésilde (c'est ainsi que s'appeloit ma sœur) ; il fut surpris de sa beauté, et il parut de l'admiration dans cette surprise. Il dit qu'on n'avoit jamais vu en une même personne autant d'éclat, de majesté et d'agrément; qu'avec des cheveux noirs on n'avoit jamais vu un si beau teint et des yeux si bleus; qu'elle avoit de la gravité avec l'air de la première jeunesse; enfin, plus il la regardoit, et plus il lui donnoit de louanges. Don Ramire remarqua cet empressement à louer Herménésilde; il n'eut pas de peine à juger que je pensois les mêmes choses que lui; et me voyant à l'autre bout de la chambre, il m'aborda pour me parler de la beauté de ma sœur. Je voudrois qu'il n'y eût que vous à la louer, lui dis-je. Comme je prononçois ces paroles, don Garcie s'approcha par hasard du lieu où j'étois. Il parut étonné de me voir; il se remit néanmoins, il me parla d'Herménésilde, et me dit que je ne la lui avois pas dépeinte aussi belle qu'il l'avoit trouvée. Le soir, on ne parla que d'elle au coucher de ce prince. Je l'observai avec beaucoup de soin; et je pris pour une confirmation de mes soupçons, de ce qu'il ne la louoit pas devant moi aussi hardiment que devant les autres. Les jours suivants, il ne put s'empêcher de lui parler: il me parut que l'inclination qu'il avoit pour elle l'emportoit comme un torrent à quoi il ne pouvoit résister. Je voulus découvrir ses sentiments sans lui parler sérieusement. Un soir que nous sortions de chez la reine, où il avoit entretenu assez longtemps Herménésilde : Oserois-je vous demander, seigneur, lui dis-je, si je n'ai point trop attendu à vous montrer ma sœur, et si elle n'est point assez belle pour vous avoir causé de ces surprises que je craignois? J'ai été surpris de sa beauté, me répondit ce prince; mais encore que je croie qu'on ne puisse être touché sans être surpris, je ne crois pas qu'on ne puisse être surpris sans être touché.

L'intention de don Garcie étoit de ne me pas répondre plus sérieusement que je lui avois parlé; mais comme il avoit été em-

barrassé de ce que je lui avois dit, et qu'il avoit senti son embarras, il y eut un air de chagrin dans sa réponse, qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé. Il jugea bien aussi que je m'étois aperçu des sentiments qu'il avoit pour ma sœur : il m'aimoit encore assez pour avoir quelque douleur de s'embarquer dans une chose dont il savoit bien que je serois offensé; mais il aimoit déjà trop Herménésilde pour abandonner le dessein de s'en faire aimer. Je ne prétendois pas aussi que l'amitié qu'il avoit pour moi lui fît surmonter l'amour qu'il avoit pour elle. Je pensai seulement à prévenir ma sœur sur ce qu'elle devoit faire si le prince lui témoignoit de l'amour, et je lui dis de suivre en toutes choses les conseils de Nugna Bella. Elle me le promit; et je confiai à Nugna Bella l'inquiétude que j'avois de l'amour de don Garcie. Je lui dis toutes les fâcheuses suites que j'en appréhendois; elle entra dans mes sentiments et m'assura qu'elle s'attacheroit si fort auprès d'Herménésilde, que difficilement le prince lui pourroit parler. En effet, elles devinrent tellement inséparables, sans qu'il y parût d'affectation, que don Garcie ne trouvoit jamais Herménéside sans Nugna Bella. Cet embarras lui donna tant de chagrin qu'il n'en étoit pas connoissable: et comme il avoit accoutumé de me dire toutes ses pensées, et qu'il ne me parloit point de celles qui l'occupoient alors, je trouvai bientôt un grand changement dans son procédé.

N'admirez-vous pas, disois-je à don Ramire, l'injustice des hommes? Le prince me hait, parce qu'il sent dans son cœur une passion qui me doit déplaire; et s'il étoit aimé de ma sœur, il me haïroit encore davantage. J'avois bien prévu le mal qui m'arriveroit si elle touchoit son inclination: et s'il ne change point les sentiments qu'il a pour elle, je ne serai pas longtemps son favori, même aux yeux du public; car dans son cœur je ne le suis déjà plus. Don Ramire étoit persuadé, comme moi, de l'amour du prince; mais pour m'ôter de l'esprit une chose qui me causoit de la peine : Je ne sais, me répondit-il, sur quoi vous vous

fondez pour croire que don Garcie soit amoureux d'Herménésilde: il l'a louée d'abord, il est vrai; mais je ne lui ai rien vu depuis qui paroisse d'un homme amoureux. Et quand il l'aimeroit, ajouta-t-il, seroit-ce une chose si fâcheuse? Pourquoi ne la pourroit-il pas épouser? Ce ne seroit pas le premier prince qui auroit épousé une de ses sujettes; il ne sauroit en trouver une plus digne de lui; et, s'il l'épousoit, quelle grandeur ne seroit-ce pas pour votre maison? C'est pour cette raison même, lui répondis-je, que le roi n'y consentira jamais. Je ne le voudrois pas sans son consentement : peut-être même que le prince ne le voudroit pas aussi, ou qu'il ne le voudroit ni assez fortement ni assez longtemps pour l'exécuter. Enfin c'est une chose qui ne se peut faire; et je ne veux pas laisser croire au public que je hasarde la réputation de ma sœur sur l'espérance mal fondée d'une grandeur où nous ne parviendrons jamais. Si don Garcie continue à aimer Herménésilde, je la retirerai de la cour. Don Ramire fut surpris de ma résolution : il craignit que je ne me brouillasse avec don Garcie; il résolut de lui apprendre mes sentiments, et il voulut s'imaginer qu'il pouvoit les lui découvrir sans mon consentement, puisque ce n'étoit que pour mon avantage. Mais l'envie de se faire un mérite envers le prince et d'entrer dans sa confidence eut sans doute beaucoup de part à cette résolution.

Il prit son temps pour lui parler seul; il lui dit qu'il craignoit de me faire une infidélité en lui découvrant mes pensées contre mon intention, mais que le zèle qu'il avoit pour son service l'obligeoit à lui apprendre que je le croyois amoureux de ma sœur, et que j'en avois tant de chagrin que j'étois résolu de l'ôter de la cour. Don Garcie fut si frappé du discours de don Ramire et de la pensée de voir éloigner Herménésilde, qu'il lui fut impossible de cacher son premier mouvement. Il jugea ensuite que puisque don Ramire ne pouvoit plus douter de l'intérêt qu'il prenoit pour ma sœur, il falloit le lui avouer et l'engager, par cette confidence, à continuer de l'instruire de mes desseins. Il fut

quelque temps à prendre cette résolution; puis, se déterminant tout d'un coup, il l'embrassa, et lui avoua qu'il étoit amoureux d'Herménésilde. Il lui dit qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour s'en défendre, en ma considération, mais qu'il lui étoit impossible de vivre sans être aimé d'elle; qu'il lui demandoit son secours pour lui aider à cacher sa passion et pour empêcher l'éloignement d'Herménésilde. Le cœur de don Ramire n'étoit pas d'une trempe à résister aux caresses d'un prince dont il voyoit qu'il alloit devenir le favori. L'amitié et la reconnoissance se trouvèrent foibles contre l'ambition. Il promit au prince de lui garder le secret et de le servir auprès d'Herménésilde. Le prince l'embrassa une seconde fois, et ils examinèrent ensemble comment ils se conduiroient dans cette entreprise.

Le premier obstacle qui leur vint dans l'esprit fut Nugna Bella, qui ne quittoit point Herménésilde. Ils résolurent de la gagner; et quelque difficulté qu'ils y trouvassent par l'étroite liaison qu'elle avoit avec moi, don Ramire se chargea d'en trouver les moyens : mais il dit au prince qu'il falloit qu'il travaillât lui-même à m'ôter la connoissance que j'avois de sa passion; qu'il lui conseilloit de me dire en riant qu'il avoit été bien aise de me faire peur pendant quelque temps pour se venger des soupçons que j'avois eus d'abord; mais que cette peur alloit trop loin, qu'il ne vouloit pas me laisser croire plus longtemps qu'il eût des sentiments que je pusse désapprouver.

Cet expédient parut bon à don Garcie; il l'exécuta aisément; et comme il savoit, par don Ramire, les choses qui m'avoient donné du soupçon, il lui étoit aisé de dire qu'il les avoit faites exprès, et il m'étoit quasi impossible de n'en être pas persuadé. Ainsi je le fus entièrement; je me crus mieux avec lui que je n'avois jamais été. Je ne laissai pas de penser qu'il s'étoit passé quelque chose dans son cœur qu'il ne m'avouoit pas; mais je m'imaginai que ce n'avoit été qu'une légère inclination qu'il avoit surmontée, et je crus même lui en devoir être obligé comme

d'une chose qu'il avoit faite en ma considération. Enfin je demeurai satisfait de don Garcie; don Ramire le fut beaucoup de me voir l'esprit dans l'assiette qu'il désiroit, et il commença à penser comme il engageroit Nugna Bella dans la confidence où il vouloit l'embarquer.

Après en avoir à peu près imaginé les moyens, il chercha l'occasion de lui parler; elle la lui donnoit assez souvent, parce qu'elle savoit que je n'avois rien de caché pour lui, et qu'elle pouvoit lui parler de tout ce qui nous regardoit. Il commença à l'entretenir de la joie qu'il avoit du raccommodement qui s'étoit fait entre le prince et moi. J'en ai beaucoup, aussi bien que vous, lui dit-elle, et j'ai trouvé Consalve si délicat sur le sujet de sa sœur, que je craignois qu'il ne se brouillât avec don Garcie. Si je croyois, madame, lui répondit-il, que vous fussiez de celles qui sont capables de cacher quelque chose à leurs amants lorsqu'il est nécessaire pour leur intérêt, ce me seroit un grand soulagement de parler avec une personne aussi intéressée que vous dans ce qui regarde Consalve. Je prévois des choses qui me donnent de l'inquiétude : vous êtes la seule à qui je les puisse dire; mais, madame, c'est à condition que vous n'en parlerez pas à Consalve même. Je vous le promets, lui dit-elle, et vous trouverez en moi tout le secret que vous pouvez désirer. Je sais que, comme il est dangereux de cacher quelque chose à nos amis, il l'est aussi beaucoup de ne leur cacher jamais rien. Vous verrez, madame, reprit-il, combien il est important de cacher ce que je veux vous dire : don Garcie vient de donner de nouveaux témoignages d'amitié à Consalve; il vient de l'assurer qu'il ne pense plus à sa sœur; mais je suis trompé s'il ne l'aime passionnément. De l'humeur dont est ce prince, il ne peut cacher longtemps son amour; et de l'humeur aussi dont est Consalve, il n'en souffrira jamais la continuation. Il est infaillible qu'il se brouillera avec lui et qu'il perdra entièrement ses bonnes grâces. Je vous avoue, lui dit Nugna Bella, que j'avois eu les mêmes soupçons, et que, par ce

que j'en ai vu et par de certaines choses que m'a dites Herménésilde, et que je n'ai pas voulu qu'elle redît à son frère, j'ai eu peine à croire que ce qu'a fait don Garcie n'ait été qu'une affectation et un dessein de faire peur à Consalve. Vous en avez usé avec beaucoup de prudence, dit don Ramire, et je crois, madame, que vous ferez bien à l'avenir d'empêcher Herménésilde de rien dire à son frère de ce qui regarde le prince : il est inutile et dangereux de lui en parler. Si le prince n'a qu'une médiocre passion pour elle, il la cachera sans peine; et, par le soin que vous prendrez de conduire Herménésilde, elle pourra facilement l'en guérir. Consalve n'en saura rien; et ainsi vous lui épargnerez un chagrin mortel, et vous lui conserverez les bonnes grâces du prince. Si, au contraire, la passion de don Garcie est grande et violente, trouvez-vous impossible qu'il épouse Herménésilde? et trouveriez-vous que nous servissions mal Consalve de lui cacher quelque chose, si le secret que nous lui ferions pouvoit lui donner son prince pour beau-frère? Assurément, madame, l'on doit penser plus d'une fois à empêcher l'amour de don Garcie pour Herménésilde, et vous y devez même penser plus qu'une autre par l'intérêt que vous auriez d'avoir un jour pour reine une personne qui sera apparemment votre belle-sœur.

Ces dernières paroles firent voir à Nugna Bella ce qu'elle n'avoit point encore envisagé. L'espérance d'être belle-sœur de la reine lui fit trouver les raisons de don Ramire encore meilleures qu'elles n'étoient; et enfin il la conduisit si bien où il la vouloit mener, qu'ils convinrent ensemble qu'ils ne me diroient rien, qu'ils examineroient les sentiments du prince, et qu'ils agiroient ensuite selon les connoissances qu'ils en auroient.

Don Ramire, ravi d'avoir si bien commencé, rendit compte au prince de ce qu'il avoit fait. Don Garcie en fut charmé; et il lui laissa un plein pouvoir de dire à Nugna Bella tout ce qu'il voudroit de ses sentiments. Don Ramire retourna bientôt la chercher : il lui fit un long récit de la manière dont il s'étoit conduit

pour faire avouer au prince l'amour qu'il avoit pour ma sœur : il ajouta qu'il n'avoit jamais vu un homme si transporté de passion; qu'il s'étonnoit de la violence que ce prince se faisoit de peur de me déplaire; qu'il n'y avoit rien enfin qu'on ne dût attendre d'un homme si amoureux; mais qu'il falloit au moins lui donner quelque espérance qui entretînt son amour. Nugna Bella demeura persuadée de ce que lui dit don Ramire, et elle lui promit de servir don Garcie auprès de ma sœur.

Don Ramire s'en alla porter cette nouvelle au prince : il la reçut avec une joie incroyable; il lui fit mille caresses; il ne pouvoit se lasser de lui parler, et il eût voulu ne parler qu'à lui seul; mais il voyoit bien qu'il ne falloit pas changer de conduite, ni cesser de vivre avec moi comme il avoit accoutumé. Don Ramire même avoit soin de cacher sa nouvelle faveur; et les remords de sa trahison lui faisoient toujours craindre que je ne la soupçonnasse.

Don Garcie parla bientôt à Herménésilde : il lui témoigna la passion qu'il avoit pour elle avec le plus d'ardeur qu'il lui fut possible; et, comme il étoit véritablement amoureux, il n'eut pas de peine à lui persuader son amour. Elle étoit disposée à le recevoir favorablement; mais, après ce que je lui avois dit, elle n'osoit suivre les sentiments de son cœur. Elle rendit compte à Nugna Bella de la conversation qu'elle avoit eue avec le prince. Nugna Bella, sur les mêmes prétextes que lui avoit donnés don Ramire, lui conseilla de ne me rien dire, et d'avoir une conduite qui pût augmenter l'amour du prince et conserver son estime. Elle lui dit encore que, quelque répugnance que j'eusse témoignée à l'attachement de don Garcie, elle devoit croire que j'aurois de la joie d'une chose qui pourroit m'être avantageuse ; mais que, par de certaines raisons, je ne voulois point y avoir part que les choses ne fussent plus avancées. Herménésilde, qui avoit une déférence entière pour les sentiments de Nugna Bella, entra aisément dans la conduite qu'elle lui inspiroit ; et son inclination

pour don Garcie se trouva fortement appuyée par d'aussi grandes espérances que celles d'une couronne.

La passion que le prince avoit pour elle étoit conduite avec tant d'adresse, qu'excepté les premiers jours où l'on s'aperçut qu'il l'avoit trouvée aimable, personne ne soupçonna seulement qu'il en fût amoureux : il ne l'entretenoit jamais en public. Nugna Bella lui donnoit les moyens de l'entretenir en particulier. Je voyois bien quelque diminution dans l'amitié de don Garcie; mais je l'attribuois à l'inégalité ordinaire des jeunes gens.

Les choses étoient en cet état, lorsque Abdala, roi de Cordoue, avec qui le roi de Léon avoit eu une assez longue trêve, recommença la guerre. La charge de Nugnez Fernando lui donnoit de droit le commandement des armées; et, quoique le roi eût assez de peine à le mettre à la tête de ses troupes, il ne pouvoit l'en ôter, à moins que de l'accuser de quelque crime et de le faire arrêter. On pouvoit bien envoyer commander don Garcie au-dessus de lui; mais le roi se défioit encore plus de son fils que du comte de Castille; et il craignoit de les voir ensemble avec un grand pouvoir entre les mains. D'un autre côté, la Biscaye commença à se révolter. Il résolut d'y envoyer don Garcie, et d'opposer Nugnez Fernando à l'armée des Maures. J'eusse été bien aise de servir avec mon père; mais le prince souhaita que je le suivisse en Biscaye; et le roi aima mieux que j'allasse avec son fils qu'avec le comte de Castille. Ainsi, il fallut céder à ce qu'on désiroit de moi, et voir partir Nugnez Fernando, qui s'en alloit le premier. Il fut très-fâché de ne m'avoir pas auprès de lui; et, entre les raisons considérables qui lui faisoient désirer que je fusse dans son armée, celle de l'amitié tenoit sa place. La tendresse qu'il avoit pour ma sœur et pour moi étoit infinie. Il emporta nos portraits pour avoir le plaisir de nous voir toujours, et de montrer la beauté de ses enfants, dont je crois vous avoir dit qu'il étoit si préoccupé. Il marcha contre Abdala avec des forces assez considérables, mais beaucoup moindres que celles

des Maures; et, au lieu de s'opposer simplement à leur passage dans des lieux où il fût fortifié par la situation, le désir de faire quelque chose d'extraordinaire lui fit hasarder la bataille dans une plaine qui ne lui donnoit aucun avantage; il la perdit si entière, qu'à peine put-il se sauver : toute son armée fut taillée en pièces, tous les bagages furent pris; et jamais les Maures n'ont peut-être remporté une si grande victoire sur les chrétiens.

Le roi apprit avec beaucoup de douleur une si grande perte : il en accusa le comte de Castille, et avec raison; mais, comme il étoit bien aise de l'abaisser, il se servit de cette conjoncture; et lorsque mon père voulut venir se justifier, il lui fit dire qu'il ne le vouloit jamais voir; qu'il lui ôtoit toutes ses charges; qu'il étoit bien heureux qu'il ne lui ôtât pas la vie, et qu'il lui ordonnoit de se retirer dans ses terres. Mon père lui obéit, et s'en alla en Castille aussi désespéré que le peut être un homme ambitieux dont la réputation et la fortune venoient de recevoir une si grande diminution.

Le prince n'étoit point encore parti pour la Biscaye; une maladie considérable le retenoit. Le roi s'en alla en personne contre les Maures, avec tout ce qu'il put ramasser de forces. Je lui demandai la permission de le suivre, et il me l'accorda, mais avec peine. Il avoit envie de faire tomber sur moi la disgrâce de mon père. Cependant, comme je n'avois point eu de part à sa faute, et que le prince me témoignoit toujours beaucoup d'amitié, le roi n'osa entreprendre de me reléguer en Castille. Je le suivis, et don Ramire demeura auprès de don Garcie. Nugna Bella parut extrêmement touchée de mon malheur et de notre séparation; et je m'en allai au moins avec la consolation de me croire véritablement aimé de la personne du monde que j'aimois le plus.

Le prince n'étant point en état de partir, don Ordogno, son frère, s'en alla en Biscaye; il fut aussi malheureux dans son voyage que le roi fut heureux dans le sien. Don Ordogno fut défait et pensa être tué; et le roi défit les Maures, et les contrai-

gnit de demander la paix. Ma bonne fortune voulut que je rendisse quelque service considérable, mais le roi ne m'en traita pas mieux. La réputation que j'avois acquise ne m'ôta pas l'air que donne la disgrâce; et, lorsque je revins à Léon, je connus bien que la gloire ne donne pas le même éclat que la faveur.

Don Garcie avoit profité de mon absence pour voir souvent Herménésilde, et il l'avoit vue avec tant de précautions, que personne ne s'en étoit aperçu. Il avoit cherché avec soin tous les moyens de lui plaire; il lui avoit laissé espérer qu'il la mettroit un jour sur le trône de Léon; enfin il lui avoit témoigné tant d'amour, qu'elle lui avoit entièrement abandonné son cœur.

Comme don Ramire et Nugna Bella conduisoient cette intelligence, ils étoient engagés à se voir souvent, et la beauté de Nugna Bella étoit de celles dont la vue ordinaire n'est pas sans danger. L'admiration que don Ramire avoit pour elle augmentoit tous les jours, et elle admiroit aussi l'esprit de don Ramire, qui, en effet, étoit agréable. Le commerce particulier qu'elle avoit avec lui, et l'occupation des affaires du prince et d'Herménésilde, lui avoient fait supporter mon absence avec moins de chagrin qu'elle ne s'étoit attendue d'en avoir.

Lorsque le roi fut de retour, il donna au père de don Ramire les charges et les établissements de Nugnez Fernando. Je fis en cette occasion au delà de ce qu'on pouvoit attendre d'un véritable ami. Après les services que j'avois rendus dans ces deux dernières guerres, je pouvois prétendre les charges qu'on ôtoit à mon père : néanmoins je ne m'opposai point à la disposition qu'en fit le roi. J'allai trouver don Ramire; je lui dis que, dans la douleur que j'avois de voir sortir de ma maison des établissements si considérables, l'avantage qu'il en recevoit me donnoit la seule consolation que je pouvois recevoir. Quoique don Ramire eût beaucoup d'esprit, il ne put me répondre; il fut embarrassé de recevoir des marques d'une amitié qu'il méritoit si peu : mais

je donnois pour lors un sens si avantageux à son embarras, qu'il ne m'eût pas mieux persuadé par ses paroles.

Les charges de mon père dans une autre maison firent croire à toute la cour que sa disgrâce étoit sans ressource. Don Ramire se trouvoit quasi en ma place par les dignités que son père venoit de recevoir et par la faveur du prince. Cette faveur paroissoit beaucoup, quelque soin qu'ils prissent l'un et l'autre de la cacher; et insensiblement tout le monde se tournoit du côté de ce nouveau favori, et m'abandonnoit peu à peu. Nugna Bella n'avoit pas une passion si ferme que ce changement n'en apportât dans son âme. Ma fortune, autant que ma personne, avoit fait son attachement. J'étois disgracié; elle ne tenoit plus à son amant que par l'amour, et ce n'étoit pas assez pour un cœur comme le sien. Il y eut donc dans son procédé une impression de froideur qui me parut bientôt. J'en fis mes plaintes à don Ramire; j'en parlai aussi à Nugna Bella : elle m'assura qu'elle n'étoit point changée; et, comme je n'avois point de sujet précis de me plaindre, et que je n'étois blessé que d'un certain air répandu dans toutes ses actions, il lui étoit aisé de se défendre : aussi le fit-elle avec tant de dissimulation et d'adresse qu'elle me rassura pour quelque temps.

Don Ramire lui parla du soupçon que j'avois de son changement, et il lui en parla dans le dessein de pénétrer ce qui en étoit, et sans doute avec envie de trouver que je ne me trompois pas. Je ne suis point changée, lui dit-elle; je l'aime autant que je l'ai aimé; mais quand je l'aimerois moins, il seroit injuste de s'en plaindre. Avons-nous du pouvoir sur le commencement ni sur la fin de nos passions? Elle dit ces paroles en le regardant avec un air qui l'assuroit si bien qu'elle ne m'aimoit plus, que cette certitude, qui donnoit de l'espérance à don Ramire, lui ouvrit entièrement les yeux sur la beauté de cette infidèle; et il en fut si touché dans ce moment, que, n'étant plus maître de lui-même : Vous avez raison, madame, lui dit-il, nous ne pouvons

rien sur nos passions; j'en sens une qui m'entraine sans que je m'en puisse défendre : mais souvenez-vous au moins que vous tombez d'accord qu'il ne dépend pas de nous d'y résister. Nugna Bella comprit aisément ce qu'il vouloit dire; elle en parut embarrassée, et il en fut embarrassé lui-même. Comme il avoit parlé sans l'avoir prémédité, il fut étonné de ce qu'il venoit de faire : ce qu'il devoit à mon amitié lui revint à l'esprit dans toute son étendue; il en fut troublé, il baissa les yeux, et demeura dans un profond silence. Nugna Bella, par des raisons à peu près semblables, ne lui parla point : ils se séparèrent sans se rien dire. Don Ramire se repentit de ce qu'il avoit dit; Nugna Bella se repentit de ne lui avoir rien répondu; et don Ramire se retira si troublé et si combattu, qu'il étoit hors de lui-même. Après s'être un peu remis, il fit réflexion sur ses sentiments; mais plus il en fit, et plus il trouva que son cœur étoit engagé; il connut alors le péril où il s'étoit exposé en voyant si souvent Nugna Bella; il connut que le plaisir qu'il avoit trouvé dans sa conversation étoit d'une autre nature qu'il ne l'avoit cru : enfin il connut son amour, et qu'il avoit commencé bien tard à le combattre.

La certitude qu'il venoit d'avoir que Nugna Bella m'aimoit moins achevoit de lui ôter la force de se défendre. Il trouvoit quelque excuse à ne s'attacher à elle que lorsqu'elle se détachoit de moi; il trouvoit des charmes à entreprendre de se rendre maître d'un cœur que je ne possédois plus si entièrement qu'il ne pût concevoir de l'espérance, mais que je possédois encore assez pour trouver de la gloire à m'en chasser. Toutefois quand il venoit à considérer que c'étoit Consalve qu'il vouloit chasser de ce cœur, ce Consalve à qui il devoit une amitié si véritable, ces sentiments lui faisoient honte, et il les combattit de sorte qu'il crut les avoir surmontés. Il résolut de ne plus rien dire de son amour à Nugna Bella, et d'éviter les occasions de lui parler.

Nugna Bella, qui n'avoit à se repentir que de n'avoir pas ré-

pondu à don Ramire comme elle l'auroit dû faire, ne fit pas de si grandes réflexions. Elle s'imagina qu'elle avoit eu raison de ne pas faire semblant d'entendre ce qu'il lui avoit dit; elle crut qu'elle devoit avoir quelque douceur pour un homme avec qui elle avoit de si grandes liaisons; elle se dit à elle-même qu'il ne lui avoit pas parlé avec dessein, quoiqu'elle eût bien jugé, il y avoit longtemps, qu'il avoit de l'inclination pour elle. Enfin, pour ne se pas faire honte, et pour ne s'engager pas à maltraiter don Ramire, elle ne voulut pas croire une chose dont elle ne pouvoit douter.

Don Ramire suivit pendant quelque temps le dessein qu'il avoit pris; mais le moyen de l'exécuter! Il voyoit tous les jours Nugna Bella; elle étoit belle, elle ne m'aimoit plus, elle le traitoit bien; il étoit impossible de résister à tant de choses. Il se résolut donc à suivre les mouvements de son cœur, et il n'eut plus de remords sitôt qu'il en eut pris la résolution. La première trahison qu'il m'avoit faite rendoit la seconde plus facile. Il étoit accoutumé à me tromper et à me cacher ce qu'il disoit à Nugna Bella. Il lui dit enfin qu'il l'aimoit, et il le lui dit avec toutes les marques d'une passion véritable. En lui exagérant la douleur qu'il avoit de manquer à notre amitié, il lui faisoit comprendre qu'il étoit emporté par la plus violente inclination qu'on eût jamais eue. Il l'assura qu'il ne prétendoit pas d'être aimé, qu'il connoissoit les avantages que j'avois sur lui, et l'impossibilité de me chasser de son cœur; mais qu'il lui demandoit seulement la grâce de l'écouter, de lui aider à se guérir et à me cacher sa foiblesse. Nugna Bella lui promit le dernier comme une chose qu'elle croyoit devoir faire, de crainte qu'il n'arrivât quelque désordre entre nous; et elle lui dit, avec beaucoup de douceur, qu'elle ne lui accorderoit pas le reste, puisqu'elle se croiroit complice de son crime si elle en souffroit la continuation. Elle ne laissa pas néanmoins de la souffrir : l'amour qu'il avoit pour elle et l'amitié que le prince avoit pour lui l'entraînèrent entièrement de son côté. Je lui parus

moins aimable; elle ne vit plus rien d'avantageux dans l'établissement qu'elle pouvoit avoir avec moi; elle ne vit qu'un exil assuré en Castille; elle savoit que le roi avoit toujours envie de m'y reléguer, et que le prince ne s'y opposoit plus que par honneur; elle ne voyoit point d'apparence qu'il pût épouser Herménésilde; elle étoit toujours la confidente de l'amour qu'il avoit pour elle; et par cet amour, et par celui de don Ramire, son crédit auprès de don Garcie subsistoit toujours. Elle croyoit le roi moins disposé que jamais à consentir à notre mariage : il n'avoit point de raison pour empêcher qu'elle n'épousât don Ramire; elle retrouvoit en lui les mêmes choses qui lui avoient plu en moi; enfin elle s'imagina que la raison et la prudence autorisoient son changement, et qu'elle devoit quitter un homme qui ne seroit point son mari pour un autre qui le seroit assurément. Il ne faut pas toujours de si grandes raisons pour appuyer la légèreté des femmes. Nugna Bella se détermina donc à s'engager avec don Ramire; mais elle étoit déjà engagée et par son cœur et par ses paroles quand elle crut s'y déterminer. Cependant, quelque résolution qu'elle eût prise, elle n'eut pas la force de me laisser voir qu'elle m'abandonnoit dans le temps de ma disgrâce. Don Ramire ne pouvoit aussi se résoudre à déclarer sa perfidie : ils convinrent ensemble que Nugna Bella continueroit à vivre avec moi comme elle avoit accoutumé; et ils jugèrent qu'il seroit aisé d'empêcher que je ne remarquasse son changement, parce que, comme je disois toujours à don Ramire jusqu'à mes moindres soupçons, Nugna Bella, en étant avertie par lui, les préviendroit aisément. Ils résolurent aussi d'avouer au prince l'état où ils étoient, et de l'engager dans leurs intérêts. Don Ramire se chargea de lui en parler. Ce n'étoit pas une chose qu'il pût faire sans peine : la honte et la crainte d'être désapprouvé l'embarrassoient; il se rassuroit néanmoins par le pouvoir que lui donnoit sur don Garcie la confidence de son amour pour ma sœur. En effet, il tourna l'esprit de ce prince comme il le souhaitoit; il l'engagea même

à parler à Nugna Bella en sa faveur; et ce nouveau favori eut son maître pour confident, comme il étoit le confident de son maître. Nugna Bella, qui avoit appréhendé que le prince ne condamnât son changement, eut de la joie de l'y trouver favorable : il se fit un redoublement de liaison entre eux; ils prirent leurs mesures pour bien cacher cette intelligence. Ils résolurent que, comme les conversations particulières du prince et de don Ramire pourroient me donner du soupçon, parce que vraisemblablement ils ne devoient point avoir de secret pour moi, don Ramire iroit chez le prince par un escalier dérobé, aux heures où il n'y avoit personne, et qu'ils ne se parleroient jamais en public. Ainsi j'étois trahi et abandonné par tout ce que j'aimois le mieux, sans m'en pouvoir défier.

Ma seule peine étoit de trouver quelque changement dans le cœur de Nugna Bella; je m'en plaignois à don Ramire; don Ramire l'en avertissoit afin qu'elle se déguisât mieux; mais quand je lui paroissois en repos il avoit de l'inquiétude, et il craignoit que je ne fusse rassuré par les véritables sentiments de Nugna Bella. Il vouloit alors qu'elle ne me trompât pas si bien; elle lui obéissoit, et me négligeoit plus qu'à l'ordinaire. Ainsi, il avoit le plaisir de voir son rival se venir plaindre à lui des mauvais traitements qu'il recevoit par ses ordres. Il avoit même quelquefois la joie, lorsqu'il l'avoit priée de se contraindre, d'apprendre, par mes plaintes, qu'elle ne se contraignoit pas autant qu'il lui avoit dit. C'étoit un tel charme pour sa gloire et pour son amour d'avoir détruit un rival tel que je lui paroissois, et de voir mon repos dépendre de la moindre de ses paroles, que, si la jalousie ne l'eût point troublé, il auroit été l'homme du monde le plus heureux.

Pendant que je n'étois occupé que de mon amour, mon père ne l'étoit que de son ambition. Il fit tant de cabales et tant d'intrigues dans son exil, qu'il crut être en état de se révolter ouvertement.

Mais il falloit commencer par me retirer de la cour; et je lui étois un otage trop cher et trop considérable pour le laisser entre les mains du roi, à qui il vouloit faire la guerre. Ma sœur ne lui donnoit pas tant d'inquiétude; son sexe et sa beauté la garantissoient de ce qui lui pouvoit arriver. Il m'envoya un homme de confiance pour m'apprendre l'état des choses, pour me commander de l'aller trouver à l'heure même, et de partir de la cour sans prendre congé du roi ni du prince. Cet envoyé fut bien surpris de me voir dans des sentiments si éloignés de ceux de mon père. Je lui dis que je ne consentirois jamais à une révolte si injuste; qu'il étoit vrai que le roi avoit maltraité Nugnez Fernando en lui ôtant ses charges, mais qu'il falloit souffrir cette disgrâce qu'il avoit en quelque sorte méritée; que, pour moi, j'étois résolu de ne point quitter la cour, et que je ne prendrois jamais les armes contre le roi. Cet envoyé porta ma réponse à mon père; il fut désespéré de voir tant de desseins, prêts à réussir, se renverser par ma désobéissance. Il me manda (quoique en effet ce ne fût pas son dessein) qu'il continueroit ce qu'il avoit entrepris, et que, puisque j'avois si peu de soumission pour ses volontés, il ne changeroit point de résolution, quand même le roi de Léon me devroit faire trancher la tête.

Cependant la passion que don Ramire avoit pour Nugna Bella augmentoit toujours, et il ne pouvoit plus supporter la manière dont il falloit qu'elle vécût avec moi. Enfin, madame, lui dit-il un jour qu'elle m'avoit entretenu assez longtemps, vous le regardez avec les mêmes yeux que vous l'avez regardé; vous lui dites les mêmes paroles, vous lui écrivez les mêmes choses : qui peut m'assurer que ce n'est plus avec les mêmes sentiments? Il vous a plu, madame, et c'est assez pour vous plaire encore. Mais vous savez, lui dit-elle, que je ne fais que ce que vous voulez. Il est vrai, lui répliqua-t-il, et c'est ce qui rend mon malheur plus insupportable, qu'il faille que, par prudence, je

vous conseille de faire les choses qui me désespèrent quand vous les faites. Il est inouï qu'un amant ait consenti qu'on traitât bien son rival. Je ne saurois plus souffrir, madame, que vous regardiez Consalve; il n'y a pas d'extrémité où je ne me porte pour le faire périr, plutôt que de vivre en l'état où je suis. Aussi bien, après lui avoir ôté votre cœur, je ne dois pas compter pour beaucoup de lui ôter la vie. Vous vous emportez avec tant de violence, lui repartit Nugna Bella, que je crois que vous ne suivrez pas votre emportement; vous considérerez combien de choses importantes vous découvririez en éclatant contre Consalve, et quelle honte vous vous feriez à vous-même. Je vois tout ce qu'il y a à voir, madame, répliqua don Ramire; mais je vois aussi que, s'il faut n'avoir guère de raison pour faire ce que je propose, il faut l'avoir perdue entièrement pour souffrir qu'un homme aimable, et qui vous a plu, vous parle tous les jours en secret. Si je l'ignorois, j'aurois la cruelle douceur d'être trompé; mais je le sais, je vous vois parler à lui; c'est moi qui lui porte vos lettres, c'est moi qui le rassure quand il doute de votre cœur. Ah! madame, il m'est impossible de continuer à me faire tant de violence. Si vous voulez me donner du repos, faites en sorte que Consalve sorte de la cour, et que le prince consente à l'envoyer en Castille, comme le roi l'en presse tous les jours. Voyez, je vous en conjure, reprit Nugna Bella, quelle action vous me conseillez de faire! Oui, madame, je la vois, reprit don Ramire; mais, après tout ce que vous avez fait, il n'est plus temps d'avoir de ménagements; et, si vous avez celui de ne pas faire éloigner Consalve, je serai persuadé que j'aurai encore plus de raison que je ne pense de le vouloir ôter d'auprès de vous. Encore une fois, madame, à quoi puis-je juger que vous ne l'aimez plus? Vous le voyez, vous lui parlez, vous savez qu'il vous aime : votre cœur, dites-vous, est changé; mais votre procédé ne l'est point; enfin, madame, rien ne peut me rassurer, si ce n'est que vous travailliez à l'éloigner; et tant qu'il me paroîtra

que vous ne le voudrez pas, je croirai que vous ne vous contraignez guère quand vous lui dites que vous l'aimez. Eh bien! dit alors Nugna Bella, j'ai déjà fait assez de trahisons pour l'amour de vous, il faut encore faire celle-ci ; mais donnez-m'en les moyens, car le prince refuse tous les jours au roi l'éloignement de Consalve, et il n'y a pas d'apparence qu'il l'accorde à une prière aussi déraisonnable que la mienne. Je me charge, dit don Ramire, d'en faire la proposition au prince; et, pourvu que vous lui fassiez voir que vous y consentez, je suis assuré de l'obtenir. Nugna Bella le lui promit; et, dès ce soir, don Ramire, sur le prétexte de leurs intérêts communs, proposa au prince de m'éloigner et de s'en faire un mérite auprès du roi. Le prince n'eut point de peine à y consentir; il avoit une si grande honte de tout ce qu'il faisoit contre moi, que ma présence lui étoit un continuel reproche de sa foiblesse. Nugna Bella lui parla comme elle l'avoit promis à don Ramire. Ils résolurent qu'à la première occasion le prince feroit dire au roi qu'il ne s'opposoit plus à mon exil, et qu'il vouloit bien qu'on m'éloignât de la cour, pourvu qu'il parût à tout le monde que c'étoit contre son consentement.

Cette occasion se trouva bientôt. Le roi se mit en colère contre son fils pour quelque chose qu'il avoit fait sans son ordre, et dont il m'accusoit d'avoir donné le conseil. Le prince, n'osant aller chez le roi, fit semblant d'être malade, et garda le lit quelques jours. La reine, selon sa coutume, travailla à les raccommoder : elle vint chez son fils pour lui dire, de la part du roi, les plaintes qu'il faisoit de lui. Ce ne sont pas là, madame, répondit le prince, les sujets du chagrin du roi : j'en connois la cause : il a une aversion invincible pour Consalve ; il l'accuse de tout ce qui lui déplaît; il veut l'éloigner : il sera toujours mal satisfait de moi tant que je n'y consentirai pas. J'aime tendrement Consalve ; mais je vois bien qu'il faut que je me fasse la violence de m'en priver, puisque je ne saurois qu'à ce prix avoir

les bonnes grâces du roi. Dites-lui donc, s'il vous plaît, madame, que je consens à son éloignement, mais à condition qu'on ne saura point que j'y aie consenti. La reine fut surprise du discours du prince son fils. Ce n'est pas à moi, lui dit-elle, à trouver étrange que vous ayez de la complaisance pour les volontés du roi; mais j'avoue que je suis étonnée que vous consentiez à l'éloignement de Consalve. Le prince s'excusa par de mauvaises raisons, et passa ensuite à un autre discours.

Pendant qu'ils parloient, une des filles de la reine, qui étoit mon amie et celle de Nugna Bella, s'étoit trouvée, par hasard, si proche du lit, qu'elle avoit entendu tout ce que la reine et le prince avoient dit sur mon sujet. Elle demeura si surprise et si attentive à penser ce qui pouvoit avoir causé un si grand changement dans l'esprit du prince, que j'entrai dans la chambre et que je commençai à lui parler avant qu'elle m'eût aperçu. Je lui fis la guerre de sa rêverie. Vous devez m'en être obligé, me dit-elle; je viens d'entendre une chose dont je suis si étonnée que je ne la puis comprendre. Elvire (c'est ainsi que s'appeloit cette fille) me conta alors ce qu'elle avoit entendu, et me donna une surprise encore plus grande que n'avoit été la sienne. Je lui fis redire la même chose une seconde fois : comme elle achevoit, la reine sortit et interrompit notre conversation. Je sortis avec elle, et, n'ayant pas l'esprit en état de demeurer auprès du prince, je m'en allai seul dans les jardins du palais, pour faire réflexion sur une si étrange aventure.

Je ne pouvois m'imaginer qu'un prince qui me traitoit si bien voulût me faire chasser de la cour sans sujet; je ne pouvois comprendre ce qui lui pouvoit faire souhaiter mon éloignement; je ne pouvois deviner ce qui l'obligeoit à me témoigner de l'amitié lorsqu'il n'en avoit plus; enfin je ne pouvois croire que ce que je venois d'apprendre fût véritable, et que don Garcie eût la faiblesse de m'abandonner. Comme je l'aimois beaucoup, j'étois touché de son changement jusqu'au fond de l'âme. Ne pouvant

soutenir la douleur que je ressentois, je voulus chercher don Ramire pour avoir le soulagement de me plaindre avec lui.

Dans cette pensée je m'approchai du palais; je trouvai un des officiers de la chambre de don Garcie, que j'avois donné à ce prince, et qui étoit plus proche de sa personne qu'aucun autre. Je lui dis de voir si don Ramire n'étoit point chez le prince, et de le prier, de ma part, de me venir trouver à l'heure même. Cet officier me répondit qu'il n'y étoit pas; qu'il n'y viendroit sans doute, selon sa coutume, qu'après que tout le monde seroit retiré. Je demeurai extrêmement surpris de ces paroles : je crus d'abord ne les avoir pas bien entendues; néanmoins elles me firent de l'impression; il me revint plusieurs choses dans l'esprit qui me firent soupçonner que don Ramire avoit quelque intelligence avec le prince qu'il ne me disoit pas. Dans un autre temps je n'eusse pas eu ce soupçon; mais ce que je venois d'apprendre de l'infidélité de don Garcie me forçoit à croire que tout le monde me pouvoit tromper. Je demandai à cet officier si don Ramire alloit souvent chez don Garcie aux heures où il n'y avait personne : il me répondit qu'il étoit surpris que je lui fisse cette demande, et qu'il croyoit que je n'ignorois ni les conversations de don Ramire avec le prince, ni le sujet de leurs conversations. Je lui répliquai que je ne savois ni l'un ni l'autre, et que je trouvois fort étrange qu'il ne m'en eût pas averti. Il crut que je faisois semblant de n'en rien savoir, pour découvrir s'il me diroit la vérité; et, me voulant faire voir qu'il étoit incapable de me rien cacher, il me conta l'amour du prince pour ma sœur, et la part qu'y avoit don Ramire. Il me dit qu'il les en avoit entendus parler plusieurs fois lorsqu'ils croyoient n'être écoutés de personne, et qu'il avoit su le reste de celui à qui le prince confioit ses lettres pour Herménésilde. Ainsi j'appris tout ce qui se passoit, à la réserve de ce qui regardoit Nugna Bella.

Je ne cherche plus, m'écriai-je tout transporté de colère, d'où vient le changement de don Garcie; la trahison qu'il me fait lui

rend ma présence insupportable. Quoi! don Garcie aime ma sœur, ma sœur le souffre, et don Ramire est leur confident! Je m'arrêtai à ces mots, ne voulant pas faire voir mon ressentiment à cet officier, et je lui défendis de parler de ce qu'il venoit de m'apprendre. Je me retirai chez moi avec un trouble qui m'ôtoit la connoissance de moi-même. Lorsque je fus seul, je m'abandonnai à la rage et au désespoir; je fis mille fois le dessein d'aller poignarder le prince et don Ramire; j'eus toutes les pensées de colère et de vengeance que peut donner l'excès de l'emportement. Enfin, après avoir un peu remis mon esprit pour me donner le temps de choisir les moyens de me venger, je résolus de me battre contre don Ramire, de porter Nugna Bella à se retirer en Castille, d'obtenir de son père la permission de l'épouser; et, comme il étoit dans le même dessein de révolte que le mien, de me joindre à eux, de les animer, de déclarer la guerre au roi de Léon, et de renverser le trône où don Garcie devoit monter. Je m'arrêtai à cette résolution, bien qu'elle fût contraire à tous les sentiments que j'avois eus jusques alors; mais j'étois emporté par la violence de mon désespoir.

Je devois voir Nugna Bella ce même soir; j'en attendois l'heure avec impatience, et l'espérance de la trouver sensible à mon malheur me donnoit le seul soulagement dont je pouvois être capable. Comme je me préparois à sortir, un homme à qui elle se fioit, et qui m'apportoit souvent de ses lettres, m'en donna une de sa part, et me dit qu'elle étoit bien fâchée de ne me pouvoir entretenir ce soir-là, mais qu'il lui étoit impossible, pour les raisons que je trouverois dans sa lettre. Je lui repartis qu'il étoit absolument nécessaire que je lui parlasse; que j'allois lui faire réponse, et que je le priois d'attendre. J'entrai dans mon cabinet, j'ouvris la lettre de Nugna Bella, et j'y trouvai ces paroles :

« Je ne sais si je vous dois remercier de la permission que vous me donnez de témoigner de la douleur à Consalve lorsqu'il partira. J'eusse été bien aise que vous me l'eussiez défendu, pour

avoir quelque raison de ne pas faire une chose qui me donnera tant de contrainte.

Quoi que vous ayez souffert de la conduite que j'ai eue avec lui depuis son retour, j'en ai plus souffert que vous; vous n'en douteriez pas si vous saviez la peine que je trouve à dire à un homme que je n'aime plus, que je l'aime encore, quand je suis même au désespoir de l'avoir aimé, et que je rachèterois de ma vie de n'avoir jamais prononcé que pour vous toutes les paroles qu'il faut que je lui dise. Vous connoîtrez, lorsqu'il sera éloigné, les injustices que vous me faites; et la joie que vous me verrez à son départ vous persuadera mieux que toutes mes paroles.

Herménésilde est en colère contre le prince de ce qu'il parla hier assez longtemps à une personne dont elle lui a déjà témoigné quelque jalousie; c'est ce qui l'a empêchée de suivre la reine lorsqu'elle est allée chez lui. Qu'il ne lui fasse pas connoître qu'il le sait; je lui ai promis de n'en rien dire : il est si véritablement aimé d'elle, qu'il...

« Ma lettre a été interrompue en cet endroit par une chose qui me met dans une inquiétude mortelle : une de mes compagnes a entendu aujourd'hui tout ce que le prince a dit à la reine sur le sujet de Consalve; elle l'en a averti à l'heure même, et elle vient de me le dire, comme une chose qui doit me surprendre et m'affliger. Il est impossible que Consalve ne vous soupçonne d'avoir su quelque chose des desseins du prince, et qu'il ne démèle une grande partie de la vérité. Voyez quel embarras cela peut faire : cette pensée me trouble à un point que je ne sais ce que je fais. Je vais lui écrire que je ne puis le voir ce soir; car je ne saurois m'exposer à lui parler que vous ne l'ayez vu, et que je ne sache par vous ce que je lui dois dire. Adieu, jugez de mon inquiétude. »

Je fus si hors de moi-même en achevant de lire cette lettre,

que je ne savois ce que je voyois ni ce que je faisois. Mon emportement et ma colère avoient été au dernier degré sur les trahisons que j'avois découvertes; mais c'étoient des sentiments trop foibles et trop communs pour celle que le hasard venoit encore de me découvrir. Je demeurai sans parole et sans mouvement, et je fus longtemps en cet état, sans avoir que des pensées confuses qui tenoient mon esprit accablé sous le poids de ma douleur.

Vous m'êtes infidèle, Nugna Bella! m'écriai-je tout d'un coup; vous joignez à votre changement l'outrage de me tromper et de consentir que je sois trompé par ce que j'aimois le mieux après vous! C'est trop de malheurs à la fois, et ils sont d'une nature qu'il seroit plus honteux d'y résister que d'en être accablé. Je cède à la cruauté du plus malheureux sort dont un homme ait jamais été persécuté. J'ai eu de la force et des desseins de vengeance contre un prince ingrat et contre un ami infidèle; mais je n'en ai point contre Nugna Bella. J'étois plus heureux par elle que par tout le reste du monde; puisqu'elle m'abandonne, tout m'est indifférent, et je renonce à une vengeance qui ne me pourroit donner de joie. Je me suis vu, il n'y a pas longtemps, le premier homme de tout le royaume, par la grandeur de mon père, par la mienne propre et par la faveur du prince : je me croyois aimé des personnes qui m'étoient les plus chères. La fortune me quitte; je suis abandonné par mon maître, je suis trompé par ma sœur, je suis trahi par mon ami, je perds ma maîtresse, et c'est par cet ami que je la perds! Est-il possible, Nugna Bella, que vous m'ayez quitté pour don Ramire? est-il possible que don Ramire ait voulu vous ôter à un homme qui vous aimoit si passionnément, et dont il étoit lui-même si tendrement aimé? Falloit-il que je vous perdisse l'un par l'autre, et qu'il ne me restât pas au moins la foible consolation d'avoir un des deux avec qui me plaindre?

Des réflexions si cruelles ne me laissoient plus l'usage de la raison; la moindre des infortunes dont je fus accablé dans cette

journée eût été capable de me donner une douleur mortelle. Ce grand nombre de malheurs me mettoit de l'égarement dans l'esprit, et je ne savois auquel donner mon attention. Celui qui avoit apporté la lettre de Nugna Bella me fit dire qu'il en attendoit la réponse. Je revins comme d'un songe, lorsqu'on entra dans mon cabinet; je répondis que je l'enverrois le lendemain, et j'ordonnai qu'on me laissât en repos.

Je me mis encore à considérer l'état où j'avois été et celui où je me trouvois. Une si cruelle expérience de l'inconstance de la fortune et de l'infidélité des hommes m'inspira le dessein de renoncer pour jamais au commerce du monde, et d'aller finir ma vie dans quelque désert. Ma douleur me faisoit voir que c'étoit le seul parti que je pouvois prendre. Je n'avois de retraite qu'auprès de mon père; je savois le dessein qu'il avoit de prendre les armes : mais, quelque désespéré que je fusse, je ne pouvois me résoudre à me révolter contre un roi dont je n'avois point reçu d'outrage. Si je n'eusse été abandonné que de la fortune, j'aurois pris plaisir à lui résister et à faire voir que je méritois ce qu'elle m'avoit donné : mais après avoir été trompé par tant de personnes que j'avois tant aimées et dont je me croyois si assuré, de quelle espérance pouvois-je encore me flatter? Puis-je mieux servir un maître, disois-je, que j'ai servi don Garcie? puis-je mieux aimer un ami que j'ai aimé don Ramire? et puis-je avoir plus d'amour pour une maîtresse que j'en ai pour Nugna Bella? Cependant ils m'ont trahi! Il faut donc, par une retraite entière, me dérober à la tromperie des hommes et au dangereux pouvoir des femmes.

Comme je prenois cette résolution, je vis entrer dans mon cabinet un homme de qualité et de mérite, appelé don Olmond, qui s'étoit toujours attaché à moi. Il étoit frère de cette Elvire qui m'avoit averti de la trahison du prince; et il venoit d'apprendre par elle ce que don Garcie avoit dit à la reine. Sa surprise fut extrême de voir sur mon visage une agitation et une douleur si

extraordinaires. Il me connoissoit assez pour avoir peine à s'imaginer que la fortune seule pût me donner tant de trouble. Il crut néanmoins que j'étois touché de l'infidélité du prince, et il commença à m'en vouloir consoler. J'avois toujours aimé don Olmond, et je l'avois servi en plusieurs occasions, quoique je lui eusse préféré don Ramire en toutes choses. L'ingratitude de ce dernier me fit sentir dans ce moment l'injustice que j'avois faite à don Olmond : pour la réparer, ou peut-être pour avoir le soulagement de me plaindre, je lui découvris l'état où j'étois et toutes les trahisons qu'on m'avoit faites. Il en fut aussi surpris qu'il le devoit être ; mais il ne le fut pas autant que je le pensois de l'infidélité de Nugna Bella. Il me dit que sa sœur, en lui racontant l'infidélité du prince, lui avoit dit aussi que Nugna Bella étoit sans doute changée pour moi, et qu'elle me cachoit beaucoup de choses. Voyez, don Olmond, lui dis-je en lui montrant la lettre de Nugna Bella, voyez son changement et les choses qu'elle m'a cachées. Elle m'a envoyé cette lettre au lieu de celle qu'elle m'écrivoit, et il est aisé de juger que cette lettre s'adresse à don Ramire. Don Olmond étoit si touché de l'état où il me voyoit, et mes malheurs lui paroissoient si cruels, qu'il n'entreprenoit pas de me consoler. Il me laissoit soulager ma douleur par les plaintes. N'avois-je pas raison, lui dis-je, de vouloir connoître Nugna Bella avant que de l'aimer? Mais je prétendois une chose impossible : on ne connoît point les femmes, elles ne se connoissent pas elles-mêmes, et ce sont les occasions qui décident des sentiments de leur cœur. Nugna Bella a cru m'aimer ; elle n'aimoit que ma fortune ; elle n'aime peut-être que la même chose en don Ramire. Cependant, m'écriai-je, elle ne m'a dit, depuis quelque temps, que les paroles qu'il lui a permis de me dire! C'étoit à mon rival à qui je faisois mes plaintes du changement qu'il avoit causé ! il lui parloit pour lui, lorsque je croyois qu'il lui parloit pour moi ! Est-il possible que j'aie été l'objet d'une si outrageante tromperie ! et l'avois-je méritée? Le per-

fide me trahissoit donc auprès de Nugna Bella, comme il me trahissoit auprès de don Garcie! Je leur avois confié ma sœur, et ils l'ont engagée avec le prince. Cette union qui me paroissoit entre eux, et qui ne me donnoit que de la joie, n'avoit pour but que de me tromper! O Dieu! m'écriai-je encore, pour qui réservez-vous le tonnerre, si ce n'est pour des personnes si indignes de vivre?

Après ce violent transport de ma douleur, l'idée de Nugna Bella infidèle, qui ne me laissoit que de l'indifférence pour mes autres malheurs, me remit dans une tristesse où le désespoir paroissoit sans emportement. Je dis à don Olmond le dessein où j'étois d'abandonner toutes choses : il en fut surpris, il s'y opposa; mais je lui fis si bien voir que j'y étois résolu, qu'il crut inutile d'y résister, du moins dans ces premiers moments. Je pris tout ce que je trouvai de pierreries; et nous montâmes à cheval, afin de sortir de chez moi avant qu'on me pût apporter l'ordre de me retirer. Nous marchâmes jusqu'à ce que le soleil parût. Don Olmond me conduisit dans la maison d'un homme qui avoit été à lui, et dont il se tenoit assuré. Je voulois qu'il me quittât en ce lieu et qu'il me laissât attendre la nuit, pour entrer dans le chemin que j'avois dessein de prendre. Après une longue contestation, il me dit qu'il consentiroit à me quitter, comme je le souhaitois, pourvu que je lui promisse de l'attendre au lieu où nous étions; que cependant il iroit à Léon pour apprendre quel effet mon départ y avoit produit, et que peut-être seroit-il arrivé quelque changement qui me feroit quitter la triste résolution que j'avois prise; qu'enfin il me demandoit en grâce d'attendre son retour. J'y consentis, à condition qu'il ne diroit à personne qu'il m'eût vu, ni qu'il sût le lieu où j'étois; mais, si j'y consentis, ce fut plutôt par une curiosité involontaire d'apprendre de quelle manière Nugna Bella parloit de moi, que par la pensée qu'il pût être arrivé quelque chose qui diminuât mes malheurs.

Allez, lui dis-je, mon cher Olmond, voyez Nugna Bella; et, s'il

est possible, sachez ses sentiments par votre sœur; tâchez d'apprendre depuis quel temps elle a cessé de m'aimer, et si elle ne m'a abandonné que parce que la fortune m'a quitté. Don Olmond m'assura qu'il feroit tout ce que je souhaitois; et, deux jours après, il revint me trouver avec une tristesse qui me fit bien voir qu'il n'avoit rien à me dire qu'il crût propre à me faire changer de dessein.

Il m'apprit que tout le monde ignoroit la cause de mon départ; que le prince feignoit, aussi bien que don Ramire, d'en être affligé, et que le roi croyoit que j'étois parti d'intelligence avec le prince son fils. Il me dit qu'il avoit vu sa sœur; que tout ce que je croyois étoit véritable; que le détail qu'il en avoit appris n'étoit propre qu'à augmenter mes douleurs, et qu'il me prioit de ne le pas obliger à m'en faire le récit. Je n'étois pas en état de pouvoir craindre une augmentation à mes maux, et ce qu'il me vouloit taire étoit la seule chose qui me pouvoit donner encore quelque curiosité. Je le priai donc de ne me rien cacher. Je ne vous redirai point tout ce qu'il m'a dit, parce que je vous en ai déjà raconté la plus grande partie, pour donner quelque ordre à mon récit. Ce fut par lui que j'appris toutes les choses que j'avois ignorées dans le temps qu'elles se passoient, comme vous l'avez pu juger. Je vous dirai seulement que sa sœur lui conta que le soir avant mon départ, comme elle étoit revenue de chez la reine, où Nugna Bella n'avoit point paru, elle l'avoit été chercher dans sa chambre; qu'elle l'avoit trouvée fondant en larmes, avec une lettre entre ses mains; qu'elles avoient été fort surprises l'une et l'autre par des raisons différentes; qu'enfin Nugna Bella, après avoir été fort longtemps sans parler, avoit fermé la porte, et lui avoit dit qu'elle alloit lui confier tout le secret de sa vie: qu'elle la prioit de la plaindre et de la consoler dans le plus cruel état où une personne se fût jamais trouvée; qu'alors elle lui avoit appris tout ce qui s'étoit passé entre le prince, don Ramire, ma sœur et elle, de la manière dont je viens de vous le raconter;

et qu'ensuite elle lui avoit dit que don Ramire venoit de lui renvoyer cette lettre, qu'elle tenoit entre ses mains, parce qu'elle n'étoit pas pour lui; que c'étoit celle qu'elle m'écrivoit; que j'avois reçu celle qui étoit pour don Ramire, et qu'en la recevant j'avois appris tout ce qu'ils me cachoient depuis si longtemps.

Elvire dit à son frère qu'elle n'avoit jamais vu une personne si troublée et si affligée que Nugna Bella. Elle craignoit que je n'avertisse le roi de l'intelligence de ma sœur et du prince; que je ne fisse chasser don Ramire de la cour, et que je ne l'en fisse éloigner elle-même; que surtout elle appréhendoit la honte de mes reproches, et que les infidélités qu'elle m'avoit faites lui donnoient pour moi une haine extraordinaire.

Vous jugez bien que tout ce que m'apprit don Olmond ne diminua pas mes déplaisirs, et ne me fit pas changer de dessein. Il s'opiniâtra, avec des marques d'amitié extraordinaires, à me vouloir suivre et à s'engager à me tenir compagnie dans le désert où je m'en allois. Je lui dis si fortement que je ne le souffrirois jamais, qu'enfin nous nous séparâmes. Il me quitta, à condition qu'en quelque lieu que je pusse aller je lui donnerois de mes nouvelles. Il s'en retourna à Léon, et je partis dans la pensée de m'embarquer au premier port que je trouverois. Mais, quand je fus seul et abandonné à la réflexion de mes malheurs, le reste de ma vie me parut une si longue souffrance, que je me résolus d'aller chercher la mort dans la guerre que le roi de Navarre avoit contre les Maures. Je ne m'y fis connoître que sous le nom de Théodoric, et je fus assez malheureux pour trouver quelque gloire, que je ne cherchois pas, au lieu de la mort que j'avois cherchée. La paix fut conclue; je repris mon premier dessein; et votre rencontre fit changer une solitude affreuse où je m'en allois, en une retraite agréable.

J'y trouvai le repos et la tranquillité que j'avois perdus. Ce n'est pas que l'ambition ne se soit réveillée quelquefois dans mon cœur; mais ce que j'ai éprouvé de l'inconstance de la for-

tune me l'a rendue méprisable; et l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella étoit tellement effacé par le mépris qu'elle m'a donné pour elle, que je pouvois dire qu'il ne me restoit aucune passion, quoiqu'il me restât encore beaucoup de tristesse. La vue de Zaïde vient m'ôter ce triste repos dont je jouissois, et me jette dans de nouveaux malheurs, beaucoup plus cruels que ceux que j'ai déjà éprouvés.

Alphonse demeura surpris et charmé du récit de Consalve. J'avois conçu, lui dit-il, une grande idée de votre mérite et de votre vertu; mais j'avoue que ce que je viens d'apprendre est encore au-dessus de ce que j'en avois pensé. Je dois plutôt craindre, répondit Consalve, que je n'aie diminué la bonne opinion que vous aviez de moi, en vous faisant voir combien j'ai été facile à tromper. Mais j'étois jeune, j'ignorois les trahisons de la cour, j'étois incapable d'en faire; je n'avois aimé que Nugna Bella; l'amour que j'avois pour elle ne me laissoit pas imaginer que les passions pussent finir : ainsi rien ne me portoit à la défiance ni sur l'amitié ni sur l'amour. Vous ne pouviez vous garantir d'être trompé, repartit Alphonse, à moins que d'être naturellement soupçonneux; encore soupçons qui, quoique bien fondés, vous auroient paru injustes, puisque vous n'aviez eu jusqu'alors aucun sujet de vous défier des personnes qui vous trompoient; et leur tromperie étoit conduite avec tant d'habileté, que la raison ne vouloit pas qu'on la soupçonnât. Ne parlons point de mes malheurs passés, reprit Consalve; ils ne me sont plus sensibles; Zaïde m'en ôte même le souvenir, et je m'étonne que j'aie pu vous les raconter. Mais considérez que je n'avois jamais cru pouvoir être amoureux par la beauté seule, ni pouvoir être touché d'une personne qui auroit eu quelque attachement. Cependant j'adore Zaïde, dont je ne connois rien, sinon qu'elle est belle et qu'elle est prévenue pour un autre. Puisque j'ai été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de Nugna Bella, que je connoissois, que puis-je attendre de Zaïde, que je ne connois point? Mais

qu'en veux-je attendre, et quelles prétentions puis-je avoir sur Zaïde? Elle m'est entièrement inconnue; le hasard l'a jetée sur cette côte; elle brûle d'impatience de s'en aller; je ne puis la retenir sans injustice et avec bienséance. Quand je l'y retiendrois, en serois-je plus heureux? Je la verrois tous les jours pleurer un homme qu'elle aime, et se souvenir de lui en me regardant. Ah! Alphonse, quel mal que la jalousie! Ah! don Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous porfons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous, et l'amour que j'ai pour Zaïde est un torrent qui m'entraine sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister. Mais, Alphonse, ajouta-t-il, je vous fais passer la nuit à vous entretenir de mes peines, et il est juste de vous laisser en repos.

Après ces paroles, Alphonse se retira dans sa chambre, et Consalve passa le reste de la nuit sans donner un moment au sommeil. Le jour suivant, Zaïde parut encore occupée du désir de retrouver ce qu'elle avoit déjà cherché; mais tout le soin qu'elle prit fut inutile. Consalve ne la quittoit point; il oublioit mille fois le jour qu'elle ne pouvoit l'entendre et qu'elle ne lui pouvoit répondre; il lui demandoit la cause de sa douleur avec la même circonspection et la même crainte de lui déplaire que si elle l'avoit entendu. Quand la raison lui revenoit, et qu'il avoit le déplaisir de voir qu'elle ne pouvoit lui répondre, il cherchoit le soulagement de lui dire tout ce que sa passion lui inspiroit.

Je vous aime, belle Zaïde, disoit-il en la regardant, je vous aime, je vous adore; j'ai au moins le plaisir de vous le dire et de ne pas attirer votre colère: toutes vos actions me persuadent qu'on n'oseroit vous le déclarer sans vous déplaire; mais cet amant que vous pleurez vous a parlé sans doute de son amour, et vous vous êtes accoutumée à l'entendre. Que d'un mot, belle Zaïde, vous m'éclairciriez de doutes!

Lorsqu'il lui parloit ainsi, elle se tournoit quelquefois vers Félime avec étonnement, et comme pour lui faire remarquer une ressemblance dont elle étoit toujours surprise. C'étoit une douleur si vive pour Consalve de s'imaginer qu'il la faisoit souvenir de son rival, qu'il eût aisément renoncé aux avantages de sa beauté et de sa bonne mine pour n'avoir point une telle ressemblance. Cette douleur lui étoit si insupportable qu'il ne pouvoit presque plus se résoudre à paroître devant Zaïde ; il aimoit mieux se priver de sa vue que de lui représenter l'image de celui qu'elle aimoit ; et lorsque ses regards lui paroissoient favorables, il ne les pouvoit supporter, tant il étoit persuadé qu'ils ne s'adressoient pas à lui. Il la quittoit, et s'en alloit passer des après-dîners entiers dans le bois : quand il revenoit auprès d'elle, il lui trouvoit plus de froideur et plus de chagrin qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir; il crut même, dans la suite, remarquer quelque inégalité dans la manière dont elle le traitoit : mais, comme il n'en pouvoit deviner la cause, il s'imagina que le déplaisir de se trouver dans un pays inconnu faisoit les changements qui paroissoient dans son humeur. Il voyoit bien néanmoins que l'affliction qu'elle avoit eue les premiers jours commençoit à diminuer. Félime étoit plus triste que Zaïde; mais sa tristesse étoit toujours égale; elle en paroissoit accablée, et il sembloit qu'elle ne cherchoit qu'à être seule et à entretenir sa rêverie. Alphonse en parloit quelquefois à Consalve avec étonnement, et il étoit surpris que sa grande mélancolie ne diminuât point sa beauté. Cependant Consalve ne songeoit qu'à plaire à Zaïde et à lui donner tous les divertissements que la promenade, la chasse et la pêche lui pouvoient fournir. Elle s'occupa aussi à ce qui la pouvoit divertir; elle travailla pendant quelques jours à un bracelet de ses cheveux, et après l'avoir achevé, elle se l'attacha au bras avec cet empressement que l'on a pour les choses qui viennent d'être achevées. Le jour même qu'elle le mit, le hasard voulut qu'elle le laissât tomber dans le bois. Consalve,

qui l'avoit vue sortir, alloit la chercher, et en marchant sur ses pas il trouva ce bracelet, qu'il n'eut pas de peine à reconnoître. Il eut une joie sensible de l'avoir trouvé. Cette joie auroit été encore plus grande s'il l'eût reçu des mains de Zaïde; mais, comme il ne l'avoit pas espéré, il se tenoit heureux de le devoir à la fortune. Zaïde, qui s'étoit déjà aperçue de la perte qu'elle avoit faite, revenoit chercher dans les lieux où elle avoit passé. Elle fit entendre à Consalve ce qu'elle avoit perdu, et lui en témoigna même beaucoup de chagrin : quelque peine qu'il sentît de lui causer de l'inquiétude, il ne put se résoudre à lui rendre une chose qui lui étoit si chère. Il fit semblant de chercher avec elle, et enfin il l'obligea à ne plus chercher inutilement. Sitôt qu'il fut retiré dans sa chambre, il baisa mille fois ce bracelet, et il y mit une attache de pierreries d'un grand prix. Quelquefois il alloit se promener devant que Zaïde fût éveillée; et, lorsqu'il étoit en un lieu où il croyoit ne pouvoir être vu, il détachoit ce bracelet, afin de le mieux considérer.

Un matin qu'il étoit dans cette occupation, et qu'il s'étoit assis sur un des rochers avancés dans la mer, il entendit quelqu'un proche de lui; il se retourna brusquement, et il fut bien surpris de voir que c'étoit Zaïde. Tout ce qu'il put faire fut de cacher ce bracelet; mais ce ne put être si promptement que Zaïde ne vit qu'il avoit caché quelque chose. Il s'imagina qu'elle avoit vu ce qu'il avoit caché : il remarqua sur son visage tant de froideur et de chagrin, qu'il ne douta point qu'elle ne fût en colère de ce qu'il ne lui avoit pas rendu son bracelet : il n'osoit lever les yeux sur elle; il craignoit qu'elle ne lui fît entendre qu'elle le vouloit ravoir; mais il ne pouvoit se résoudre à le lui rendre. Elle paroissoit triste et embarrassée; et, sans regarder Consalve, elle s'assit sur le rocher et tourna la tête vers la mer. Le vent emporta, sans qu'elle y prît garde, un voile qu'elle tenoit entre ses mains. Consalve se leva pour le ramasser; mais en se levant il laissa tomber le bracelet, qu'il n'avoit pu rattacher,

par la crainte qu'il avoit eue de le laisser voir. Zaïde se tourna au bruit que fit Consalve; elle vit son bracelet, et le ramassa devant qu'il s'en fût aperçu. Il fut extrêmement troublé lorsqu'il le vit entre ses mains, et par le désespoir de le perdre, et par l'appréhension de sa colère. Il se rassura néanmoins, en lui voyant un visage où il ne paroissoit plus ni de chagrin ni de dépit, où il crut voir au contraire quelque impression de douceur; et il ne fut pas moins ému par l'espérance que lui donnoit le visage de Zaïde, qu'il l'avoit été, un moment auparavant, par la crainte de lui avoir déplu. Elle regarda avec admiration la beauté de l'attache de pierreries, et après l'avoir regardée, elle la défit, la rendit à Consalve, et serra le bracelet. Lorsque Consalve vit que Zaïde ne lui avoit rendu que les pierreries, il se tourna du côté de la mer et y jeta cette attache avec un air de rêverie et de tristesse, comme s'il l'eût laissée tomber par hasard. Zaïde fit un grand cri, et s'avança pour voir si on ne la pourroit point retrouver : mais il lui montra qu'on chercheroit inutilement; et sans vouloir qu'elle fît une plus longue réflexion sur ce qu'il venoit de faire, il lui donna la main pour l'éloigner du lieu où ils étoient. Ils marchèrent sans se regarder, et reprirent insensiblement le chemin de la maison d'Alphonse, si embarrassés l'un et l'autre, qu'il sembloit qu'ils cherchassent à se quitter.

Sitôt que Consalve l'eut remise dans sa chambre, il alla rêver à son aventure. Quoique Zaïde ne lui eût pas témoigné autant de colère qu'il en avoit appréhendé, il s'imagina que la joie de ravoir son bracelet avoit dissipé son premier chagrin; ainsi, il n'en eut pas moins de déplaisir. Quelque passion qu'il eût d'obtenir ce bracelet, il crut qu'il offenseroit Zaïde de la lui témoigner, et il demeura accablé de la douleur que donne l'amour quand il est séparé de l'espérance. Toute sa consolation étoit de se plaindre avec Alphonse, et de se blâmer lui-même de la foiblesse qu'il avait d'aimer Zaïde.

Vous vous accusez avec injustice, lui disoit quelquefois Alphonse; il n'est pas aisé de se défendre, au milieu d'un désert, contre une aussi grande beauté que celle de Zaïde : ce seroit tout ce que vous pourriez faire au milieu de la cour, où d'autres beautés feroient quelque diversion, et où du moins l'ambition partageroit votre cœur. Mais aime-t-on sans espérance? disoit Consalve. Et comment pourrois-je espérer d'être aimé, puisque je ne puis seulement dire que j'aime? Comment le persuaderai-je, si je ne puis le dire? Quelles de mes actions peuvent en assurer Zaïde, dans un lieu où je ne vois qu'elle, et où je ne puis lui faire connoître que je la préfère aux autres? Comment effacer de son esprit celui qu'elle aime? Ce ne pourroit être que par l'agrément qu'elle trouveroit en ma personne, et le malheur veut que mon visage lui conserve le souvenir de son amant. Ah! mon cher Alphonse, ne me flattez point; il faut que j'aie perdu la raison pour aimer Zaïde, pour l'aimer autant que je fais, et même pour ne me pas souvenir d'en avoir aimé une autre et d'en avoir été trompé. Je crois aussi, répondit Alphonse, que vous n'avez aimé qu'elle, puisque vous ne connoissez la jalousie que depuis que vous l'aimez. Je n'avois pas sujet d'être jaloux de Nugna Bella, repartit Consalve, tant elle savoit bien me tromper.

On est jaloux sans sujet, répliqua Alphonse, quand on est bien amoureux. Vous le voyez par votre expérience; faites réflexion sur la douleur que vous donnent les pleurs de Zaïde, et remarquez comme la jalousie vous a fait imaginer qu'elle pleure un amant plutôt qu'un frère. Je ne suis que trop persuadé, reprit Consalve, que j'aime beaucoup plus Zaïde que je n'ai aimé Nugna Bella. L'ambition de cette dernière et son application aux affaires du prince ont souvent ralenti mon amour; et tout ce que je trouve en Zaïde d'opposé à mon humeur, comme de croire qu'elle en aime un autre et de ne connoître ni son cœur ni ses sentiments, ne peut affoiblir ma passion. Mais, Alphonse, pour aimer beaucoup davantage Zaïde que je n'ai aimé Nugna Bella, je

n'en suis que plus déraisonnable. Le succès de l'amour que j'ai eu pour Nugna Bella a été cruel, je l'avoue; néanmoins tout homme qui aime peut en avoir un pareil. Il n'y avoit point d'aveuglement à l'aimer; je la connoissois, elle n'en aimoit point d'autre; je lui plaisois, je pouvois l'épouser; mais Zaïde, Alphonse, mais Zaïde, qui est-elle? qu'en puis-je prétendre? et, hormis son admirable beauté qui m'excuse, tout le reste ne me condamne-t-il pas?

Consalve avoit souvent de pareilles conversations avec Alphonse : cependant son amour augmentoit tous les jours; il ne pouvoit s'empêcher de laisser parler ses yeux d'une manière si forte qu'il croyoit voir dans ceux de Zaïde que leur langage étoit entendu, et il la trouvoit quelquefois dans un certain embarras qui ne l'en laissoit pas douter. Comme elle ne pouvoit se faire entendre par ses paroles, ce n'étoit quasi que par ses regards qu'elle expliquoit à Consalve une partie des choses qu'elle lui vouloit dire; mais il y avoit je ne sais quoi de si beau et de si passionné dans ses regards, que Consalve en étoit pénétré. Belle Zaïde, disoit-il quelquefois, est-ce ainsi que vous regardez ceux que vous n'aimez pas? Que réservez-vous donc pour cet heureux amant dont j'ai le malheur de vous faire souvenir? S'il n'eût point été prévenu de cette pensée, il ne se fût pas cru si infortuné, et les actions de Zaïde ne lui devoient pas persuader qu'elle n'eût pour lui que de l'indifférence.

Un jour qu'il l'avoit quittée pour quelques moments, il alla se promener sur le bord de la mer, et revint ensuite auprès d'une fontaine qui étoit dans le bois, en un endroit agréable où elle alloit assez souvent. Lorsqu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit, et il vit, au travers des arbres, Zaïde assise auprès de Félime. La surprise que causa cette rencontre à Consalve lui donna la même joie que si le hasard l'eût ramené auprès de Zaïde après une année d'absence. Il s'avança vers le lieu où elle étoit : quoiqu'il fît assez de bruit, elle parloit avec tant d'attention qu'elle

ne l'entendit point. Lorsqu'il fut devant elle, elle parut embarrassée comme une personne qui venoit de parler haut, qui craignoit qu'on n'eût entendu ce qu'elle avoit dit, et qui avoit oublié que Consalve ne pouvoit l'entendre. L'émotion que lui avoit causée cette surprise avoit en quelque sorte augmenté sa beauté; et Consalve, qui s'étoit assis auprès d'elle, ne pouvant plus être maître de lui-même, se jeta tout d'un coup à ses genoux, et lui parla de son amour d'une manière si passionnée qu'il n'étoit pas nécessaire d'entendre ses paroles pour savoir ce qu'elles vouloient dire. Il parut à Consalve qu'elle ne les entendoit que trop : elle rougit; et, après avoir fait une action de la main qui sembloit le repousser, elle se leva avec une civilité froide comme pour le faire lever d'un lieu où il pourroit être incommodé. Alphonse passa dans l'allée en ce moment, et elle marcha vers lui sans jeter les yeux sur Consalve. Il demeura à la place où il étoit, sans avoir la force de se relever.

Voilà, dit-il en lui-même, la manière dont on me traite quand on ne me regarde pas comme le portrait de mon rival. Vous tournez les yeux sur moi, belle Zaïde, d'une manière à charmer et à embraser tout le monde lorsque mon visage vous fait souvenir du sien; mais si j'ose vous témoigner que je vous aime, vous ne laissez pas seulement tomber sur moi des regards de colère; vous me trouvez indigne d'être regardé. Si je pouvois au moins vous apprendre que je sais que vous pleurez un amant, je me trouverois heureux, et j'avoue que ma jalousie seroit vengée par le dépit que vous en recevriez. N'est-ce point aussi que je veux vous paroître persuadé que vous aimez quelque chose, pour avoir la joie d'être assuré par vous-même que vous n'aimez rien? Ah! Zaïde, ma vengeance est intéressée, et elle cherche moins à vous offenser qu'à vous donner lieu de me satisfaire.

Dans ces pensées, il reprit le chemin du logis pour s'ôter du lieu où étoit Zaïde, et pour être seul dans une galerie où il se promenoit quelquefois. Il y rêva longtemps aux moyens de faire

entendre à Zaïde qu'il la soupçonnoit d'en aimer un autre; mais il étoit difficile d'en trouver, et ce n'étoit pas une chose qui se pût faire comprendre sans paroles. Après s'être lassé de rêver et de se promener, il voulut sortir de la galerie, lorsqu'un peintre, qui travailloit à des tableaux qu'Alphonse faisoit faire, le pria avec beaucoup d'empressement de regarder son ouvrage. Consalve eût bien voulu s'en dispenser; mais, pour ne pas fâcher ce peintre, il s'arrêta à considérer ce qu'il faisoit. C'étoit un grand tableau où Alphonse avoit voulu qu'il représentât la mer comme on la voyoit de ses fenêtres; et, pour rendre ce tableau plus agréable, il y avoit fait peindre une tempête. Il paroissoit, d'un côté, des vaisseaux qui périssoient en pleine mer; de l'autre, des navires qui se brisoient contre les rochers; on voyoit des hommes qui tâchoient de se sauver à la nage, et on en voyoit qui avoient déjà péri, et dont la mer avoit jeté les corps sur le sable. Cette tempête fit souvenir Consalve du naufrage de Zaïde et lui mit dans l'esprit un moyen de lui faire connoître ce qu'il pensoit de son affliction. Il dit au peintre qu'il falloit ajouter encore quelques figures dans son tableau, et mettre sur un des rochers qui y étoient représentés une jeune et belle personne penchée sur le corps d'un homme mort, étendu sur le sable; qu'il falloit qu'elle pleurât en le regardant; qu'il y eût un autre homme à ses genoux, qui essayât de l'ôter d'auprès de ce mort; que cette belle personne, sans tourner les yeux du côté de celui qui lui parloit, le repoussât d'une main, et que de l'autre elle parût essuyer ses larmes. Le peintre promit à Consalve de suivre sa pensée, et commença à la dessiner. Consalve en fut satisfait et le pria de travailler avec diligence; ensuite il sortit de la galerie. Il alla pour retrouver Zaïde, ne pouvant, malgré son dépit, être plus longtemps séparé d'elle; mais il sut qu'au retour de la promenade elle s'étoit retirée dans sa chambre, et il ne put la voir de tout le reste du jour. Il en eut de la tristesse et de l'inquiétude, et il craignit qu'elle ne l'eût privé de sa vue pour le

punir de ce qu'il avoit osé lui faire entendre. Le lendemain elle lui parut plus sérieuse qu'à l'ordinaire ; mais, les jours suivants, il la trouva comme elle avoit accoutumé d'être.

Cependant le peintre travailloit à ce que Consalve lui avoit ordonné, et Consalve attendoit avec beaucoup d'impatience que cet ouvrage fût achevé : sitôt qu'il le fut, il conduisit Zaïde dans la galerie, comme pour lui donner le divertissement de voir travailler le peintre. Il lui fit d'abord regarder tous les tableaux qui étoient déjà faits, et ensuite il lui fit considérer avec plus d'attention celui de la mer, où l'on travailloit encore. Il lui fit remarquer cette jeune personne qui pleuroit un homme mort; et lorsqu'il vit que ses yeux y étoient attachés et qu'il sembloit qu'elle reconnût le rocher où elle alloit si souvent, il prit le crayon du peintre et écrivit le nom de Zaïde au-dessus de cette belle personne, et celui de Théodoric au-dessus de ce jeune homme qui étoit à genoux. Zaïde, qui lisoit ce qu'écrivoit Consalve, rougit lorsqu'il eut achevé; et après l'avoir regardé avec des yeux qui témoignoient de la colère, elle prit un pinceau et effaça entièrement cet homme mort, qu'elle jugea bien que Consalve l'accusoit de pleurer. Quoiqu'il connût aisément qu'il avoit fâché Zaïde, il ne laissa pas d'avoir une joie sensible de lui voir effacer celui qu'il en croyoit aimé. Encore qu'il pût s'imaginer que cette action de Zaïde fût plutôt un effet de sa fierté qu'une preuve qu'elle ne regrettoit personne, il trouvoit néanmoins qu'après l'amour qu'il lui avoit témoigné elle lui faisoit une faveur de ne vouloir pas lui laisser croire qu'elle en aimât un autre; mais le peu d'espérance que lui donnoit cette pensée ne pouvoit détruire tant de sujets de crainte qu'il croyoit avoir.

Alphonse, qui n'étoit prévenu d'aucune passion, jugeoit des sentiments de cette belle étrangère d'une manière bien différente de Consalve. Je trouve, lui disoit-il, que vous avez tort de vous croire malheureux : vous l'êtes, sans doute, de vous être attaché à une personne que vraisemblablement vous ne pouvez

épouser; mais vous ne l'êtes pas de la manière dont vous croyez l'être, et les apparences sont trompeuses si vous n'êtes véritablement aimé de Zaïde. Il est vrai, répondit Consalve, que si je jugeois de ses sentiments par ses regards, je pourrois me flatter de quelque espérance; mais, comme je vous l'ai dit, elle ne me regarde que par cette ressemblance qui me donne tant de jalousie. Je ne sais, répliqua Alphonse, si tout ce que vous pensez est véritable; mais si j'étois à la place de celui que vous croyez qu'elle regrette, je ne serois pas satisfait que ma ressemblance fît regarder quelqu'un avec des yeux si favorables; et il est impossible que l'idée d'un autre produise les sentiments que Zaïde a pour vous. L'espérance est naturelle aux amants. Si quelques actions de Zaïde en avoient déjà fait concevoir à Consalve, le discours d'Alphonse acheva de lui en donner : il crut voir que Zaïde ne le haïssoit pas, et il en ressentit une joie extraordinaire. Mais cette joie ne lui dura pas longtemps : il s'imagina qu'il ne devoit qu'à la ressemblance de son rival le penchant qu'elle avoit pour lui; il pensa qu'après avoir perdu un homme qu'elle avoit fort aimé, elle avoit des dispositions favorables pour un autre qui lui ressembloit. Son amour, sa jalousie et sa gloire ne pouvoient se satisfaire d'une inclination qu'il n'avoit pas fait naître, et qui ne venoit que par celle qu'elle avoit eue pour un autre. Il crut que, quand il seroit aimé de Zaïde, ce ne seroit toujours que son rival qu'elle aimeroit en lui : enfin il trouvoit qu'il seroit malheureux, quand même il seroit assuré d'être aimé. Néanmoins il ne pouvoit se défendre de voir avec plaisir, dans la manière d'agir de cette belle étrangère, un air fort différent de celui qu'elle avoit eu d'abord; et la passion qu'il avoit pour elle étoit si ardente, qu'à quelque cause qu'il crût devoir les marques de son inclination, il lui étoit impossible de ne les pas recevoir avec transport.

Un jour qu'il faisoit assez beau, voyant qu'elle ne sortoit point de sa chambre, il y entra pour savoir si elle ne vouloit pas se

pas mort assurément; je viens de trouver Zaïde qui lui écrit; je viens de voir ce bracelet qu'elle m'a ôté, qu'elle lui envoie. Il faut qu'elle ait eu de ses nouvelles; il faut qu'il y ait ici quelqu'un de caché qui lui doive porter des siennes; enfin toutes ces espérances de bonheur que j'ai eues ne sont qu'imaginaires, et ne viennent que de mal expliquer les actions de Zaïde. Elle avoit raison d'effacer ce mort que je lui faisois entendre qu'elle pleuroit; elle savoit bien que celui pour qui couloient ses larmes vivoit encore. Elle avoit raison d'avoir tant de colère de voir son bracelet entre mes mains, et tant de joie de l'avoir repris, puisqu'elle l'avoit fait pour un autre. Ah! Zaïde, il y a de la cruauté à me laisser prendre de l'espérance, car enfin vous m'en laissez prendre, et vos beaux yeux ne me la défendent pas. La douleur de Consalve étoit si vive, qu'il put à peine achever ces paroles. Après qu'Alphonse lui eut laissé le temps de se remettre, il le pria de lui dire comment il avoit appris ce qu'il venoit de lui raconter, et si Zaïde avoit trouvé en un moment le moyen de se faire entendre. Consalve lui conta ce qu'il venoit de voir du trouble de Zaïde lorsqu'il l'avoit surprise en écrivant, comme il avoit trouvé ce bracelet dans le même papier qu'elle avoit écrit, et comme elle l'avoit retiré de ses mains. Enfin, Alphonse, ajouta-t-il, on n'est point si troublé pour une lettre indifférente. Zaïde n'a ici aucun commerce ni aucune affaire; elle ne peut écrire avec tant d'attention que de ce qui se passe dans son cœur, et ce n'est pas à moi à qui elle écrit : ainsi, que voulez-vous que je pense de ce que je viens de voir? Je veux, repartit Alphonse, que vous ne pensiez pas des choses si peu vraisemblables, et qui vous donnent tant de douleur. Parce que Zaïde rougit lorsque vous la surprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à votre rival; et moi, je crois qu'elle vous aime assez pour rougir toutes les fois qu'elle sera surprise de vous voir auprès d'elle. Peut-être a-t-elle écrit ce que vous avez vu, sans autre dessein que de se divertir; elle ne vous l'a pas laissé,

parce que c'est une chose qui vous auroit été inutile, puisque vous ne pouvez l'entendre; et, si elle vous a ôté son bracelet, je vous avoue que je n'en suis point surpris; et qu'encore que que je sois persuadé qu'elle vous aime, je la crois assez sage pour ne vouloir pas donner de ses cheveux à un homme qui lui est entièrement inconnu. Mais je ne vois pas les raisons qui vous persuadent qu'elle les veut envoyer à quelque autre. Nous ne l'avons quasi pas quittée depuis qu'elle est ici; personne ne lui a parlé; ceux même qui lui pourroient parler ne l'entendent pas : comment voudriez-vous qu'elle eût appris des nouvelles de cet amant qui vous donne tant de jalousie, et qu'elle pût lui faire recevoir des siennes? Je l'avoue, répondit Consalve, je me tourmente plus que je ne dois; mais l'incertitude où je suis est un état insupportable. Les autres n'ont que des incertitudes médiocres; ils se croient plus ou moins aimés, et moi, je passe de l'espérance d'être aimé de Zaïde à la pensée qu'elle en aime un autre; et je ne suis jamais assuré un moment si ce que je vois en elle me doit rendre heureux ou misérable. Alphonse, reprit-il, vous prenez plaisir à me tromper : quoi que vous me puissiez dire, ce n'est qu'à un amant à qui elle écrit, et je me trouverois heureux si j'avois, sur ce que je viens de voir, l'incertitude dont je me plains, comme du plus grand de tous les maux. Alphonse lui dit encore tant de raisons pour lui persuader que son inquiétude étoit mal fondée, qu'enfin il le rassura en quelque sorte; et Zaïde, qu'ils trouvèrent en allant se promener, acheva de le remettre. Elle les vit de loin, et s'approcha d'eux avec tant de douceur et avec des regards si obligeants pour Consalve, qu'elle dissipa une partie des cruelles inquiétudes qu'elle lui venoit de donner.

Le temps qu'il avoit marqué a cette belle étrangère pour son départ, et qui étoit celui que les grands vaisseaux partoient de Tarragone pour l'Afrique, commençoit à s'approcher, et lui donnoit une tristesse mortelle. Il ne pouvoit se résoudre à se priver

lui-même de Zaïde; et, quelque injustice qu'il trouvât à la retenir, il falloit toute sa raison et toute sa vertu pour l'en empêcher. Quoi! disoit-il à Alphonse, je me priverai pour jamais de Zaïde! ce sera un adieu sans espérance de retour! Je ne saurai en quel endroit de la terre la chercher! Elle veut aller en Afrique; mais elle n'est pas Africaine, et j'ignore quel lieu du monde l'a vue naître. Je la suivrai, Alphonse, continua-t-il, quoique en la suivant je n'espère plus le plaisir de la voir, quoique je sache que sa vertu et les coutumes de l'Afrique ne me permettront pas de demeurer auprès d'elle; j'irai au moins finir ma triste vie dans les lieux qu'elle habitera, et je trouverai de la douceur à respirer le même air; aussi bien je suis un malheureux qui n'ai plus de patrie; le hasard m'a retenu ici, et l'amour m'en fera sortir.

Consalve se confirmoit dans cette résolution, quelque peine que prît Alphonse de l'en détourner. Il étoit plus tourmenté que jamais de la peine de ne pouvoir entendre Zaïde et de n'en pouvoir être entendu. Il fit réflexion sur la lettre qu'il lui avoit vu écrire, et il lui sembla qu'elle étoit écrite en caractères grecs : quoiqu'il n'en fût pas bien assuré, l'envie de s'en éclaircir lui donna la pensée d'aller à Tarragone pour trouver quelqu'un qui entendît la langue grecque. Il y avoit déjà envoyé plusieurs fois chercher des étrangers qui lui pussent servir de truchement; mais comme il ne savoit quelle langue parloit Zaïde, on ne savoit aussi quels étrangers il falloit demander; et les voyages de tous ceux qu'il y avoit envoyés ayant été inutiles, il se résolut d'y aller lui-même. C'étoit néanmoins une résolution difficile à prendre; car il falloit s'exposer dans une grande ville au hasard d'être reconnu, et il falloit quitter Zaïde : mais l'envie de pouvoir s'expliquer avec elle le fit passer par-dessus ces raisons. Il tâcha de lui faire entendre qu'il alloit chercher un truchement, et partit pour aller à Tarragone. Il se déguisa le mieux qu'il lui fut possible : il alla dans les lieux où étoient les étrangers; il en trouva un grand nombre, mais leur langue n'étoit point celle de

Zaïde. Enfin il demanda s'il n'y avoit point quelqu'un qui entendit la langue grecque. Celui à qui il s'adressa lui répondit en espagnol qu'il étoit d'une des îles de la Grèce. Consalve le pria de parler sa langue; il le fit, et Consalve connut que c'étoit celle de Zaïde. Par bonheur les affaires de cet étranger ne le retenoient pas à Tarragone; il voulut bien suivre Consalve, qui lui donna une plus grande récompense qu'il n'auroit osé la lui demander. Ils partirent le lendemain à la pointe du jour; et Consalve s'estimoit plus heureux d'avoir un truchement que s'il eût eu la couronne de Léon sur la tête.

Pendant que le chemin dura, il commença à s'instruire de la langue grecque; il apprit d'abord *je vous aime;* et quand il pensa qu'il le pourroit dire à Zaïde, et qu'elle l'entendroit, il crut qu'il ne pouvoit plus être malheureux. Il arriva de bonne heure à la maison d'Alphonse; il le trouva qui se promenoit : il lui fit part de sa joie, et lui demanda où étoit Zaïde. Alphonse lui dit qu'il y avoit longtemps qu'elle se promenoit du côté de la mer. Il en prit le chemin avec son truchement. Il alla au rocher où elle avoit accoutumé d'être; il fut surpris de ne l'y pas trouver; néanmoins il ne s'en étonna point : il la chercha jusqu'au port, où elle alloit quelquefois. Il revint au logis, il retourna dans le bois; sa peine fut inutile : il envoya dans tous les lieux où il s'imagina qu'elle pouvoit être; mais comme on ne la trouva point, il commença à avoir quelques pressentiments de son malheur. La nuit vint sans qu'il pût en apprendre de nouvelles : il étoit désespéré de l'avoir perdue; il craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; il se blâmoit de l'avoir quittée; enfin il n'y a point de douleur qui fût comparable à la sienne. Il passa toute la nuit dans la campagne avec des flambeaux; et n'ayant même plus d'espérance de la revoir, il ne laissoit pas de la chercher. Il avoit déjà été plusieurs fois aux cabanes des pêcheurs pour savoir si personne ne l'avoit vue, et il n'avoit pu en apprendre aucune nouvelle. Sur le matin, deux femmes qui revenoient d'un lieu où elles

avoient été coucher le jour d'auparavant lui apprirent qu'en sortant de leurs cabanes elles avoient vu de loin Zaïde et Félime se promener le long de la mer; que, pendant qu'elles se promenoient, une chaloupe avoit abordé la côte; qu'il étoit descendu des hommes de cette chaloupe; que Zaïde et Félime s'étoient éloignées lorsqu'elles les avoient vus; mais que, ces hommes les ayant appelées, elles étoient revenues sur leurs pas; et qu'après avoir parlé longtemps, et avoir fait des actions qui témoignoient qu'elles étoient bien aises de les voir, elles étoient montées dans la chaloupe et avoient pris la pleine mer.

Alors Consalve regarda Alphonse d'une manière qui exprimoit mieux sa douleur que n'auroient pu faire toutes ses paroles. Alphonse ne savoit que lui dire pour le consoler. Quand tous ceux qui les environnoient se furent retirés, Consalve rompant le silence : Je perds Zaïde, dit-il, et je la perds dans le moment que je pouvois m'en faire entendre : je la perds, Alphonse, et c'est son amant qui me l'enlève : il est aisé de le juger par le rapport de ces femmes. La fortune ne m'a pas voulu laisser ignorer la seule chose qui me pouvoit augmenter la douleur de perdre Zaïde. Je l'ai donc perdue pour jamais, et elle est entre les mains d'un rival, et d'un rival aimé! C'étoit à lui sans doute qu'elle écrivoit cette lettre que je surpris; et c'étoit pour lui apprendre le lieu où il devoit la trouver. C'en est trop! s'écria-t-il tout d'un coup, c'en est trop! mes maux suffiroient à faire plusieurs misérables. J'avoue que j'y succombe, et qu'après avoir tout abandonné je ne puis supporter d'être plus tourmenté au milieu d'un désert que je ne l'ai été au milieu de la cour. Oui, Alphonse, ajoutoit-il, je suis plus malheureux mille fois par la seule perte de Zaïde que je ne l'ai été par toutes celles que j'ai faites. Est-il possible que je ne puisse espérer de revoir Zaïde! Si je savois au moins si je lui ai plu ou si je lui ai été indifférent, mon malheur ne seroit pas si insupportable, et je saurois à quelle sorte de douleur je me dois abandonner. Mais si j'ai plu à Zaïde, puis-je

penser à l'oublier? et ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du monde pour la trouver? Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais? Alphonse, ayez pitié de moi : tâchez de me faire croire que Zaïde m'a aimé, ou persuadez-moi que je lui suis indifférent. Quoi! reprenoit-il, je serois aimé de Zaïde, et je ne la verrois jamais! Ce malheur passeroit encore celui d'en être haï. Mais non, je ne puis être malheureux si Zaïde m'a aimé. Hélas! je l'allois savoir dans le moment que je l'ai perdue; et, quelque soin qu'elle eût pris de se déguiser, j'aurois démêlé ses sentiments, j'aurois su la cause de ses larmes, j'aurois su son pays, sa fortune, ses aventures, et je saurois maintenant si je dois la suivre et où je dois la chercher.

Alphonse ne savoit que répondre à Consalve, par l'impossibilité de se déterminer à ce qu'il devoit dire pour calmer sa douleur. Enfin, après lui avoir représenté que son esprit n'étoit pas en état de prendre une résolution, et qu'il falloit se servir de sa raison pour supporter son malheur, il l'obligea de retourner chez lui. Sitôt que Consalve fut dans sa chambre, il fit appeler son truchement pour se faire expliquer quelques mots qu'il avoit entendu dire à Zaïde, et qu'il avoit retenus. Le truchement lui en expliqua plusieurs, et entre autres ceux que Zaïde avoit souvent dits à Félime en le regardant. Il les expliqua en sorte que Consalve fut assuré qu'il ne s'étoit pas trompé lorsqu'il avoit cru qu'elle parloit d'une ressemblance; et il ne douta plus alors que ce ne fût un amant de Zaïde à qui il ressembloit. Dans cette pensée, il envoya chercher ces femmes qui avoient vu partir cette belle étrangère, pour savoir d'elles si, parmi ces hommes qui l'avoient emmenée, il n'y avoit point quelqu'un qui lui ressemblât. Sa curiosité ne put être satisfaite; ces femmes les avoient vus de trop loin pour remarquer cette ressemblance, et elles lui dirent seulement qu'il y en avoit un que Zaïde avoit embrassé. Consalve ne put entendre ces paroles sans s'abandonner au dés-

espoir et sans prendre le dessein d'aller chercher Zaïde pour tuer son amant à ses yeux. Alphonse lui représenta qu'il y auroit de l'injustice et de l'impossibilité dans ce dessein; qu'il n'avoit point de droits sur Zaïde; qu'elle étoit engagée avec cet amant devant que de l'avoir vu; que c'étoit peut-être son mari; qu'il ne savoit en quel lieu du monde la chercher; que, quand il l'auroit trouvée, ce seroit apparemment dans un pays où ce rival auroit tant d'autorité qu'il ne pourroit exécuter ce que la colère lui conseilloit d'entreprendre. Que voulez-vous donc que je devienne? répliqua Consalve; et croyez-vous qu'il me soit possible de demeurer en l'état où je suis! Je voudrois, dit Alphonse, que vous supportassiez ce malheur, qui ne regarde que l'amour, comme vous avez déjà supporté ceux qui regardoient et l'amour et la fortune. C'est pour avoir trop souffert que je ne puis plus souffrir, répondit Consalve; je veux aller chercher Zaïde, la revoir, savoir d'elle qu'elle en aime un autre, et mourir à ses pieds. Mais non, reprit-il, je serois digne de mon malheur si j'allois chercher Zaïde après la manière dont elle m'a quitté. Le respect et l'adoration que j'ai eus pour elle l'engageoient à me faire dire au moins qu'elle s'en alloit. La seule reconnoissance l'y devoit obliger; et, puisqu'elle ne l'a pas fait, il faut qu'elle joigne le mépris à l'indifférence. Je me suis trop flatté quand j'ai pu m'imaginer qu'elle ne me haïssoit pas; je ne dois jamais penser à la suivre ni à la chercher. Non, Zaïde, je ne vous suivrai point. Alphonse, je me rends à vos raisons, et je vois bien que je ne dois prétendre qu'à finir le plus tôt que je pourrai le reste d'une misérable vie. »

Consalve parut déterminé à cette résolution, et son esprit en fut plus calme. Il étoit néanmoins dans une tristesse qui faisoit pitié; il passoit les journées entières dans les lieux où il avoit vu Zaïde, et il sembloit l'y chercher encore. Il garda son truchement pour apprendre la langue grecque; et, quoiqu'il fût persuadé qu'il ne verroit jamais Zaïde, il trouvoit quelque douceur

à s'assurer au moins qu'il la pourroit entendre, s'il la revoyoit. Il apprit en peu de temps ce que les autres n'apprennent qu'en plusieurs années. Mais, lorsqu'il n'eut plus cette occupation, qui avoit quelque rapport avec Zaïde, il se trouva encore plus affligé qu'auparavant.

Il faisoit souvent réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui, après l'avoir accablé à Léon de tant de malheurs, lui en faisoit encore éprouver un incomparablement plus sensible, en le privant d'une personne qui seule lui étoit plus chère que la fortune, l'ami et la maîtresse qu'il avoit perdus. En faisant cette triste différence de ses malheurs passés à son malheur présent, il se souvint de la promesse qu'il avoit faite à don Olmond de lui donner de ses nouvelles; et, quelque peine qu'il eût à penser à autre chose qu'à Zaïde, il jugea qu'il devoit cette marque de reconnoissance à un homme qui lui avoit témoigné tant d'amitié. Il ne voulut pas lui apprendre précisément le lieu où il étoit; il lui manda seulement qu'il le prioit de lui écrire à Tarragone; que sa retraite n'en étoit pas éloignée; qu'il s'y trouvoit sans ambition; qu'il n'avoit plus de ressentiment contre don Garcie, de haine pour don Ramire, ni d'amour pour Nugna Bella; que cependant il étoit encore plus malheureux que lorsqu'il partit de Léon.

Alphonse étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve; il ne l'abandonnoit point, et tâchoit, autant qu'il lui étoit possible, de diminuer son affliction. Vous avez perdu Zaïde, lui disoit-il un jour; mais vous n'avez pas contribué à la perdre; et, quelque malheureux que vous soyez, il y a du moins une sorte de malheur que votre destinée vous laisse ignorer. Être la cause de son infortune est ce malheur qui vous est inconnu; et c'est celui qui fera éternellement mon supplice. Si vous trouvez quelque consolation, continua-t-il, d'apprendre, par mon exemple, que vous pourriez être plus infortuné que vous ne l'êtes, je veux bien vous raconter les accidents de ma vie, quelque douleur que

me puisse donner un si triste souvenir. Consalve ne put s'empêcher de lui laisser voir tant de désir de savoir ce qui l'avoit obligé à se confiner dans un désert, qu'Alphonse, pour satisfaire sa curiosité, et pour lui faire connoître qu'il étoit plus malheureux que lui, commença ainsi l'histoire de ses déplaisirs :

HISTOIRE D'ALPHONSE ET DE BÉLASIRE.

Vous savez, seigneur, que je m'appelle Alphonse Ximenès, et que ma maison a quelque lustre dans l'Espagne, pour être descendue des premiers rois de Navarre. Comme je n'ai dessein que de vous conter l'histoire de mes derniers malheurs, je ne vous ferai pas celle de toute ma vie; il y a néanmoins des choses assez remarquables : mais comme, jusqu'au temps dont je veux vous parler, je n'avois été malheureux que par la faute des autres, et non pas par la mienne, je ne vous en dirai rien; et vous saurez seulement que j'avois éprouvé tout ce que l'infidélité et l'inconstance des femmes peuvent faire souffrir de plus douloureux. Aussi étois-je très-éloigné d'en vouloir aimer aucune. Les attachements me paroissoient des supplices; et, quoiqu'il y eût plusieurs belles personnes à la cour, dont je pouvois être aimé, je n'avois pour elles que les sentiments de respect qui sont dus à leur sexe. Mon père, qui vivoit encore, souhaitoit de me marier, par cette chimère si ordinaire à tous les hommes de vouloir conserver leur nom. Je n'avois pas de répugnance au mariage; mais la connoissance que j'avois des femmes m'avoit fait prendre la résolution de n'en épouser jamais de belles; et, après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulois pas me mettre au hasard d'avoir tout ensemble celle d'un amant et celle d'un mari. J'étois dans ces dispositions, lorsqu'un jour mon père me dit que Bélasire, fille du comte de Guévarre, étoit arrivée à la cour; que c'étoit un parti considérable et par son bien et par sa nais-

sance, et qu'il eût fort souhaité de l'avoir pour belle-fille. Je lui répondis qu'il faisoit un souhait inutile; que j'avois déjà ouï parler de Bélasire, et que je savois que personne n'avoit encore pu lui plaire; que je savois aussi qu'elle étoit belle, et que c'étoit assez pour m'ôter la pensée de l'épouser. Il me demanda si je l'avois vue; je lui répondis que toutes les fois qu'elle étoit venue à la cour je m'étois trouvé à l'armée, et que je ne la connoissois que de réputation. Voyez-la, je vous en prie, répliqua-t-il; et, si j'étois aussi assuré que vous lui pussiez plaire que je suis persuadé qu'elle vous fera changer la résolution de n'épouser jamais une belle femme, je ne douterois pas de votre mariage. Quelques jours après, je trouvai Bélasire chez la reine; je demandai son nom, me doutant bien que c'étoit elle, et elle me demanda le mien, croyant bien aussi que j'étois Alphonse. Nous devinâmes l'un et l'autre ce que nous avions demandé; nous nous le dîmes, et nous parlâmes ensemble avec un air plus libre qu'apparemment nous ne le devions avoir dans une première conversation. Je trouvai la personne de Bélasire très-charmante, et son esprit beaucoup au-dessus de ce que j'en avois pensé. Je lui dis que j'avois de la honte de ne la connoître pas encore; que néanmoins je serois bien aise de ne la pas connoître davantage; que je n'ignorois pas combien il étoit inutile de songer à lui plaire, et combien il étoit difficile de se garantir de le désirer. J'ajoutai que, quelque difficulté qu'il y eût à toucher son cœur, je ne pourrois m'empêcher d'en former le dessein, si elle cessoit d'être belle; mais que, tant qu'elle seroit comme je la voyois, je n'y penserois de ma vie; que je la suppliois même de m'assurer qu'il étoit impossible de se faire aimer d'elle, de peur qu'une fausse espérance ne me fît changer la résolution que j'avois prise de ne m'attacher jamais à une belle femme. Cette conversation, qui avoit quelque chose d'extraordinaire, plut à Bélasire : elle parla de moi assez favorablement; et je parlai d'elle comme d'une personne en qui je trouvois un mérite et

un agrément au-dessus des autres femmes. Je m'enquis, avec plus de soin que je n'avois fait, qui étoient ceux qui s'étoient attachés à elle. On me dit que le comte de Larc l'avoit passionnément aimée; que cette passion avoit duré longtemps; qu'il avoit été tué à l'armée, et qu'il s'étoit précipité dans le péril après avoir perdu l'espérance de l'épouser. On me dit aussi que plusieurs autres personnes avoient essayé de lui plaire, mais inutilement, et que l'on n'y pensoit plus, parce qu'on croyoit impossible d'y réussir. Cette impossibilité dont on me parloit me fit imaginer quelque plaisir à la surmonter. Je n'en fis pas néanmoins le dessein, mais je vis Bélasire le plus souvent qu'il me fut possible; et, comme la cour de Navarre n'est pas si austère que celle de Léon, je trouvois aisément les occasions de la voir. Il n'y avoit pourtant rien de sérieux entre elle et moi; je lui parlois en riant de l'éloignement où nous étions l'un pour l'autre, et de la joie que j'aurois qu'elle changeât de visage et de sentiments. Il me parut que ma conversation ne lui déplaisoit pas, et que mon esprit lui plaisoit, parce qu'elle trouvoit que je connoissois tout le sien. Comme elle avoit même pour moi une confiance qui me donnoit une entière liberté de lui parler, je la priai de me dire les raisons qu'elle avoit eues de refuser si opiniâtrément ceux qui s'étoient attachés à lui plaire. Je vais vous répondre sincèrement, me dit-elle. Je suis née avec une aversion marquée pour le mariage; les liens m'en ont toujours paru très-rudes; et j'ai cru qu'il n'y avoit qu'une passion qui pût assez aveugler pour faire passer par-dessus toutes les raisons qui s'opposent à cet engagement. Vous ne voulez pas vous marier par amour, ajouta-t-elle, et moi je ne comprends pas qu'on puisse se marier sans amour, et sans une amour violente; et, bien loin d'avoir eu de la passion, je n'ai même jamais eu de l'inclination pour personne : ainsi, Alphonse, si je ne suis point mariée, c'est parce que je n'ai rien aimé. Quoi! madame, répondis-je, personne ne vous a plu? votre cœur n'a jamais reçu

d'impression? il n'a jamais été troublé au nom et à la vue de ceux qui vous adoroient? Non, me dit-elle, je ne connois aucun des sentiments de l'amour. Quoi! pas même la jalousie? lui dis-je. Non, pas même la jalousie, me répliqua-t-elle. Ah! si cela est, madame, lui répondis-je, je suis persuadé que vous n'avez jamais eu d'inclination pour personne. Il est vrai, reprit-elle, personne ne m'a jamais plu; et je n'ai pas même trouvé d'esprit qui me fût agréable et qui eût du rapport avec le mien. Je ne sais quel effet me firent les paroles de Bélasire; je ne sais si j'en étois déjà amoureux sans le savoir; mais l'idée d'un cœur fait comme le sien, qui n'eût jamais reçu d'impression, me parut une chose si admirable et si nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du désir de lui plaire et d'avoir la gloire de toucher ce cœur que tout le monde croyoit insensible. Je ne fus plus cet homme qui avoit commencé à parler sans dessein; je repassai dans mon esprit tout ce qu'elle me venoit de dire. Je crus que, lorsqu'elle m'avoit dit qu'elle n'avoit trouvé personne qui lui eût plu, j'avois vu dans ses yeux qu'elle m'en avoit excepté; enfin j'eus assez d'espérance pour achever de me donner de l'amour; et dès ce moment je devins plus amoureux de Bélasire que je ne l'avois jamais été d'aucune autre. Je ne vous redirai point comme j'osai lui déclarer que je l'aimois : j'avois commencé à lui parler par une espèce de raillerie; il étoit difficile de lui parler sérieusement; mais aussi cette raillerie me donna bientôt lieu de lui dire des choses que je n'aurois osé lui dire de longtemps. Ainsi j'aimai Bélasire, et je fus assez heureux pour toucher son inclination; mais je ne le fus pas assez pour lui persuader mon amour. Elle avoit une défiance naturelle de tous les hommes; quoiqu'elle m'estimât beaucoup plus que tout ceux qu'elle avoit jamais vus, et par conséquent plus que je ne méritois, elle n'ajoutoit pas de foi à mes paroles. Elle eut néanmoins un procédé avec moi tout différent de celui des autres femmes; et j'y trouvai quelque chose de si noble et de si

sincère que j'en fus surpris. Elle ne demeura pas longtemps sans m'avouer l'inclination qu'elle avoit pour moi; elle m'apprit ensuite le progrès que je faisois dans son cœur; mais, comme elle ne me cachoit point ce qui m'étoit avantageux, elle m'apprenoit aussi ce qui ne m'étoit pas favorable. Elle me dit qu'elle ne croyoit pas que je l'aimasse véritablement; et que tant qu'elle ne seroit pas mieux persuadée de mon amour elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Je ne vous saurois exprimer la joie que je trouvois à toucher ce cœur qui n'avoit jamais été touché, et à voir l'embarras et le trouble qu'y apportoit une passion qui lui étoit inconnue. Quel charme c'étoit pour moi de connoître l'étonnement qu'avoit Bélasire de n'être plus maîtresse d'elle-même, et de se trouver des sentiments sur lesquels elle n'avoit point de pouvoir! Je goûtai des délices, dans ces commencements, que je n'avois pas imaginées; et qui n'a point senti le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu, même de médiocre, peut dire qu'il ignore les véritables plaisirs de l'amour. Si j'eus de sensibles joies par la connoissance de l'inclination que Bélasire avoit pour moi, j'eus aussi de cruels chagrins par le doute où elle étoit de ma passion et par l'impossibilité qui me paroissoit à l'en persuader. Lorsque cette pensée me donnoit de l'inquiétude, je rappelois les sentiments que j'avois eus sur le mariage; je trouvois que j'allois tomber dans les malheurs que j'avois tant appréhendés; je pensois que j'aurois la douleur de ne pouvoir assurer Bélasire de l'amour que j'avois pour elle; ou que, si je l'en assurois, et qu'elle m'aimât véritablement, je serois exposé au malheur de cesser d'être aimé. Je me disois que le mariage diminueroit l'attachement qu'elle avoit pour moi; qu'elle ne m'aimeroit plus que par devoir; qu'elle en aimeroit peut-être quelque autre: enfin je me présentois tellement l'horreur d'en être jaloux que, quelque estime et quelque passion que j'eusse pour elle, je me résolvois quasi d'abandonner l'entreprise que j'avois faite; et je

préférois le malheur de vivre sans Bélasire à celui de vivre avec elle sans en être aimé. Bélasire avoit à peu près des incertitudes pareilles aux miennes; elle ne me cachoit point ses sentiments non plus que je ne lui cachois les miens. Nous parlions des raisons que nous avions de ne nous point engager; nous résolûmes plusieurs fois de rompre notre attachement; nous nous dîmes adieu dans la pensée d'exécuter nos résolutions; mais nos adieux étoient si tendres, et notre inclination si forte, qu'aussitôt que nous nous étions quittés nous ne pensions plus qu'à nous revoir. Enfin, après bien des irrésolutions de part et d'autre, je surmontai les doutes de Bélasire; elle rassura tous les miens; elle me promit qu'elle consentiroit à notre mariage sitôt que ceux dont nous dépendions auroient réglé ce qui étoit nécessaire pour l'achever. Son père fut obligé de partir devant que de le pouvoir conclure; le roi l'envoya sur la frontière signer un traité avec les Maures, et nous fûmes contraints d'attendre son retour. J'étois cependant le plus heureux homme du monde; je n'étois occupé que de l'amour que j'avois pour Bélasire; j'en étois passionnément aimé; je l'estimois plus que toutes les femmes du monde, et je me croyois sur le point de la posséder.

Je la voyois avec toute la liberté que devoit avoir un homme qui l'alloit bientôt épouser. Un jour, mon malheur fit que je la priai de me dire tout ce que ses amants avoient fait pour elle. Je prenois plaisir à voir la différence du procédé qu'elle avoit eu avec eux d'avec celui qu'elle avoit avec moi. Elle me nomma tous ceux qui l'avoient aimée; elle me conta tout ce qu'ils avoient fait pour lui plaire : elle me dit que ceux qui avoient eu plus de persévérance étoient ceux dont elle avoit eu plus d'éloignement; et que le comte de Lare, qui l'avoit aimée jusqu'à sa mort, ne lui avoit jamais plu. Je ne sais pourquoi, après ce qu'elle me disoit, j'eus plus de curiosité pour ce qui regardoit le comte de Lare que pour les autres. Cette longue persévérance me frappa l'esprit : je la priai de me redire encore tout ce qui

s'étoit passé entre eux : elle le fit; et, quoiqu'elle ne me dit rien qui me dût déplaire, je fus touché d'une espèce de jalousie. Je trouvai que si elle ne lui avoit témoigné de l'inclination, qu'au moins lui avoit-elle témoigné beaucoup d'estime. Le soupçon m'entra dans l'esprit qu'elle ne me disoit pas tous les sentiments qu'elle avoit eus pour lui. Je ne voulus point lui témoigner ce que je pensois : je me retirai chez moi plus chagrin que de coutume : je dormis peu, et je n'eus point de repos que je ne la visse le lendemain, et que je ne lui fisse encore raconter tout ce qu'elle m'avoit dit le jour précédent. Il étoit impossible qu'elle m'eût conté d'abord toutes les circonstances d'une passion qui avoit duré plusieurs années : elle me dit des choses qu'elle ne m'avoit point encore dites; je crus qu'elle avoit eu dessein de me les cacher. Je lui fis mille questions, je lui demandois à genoux de me répondre avec sincérité. Mais quand ce qu'elle me répondoit étoit comme je le pouvois désirer, je croyois qu'elle ne me parloit ainsi que pour me plaire; si elle me disoit des choses un peu avantageuses pour le comte de Lare, je croyois qu'elle m'en cachoit bien davantage; enfin la jalousie, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent, se saisit de mon esprit. Je ne lui donnois plus de repos; je ne pouvois plus lui témoigner ni passion ni tendresse; j'étois incapable de lui parler d'autre chose que du comte de Lare : j'étois pourtant au désespoir de l'en faire souvenir, et de remettre dans sa mémoire tout ce qu'il avoit fait pour elle. Je résolvois de ne lui en plus parler; mais je trouvois toujours que j'avois oublié de me faire expliquer quelque circonstance; et, sitôt que j'avois commencé ce discours, c'étoit pour moi un labyrinthe; je n'en sortois plus, et j'étois également désespéré de lui parler du comte de Lare ou de ne lui en parler pas.

Je passois les nuits entières sans dormir; Bélasire ne me paroissoit plus la même personne. Quoi! disois-je, c'est ce qui a fait le charme de ma passion que de croire que Bélasire n'a

jamais rien aimé, et qu'elle n'a jamais eu d'inclination pour personne; cependant, par tout ce qu'elle me dit elle-même, il faut qu'elle n'ait pas eu d'aversion pour le comte de Lare. Elle lui a témoigné trop d'estime, et elle l'a traité avec trop de civilité : si elle ne l'avoit point aimé, elle l'auroit haï, par la longue persécution qu'il lui a faite et qu'il lui a fait faire par ses parents. Non, disois-je, Bélasire, vous m'avez trompé, vous n'étiez point telle que je vous ai crue : c'étoit comme une personne qui n'avoit jamais rien aimé que je vous ai adorée; c'étoit le fondement de ma passion; je ne le trouve plus; il est juste que je reprenne tout l'amour que j'ai eu pour vous. Mais si elle me dit vrai, reprenois-je, quelle injustice ne lui fais-je point! et quel mal ne me fais-je point à moi-même de m'ôter tout le plaisir que je trouvois à être aimé d'elle !

Dans ces sentiments, je prenois la résolution de parler encore une fois à Bélasire : il me sembloit que je lui dirois mieux que je n'avois fait ce qui me donnoit de la peine, et que je m'éclaircirois avec elle d'une manière qui ne me laisseroit plus de soupçon. Je faisois ce que j'avois résolu : je lui parlois; mais ce n'étoit pas pour la dernière fois; et le lendemain je reprenois le même discours avec plus de chaleur que le jour précédent. Enfin Bélasire, qui avoit eu jusqu'alors une patience et une douceur admirables, qui avoit souffert tous mes soupçons, et qui avoit travaillé à me les ôter, commença à se lasser de la persévérance d'une jalousie si violente et si mal fondée.

Alphonse, ~~me dit-elle un jour~~, je vois bien que le caprice que vous avez dans l'esprit va détruire la passion que vous aviez pour moi; mais il faut que vous sachiez aussi qu'elle détruira infailliblement celle que j'ai pour vous. Considérez, je vous en conjure, sur quoi vous me tourmentez et sur quoi vous vous tourmentez vous-même, sur un homme mort, que vous ne sauriez croire que j'aie aimé puisque je ne l'ai pas épousé : car si je l'avois aimé, mes parents vouloient notre mariage, et rien ne

s'y opposoit. Il est vrai, madame, lui répondis-je, je suis jaloux d'un mort, et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare étoit vivant, je jugerois, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été; et ce que vous faites pour moi me convaincroit que vous ne l'aimeriez pas. J'aurois le plaisir, en vous épousant, de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi que vous me puissiez dire; mais il est mort, et il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avoit vécu. Ah! madame, je ne saurois être heureux toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. Mais, Alphonse, me dit-elle encore, si je l'avois aimé, pourquoi ne l'aurois-je pas épousé? Parce que vous ne l'avez pas assez aimé, madame, lui répliquai-je, et que la répugnance que vous aviez au mariage ne pouvoit être surmontée par une inclination médiocre. Je sais bien que vous m'aimez davantage que vous n'avez aimé le comte de Lare; mais pour peu que vous l'ayez aimé, tout mon bonheur est détruit : je ne suis plus le seul homme qui vous ait plu : je ne suis plus que le premier qui vous ait fait connoître l'amour : votre cœur a été touché par d'autres sentiments que ceux que je lui ai donnés. Enfin, madame, ce n'est plus ce qui m'avoit rendu le plus heureux homme du monde; et vous ne me paroissez plus du même prix dont je vous ai trouvée d'abord. Mais, Alphonse, me dit-elle, comment avez-vous pu vivre en repos avec celles que vous avez aimées? Je voudrois bien savoir si vous avez trouvé en elles un cœur qui n'eût jamais senti de passion. Je ne l'y cherchois pas, madame, lui répliquai-je, et je n'avois pas espéré de l'y trouver : je ne les avois point regardées comme des personnes incapables d'en aimer d'autres que moi : je m'étois contenté de croire qu'elles m'aimoient beaucoup plus que tout ce qu'elles avoient aimé; mais pour vous, madame, ce n'est pas de même : je vous ai toujours regardée comme une personne au-dessus de l'amour, et qui ne l'auroit jamais connu sans

moi. Je me suis trouvé heureux et glorieux tout ensemble d'avoir pu faire une conquête si extraordinaire. Par pitié, ne me laissez plus dans l'incertitude où je suis : si vous m'avez caché quelque chose sur le comte de Lare, avouez-le-moi : le mérite de l'aveu et votre sincérité me consoleront peut-être de ce que vous m'avouerez : éclaircissez mes soupçons, et ne me laissez pas vous donner un plus grand prix que je ne dois, ou moindre que vous ne méritez. — Si vous n'aviez pas perdu la raison, me dit Bélasire, vous verriez bien que, puisque je ne vous ai pas persuadé, je ne vous persuaderai pas; mais si je pouvois ajouter quelque chose à ce que je vous ai déjà dit, ce ne seroit qu'une marque infaillible que je n'ai pas eu d'inclination pour le comte de Lare, et de vous en assurer comme je fais. Si je l'avois aimé, il n'y auroit rien qui pût me le faire désavouer : je croirois faire un crime de renoncer à des sentiments que j'aurois eus pour un homme mort qui les auroit mérités. Ainsi, Alphonse, soyez assuré que je n'en ai point eu qui vous puisse déplaire. Persuadez-le-moi donc, madame, m'écriai-je; dites-le-moi mille fois de suite, écrivez-le-moi; enfin redonnez-moi le plaisir de vous aimer comme je le faisois, et surtout pardonnez-moi le tourment que je vous donne. Je me fais plus de mal qu'à vous; et, si l'état où je suis pouvoit se racheter, je le rachèterois par la perte de ma vie.

Ces dernières paroles firent de l'impression sur Bélasire; elle vit bien qu'en effet je n'étois pas le maître de mes sentiments : elle me promit d'écrire tout ce qu'elle avoit pensé et tout ce qu'elle avoit fait pour le comte de Lare; et, quoique ce fussent des choses qu'elle m'avoit déjà dites mille fois, j'eus du plaisir de m'imaginer que je les verrois écrites de sa main. Le jour suivant elle m'envoya ce qu'elle m'avoit promis : j'y trouvai une narration fort exacte de ce que le comte de Lare avoit fait pour lui plaire et de tout ce qu'elle avoit fait pour le guérir de sa passion, avec toutes les raisons qui pouvoient me persuader que ce qu'elle me disoit

étoit véritable. Cette narration étoit faite d'une manière qui devoit me guérir de tous mes caprices; mais elle fit un effet contraire. Je commençai par être en colère contre moi-même d'avoir obligé Bélasire à employer tant de temps à penser au comte de Lare. Les endroits de son récit où elle entroit dans le détail m'étoient insupportables : je trouvois qu'elle avoit bien de la mémoire pour les actions d'un homme qui lui avoit été indifférent. Ceux qu'elle avoit passés légèrement me persuadoient qu'il y avoit des choses qu'elle ne m'avoit osé dire : enfin je fis du poison du tout; et je vins voir Bélasire plus désespéré et plus en colère que je ne l'avois jamais été. Elle qui savoit combien j'avois sujet d'être satisfait, fut offensée de me voir si injuste; elle me le fit connoître avec plus de force qu'elle ne l'avoit encore fait. Je m'excusai le mieux que je pus, tout en colère que j'étois. Je voyois bien que j'avois tort; mais il ne dépendoit pas de moi d'être raisonnable. Je lui dis que ma grande délicatesse sur les sentiments qu'elle avoit eus pour le comte de Lare étoit une marque de la passion et de l'estime que j'avois pour elle, et que ce n'étoit que par le prix infini que je donnois à son cœur que je craignois si fort qu'un autre n'en eût touché la la moindre partie : enfin je dis tout ce que je pus m'imaginer pour rendre ma jalousie plus excusable. Bélasire n'approuva point mes raisons; elle me dit que de légers chagrins pouvoient être produits par ce que je lui venois de dire; mais qu'un caprice si long ne pouvoit venir que du défaut et du dérèglement de mon humeur; que je lui faisois peur pour la suite de sa vie; et que, si je continuois, elle seroit obligée de changer de sentiments. Ces menaces me firent trembler : je me jetai à ses genoux, je l'assurai que je ne lui parlerois plus de mon chagrin, et je crus moi-même en pouvoir être le maître; mais ce ne fut que pour quelques jours. Je recommençai bientôt à la tourmenter; je lui redemandai souvent pardon; mais souvent aussi je lui fis voir que je croyois toujours qu'elle avoit aimé le comte de

Lare, et que cette pensée me rendroit éternellement malheureux.

Il y avoit déjà longtemps que j'avois fait une amitié particulière avec un homme de qualité, appelé don Manrique. C'étoit un des hommes du monde qui avoient le plus de mérite et d'agrément. La liaison qui étoit entre nous en avoit fait une très-grande entre Bélasire et lui; leur amitié ne m'avoit jamais déplu; au contraire, j'avois pris plaisir à l'augmenter. Il s'étoit aperçu plusieurs fois du chagrin que j'avois depuis quelque temps. Quoique je n'eusse rien de caché pour lui, la honte de mon caprice m'avoit empêché de le lui avouer. Il vint chez Bélasire un jour que j'étois encore plus déraisonnable que je n'avois accoutumé, et qu'elle étoit aussi plus lasse qu'à l'ordinaire de ma jalousie. Don Manrique connut, à l'altération de nos visages, que nous avions quelque démêlé. J'avois toujours prié Bélasire de ne lui point parler de ma foiblesse; je lui fis encore la même prière quand il entra; mais elle voulut m'en faire honte; et, sans me donner le loisir de m'y opposer, elle dit à don Manrique ce qui faisoit mon chagrin. Il en parut si étonné, il le trouva si mal fondé, et il m'en fit tant de reproches, qu'il acheva de troubler ma raison. Jugez, seigneur, si elle fut troublée, et quelle disposition j'avois à la jalousie! Il me parut que, de la manière dont m'avoit condamné don Manrique, il falloit qu'il fût prévenu pour Bélasire. Je voyois bien que je passois les bornes de la raison; mais je ne croyois pas aussi qu'on me dût condamner entièrement, à moins que d'être amoureux de Bélasire. Je m'imaginai alors que don Manrique l'étoit il y avoit déjà longtemps, et que je lui paroissois si heureux d'en être aimé, qu'il ne trouvoit pas que je me dusse plaindre, quand elle en auroit aimé un autre : je crus même que Bélasire s'étoit bien aperçue que don Manrique avoit pour elle plus que de l'amitié; je pensai qu'elle étoit bien aise d'être aimée (comme le sont d'ordinaire toutes les femmes); et, sans la soup-

çonner de me faire une infidélité, je fus jaloux de l'amitié qu'elle avoit pour un homme que je croyois son amant. Bélasire et don Manrique, qui me voyoient si troublé et si agité, étoient bien éloignés de juger ce qui causoit le désordre de mon esprit. Ils tâchèrent de me remettre par toutes les raisons dont ils pouvoient s'aviser; mais tout ce qu'ils me disoient achevoit de me troubler et de m'aigrir. Je les quittai; et, quand je fus seul, je me représentai le nouveau malheur que je croyois avoir infiniment au-dessus de celui que j'avois eu. Je connus alors que j'avois été déraisonnable de craindre un homme qui ne pouvoit plus faire de mal. Je trouvai que don Manrique m'étoit redoutable en toutes façons : il étoit aimable; Bélasire avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui; elle étoit accoutumée à le voir; elle étoit lasse de mes chagrins et de mes caprices; il me sembloit qu'elle cherchoit à s'en consoler avec lui, et qu'insensiblement elle lui donnoit la place que j'occupois dans son cœur. Enfin je fus plus jaloux de don Manrique que je ne l'avois été du comte de Lare. Je savois bien qu'il étoit amoureux d'une autre personne, il y avoit longtemps; mais cette personne étoit si inférieure en toutes choses à Bélasire, que cet amour ne me rassuroit pas. Comme ma destinée vouloit que je ne pusse m'abandonner entièrement à mon caprice, et qu'il me restât toujours assez de raison pour rester dans l'incertitude, je ne fus pas si injuste que de croire que don Manrique travaillât à m'ôter Bélasire. Je m'imaginai qu'il en étoit devenu amoureux sans s'en être aperçu et sans le vouloir; je pensai qu'il essayoit de combattre sa passion à cause de notre amitié, et qu'encore qu'il n'en dît rien à Bélasire, il lui laissoit voir qu'il l'aimoit sans espérance. Il me parut que je n'avois pas sujet de me plaindre de don Manrique, puisque je croyois que ma considération l'avoit empêché de se déclarer. Enfin je trouvai que, comme j'avois été jaloux d'un homme mort, sans savoir si je le devois être, j'étois jaloux de mon ami, et que je le croyois mon

rival sans croire avoir sujet de le haïr. Il seroit inutile de vous dire ce que des sentiments aussi extraordinaires que les miens me firent souffrir, et il est aisé de se l'imaginer. Lorsque je vis don Manrique, je lui fis des excuses de lui avoir caché mon chagrin sur le sujet du comte de Lare; mais je ne lui dis rien de ma nouvelle jalousie; je n'en dis rien aussi à Bélasire, de peur que la connoissance qu'elle en auroit n'achevât de l'éloigner de moi. Comme j'étois toujours persuadé qu'elle m'aimoit beaucoup, je croyois que, si je pouvois obtenir de moi-même de ne lui plus paroître déraisonnable, elle ne m'abandonneroit pas pour don Manrique. Ainsi l'intérêt même de ma jalousie m'obligeoit à la cacher. Je demandai encore pardon à Bélasire, et je l'assurai que la raison m'étoit entièrement revenue. Elle fut bien aise de me voir dans ces sentiments, quoiqu'elle pénétrât aisément, par la grande connoissance qu'elle avoit de mon humeur, que je n'étois pas si tranquille que je le voulois paroître.

Don Manrique continua de la voir comme il avoit accoutumé, et même davantage, à cause de la confidence où ils étoient ensemble de ma jalousie. Comme Bélasire avoit vu que j'avois été offensé qu'elle lui en eût parlé, elle ne lui en parloit plus en ma présence; mais, quand elle s'apercevoit que j'étois chagrin, elle s'en plaignoit à lui, et le prioit de lui aider à me guérir. Mon malheur voulut que je m'aperçusse deux ou trois fois qu'elle avoit cessé de parler à don Manrique lorsque j'étois entré. Jugez ce qu'une pareille chose pouvoit produire dans un esprit aussi jaloux que le mien! néanmoins je voyois tant de tendresse pour moi dans le cœur de Bélasire, et il me paroissoit qu'elle avoit tant de joie lorsqu'elle me voyoit l'esprit en repos, que je ne pouvois croire qu'elle aimât assez don Manrique pour être en intelligence avec lui. Je ne pouvois croire aussi que don Manrique, qui ne songeoit qu'à empêcher que je ne me brouillasse avec elle, songeât à s'en faire aimer. Je ne pouvois donc démêler quels sentiments il avoit pour elle, ni quels

étoient ceux qu'elle avoit pour lui. Je ne savois même très-souvent quels étoient les miens; enfin j'étois dans le plus misérable état où un homme ait jamais été. Un jour que j'étois entré, qu'elle parloit bas à don Manrique, il me parut qu'elle ne s'étoit pas souciée que je visse qu'elle lui parloit. Je me souvins alors qu'elle m'avoit dit plusieurs fois, pendant que je la persécutois sur le sujet du comte de Lare, qu'elle me donneroit de la jalousie d'un homme vivant pour me guérir de celle que j'avois d'un homme mort. Je crus que c'étoit pour exécuter cette menace qu'elle traitoit si bien don Manrique, et qu'elle me laissoit voir qu'elle avoit des secrets avec lui. Cette pensée diminua le trouble où j'étois. Je fus encore quelques jours sans lui en rien dire; mais enfin je me résolus de lui en parler.

J'allai la trouver dans cette intention; et, me rejetant à genoux devant elle : Je veux bien vous avouer, madame, lui dis-je, que le dessein que vous avez eu de me tourmenter a réussi. Vous m'avez donné toute l'inquiétude que vous pouviez souhaiter; et vous m'avez fait sentir, comme vous me l'aviez promis tant de fois, que la jalousie qu'on a des vivants est plus cruelle que celle qu'on peut avoir des morts. Je méritois d'être puni de ma folie; mais je ne le suis que trop; et si vous saviez ce que j'ai souffert des choses mêmes que j'ai cru que vous faisiez à dessein, vous verriez bien que vous me rendrez aisément malheureux quand vous le voudrez. Que voulez-vous dire, Alphonse? me repartit-elle; vous croyez que j'ai pensé à vous donner de la jalousie; et ne savez-vous pas que j'ai été trop affligée de celle que vous avez eue malgré moi, pour avoir envie de vous en donner? Ah! madame, lui dis-je, ne continuez pas davantage à me donner de l'inquiétude; encore une fois, j'ai assez souffert; et, quoique j'aie bien vu que la manière dont vous vivez avec don Manrique n'étoit que pour exécuter les menaces que vous m'aviez faites, je n'ai pas laissé d'en avoir une douleur mortelle. Vous avez perdu la raison, Alphonse, répliqua Béla-

sire, ou vous voulez me tourmenter à dessein, comme vous dites que je vous tourmente. Vous ne me persuaderez pas que vous puissiez croire que j'aie pensé à vous donner de la jalousie, et vous ne me persuaderez pas aussi que vous en ayez pu prendre. Je voudrois, ajouta-t-elle en me regardant, qu'après avoir été jaloux d'un homme mort que je n'ai pas aimé, vous le fussiez d'un homme vivant qui ne m'aime pas. Quoi! madame, lui répondis-je, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre jaloux de don Manrique!... Vous suivez simplement votre inclination en le traitant comme vous faites!... Ce n'est pas pour me donner du soupçon que vous avez cessé de lui parler bas, ou que vous avez changé de discours quand je me suis approché de vous! Ah! madame, si cela est, je suis bien plus malheureux que je ne pense, et je suis même le plus malheureux homme du monde. Vous n'êtes pas le plus malheureux homme du monde, reprit Bélasire, mais vous êtes le plus déraisonnable; et, si je suivois ma raison, je romprois avec vous, et je ne vous verrois de ma vie. Mais est-il possible, Alphonse, ajouta-t-elle, que vous soyez jaloux de don Manrique? Et comment ne le serois-je pas, madame, lui dis-je, quand je vois que vous avez avec lui une intelligence que vous me cachez? Je vous la cache, me répondit-elle, parce que vous vous offensâtes lorsque je lui parlai de votre bizarrerie, et que je n'ai pas voulu que vous vissiez que je lui parlois encore de vos chagrins et de la peine que j'en souffre. Quoi! madame, vous vous plaignez de mon humeur à mon rival, et vous trouvez que j'ai tort d'être jaloux? Je m'en plains à votre ami, répliqua-t-elle, mais non pas à votre rival. Don Manrique est mon rival, repartis-je, et je ne crois pas que vous puissiez vous défendre de l'avouer. Et moi, dit-elle, je ne crois pas que vous m'osiez dire qu'il le soit, sachant, comme vous faites, qu'il passe des jours entiers à ne me parler que de vous. Il est vrai, lui dis-je, que je ne soupçonne pas don Manrique de travailler à me détruire; mais cela

n'empêche pas qu'il ne vous aime; je crois même qu'il ne le dit pas encore; mais, de la manière dont vous le traitez, il vous le dira bientôt, et les espérances que votre procédé lui donne le feront passer aisément sur les scrupules que notre amitié lui donnoit. Peut-on avoir perdu la raison au point que vous l'avez perdue? me répondit Bélasire; songez-vous bien à vos paroles? Vous dites que don Manrique me parle de vous, qu'il est amoureux de moi, et qu'il ne me parle point pour lui; où pouvez-vous prendre des choses si peu vraisemblables? N'est-il pas vrai que vous croyez que je vous aime, et que vous croyez que don Manrique vous aime aussi? — Il est vrai, lui répondis-je, que je crois l'un et l'autre. — Et si vous le croyez, s'écria-t-elle, comment pouvez-vous vous imaginer que je vous aime, et que j'aime don Manrique? que don Manrique m'aime, et qu'il vous aime encore? Alphonse, vous me donnez un déplaisir mortel en me faisant connoître le dérèglement de votre esprit; je vois bien que c'est un mal incurable, et qu'il faudroit qu'en me résolvant à vous épouser je me résolusse en même temps à être la plus malheureuse personne du monde. Je vous aime assurément beaucoup, mais non pas assez pour vous acheter à ce prix. Les jalousies des amants ne sont que fâcheuses, mais celles des maris sont fâcheuses et offensantes. Vous me faites voir si clairement tout ce que j'aurois à souffrir si je vous avois épousé, que je ne crois pas que je vous épouse jamais. Je vous aime trop pour n'être pas sensiblement touchée de voir que je ne passerai pas ma vie avec vous, comme je l'avois espéré : laissez-moi seule, je vous en conjure; vos paroles et votre vue ne feroient qu'augmenter ma douleur.

A ces mots, elle se leva sans vouloir m'entendre et s'en alla dans son cabinet, dont elle ferma la porte sans la rouvrir, quelque prière que je lui en fisse. Je fus contraint de m'en aller chez moi, si désespéré et si incertain de mes sentiments, que je m'étonne que je n'en perdis le peu de raison qui me res-

toit. Je revins dès le lendemain voir Bélasire; je la trouvai triste et affligée : elle me parla sans aigreur, et même avec bonté, mais sans me rien dire qui dût me faire craindre qu'elle voulût m'abandonner. Il me parut qu'elle essayoit d'en prendre la résolution. Comme on se flatte aisément, je crus qu'elle ne demeureroit pas dans les sentiments où je la voyois : je lui demandai pardon de mes caprices, comme j'avois déjà fait cent fois; je la priai de n'en rien dire à don Manrique, et je la conjurai à genoux de changer de conduite avec lui, et de ne le plus traiter assez bien pour me donner de l'inquiétude. Je ne dirai rien de votre folie à don Manrique, me dit-elle; mais je ne changerai à la manière dont je vis avec lui. S'il avoit de l'amour pour moi, je ne le verrois de ma vie, quand même vous n'en auriez pas d'inquiétude; mais il n'a que de l'amitié; vous savez même qu'il a de l'amour pour une autre; je l'estime, je l'aime; vous avez consenti que je l'aimasse : il n'y a donc que de la folie et du dérèglement dans le chagrin qu'il vous donne; si je vous satisfaisois, vous seriez bientôt pour quelque autre comme vous êtes pour lui. C'est pourquoi ne vous opiniâtrez pas à me faire changer de conduite, car assurément je n'en changerai point. Je veux croire, lui répondis-je, que tout ce que vous me dites est véritable, et que vous ne croyez point que don Manrique vous aime; mais je le crois, madame, et c'est assez. Je sais bien que vous n'avez que de l'amitié pour lui; mais c'est une sorte d'amitié si tendre et si pleine de confiance, d'estime et d'agrément, que, quand elle ne pourroit jamais devenir de l'amour, j'aurois sujet d'en être jaloux et de craindre qu'elle n'occupât trop votre cœur. Le refus que vous me venez de faire de changer de conduite avec lui me fait voir que c'est avec raison qu'il m'est redoutable. Pour vous montrer, me dit-elle, que le refus que je vous fais ne regarde pas don Manrique, et qu'il ne regarde que votre caprice, c'est que, si vous me demandiez de ne plus voir

l'homme du monde que je méprise le plus, je vous le refuserois comme je vous refuse de cesser d'avoir de l'amitié pour don Manrique. Je le crois, madame, lui répondis-je ; mais ce n'est pas de l'homme du monde que vous méprisez le plus que j'ai de la jalousie, c'est d'un homme que vous aimez assez pour le préférer à mon repos. Je ne vous soupçonne pas de foiblesse et de changement; mais j'avoue que je ne puis souffrir qu'il y ait des sentiments de tendresse dans votre cœur pour un autre que pour moi. J'avoue aussi que je suis blessé de voir que vous ne haïssez pas don Manrique, encore que vous connoissiez bien qu'il vous aime, et qu'il me semble que ce n'étoit qu'à moi seul qu'étoit dû l'avantage de vous avoir aimée sans être haï : ainsi, madame, accordez-moi ce que je vous demande, et considérez combien ma jalousie est éloignée de vous devoir offenser. J'ajoutai à ces paroles toutes celles dont je pus m'aviser pour obtenir ce que je souhaitois : cela me fut entièrement impossible.

Il se passa beaucoup de temps pendant lequel je devins toujours plus jaloux de don Manrique. J'eus le pouvoir sur moi de le lui cacher. Bélasire eut la sagesse de ne lui en rien dire, et elle lui fit croire que mon chagrin venoit encore de ma jalousie du comte de Lare. Cependant elle ne changea point de procédé avec don Manrique. Comme il ignoroit mes sentiments, il vécut aussi avec elle comme il avoit accoutumé : ainsi ma jalousie ne fit qu'augmenter, et vint à un tel point que j'en persécutois incessamment Bélasire.

Après que cette persécution eut duré longtemps, et que cette belle personne eut en vain essayé de me guérir de mon caprice, on me dit pendant deux jours qu'elle se trouvoit mal, et qu'elle n'étoit pas même en état que je la visse. Le troisième elle m'envoya querir. Je la trouvai fort abattue, et je crus que c'étoit sa maladie. Elle me fit asseoir auprès d'un petit lit sur lequel elle étoit couchée et après avoir demeuré quelques moments sans parler : Alphonse, me dit-elle, je pense que vous voyez bien, il y

a longtemps, que j'essaye de prendre la résolution de me détacher de vous. Quelques raisons qui m'y dussent obliger, je ne crois pas que je l'eusse pu faire si vous ne m'en eussiez donné la force par les extraordinaires bizarreries que vous m'avez fait paroître. Si ces bizarreries n'avoient été que médiocres, et que j'eusse pu croire qu'il eût été possible de vous en guérir par une bonne conduite, quelque austère qu'elle eût été, la passion que j'ai pour vous me l'eût fait embrasser avec joie : mais comme je vois que le dérèglement de votre esprit est sans remède, et que, lorsque vous ne trouvez point de sujets de vous tourmenter, vous vous en faites sur des choses qui n'ont jamais été, et sur d'autres qui ne seront jamais, je suis contrainte, pour votre repos et pour le mien, de vous apprendre que je suis absolument résolue de rompre avec vous et de ne vous point épouser. Je vous dis encore dans ce moment, qui sera le dernier que nous aurons de conversation particulière, que je n'ai jamais eu d'inclination pour personne que pour vous, et que vous seul étiez capable de me donner de la passion. Mais puisque vous m'avez confirmée dans l'opinion que j'avois qu'on ne peut être heureux en aimant quelqu'un, vous, que j'ai trouvé le seul homme digne d'être aimé, soyez persuadé que je n'aimerai personne, et que les impressions que vous avez faites dans mon cœur sont les seules qu'il avoit reçues et les seules qu'il recevra jamais. Je ne veux pas même que vous puissiez penser que j'aie trop d'amitié pour don Manrique : je n'ai refusé de changer de conduite avec lui que pour voir si la raison ne vous reviendroit point, et pour me donner lieu de me redonner à vous si j'eusse connu que votre esprit eût été capable de se guérir. Je n'ai pas été assez heureuse : c'étoit la seule raison qui m'a empêchée de vous satisfaire. Cette raison est cessée : je vous sacrifie don Manrique, je viens de le prier de ne me voir jamais. Je vous demande pardon de lui avoir découvert votre jalousie; mais je ne pouvois faire autrement, et notre rupture la lui auroit tou-

jours apprise. Mon père arriva hier au soir; je lui ai dit ma résolution : il est allé, à ma prière, l'apprendre au vôtre. Ainsi, Alphonse, ne songez point à me faire changer : j'ai fait ce qui pouvoit confirmer mon dessein devant que de vous le déclarer : j'ai retardé autant que j'ai pu, et peut-être plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous. Croyez que personne ne sera jamais si uniquement ni si fidèlement aimé que vous l'avez été.

Je ne sais si Bélasire continua de parler; mais comme mon saisissement avoit été si grand, d'abord qu'elle eut commencé, qu'il m'avoit été impossible de l'interrompre, les forces me manquèrent aux dernières paroles que je vous viens de dire : je m'évanouis, et je ne sais ce que fit Bélasire ni ses gens; mais, quand je revins, je me trouvai dans mon lit, et don Manrique auprès de moi, avec toutes les actions d'un homme aussi désespéré que je l'étois.

Lorsque tout le monde se fut retiré, il n'oublia rien pour se justifier des soupçons que j'avois de lui, et pour me témoigner son désespoir d'être la cause innocente de mon malheur. Comme il m'aimoit fort, il étoit en effet extraordinairement touché de l'état où j'étois. Je tombai malade, et ma maladie fut violente : je connus bien alors, mais trop tard, les injustices que j'avois faites à mon ami; je le conjurai de me les pardonner, et de voir Bélasire pour lui demander pardon de ma part, et pour tâcher de la fléchir. Don Manrique alla chez elle; on lui dit qu'on ne pouvoit la voir : il y retourna tous les jours pendant que je fus malade, mais aussi inutilement; j'y allai moi-même sitôt que je pus marcher : on me dit la même chose; et, à la seconde fois que j'y retournai, une de ses femmes me vint dire de sa part que je n'y allasse plus, et qu'elle ne me verroit pas. Je pensai mourir lorsque je me vis sans espérance de voir Bélasire. J'avois toujours cru que cette grande inclination qu'elle avoit pour moi la feroit revenir si je lui parlois; mais, voyant qu'elle ne me vouloit point parler, je n'espérai plus; et il faut avouer que de n'espérer plus

de posséder Bélasire étoit une cruelle chose pour un homme qui s'en étoit vu si proche, et qui l'aimoit si éperdument. Je cherchai tous les moyens de la voir : elle m'évitoit avec tant de soin, et faisoit une vie si retirée, qu'il m'étoit absolument impossible d'y parvenir.

Toute ma consolation étoit d'aller passer la nuit sous ses fenêtres; je n'avois pas même le plaisir de les voir ouvertes. Je crus un jour de les avoir entendu ouvrir dans le temps que je m'en étois allé : le lendemain je crus encore la même chose; enfin je me flattai de la pensée que Bélasire me vouloit voir sans que je la visse, et qu'elle se mettoit à sa fenêtre lorsqu'elle entendoit que je me retirois. Je résolus de faire semblant de m'en aller à l'heure que j'avois accoutumé, et de retourner brusquement sur mes pas pour voir si elle ne paroitroit point. Je fis ce que j'avois résolu : j'allai jusqu'au bout de la rue, comme si je me fusse retiré. J'entendis distinctement ouvrir la fenêtre : je retournai en diligence : je crus entrevoir Bélasire; mais en m'approchant je vis un homme qui se rangeoit proche de la muraille au-dessous de la fenêtre, comme un homme qui avoit dessein de se cacher. Je ne sais comment, malgré l'obscurité de la nuit, je crus reconnoître don Manrique. Cette pensée me troubla l'esprit; je m'imaginai que Bélasire l'aimoit, qu'il étoit là pour lui parler, qu'elle ouvroit ses fenêtres pour lui; je crus enfin que c'étoit don Manrique qui m'ôtoit Bélasire. Dans le transport qui me saisit, je mis l'épée à la main; nous commençâmes à nous battre avec beaucoup d'ardeur; je sentis que je l'avois blessé en deux endroits; mais il se défendoit toujours. Au bruit de nos épées, ou par les ordres de Bélasire, on sortit de chez elle pour nous venir séparer. Don Manrique me reconnut à la lueur des flambeaux; il recula quelques pas. Je m'avançai pour arracher son épée; mais il la baissa, et me dit d'une voix foible : Est-ce vous, Alphonse? est-il possible que j'aie été assez malheureux pour me battre contre vous? Oui, traître, lui dis-je, et c'est moi

qui t'arracherai la vie, puisque tu m'ôtes Bélasire, et que tu passes les nuits à ses fenêtres, pendant qu'elles me sont fermées. Don Manrique, qui étoit appuyé contre une muraille, et que quelques personnes soutenoient, parce qu'on voyoit bien qu'il n'en pouvoit plus, me regarda avec des yeux trempés de larmes. Je suis bien malheureux, me dit-il, de vous donner toujours de l'inquiétude; la cruauté de ma destinée me console de la perte de la vie que vous m'ôtez! Je me meurs, ajouta-t-il, et l'état où je suis doit vous persuader de la vérité de mes paroles. Je vous jure que je n'ai jamais eu de pensée pour Bélasire qui vous ait pu déplaire; l'amour que j'ai pour une autre, et que je ne vous ai pas caché, m'a fait sortir cette nuit : j'ai cru être épié, j'ai cru être suivi; j'ai marché fort vite, j'ai tourné dans plusieurs rues; enfin je me suis arrêté où vous m'avez trouvé, sans savoir que ce fût le logis de Bélasire. Voilà la vérité, mon cher Alphonse; je vous conjure de ne vous affliger pas de ma mort; je vous la pardonne de tout mon cœur, continua-t-il en me tendant les bras pour m'embrasser. Alors les forces lui manquèrent, et il tomba sur les personnes qui le soutenoient.

Les paroles, seigneur, ne peuvent représenter ce que je devins et la rage où je fus contre moi-même : je voulus vingt fois me passer mon épée au travers du corps, et surtout lorsque je vis expirer don Manrique. On m'ôta d'auprès de lui. Le comte de Guevarre, père de Bélasire, qui étoit sorti au nom de don Manrique et au mien, me conduisit chez moi, et me remit entre les mains de mon père. On ne me quittoit point, à cause du désespoir où j'étois; mais le soin de me garder auroit été inutile si ma religion m'eût laissé la liberté de m'ôter la vie. La douleur que je savois que recevoit Bélasire de l'accident qui étoit arrivé pour elle, et le bruit qu'il faisoit dans la cour, achevoient de me désespérer. Quand je pensois que tout le mal qu'elle souffroit, et tout celui dont j'étois accablé n'étoit arrivé que par ma faute, j'étois

dans une fureur qui ne peut être imaginée. Le comte de Guevarre, qui avoit conservé beaucoup d'amitié pour moi, me venoit voir très-souvent, et pardonnoit à la passion que j'avois pour sa fille l'éclat que j'avois fait. J'appris par lui qu'elle étoit inconsolable, et que sa douleur passoit les bornes de la raison. Je connoissois assez son humeur et sa délicatesse sur sa réputation pour savoir, sans qu'on me le dît, tout ce qu'elle pouvoit sentir dans une si fâcheuse aventure. Quelques jours après cet accident, on me dit qu'un écuyer de Bélasire demandoit à me parler de sa part. Je fus transporté au nom de Bélasire, qui m'étoit si cher: je fis entrer celui qui me demandoit : il me donna une lettre où je trouvai ces paroles :

« Notre séparation m'avoit rendu le monde si insupportable que je ne pouvois plus y vivre avec plaisir, et l'accident qui vient d'arriver blesse si fort ma réputation, que je ne puis y demeurer avec honneur. Je vais me retirer dans un lieu où je n'aurai point la honte de voir les divers jugements qu'on fait de moi. Ceux que vous en avez faits ont causé tous mes malheurs; cependant je n'ai pu me résoudre à partir sans vous dire adieu, et sans vous avouer que je vous aime encore, quelque déraisonnable que vous soyez. Ce sera tout ce que j'aurai à sacrifier à Dieu, en me donnant à lui, que l'attachement que j'ai pour vous et le souvenir de celui que vous avez eu pour moi. La vie austère que je vais embrasser me paroîtra douce : on ne peut trouver rien de fâcheux quand on a éprouvé la douleur de s'arracher à ce qui nous aime et à ce qu'on aimoit plus que toutes choses. Je veux bien vous avouer encore que le seul parti que je prends me pouvoit mettre en sûreté contre l'inclination que j'ai pour vous, et que, depuis notre séparation, vous n'êtes jamais venu dans ce lieu, où vous avez causé tant de désordre, que je n'aie été prête à vous parler et à vous dire que je ne pouvois vivre sans vous. Je ne sais même si je ne vous

l'aurois point dit le soir que vous attaquâtes don Manrique et que vous me donnâtes de nouvelles marques de ces soupçons qui ont fait tous nos malheurs. Adieu, Alphonse; souvenez-vous quelquefois de moi, et souhaitez, pour mon repos, que je ne me souvienne jamais de vous. »

Il ne manquoit plus à mon malheur que d'apprendre que Bélasire m'aimoit encore, qu'elle se fût peut-être redonnée à moi sans le dernier effet de mon extravagance, et que le même accident qui m'avoit fait tuer mon meilleur ami me faisoit perdre ma maîtresse, et la contraignoit de se rendre malheureuse pour le reste de sa vie.

Je demandai à celui qui m'avoit apporté cette lettre où étoit Bélasire; il me dit qu'il l'avoit conduite dans un monastère de religieuses fort austères qui étoient venues de France depuis peu; qu'en y entrant elle lui avoit donné une lettre pour son père et une autre pour moi : je courus à ce monastère; je demandai à la voir, mais inutilement. Je trouvai le comte de Guevarre qui en sortoit : toute son autorité et toutes ses prières avoient été inutiles pour la faire changer de résolution. Elle prit l'habit quelque temps après.

Pendant l'année qu'elle pouvoit encore sortir, son père et moi fîmes tous nos efforts pour l'y obliger. Je ne voulus point quitter la Navarre, comme j'en avois fait le dessein, que je n'eusse entièrement perdu l'espérance de revoir Bélasire; mais le jour que je sus qu'elle étoit engagée pour jamais, je partis sans rien dire. Mon père étoit mort, et je n'avois personne qui me pût retenir. Je m'en vins en Catalogne, dans le dessein de m'embarquer et d'aller finir mes jours dans les déserts de l'Afrique. Je couchai par hasard dans cette maison; elle me plut : je la trouvai solitaire et telle que je la pouvois désirer; je l'achetai. J'y mène depuis cinq ans une vie aussi triste que doit faire un homme qui a tué son ami, qui a rendu malheu-

reuse la plus estimable personne du monde, et qui a perdu, par sa faute, le plaisir de passer sa vie avec elle. Croirez-vous encore, seigneur, que vos malheurs soient comparables aux miens?

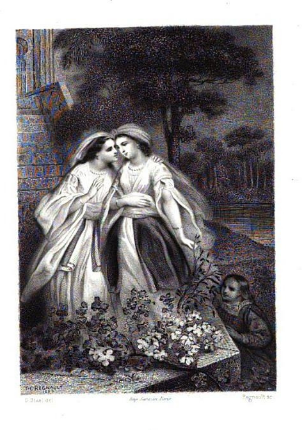
Alphonse se tut à ces mots, et il parut si accablé de tristesse par le renouvellement de douleur que lui apportoit le souvenir de ses malheurs, que Consalve crut plusieurs fois qu'il alloit expirer. Il lui dit tout ce qu'il crut capable de lui donner quelque consolation; mais il ne put s'empêcher d'avouer en lui-même que les malheurs qu'il venoit d'entendre pouvoient au moins entrer en comparaison avec ceux qu'il avoit soufferts.

Cependant la douleur qu'il sentoit de la perte de Zaïde augmentoit tous les jours; il dit à Alphonse qu'il vouloit sortir d'Espagne et aller servir l'empereur dans la guerre qu'il avoit contre les Sarrasins, qui, s'étant rendus maîtres de la Sicile, faisoient de continuelles courses en Italie. Alphonse fut sensiblement touché de cette résolution; il fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais ses efforts furent inutiles.

L'inquiétude que donne l'amour ne pouvoit laisser Consalve dans cette solitude, et il étoit pressé d'en sortir, par une secrète espérance, qu'il ne connoissoit pas lui-même, de pouvoir retrouver Zaïde. Il résolut donc de partir et de quitter Alphonse : il n'y eut jamais une plus triste séparation; ils parlèrent de tous les malheurs de leur vie; ils y ajoutèrent celui de ne se plus voir; et, après s'être promis de se donner de leurs nouvelles, Alphonse demeura dans sa solitude, et Consalve s'en alla coucher à Tortose.

Il se logea près d'une maison dont les jardins faisoient une des plus grandes beautés de la ville; il se promena tout le soir, et même pendant une partie de la nuit, sur les bords de l'Èbre. S'étant lassé de se promener, il s'assit au pied d'une terrasse de ces beaux jardins; elle étoit si basse, qu'il entendit parler des personnes qui s'y promenoient. Ce bruit ne le détourna pas d'abord de sa rêverie; mais enfin il en fut détourné par un son de voix qui





G. Staal del.   Imp. Sarazin Paris   Regnault sc.

ZAÏDE

Garnier frères éditeurs

lui parut semblable à celui de Zaïde, et qui lui donna, malgré lui, de l'attention et de la curiosité. Il se leva pour être plus proche du haut de la terrasse : d'abord il n'entendit rien, parce que l'allée où se promenoient ces personnes finissoit au bord de la terrasse où il étoit, et que, lorsqu'elles étoient à ce bord, elles retournoient sur leurs pas et s'éloignoient de lui. Il demeura au même lieu pour voir si elles ne reviendroient point. Elles revinrent comme il l'avoit espéré, et il entendit cette même voix qui l'avoit surpris. Il y a trop d'opposition, disoit-elle, dans les choses qui pourroient faire mon bonheur. Je ne puis espérer d'être heureuse; mais je serois moins à plaindre si j'avois pu lui faire connoître mes sentiments et si j'étois assurée des siens. Après ces paroles, Consalve n'en entendit plus de bien distinctes, parce que celle qui parloit commençoit à s'éloigner. Elle revint une seconde fois, parlant encore. Il est vrai, disoit-elle, que le pouvoir des premières inclinations peut excuser celle que j'ai laissée naître dans mon cœur : mais quel bizarre effet du hasard s'il arrive que cette inclination, qui semble s'accorder avec ma destinée, ne serve peut-être quelque jour qu'à me la faire suivre avec douleur! Ce fut tout ce que Consalve put entendre. La grande ressemblance de cette voix avec celle de Zaïde lui causa de l'étonnement, et peut-être auroit-il soupçonné que c'étoit elle-même, sans que personne ne parlât espagnol. Quoiqu'il eût trouvé quelque chose d'étranger dans l'accent, il n'y fit pas de réflexion, parce qu'il étoit dans une extrémité de l'Espagne où l'on ne parle pas comme en Castille; il eut seulement pitié de celle qui avoit parlé, et ces paroles lui firent juger qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans sa fortune.

Le lendemain il partit de Tortose pour s'aller embarquer. Après avoir marché quelque temps, il vit au milieu de l'Ebre une barque fort ornée, couverte d'un pavillon magnifique relevé de tous les côtés, et dessous, plusieurs femmes, parmi lesquelles

il reconnut Zaïde : elle étoit debout, comme pour mieux voir la beauté de la rivière; il paroissoit néanmoins qu'elle rêvoit profondément. Il faudroit, comme Consalve, avoir perdu une maîtresse sans espérance de la revoir, pour pouvoir exprimer ce qu'il sentit en revoyant Zaïde. Sa surprise et sa joie furent si grandes, qu'il ne savoit où il étoit, ni ce qu'il voyoit : il la regardoit attentivement, et, reconnoissant tous ses traits, il craignoit de se méprendre. Il ne pouvoit s'imaginer que cette personne, dont il se croyoit séparé par tant de mers, ne le fût que par une rivière. Il vouloit pourtant aller à elle, il vouloit lui parler, il vouloit qu'elle le vît; il craignoit de lui déplaire et n'osoit se faire remarquer ni témoigner sa joie devant ceux qui étoient avec elle. Un bonheur si imprévu, et tant de pensées différentes ne lui laissoient pas la liberté de prendre une résolution; mais enfin, après s'être un peu remis et s'être assuré qu'il ne se trompoit pas, il se détermina à ne point se faire connoître à Zaïde, et à suivre sa barque jusqu'au port. Il espéra d'y trouver quelque moyen de lui parler en particulier : il crut qu'il apprendroit le lieu de sa naissance et celui où elle alloit : il s'imagina même qu'il pourroit juger, en voyant ceux qui étoient dans la barque, si ce rival, à qui il croyoit ressembler, étoit avec elle : enfin, il pensa qu'il alloit sortir de toutes ses incertitudes, et qu'il pourroit au moins témoigner à Zaïde l'amour qu'il avoit pour elle. Il eût bien souhaité que ses yeux eussent été tournés de son côté; mais elle rêvoit si profondément que ses regards demeuroient toujours attachés sur la rivière. Au milieu de sa joie, il se souvint de la personne qu'il avoit entendue dans le jardin de Tortose; et, quoiqu'elle eût parlé espagnol, l'accent étranger qu'il avoit remarqué, et la vue de Zaïde si près de ce même lieu, lui firent croire que ce pouvoit être elle-même. Cette pensée troubla le plaisir qu'il avoit de la revoir; il se souvint de ce qu'il avoit ouï dire d'une première inclination; et, quelque disposition qu'on ait à

se flatter, il étoit trop persuadé que Zaïde avoit pleuré un amant qu'elle aimoit, pour croire qu'il pût prendre part à cette première inclination; mais les autres paroles qu'elle avoit dites et qu'il avoit retenues lui laissoient de l'espérance. Il s'imaginoit qu'il n'étoit pas impossible qu'il y eût quelque chose d'avantageux pour lui : il revint ensuite à douter que ce fût Zaïde qu'il eût entendue; et il trouvoit peu d'apparence qu'elle eût appris l'espagnol en si peu de temps.

Le trouble que lui causoient ces incertitudes se dissipa : il s'abandonna enfin à la joie d'avoir retrouvé Zaïde; et, sans penser davantage s'il étoit aimé ou s'il ne l'étoit pas, il pensa seulement au plaisir qu'il alloit avoir d'être encore regardé par ses beaux yeux. Cependant il marchoit toujours le long de la rivière en suivant la barque; et, quoiqu'il allât assez vite, des gens à cheval qui venoient derrière lui le passèrent. Il se détourna de quelques pas pour empêcher qu'ils ne le vissent; mais comme il y en avoit un qui venoit seul un peu après les autres, la curiosité d'apprendre quelque chose de Zaïde lui fit oublier le soin de ne se pas faire voir; et il demanda à ce cavalier s'il ne savoit point qui étoient ces personnes qu'il voyoit dans cette barque. « Ce sont, lui répondit-il, des personnes considérables parmi les Maures, qui sont à Tortose il y a déjà quelques jours, et qui s'en vont prendre un grand vaisseau pour retourner en leur pays. » En parlant ainsi, il regarda Consalve avec beaucoup d'attention, et prit le galop pour rejoindre ses compagnons. Consalve demeura fort surpris de ce qu'il venoit d'apprendre; et il ne douta plus, puisque Zaïde avoit couché à Tortose, que ce ne fût elle-même qu'il eût entendue parler dans ce jardin. Un tour que la rivière faisoit en cet endroit, et un chemin escarpé qui se trouva sur le bord, lui firent perdre la vue de Zaïde. Dans ce moment, tous ces hommes à cheval, qui l'avoient passé, revinrent à lui. Il ne douta point alors qu'ils ne l'eussent reconnu : il voulut se détourner; mais ils l'environnè-

rent d'une manière qui lui fit voir qu'il ne pouvoit les éviter. Il reconnut celui qui étoit à leur tête pour Oliban, un des principaux officiers de la garde du prince de Léon, et il eut une douleur sensible de voir qu'il le reconnoissoit aussi. Sa douleur augmenta de beaucoup lorsque cet officier lui dit qu'il y avoit plusieurs jours qu'il le cherchoit, et qu'il avoit ordre du prince de le conduire à la cour. Quoi! s'écria Consalve, le prince n'est pas content du traitement qu'il m'a fait, il veut encore m'ôter la liberté! C'est le seul bien qui me reste et je périrai plutôt que de souffrir qu'on me le ravisse. A ces mots, il mit l'épée à la main; et, sans considérer le nombre de ceux qui l'environnoient, il les attaqua avec une valeur si extraordinaire, que deux ou trois étoient déjà hors de combat avant qu'il leur eût donné le loisir de se reconnoître. Oliban commanda aux gardes de ne penser qu'à l'arrêter, et de conserver sa vie. Ils lui obéissoient avec peine, et Consalve fondoit sur eux avec tant de furie qu'ils ne pouvoient plus se défendre sans l'attaquer. Enfin leur chef, étonné des actions incroyables de Consalve, et craignant de ne pouvoir exécuter l'ordre du prince de Léon, mit pied à terre, et tua d'un coup d'épée le cheval de Consalve. Ce cheval, en tombant, embarrassa tellement son maître dans sa chute, qu'il lui fut impossible de se dégager; son épée se rompit; tous ceux qui l'attaquoient l'environnèrent; et Oliban lui représenta avec beaucoup de civilité le grand nombre qu'ils étoient contre lui seul, et l'impossibilité de ne pas obéir. Consalve ne le voyoit que trop; mais il trouvoit un si grand malheur d'être conduit à Léon, qu'il ne pouvoit s'y résoudre. Zaïde, qu'il venoit de trouver, et qu'il alloit perdre, étoit le comble de son désespoir, et il parut en un si étrange état que l'officier de don Garcie s'imagina que la pensée des mauvais traitements qu'il attendoit de ce prince lui donnoit cette grande répugnance à l'aller trouver. Il faut, seigneur, lui dit-il, que vous ignoriez ce qui s'est passé à Léon depuis quelque temps, pour craindre, autant que vous le

faites, d'y retourner. J'ignore toutes choses, répondit Consalve : je sais seulement que vous me feriez plus de plaisir de m'ôter la vie que de me conduire au prince de Léon. Je vous en dirois davantage, répliqua Oliban, si ce prince ne me l'avoit précisément défendu; mais je me contente de vous assurer que vous n'avez rien à craindre. J'espère, répondit Consalve, que la douleur d'être conduit à Léon m'empêchera d'y arriver en état de satisfaire la curiosité de don Garcie. Comme il achevoit ces paroles, il revit la barque de Zaïde; mais il ne vit plus son visage; elle étoit assise et tournée du côté opposé au sien. Quelle destinée que la mienne! dit-il en lui-même. Je perds Zaïde dans le le même moment que je la retrouve! Quand je la voyois et que je lui parlois dans la maison d'Alphonse, elle ne pouvoit m'entendre. Lorsque je l'ai rencontrée à Tortose, et que j'en pouvois être entendu, je ne l'ai pas reconnue. Maintenant que je la vois, que je la reconnois, et qu'elle pourroit m'entendre, je ne saurois lui parler, et je n'espère plus de la revoir. Il demeura quelque temps dans ces diverses pensées; puis tout à coup, se tournant vers ceux qui le conduisoient : Je ne crois pas, leur dit-il, que vous craigniez que je puisse vous échapper; je vous demande la grâce de me laisser approcher du bord de la rivière pour parler pendant quelques moments à des personnes que je vois dans cette barque. Je suis très-fâché, lui répondit Oliban, d'avoir des ordres contraires à ce que vous désirez; mais il m'est défendu de vous laisser parler à qui que ce soit; et vous me permettrez d'exécuter ce qui m'a été ordonné. Consalve sentit si vivement ce refus, que cet officier, qui remarqua la violence de ses sentiments, et qui craignit qu'il n'appelât à son secours ceux qui étoient dans la barque, ordonna à ses gens de l'éloigner de la rivière. Ils s'en éloignèrent à l'heure même, et conduisirent Consalve au lieu le plus commode pour passer la nuit. Le lendemain ils prirent le chemin de Léon, et marchèrent avec tant de diligence qu'ils y arrivèrent en peu de jours. Oli-

ban envoya un des siens avertir le prince de leur arrivée, et attendit son retour à deux cents pas de la ville. Celui qu'il avoit envoyé apporta l'ordre de conduire Consalve dans le palais par un chemin détourné, et de le faire entrer dans le cabinet de don Garcie. Consalve étoit si affligé, qu'il se laissoit conduire sans demander seulement dans quel lieu on le vouloit mener.

SECONDE PARTIE

Lorsque Consalve se trouva dans le palais de Léon, la vue d'un lieu où il avoit été si heureux lui redonna les idées de sa fortune, et renouvela sa haine pour don Garcie. La douleur d'avoir perdu Zaïde céda pour quelques moments aux sentiments impétueux de la colère; et il ne fut occupé que du désir de faire connoître à ce prince qu'il méprisoit tous les mauvais traitements qu'il pouvoit recevoir de lui.

Comme il étoit dans ces pensées, il vit entrer Herménésilde, suivie seulement du prince de Léon. La vue de ces deux personnes ensemble dans un lieu si particulier, et au milieu de la nuit, lui causa une telle surprise qu'il lui fut impossible de la cacher. Il recula quelques pas; et son étonnement fit si bien voir sur son visage toutes les pensées qui se présentoient en foule à son imagination, que don Garcie, prenant la parole : Ne me trompé-je point, mon cher Consalve, lui dit-il, ne sauriez-vous point encore les changements qui sont arrivés dans cette cour? et douteriez-vous que je ne fusse légitime possesseur d'Herménésilde? Je le suis, ajouta-t-il, et il ne manque rien à mon bonheur, sinon que vous y consentiez et que vous en soyez le témoin. Il l'embrassa en disant ces paroles : Herménésilde fit la même chose; et l'un et l'autre le prièrent de leur pardonner les malheurs qu'ils lui avoient causés. C'est à moi, seigneur, dit Consalve en se jetant aux pieds du prince, c'est à moi à vous

demander pardon d'avoir laissé paroître des soupçons dont j'avoue que je n'ai pu me défendre; mais j'espère que vous accorderez ce pardon au premier mouvement d'une surprise si extraordinaire, et au peu d'apparence que je voyois à la grâce que vous avez faite à ma sœur. Vous pouviez tout espérer de sa beauté et de mon amour, répliqua don Garcie; et je vous conjure d'oublier ce qu'elle a fait, sans votre aveu, pour un prince dont elle connoissoit les sentiments. Le succès, seigneur, a si bien justifié sa conduite, répondit Consalve, que c'est à elle à se plaindre de l'obstacle que je voulois apporter à son bonheur.

Après ces paroles, don Garcie dit à Herménésilde qu'il étoit déjà si tard qu'elle seroit peut-être bien aise de se retirer, et qu'il seroit bien aise aussi de demeurer encore quelques moments avec Consalve.

Lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa avec beaucoup de témoignages d'amitié. Je n'oserois espérer, lui dit-il, que vous oubliiez les choses passées : je vous conjure seulement de vous souvenir de l'amitié qui a été entre nous, et de penser que je n'ai manqué à celle que je vous devois que par une passion qui ôte la raison à ceux qui en sont possédés. Je suis si surpris, seigneur, repartit Consalve, que je ne puis vous répondre; je doute de ce que je vois, et je ne puis croire que je sois assez heureux pour retrouver en vous cette même bonté que j'y ai vue autrefois. Mais, seigneur, permettez-moi de vous demander à qui je dois cet heureux retour. Vous me demandez bien des choses, répondit le prince; et, bien que j'eusse besoin d'un plus long temps pour vous les apprendre, je vous les dirai en peu de paroles; et je ne veux pas retarder d'un moment ce qui peut servir à me justifier auprès de vous.

Alors il voulut lui raconter le commencement de sa passion pour Herménésilde, et la part qu'y avoit eue don Ramire; mais, pour lui en épargner la peine, Consalve lui dit qu'il avoit appris tout ce qui s'étoit passé jusqu'au jour qu'il étoit parti de

Léon, et qu'il ne lui restoit à savoir que ce qui étoit arrivé depuis son départ.

HISTOIRE DE DON GARCIE ET D'HERMÉNÉSILDE

Vous partîtes sans doute, reprit don Garcie, sur la connoissance que vous eûtes que j'avois eu la foiblesse de consentir à votre éloignement; et la méprise que fit Nugna Bella de vous envoyer une lettre qu'elle écrivoit à don Ramire vous apprit ce qu'on vous avoit caché avec tant de soin. Don Ramire reçut la lettre qui s'adressoit à vous, et ne douta point que vous n'eussiez reçu celle qui s'adressoit à lui. Il en fut extrêmement troublé; je ne le fus pas moins : nos fautes étoient communes, quoiqu'elles fussent différentes. Votre départ lui donna de la joie : j'en eus aussi d'abord; mais quand je fis réflexion à l'état où vous étiez, quand je considérai que j'en étois la cause, je pensai mourir de douleur. Je trouvois que j'avois perdu la raison, de vous avoir caché si soigneusement l'amour que j'avois pour Herménésilde : il me sembloit que les sentiments que j'avois pour elle étoient d'une nature à n'être pas désapprouvés : j'eus plusieurs fois envie de faire courir après vous; et je l'aurois fait si j'eusse été le seul coupable; mais l'intérêt de Nugna Bella et de don Ramire étoient des obstacles invincibles à votre retour. Je leur cachai mes sentiments, et j'essayai, autant qu'il me fut possible, de vous oublier. Votre éloignement fit beaucoup de bruit, et chacun en parla selon son caprice. Sitôt que je ne fus plus retenu par vos conseils et que je suivis ceux de don Ramire, qui souhaitoit, pour son intérêt, de me voir de l'autorité, je me brouillai entièrement avec le roi; et il connut alors qu'il s'étoit trompé quand il avoit cru que vous me portiez à faire les choses qui lui étoient désagréables. Notre mésintelligence éclata : les soins de la reine ma mère furent inutiles;

et les choses vinrent à un tel point, que l'on ne douta plus que je n'eusse dessein de former un parti. Je ne crois pas néanmoins que j'en eusse pris la résolution, si le comte votre père (qui sut, par des personnes qu'il avoit mises auprès de sa fille, l'amour que j'avois pour elle) ne m'eût fait dire que, si je voulois l'épouser, il m'offroit une armée considérable, des places et de l'argent, et enfin ce qui m'étoit nécessaire pour obliger le roi à me faire part de sa couronne. Vous savez ce que les passions peuvent sur moi, et à quel point l'amour et l'ambition régnoient dans mon âme. L'une et l'autre étoient satisfaites par les offres qu'on me faisoit : ma vertu étoit trop foible pour y résister, et je ne vous avois plus pour la soutenir. J'acceptai ses offres avec joie; mais, avant que de m'engager entièrement, je voulus savoir qui entroit dans ce parti dont je me faisois le chef. J'appris qu'il y avoit plusieurs personnes considérables, entre autres le père de Nugna Bella, un des comtes de Castille, et je trouvai que Nugnez Fernando et lui demandoient que je les reconnusse pour souverains. Cette proposition me surprit, et j'eus quelque honte de faire une chose si préjudiciable à l'État, par une impatience précipitée de régner; mais don Ramire aida, pour son intérêt, à me déterminer. Il promit à ceux qui traitoient pour les comtes de Castille de me porter à faire ce qu'ils désiroient, pourvu qu'on lui promît de lui donner Nugna Bella. Il m'engagea à la demander; je le fis avec joie : on me l'accorda, et notre traité fut conclu en peu de temps. Je ne pus me résoudre à attendre la fin de la guerre pour être possesseur d'Herménésilde; et je fis dire à Nugnez Fernando que j'étais résolu d'enlever sa fille en me retirant de la cour. Il y consentit, et il ne me resta plus qu'à trouver les moyens de cet enlèvement. Don Ramire y avoit le même intérêt que moi, parce que Diégo Porcellos trouvoit bon qu'on enlevât Nugna Bella avec Herménésilde. Nous résolûmes de prendre un jour que la reine iroit se promener hors de la ville, d'obliger celui qui conduiroit

le chariot où seroient Nugna Bella et Herménésilde à s'éloigner de celui de la reine, de les enlever, et de les mener à Palence, qui étoit en ma disposition, et où Nugnez Fernando se devoit trouver.

Tout ce que je viens de vous dire s'exécuta plus heureusement que nous ne l'avions espéré. J'épousai Herménésilde dès le soir même que nous fûmes arrivés : la bienséance et mon amour le vouloient ainsi; et je le devois faire pour engager entièrement le comte de Castille dans mes intérêts. Au milieu de la joie que nous avions l'un et l'autre, nous parlâmes de vous avec beaucoup de douleur. Je lui avouai ce qui avoit causé votre éloignement : nous plaignîmes ensemble le malheur où nous étions de ne savoir en quel lieu du monde vous étiez allé. Je ne pouvois me consoler de votre perte, et je regardois don Ramire avec horreur, comme la cause de ma faute. Son mariage fut retardé, parce que Nugna Bella voulut qu'on attendît Diégo Porcellos, qui étoit demeuré en Castille pour rassembler les troupes qu'on avoit levées.

Cependant la plus grande partie du royaume se déclara pour moi. Le roi ne laissa pas d'avoir une armée considérable et de l'opposer à la mienne : il y eut plusieurs combats; et, dans l'un des premiers, don Ramire fut tué sur la place. Nugna Bella en parut très-affligée : votre sœur fut témoin de son affliction, et prit le soin de la consoler. Je fis en moins de deux mois des progrès si considérables que la reine ma mère, connoissant qu'il étoit impossible de me résister, porta le roi à un accommodement, et lui en fit voir la nécessité. Elle avança vers le lieu où j'étois : elle me dit que le roi étoit résolu de chercher du repos; qu'il se démettroit de la couronne en ma faveur, et qu'il se réserveroit seulement la souveraineté de Zamora pour y finir ses jours, et celle d'Oviédo pour la donner à mon frère. Il eût été difficile de refuser des offres si avantageuses; je les acceptai : on fit tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce traité. Je vins à Léon; je vis le roi; il se démit de sa couronne, et partit le même jour pour s'en aller à Zamora.

Permettez-moi, seigneur, interrompit Consalve, de vous faire paroître mon étonnement. Attendez encore, reprit don Garcie, que je vous aie appris ce qui regarde Nugna Bella. Je ne sais si ce que je vais vous dire vous donnera de la joie ou de la douleur; car j'ignore quels sentiments vous conservez pour elle. Ceux de l'indifférence, seigneur, répondit Consalve. Vous m'écouterez donc sans peine, répliqua le roi. Incontinent après la paix elle vint à Léon avec la reine : il me parut qu'elle souhaitoit votre retour : je lui parlai de vous, et je lui vis de violents repentirs de l'infidélité qu'elle vous avoit faite. Nous résolûmes de vous faire chercher, quoiqu'il fût assez difficile, ne sachant en quel endroit du monde vous étiez allé. Elle me dit que si quelqu'un le pouvoit savoir c'étoit don Olmond. Je l'envoyai chercher à l'heure même : je le conjurai de m'apprendre de vos nouvelles : il me répondit que, depuis mon mariage et la mort de don Ramire, il avoit eu plusieurs fois la pensée de me parler de vous, jugeant bien que les raisons qui avoient causé votre éloignement étoient cessées; mais qu'ignorant où vous étiez, il avoit cru que c'étoit une chose inutile; qu'enfin il venoit de recevoir une de vos lettres; que vous ne lui mandiez point le lieu de votre séjour, mais que vous le priiez de vous écrire à Tarragone, ce qui lui faisoit juger que vous n'étiez pas hors de l'Espagne. Je fis partir à l'heure même plusieurs officiers de mes gardes pour vous aller chercher. J'avois jugé, par la lettre que vous aviez écrite à don Olmond, que vous ignoriez les changements qui étoient arrivés : je leur donnai ordre de ne vous rien dire de l'état de ma cour et de mes sentiments, et j'imaginai un plaisir extrême à vous apprendre l'un et l'autre. Quelques jours après, don Olmond partit aussi pour vous aller chercher, et il crut qu'il vous trouveroit plus tôt que ceux que j'y avois déjà envoyés. Nugna Bella me parut touchée d'une grande joie, par l'espérance de vous revoir; mais son père, que j'avois reconnu pour souverain, aussi bien que le vôtre,

envoya demander à la reine la permission de la rappeler auprès de lui. Quelque douleur qu'elles eussent de cette séparation, Nugna Bella ne put l'éviter : elle partit, et, sitôt qu'elle fut arrivée en Castille, son père la maria, contre son gré, à un prince allemand que la dévotion avoit attiré en Espagne. Il a cru voir dans cet étranger un mérite extraordinaire, et l'a choisi pour lui donner sa fille : peut-être a-t-il de la valeur et de la sagesse, mais son humeur et sa personne ne sont pas agréables, et Nugna Bella est très-malheureuse.

Voilà, dit le roi en finissant son discours, ce qui s'est passé depuis votre éloignement : si vous n'aimez plus Nugna Bella, et que vous m'aimiez encore, je n'ai rien à souhaiter, puisque vous serez aussi heureux que vous l'avez été, et que je le serai entièrement par le retour de votre amitié. Je suis confus, seigneur, de toutes vos bontés, répondit Consalve : je crains de ne vous pas faire assez paroître ma reconnoissance et ma joie; mais l'habitude que mes malheurs et la solitude m'ont donnée à la tristesse m'en laissent encore une impression qui cache les sentiments de mon cœur.

Après ces paroles, don Garcie se retira, et l'on conduisit Consalve dans un appartement qu'on lui avoit préparé dans le palais. Lorsqu'il se vit seul, et qu'il fit réflexion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-il point de s'être si entièrement abandonné à l'amour!

C'est vous seule, Zaïde, dit-il, qui m'empêchez de jouir du retour de ma fortune, et d'une fortune encore au-dessus de celle que j'avois perdue. Mon père est souverain, ma sœur est reine, et je suis vengé de tous ceux qui m'avoient trahi. Cependant je suis malheureux ; et je rachèterois de tous les avantages que je possède l'occasion que j'ai perdue de vous suivre et de vous revoir.

Le lendemain toute la cour sut le retour de Consalve. Le

roi ne pouvoit se lasser de faire voir l'amitié qu'il avoit pour lui; et il prenoit soin d'en donner des témoignages publics, pour réparer en quelque sorte les choses qui s'étoient passées. Une si éclatante faveur ne consoloit point cet amant de la perte de Zaïde : il n'étoit pas en son pouvoir de cacher son affliction. Le roi s'en aperçut, et le pressa si fortement de lui en avouer la cause, que Consalve ne put s'en défendre. Après lui avoir raconté sa passion pour Zaïde et tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Léon : Voilà, seigneur, lui dit-il, comme j'ai été puni d'avoir osé soutenir, contre vous, qu'on ne devoit aimer qu'après une longue connoissance. J'ai été trompé par une personne que je croyois connoitre : cette expérience ne m'a pas pu défendre contre Zaïde, que je ne connoissois pas, que je ne connois point encore, et qui cependant trouble l'heureux état où vous me mettez. Le roi étoit trop sensible à l'amour et trop sensible à ce qui regardoit Consalve pour n'être pas touché de son malheur. Il examina avec lui ce qu'on pouvoit faire pour apprendre des nouvelles de Zaïde. Ils résolurent d'envoyer à Tortose, dans cette maison où il l'avoit entendue parler, pour tâcher au moins de s'instruire de sa patrie et du lieu où elle étoit allée. Consalve, qui avoit dessein de faire savoir à Alphonse tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit sorti de sa solitude, se servit de cette occasion pour lui écrire et pour lui renouveler les assurances de son amitié.

Cependant les Maures avoient profité des désordres du royaume de Léon : ils avoient surpris plusieurs villes, et continuoient encore à étendre leurs limites, sans avoir néanmoins déclaré la guerre. Don Garcie, poussé par son ambition naturelle, et se trouvant fortifié par la valeur de Consalve, résolut d'entrer dans leur pays et de reprendre tout ce qu'ils avoient usurpé. Don Ordogno, son frère, se joignit à lui, et ils mirent une puissante armée en campagne : Consalve en fut le général. Il fit en peu de temps des progrès considérables : il prit des villes, il eut l'avan-

tage en plusieurs combats, et enfin il assiégea Talavera, qui étoit une place importante par sa situation et par sa grandeur. Abdérame, roi de Cordoue, successeur d'Abdallah, vint lui-même s'opposer au roi de Léon. Il s'approcha de Talavera dans l'espérance d'en faire lever le siége. Don Garcie, avec le prince Ordogno son frère, prit la plus grande partie de l'armée pour l'aller combattre, et laissa Consalve avec le reste pour continuer le siége. Consalve s'en chargea avec joie; et l'assurance d'y réussir ou d'y trouver la mort ne lui laissa pas appréhender de mauvais succès. Il n'avoit point eu de nouvelles de Zaïde : il étoit plus tourmenté que jamais de la passion qu'il avoit pour elle et du désir de la revoir; de sorte qu'au travers de sa fortune et de sa gloire il n'envisageoit qu'une vie si désagréable, qu'il couroit avec ardeur aux occasions de la finir. Le roi marcha contre Abdérame; il le trouva campé dans un poste avantageux, à une journée de Talavera. Quelques jours se passèrent sans qu'ils en vinssent aux mains: les Maures ne vouloient pas sortir de leur poste, et don Garcie se trouvoit trop foible pour les y attaquer. Cependant Consalve jugea qu'il étoit impossible de continuer le siége, parce que, n'ayant pas assez de troupes pour investir toute la place, il y entroit du secours toutes les nuits, et que ce secours pouvoit enfin mettre les assiégés en état de faire des sorties qu'il ne pourroit soutenir. Comme il avoit déjà fait une brèche considérable, il résolut de hasarder un assaut général, et d'essayer, par une action si hardie, de réussir dans une chose qu'il croyoit désespérée. Il exécuta ce qu'il avoit résolu; et, après avoir donné tous les ordres nécessaires, il attaqua la ville avant que le jour parût, mais avec tant de courage et d'espérance de vaincre, qu'il inspira ces mêmes sentiments aux soldats. Ils firent des actions incroyables; et enfin, en moins de deux heures, Consalve se rendit maître de Talavera. Il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage; mais il étoit impossible d'arrêter des troupes qui avoient été animées par l'espérance du butin.

Comme il alloit lui-même par la ville pour prévenir le désordre, il vit un homme qui se défendoit seul contre plusieurs autres avec une valeur admirable, et qui, en se retirant, tâchoit de gagner un château qui ne s'étoit pas encore rendu. Ceux qui attaquoient cet homme le pressoient si vivement qu'ils l'alloient percer de plusieurs coups, si Consalve ne se fût jeté au milieu d'eux et ne leur eût commandé de se retirer. Il leur fit honte de l'action qu'ils vouloient faire : ils s'en excusèrent en lui disant que celui qu'ils attaquoient étoit le prince Zuléma, qui venoit de tuer un nombre infini des leurs, et qui vouloit se jeter dans le château. Ce nom étoit trop célèbre par la grandeur de ce prince et par le commandement général qu'il avoit dans les armées des Maures, pour n'être pas connu de Consalve. Il s'avança vers lui; et ce vaillant homme, voyant bien qu'il ne pouvoit plus se défendre, rendit son épée avec un air si noble et si hardi, que Consalve ne douta point qu'il ne fût digne de la grande réputation qu'il avoit acquise. Il le donna en garde à des officiers qui le suivoient, et marcha vers ce château pour le sommer de se rendre. Il promit la vie à ceux qui étoient dedans; on lui en ouvrit les portes : il apprit, en y entrant, qu'il y avoit beaucoup de dames arabes qui s'y étoient retirées. On le conduisit au lieu où elles étoient : il entra dans un appartement superbe orné avec toute la politesse des Maures. Plusieurs dames, à demi couchées sur des carreaux, ne faisoient voir que par un triste silence la douleur qu'elles avoient d'être captives. Elles étoient un peu éloignées, comme par respect, d'une personne magnifiquement habillée et assise sur un lit de repos. Sa tête étoit appuyée sur une de ses mains; de l'autre elle essuyoit ses larmes et cachoit son visage, comme si elle eût voulu retarder de quelques moments la vue de ses ennemis. Enfin, au bruit que firent ceux dont Consalve étoit suivi, elle se tourna et lui fit reconnoître Zaïde, mais Zaïde plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue, malgré la douleur et le trouble qui paroissoient sur son visage.

Consalve fut si surpris qu'il parut plus troublé que Zaïde; et Zaïde sembla se rassurer et perdre une partie de ses craintes à la vue de Consalve. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre; et prenant tous deux la parole, Consalve se servit de la langue grecque pour lui demander pardon de paroître devant elle comme un ennemi, dans le même moment que Zaïde lui disoit en espagnol qu'elle ne craignoit plus les malheurs qu'elle avoit appréhendés, et que ce ne seroit pas le premier péril dont il l'auroit garantie. Ils furent si étonnés de s'entendre parler leurs langues, et leur surprise leur jeta si vivement dans l'esprit les raisons qui les avoient obligés de les apprendre, qu'ils en rougirent, et demeurèrent quelque temps dans un profond silence. Enfin Consalve reprit la parole, et, continuant de se servir de la langue grecque : Je ne sais, madame, lui dit-il, si j'ai eu raison de souhaiter, autant que je l'ai fait, que vous me pussiez entendre : peut-être n'en serai-je pas moins malheureux; mais quoi qu'il puisse m'arriver, puisque j'ai la joie de vous revoir après en avoir tant de fois perdu l'espérance, je ne me plaindrai plus de ma fortune. Zaïde parut embarrassée de ce que lui disoit Consalve, et arrêtant sur lui ses beaux yeux, où il ne paroissoit néanmoins que de la tristesse : Je ne sais encore, lui dit-elle en sa langue, ne voulant plus lui parler espagnol, si mon père a pu échapper des périls où il s'est exposé dans cette journée : vous me permettrez bien de ne vous pas répondre pour demander de ses nouvelles. Consalve appela ceux qui se trouvèrent proche de lui pour s'enquérir de ce qu'elle vouloit savoir. Il eut le plaisir d'apprendre que ce prince à qui il venoit de sauver la vie étoit le père de Zaïde; et elle parut avoir beaucoup de joie de savoir par quel bonheur son père avoit été garanti de la mort. Ensuite Consalve fut obligé de faire des civilités à toutes les autres dames qui étoient dans le château : il fut fort surpris d'y trouver don Olmond, dont on n'avoit point eu de nouvelles depuis qu'il étoit parti de Léon pour le chercher. Après avoir satisfait à ce qu'il devoit à un ami si

fidèle, il revint dans le lieu où étoit Zaïde. Comme il commençoit à lui parler, on le vint avertir que le désordre étoit si grand dans la ville, que sa présence seule pouvoit l'arrêter. Il fut contraint d'aller où son devoir l'appeloit. Il donna tous les ordres qu'il jugea nécessaires pour apaiser le tumulte que faisoient naître l'avarice des soldats et la terreur des habitants : ensuite il dépêcha un courrier au roi pour lui donner avis de la prise de la ville, et revint avec empressement auprès de Zaïde. Toutes les dames qui étoient auprès d'elle s'éloignèrent par hasard : il voulut profiter des moments où il pouvoit l'entretenir; mais, comme il avoit dessein de lui parler de sa passion, il sentit un trouble extraordinaire; et il connut bien que ce n'étoit pas toujours assez de pouvoir être entendu pour se déterminer à se vouloir faire entendre. Il craignit néanmoins de perdre une occasion qu'il avoit tant souhaitée; et, après avoir admiré quelque temps la bizarrerie de leur aventure, d'avoir été si longtemps ensemble sans se connoître et sans se parler : Nous sommes bien éloignés, dit Zaïde, de retomber dans le même embarras, puisque j'entends la langue espagnole et que vous entendez la mienne. Je m'étois trouvé si malheureux de ne la pas entendre, répondit Consalve, que je l'ai apprise sans espérer même qu'elle pût me servir à réparer ce que j'avois souffert de ne la pas savoir. Pour moi, reprit Zaïde en rougissant, j'ai appris l'espagnol, parce qu'il est difficile de n'apprendre pas la langue du pays où l'on demeure, et que l'on est dans une peine continuelle lorsqu'on ne peut se faire entendre. Je vous entendois souvent, madame, répliqua Consalve, et quoique je ne susse pas votre langue, il y a eu bien des heures où j'aurois pu rendre un compte exact de vos sentiments, et je suis persuadé que vous voyiez encore mieux les miens que je ne voyois les vôtres. Je vous assure, répondit Zaïde, que je suis moins habile que vous ne pensez, et que tout ce que j'ai pu juger, c'est que vous aviez quelquefois beaucoup de tristesse. Je vous en disois la cause, répondit Consalve,

et je crois que, sans savoir ce que signifioient mes paroles, vous n'avez pas laissé de m'entendre. Ne vous en défendez point, madame : vous m'avez répondu, sans me parler, avec une sévérité dont vous devez être satisfaite; mais puisque j'ai pu connoître votre indifférence, comment n'auriez-vous pas connu des sentiments qui paroissent plus aisément que l'indifférence, et qui s'expliquent souvent malgré nous? J'avoue néanmoins que j'ai vu quelquefois vos beaux yeux tournés sur moi d'une manière qui m'auroit donné de la joie si je n'avois cru devoir ce qu'ils avoient de favorable à la ressemblance de quelque autre. Je ne désavouerai pas, reprit Zaïde, que je n'aie trouvé que vous ressembliez à quelqu'un; mais vous n'auriez pas sujet de vous plaindre, si je vous disois que j'ai souvent souhaité que vous pussiez être celui à qui vous ressemblez. Je ne sais, madame, répondit Consalve, si ce que vous me dites m'est favorable; et je ne puis vous en rendre grâces si vous ne me l'expliquez mieux. Je vous en ai trop dit pour vous l'expliquer, répliqua Zaïde, et mes dernières paroles m'engagent à vous en faire un secret. Je suis bien destiné au malheur de ne vous pas entendre, reprit Consalve, puisque, même en me parlant espagnol, je ne sais ce que vous me dites. Mais, madame, avez-vous la cruauté d'ajouter encore des incertitudes à celles où je vis depuis si longtemps? Il faut que je meure à vos pieds, ou que vous me disiez qui vous avez pleuré dans la solitude d'Alphonse, et qui est celui à qui mon malheur ou mon bonheur veulent que je ressemble. Ma curiosité ne s'arrêteroit pas sans doute à ces deux choses, si le respect que j'ai pour vous ne la retenoit; mais j'attendrai que le temps et votre bonté me permettent de vous en demander davantage.

Comme Zaïde alloit répondre, des dames arabes qui étoient dans le château demandèrent à parler à Consalve: et il vint ensuite tant d'autres personnes, qu'avec le soin qu'apporta cette

princesse à éviter de l'entretenir en particulier, il lui fut impossible d'en retrouver l'occasion.

Il se renferma seul pour s'abandonner au plaisir d'avoir retrouvé Zaïde, et de l'avoir retrouvée dans un lieu dont il étoit le maître : il croyoit même avoir remarqué dans ses yeux quelque joie de le revoir : il étoit bien aise qu'elle eût appris l'espagnol, et elle s'étoit servie de cette langue avec tant de promptitude, sitôt qu'elle l'avoit vu, qu'il se flattoit d'avoir eu quelque part au soin qu'elle avoit eu de l'apprendre. Enfin la vue de Zaïde et l'espérance de n'en être pas haï faisoient sentir à Consalve ce qu'un amant, qui n'est pas assuré d'être aimé, peut sentir de plus agréable.

Don Olmond revint du château, où il l'avoit envoyé, pour y faire entrer des troupes, et interrompit sa rêverie. Comme il l'avoit trouvé dans le même lieu que Zaïde, il crut qu'il pourroit l'instruire de la naissance et des aventures de cette belle princesse. Il appréhenda néanmoins qu'il n'en fût amoureux; et la crainte de trouver encore un rival en un homme qu'il croyoit son ami arrêta longtemps sa curiosité; mais il ne put en être le maître; et après avoir demandé à don Olmond quelle aventure l'avoit conduit à Talavera, et avoir su qu'il avoit été fait prisonnier en allant le chercher à Tarragone, il lui parla de Zuléma pour lui parler ensuite de Zaïde.

Vous savez, lui dit don Olmond, qu'il est neveu du calife Osman, et qu'il seroit à la place du caïmacan qui règne aujourd'hui, s'il avoit eu autant de bonheur qu'il mérite d'en avoir. Il tient un rang considérable parmi les Arabes : il est venu en Espagne pour être général des armées du roi de Cordoue, et il y vit avec une grandeur et une dignité dont j'ai été surpris. Je trouvai ici, en y arrivant, une cour très-agréable. Bellénie, femme du prince Osmin, frère de Zuléma, y étoit alors. Cette princesse n'est pas moins révérée par sa vertu que par sa naissance. Elle avoit avec elle la princesse Félime, sa fille, dont l'es-

prit et le visage sont pleins de charmes, bien qu'il y ait dans l'un et dans l'autre beaucoup de langueur et de mélancolie. Vous avez vu l'incomparable beauté de Zaïde, et vous pouvez juger quel fut mon étonnement de trouver à Talavera tant de personnes dignes d'admiration. Il est vrai, répondit Consalve, que Zaïde est la plus parfaite beauté que j'aie jamais vue; et je ne doute point qu'elle n'ait ici un grand nombre d'amants attachés à elle. Alamir, prince de Tharse, en est passionnément amoureux, répliqua don Olmond; il a commencé à l'aimer en Chypre, et il en étoit parti avec elle. Zuléma fit naufrage aux côtes de Catalogne : il est venu depuis en Espagne, et Alamir est venu à Talavera chercher Zaïde.

Les paroles de don Olmond donnèrent un coup mortel à Consalve : il y trouva la confirmation de ses soupçons; et il vit en un moment que tout ce qu'il s'étoit imaginé étoit véritable. L'espérance de s'être trompé, dont il s'étoit flatté tant de fois, l'abandonna entièrement; et la joie que lui avoit donnée la conversation qu'il venoit d'avoir avec Zaïde ne servit qu'à augmenter sa douleur. Il ne douta plus que les larmes qu'elle avoit répandues chez Alphonse ne fussent pour Alamir, que ce ne fût à lui à qui il ressembloit, et que ce ne fût par lui qu'elle eût été enlevée des côtes de Catalogne. Ces pensées lui donnèrent une si cruelle douleur que dom Olmond crut qu'il étoit malade, et lui en témoigna de l'inquiétude. Consalve ne voulut pas lui apprendre le sujet de son affliction : il trouva de la honte à lui avouer qu'il étoit encore amoureux après avoir été si maltraité par l'amour : il lui dit que son mal se passeroit bientôt, et il lui demanda s'il avoit vu Alamir, s'il étoit digne de Zaïde, et s'il en étoit aimé. Je ne l'ai point vu, reprit don Olmond : il étoit allé joindre Abdérame avant que l'on m'eût conduit en cette ville. Sa réputation est grande; je ne sais s'il est aimé de Zaïde, mais je crois qu'il est difficile qu'elle méprise un prince aussi aimable que j'ai ouï dépeindre Alamir; et il pa-

roit si attaché à elle, qu'il est difficile de croire qu'il en soit entièrement dédaigné. La princesse Félime, avec qui j'ai fait une amitié particulière, malgré la retraite où vivent les personnes de sa nation et de sa naissance, m'a souvent parlé d'Alamir; et, à en juger par ce qu'elle m'en a dit, on ne peut être ni plus honnête homme ni plus amoureux. Si Consalve eût suivi ses sentiments, il eût fait encore plusieurs questions à don Olmond, mais il étoit retenu par la crainte de découvrir ce qu'il lui vouloit cacher. Il lui demanda seulement ce qu'étoit devenue Félime : don Olmond lui répondit qu'elle avoit suivi la princesse sa mère à Oropèze, où Osmin commandoit un corps d'armée.

Consalve se retira ensuite sur le prétexte de chercher du repos, mais ce ne fut en effet que pour être en liberté de s'affliger et de faire réflexion sur l'opiniâtreté de son malheur. Pourquoi ai-je retrouvé Zaïde, disoit-il, avant d'apprendre qu'Alamir en est aimé? Si j'en eusse été assuré dans le temps que je l'avois perdue, j'aurois moins souffert de son absence : je me serois moins abandonné à la joie de la revoir, et je ne sentirois pas la cruelle douleur de perdre les espérances qu'elle me vient de donner. Quelle destinée est la mienne, que même la douceur de Zaïde ne serve qu'à me rendre malheureux! Pourquoi témoigner qu'elle souffre mon amour, si elle approuve celui d'Alamir? Et que veut dire ce souhait que je puisse être celui à qui je ressemble?

De pareilles réflexions augmentoient encore sa tristesse; et le jour suivant, qu'il devoit attendre avec tant d'impatience, et qui lui devoit être si agréable, puisqu'il étoit assuré de voir Zaïde et de lui parler, lui parut le plus affreux de sa vie quand il pensa qu'en la voyant il n'auroit rien à espérer que la confirmation de son malheur.

Sur le milieu de la nuit, celui qui étoit allé porter au roi la nouvelle de la prise de la ville revint avec un ordre pour Con-

salve de partir à l'heure même, et d'aller joindre l'armée avec toute la cavalerie. Don Garcie savoit que les Maures attendoient un secours considérable; et, quand il eut appris que Consalve avoit emporté Talavera, il crut qu'il falloit profiter de cette victoire, et rassembler toutes ses troupes pour attaquer les ennemis avant qu'ils fussent fortifiés par ce nouveau secours. Quelque difficulté que Consalve trouvât à exécuter l'ordre du roi, par l'embarras de faire marcher des soldats qui étoient encore fatigués du travail de la nuit précédente, le désir d'être à la bataille le fit agir avec tant d'ardeur, qu'il les mit en peu de temps en état de partir, et il se fit la cruelle violence de quitter Zaïde sans lui dire adieu. Il ordonna que l'on conduisît Zuléma dans le château où étoit cette princesse, et il commanda à celui qui la gardoit de lui dire les raisons qui l'obligeoient à quitter Talavera avec tant de précipitation.

A la pointe du jour, il se mit à la tête de la cavalerie et commença à marcher avec une tristesse proportionnée au sujet qu'il en croyoit avoir. En approchant du camp il rencontra le roi, qui venait au-devant de lui : il mit pied à terre et alla lui rendre compte de ce qui s'étoit passé à la prise de Talavera. Après lui avoir parlé de ce qui regardoit la guerre, il lui parla de ce qui regardoit son amour. Il lui apprit qu'il avoit retrouvé Zaïde, mais qu'il avoit aussi trouvé ce rival dont la seule idée lui avoit donné tant d'inquiétude. Le roi lui témoigna combien il s'intéressoit dans toutes les choses qui le touchoient, et combien il étoit satisfait de la victoire qu'il venoit de remporter. Consalve alla ensuite faire camper ses troupes et les mettre en état, par quelques heures de repos, de se préparer à la bataille que l'on avoit dessein de donner. La résolution n'en étoit pas encore prise : le poste avantageux des ennemis, leur nombre, et le chemin qu'il falloit faire pour aller à eux, rendoient cette résolution difficile à prendre et périlleuse à exécuter. Consalve néanmoins opina à la donner; et l'espérance de trouver Alamir dans le combat

lui fit soutenir son opinion avec tant de force, que la bataille fut résolue pour le lendemain.

Les Arabes étoient campés dans une plaine à la vue d'Almaras; leur camp étoit environné d'un grand bois, en sorte que l'on ne pouvoit aller à eux que par un défilé si dangereux à passer qu'il ne sembloit pas qu'on dût l'entreprendre. Toutefois Consalve, à la tête de la cavalerie, commença le premier à traverser ce bois, et parut dans la plaine, suivi de quelques escadrons. Les Arabes, surpris de voir leurs ennemis si proches, employèrent à prendre leur résolution le temps qu'ils devoient employer à combattre, et donnèrent le loisir aux Espagnols de passer toutes leurs troupes et de se ranger en bataille. Consalve marcha droit à eux avec l'aile gauche, enfonça leurs escadrons, et les mit en fuite. Il ne s'abandonna pas à poursuivre les fuyards; et, cherchant partout le prince de Tharse et de nouvelles victoires, il tourna tout court sur l'infanterie des Arabes. Cependant l'aile droite n'avoit pas eu un succès si favorable : les Arabes l'avoient rompue et dispersée jusqu'au corps de réserve que commandoit le roi de Léon: mais ce roi avoit arrêté leur victoire, et les avoit repoussés jusqu'aux portes d'Almaras, en sorte qu'il ne restoit de leur armée que l'infanterie, où étoit Abdérame, et que Consalve venoit d'attaquer. Cette infanterie l'attendit de pied ferme, et, ouvrant ses bataillons, les gens de trait firent un effet si prodigieux, que les troupes espagnoles ne les purent soutenir. Consalve les remit en ordre, et recommença la même attaque jusqu'à trois fois. Enfin il enveloppa cette infanterie de tous côtés; et, touché de voir périr de si braves gens, il cria qu'on leur fît quartier. Ils mirent tous les armes bas, et, se jetant en foule autour de lui, ils sembloient n'avoir d'autre application qu'à admirer sa clémence, après avoir éprouvé sa valeur. Dans ce moment, le roi de Léon vint joindre Consalve, et lui donna toutes les louanges que méritoit sa valeur. Ils surent que le roi Abdérame s'étoit

dégagé pendant le dernier combat, et s'étoit retiré dans Almaras.

La gloire que Consalve avoit acquise dans cette journée devoit lui donner quelque joie; mais il ne sentit que la douleur de n'y avoir pas laissé la vie, et de n'avoir pu trouver Alamir.

Il sut des prisonniers que ce prince n'étoit pas dans l'armée; qu'il commandoit le secours que les ennemis attendoient, et que c'étoit l'espérance de ce secours qui leur avoit fait essayer de retarder la bataille.

Comme les Arabes avoient ramassé une partie de leur armée; qu'ils étoient fortifiés par les troupes qu'Alamir avoit amenées, et qu'ils avoient devant eux une grande ville que l'on n'osoit assiéger à leur vue, le roi de Léon ne pouvoit espérer d'autre avantage de sa victoire que la gloire de l'avoir remportée. Néanmoins Abdérame, sous le prétexte d'enterrer les morts, demanda une trêve de quelques jours, dans le dessein de commencer une négociation pour la paix.

Pendant cette trêve, un jour que Consalve passoit d'un quartier à l'autre, il vit sur une petite éminence deux cavaliers de l'armée ennemie qui se défendoient contre plusieurs cavaliers espagnols, et qui, malgré leur résistance, étoient près d'être accablés par le nombre de ceux qui les attaquoient. Il fut étonné de voir ce combat pendant la trêve, et de le voir si inégal. Il envoya quelqu'un des siens à toute bride pour le faire cesser et pour en savoir la cause. On lui vint dire que ces deux cavaliers arabes avoient voulu passer auprès des gardes avancées; qu'on les avoit arrêtés avec insolence; qu'ils avoient mis l'épée à la main, et que la cavalerie, qui s'étoit trouvée en ce lieu, les avoit attaqués. Consalve commanda à un officier d'aller de sa part faire des excuses à ces deux cavaliers, et de les conduire jusque hors du camp, du côté qu'ils voudroient aller. Il continua ensuite la visite des quartiers, et alla passer à celui du roi, en sorte qu'il ne revint que fort tard à son logement. Le lendemain, l'officier

qui avoit conduit ces deux cavaliers arabes le vint trouver. Seigneur, lui dit-il, un de ceux que vous nous aviez donné ordre d'escorter nous a chargés de vous dire qu'il est bien fâché qu'une affaire importante, qui n'a rien de commun avec la guerre, l'empêche de vous venir remercier, et qu'il est bien aise de vous apprendre que c'est le prince Alamir qui vous est redevable de la vie. Lorsque Consalve entendit le nom d'Alamir, et qu'il pensa que ce rival, qu'il avoit eu tant d'envie d'aller chercher par toute la terre, lors même qu'il n'en connoissoit ni le nom ni la patrie, venoit de passer dans le camp et à sa vue pour aller sans doute trouver Zaïde, il demeura comme accablé, et il ne lui resta de force que pour demander quel chemin avoit pris Alamir. Quand on lui eut répondu que c'étoit celui de Talavera, il congédia tous ceux qui étoient dans sa tente, et demeura abandonné au désespoir de n'avoir pas connu le prince de Tharse.

Quoi! disoit-il, non-seulement il échappe à ma vengeance, mais je lui ouvre encore les chemins pour aller voir Zaïde! A l'heure que je parle, il la voit, il est auprès d'elle, il lui apprend son passage dans ce camp; et ce n'est que pour insulter à mon malheur qu'il a voulu que je susse qu'il étoit Alamir. Peut-être ne jouira-t-il pas longtemps de mon infortune, et je soulagerai ma douleur par le plaisir de me venger.

Il prit dans ce moment la résolution de se dérober de l'armée, de s'en aller à Talavera troubler par sa présence l'entrevue d'Alamir et de Zaïde, et d'ôter la vie à son rival, ou de mourir aux yeux de cette princesse. Comme il cherchoit les moyens d'exécuter ce qu'il avoit résolu, on lui vint dire qu'il paroissoit des troupes ennemies à quelques lieues du camp, et que le roi lui ordonnoit de les aller reconnoître. Il fut contraint d'obéir et de retarder l'exécution de son dessein. Il monta à cheval; mais, quand il eut marché quelque temps, il apprit, en sortant d'un bois, que les troupes qu'on avoit vues n'étoient composées que de quelques Arabes qui revenoient d'escorter un convoi. Il fit

prendre le chemin du camp à la cavalerie qui étoit avec lui; et, suivi seulement de quelques-uns des siens, il commença à marcher lentement, afin de demeurer dans le bois et de prendre le chemin de Talavera, sitôt que les troupes seroient un peu éloignées. Comme il fut au milieu d'une grande-route, il rencontra un cavalier arabe de fort bonne mine qui suivoit assez tristement le même chemin. Ceux qui accompagnoient Consalve prononcèrent son nom par hasard A ce nom de Consalve, ce cavalier revint de la rêverie où il paroissoit plongé, et leur demanda si celui qui marchoit seul étoit Consalve. Sitôt qu'on lui eut répondu que c'étoit lui-même : Je serai bien aise, dit-il assez haut, de voir un homme d'un mérite si extraordinaire, et de le pouvoir remercier de la grâce que j'en ai reçue. En disant ces paroles, il s'avança vers Consalve, en portant la main à la visière de son casque pour le saluer; mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur son visage : O dieux! s'écria-t-il, est-il possible que ce soit Consalve? Et le regardant attentivement, il demeura immobile, comme un homme frappé d'une grande surprise et combattu par des sentiments bien différents. Après avoir demeuré quelque temps en cet état : Alamir, s'écria-t-il tout d'un coup, ne doit pas laisser vivre celui à qui Zaïde est destinée, ou celui à qui elle se destine elle-même. Consalve, qui avoit paru étonné de l'action et des premières paroles de ce cavalier, et qui néanmoins en attendoit la suite avec tranquillité, fut frappé, à son tour, d'une surprise extraordinaire lorsqu'il entendit les noms de Zaïde et d'Alamir, et qu'il jugea qu'il avoit devant lui ce redoutable rival qu'il alloit chercher avec tant de haine et de désir de vengeance. Je ne sais, lui répondit-il, si Zaïde m'est destinée; mais si vous êtes le prince de Tharse, comme vous me donnez lieu de le croire, n'espérez pas d'en être possesseur que par ma mort. Vous ne le serez aussi que par la mienne, répliqua Alamir; et je ne vois que trop, par vos paroles, que vous êtes celui qui cause mon infortune. Consalve n'entendit ces derniers

mots que confusément; il se retira de quelques pas, et retint l'impatience qui l'emportoit à combattre. Pour empêcher que leur combat ne fût interrompu, il ordonna à ceux qui le suivoient de s'éloigner; et il le leur ordonna avec tant d'autorité qu'ils n'osèrent lui désobéir; mais ils s'en allèrent en diligence, pour faire revenir quelques-uns des principaux officiers de l'armée qui venoient de quitter Consalve, et qui ne pouvoient encore être fort éloignés. En même temps Consalve et Alamir commencèrent un combat où la valeur et le courage firent paroître tout ce qu'ils ont jamais eu de grand et d'admirable. Alamir fut blessé en tant d'endroits que les forces commencèrent à lui manquer; et, bien que Consalve le fût aussi, la vue d'une prochaine victoire lui donnoit une nouvelle ardeur qui le rendoit maître de la vie de ce prince. Le roi, qui s'étoit trouvé près du bois, attiré par les cris de ceux que Consalve avoit fait éloigner, arriva dans cet endroit et sépara les combattants. Il apprit par l'écuyer d'Alamir, qui survint dans ce moment, le nom de son maître; et Consalve, voyant que ce prince perdoit des ruisseaux de sang, commanda qu'on le secourût.

Si le roi eût suivi ses sentiments, il auroit donné des ordres contraires; il se contenta néanmoins d'ordonner qu'on lui répondît de la personne du prince de Tharse, et tourna toutes ses pensées à la conservation de son favori. Il le fit transporter au camp. Alamir n'étoit pas en état d'être porté si loin, et on le mit dans un château qui se trouva assez proche. Sitôt que Consalve fut arrivé, le roi voulut savoir le jugement des médecins sur ses blessures; ils l'assurèrent qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Don Garcie ne put le quitter sans apprendre de sa bouche la cause de ce combat. Consalve, qui ne lui cachoit rien, lui en avoua la vérité; et le roi, craignant de nuire à sa santé par une trop longue conversation, voulut le laisser en repos. Mais Consalve, le retenant, lui dit : Ne m'abandonnez pas, seigneur, au désordre et à la confusion de mes pensées: aidez-moi à démêler

le nouvel embarras où me mettent les actions et les paroles d'Alamir. Il me rencontre sans qu'il paroisse me chercher; il m'aborde comme un homme qui veut me faire des remercîments, et tout d'un coup je le vois surpris, troublé, et prêt à mettre l'épée à la main. Qu'a-t-il appris, en me voyant, qui lui ait fait changer de sentiments? Qui lui fait imaginer que Zaïde m'est destinée ou par Zuléma ou par elle-même? Il ne peut avoir appris que de sa propre bouche que je suis son rival; et, si elle lui a rendu compte de mon amour, ce n'est pas d'une manière qui lui puisse donner lieu de me craindre. Il sait bien aussi qu'elle ne m'est pas destinée par Zuléma, qui ne me connoît point, qui ignore les sentiments que j'ai pour sa fille, et dont la religion est opposée à la mienne. Quel fondement peuvent donc avoir ses paroles? et par quelle raison mon visage attire-t-il sa colère plutôt que mon nom? Il est difficile, mon cher Consalve, répondit le roi, de démêler cette aventure; j'y pense avec attention; mais je n'imagine rien où je puisse m'arrêter. Ne seroit-ce point, reprit-il tout d'un coup, qu'Alamir vous auroit vu dans la solitude d'Alphonse lorsque vous portiez le nom de Théodoric, et que ce n'est qu'à votre visage qu'il vous a reconnu pour son rival? Ah! seigneur, répliqua Consalve, j'ai déjà eu la même pensée; mais je l'ai trouvée si cruelle, que je n'ai pu m'y arrêter. Seroit-il possible qu'Alamir eût été caché dans ce désert? Seroit-il possible que la joie qui me paroissoit quelquefois dans les yeux de Zaïde, et qui faisoit tout mon bonheur, n'eût été que les restes de ce qu'avoit produit la vue d'Alamir? Mais, seigneur, continua-t-il, je ne quittois quasi point Zaïde; j'aurois vu ce prince s'il étoit venu chez Alphonse; et, de plus, cette princesse sait qui je suis; il vient de la voir, il ne faut pas douter qu'elle ne le lui ait appris : ainsi il connoissoit Consalve pour l'amant de Zaïde lorsqu'il m'a rencontré. Je ne puis comprendre qui a causé un changement si prompt, et je trouve de l'impossibilité à tout ce que j'imagine. Êtes-vous bien assuré, repartit le roi,

qu'Alamir ait vu Zaïde? Il passa hier assez tard dans le camp : vous l'avez rencontré ce matin : il me semble qu'il est difficile d'avoir été à Talavera, et d'en être revenu en si peu de temps. Mais il m'est aisé de m'en éclaircir, ajouta-t-il ; deux officiers de mes troupes ont dit qu'ils avoient passé la nuit au même lieu que ce prince, et nous saurons d'eux où ils l'ont rencontré. Le roi commanda à l'heure même qu'on lui fît venir ces officiers; et, lorsqu'ils furent venus, il leur ordonna de dire en quel lieu et à quelle heure ils avoient trouvé Alamir.

Seigneur, répondit l'un des deux, nous revenions hier d'Ariobisbe, où l'on nous avoit envoyés; nous passâmes le soir dans un grand bois, qui est à trois ou quatre lieues du camp : nous mîmes pied à terre, et nous nous endormîmes dans ce bois. J'entendis du bruit : je m'éveillai, et je vis d'assez loin, au travers des arbres, ce prince arabe qui parloit à une femme magnifiquement habillée. Après une longue conversation, cette femme le quitta et vint s'asseoir avec une autre, proche du lieu où j'étois. Elle parloient assez haut, mais je n'entendois pas ce qu'elles disoient, parce qu'elles parloient une langue que je ne connois point, et qui n'est pas celle des Arabes. Elles nommèrent plusieurs fois Alamir; et, quoiqu'elles fussent tournées en sorte que je ne pouvois voir leur visage, il me sembla que celle qui avoit parlé à ce prince pleuroit extrêmement. Enfin elles s'en allèrent; j'entendis marcher des chariots et beaucoup de chevaux du côté de Talavera. J'éveillai mon camarade; nous reprîmes notre chemin, et nous vîmes de loin Alamir couché au pied d'un arbre, comme un homme qui se trouvoit mal. Son écuyer me demanda s'il pourroit arriver de jour au camp des Arabes; je lui dis que non; et ils ont passé la nuit dans le même village que nous.

Le roi se repentit d'avoir fait parler ces officiers; et, sitôt qu'ils furent retirés : Vous voyez, seigneur, dit Consalve, si j'ai eu tort de croire qu'Alamir avoit vu Zaïde. Mais trouvez-vous

possible qu'elle soit sortie de Talavera, répondit le roi, puisqu'elle y est prisonnière? Mon malheur, répliqua Consalve, ne me laisse pas manquer aux choses qui me peuvent nuire. J'ai donné ordre, en partant, que Zaïde eût la liberté de se promener hors de la ville toutes les fois qu'elle le voudroit : elle attendoit Alamir dans ce bois. Il avoit raison de me mander qu'une affaire importante, qui ne regardoit point la guerre, l'empêchoit de s'arrêter dans le camp. Il la vit donc hier, elle pleuroit après l'avoir quitté : il est donc vrai que Zaïde aime Alamir, et il ne me reste plus d'incertitude. Laissez-moi mourir, seigneur; abandonnez le soin d'un homme qui est trop persécuté de la fortune pour mériter vos bontés; je suis honteux d'être aimé de vous, et d'être misérable.

Don Garcie étoit sensiblement touché de l'état où il voyoit Consalve; et il essayoit de lui faire trouver quelque consolation dans les témoignages de son amitié.

Le lendemain on sut que le prince de Tharse étoit très-dangereusement blessé; et, les jours suivants, la fièvre lui prit si violemment qu'on désespéra quasi de sa vie. Consalve s'imagina que Zaïde ne pourroit savoir le danger où étoit ce prince sans envoyer apprendre de ses nouvelles; il donna charge à un de ses gens à qui il se fioit, d'aller tous les jours au château où l'on gardoit Alamir, et de découvrir s'il ne venoit personne pour essayer de le voir. Il eût bien voulu aussi s'éclaircir de cette ressemblance qui lui avoit donné tant de curiosité; mais l'extrémité où étoit ce prince ne laissoit pas son visage en état de distinguer aucun de ses traits.

Celui qui avoit été chargé d'aller à ce château s'acquitta de sa commission avec soin : il apprit à Consalve que, depuis qu'Alamir étoit malade, on n'avoit point demandé à lui parler; mais que des gens inconnus venoient tous les jours savoir l'état de sa santé, sans dire le nom de ceux qui les y envoyoient. Quoique Consalve ne doutât point qu'Alamir ne fût aimé de Zaïde, toutes

les choses qui l'en assuroient lui donnoient une nouvelle douleur. Le roi entra dans sa tente, qu'il étoit encore agité de l'affliction qu'il venoit de recevoir; et, craignant que tant de déplaisirs ne missent enfin sa vie en danger, il défendit à ceux qui l'approchoient de lui parler d'Alamir et de la princesse Zaïde.

Cependant la trêve étoit finie, et les deux armées ne demeuroient pas inutiles. Abdérame assiégea une petite place dont la foiblesse ne lui faisoit pas appréhender de résistance, néanmoins il arriva que le prince de Galice, proche parent de don Garcie, qui s'étoit retiré dans cette place pour se guérir de quelques blessures qu'il avoit reçues à la bataille, entreprit de la défendre, par une résolution où il y avoit plus de témérité que de courage. Abdérame s'en trouva si indigné que, lorsque cette ville fut contrainte de se rendre, il fit trancher la tête à ce prince. Ce n'étoit pas la première fois que les Maures avoient abusé de leur victoire, et traité les plus grands seigneurs d'Espagne avec une inhumanité sans exemple. Don Garcie fut extrêmement irrité de la mort du prince de Galice. Les troupes espagnoles ne le furent pas moins : elles aimoient ce prince; et, déjà lassées de tant de cruautés dont on n'avoit point tiré vengeance, elles s'assemblèrent en tumulte, et demandèrent au roi qu'on traitât Alamir de la même manière qu'on avoit traité le prince de Galice. Le roi y consentit : il auroit été dangereux de refuser des troupes aussi animées. Il manda au roi de Cordoue qu'il feroit trancher la tête au prince de Tharse, sitôt qu'il seroit en meilleur état, et que ses blessures permettroient d'en faire un spectacle public et de lui ôter la vie, sans qu'il parût qu'on n'eût fait que hâter sa mort.

Consalve ignoroit, par les ordres que le roi avoit donnés, ce qui se passoit au sujet de ce prince. Quelques jours après, on lui vint dire que don Olmond demandoit à le voir. Il commanda qu'on le fît entrer; et cet écuyer, après lui avoir dit que son

maître étoit bien fâché que les ordres du roi le retinssent à Baragel et l'empêchassent de venir apprendre de ses nouvelles, lui remit plusieurs lettres entre les mains. Consalve ouvrit celle qui s'adressoit à lui, et y lut ces paroles :

« Si je ne savois combien vous aimez à faire de grandes actions, je ne vous enverrois pas la lettre que je vous envoie, et je croirois faire une chose inutile de vous parler en faveur de votre ennemi ; mais je vous connois trop pour douter que vous ne receviez avec joie la prière que l'on m'oblige de vous faire. Quelque justice qu'il y ait à traiter le prince de Tharse comme on a traité le prince de Galice, ce sera une action digne de vous de conserver un homme du mérite et de la qualité d'Alamir. Il me semble aussi que vous devez accorder quelque pitié à une passion qui ne vous est pas inconnue. »

Le nom d'Alamir et la fin de cette lettre causèrent un trouble extraordinaire à Consalve ; il demanda à l'écuyer de don Olmond l'explication de ce que son maître lui mandoit du prince de Galice ; et quoique cet écuyer ne dût pas croire qu'il ignorât ce qui s'étoit passé, il ne laissa pas de le lui apprendre en peu de mots. Consalve lut la lettre que don Olmond lui envoyoit ; elle ne contenoit que ces paroles :

« Vous pouvez tout sur Consalve ; faites qu'il sauve Alamir de la colère du roi de Léon. En le garantissant de la mort qu'on lui prépare, il ne lui sauvera pas la vie ; ses blessures la lui ôteront bientôt ; et Consalve est déjà assez vengé de ce malheureux prince, puisqu'on est contraint de recourir à lui pour sa conservation. Travaillez-y, je vous en conjure : vous sauverez plus d'une vie en sauvant celle d'Alamir. »

Ah ! Zaïde, s'écria Consalve, Félime n'écrit que par vos ordres, et vous m'ordonnez par cette lettre de vous conserver Ala-

mir. Quelle inhumanité est la vôtre! et à quelle extrémité me réduisez-vous? N'est-ce pas assez que je supporte mes malheurs? faut-il encore que je travaille à conserver celui qui les cause? Dois-je m'opposer à la résolution du roi? Elle est juste; il a été contraint de la prendre, et je n'y ai point eu de part. Je devrois laisser périr Alamir, si je ne savois point qu'il est mon rival, et qu'il est aimé de Zaïde; mais je le sais, et cette raison, toute cruelle qu'elle est, ne me permet pas de consentir à sa perte. Quelle loi, reprit-il, me veux-je imposer, et quelle générosité m'oblige à conserver Alamir? Parce que je sais qu'il m'ôte Zaïde, faut-il que je lui sauve la vie? Dois-je prétendre que, pour me l'accorder, le roi se mette au hasard de faire révolter son armée? Abandonnerai-je les intérêts de don Garcie pour m'arracher la douce espérance dont la mort d'Alamir vient me flatter? Ce prince seul me dispute Zaïde: et quelque prévenue qu'elle soit en sa faveur, si elle ne doit jamais le revoir, je pourrois m'assurer d'être heureux.

Après ces paroles, il demeura longtemps dans un silence où il paroissoit enseveli: ensuite il se leva tout d'un coup; et quoiqu'il fût dans une foiblesse extraordinaire, il se fit conduire chez le roi. Ce prince fut très-surpris de le voir, et il le fut encore davantage lorsqu'il sut ce qu'il venoit lui demander.

Seigneur, lui dit Consalve, si vous avez quelque considération pour moi, il faut m'accorder la vie d'Alamir : je ne puis vivre si vous consentez à sa mort. Que dites-vous, Consalve? lui repartit le roi; et par quelle aventure la vie d'un homme qui fait votre malheur devient-elle nécessaire à votre repos? Zaïde, seigneur, m'ordonne de la conserver, répliqua-t-il; je dois répondre à la bonne opinion qu'elle a de moi. Elle sait que je l'adore, et que je dois haïr ce prince: cependant elle m'estime assez pour croire que, loin de consentir à sa perte, je travaillerai à le garantir de la mort qu'on lui prépare. Elle veut bien tenir de moi la vie de son amant; je vous la demande par toutes vos

bontés. Je ne dois pas écouter, lui repartit le roi, les sentiments que vous inspirent une générosité aveugle et un amour qui ne vous laisse plus de raison. Je dois agir selon mes intérêts et selon les vôtres. Le prince de Tharse doit mourir, pour apprendre au roi de Cordoue à mieux user des droits de la guerre; pour apaiser mes troupes qui sont prêtes à se révolter. Il doit mourir, pour vous laisser possesseur de Zaïde, et pour ne plus troubler votre repos. Ah! seigneur, reprit Consalve, trouverois-je du repos à voir Zaïde irritée contre moi et désespérée de la mort de son amant? Je ne dois plus penser à disputer Zaïde à Alamir vivant ni à Alamir mort. Il ne faut pas se rendre digne du mauvais traitement de la fortune par une opiniâtreté déraisonnable. Je veux que Zaïde me plaigne de ne m'avoir pas aimé; et je ne veux pas qu'elle puisse me mépriser ni me haïr. Prenez du temps, lui dit le roi, pour examiner ce que vous me demandez, et résolvez avec vous-même si vous le devez vouloir. Non, seigneur, répondit Consalve, je ne veux point avoir le loisir de changer de sentiments, et m'exposer à combattre une seconde fois les fausses et flatteuses espérances que la pensée de la mort d'Alamir m'a déjà données. Je ne veux pas même que Zaïde puisse croire que je sois irrésolu sur le parti que je dois prendre, et je vous demande la grâce de publier dès aujourd'hui que vous m'accordez la vie de ce prince. Je vous promets, lui répondit le roi, de vous en laisser le maître; mais attendez encore à le publier. Vous savez l'entreprise qui est faite sur Oropèze; les habitants doivent cette nuit nous en ouvrir les portes. Si ce dessein réussit, la joie d'un heureux succès mettra peut-être l'armée dans une disposition dont nous aurons moins à craindre. Félime sera entre nos mains; sachez par elle si Alamir est aimé. Éclaircissez votre destinée avant que de décider de celle de ce prince, et mettez-vous en état de prendre une résolution dont vous ne puissiez vous repentir. Mais, seigneur, répliqua Consalve, peut-être que Félime ne voudra pas m'apprendre les sentiments de

Zaïde. Pour l'obliger à vous en instruire, interrompit le roi, mandez à don Olmond que vous ne ferez pas ce qu'elle désire, si vous ne savez les véritables raisons qui lui font prendre tant de part à la conservation d'Alamir. C'est don Olmond qui est commandé pour entrer dans Oropèze ; et vous saurez par lui tout ce qu'il vous est important de savoir. J'y consens, seigneur, répondit Consalve, à condition que vous me permettrez d'obliger les soldats à vous venir demander eux-mêmes la conservation d'Alamir, dans le même moment qu'on saura la prise d'Oropèze. Comme Félime sera prisonnière, don Olmond pourra lui cacher la grâce que vous m'aurez accordée, jusqu'à ce qu'elle lui ait appris tout ce qui regarde ce prince. Zaïde saura que j'ai obéi à ses ordres dans le moment que je les ai reçus ; et elle jugera, par cette obéissance aveugle, que, si je renonce aux prétentions que j'avois sur son cœur, je n'étois pas indigne de le posséder.

Le roi consentit à tout ce que vouloit Consalve; mais en même temps il l'obligea d'écrire à don Olmond de la manière dont il l'avoit résolu. Ce prince passa une partie de la nuit avec son favori, qui succomboit sous l'effort qu'il venoit de faire, et qui sacrifioit à une exacte générosité, dont il n'attendoit point de gloire, toutes les espérances d'une passion dont son âme étoit possédée.

Le lendemain don Garcie reçut des nouvelles de l'entreprise d'Oropèze, qui avoit réussi comme on l'avoit espéré. Il le fit savoir à Consalve, et lui manda en même temps qu'il lui donnoit la liberté de travailler à la conservation d'Alamir. Consalve, avec la même ardeur que si le succès de son dessein lui eût assuré la conquête de Zaïde, se fit porter dans le camp ; et avec ce même visage et cette même voix dont il s'étoit servi en tant d'occasions pour inspirer aux soldats le courage de le suivre, il leur fit voir quelle honte ils attireroient sur lui en voulant ôter la vie à un prince qui n'étoit entre leurs mains que pour l'avoir attaqué. Il leur dit que, par cette mort, dont on le croiroit à jamais la cause,

ils lui faisoient perdre l'honneur qu'il avoit acquis avec eux en tant de combats; qu'il alloit à l'heure même se démettre du commandement de l'armée et quitter l'Espagne; qu'ils choisissent de lui voir prendre congé du roi, ou d'aller dans ce moment lui demander la vie du prince de Tharse. Les soldats lui laissèrent à peine achever ce qu'il avoit résolu de leur dire, se jetant en foule autour de lui, comme pour empêcher qu'il ne les quittât : ils le suivirent chez don Garcie, si animés par les paroles de leur général, qu'il eût été aussi dangereux de leur refuser alors la conservation d'Alamir, qu'il l'auroit été quelques jours auparavant de leur refuser sa mort.

Cependant don Olmond, malgré tous les soins que lui donnoit une place dont il venoit de se rendre maître, ne laissa pas de penser que l'intérêt de Consalve l'obligeoit à entretenir Félime. Il demanda à la voir avec autant de respect que si le droit de la guerre ne lui en eût pas donné une entière liberté. Il la trouva dans une tristesse profonde : ce qui s'étoit passé pendant cette journée, et une maladie considérable que sa mère avoit depuis quelques jours, paroissoient le sujet de cette tristesse.

Sitôt qu'ils purent se parler sans être entendus : Eh bien! lui dit-elle, don Olmond, avez-vous travaillé auprès de Consalve, et sauverez-vous Alamir? La destinée de ce prince est entre vos mains, madame, lui répondit-il. Entre mes mains? s'écria-t-elle : hélas! et par quelle aventure pourrois-je quelque chose pour le salut d'Alamir? Je vous réponds de sa vie, repartit-il; mais, pour me mettre en pouvoir de tenir ma parole, il faut m'apprendre les raisons qui vous font prendre un intérêt si vif à sa conservation, et il faut me les apprendre avec une vérité exacte, aussi bien que tout ce qui regarde les aventures de ce prince. Ah! don Olmond, que me demandez-vous? répondit Félime. A ces mots, elle demeura quelque temps sans parler, puis tout d'un coup reprenant la parole : Mais ne savez-vous pas, lui dit-elle, qu'il est parent d'Osmin et de Zuléma; que nous le connoissons il y a

longtemps; que son mérite est extraordinaire; et n'est-ce pas assez pour avoir soin de sa vie? Le soin que vous en prenez, madame, répliqua don Olmond, a des raisons plus pressantes : s'il vous coûte trop de me les apprendre, il dépend de vous de ne le faire pas; mais vous trouverez bon aussi que je me dégage de ce que je vous viens de promettre. Quoi! don Olmond, répliqua-t-elle, la vie d'Alamir n'est qu'à ce prix! Et que vous importe de savoir ce que vous me demandez? Je suis bien fâché de ne vous le pouvoir dire, reprit don Olmond; mais, madame, encore une fois, je ne puis rien autrement, et c'est à vous de choisir. Félime demeura longtemps les yeux baissés, dans un si profond silence, que don Olmond en étoit surpris. Enfin, se déterminant tout d'un coup : Je vais faire, lui dit-elle, la chose du monde que j'aurois le moins cru pouvoir obtenir de moi-même. La bonne opinion que j'ai de vous, et la confiance que j'ai en votre amitié, aident sans doute à me déterminer, aussi bien que la conservation d'Alamir. Gardez-moi un secret inviolable, ajouta-t-elle, et écoutez avec patience le récit que j'ai à vous faire, qui ne peut être qu'un peu long.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE DE ZAÏDE ET DE FÉLIME.

Cid Rahis, frère du calife Osman, et qui lui pouvoit disputer l'empire par le droit de la naissance, se trouva si malheureux et si abandonné de tous ceux qui lui avoient fait espérer de se déclarer pour lui, qu'il fut contraint de renoncer à ses prétentions, et de consentir à être relégué dans l'île de Chypre, sous le prétexte d'y commander. Zuléma et Osmin, que vous connoissez, étoient ses enfants : ils étoient jeunes, bien faits, et avoient donné plusieurs marques de leur valeur. Ils devinrent amoureux de deux personnes d'une beauté extraordinaire et d'une grande qualité ; elles étoient sœurs, et sortoient de plusieurs princes qui avoient gouverné cette île, avant qu'elle fût sous l'obéissance des Arabes. L'une s'appeloit Alasinthe, et l'autre Bélénie. Comme Osmin et Zuléma savoient bien la langue grecque, ils se firent aisément entendre de celles qu'ils aimoient. Elles étoient chrétiennes; mais la différence de leur religion n'en apporta point dans leurs sentiments : ils s'aimèrent; et, sitôt que la mort de Cid Rahis leur en eut laissé la liberté, Zuléma épousa Alasinthe, et Osmin épousa Bélénie. Ils consentirent à laisser élever leurs enfants dans la religion chrétienne, et firent espérer alors que dans peu de temps ils l'embrasseroient eux-mêmes. Je naquis d'Osmin

et de Bélénie; et Zaïde, de Zuléma et d'Alasinthe. La passion de Zulema et celle d'Osmin les obligea de passer quelques années dans l'ile de Chypre; mais enfin le désir de trouver quelques conjonctures favorables pour renouveler les prétentions de leur père les rappela en Afrique. Ils eurent d'abord de grandes espérances; et, contre les règles de la politique, le calife qui succéda à Osman leur donna des emplois si considérables, qu'Alasinthe et Bélénie ne se pouvoient plaindre de leur éloignement; mais, après cinq ou six années d'absence, elles commencèrent à s'en plaindre et à s'en affliger. Elles surent qu'ils avoient d'autres occupations que celles de la guerre; elles avoient de leurs nouvelles; mais, comme ils ne revenoient point, elles se crurent abandonnées. Alasinthe ne songea plus qu'à Zaïde, qui méritoit déjà toute son attention, et Bélénie ne pensa qu'à m'élever avec beaucoup de soin.

Lorsque nous commençâmes à sortir de l'enfance, Alasinthe et Bélénie se retirèrent dans un château sur le bord de la mer; elles y menoient une vie conforme à leur tristesse : le soin qu'elles avoient de Zaïde et de moi les obligeoit néanmoins à vivre avec une grandeur et une magnificence qu'elles auroient peut-être abandonnées par leur propre inclination. Nous avions auprès de nous plusieurs jeunes personnes de qualité, et rien ne manquoit à ce qui pouvoit contribuer à notre éducation et aux divertissements conformes à la retraite où l'on nous élevoit. Zaïde et moi n'étions pas moins liées par l'amitié que par le sang. J'avois deux années plus qu'elle : il y avoit aussi quelque différence dans nos humeurs : la mienne penchoit moins à la joie : il étoit aisé de le connoître en nous voyant, aussi bien que l'avantage que la beauté de Zaïde avoit sur la mienne.

Peu de temps avant que l'empereur Léon envoyât attaquer l'île de Chypre, nous étions un jour sur le rivage. La mer étoit tranquille; nous priâmes Alasinthe et Bélénie de trouver bon que nous entrassions dans des barques pour nous promener. Nous

primes plusieurs jeunes personnes avec nous, et nous fîmes tourner vers de grands vaisseaux qui étoient à la rade. Comme nous approchâmes de ces vaisseaux, nous en vîmes détacher des chaloupes, et nous jugeâmes que c'étoient des Arabes qui venoient prendre terre. Ces chaloupes venoient vers nous comme nous allions vers elles. Il y avoit dans la première plusieurs hommes magnifiquement habillés, et un, entre autres, qui, par son air noble et la beauté de sa taille, se faisoit distinguer de tous ceux qui l'environnoient. Cette rencontre nous surprit : nous trouvâmes que nous ne devions pas avancer davantage, et qu'il ne falloit pas donner lieu de croire à ceux qui étoient dans cette chaloupe, que la curiosité de les voir nous eût conduites de leur côté. Nous fîmes tourner notre barque sur la main droite; la chaloupe que nous voulions éviter tourna comme nous; les autres allèrent droit à terre : celle-là nous suivit, et nous approcha assez pour nous faire voir que cet homme que nous avions distingué des autres étoit attaché à nous regarder, et qu'il étoit même bien aise de nous faire remarquer qu'il prenoit plaisir à nous suivre. Zaïde trouva notre aventure agréable, et fit encore tourner notre barque pour voir s'il nous suivroit toujours : pour moi, j'en étois embarrassée, sans en pouvoir dire la cause. Je regardai avec attention celui qui paroissoit le maître des autres; et, en le voyant de plus près, je lui trouvai dans le visage quelque chose de si fin et de si agréable, que je crus n'avoir jamais vu personne si capable de plaire. Je dis à Zaïde qu'il falloit retourner auprès d'Alasinthe et de Bélénie; et que sans doute, lorsqu'elles nous avoient permis de nous promener, elles n'avoient pas cru que nous dussions trouver une pareille aventure. Elle fut de mon avis. Nous fîmes tourner vers la terre : la barque qui nous suivoit passa devant nous, et alla débarquer près des autres chaloupes qui étoient déjà arrivées.

Lorsque nous abordâmes, celui que nous avions remarqué, suivi d'un grand nombre des siens, s'avança pour nous donner

la main avec un air qui nous fit juger qu'il avoit déjà appris qui nous étions, de ceux qui étoient sur le rivage. Mon étonnement et celui de Zaïde étoient extrêmes : nous n'étions pas accoutumées à nous voir aborder avec tant de liberté, et surtout par les Arabes, pour lesquels on nous avoit inspiré une grande aversion. Nous crûmes que celui qui nous venoit parler seroit bien surpris lorsqu'il trouveroit que nous n'entendions point sa langue ; mais nous fûmes bien surprises nous-mêmes de l'entendre parler la nôtre avec toute la politesse de l'ancienne Grèce.

Je sais, madame, dit-il en s'adressant à Zaïde, qui marchoit la première, qu'un Arabe ne devroit pas être assez hardi pour vous approcher sans vous en avoir demandé la permission ; mais je crois que ce qui seroit un crime à un autre est pardonnable à un homme qui a l'honneur d'être allié des princes Zuléma et Osmin. Touché du désir de voir ce qu'il y a de plus beau dans la Grèce, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire ma curiosité qu'en commençant par l'île de Chypre ; et mon bonheur me fait trouver, en y arrivant, ce que j'aurois cherché en vain dans toutes les autres parties du monde.

En disant ces paroles, il attachoit ses regards tantôt sur Zaïde et tantôt sur moi, mais avec tant de marques d'une véritable admiration, que nous ne pouvions quasi douter qu'il ne pensât ce qu'il venoit de nous dire. Je ne sais si j'étois déjà prévenue, ou si la solitude où nous vivions servit à me rendre cette aventure plus agréable ; mais j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si surprenant. Alasinthe et Bélénie, qui étoient assez éloignées, s'avancèrent vers nous, et envoyèrent en même temps demander le nom de celui qui venoit d'arriver. Elles surent que c'étoit Alamir, prince de Tharse, fils de cet Alamir qui prenoit la qualité de calife, et dont la puissance étoit si redoutable aux chrétiens. Elles savoient l'alliance qui étoit entre ce prince et Zuléma ; de sorte que, le respect qui lui étoit dû par sa naissance se joignant à la curiosité d'apprendre de leurs nouvelles, elles le reçurent avec

moins de répugnance qu'elles n'en avoient d'ordinaire pour les Arabes. Alamir augmenta, par ses paroles, la disposition qu'elles avoient à le recevoir favorablement : il leur parla de Zuléma et d'Osmin, qu'il avoit vus il n'y avoit pas longtemps, et il les blâma d'être capables d'abandonner deux personnes si dignes de les retenir. La conversation fut si longue sur le bord de la mer, et Alamir parut si agréable aux yeux même d'Alasinthe et de Bélénie, que, contre l'habitude qu'elles avoient prise de fuir tout le monde, elles ne purent s'empêcher de lui offrir une retraite dans le lieu qu'elles habitoient. Alamir fit voir qu'il savoit bien que la civilité le devoit empêcher d'accepter ce qu'on lui offroit; mais il fit voir aussi qu'il ne s'en pouvoit défendre, par le plaisir de ne se pas séparer sitôt d'une compagnie qui lui donnoit tant d'admiration. Il vint donc avec nous, et nous présenta un homme de qualité pour qui il avoit beaucoup de considération, qui s'appeloit Mulziman. Le soir, Alamir continua à nous paroître tel que nous l'avions trouvé d'abord : j'étois surprise à tous moments de l'agrément de son esprit et de sa personne; et cet étonnement m'occupoit si fort, que je devois bien soupçonner dès lors qu'il y avoit quelque chose de plus que de la surprise. Il me sembla qu'il me regardoit avec beaucoup d'attention, et qu'il me donnoit de certaines louanges qui me faisoient voir que ma personne lui plaisoit pour le moins autant que celle de Zaïde.

Le lendemain, au lieu de partir, comme vraisemblablement il le devoit faire, il engagea Alasinthe et Bélénie à le retenir. Il envoya chercher des chevaux arabes qu'il avoit amenés; il les fit monter par plusieurs personnes qui étoient à lui, et les monta lui-même avec cette adresse si particulière à ceux de sa nation. Il trouva le moyen de passer trois ou quatre jours avec nous, et de gagner si bien l'esprit d'Alasinthe et de Bélénie, qu'elles consentirent qu'il vint les revoir pendant le séjour qu'il feroit en Chypre. En nous quittant, il me fit entendre que si j'avois été importunée de sa présence, et que si je l'étois encore à l'avenir,

je devois n'en accuser que moi-même. J'avois néanmoins remarqué que ses regards avoient souvent été attachés sur Zaïde; mais souvent aussi je les avois vus attachés sur moi d'une manière qui m'avoit paru si naturelle, que, joignant le langage de ses yeux à plusieurs choses qu'il m'avoit dites, j'étois restée persuadée que j'avois fait quelque impression sur son cœur. O Dieu! que celle qu'il fit sur le mien fut véritable! Sitôt que je l'eus perdu de vue, je me sentis une tristesse que je ne connoissois point. Je quittai Zaïde, j'allai rêver; je ne me trouvai que des pensées confuses; je m'ennuyai avec moi-même; je revins à Zaïde, et il me sembla que j'allois la chercher pour parler d'Alamir. Je la trouvai occupée avec ses filles à faire des festons de fleurs; et il ne me parut pas qu'elle se souvînt d'avoir vu ce prince. Je me sentis de l'étonnement de la voir si attachée à ses fleurs, et je me trouvai si incapable de m'y amuser, que je l'en arrachai malgré elle. Nous allâmes nous promener. Je lui parlai d'Alamir; je lui dis qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fort regardée : elle me répondit qu'elle ne s'en étoit pas aperçue. J'essayai de démêler si elle avoit remarqué l'attachement qu'il m'avoit témoigné; mais il me sembla qu'elle n'y avoit pas seulement pensé, et je demeurai si étonnée et si confuse de la différence de ce qu'avoit produit en Zaïde la vue d'Alamir et de ce qu'elle avoit produit en moi, que je m'en fis des reproches qui n'étoient déjà que trop justes.

Quelques jours après, Alamir vint nous revoir. Le jour qu'il y revint, Alasinthe et Bélénie étoient allées en un lieu dont elles ne devoient revenir que le soir. Alamir me parut plus aimable qu'il n'avoit encore fait. Comme Zaïde n'y étoit pas, mon malheur voulut que je le visse sans qu'il eût d'autre attention que celle de me regarder; et il me fit paroître tant d'inclination, que celle que j'avois pour lui acheva de me persuader que je lui plaisois, comme il me plaisoit. Il me quitta devant l'heure que Zaïde devoit revenir, et d'une manière qui me donna lieu de me flatter qu'il ne songeoit pas à la voir. Elle revint longtemps après, et je

fus bien étonnée lorsqu'Alasinthe et elle nous dirent qu'elles l'avoient trouvé près du château, et qu'il étoit venu les conduire jusqu'à la porte. Il me sembla que, par le temps qu'il étoit parti, il devoit être déjà bien éloigné lorsqu'elles étoient arrivées, et que, s'il ne les eût attendues, il ne les auroit pas rencontrées. J'eus quelque inquiétude de cette pensée; néanmoins je crus que le hasard seul pouvoit avoir fait ce que je m'imaginois; et je demeurai à attendre le temps de revoir Alamir, avec une impatience que je n'avois jamais sentie. Il vint, quelques jours après, porter à Alasinthe la nouvelle de la guerre que l'empereur Léon avoit dessein de faire dans l'île de Chypre. Cette nouvelle, qui étoit si importante, lui servit plusieurs fois de prétexte pour nous revoir; et, lorsqu'il nous revit, il continua à me témoigner les mêmes sentiments qu'il m'avoit déjà fait paroître. Il falloit que je me servisse de toute ma raison pour ne pas lui laisser voir les dispositions que j'avois pour lui. Peut-être que ma raison auroit été inutile, si les soins que je lui voyois quelquefois pour Zaïde n'eussent aidé à me retenir. Je n'attribuois pourtant qu'à une politesse naturelle ce qu'il faisoit pour lui plaire, et son adresse savoit me cacher ce qui m'auroit pu donner d'autres pensées.

Nous fûmes averties que l'armée navale de l'empereur étoit proche de nos côtes. Alamir persuada Alasinthe et Bélénie de quitter le lieu où nous étions; et, quoique notre religion ne nous fit pas appréhender les troupes de l'empereur, l'alliance que nous avions avec les Arabes, et les désordres que cause la guerre, nous obligèrent à suivre le conseil d'Alamir, et d'aller à Famagouste. J'en eus de la joie, parce que je pensai que je serois dans le même lieu qu'Alamir, et que Zaïde et moi ne serions plus logées ensemble. Sa beauté m'étoit si redoutable, que j'étois bien aise qu'Alamir me vît sans la voir. Je crus que je m'assurerois entièrement des sentiments qu'il avoit pour moi, et que je verrois si je devois m'abandonner à ceux que j'avois pour lui; mais il y avoit déjà longtemps qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de disposer

de mon cœur. Je suis néanmoins persuadée que, si j'eusse eu alors la même connoissance de l'humeur d'Alamir, que celle que j'ai eue depuis, j'aurois pu me défendre de l'inclination qui m'entraînoit vers lui ; mais comme je ne connoissois que les qualités agréables de son esprit et de sa personne, et qu'il paroissoit attaché à moi, il étoit difficile de résister à cette inclination qui étoit si violente et si naturelle.

Le jour que nous arrivâmes à Famagouste, il vint au-devant de nous. Zaïde étoit ce jour-là d'une beauté si admirable, qu'elle parut aux yeux d'Alamir ce qu'Alamir paroissoit aux miens, c'est-à-dire la seule personne que l'on pût aimer. Je m'aperçus de l'attention extraordinaire qu'il avoit à la regarder. Lorsque nous fûmes arrivées, Alasinthe et Bélénie se séparèrent ; Alamir suivit Zaïde, sans chercher même un prétexte à me quitter. Je demeurai pénétrée de la plus grande douleur que j'eusse jamais sentie. Je connus, par sa violence, le véritable attachement que j'avois pour ce prince. Cette connoissance augmenta ma tristesse : j'envisageai l'horrible malheur où j'étois plongée par ma faute ; mais, après m'être bien affligée, il me revint quelque rayon d'espérance ; je me flattai, comme toutes les personnes qui aiment, et je m'imaginai que des raisons que j'ignorois avoient causé ce qui venoit de me déplaire. Je ne fus pas longtemps dans cette foible espérance. Alamir avoit voulu pendant quelque temps nous laisser croire, à Zaïde et à moi, qu'il nous aimoit, pour se déterminer ensuite selon la manière dont il seroit traité de l'une et de l'autre ; mais la beauté de Zaïde, sans le secours de l'espérance, l'entraîna entièrement ; il oublia même qu'il avoit voulu me persuader qu'il s'étoit attaché à moi : je ne le vis presque plus ; il ne me chercha que pour chercher Zaïde ; il l'aima avec une passion ardente ; et enfin je le vis pour elle comme j'eusse été pour lui, si la bienséance m'eût permis de faire voir mes sentiments.

Je ne sais s'il est nécessaire que je vous dise ce que je souf-

frois, et les divers mouvements dont mon cœur étoit combattu; je ne pouvois supporter de le voir auprès de Zaïde, et de l'y voir si amoureux; et d'un autre côté je ne pouvois vivre sans lui. J'aimois mieux le voir avec Zaïde que de ne le point voir. Cependant, au lieu que ce qu'il faisoit pour elle diminuât ma passion, il ne servoit qu'à l'augmenter. Toutes ses paroles et toutes ses actions étoient tellement propres à me plaire, que, si j'eusse pu inspirer une conduite à ceux qui m'auroient aimée, je l'aurois prescrite telle qu'Alamir l'avoit pour Zaïde. Il est vrai aussi que l'amour est si dangereux à voir, qu'il ne laisse pas d'enflammer, lors même qu'il ne s'adresse pas à nous. Zaïde me rendoit compte des sentiments qu'il avoit pour elle, et de l'éloignement qu'elle avoit pour lui. Quand elle m'en parloit ainsi, j'étois quelquefois prête à lui avouer l'état où j'étois, afin de l'engager, par cet aveu, à ne pas souffrir la continuation de l'amour de ce prince; mais je craignois de le lui faire paroître plus aimable en lui montrant combien il étoit aimé : néanmoins je me fis une loi de ne point rendre de mauvais offices à Alamir. Je connoissois si bien l'horrible malheur de n'être pas aimée, que je ne voulois pas contribuer à le faire sentir à un homme que j'aimois si véritablement. Peut-être que ce qui m'aida à soutenir ce que j'avois résolu, ce fut le peu d'inclination que Zaïde avoit pour lui.

Les troupes de l'empereur étoient si considérables que l'on ne douta point que Chypre ne fût bientôt en sa puissance. Sur le bruit de ce siége, Zuléma et Osmin sortirent enfin du profond oubli où ils étoient depuis si longtemps. Le calife commençoit à les craindre, et paroissoit dans le dessein de les éloigner. Ils voulurent le prévenir; ils demandèrent le commandement des troupes que l'on envoyoit au secours de Chypre, et nous les vîmes arriver lorsque nous les attendions le moins. Ce fut une joie sensible pour Alasinthe et pour Bélénie : c'en auroit été une pour moi si j'en avois été capable; mais j'étois accablée de tristesse; et l'arrivée de Zuléma m'en donna une nouvelle par la

crainte qu'il ne favorisât les desseins d'Alamir. Ce que j'appréhendois arriva. Zuléma, que son séjour en Afrique avoit attaché plus fortement que jamais à sa religion, souhaitoit avec ardeur que Zaïde quittât la sienne. Il étoit parti de Tunis dans le dessein de l'y mener, et de la faire épouser au prince de Fez, de la maison des Ydris; mais le prince de Tharse lui parut si digne de sa fille qu'il approuva les sentiments qu'il avoit pour elle. Je sentis bien alors que, si je ne voulois pas contribuer à empêcher Zaïde d'aimer Alamir, c'étoit pourtant la chose du monde que je craignois le plus que de le voir heureux par elle.

La passion de ce prince étoit devenue si violente, que tous ceux qui le connoissoient ne pouvoient assez s'en étonner. Mulziman, dont je vous ai parlé, et que j'entretenois quelquefois, parce qu'il étoit aimé d'Alamir, m'en paroissoit dans un étonnement qui me fit juger qu'il falloit que ce prince eût été bien éloigné jusqu'alors d'avoir des passions violentes. Alamir fit connoître à Zuléma les sentiments qu'il avoit pour Zaïde, et Zuléma fit entendre à Zaïde qu'il souhaitoit qu'elle épousât Alamir. Sitôt qu'elle eut appris une chose qu'elle avoit tant appréhendée, elle me le vint dire avec beaucoup de marques d'inquiétude. J'avoue que j'avois peine à comprendre sa douleur, et qu'il me paroissoit difficile d'avoir tant d'affliction pour être destinée à passer sa vie avec Alamir. Cet infidèle avoit si bien oublié les sentiments qu'il m'avoit fait paroître, qu'ayant appris par Zuléma la répugnance que Zaïde avoit témoignée pour lui, il vint m'en faire ses plaintes et implorer mon secours. Toute ma raison et toute ma constance furent prêtes à m'abandonner; je sentis un trouble et une émotion dont il se seroit aperçu s'il n'eût été troublé lui-même par la même passion qui m'agitoit. Enfin, après un silence qui ne parloit peut-être que trop: Je suis plus étonnée que personne, lui dis-je, de la répugnance que Zaïde témoigne aux volontés de Zuléma; mais je suis aussi moins propre que personne à la faire changer. Je parlerois contre mes propres sentiments; et le mal-

heur d'être attachée à une personne de votre nation m'est si connu, que je ne puis conseiller à Zaïde de s'y exposer. Bélénie m'a fait connoître ce malheur depuis que je suis née; et je crois qu'Alasinthe en a si bien instruit sa fille, qu'il sera difficile de la faire consentir à ce que vous souhaitez; et, pour moi, je vous assure encore une fois que j'en suis moins capable que personne. Alamir fut très-affligé de me trouver dans des dispositions qui lui étoient si peu favorables; il espéra de me gagner en me laissant voir toute sa douleur et toute la passion qu'il avoit pour Zaïde. J'étois au désespoir de tout ce qu'il me disoit; mais je ne laissois pas de le plaindre par la conformité de nos malheurs. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût combattu par un autre : l'éloignement que Zaïde avoit pour lui me donnoit quelque joie par le plaisir de la vengeance que je goûtois pleinement; et néanmoins ma gloire étoit blessée de voir mépriser un homme que j'adorois.

Je résolus d'avouer à Zaïde l'état de mon cœur; et, devant que de le faire, je la pressai d'examiner avec elle-même si elle étoit capable de résister toujours au dessein qu'avoit Zuléma de lui faire épouser Alamir. Elle me dit qu'il n'y avoit point d'extrémité où elle ne se portât plutôt que de se résoudre à épouser un homme d'une religion si opposée à la sienne, et dont la foi permettoit de prendre autant de femmes qu'on en trouvoit d'agréables; mais qu'elle ne croyoit pas que Zuléma la voulût contraindre, et que, quand il le voudroit, Alasinthe trouveroit les moyens de l'en empêcher. Ce que me dit Zaïde me donna toute la joie dont j'étois capable, et je commençai à lui vouloir dire ce que j'avois résolu de lui avouer; mais j'y trouvai plus de peine et plus d'embarras que je ne l'avois pensé. Enfin, je surmontai tous les mouvements d'orgueil et de honte qui s'opposoient à ma résolution, et je lui appris, avec beaucoup de larmes, l'état où j'étois. Elle en fut dans un étonnement extrême, et me parut aussi touchée de mon malheur que je le pouvois désirer. Mais pourquoi, me dit-elle, avez-vous caché si soigneusement vos senti-

ments à celui qui les a fait naître? Je ne doute point que, s'il les avoit découverts d'abord, il ne vous eût aimée; et je crois que, s'il en savoit quelque chose, l'espérance d'être aimé de vous, et les traitements qu'il reçoit de moi, l'obligeroient bientôt à me quitter. Ne voulez-vous point, ajouta-t-elle en m'embrassant, que j'essaye à lui faire entendre qu'il doit s'attacher à vous plutôt qu'à moi? Ah! Zaïde, repris-je, ne m'ôtez pas la seule chose qui m'empêche de mourir de douleur : je ne survivrois pas à celle que j'aurois si Alamir avoit appris mes sentiments : j'en serois inconsolable par le seul intérêt de ma gloire; mais je le serois encore par l'intérêt de ma passion. Je puis me flatter qu'il m'aimeroit s'il savoit que je l'aimasse. Je sais bien néanmoins que l'on n'est pas aimé pour aimer : mais enfin c'est une espérance; et, quelque foible qu'elle soit, je ne veux pas me l'ôter, puisque c'est la seule qui me reste. Je dis encore tant d'autres raisons à Zaïde pour lui faire voir que je ne devois pas découvrir mes sentiments à Alamir, qu'elle en demeura d'accord avec moi; et je trouvai beaucoup de soulagement à lui avoir ouvert mon cœur et à me plaindre avec elle.

Cependant la guerre continuoit toujours; et l'on voyoit bien qu'il étoit impossible de la soutenir encore longtemps. Tout le plat pays étoit conquis, et Famagouste étoit la seule ville qui ne se fût pas rendue. Alamir s'exposoit tous les jours avec une valeur où il paroissoit du désespoir. Mulziman m'en parloit avec une affliction extrême. Il me fit voir si souvent combien il étoit surpris de l'attachement que ce prince avoit pour Zaïde, que je ne pus m'empêcher de lui en demander la cause, et de le presser de me dire si Alamir n'avoit jamais été amoureux avant que d'avoir vu Zaïde. Il eut quelque peine à m'avouer son étonnement; mais je l'en conjurai si fortement, qu'enfin il me conta les aventures de ce prince. Je ne vous en dirai pas tout le détail, parce qu'il seroit trop long; je vous apprendrai seulement ce qui est nécessaire pour vous faire connoître Alamir et mon malheur.

HISTOIRE D'ALAMIR, PRINCE DE THARSE.

Je vous ai déjà appris la naissance de ce prince : ce que je vous ai dit de sa personne et de mes sentiments a dû vous persuader qu'il est aussi aimable qu'un homme le peut être : aussi, avoit-il pensé, dès sa première jeunesse, à se faire aimer; et quoique la manière dont vivent les femmes arabes soit entièrement opposée à la galanterie, l'adresse d'Alamir, et le plaisir de surmonter des difficultés, lui avoient rendu facile ce qui auroit été impossible à un autre. Comme ce prince n'est point marié, et que sa religion permet d'avoir plusieurs femmes, il n'y avoit point à Tharse de jeune personne qui ne se flattât de l'espérance de l'épouser. Il étoit bien aise que cette espérance servît à le faire traiter plus favorablement; mais il étoit bien éloigné, par son inclination, de prendre un engagement qu'il ne pût rompre. Il ne cherchoit que le plaisir d'être aimé; celui d'aimer lui étoit inconnu. Il n'avoit jamais eu de véritable passion; mais, sans en ressentir, il savoit si bien l'art d'en faire paroître, qu'il avoit persuadé son amour à toutes celles qu'il en avoit trouvées dignes. Il est vrai aussi que dans le temps qu'il songeoit à plaire, le désir de se faire aimer lui donnoit une sorte d'ardeur qu'on pouvoit prendre pour de la passion : mais sitôt qu'il étoit aimé, comme il n'avoit plus rien à désirer, et qu'il n'étoit pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul, séparé des difficultés et des mystères, il ne songeoit qu'à rompre avec celle qu'il avoit aimée, et à se faire aimer d'une autre.

Un de ses favoris, appelé Sélémin, étoit le confident de toutes ses passions, et en avoit lui-même d'aussi légères. Les Arabes célèbrent de certaines fêtes en divers temps de l'année : c'est le seul temps qui donne quelque liberté aux femmes : il leur est permis alors de se promener dans les villes et dans les jardins : elles assistent, mais toujours voilées, à des jeux publics qui se

font durant quelques jours. Alamir et Sélémin attendoient ce temps avec impatience : il ne se passoit jamais sans qu'ils n'eussent découvert quelques beautés qui leur étoient inconnues, et qu'ils n'eussent trouvé le moyen de leur parler et d'avoir quelque intelligence avec elles.

A une de ces fêtes, Alamir vit une jeune veuve, appelée Naria, dont la beauté, la richesse et la vertu étoient extraordinaires. Le hasard la lui fit voir dévoilée, comme elle parloit à une de ses esclaves. Il fut surpris des charmes de son visage : elle fut troublée de la vue de ce prince, et demeura quelque temps à le regarder. Il s'en aperçut, la suivit, et essaya de lui faire remarquer qu'il la suivoit : enfin il avoit vu une belle personne et en avoit été regardé : c'étoit assez pour lui donner de l'amour et de l'espérance. Ce qu'il apprit de la vertu et de l'esprit de Naria lui redoubla l'envie de s'en faire aimer et le désir de la revoir. Il la chercha avec soin ; il passoit incessamment autour de chez elle sans l'apercevoir, ni sans croire en être vu ; il se trouva sur son chemin lorsqu'elle alloit aux bains. Deux ou trois fois il fut assez heureux pour voir son visage ; et, toutes les fois qu'il le vit, il le trouva si beau, et en fut si touché, qu'il crut que Naria étoit destinée pour arrêter toutes ses inconstances.

Plusieurs jours se passèrent sans que ce prince reçût aucune marque qui lui pût faire juger que Naria approuvoit son amour, et il commençoit à en avoir un chagrin qui troubloit sa joie ordinaire. Néanmoins il n'abandonnoit pas le dessein de se faire aimer de deux ou trois autres belles personnes, et surtout d'une fille appelée Zoromade, très-considérable par le rang de son père et par sa beauté. Les difficultés de la voir surpassoient encore, s'il étoit possible, celles de voir Naria ; mais il étoit persuadé que cette belle fille les auroit surmontées, si elle n'eût pas été en la puissance d'une mère qui la gardoit avec un soin extrême. Ainsi, il n'étoit pas si pressé du désir de vaincre ces obstacles que la résistance de Naria, qui ne venoit que d'elle seule. Il avoit tenté

plusieurs fois, mais inutilement, de gagner ses esclaves pour savoir les jours qu'elle sortoit et les lieux où il la pouvoit voir; enfin, un de ceux qui lui avoient résisté avec le plus d'opiniâtreté lui promit de l'avertir de tout ce qu'elle feroit. Deux jours après, il lui dit qu'elle alloit à un jardin admirable qu'elle avoit hors de la ville, et que, s'il vouloit se promener autour des murailles de ce jardin, il y avoit des lieux élevés d'où il pourroit la voir. Alamir ne manqua pas de se servir de cet avis; il sortit de Tharse déguisé, et passa toute l'après-dînée autour de ces jardins.

Sur le soir, comme il étoit près de s'en retourner, il vit ouvrir une porte : il vit l'esclave qu'il avoit gagné, qui lui faisoit signe de s'approcher. Il crut que Naria se promenoit et qu'il la verroit de cette porte; il s'avança, et se trouva dans un cabinet superbe et rempli de tous les ornements qui pouvoient l'embellir; mais aucun ne le frappa si vivement que la vue de Naria assise sur des carreaux, sous un pavillon magnifique, comme on représente la déesse des Amours : deux ou trois de ses femmes étoient dans un coin du cabinet. Alamir ne put s'empêcher de s'aller jeter à ses pieds, avec un air si rempli de transport et d'étonnement, qu'il augmenta le trouble modeste qui paroissoit sur le visage de cette belle personne.

Je ne sais, lui dit-elle en l'obligeant à se relever, si je devrois vous montrer l'inclination que j'ai eue pour vous, après vous l'avoir cachée si longtemps. Je crois que je vous l'aurois cachée toute ma vie, si vous aviez pris moins de soin de me faire voir celle que vous avez eue pour moi; mais j'avoue que je n'ai pu résister à une passion soutenue par si peu d'espérance. Vous m'avez paru aimable dans le premier moment que je vous ai vu : j'ai cherché à vous voir, sans que vous me vissiez, avec plus de soin que vous ne m'avez cherchée; enfin j'ai voulu mieux connoître la passion que vous avez pour moi, et m'en assurer par vos paroles comme vous m'en avez assurée par vos actions.

Quelles assurances, grand Dieu! cherchoit Naria dans les

paroles d'Alamir! Elle n'en connoissoit guère le charme trompeur et inévitable. Il surpassa les espérances qu'elle avoit conçues de son amour; et, par son esprit flatteur et insinuant, il acheva de se rendre maître du cœur de cette belle personne. Elle lui promit de le revoir au même lieu. Il s'en revint à Tharse, persuadé qu'il étoit l'homme du monde le plus amoureux, et il s'en fallut peu qu'il ne le persuadât à Mulziman et à Sélémin. Il revit plusieurs fois Naria, qui lui fit voir la plus grande inclination et le plus véritable attachement que l'on ait jamais eus; mais elle lui apprit qu'elle savoit la disposition qu'il avoit au changement; qu'elle étoit incapable de partager son cœur avec quelque autre; que, s'il vouloit conserver le sien, il falloit qu'il ne pensât qu'à elle seule, et qu'elle romproit avec lui sur le premier sujet de jalousie qu'il lui donneroit. Alamir répondit avec tant de serments et tant d'adresse, qu'il persuada Naria d'une fidélité éternelle; mais il fut blessé de la seule pensée d'un engagement si exact; et, comme il n'y avoit plus d'obstacles ni de difficultés à la voir, son amour commença à se ralentir; néanmoins il lui témoigna toujours la même passion. Comme elle n'avoit point eu d'autre pensée que de l'épouser, elle croyoit qu'il n'y avoit point d'obstacles, puisqu'elle l'aimoit et qu'elle en étoit aimée; si bien qu'elle commença à lui parler de leur mariage. Alamir fut surpris de ce discours; mais son adresse empêcha sa surprise de paroître, et Naria crut que dans peu de jours elle épouseroit ce prince.

Depuis que l'amour qu'il avoit pour elle avoit commencé à diminuer, il avoit redoublé ses soins pour Zoromade; et, par le secours d'une tante de Sélémin, que la faveur de son neveu rendoit complaisante aux passions du prince, il avoit trouvé le moyen de lui écrire. L'impossibilité de la voir étoit toujours pareille, et par là sa passion étoit toujours augmentée.

Il n'avoit d'espérance qu'en une fête qui se fait au commencemence de l'année. La coutume a établi de se faire des présents

magnifiques pendant cette fête; et l'on ne voit dans les rues que des esclaves chargés de tout ce qu'il y a de plus rare. Alamir envoya des présents à plusieurs personnes. Comme Naria avoit de la fierté et de la grandeur, elle n'en vouloit point recevoir de considérables. Il lui donna des parfums d'Arabie, qui étoient si rares qu'il n'y avoit que ce prince qui en eût; et il les lui envoya avec tous les ornements qui pouvoient les rendre agréables.

Jamais Naria n'avoit été plus vivement touchée de passion pour ce prince; et, si elle eût suivi les mouvements de son cœur, elle seroit demeurée chez elle à penser à lui, et auroit renoncé à tous les divertissements où elle ne l'auroit pu voir. Néanmoins, comme elle étoit priée par la mère de Zoromade d'aller chez elle à une sorte de festin qui se faisoit pendant la fête, elle ne put s'en dispenser : elle y alla, et, en entrant dans un grand cabinet, elle fut surprise de sentir les mêmes parfums qu'Alamir lui avoit envoyés. Elle s'arrêta avec étonnement pour demander d'où venoit une senteur aussi agréable. Zoromade, qui étoit fort jeune et peu accoutumée à cacher quelque chose, rougit, et fut embarrassée. Sa mère, voyant qu'elle ne répondoit point, prit la parole, et dit, comme elle le pensoit en effet, que c'étoit la tante de Sélémin qui les avoit envoyés à sa fille. Cette réponse ne laissa plus de doute à Naria que ces présents ne vinssent du prince : elle les vit avec les mêmes ornements qu'elle avoit reçu les siens, et même avec quelque chose de plus. Cette connoissance lui donna une douleur si vive, qu'elle feignit de se trouver mal, et s'en alla chez elle aussi malade en effet qu'elle le vouloit paroître. Elle étoit fière et sensible ; l'idée d'être trompée par un homme qu'elle adoroit la mettoit dans un état pitoyable; mais, avant que de s'abandonner au désespoir, elle résolut de s'éclaircir de l'infidélité de ce prince.

Elle lui manda qu'elle étoit malade, et qu'elle ne pourroit aller, pendant la fête, à aucun des divertissements publics. Alamir la vint voir; il l'assura qu'il abandonneroit aussi tous ces

divertissements, puisqu'elle ne s'y trouveroit pas; enfin il lui parla d'une manière qui lui persuada quasi qu'elle lui faisoit injustice de le soupçonner. Néanmoins, sitôt qu'il fut sorti, elle se leva, et se déguisa d'une sorte qu'il ne pouvoit la reconnoître. Elle alla dans les lieux où elle crut pouvoir le trouver; et le premier objet qui s'offrit à sa vue fut Alamir déguisé; mais il ne le pouvoit être pour elle; elle le reconnut qui suivoit Zoromade; et, pendant les jeux qui se faisoient, elle le vit toujours attaché auprès de cette belle fille. Le lendemain, elle le suivit encore; mais, au lieu de le voir chercher Zoromade, elle le vit déguisé d'une autre sorte, et attaché auprès d'une autre personne. D'abord sa douleur fut moindre, et elle eut de la joie de penser qu'Alamir n'avoit parlé à Zoromade que par occasion ou par divertissement. Elle se mêla parmi les femmes qui étoient avec cette jeune personne qu'Alamir suivoit; et elle s'en approcha de si près, qu'au tournant d'une place où cette jeune personne étoit arrêtée, elle entendit Alamir lui parler avec ce même air et ces mêmes paroles qui lui avoient si bien persuadé son amour. Jugez de ce que devint Naria, et la cruelle douleur qu'elle sentit. Elle se seroit trouvée heureuse dans ce moment si elle avoit pu croire que Zoromade eût été le seul attachement d'Alamir; elle auroit cru au moins que l'inclination qu'il auroit eue pour cette belle personne auroit causé son changement : elle auroit pu se flatter d'avoir été aimée de lui devant qu'il se fût attaché à Zoromade; mais, en voyant qu'il étoit capable de donner les mêmes soins et de dire les mêmes paroles à deux ou trois en même temps, elle voyoit qu'elle n'avoit occupé que son esprit, et non pas son cœur, et qu'elle n'avoit fait que son amusement, sans faire sa félicité.

C'étoit une aventure si cruelle pour une personne de son humeur, qu'elle n'avoit pas la force de la supporter. Elle s'en retourna chez elle, accablée de douleur et d'affliction; elle y trouva une lettre d'Alamir, qui l'assuroit qu'il étoit renfermé chez lui,

et qu'il ne pouvoit rien voir, puisqu'il ne la voyoit pas. Cette tromperie lui faisoit juger de quel prix avoient été toutes les actions passées d'Alamir, et elle mouroit de honte d'avoir fait si longtemps son bonheur d'un attachement qui n'avoit été qu'une trahison. Elle se détermina bientôt à ce qu'elle devoit faire ; elle lui écrivit tout ce que la douleur, la tendresse et le désespoir peuvent faire penser de plus vif et de plus passionné ; et, sans lui apprendre ce qu'elle devenoit, elle lui disoit un éternel adieu. Il fut surpris de cette lettre, et même il en fut affligé. La beauté et l'esprit de Naria étoient à un si haut point, qu'ils rendoient sa perte fâcheuse, même à l'humeur inconstante d'Alamir.

Il alla conter son aventure à Mulziman, qui lui fit quelque honte de son procédé. Vous vous trompez, lui dit-il, si vous êtes persuadé que la manière dont vous en usez avec les femmes ne soit pas contraire aux véritables sentiments d'un honnête homme. Alamir fut touché de ce reproche. Je veux me justifier auprès de vous, lui répondit-il ; et je vous estime trop pour vouloir vous laisser une si méchante opinion de moi. Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidélité une personne qui m'aimeroit véritablement? Mais croyez-vous vous justifier, interrompit Mulziman, en accusant celles que vous avez aimées.? Y en a-t-il quelqu'une qui vous ait trompé? et Naria ne vous aimoit-elle pas avec une passion sincère et véritable? Naria croyoit m'aimer, répliqua Alamir; mais elle aimoit mon rang, et celui où je pouvois l'élever. Je n'ai trouvé que de la vanité et de l'ambition dans toutes les femmes : elles ont aimé le prince, et non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatante, et le désir de s'élever et de sortir de cette vie ennuyeuse où elles sont assujetties, a fait en elles ce que vous appelez de l'amour, comme le plaisir d'être aimé et l'envie de surmonter des difficultés fait en moi ce qui leur paroît de la passion. Je crois que vous faites injustice à Naria, dit Mulziman, et

qu'elle aimoit véritablement votre personne. Naria m'a parlé de m'épouser, aussi bien que les autres, répondit Alamir, et je ne sais si sa passion étoit plus véritable. Quoi! reprit Mulziman, vous voulez qu'on vous aime et qu'on ne pense pas à vous épouser? Non, dit Alamir, je ne veux pas qu'on pense à m'épouser, quand je suis au-dessus de celles qui y prétendent. Je voudrois qu'on y pensât si l'on ne me connoissoit pas pour ce que je suis, et qu'on crût faire une faute en m'épousant. Mais tant qu'on me regardera comme un prince qui peut donner de l'élévation et quelque liberté, je ne me croirai pas obligé à une grande reconnoissance du dessein qu'on aura de m'épouser, et je ne le prendrai jamais pour de l'amour. Vous verrez, ajouta-t-il, que je ne serois pas incapable d'aimer fidèlement, si je pouvois trouver une personne qui m'aimât sans connoître ce que je suis. Vous voulez une chose impossible pour faire voir votre fidélité, repartit Mulziman; et, si vous étiez capable de constance, vous en auriez, sans attendre des occasions extraordinaires.

L'impatience de savoir ce qu'étoit devenue Naria fit finir cette conversation. Alamir alla chez elle : il apprit qu'elle étoit partie pour aller à la Mecque, et que l'on ne savoit ni le chemin qu'elle avoit pris, ni le temps où reviendroit.

C'étoit assez pour lui faire oublier Naria : il ne pensa plus qu'à Zoromade, qui étoit gardée avec un soin qui rendoit quasi toute son adresse inutile. Ne sachant plus ce qu'il pouvoit faire pour la voir, il se résolut de hasarder la chose du monde la plus hardie, qui étoit de se cacher dans une des maisons où les femmes vont se baigner.

Les bains sont des palais magnifiques : les femmes y vont trois ou quatre fois la semaine; elles prennent plaisir à faire paroître leur magnificence, en faisant marcher devant et après elles un nombre infini d'esclaves, qui portent toutes les choses qui leur sont nécessaires. L'entrée de ces maisons est défendue aux hommes, sur peine de la vie; et il n'y a point de puissance

qui pût les sauver, s'ils y étoient trouvés. La qualité d'Alamir le garantissoit de la rigueur des lois ordinaires; mais son rang l'exposoit à une révolte et à une sédition dont il n'auroit pu sauver ni sa vie ni son état.

Des raisons si considérables ne le purent retenir : il écrivit à à Zoromade : il lui manda ce qu'il étoit résolu de hasarder pour la voir, et il la pria de l'instruire de ce qu'il devoit faire pour lui parler. Zoromade eut de la peine à consentir au hasard où Alamir se vouloit exposer ; mais enfin, emportée par la passion qu'elle avoit pour lui, et forcée par cette contrainte insupportable où vivent les femmes arabes, elle lui manda que, s'il trouvoit le moyen d'entrer dans la maison des bains, il falloit qu'il sût l'appartement où elle avoit accoutumé d'aller ; que dans cet appartement il y avoit un cabinet où il pourroit se cacher ; qu'elle ne se baigneroit point, et que, pendant que sa mère iroit dans les bains, elle pourroit l'entretenir. Alamir sentit un plaisir sensible d'avoir une si difficile entreprise à exécuter. Il gagna le maître des bains par des présents considérables ; il sut le jour que Zoromade y devoit aller : il entra pendant la nuit; il se fit conduire dans l'appartement où étoit ce cabinet, et y attendit le matin avec toute l'impatience qu'auroit pu avoir un homme véritablement amoureux.

A peu près à l'heure que Zoromade devoit venir, il entendit dans la chambre le bruit que font plusieurs personnes qui entrent : quelque temps après, ce bruit diminua, et on ouvrit la porte de ce cabinet. Il s'attendoit de voir entrer Zoromade ; mais, au lieu d'elle, il vit une personne qu'il ne connoissoit point, magnifiquement habillée, d'une beauté qui avoit toute la fleur et toute la naïveté de la première jeunesse. Cette personne fut aussi surprise de la vue d'Alamir qu'Alamir l'étoit de la sienne. il n'étoit pas moins propre qu'elle à donner de l'étonnement, par l'agrément de sa personne et par la beauté de ses habits ; et c'étoit une chose si extraordinaire de voir un homme en ce lieu,

que, si Alamir n'eût fait signe à cette jeune personne de ne rien dire, elle se fût écriée d'une manière qui auroit fait venir à elle ceux qui étoient dans la chambre. Elle s'approcha d'Alamir, qui étoit charmé de cette avance, et lui demanda par quel hasard il s'étoit trouvé en ce lieu. Il lui répondit que ce seroit une chose trop longue à lui raconter; mais qu'il la conjuroit de ne vouloir rien dire, et de ne pas perdre un homme qui ne comptoit pour rien le péril où il se trouvoit, puisqu'il devoit à ce péril le plaisir de voir la plus belle personne du monde. Elle rougit avec un air d'innocence et de modestie propre à toucher un cœur moins sensible que celui d'Alamir. Je serois bien fâchée, lui répondit-elle, de rien faire qui vous pût nuire : mais vous avez bien hasardé en entrant ici, et je ne sais si vous savez le danger où vous vous êtes exposé. Oui, madame, repartit Alamir, je le sais; et ce n'est pas le plus grand dont je sois menacé aujourd'hui. Après ces paroles, dont il jugea bien qu'elle entendroit le sens, il la supplia de lui dire qui elle étoit, et comment elle étoit entrée dans ce cabinet. Je m'appelle Elsibery, lui répondit-elle; je suis fille du gouverneur de Lemnos; ma mère n'est que depuis deux jours à Tharse, où elle n'étoit jamais venue, non plus que moi : elle se baigne présentement; je n'ai pas voulu me baigner, et le hasard m'a fait entrer dans ce cabinet. Mais je vous conjure, ajouta-t-elle, de m'apprendre aussi qui vous êtes. Alamir fut bien aise de trouver une jeune personne qui ne le connût pas : il lui dit qu'il s'appeloit Sélémin (ce fut le nom qui s'offrit le premier à son esprit). Comme il parloit, il entendit du bruit : Elsibery s'avança vers la porte du cabinet, pour empêcher qu'on n'entrât. Alamir la suivit de quelques pas, oubliant le péril où il se mettoit. Ne sauroit-on espérer de vous revoir, madame? lui dit-il. Je ne sais, repartit-elle avec un air plein de trouble; mais il me semble qu'il n'est pas impossible. En disant ces mots, elle sortit, et ferma la porte.

Alamir demeura charmé de son aventure; il n'avoit jamais

rien vu de si beau ni de si aimable qu'Elsibery : il croyoit avoir remarqué qu'il ne lui déplaisoit pas. Elle ne le connoissoit point pour le prince de Tharse : enfin il y trouvoit tout ce qui le pouvoit toucher ; et il demeura jusqu'à la nuit dans ce cabinet, sans songer qu'il y étoit venu pour voir Zoromade, tant il étoit rempli de l'idée d'Elsibery.

Zoromade n'étoit pas si tranquille : elle aimoit véritablement Alamir ; le péril où elle savoit qu'il étoit exposé lui donnoit une inquiétude mortelle et un déplaisir sensible de n'avoir pu en profiter. Sa mère s'étant trouvée mal, elle n'avoit pas voulu aller aux bains ; et l'on avoit donné l'appartement où elle alloit d'ordinaire, à la mère d'Elsibery. Alamir trouva à son retour une lettre de Zoromade, qui lui apprenoit ce que je viens de vous dire, et qui lui apprenoit aussi qu'on parloit de la marier ; mais qu'elle n'en avoit pas d'inquiétude, puisqu'il pouvoit empêcher ce mariage en découvrant à son père les intentions qu'il avoit pour elle. Il montra cette lettre à Mulziman pour lui faire voir que toutes les femmes n'étoient touchées que du désir de l'épouser. Il lui conta l'aventure qui lui étoit arrivée aux bains ; il exagéra les charmes d'Elsibery et la joie qu'il avoit de croire que, sans le connoître pour le prince, elle avoit de l'inclination pour lui. Il l'assura qu'il avoit enfin trouvé ce qui méritoit d'engager son cœur, et qu'on verroit s'il n'auroit pas un véritable attachement pour Elsibery. En effet, il résolut d'abandonner toutes les autres galanteries, pour ne plus penser qu'à se faire aimer de cette belle personne. Il lui étoit quasi impossible de la voir, surtout étant résolu de ne pas se faire connoître pour le prince de Tharse. La première chose qui lui vint dans l'esprit fut de se cacher encore dans la maison des bains ; mais il apprit que la mère d'Elsibery étoit malade, et que sa fille ne sortoit point sans elle.

Cependant le mariage de Zoromade s'avançoit, et le désespoir de se voir abandonnée du prince l'obligea d'y consentir. Comme

son père étoit un homme très-considérable, et que celui qu'elle épousoit ne l'étoit pas moins, on résolut de faire de grandes cérémonies à ses noces. Alamir apprit qu'Elsibery s'y devoit trouver. La manière dont les noces se font chez les Arabes ne lui donnoit aucune espérance de l'y voir, parce que les femmes sont entièrement séparées des hommes et dans les mosquées et dans les festins. Il résolut néanmoins de hasarder une chose aussi périlleuse que celle qu'il avoit hasardée pour Zoromade. Il feignit de se trouver mal le jour de la cérémonie, afin de se dispenser d'y assister publiquement : il s'habilla en femme, mit un grand voile sur sa tête, comme en ont toutes celles qui sortent, et s'en alla à la mosquée avec la tante de Sélémin. Il vit arriver Elsibery ; et, bien qu'elle fût voilée, sa taille avoit quelque chose de si particulier, et son habillement étoit si différent de ceux de Tharse, qu'il ne craignoit pas de s'y méprendre. Il la suivit jusqu'auprès du lieu où se faisoit la cérémonie, et il se trouva si proche de Zoromade, que, poussé par un reste de son humeur naturelle, il ne put s'empêcher de se faire connoître à elle, et de parler comme s'il ne se fût déguisé que pour la voir. Cette vue apporta un si grand trouble à Zoromade qu'elle fut contrainte de reculer quelques pas ; et, se tournant du côté d'Alamir : Il y a de l'inhumanité, lui dit-elle, à venir troubler mon repos par une action qui me devroit persuader que vous m'aimez, si je ne savois trop bien le contraire, mais j'espère que je ne souffrirai pas longtemps les maux où vous m'avez plongée. Elle n'en put dire davantage, et Alamir ne put répondre. La cérémonie s'acheva, et toutes les femmes se remirent à leur place.

Alamir ne pensa pas seulement à la douleur où il avoit vu Zoromade, et ne fut occupé que du soin de parler à Elsibery. Il se mit à genoux auprès d'elle, et commença à faire ses prières assez haut, selon la manière des Arabes. Ce murmure confus de ce grand nombre de personnes qui parlent en même temps fait qu'il est difficile d'être entendu que de ceux de qui l'on est fort

proche. Alamir, sans tourner la tête du côté d'Elsibery, et sans changer le ton de ses prières, l'appela plusieurs fois. Elle se tourna vers lui : comme il vit qu'elle le regardoit, il laissa tomber un livre ; et, en le ramassant, il releva un peu son voile, en sorte qu'Elsibery seule le pouvoit remarquer, et il lui fit voir un visage dont la beauté et la jeunesse ne démentoient point l'habillement de femme. Il vit bien que ce déguisement ne l'avoit pas rendu méconnoissable à Elsibery ; il lui demanda néanmoins s'il étoit assez heureux pour être reconnu. Elsibery, dont le voile n'étoit pas entièrement baissé, tournant les yeux du côté d'Alamir, sans tourner la tête : Je ne vous connois que trop, lui dit-elle ; mais je tremble pour le péril où vous êtes. Il n'y en a point où je ne m'expose, lui répondit-il, plutôt que de ne vous point voir. Ce n'étoit pas pour me voir, lui dit-elle, que vous vous étiez exposé dans la maison des bains, et peut-être n'est-ce pas encore pour moi que vous êtes ici. C'est pour vous seule, madame, répliqua-t-il, et vous me verrez tous les jours dans ce même hasard, si vous ne me donnez quelque moyen de vous parler. Je vais demain avec ma mère au palais du calife, reprit-elle, trouvez-vous-y avec le prince : mon voile sera levé parce que c'est la première fois que j'y entre. Elle se tut, et ne voulut plus rien dire, de peur d'être entendue des femmes qui étoient proche d'elle.

Alamir demeura bien embarrassé sur le rendez-vous qu'elle lui donnoit. Il savoit bien que la première fois que l'on mène les femmes de qualité au palais du calife, si le calife ou les princes leurs enfants entrent dans le lieu où elles sont, elles ne baissent point leur voile ; et, hors cette première fois, on ne les y revoit jamais que voilées. Ainsi, Alamir étoit assuré de voir Elsibery ; mais, pour la voir, il falloit se faire connoître pour le prince de Tharse, et c'étoit à quoi il ne pouvoit se résoudre. Le plaisir d'être aimé par le seul agrément de sa personne le touchoit si fort, qu'il ne vouloit pas s'en priver. C'étoit aussi une

chose fâcheuse de perdre une occasion de voir Elsibery, et une occasion qu'elle lui donnoit elle-même. Cette légère jalousie qu'elle lui avoit témoignée de l'avoir trouvé dans la maison des bains, où il n'étoit pas pour elle, l'engageoit encore à ne manquer à rien de ce qui la pouvoit persuader d'un véritable attachement. Cet embarras le fit demeurer longtemps sans lui répondre; enfin il lui demanda s'il ne pourroit point lui écrire. Je n'oserois me fier à personne, lui dit-elle; mais gagnez, s'il vous est possible, un esclave qui s'appelle Zabelec.

Alamir demeura satisfait de ces paroles. On sortit du temple; il alla changer d'habit, et penser à ce qu'il devoit faire le lendemain. Quelque difficulté qui lui parût à cacher sa qualité à Elsibery, et quelque peine que cette entreprise lui donnât, parce qu'elle l'obligeoit à fuir la personne du monde qu'il avoit le plus d'envie de rencontrer, il résolut de l'exécuter; et il voulut voir s'il seroit véritablement aimé sans le secours de sa naissance. Après avoir résolu de quelle manière il se devoit conduire, il écrivit cette lettre à Elsibery :

« Si j'avois déjà mérité quelque chose auprès de vous, ou si vous m'aviez donné quelque espérance, peut-être que je ne vous demanderois pas ce que je vais vous demander, quoiqu'il semblât que j'eusse plus de raison de le prétendre. Mais, madame, à peine me connoissez-vous : je n'oserois me flatter d'avoir fait quelque impression dans votre cœur; vous n'êtes engagée ni par vos sentiments, ni par vos paroles, et vous allez demain dans un lieu où vous verrez un prince qui n'a jamais rien vu de beau qu'il n'ait aimé. Que ne dois-je point craindre, madame, de cette entrevue? Je ne puis douter qu'Alamir ne vous aime; et quoiqu'il y ait peut-être du caprice à craindre autant que je le crains que vous ne voyiez ce prince, et qu'il ne soit assez heureux pour vous plaire, je ne puis m'empêcher de vous supplier de ne le voir pas. Pourquoi me refuseriez-vous, madame? Ce n'est

point une faveur que je vous demande; et je suis peut-être le seul homme du monde qui ait jamais souhaité une pareille chose. Je sais bien qu'elle doit vous paroître bizarre; elle me le paroît encore plus qu'à vous; mais ne refusez pas cette grâce à un homme qui vient d'exposer sa vie pour vous pouvoir dire seulement qu'il vous aime. »

Après avoir écrit cette lettre, il se déguisa, afin d'aller lui-même, avec des gens à qui il se fioit, tâcher d'apprendre qui étoit celui dont Elsibery lui avoit parlé. Il fit tant de diligence autour de la maison du gouverneur de Lemnos, qu'enfin un vieil esclave, qu'il gagna, lui alla chercher Zabelec. Il vit de loin venir ce jeune esclave; il fut surpris de la beauté de sa taille et de la délicatesse de son visage. Alamir se cachoit dans l'enfoncement d'un portique où il faisoit assez obscur; et ce jeune esclave, en s'approchant, regardoit Alamir comme s'il eût été de sa connoissance. Enfin, lorsqu'il fut près de lui, ce prince, sans se faire voir, commença à lui parler d'Elsibery. L'esclave, entendant cette voix qu'il ne connoissoit point, changea tout d'un coup de visage, et, après avoir fait un grand soupir, il baissa les yeux et demeura sans parler, avec une tristesse si profonde qu'Alamir ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Je croyois connoître celui qui me demandoit, lui répondit-il, et je ne croyois pas que ce fût d'Elsibery dont on me voulût parler; mais achevez; tout ce qui regarde Elsibery me touche sensiblement. Alamir fut surpris et embarrassé de la manière dont cet esclave lui parloit. Il acheva néanmoins ce qu'il avoit commencé, et lui donna une lettre, ne se faisant connoître que sous le nom de Sélémin. La tristesse et la beauté de cet esclave firent imaginer à ce prince que c'étoit quelque amant d'Elsibery qui s'étoit déguisé pour être auprès d'elle. Le trouble qu'il lui avoit vu lorsqu'il lui avoit parlé de lui donner des lettres ne l'en laissoit pas douter; mais il pensoit aussi que, si Elsibery eût connu cet es-

clave pour son amant, elle ne l'auroit pas choisi pour lui donner des lettres d'un rival; enfin cette aventure l'embarrassoit, et, de quelque manière qu'elle pût être, l'esclave lui paroissoit trop aimable et d'un air trop au-dessus de sa condition pour le souffrir sans peine auprès d'Elsibery.

Il attendit le lendemain avec diverses sortes d'inquiétudes; il alla de bonne heure chez la princesse sa mère. Jamais amant n'a eu tant d'impatience de voir sa maîtresse qu'Alamir avoit de désir de ne pas voir la sienne; et jamais un amant n'a eu tant de raison de souhaiter de ne pas la voir. Il pensoit que, si Elsibery ne venoit point au palais, c'étoit lui accorder la grâce qu'il lui avoit demandée; que c'étoit aussi une marque qu'elle avoit reçu la lettre qu'il avoit mise entre les mains de Zabelec; et que, si cet esclave la lui avoit rendue, il falloit qu'il ne fût pas son rival. Enfin, en ne voyant point arriver Elsibery avec sa mère, il apprenoit qu'il avoit un commerce établi avec elle, qu'il n'avoit point de rival, et qu'il pouvoit espérer d'être aimé. Il étoit occupé de ces pensées, lorsqu'on le vint avertir que la mère d'Elsibery arrivoit, et il eut le plaisir de voir qu'elle n'étoit pas suivie de sa fille. Jamais transport n'a été pareil au sien. Il se retira, ne voulant pas même que son visage fût connu de la mère de sa maîtresse, et s'en alla attendre chez lui l'heure qu'il avoit prise pour parler à Zabelec.

Le bel esclave revint le trouver, avec autant de tristesse sur le visage qu'il en avoit le jour précédent, et lui apporta la réponse d'Elsibery. Ce prince fut charmé de cette lettre; il y trouva de la modestie mêlée avec beaucoup d'inclination. Elle l'assuroit qu'elle auroit pour lui la complaisance de ne point voir le prince de Tharse, et qu'elle n'auroit jamais de répugnance à lui accorder de pareilles grâces : elle le prioit aussi de ne rien hasarder pour lui parler, parce que sa timidité naturelle et la manière dont elle étoit gardée rendoient inutile tout ce qu'il pourroit entreprendre. Alamir, quoique très-satis-

fait de cette lettre, ne pouvoit s'accoutumer à la beauté et à la tristesse de l'esclave : il lui fit plusieurs questions sur les moyens dont il pourroit se servir pour voir Elsibery; mais l'esclave n'y répondit qu'avec beaucoup de froideur. Ce procédé augmenta les soupçons du prince; et comme il se trouvoit plus touché de la beauté d'Elsibery qu'il ne l'avoit jamais été d'aucune autre, il craignoit d'entrer dans le même état où il avoit mis toutes celles qu'il avoit aimées, et de s'engager avec une personne qui auroit d'autres attachements. Cependant il lui écrivoit tous les jours : il l'obligeoit à lui apprendre les lieux où elle alloit; et son amour lui donnoit autant de soin de la fuir dans les lieux publics où elle le pouvoit connoître pour le prince, qu'il avoit d'application à chercher les moyens de la voir en particulier. Il considéra si bien tous les environs de la maison où elle logeoit, qu'il remarqua que le haut, qui étoit couvert en terrasse, avoit une espèce de balcon avancé sur une petite rue si étroite, que l'on pouvoit se parler de la maison qui étoit de l'autre côté. Il trouva bientôt le moyen de se rendre maître de cette maison : il écrivit à Elsibery qu'il la conjuroit de venir la nuit sur sa terrasse, et qu'il pourroit l'y entretenir : elle y vint. Alamir pouvoit facilement lui parler sans être entendu; et l'obscurité n'étoit pas si grande, qu'il n'eût le plaisir de distinguer cette beauté dont il étoit si touché.

Ils entrèrent dans une longue conversation sur les sentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elsibery voulut être éclaircie de l'aventure qui l'avoit conduit dans la maison des bains. Il lui avoua la vérité, et lui conta tout ce qui s'étoit passé entre Zoromade et lui. Les jeunes personnes sont trop touchées de ces sortes de sacrifices pour en craindre les conséquences pour elles-mêmes. Elsibery avoit une inclination violente pour Alamir : elle s'engagea entièrement dans cette conversation, et ils résolurent de se revoir dans le même lieu. Comme il étoit près de se retirer, il tourna la tête par hasard, et fut bien surpris de

voir dans un coin de la terrasse ce bel esclave qui lui avoit déjà donné tant d'inquiétude.

Il ne put cacher son chagrin; et, prenant la parole : Si je vous ai témoigné de la jalousie, dit-il à Elsibery, la première fois que je vous ai écrit, oserai-je, madame, vous en témoigner encore la première fois que je vous parle? Je sais que les personnes de votre qualité ont toujours des esclaves auprès d'elles; mais il me semble qu'ils ne sont point de l'âge et de l'air de celui que je vois auprès de vous : j'avoue que ce que je connois de la personne et de l'esprit de Zabelec me le rend aussi redoutable que me le pourroit être le prince de Tharse. Elsibery sourit de ce discours; et, appelant le bel esclave : Venez, Zabelec, lui dit-elle, venez guérir Sélémin de la jalousie que vous lui donnez : je ne l'oserois faire sans votre consentement. Je voudrois, madame, lui répondit Zabelec, que vous eussiez la force de lui laisser la jalousie. Ce n'est pas pour mon intérêt que je le souhaite, c'est pour le vôtre, et par la crainte des malheurs où je vois bien que vous vous plongez. Mais, seigneur, continua l'esclave en s'adressant au prince qu'elle ne connoissoit que pour Sélémin, il n'est pas juste de vous laisser soupçonner la vertu d'Elsibery.

Je suis une malheureuse que le hasard a mise à son service : je suis chrétienne grecque, et d'une naissance fort au-dessus de la condition où vous me voyez. Quelque beauté, dont il ne paroit peut-être plus de marques, m'avoit attiré plusieurs amants pendant ma première jeunesse : je trouvai en eux si peu de fidélité et tant de trahisons, que je ne les regardai qu'avec mépris. Un, plus infidèle que les autres, mais qui savoit mieux se déguiser, se fit aimer de moi. Je rompis, à cause de lui, un mariage très-considérable pour ma fortune. Mes parents nous persécutèrent; il fut obligé de se retirer : il m'épousa. Je me déguisai en homme, et je le suivis. Nous nous embarquâmes : il se trouva dans notre vaisseau une personne assez aimable que quelque aventure extraordinaire obligeoit, aussi bien que moi, à passer

en Asie. Mon mari en devint amoureux. Nous fûmes attaqués et pris par les Arabes; ils partagèrent les esclaves : on donna le choix à mon mari et à un de ses parents d'être du nombre des esclaves qui appartenoient au lieutenant du navire, ou de ceux qui appartenoient au capitaine. Le sort m'avoit donnée à ce dernier; et, par une ingratitude sans exemple, je vis mon mari choisir d'aller avec le lieutenant, pour suivre cette personne qu'il aimoit. Ma présence, mes larmes, ni ce que j'avois fait pour lui, et l'état où il me laissoit, ne le purent toucher. Jugez de ma douleur! On me conduisit ici; ma bonne fortune me donna au père d'Elsibery. Quoi que j'aie vu de l'infidélité de mon mari, je ne saurois perdre entièrement l'espérance de son retour; et ce fut ce qui causa les changements que vous remarquâtes à mon visage le premier jour que j'allai vous parler. J'avois espéré que c'étoit lui qui me demandoit; et, quelque mal fondé que fût cet espoir, je ne pus le perdre sans douleur. Je ne m'oppose point à l'inclination qu'Elsibery a pour vous : je sais, par une cruelle expérience, combien il est inutile de s'opposer à ces sortes de sentiments; mais je la plains, et je prévois les vives douleurs que vous lui causerez. Elle n'a jamais eu de passion : elle va avoir pour vous un attachement sincère et véritable qu'aucun homme qui a déjà aimé ne peut mériter.

Quand elle eut cessé de parler, Elsibery dit à Alamir que son père et sa mère connoissoient sa qualité, son sexe et son mérite; mais que des raisons qu'elle avoit de demeurer inconnue faisoient qu'on la traitoit en apparence comme un esclave. Ce prince demeura surpris de l'esprit et de la vertu de Zabelec, et il eut beaucoup de joie de connoitre combien la jalousie qu'il en avoit eue avoit été mal fondée. Il trouva dans la suite tant de charmes et tant de sincérité dans les sentiments d'Elsibery, qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais été aimé que par elle. Elle l'aimoit sans autre dessein que de l'aimer, et sans penser quelle fin auroit sa passion : elle ne s'informoit ni de sa fortune ni de

ses intentions : elle hasardoit toutes choses pour le voir, et faisoit aveuglément tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Une autre personne auroit trouvé de la contrainte dans la conduite qu'il désiroit d'elle; car, comme il vouloit toujours qu'elle le crût Sélémin, il étoit forcé de l'empêcher de se trouver à de certaines fêtes publiques où il étoit obligé de paroître pour le prince; mais elle ne trouvoit rien de difficile pour lui plaire.

Alamir se trouva heureux pendant quelque temps d'être aimé pour l'amour de lui-même; mais enfin il lui vint dans l'esprit qu'encore qu'Elsibery l'eût aimé sans savoir qu'il étoit le prince de Tharse, peut-être ne laisseroit-elle pas de l'abandonner pour un homme qui auroit cette qualité. Il résolut de mettre son cœur à cette épreuve, de lui faire passer le véritable Sélémin pour le prince de Tharse, de faire en sorte qu'il lui témoignât de l'amour, et de voir de ses propres yeux de quelle manière elle le traiteroit. Il apprit son intention à Sélémin, et ils trouvèrent ensemble les moyens de l'exécuter. Alamir fit une course de chevaux, et dit à Elsibery que, pour lui donner quelque part de ce divertissement, il obligeroit le prince à passer avec toute sa troupe devant ses fenêtres; qu'ils auroient les mêmes habits; qu'il marcheroit à côté de lui, et que, bien qu'il eût toujours appréhendé qu'elle ne vît Alamir, il se croyoit trop assuré de son cœur pour craindre que ce prince n'attirât ses regards, surtout dans un lieu où il seroit assez proche pour les partager. Elsibery demeura persuadée que celui qu'elle verroit auprès de son amant seroit le prince de Tharse; et, le lendemain, voyant le véritable Sélémin auprès d'Alamir, elle ne douta point que ce ne fût ce prince; elle trouva même que son amant avoit tort de lui avoir dépeint Alamir comme un homme si redoutable, et il lui parut qu'il n'étoit pas si agréable que celui qu'elle croyoit son favori. Elle n'oublia pas de dire à Alamir le jugement qu'elle avoit fait; mais ce n'étoit pas assez pour le satisfaire : il voulut encore éprouver si ce faux prince ne lui plairoit point lorsqu'il

lui paroîtroit amoureux d'elle, et qu'il lui proposeroit de l'épouser.

A une de ces fêtes des Arabes où le prince n'étoit point obligé de paroître en public, il dit à Elsibery qu'il se déguiseroit pour se trouver auprès d'elle. Il se déguisa en effet, et mena Sélémin avec lui. Ils se mirent près d'Elsibery, et Sélémin l'appela deux ou trois fois. Comme elle avoit Alamir dans l'esprit, elle ne douta point que ce ne fût lui; et, prenant un temps où personne ne la regardoit, elle leva son voile pour se faire voir et pour lui parler; mais elle fut bien surprise de trouver auprès d'elle celui qu'elle croyoit le prince de Tharse. Sélémin témoigna être surpris et touché de sa beauté; il voulut lui parler; mais elle ne l'écouta point : et, troublée de cette aventure, elle se rapprocha de sa mère, en sorte que Sélémin ne put l'aborder de tout le reste du jour. La nuit, Alamir vint lui parler sur la terrasse : elle lui conta ce qui lui étoit arrivé, avec une vérité si exacte et une si grande crainte qu'il ne la soupçonnât d'y avoir contribué, qu'il devoit en être satisfait. Néanmoins il ne s'en contenta pas; il fit gagner le vieil esclave qu'il avoit déjà trouvé sensible aux présents, pour donner une lettre à Elsibery de la part du prince. Lorsque cet esclave voulut la lui donner, elle la refusa, et lui fit une sévère réprimande. Elle en rendit compte à Alamir, qui le savoit déjà, et qui jouissoit du plaisir de sa tromperie. Pour achever ce qu'il avoit résolu, il mena Sélémin sur la terrasse où il avoit accoutumé de parler à Elsibery, et se cacha en sorte qu'elle ne le pouvoit voir, mais qu'il pouvoit entendre toutes leurs paroles. La surprise d'Elsibery fut extrême, lorsqu'elle vit sur la terrasse celui qu'elle croyoit le prince. Son premier mouvement fut de s'en aller; mais le soupçon que son amant la sacrifioit au prince, et l'envie de s'en éclaircir, la retinrent pour quelques moments. Je ne vous dirai point, madame, lui dit Sélémin, si c'est par mon adresse, ou du consentement de celui que vous croyez trouver ici, que j'occupe la place qui lui étoit destinée; je

ne vous dirai pas même s'il ignore les sentiments que j'ai pour vous; vous en jugerez par la vraisemblance et par le pouvoir que la qualité de prince peut me donner : je veux seulement vous apprendre que, d'une seule vue, vous avez fait en moi ce que de longs attachements n'avoient pu faire. Je n'ai jamais voulu m'engager, et je ne regarde présentement d'autre bonheur que celui de vous faire accepter la dignité où je me trouve. Vous êtes la seule à qui je l'aie offerte, et vous serez la seule à qui je l'offrirai. Songez plus d'une fois, madame, à me refuser; et pensez qu'en refusant le prince de Tharse vous refusez la seule chose qui vous peut retirer de cette captivité éternelle où vous êtes destinée.

Elsibery n'entendit plus tout ce que lui dit celui qu'elle croyoit le prince. Sitôt qu'il lui eut donné lieu de croire que son amant la sacrifioit à son ambition, et sans répondre à ce qu'il lui venoit de dire : Je ne sais, seigneur, lui dit-elle, par quelle aventure vous vous trouvez ici; mais, de quelque manière que ce puisse être, je ne dois pas avoir de plus longue conversation avec vous, et je vous supplie de trouver bon que je me retire. En disant ces paroles, elle quitta la terrasse avec Zabelec, qui l'avoit suivie, et s'en alla dans sa chambre avec autant d'inquiétude qu'Alamir avoit de joie et de tranquillité. Il voyoit avec plaisir qu'elle méprisoit les offres d'une si grande fortune dans le même moment qu'elle avoit lieu de croire qu'il l'avoit trompée; et il ne pouvoit plus douter qu'elle ne fût à l'épreuve des sentiments d'ambition qu'il avoit appréhendés. Le lendemain il essaya encore de lui faire donner une lettre de la part du prince, pour voir si le dépit ne l'auroit point fait changer; mais le vieil esclave qui la voulut donner fut aussi maltraité qu'il l'avoit été la première fois.

Elsibery avoit passé la nuit avec une douleur incroyable : toutes les apparences étoient que son amant l'avoit trahie; lui seul pouvoit avoir appris leur intelligence et le lieu où ils se parloient. Néanmoins la tendresse qu'elle avoit pour lui ne lui permettoit pas de le condamner sans l'entendre. Elle le revit le jour sui-

vant; et il sut si bien lui persuader qu'il avoit été trahi par un de ses gens, et que le calife, à la prière de son fils, l'avoit retenu une partie de la nuit pour l'empêcher de venir sur la terrasse, qu'il se justifia entièrement auprès d'Elsibery, et lui persuada même qu'il avoit un déplaisir sensible de la passion que le prince avoit pour elle. La belle esclave n'étoit pas si aisée à persuader qu'Elsibery, et son expérience de la tromperie des hommes ne lui permettoit pas d'ajouter foi aux paroles du faux Sélémin. Elle tâcha enfin de faire voir à Elsibery qu'il la trompoit; mais, peu de temps après, le hasard lui donna lieu de l'en convaincre.

Le véritable Sélémin n'étoit pas si occupé des galanteries du prince, qu'il n'en eût pour lui-même. La personne qu'il aimoit alors avoit pour confidente une jeune esclave qui étoit touchée d'une passion violente pour Zabelec, qu'elle prenoit pour un homme. Elle lui conta l'amour de Sélémin et de sa maîtresse, et la manière dont ils se voyoient. Zabelec, qui ne connoissoit Alamir que sous le nom de Sélémin, se fit instruire par cette esclave de tout ce qui pouvoit faire voir à Elsibery l'infidélité de son amant, et alla le lui apprendre à l'heure même. On ne peut être plus sensiblement affligé que le fut cette belle personne; mais elle s'abandonna à son affliction sans s'emporter contre celui qui la causoit. Zabelec fit tous ses efforts pour lui persuader de cesser entièrement de voir Alamir, et de n'écouter plus des justifications qui ne pouvoient être que de nouvelles tromperies. Elsibery eût bien voulu suivre ses conseils; mais elle n'en avoit pas la force.

Alamir vint le soir même sur la terrasse; et il fut bien étonné lorsque Elsibery commença leur conversation par un torrent de larmes, et ensuite par des reproches si tendres, que ceux même qui ne l'auroient pas aimée en auroient été touchés. Il ne pouvoit comprendre de quoi on pouvoit l'accuser, ni par quel bizarre effet du hasard, n'ayant jamais été fidèle que pour Elsibery, elle fût quasi la seule qui l'eût accusé d'infidélité. Il se défendit avec

toute la force que donne la vérité; mais, malgré la disposition qu'avoit Elsibery à le croire innocent, elle ne pouvoit ajouter de foi à ses paroles. Il la pressa de lui nommer celle qu'elle l'accusoit d'aimer; elle le fit, et lui conta toutes les circonstances de leur commerce. Alamir fut bien surpris lorsqu'il vit que c'étoit le nom de Sélémin qui le faisoit paroître coupable; et il fut bien embarrassé sur la manière dont il devoit se justifier. Il ne put se déterminer sur l'heure, et il se contenta de faire de nouveaux serments de son innocence, sans entrer dans d'autres justifications. Son embarras, et des paroles si générales, ne laissèrent plus douter Elsibery de son infidélité.

Cependant ce prince vint conter son malheur à Sélémin, et chercha avec lui les moyens de faire paroître son innocence. Je romprois pour l'amour de vous, lui dit Sélémin, avec la personne que j'aime, si vous en pouviez tirer quelque avantage; mais, quand je cesserois de la voir, Elsibery croiroit toujours qu'au moins il y a eu un temps où vous lui avez été infidèle; et ainsi elle ne pourroit plus avoir de confiance en vos paroles. Si vous voulez la guérir entièrement de ses soupçons, je crois que vous lui devez avouer qui vous êtes et qui je suis. Elle vous a aimé sans que votre qualité ait contribué à sa passion; elle m'a cru le prince de Tharse, et m'a méprisé pour l'amour de vous : il me semble que c'est tout ce que vous aviez à souhaiter. Vous avez raison, mon cher Sélémin, s'écria le prince; mais je ne saurois me résoudre à apprendre ma naissance à Elsibery : je perdrai, en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour. Je hasarderai le seul véritable plaisir que j'aie jamais eu, et je ne sais si je ne perdrai point la passion que j'ai pour elle. Songez aussi, seigneur, répondit Sélémin, qu'en paroissant encore sous mon nom vous perdrez le cœur d'Elsibery, et qu'en le perdant vous perdrez, en effet, tous les plaisirs qu'une fausse imagination vous fait craindre de ne trouver plus.

Sélémin parla avec tant de force à Alamir qu'enfin il le fit ré-

soudre à déclarer la vérité à Elsibery. Il le fit dès le même soir, et jamais personne n'a passé en un moment d'un état si déplorable à un état si heureux. Elle trouvoit des marques d'une passion très-sincère et très-délicate dans tout ce qui lui avoit paru des tromperies : elle avoit le plaisir d'avoir persuadé son attachement à Alamir, sans le connoître pour le prince; enfin, elle étoit dans une joie que son cœur étoit à peine capable de contenir : elle la laissa voir tout entière à Alamir; mais cette joie lui fut suspecte; il crut que le prince de Tharse y avoit part, et qu'Elsibery étoit touchée du plaisir de l'avoir pour amant. Néanmoins il ne le lui témoigna pas, et continua de la voir avec soin. Zabelec étoit surprise de s'être trompée en se défiant de la passion des hommes, et elle envioit le bonheur d'Elsibery d'en avoir trouvé un si fidèle. Elle n'eut pas longtemps sujet de l'envier. Il étoit impossible que des choses aussi extraordinaires que celles qu'Alamir avoit faites pour Elsibery n'apportassent une nouvelle vivacité à la passion qu'elle avoit pour lui. Ce prince s'en aperçut : ce redoublement d'amour lui parut une infidélité, et lui causa le même chagrin que la diminution lui en auroit dû causer. Enfin, il se persuada si bien que le prince de Tharse étoit plus aimé qu'Alamir ne l'avoit été sous le nom de Sélémin, que sa passion commença à diminuer sans qu'il prît même de nouvel attachement. Il en avoit déjà eu de tant de sortes, et celui qu'il venoit d'avoir avoit eu d'abord quelque chose de si piquant, qu'il se trouva insensible à tous les autres. Elsibery vit finir insensiblement l'amour et les soins qu'il avoit pour elle; et, quoiqu'elle tâchât de se tromper elle-même, elle ne put douter de son malheur, lorsqu'elle apprit que le prince s'en alloit voyager par toute la Grèce; et elle l'apprit avant qu'il lui en eût parlé. L'ennui qu'il éprouvoit à Tharse lui avoit inspiré ce dessein, et il l'exécuta, sans que les prières et les larmes d'Elsibery le pussent retenir.

La belle esclave trouva alors que sa destinée n'étoit pas plus

malheureuse que celle d'Elsibery, et Elsibery chercha toute sa consolation à se plaindre avec elle. Son mari fut tué : elle le sut, et en eut une vive douleur, malgré l'horrible infidélité qu'il lui avoit faite. Comme sa mort faisoit cesser les raisons qu'elle avoit eues de se cacher, elle pria le père d'Elsibery de lui donner la liberté qu'il lui avoit offerte tant de fois. Il la lui accorda; et elle résolut de s'en retourner passer le reste de sa vie dans son pays, éloignée du commerce de tous les hommes. Elle avoit parlé plusieurs fois à Elsibery de la religion chrétienne; et cette belle personne, touchée de ce qu'elle lui en avoit dit, et de l'inconstance d'Alamir, dont elle n'espéroit point de se consoler, résolut de se faire chrétienne, de suivre Zabelec, et d'aller vivre avec elle dans un profond oubli de tous les attachements de la terre. Elle partit sans en avertir ses parents que par une lettre qu'elle leur laissa.

Alamir avoit déjà commencé ses voyages; et ce ne fut que par une lettre de Sélémin qu'il apprit ce que je viens de vous dire d'Elsibery. En quelque lieu qu'elle soit, peut-être trouveroit-elle de la consolation, si elle avoit pu apprendre combien elle fut vengée de l'infidélité d'Alamir par la passion violente que lui donna la beauté de Zaïde.

Il arriva en Chypre, et aima cette princesse, comme je vous l'ai dit, après avoir balancé quelque temps entre elle et moi; mais il l'aima avec une passion si différente de toutes celles qu'il avoit eues, qu'il ne se reconnoissoit pas lui-même. Il avoit toujours déclaré son amour aussitôt qu'il l'avoit senti : il n'avoit jamais appréhendé d'offenser celles à qui il le déclaroit; et à peine osoit-il le laisser deviner à Zaïde. Il fut surpris de ce changement; mais lorsque, forcé par sa passion, il l'eut déclarée à Zaïde, et qu'il trouva que l'indifférence qu'elle avoit pour lui ne faisoit qu'augmenter l'amour qu'il avoit pour elle; quand il vit qu'il étoit désespéré du traitement qu'il en recevoit, sans cesser d'en être amoureux, et sans croire qu'il pût cesser de l'être, il sentit une douleur qui ne se peut représenter.

Quoi! disoit-il à Mulziman, l'amour n'a jamais eu de pouvoir sur moi qu'autant que j'ai voulu lui en donner : quand il m'auroit surmonté entièrement, il ne m'auroit donné que de la joie dans tous les lieux où j'ai aimé; et il faut que, par la seule personne du monde en qui j'aie trouvé de la résistance, il me domine avec un empire si absolu, qu'il ne me reste aucun pouvoir de me dégager. Je n'ai pu aimer toutes celles qui m'ont aimé : Zaïde me méprise, et je l'adore. Est-ce son admirable beauté qui produit un effet si extraordinaire? ou seroit-il possible que le seul moyen de m'attacher fût de ne m'aimer pas? Ah! Zaïde, ne me mettrez-vous jamais en état de connoître que ce ne sont pas vos rigueurs qui m'attachent à vous?

Mulziman ne savoit que lui répondre, tant il étoit surpris de l'état où il le voyoit. Il tâchoit néanmoins de le consoler et d'adoucir ses inquiétudes. Depuis que le père de Zaïde étoit arrivé, et qu'elle s'étoit si fortement déclarée sur la résolution de ne vouloir pas épouser ce prince, son désespoir étoit encore augmenté, et le portoit à chercher la mort avec joie.

Voilà à peu près ce que j'appris de Mulziman, continua Félime : peut-être ne vous l'ai-je raconté qu'avec trop de soin; mais pardonnez aux charmes que trouvent celles qui ont de la passion à parler des personnes qu'elles aiment, quoique ce soit même sur des sujets désagréables. Don Olmond témoigna à cette princesse que, bien loin qu'elle lui dût faire des excuses de la longueur de son récit, il lui devoit des remercîments de l'avoir instruit des aventures d'Alamir. Il la conjura d'achever ce qu'elle avoit commencé à lui dire, et elle reprit ainsi son discours :

Vous pouvez juger que ce que je sus des aventures et de l'humeur d'Alamir ne me donna pas d'espérance, puisque j'appris que le seul moyen d'être aimée de lui étoit de ne l'aimer pas. Cependant je ne l'en aimai pas moins. Les dangers où il s'exposoit tous les jours me donnoient des inquiétudes mortelles : je croyois que tous les coups devoient tomber sur sa tête, et qu'il

n'y avoit de péril que pour lui. J'étois si accablée, qu'il me sembloit que mes maux ne pouvoient plus augmenter : mais la fortune m'exposa à une sorte de douleur plus cruelle que tout ce que j'avois encore senti.

Quelques jours après que Mulziman m'eut raconté les aventures d'Alamir, j'en parlois avec Zaïde; et je faisois de si tristes réflexions sur la cruauté de ma destinée, que mon visage étoit tout baigné de mes larmes. Une des femmes de Zaïde passa dans le lieu où nous étions, et laissa la porte ouverte, sans que je m'en aperçusse. Il faut avouer que je suis bien malheureuse, disois-je à Zaïde, de m'être attachée à un homme si indigne en toutes façons des sentiments que j'ai pour lui. Comme j'achevois ces paroles, j'entendis quelqu'un dans la chambre : je crus que c'étoit cette même femme qui venoit de passer; mais à quel point fus-je surprise et troublée, quand je vis que c'étoit Alamir, et qu'il étoit si près de moi, que je ne pus douter qu'il n'eût entendu mes dernières paroles! Mon trouble et les larmes qui couloient sur mon visage m'ôtoient tous les moyens de lui cacher que ce que je venois de dire ne fût véritable. Les forces me manquèrent; je perdis la parole; je souhaitai la mort : enfin je me sentis dans le plus violent état où une personne se soit jamais trouvée. Pour achever la cruauté de mon aventure, la princesse Alasinthe arriva, suivie de plusieurs dames qui se mirent à parler avec Zaïde; en sorte que je demeurai seule avec Alamir.

Ce prince me regarda avec un air qui témoignoit de la crainte d'augmenter l'embarras où il me voyoit. J'ai bien du plaisir, madame, me dit-il, d'être arrivé dans un temps où apparemment vous ne vouliez être entendu que de Zaïde; mais, madame, puisque le hasard en a disposé autrement, trouvez bon que je vous demande s'il est possible qu'un homme qui a été assez heureux pour ne vous pas déplaire puisse vous obliger à dire qu'il est indigne en toutes façons de l'attachement que vous avez pour lui. Je sais bien qu'il n'y a point d'homme qui puisse être digne de la

moindre de vos bontés; mais y en a-t-il quelqu'un qui puisse vous donner lieu de vous plaindre de ses sentiments? Ne soyez point fâchée, madame, que j'aie quelque part à votre confiance: vous ne m'en trouverez pas indigne; et, avec quelque soin que vous m'ayez caché ce que je viens d'apprendre, j'aurai néanmoins une extrême reconnoissance d'une chose que je ne devrai qu'au hasard.

Alamir eût encore parlé longtemps, s'il eût attendu que j'eusse eu la force de l'interrompre. J'étois si hors de moi-même, et si combattue de la crainte de lui faire connoître qu'il étoit celui dont je me plaignois, et de la douleur de le voir persuadé que j'en aimois un autre, qu'il m'étoit impossible de lui répondre. Vous croirez peut-être que, lui ayant caché avec tant de soin la passion que j'avois pour lui, et le voyant si attaché à Zaïde, il me devoit être indifférent qu'il s'imaginât que quelque autre eût pu me plaire; mais l'amour se fait déjà une si grande violence de se cacher à la personne qui l'a fait naître, qu'il ne se peut faire encore la cruelle douleur de lui laisser croire qu'il ait été allumé par un autre. Alamir attribuoit tout mon embarras au chagrin de le voir persuadé que j'avois quelque attachement. Je vois bien, madame, reprit-il, que vous souffrez avec peine que je sois votre confident; mais il y a de l'injustice au chagrin que vous en avez. Peut-on avoir plus de respect pour vous que j'en ai, et plus d'intérêt à vous plaire? Vous avez un pouvoir absolu sur cette belle princesse de qui dépend toute ma destinée; apprenez-moi, madame, qui est celui dont vous vous plaignez; et si j'ai autant de pouvoir sur lui que vous en avez sur celle que j'adore, vous verrez si je ne saurai pas lui faire connoître son bonheur, et le rendre digne de vos bontés.

Les paroles d'Alamir augmentoient mon trouble et mon agitation : il me pressa encore de lui dire de qui je me plaignois. Mais que toutes les raisons qui lui donnoient envie de le savoir me le faisoient paroître indigne de l'apprendre! Enfin Zaïde, qui jugea de l'embarras où j'étois, vint nous interrompre, sans qu'il eût

été en mon pouvoir de dire une seule parole à Alamir. Je m'en allai sans jeter les yeux sur lui : mon corps ne put soutenir l'agitation de mon esprit; je tombai malade dès la nuit même, et ma maladie fut très-longue.

Dans le nombre des gens de qualité qui demeuroient dans l'île de Chypre, il étoit difficile que quelqu'un ne se fût attaché à moi et ne prît intérêt à la conservation de ma vie. J'apprenois les soins qu'ils avoient de savoir de mes nouvelles : je considérois le peu d'effet que leur amour avoit produit; et quand je pensois que, si Alamir avoit connu mon attachement, il n'auroit pas fait plus d'impression sur lui qu'en faisait sur moi la passion de ceux qui m'aimoient, je me trouvois heureuse d'être assurée qu'il ignoroit mes sentiments. Mais il faut pourtant avouer que c'étoit un bonheur qui n'étoit goûté que de ma raison, et à quoi mon cœur ne prenoit aucune part. Quand je commençai à me porter assez bien pour être vue, je retardai, autant que je pus, les occasions de voir Alamir; et lorsque je le revis, je remarquai qu'il m'observoit avec beaucoup de soin, afin d'apprendre par mes actions qui étoit celui dont je me plaignois. Plus je voyois qu'il m'observoit, plus je maltraitois ceux qui s'étoient attachés à moi. Quoiqu'il y en eût plusieurs dont le mérite et la qualité ne me dussent point faire de honte, il n'y en avoit aucun dont je ne trouvasse ma gloire blessée. Je ne pouvois supporter qu'il crût que j'aimois sans être aimée; et il me sembloit que j'en paroissois moins digne de lui.

Les troupes de l'empereur pressèrent si fort Famagouste, que tous les Arabes jugèrent qu'il falloit l'abandonner. Zuléma et Osmin résolurent de nous faire embarquer avec les princesses Alasinthe et Bélénie. Alamir prit aussi la résolution de quitter Chypre, et pour suivre Zaïde, et pour sortir d'un lieu où sa valeur ne pouvoit plus être utile. Il avoit conservé une extrême curiosité de savoir qui étoit celui dont il m'avoit ouï parler; et lorsque nous fûmes prêts à partir, et qu'il vit que ma tristesse n'aug-

mentoit point : Quoique vous abandonniez Chypre, me dit-il, sans qu'il paroisse en vous de nouvelles marques d'affliction, il n'est pas impossible, madame, que vous ne sentiez ce départ; faites-moi la grâce de m'apprendre qui est celui à qui vous prenez intérêt. Il n'y a point d'homme, de tous ceux qui sont ici, que je n'engage aisément à faire le voyage d'Afrique, et vous aurez le plaisir de le voir, sans qu'il sache même que vous l'avez désiré. Je n'ai point voulu m'opiniâtrer, lui répondis-je, à vous ôter une opinion que vous avez prise sur des apparences assez vraisemblables ; mais je vous assure néanmoins que ces apparences sont trompeuses. Je ne laisse personne à Famagouste à qui je prenne intérêt, et ce n'est point par aucun changement qui soit arrivé dans mon cœur. Je vous entends, madame, repartit Alamir ; celui qui a été assez heureux pour vous plaire n'est point ici ; je le cherchois inutilement parmi ceux qui vous adorent, et il étoit sans doute parti de Chypre devant que j'eusse l'honneur de vous voir. Ce n'est ni devant que vous m'eussiez vue, ni depuis que vous êtes ici, lui répliquai-je assez brusquement, que quelqu'un a été assez heureux pour me plaire ; et je vous supplie de ne me parler plus d'une chose qui m'offense.

Alamir, voyant bien que je lui avois répondu avec colère, ne m'en dit pas davantage, et m'assura qu'il ne m'en parleroit jamais. Je fus bien aise d'avoir fini des conversations où j'étois toujours en hasard de laisser voir ce que je souhaitois si ardemment de cacher. Enfin, nous nous embarquâmes; et notre navigation fut d'abord si heureuse, que nous ne devions pas croire qu'elle finît par un naufrage aussi malheureux que celui que nous fîmes aux côtes d'Espagne, comme je vous le dirai bientôt.

Félime alloit continuer son récit, lorsqu'on la vint avertir que sa mère se trouvoit plus mal que de coutume. Quoique j'eusse encore beaucoup de choses à vous apprendre, dit-elle à don Olmond en le quittant, je vous en ai assez appris pour vous faire juger que ma vie est attachée à celle d'Alamir, et pour vous en-

gager à me tenir la parole que vous m'avez donnée. Je vous la tiendrai exactement, madame, lui répondit-il ; mais je vous supplie de vous souvenir aussi que vous devez m'instruire du reste de vos aventures.

Le lendemain il alla trouver le roi. Sitôt que ce prince le vit, il voulut satisfaire l'impatience et l'inquiétude qui paroissoient sur le visage de Consalve, et, les amenant tous deux dans son cabinet, il ordonna à don Olmond de lui dire s'il avoit vu Félime, et si elle lui avoit appris quel intérêt elle prenoit à la conservation d'Alamir. Don Olmond, sans faire paroître qu'il pénétrât dans les raisons qui donnoient au roi tant de curiosité pour les aventures de ce prince, fit un récit exact de tout ce qu'il avoit su par Félime de sa passion pour Alamir, de celle d'Alamir pour Zaïde, et de tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'à leur départ de Chypre. Lorsqu'il eut achevé, il jugea bien que la conversation n'étoit pas aussi libre entre le roi et Consalve que s'il n'eût pas été présent ; et, pour les laisser en liberté, il feignit d'être obligé de s'en retourner à Oropèze.

Sitôt qu'il fut parti, le roi, regardant son favori avec un air qui témoignoit les sentiments qu'il avoit pour lui : Croyez-vous encore, lui dit-il, qu'Alamir soit aimé de Zaïde ? croyez-vous que ce soit elle qui ait fait écrire Félime ? et ne voyez-vous pas combien vos craintes ont été mal fondées ? Non, seigneur, reprit tristement Consalve, tout ce que don Olmond vient de raconter ne me persuade pas encore que je n'aie point sujet de craindre. Zaïde n'a peut-être pas d'abord aimé Alamir, ou elle l'a caché à Félime, voyant l'amour qu'elle avoit pour ce prince. Mais qui pleuroit Zaïde, lorsqu'elle fit naufrage aux côtes d'Espagne, si ce n'étoit Alamir, qu'elle croyoit mort ? A qui puis-je ressembler, si ce n'est à ce prince ? Félime n'a parlé que de lui dans son récit : Zaïde l'a trompée, seigneur, ou Zaïde ne lui a avoué les sentiments qu'elle avoit pour lui que depuis qu'elle a été chez Alphonse. Tout ce que j'ai appris ne détruit point les opinions

que j'ai eues; et je crains bien que ce qui me reste encore à apprendre ne les confirme plutôt que de les détruire.

Il étoit si tard lorsque Consalve quitta le roi, qu'il ne devoit penser qu'à chercher du repos, mais son inquiétude ne lui permit pas d'en trouver. Le récit de Félime augmentoit sa curiosité, et le laissoit encore dans cette cruelle incertitude où il étoit depuis si longtemps. Sur le matin, un officier de l'armée, qui revenoit d'Oropèze, lui apporta un billet de don Olmond ; il l'ouvrit, et y trouva ces mots :

« Félime m'a tenu sa parole, et m'a conté le reste de ses aventures. Le seul amour qu'elle a pour Alamir a causé les soins qu'elle a eus de sa vie. Zaïde n'y prend point d'intérêt ; et, si quelqu'un en prenoit à Zaïde, ce n'est pas d'Alamir qu'il devroit être jaloux. »

Ce billet jeta Consalve dans un nouvel embarras, et lui fit penser qu'il s'étoit trompé seulement lorsqu'il avoit cru qu'Alamir étoit aimé, mais qu'il ne s'étoit pas trompé lorsqu'il avoit cru que Zaïde avoit quelque passion. La lettre qu'il lui avoit vu écrire chez Alphonse, ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortose d'une première inclination, et le billet qu'il venoit de recevoir de don Olmond, ne lui permettoient pas d'en douter. Il lui parut qu'il devoit être également malheureux, puisque le cœur de Zaïde avoit été touché. Néanmoins, par un sentiment dont il ne pouvoit démêler la cause, il sentit quelque soulagement en apprenant que ce n'étoit pas par le prince de Tharse.

Cependant les Maures firent des propositions pour la paix ; et elles étoient si avantageuses, qu'il sembloit difficile de les refuser. On nomma des députés de part et d'autre pour en régler les articles, et on accorda une nouvelle trêve. Consalve avoit part à tous les conseils; mais, quelque occupé qu'il pût être par l'importance des affaires dont le roi lui laissoit le soin, il l'étoit

encore davantage par l'impatience de savoir qui étoit ce rival dont il n'avoit jamais ouï parler. Il attendit don Olmond avec une inquiétude qui ne lui laissoit pas de repos; et enfin il supplia le roi de le faire venir au camp, ou de permettre qu'il l'allât trouver à Oropèze. Don Garcie, qui avoit de la curiosité pour la suite des aventures de Zaïde, voulut être présent au récit qu'en feroit don Olmond, et lui envoya commander de venir à l'heure même. Lorsque Consalve le vit arriver, et qu'il le regarda comme un homme qui alloit lui apprendre les véritables sentiments de Zaïde, il fut quasi prêt à l'empêcher de parler, tant il craignoit la certitude de son malheur, bien qu'il souhaitât d'en être éclairci. Don Olmond, avec la même discrétion qu'il avoit déjà eue, et sans faire voir à Consalve qu'il remarquoit son embarras, raconta ainsi ce qu'il avoit appris de Félime dans leur dernière conversation, après que le roi lui en eut fait le commandement.

SUITE DE L'HISTOIRE DE FÉLIME ET DE ZAIDE

Le prince Zuléma et Osmin avoient quitté Chypre dans le dessein de s'en aller en Afrique et de débarquer à Tunis. Alamir les avoit suivis, et leur navigation avoit été assez heureuse, lorsqu'un vent impétueux les repoussa vers Alexandrie. Comme Zuléma s'en vit proche, il voulut y aborder pour voir Albumazar, ce grand astrologue si célèbre dans toute l'Afrique, qu'il connoissoit depuis longtemps. Les princesses, qui n'étoient pas accoutumées à la fatigue de la mer, furent bien aises de descendre à terre et de se reposer. Le vent demeura si contraire, qu'ils ne purent sitôt se remettre à la voile.

Un jour que Zuléma montroit à Albumazar plusieurs choses rares qu'il avoit apportées de ses voyages, Zaïde vit dans une cassette le portrait d'un jeune homme d'une beauté extraordi-

naire et d'une physionomie très-agréable. L'habillement, qui étoit pareil à celui des princes arabes, lui fit imaginer que ce portrait étoit celui d'un des fils du calife. Elle demanda à son père si elle ne se trompoit pas : il lui répondit qu'il ne savoit point pour qui ce portrait avoit été fait, qu'il l'avoit acheté de quelques soldats, et qu'il le conservoit pour sa beauté. Zaïde parut surprise de l'agrément de cette peinture. Albumazar remarqua l'attention qu'elle avoit à le regarder; il lui en fit la guerre, et il lui dit qu'il voyoit bien qu'un homme qui ressembleroit à ce portrait pourroit espérer de lui plaire. Comme les Grecs ont une grande opinion de l'astrologie, et que les jeunes personnes ont une grande curiosité de l'avenir, Zaïde pria plusieurs fois ce fameux astrologue de lui dire quelque chose de sa destinée ; mais il s'en défendoit toujours ; il passoit avec Zuléma le peu de temps qu'il déroboit à l'étude, et sembloit éviter de faire paroître son savoir extraordinaire. Enfin, un jour qu'elle le trouva dans la chambre de son père, elle le pria plus fortement qu'elle n'avait encore fait de consulter les astres sur sa fortune. Il n'est pas nécessaire que je les consulte, lui dit-il en souriant, pour vous assurer, madame, que vous êtes destinée à celui dont Zuléma vous a fait voir le portrait. Peu de princes dans l'Afrique peuvent s'égaler à lui. Vous serez heureuse si vous l'épousez : prenez garde de laisser engager votre cœur à quelque autre. Zaïde ne reçut les paroles d'Albumazar que comme un reproche de l'attention qu'elle avoit eue à regarder ce portrait; mais Zuléma lui dit, avec toute l'autorité d'un père, qu'elle ne devoit point douter de la vérité de cette prédiction; qu'il n'en doutoit pas lui-même, et que, de son consentement, elle n'épouseroit jamais que celui pour qui cette peinture avoit été faite.

Zaïde et Félime avoient peine à croire que Zuléma parlât selon ses véritables sentiments ; mais elles n'en doutèrent pas, lorsqu'il dit à la princesse sa fille qu'il ne pensoit plus à lui faire épouser le prince de Tharse. Félime ne sentit pas une médiocre joie de

savoir que Zaïde n'étoit pas destinée pour Alamir : elle s'imagina un plaisir sensible à l'apprendre à ce prince; et elle se flatta de l'espérance qu'il reviendroit à elle, s'il n'espéroit plus que Zaïde pût être à lui. Elle pria cette belle personne de lui permettre de dire à Alamir la prédiction d'Albumazar et les sentiments de Zuléma. Cette permission n'étoit pas difficile à obtenir : Zaïde consentoit sans peine à tout ce qui pouvoit guérir le prince de Tharse de la passion qu'il avoit pour elle.

Félime chercha les occasions de parler à ce prince; et, sans faire paroître de joie de ce qu'elle avoit à lui dire, elle lui conseilla de se détacher de Zaïde, puisqu'elle étoit destinée pour un autre, et que Zuléma ne lui étoit plus favorable. Elle lui apprit ensuite ce qui avoit fait changer les sentiments de ce prince, et lui montra ce portrait qui devoit décider de la fortune de Zaïde. Alamir parut accablé des paroles de Félime, et surpris de la beauté du portrait qu'on lui faisoit voir ; il demeura longtemps sans parler : enfin, levant les yeux avec un air où sa douleur étoit peinte : Je le crois, madame, lui dit-il, celui que je vois est destiné pour Zaïde : il est digne d'elle par sa beauté; mais il ne la possédera jamais; et je lui ôterai la vie avant qu'il puisse m'enlever Zaïde. Mais si vous entreprenez, lui répondit Félime, d'attaquer tous les hommes qui pourroient ressembler à ce portrait, vous en attaqueriez peut-être en grand nombre sans trouver celui pour qui il a été fait. Je ne suis pas assez heureux, repartit Alamir, pour être au hasard de me méprendre. Il y a une beauté si grande et si particulière dans ce portrait, que peu de gens peuvent lui ressembler. Mais, madame, ajouta-t-il, cette physionomie agréable peut cacher un esprit si fâcheux et des mœurs si opposées à celles qui doivent plaire à Zaïde, que, quelque beauté qu'ait ce prétendu rival, peut-être ne sera-t-il pas aimé d'elle; et, quelque favorables que lui puissent être et la fortune et Zuléma, s'il ne touche point l'inclination de Zaïde, je ne me trouverai pas entièrement malheureux. Je serai moins désespéré de

la voir possédée par un homme qu'elle n'aimera pas, que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourroit jamais être. Cependant, madame, continua-t-il, quoique ce portrait ait fait une impression dans mon esprit qui se peut difficilement effacer, je vous conjure de me le laisser quelque temps, afin que je le considère avec loisir, et que l'idée s'en imprime plus fortement dans ma mémoire.

Félime étoit si troublée de voir que ce qu'elle venoit de dire n'avoit pu diminuer les espérances d'Alamir, qu'elle lui laissa emporter ce portrait; et ce prince le lui rendit quelques jours après, malgré l'envie qu'il eût eue de l'ôter pour jamais des yeux de Zaïde.

Après quelque séjour dans Alexandrie, le vent leur permit d'en partir. Alamir reçut des nouvelles de son père, qui l'obligèrent de quitter Zaïde pour retourner à Tharse; mais comme il ne se croyoit nécessaire que pour peu de jours, il dit à Zuléma qu'il seroit aussi dans le même temps que lui à Tunis. Félime fut aussi affligée de leur séparation que si elle eût été aimée de lui. Elle étoit accoutumée à toutes les douleurs que l'amour peut donner; mais elle n'avoit point eu celle de l'absence, et elle la sentit si vivement, qu'elle connut bien que le seul plaisir de voir celui qu'elle aimoit lui avoit donné la force de supporter le malheur de n'en pas être aimée.

Alamir s'en alla à Tharse, et Zuléma et Osmin, sur différents vaisseaux, prirent la route de Tunis. Zaïde et Félime ne voulurent pas se quitter, et demeurèrent ensemble dans le vaisseau de Zuléma. Après quelques jours de navigation, il survint une tempête épouvantable : tous les vaisseaux furent séparés; celui où étoit Zaïde perdit son grand mât, et Zuléma jugea qu'il n'y avoit plus d'espérance. Comme il connut qu'ils étoient assez proche de terre, il se résolut de se jeter dans la chaloupe. Il y fit descendre sa femme, sa fille et Félime, et prit avec lui ce qu'il avoit de plus précieux; mais, comme il y vouloit entrer aussi,

un coup de vent rompit la corde qui la tenoit attachée au vaisseau, et la chaloupe vint se briser contre le rivage. Zaïde fut jetée sur la côte de Catalogne à demi morte, et Félime, qui s'étoit soutenue sur une planche, fut poussée sur la même côte, après avoir vu périr la princesse Alasinthe. Lorsque Zaïde revint de l'état où elle étoit, elle fut bien étonnée de se voir parmi des personnes qu'elle ne connoissoit point, et dont elle n'entendoit pas la langue.

Deux Espagnols qui demeuroient sur le bord de la mer l'avoient trouvée évanouie, et l'avoient fait porter chez eux. Des pêcheurs y amenèrent Félime. Zaïde eut beaucoup de joie de la revoir; mais elle fut très-affligée d'apprendre par elle la mort de la princesse sa mère. Après avoir donné beaucoup de larmes à cette perte, elle pensa à sortir du lieu où elle étoit, et fit entendre qu'elle désiroit d'aller à Tunis, où elle espéroit trouver Osmin et Bélénie.

En regardant le plus jeune de ces Espagnols, qui s'appeloit Théodoric, elle s'aperçut qu'il ressembloit à ce portrait qu'elle avoit trouvé si agréable. Cette ressemblance la surprit, et le lui fit regarder avec plus d'attention. Elle alla chercher le long du rivage, pour voir si elle ne trouveroit point une cassette où étoit ce portrait, et qu'elle croyoit avoir vu mettre dans la chaloupe lorsqu'elles avoient fait naufrage. Sa peine fut inutile : elle sentit un chagrin extraordinaire de ne pouvoir trouver ce qu'elle cherchoit. Il lui parut pendant quelques jours que Théodoric avoit de la passion pour elle ; quoiqu'elle n'en pût juger par ses paroles, il y avoit un air dans ses actions qui le lui faisoit soupçonner, et ses soupçons ne lui étoient pas désagréables.

Quelque temps après, elle crut s'être trompée : elle le vit triste, sans qu'elle lui donnât sujet de l'être ; elle vit qu'il la quittoit souvent pour aller rêver; enfin elle s'imagina qu'il avoit quelque autre passion qui le rendoit malheureux. Cette pensée lui donna un trouble et un chagrin qui la surprirent, et qui la rendirent

aussi mélancolique que Théodoric le lui paroissoit. Quoique Félime fût assez occupée de ses propres pensées, elle connoissoit trop bien l'amour pour ne se pas apercevoir de celui que Théodoric avoit pour Zaïde, et de l'inclination que Zaïde avoit pour Théodoric. Elle lui en parla plusieurs fois; et quelque répugnance qu'eût cette belle princesse à se l'avouer à elle-même, elle ne put s'empêcher de l'avouer à Félime.

Il est vrai, lui dit-elle, j'ai des sentiments pour Théodoric dont je ne suis pas la maîtresse; mais, Félime, n'est-ce point de lui dont Albumazar m'a voulu parler? et ce portrait que nous avons vu ne seroit-il point fait pour lui? Il n'y pas d'apparence, répondit Félime; la fortune et la patrie de Théodoric n'ont rien qui se puisse rapporter aux paroles d'Albumazar. Considérez, madame, que, n'ayant jamais cru à cette prédiction, vous commencez à y croire pour vous imaginer que Théodoric peut être celui qui vous est destiné; et jugez par là quels sont les sentiments que vous avez pour lui. Jusqu'ici, répliqua Zaïde, je n'avois point pris les paroles d'Albumazar pour une véritable prédiction; mais je vous avoue que, depuis que j'ai vu Théodoric, elles ont commencé à me faire de l'impression dans l'esprit. Il m'a paru extraordinaire d'avoir trouvé un homme qui ressemble à ce portrait, et d'avoir senti de l'inclination pour lui. Je suis surprise quand je pense qu'Albumazar m'a défendu de laisser engager mon cœur : il me semble qu'il prévoyoit les sentiments que j'ai pour Théodoric; et sa personne me plaît d'une telle sorte, que, si je suis destinée à un autre homme qui lui ressemble, ce qui devroit faire mon bonheur va faire le malheur de ma vie. Mon inclination se trompe à cette ressemblance : elle me porte à celui à qui je ne dois pas être, et me prévient peut-être d'une telle sorte, que je ne pourrai plus aimer celui qu'il faudra que j'aime. Il n'y a point de remède, continua-t-elle, pour éviter tous ces malheurs, que d'abandonner un lieu où je cours tant de périls, et où même la bienséance ne nous permet pas de demeurer. Il ne dépend pas

de nous d'en sortir, reprit Félime; nous sommes dans un pays qui nous est inconnu, et où notre langue n'est seulement pas entendue. Il faut que nous attendions les vaisseaux; mais souvenez-vous que, quelque soin que vous apportiez à quitter Théodoric, vous n'effacerez pas aisément l'impression qu'il a faite en votre cœur. Je vois en vous les mêmes choses que j'ai senties lorsque j'ai commencé à aimer Alamir; et plût au ciel que j'eusse vu en lui les mêmes choses que vous voyez en Théodoric! Vous vous trompez, dit Zaïde, lorsque vous croyez qu'il a de l'inclination pour moi : il en a sans doute pour quelque autre; et la tristesse que je lui vois vient d'une passion dont je ne suis pas la cause. J'ai au moins la consolation, dans mon malheur, que l'impossibilité de lui parler m'empêche d'avoir la foiblesse de lui dire que je l'aime.

Peu de temps après cette conversation, Zaïde vit de loin Théodoric qui regardoit avec attention quelque chose qu'il tenoit entre ses mains. La jalousie lui fit imaginer que c'étoit un portrait : elle résolut de s'en éclaircir, et s'approcha de lui le plus doucement qu'il lui fut possible. Ce ne put être avec si peu de bruit qu'il ne l'entendit. Il se tourna, et cacha ce qu'il tenoit; en sorte qu'elle vit seulement briller des pierreries. Elle ne douta plus que ce ne fût une boîte de portrait : quoiqu'elle l'eût déjà soupçonné, la certitude qu'elle crut en avoir lui donna tant de douleur, qu'elle ne put cacher sa tristesse, ni regarder Théodoric; et elle demeura pénétrée de douleur de sentir une inclination si vive pour un homme qui soupiroit pour une autre. Le hasard voulut que Théodoric laissât tomber ce qu'il avoit caché : elle vit que c'étoit une attache de diamants qui tenoit à un bracelet de ses cheveux qu'elle avoit perdu quelques jours auparavant. La joie qu'elle eut de s'être trompée ne lui permit pas de témoigner de la colère : elle prit son bracelet, et rendit les pierreries à Théodoric, qui les jeta dans la mer à l'heure même, pour lui faire entendre qu'il les méprisoit lorsqu'elles étoient

séparées de ses cheveux. Cette action persuada à Zaïde l'amour et la magnificence de cet Espagnol, et ne fit pas un médiocre effet dans son cœur.

Ensuite il lui fit entendre, par le moyen d'un tableau où il avoit fait représenter une belle personne qui pleuroit un homme mort, qu'il étoit persuadé que les rigueurs qu'elle avoit pour lui venoient de l'attachement qu'elle avoit pour cet homme qu'elle regrettoit. Ce fut une douleur sensible à Zaïde de voir que Théodoric croyoit qu'elle en aimât un autre : elle ne doutoit quasi plus de son amour, et elle l'aimoit avec une tendresse qu'elle n'essayoit plus de surmonter.

Le temps qu'elle devoit partir s'approchoit; et, ne pouvant se résoudre à le quitter qu'il ne sût au moins qu'elle l'avoit aimé, elle dit à Félime qu'elle étoit résolue de lui écrire tous ses sentiments, et de ne lui donner ce qu'elle auroit écrit que dans le moment qu'elle s'embarqueroit. Je ne veux lui apprendre, ajouta-t-elle, l'inclination que j'ai eue pour lui que dans un temps où je serai assurée de ne le voir jamais. Ce me sera une consolation qu'il sache que je ne pensois qu'à lui lorsqu'il croyoit que je n'étois occupée que du souvenir d'un autre. Je trouverai une douceur infinie à lui expliquer toutes mes actions, et à m'abandonner à lui dire combien je l'ai aimé. J'aurai cette douceur, sans manquer à mon devoir. Il ne sait qui je suis; il ne me verra jamais : et qu'importe qu'il sache qu'il a touché le cœur de cette étrangère qu'il a sauvée du naufrage? Vous avez oublié, lui dit Félime, que Théodoric n'entend pas votre langue, en sorte que ce que vous lui écrirez lui sera inutile. Ah! madame, reprit Zaïde, s'il a de la passion pour moi, il trouvera à la fin les moyens de se faire expliquer ce que je lui aurai écrit : s'il n'en a pas, je serai consolée qu'il ignore que je l'aime, et je suis résolue de lui laisser avec ma lettre le bracelet de mes cheveux que je lui ôtai si cruellement, et qu'il ne mérite que trop.

Zaïde commença dès le lendemain matin à écrire ce qu'elle

vouloit laisser à Théodoric. Il la surprit comme elle écrivoit, et elle jugea aisément que cette lettre lui donnoit de la jalousie. Si elle eût suivi les mouvements de son cœur, elle lui auroit fait entendre, à l'heure même, qu'elle n'écrivoit que pour lui; mais sa sagesse et le peu de connoissance qu'elle avoit de la qualité et de la fortune de cet inconnu, l'obligeoient à ne rien faire qu'il pût prendre pour des engagements, et à lui cacher ce qu'elle souhaitoit qu'il sût lorsqu'il ne la verroit plus.

Peu de temps avant qu'elle dût partir, Théodoric la quitta, et lui fit comprendre qu'il reviendroit le lendemain. Le jour suivant, elle s'alla promener avec Félime sur le bord de la mer. Ce n'étoit pas sans impatience pour le retour de Théodoric. Cette impatience la rendoit plus rêveuse qu'à l'ordinaire, en sorte que, voyant aborder une chaloupe sur le rivage, au lieu d'avoir de la curiosité pour ceux qui étoient dedans, elle tourna ses pas d'un autre côté; mais elle fut bien surprise de s'entendre appeler, et de reconnoître la voix du prince son père. Elle courut à lui avec beaucoup de joie, et il en eut une extrême de la revoir. Après qu'elle lui eut appris comment elle étoit échappée du naufrage, il lui dit en peu de mots que son vaisseau étoit allé échouer aux côtes de France, dont il n'avoit pu partir que depuis quelques jours, et qu'il étoit venu à Tarragone attendre le vaisseau qui devoit faire voile pour l'Afrique; que cependant, il avoit voulu parcourir la côte où Alasinthe, Félime et elle avoient fait naufrage, pour voir si par hasard quelqu'une ne se seroit point sauvée. Au nom d'Alasinthe, Zaïde ne put s'empêcher de pleurer. Ses larmes firent connaître à Zuléma la perte qu'il avoit faite; et, après avoir employé quelque temps à la regretter, il commanda à ces jeunes princesses de passer dans sa chaloupe, pour s'en aller avec lui à Tarragone. Zaïde se trouva bien embarrassée pour persuader à son père de ne l'emmener pas à l'heure même. Elle lui dit les obligations qu'elle avoit aux Espagnols qui l'avoient reçue chez eux, pour le faire consentir qu'elle leur allât dire adieu; mais,

quelques raisons dont elle pût se servir, il ne jugea pas à propos de la remettre au pouvoir de ces Espagnols, et il la fit embarquer malgré toute sa résistance. Elle fut si touchée de l'opinion qu'auroit Théodoric de l'ingratitude avec laquelle elle le quittoit, ou, pour mieux dire, elle fut si touchée de le quitter sans espérance de le revoir jamais, que, n'étant pas maîtresse de sa douleur, elle fut contrainte de dire qu'elle étoit malade. Le seul soulagement qu'elle eut dans son affliction fut de voir que son père avoit sauvé du naufrage le portrait qu'elle avoit trouvé si agréable, et qui étoit devenu celui de son amant. Mais cette consolation ne fut pas assez forte pour lui aider à soutenir l'absence de Théodoric; elle tomba dangereusement malade, et Zuléma fut longtemps dans la crainte de voir mourir une personne si parfaite dans les premières années de sa jeunesse et de sa beauté. Enfin l'on cessa de craindre pour sa vie; mais elle demeura dans une langueur qui ne permettoit pas de l'exposer à la fatigue de la mer. Elle fit toute son occupation d'apprendre la langue espagnole; et comme elle avoit des truchements, et qu'elle ne voyoit que des Espagnols, elle l'apprit aisément pendant l'hiver qu'elle passa en Catalogne. Elle voulut aussi que Félime la sût, et elle trouvoit quelque plaisir à ne parler que cette langue.

Cependant les grands vaisseaux étoient partis de Tarragone pour l'Afrique; et, quoique Zuléma ignorât ce qu'étoit devenu Osmin lorsque la tempête les avoit séparés, il lui avoit écrit pour lui apprendre son naufrage et la raison qui le retenoit en Catalogne. Les vaisseaux furent revenus d'Afrique avant que Zaïde eût recouvré sa santé. Osmin manda au prince son frère qu'il étoit arrivé heureusement; qu'il avoit trouvé le calife dans le dessein de les tenir toujours éloignés, et que le roi Abdérame lui ayant demandé des généraux, il les avoit destinés pour passer en Espagne, et qu'il lui envoyoit ses ordres. Zuléma jugea aisément qu'il seroit dangereux de ne pas obéir au calife; il résolut de

prendre un brigantin pour aller par mer jusqu'à Valence joindre le roi de Cordoue ; et, sitôt que la princesse sa fille se porta mieux, il la fit conduire à Tortose. Il y demeura quelques jours pour lui donner encore du repos ; mais elle étoit bien éloignée d'en trouver. Pendant le temps de sa maladie, et depuis qu'elle commençoit à se mieux porter, l'envie de faire savoir de ses nouvelles à Théodoric, et la difficulté de le pouvoir, lui avoient donné et lui donnoient encore une cruelle inquiétude. Elle ne pouvoit se consoler d'avoir eu sur elle, le jour de son départ, la lettre qu'elle lui avoit écrite, et de ne l'avoir pas laissée dans un lieu où le hasard l'eût pu faire tomber entre ses mains. Enfin, la veille de son départ de Tortose, elle ne put résister à l'envie de la lui envoyer; elle la confia à un des écuyers de Zuléma, et lui fit entendre le lieu où demeuroit Théodoric, en lui nommant le port qui en étoit proche. Elle lui défendit de dire qui l'avoit chargé de cette lettre, et de prendre garde qu'on ne le suivît et qu'on ne le pût connoître. Quoiqu'elle n'eût pas espéré de voir Théodoric, elle sentit néanmoins un renouvellement de douleur d'abandonner le pays qu'il habitoit; et elle passa une partie de la nuit dans les beaux jardins de la maison où elle étoit logée, à s'en plaindre avec Félime. Le lendemain, comme elle étoit prête de s'embarquer, cet écuyer, qui étoit parti devant que le soleil commençât à paroître, revint lui dire qu'il avoit été au lieu qu'elle lui avoit marqué; mais qu'il avoit appris que Théodoric en étoit parti le jour d'auparavant, et qu'il n'y devoit plus retourner. Zaïde sentit vivement cette bizarrerie du hasard, qui la privoit de la seule consolation qu'elle avoit cherchée, et qui privoit son amant de la seule faveur qu'elle lui eût jamais faite. Elle s'embarqua avec une tristesse mortelle, et arriva à Cordoue dans peu de jours. Osmin et Bélénie l'y attendoient; le prince de Tharse y étoit aussi; et ayant su à Tunis qu'elle étoit en Espagne, il s'étoit servi du prétexte de la guerre pour la venir chercher. Félime ne sentit point, en revoyant Alamir, que l'absence l'eût guérie de

la passion qu'elle avoit pour lui. Alamir ne trouva que de l'augmentation aux rigueurs de Zaïde, et Zaïde ne sentit qu'un redoublement d'aversion pour Alamir.

Le roi de Cordoue mit entre les mains de Zuléma le commandement général de ses troupes, avec le gouvernement de Talavera, et celui d'Oropèze à Osmin. Ces deux princes, peu de temps après, eurent quelque sujet de se plaindre d'Abdérame; et, ne voulant pas le faire paroître, ils se retirèrent dans leurs gouvernements, sous prétexte d'en visiter les fortifications. Alamir suivit Zuléma, pour être auprès de Zaïde; mais, peu après, la guerre l'appela auprès d'Abdérame. Je partis dans ce même temps pour aller chercher Consalve : je fus pris prisonnier par les Arabes, et on me conduisit à Talavera. Bélénie et Félime s'en allèrent à Oropèze, et Zaïde ne voulut point quitter le prince son père.

Après que Consalve eut pris Talavera, et pendant qu'on proposoit la dernière trêve, Alamir fit savoir à Zuléma qu'il profiteroit de la liberté de cette trêve pour l'aller voir, et qu'en y allant il passeroit à Oropèze. Zaïde, ayant su du prince son père ce que je viens de vous dire, écrivit à Félime, et lui manda qu'elle avoit retrouvé Théodoric; qu'elle ne vouloit pas qu'il pût croire que le prince de Tharse fût celui qu'il l'avoit soupçonnée de pleurer chez Alphonse, et qu'elle la prioit de défendre de sa part à ce prince d'aller à Talavera.

Félime n'eut pas de peine à se résoudre à faire ce commandement à Alamir. Le lendemain de la trêve, Bélénie, qui se trouvoit mal, voulut profiter de la liberté qu'elle avoit de sortir de la ville, et s'alla promener dans un grand bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Comme elle s'y promenoit avec Osmin et Félime, ils virent arriver le prince de Tharse : ils en eurent beaucoup de joie; et, après qu'ils eurent parlé longtemps ensemble, Félime trouva le moyen d'entretenir Alamir en particulier.

Je suis bien fâchée, lui dit-elle, d'avoir à vous apprendre une chose qui empêchera le voyage que vous avez dessein de faire;

mais Zaïde vous prie de ne point aller à Talavera ; et elle vous en prie d'une manière qui peut passer pour un commandement. Par quel excès de cruauté, madame, s'écria Alamir, Zaïde veut-elle m'ôter la seule joie que ses rigueurs m'aient laissée, qui est celle de la voir? Je crois, lui répondit Félime, qu'elle veut faire finir la passion que vous lui témoignez. Vous connoissez sa répugnance pour épouser un homme de votre religion : vous savez même qu'elle a lieu de croire qu'elle ne vous est pas destinée, et vous savez aussi que Zuléma a changé de sentiments. Tous ces obstacles, repartit Alamir, ne me feront pas changer, non plus que la continuation des rigueurs de Zaïde ; et, malgré la destinée et la manière dont elle me traite, je n'abandonnerai jamais l'espérance d'en être aimé. Félime, plus touchée que de coutume de voir l'opiniâtreté de la passion d'Alamir, disputa longtemps contre lui sur les raisons qui devoient le guérir ; mais, voyant que tout ce qu'elle lui disoit étoit inutile, le dépit s'alluma dans son âme ; et, cessant, pour la première fois, d'être maîtresse d'elle-même : Si les ordonnances du ciel et les rigueurs de Zaïde, lui dit-elle, ne vous font point perdre l'espérance, je ne sais pas ce qui vous la pourroit ôter. Ce seroit, madame, répondit le prince de Tharse, de voir qu'un autre eût touché son inclination. N'espérez donc plus, répliqua Félime ; Zaïde a trouvé un homme qui a su lui plaire, et dont elle est aimée. Et qui est ce bienheureux, madame? s'écria Alamir. Un Espagnol, répondit-elle, qui ressemble au portrait que vous avez vu. Ce n'est pas apparemment celui pour qui il a été fait, et celui dont Albumazar a prétendu parler ; mais comme vous ne craignez que ceux qui peuvent plaire à Zaïde, et non pas ceux qui la doivent épouser, il vous suffit d'apprendre qu'elle l'aime, et que c'est la crainte de lui donner de la jalousie qui fait qu'elle ne veut pas vous voir. Ce que vous dites ne peut être, répliqua Alamir ; le cœur de Zaïde ne se touche pas si aisément. Si quelqu'un l'avoit vraiment touché, vous ne me le diriez pas ; Zaïde vous auroit enga-

gée au secret, et vous n'avez point de raison qui vous pût obliger à me l'apprendre. Je n'en ai que trop, répliqua-t-elle emportée par sa passion, et vous.... Elle alloit continuer; mais tout d'un coup la raison lui revint : elle vit avec étonnement tout ce qu'elle venoit de dire; elle en fut troublée; elle sentit son trouble; cette connoissance redoubla son embarras; elle demeura quelque temps sans parler, et quasi hors d'elle-même; enfin elle jeta les yeux sur Alamir, et, croyant voir dans les siens qu'il démêloit une partie de la vérité, elle fit un effort, et reprit un visage où il paroissoit plus de tranquillité qu'il n'y en avoit dans son âme. Vous avez raison de croire, lui dit-elle, que, si Zaïde aimoit quelque chose, je ne vous le dirois pas; j'ai voulu seulement vous le faire craindre. Il est vrai que nous avons trouvé un Espagnol qui est amoureux de Zaïde, et qui ressemble au portrait que vous avez vu; mais vous m'avez fait apercevoir que j'ai peut-être fait une faute de vous l'avoir dit, et j'ai une inquiétude extrême que Zaïde n'en soit offensée.

Il y eut quelque chose de si naturel à ce que dit Félime, qu'elle crut que ses paroles avoient fait une partie de l'effet qu'elle pouvoit souhaiter : néanmoins son embarras avoit été si grand, et ce qu'elle avoit dit avoit été si remarquable, que, sans le trouble où elle voyoit le prince de Tharse, elle n'eût pu se flatter de l'espérance que ses paroles n'eussent pas découvert ses sentiments. Osmin, qui vint dans ce moment, interrompit leur conversation : Félime, pressée par ses soupirs et par ses larmes, qu'elle ne pouvoit retenir, entra dans le bois pour cacher sa douleur, pour la soulager, en la contant à une personne en qui elle se confioit entièrement. La princesse sa mère la fit rappeler pour retourner à Oropèze : elle n'osa jeter les yeux sur Alamir, de peur d'y voir trop de douleur de ce qu'elle lui avoit dit de Zaïde, ou trop d'intelligence de ce qu'elle lui avoit dit d'elle-même. Elle remarqua néanmoins qu'il reprenoit le chemin du camp, et elle eut quelque joie de penser qu'il n'alloit pas voir Zaïde.

Le roi ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit le récit de don Olmond. Je ne m'étonne plus, dit-il à Consalve, de la tristesse où vous parut Alamir lorsque vous le rencontrâtes après qu'il eut quitté Félime. C'étoit à elle à qui ces cavaliers l'avoient vu parler dans le bois : ce qu'elle lui venoit de dire fut cause qu'il vous reconnut, et nous entendons présentement les paroles que vous dit ce prince en mettant l'épée à la main, qui vous parurent si obscures, et qui nous donnèrent tant de curiosité. Consalve ne répondit que des yeux au roi de Léon, et don Olmond reprit ainsi son discours :

Il est aisé de juger en quel état Félime passa la nuit, et de combien de sortes de douleurs son esprit étoit accablé. Elle trouvoit qu'elle avoit trahi Zaïde : elle craignoit d'avoir désespéré Alamir; et, malgré sa jalousie, elle étoit affligée de l'avoir rendu si malheureux. Elle souhaitoit néanmoins qu'il sût que Zaïde étoit touchée par une autre inclination : elle craignoit de lui avoir trop bien ôté l'opinion qu'elle lui en avoit donnée, et elle appréhendoit, plus que toutes choses, de lui avoir fait connoître la passion qu'elle avoit pour lui. Le lendemain une nouvelle douleur effaça toutes les autres : elle sut le combat d'Alamir contre Consalve, et elle ne sentit que la crainte de le perdre. Elle envoya tous les jours savoir de ses nouvelles au château où il étoit; et, quand elle commença à avoir quelque espérance de sa guérison, elle apprit que le roi avoit ordonné de sa vie, pour se venger de la mort du prince de Galice. Vous avez vu la lettre qu'elle m'écrivit ces jours passés, pour m'obliger à travailler à sa conservation. Je lui ai appris ce qu'a fait Consalve, à sa prière; et il ne me reste rien à vous dire, sinon que je n'ai jamais vu en une même personne tant d'amour, tant de raison, et tant de douleur.

Don Olmond finit ainsi son récit, et, tant qu'il dura, il fit sentir à Consalve ce qui ne se peut exprimer. Apprendre qu'il étoit aimé de Zaïde, trouver des marques de tendresse dans tout ce

qu'il avoit jugé des marques d'indifférence, c'étoit un excès de bonheur qui l'emportoit hors de lui-même, et qui lui faisoit goûter dans un moment tous les plaisirs que les autres amants ne goûtent qu'interrompus et séparés. Le roi alloit découvrir à don Olmond que Consalve étoit Théodoric, lorsqu'on vint l'avertir que les députés qui traitoient de la paix demandoient à lui parler. Il laissa ces deux amis ensemble; et don Olmond, prenant la parole : Je pourrois me plaindre avec justice, dit-il à Consalve, de ne devoir qu'à moi seul la connoissance de Théodoric; et notre amitié m'avoit mis en état d'espérer de le connoître par vous-même. Je m'étonne que vous ayez pu croire qu'il fût possible de me le cacher, en me laissant voir tant de curiosité pour ce qui regardoit Zaïde. Je connus que vous l'aimiez le premier jour que vous me parlâtes d'elle; et je fus étonné que ce que je croyois une première vue eût produit en vous une passion qui me paroissoit déjà si violente. Ce que j'ai appris de Félime m'a fait voir, depuis, qu'un homme tel qu'elle m'a dépeint Théodoric ne pouvoit être que Consalve. Je n'ai point voulu d'autre vengeance du secret que vous m'en aviez fait que le billet que je vous ai écrit, avec quelque intention de vous donner de l'inquiétude : ma vengeance est satisfaite, et le plaisir que je viens de vous donner par mon récit me fait oublier tout ce qui m'avoit pu déplaire. Mais je ne veux pas, ajouta-t-il, vous laisser prendre plus de joie que vous n'en devez avoir, et je dois vous dire qu'à moins que votre dernière vue n'ait produit un grand changement dans l'esprit de Zaïde, elle est résolue à combattre l'inclination qu'elle a pour vous et à suivre les volontés du prince son père.

Consalve avoit abandonné son âme à une joie trop sensible pour être en état de concevoir de la crainte. Ce que lui dit don Olmond ne lui en put donner; et, après l'avoir assuré que la honte seule l'avoit obligé à lui cacher son amour, il s'en alla penser à tout ce qu'il avoit appris, et le rapporter aux actions de

Zaïde. Il n'eut plus de peine à comprendre ce qu'il lui avoit ouï dire à Tortose sur la bizarrerie de sa destinée; et il vit qu'il avoit raison d'être content qu'elle eût souhaité qu'il pût être celui à qui il ressembloit.

La certitude d'être aimé lui inspira un si violent désir de voir cette princesse, qu'il supplia le roi de lui permettre d'aller à Talavera. Don Garcie le lui permit avec joie; et Consalve partit, dans l'espérance de recevoir du moins des beaux yeux de Zaïde la confirmation de tout ce qu'il avoit appris de don Olmond. Il sut, en arrivant dans le château, que Zuléma se trouvoit mal; Zaïde le vint recevoir à l'entrée de l'appartement du prince son père, et lui témoigna la douleur qu'il avoit de n'être pas en état de le voir. Consalve demeura si surpris et si ébloui de l'éclatante beauté de cette princesse, qu'il s'arrêta, et ne put s'empêcher de faire paroître son étonnement. Elle le remarqua, elle en rougit, et demeura dans un embarras de modestie qui lui donna de nouveaux charmes. Il la conduisit chez elle, et lui parla de son amour avec moins de crainte qu'il n'avoit fait dans sa première conversation; mais, comme il vit qu'elle lui répondoit avec une sagesse et une retenue qui lui auroient ôté la connoissance des dispositions de son cœur, s'il ne les avoit apprises par don Olmond, il résolut de lui faire entendre qu'il savoit une partie de ses sentiments.

Ne m'expliquerez-vous jamais, madame, lui dit-il, les raisons qui vous ont fait souhaiter que je puisse être celui à qui je ressemble? Ne savez-vous pas, lui répondit-elle, que c'est un secret que je ne puis vous apprendre? Est-il possible, madame, reprit-il en la regardant, que la passion que j'ai pour vous, et les obstacles que vous voyez à mon bonheur, ne vous fassent pas assez de pitié pour me laisser voir que vous souhaiteriez au moins que ma destinée fût heureuse? Ce n'est que ce simple souhait de mon bonheur que vous me cachez avec tant de soin. Ah! madame, est-ce trop pour un homme qui vous a adorée du moment

qu'il vous a vue, que de le préférer seulement par des souhaits à quelque Africain que vous n'avez jamais vu? Zaïde demeura si surprise du discours de Consalve qu'elle ne put y répondre. Ne soyez point étonnée, madame, lui dit-il, craignant qu'elle n'accusât Félime d'avoir découvert ses sentiments; ne soyez point étonnée que le hasard m'ait appris ce que je viens de vous dire : je vous entendis dans le jardin où vous étiez la veille que vous partîtes de Tortose, et je sus par vous-même ce que vous aviez la cruauté de me cacher. Quoi! Consalve, s'écria Zaïde, vous m'entendîtes dans les jardins de Tortose! vous étiez proche de moi, et vous ne me parlâtes point! Ah! madame, répondit Consalve en se jetant à ses genoux, quelle joie me donnez-vous par ce reproche, et quels charmes ne trouvé-je point à vous voir oublier que je vous ai écoutée, pour vous souvenir que je ne vous ai pas parlé! Ne vous repentez point, madame, continua-t-il en voyant combien elle étoit troublée d'avoir laissé voir les sentiments de son cœur; ne vous repentez point de me donner quelque joie, et laissez-moi croire que je ne vous suis pas tout à fait indifférent. Mais, pour me justifier de ce reproche que vous venez de me faire, il faut vous dire, madame, que je vous entendis à Tortose sans vous connoître, et que mon imagination étoit si frappée d'être séparé de vous par des mers, qu'encore que j'entendisse votre voix, comme il étoit nuit, et que je ne vous voyois pas, et que vous parliez la langue espagnole, je ne soupçonnai jamais que je fusse si proche de vous. Je vous vis le lendemain dans une barque; mais, quand je vous vis et que je vous connus, je n'étois plus en état de vous parler, et j'étois au pouvoir de ceux que le roi avoit envoyés pour me chercher. Puisque vous m'avez entendue, répondit Zaïde, il seroit inutile de vouloir donner un autre sens à mes paroles; mais je vous supplie de ne m'en demander pas davantage, et de souffrir que je vous quitte; car j'avoue que la honte de ce que vous avez entendu sans que je le susse, et ce que je viens de vous dire sans en avoir eu le

dessein, me donnent une telle confusion, que, si j'ai quelque pouvoir sur vous, je vous conjure de vous retirer. Consalve étoit si content de ce qu'il venoit de voir, qu'il ne voulut pas presser Zaïde de lui faire un aveu plus sincère de ses sentiments. Il la quitta, comme elle le souhaitoit, et revint au camp, rempli de l'espérance de lui faire bientôt changer les résolutions qu'elle avoit prises.

Les forces de don Garcie et la valeur de Consalve s'étoient rendues si redoutables, que les Maures accordèrent tous les articles de la paix comme le roi de Léon le souhaitoit. Le traité fut signé de part et d'autre; et, comme ils devoient remettre de certaines places éloignées, on résolut que don Garcie, pour sa sûreté, garderoit les prisonniers qu'il avoit entre les mains jusqu'à l'entière exécution de ce traité. Cependant il voulut séjourner quelque temps dans les places qu'il avoit conquises, et il alla à Almaras, que les Maures lui avoient cédé. La reine, qui aimoit passionnément le roi son mari, l'avoit presque toujours suivi depuis que la guerre étoit commencée. Pendant le siége de Talavera, elle étoit demeurée en un lieu qui n'en étoit pas fort éloigné : une légère indisposition l'y retenoit encore; mais elle devoit bientôt se rendre auprès de lui. Consalve, impatient de voir Zaïde, pria don Garcie de mander à la reine de passer à Talavera, sur le prétexte de voir cette nouvelle conquête, et d'amener avec elle toutes les dames arabes qui y étoient prisonnières. La reine savoit l'intérêt que son frère prenoit à Zaïde, et elle fut bien aise de réparer dans cette passion les traverses qu'elles lui avoit causées dans celle de Nugna Bella. Elle alla à Talavera, et toutes les dames consentirent avec joie de passer auprès d'elle le temps qu'elles devoient être en Espagne. Zuléma, qui demeuroit prisonnier à Talavera, eut quelque peine à se résoudre que Zaïde le quittât; et le rang qu'il avoit toujours tenu lui faisoit voir avec douleur que la princesse sa fille fût obligée à suivre la reine, comme les autres dames. Il s'y résolut néan-

moins, et Consalve eut la joie de savoir qu'il verroit bientôt cette admirable beauté qui lui avoit donné tant d'amour. Le jour que la reine arriva, le roi alla deux lieues au-devant d'elle : il la trouva à cheval avec toutes les dames de sa suite. Sitôt qu'elle fut assez proche, elle lui présenta Zaïde, dont la beauté étoit encore augmentée par le soin de se parer, que lui avoit peut-être inspiré le désir de paroître aux yeux de Consalve avec tous ses charmes. Les grâces de sa personne, l'agrément de son esprit et de sa modestie surprirent tout le monde. Elle fut traitée comme le devoit être une princesse de sa naissance, de son mérite et de sa beauté; et elle fit en peu de jours les délices et l'admiration de la cour de Léon. Consalve ne la regardoit qu'avec transport; et l'assurance d'en être aimé ne lui laissoit pas envisager les obstacles qui s'opposoient à son bonheur. S'il l'avoit aimée par la seule vue de sa beauté, la connoissance de son esprit et de sa vertu lui donnoit de l'adoration. Il cherchoit avec autant de soin les occasions de lui parler en particulier, qu'elle en prenoit de les éviter. Enfin, l'ayant trouvée un soir dans le cabinet de la reine, où il y avoit peu de monde, il la conjura avec tant d'ardeur et de respect de lui apprendre les dispositions où elle étoit pour lui, qu'elle ne put le refuser.

S'il m'étoit possible de vous les cacher, lui dit-elle, je le ferois, quelque estime que j'aie pour vous; et je m'épargnerois la honte de laisser voir de l'inclination à un homme à qui je ne suis pas destinée. Mais puisque, malgré moi, vous avez su mes sentiments, je veux bien vous les avouer, et vous expliquer ce que vous n'avez pu savoir que confusément. Alors elle lui dit tout ce qu'il avoit déjà appris par don Olmond des prédictions d'Albumazar et des résolutions de Zuléma. Vous voyez, ajouta-t-elle, que tout ce que je puis est de vous plaindre et de m'affliger; et vous êtes trop raisonnable pour me demander de ne pas suivre les volontés de mon père. Laissez-moi croire au moins, madame, lui dit-il, que s'il étoit capable de changer, vous ne vous y oppo-

seriez pas. Je ne saurois vous dire si je m'y opposerois, répondit-elle; mais je crois que je le devrois faire, puisqu'il y va du bonheur de toute ma vie. Si vous croyez, madame, reprit Consalve, être malheureuse en me rendant heureux, vous avez raison de demeurer dans des résolutions que vous avez prises; mais j'ose vous dire que, si vous aviez les sentiments dont vous voulez bien que je me flatte, il n'y auroit rien qui vous pût persuader que vous puissiez être malheureuse. Vous vous trompez, madame, lorsque vous pensez avoir quelque bonté pour moi; et je me suis trompé chez Alphonse lorsque j'ai cru voir en vous des dispositions qui m'étoient favorables. Ne parlons point, reprit Zaïde, de ce que nous avons eu lieu de croire l'un et l'autre pendant que nous étions dans cette solitude; et ne me faites pas souvenir de tout ce qui m'a dû persuader que vous étiez occupé par d'autres chagrins que par ceux que je pouvois vous donner : j'ai appris, depuis que je vous ai vu à Talavera, ce qui vous avoit obligé à quitter la cour; et je ne doute point que vous ne donnassiez au souvenir de Nugna Bella tout le temps que vous ne passiez pas auprès de moi. Consalve fut bien aise que Zaïde lui donnât lieu de la rassurer sur tous les doutes qu'elle avoit eus de sa passion : il lui apprit le véritable état où étoit son cœur lorsqu'il l'avoit connue; il lui dit ensuite tout ce qu'il avoit souffert de ne la point entendre, et tout ce qu'il s'étoit imaginé de son affliction. Je ne m'étois pas néanmoins entièrement trompé, madame, ajouta-t-il, lorsque j'avois cru avoir un rival; et j'ai su depuis la passion que le prince de Tharse avoit pour vous. Il est vrai, répondit Zaïde, qu'Alamir m'en a témoigné, et que mon père avoit résolu de me donner à lui avant qu'il eût vu ce portrait qu'il conserve avec un soin si extraordinaire, tant il est persuadé que mon bonheur dépend de me faire épouser celui pour qui il a été fait! Hé bien, madame, répondit Consalve, vous êtes résolue d'y consentir, et de vous donner à celui à qui vous trouvez que je ressemble. S'il est vrai que vous n'ayez pas

d'aversion pour moi, vous devez croire que vous n'en aurez pas pour lui. Ainsi, madame, l'assurance que j'ai que je ne vous déplais pas m'est une certitude que vous épouserez mon rival sans répugnance. C'est une sorte de malheur que nul autre que moi n'a jamais éprouvé, et je ne sais comment l'état où je suis ne vous fait point de pitié. Ne vous plaignez point de moi, lui dit-elle, plaignez-vous d'être né Espagnol; quand je serois pour vous, comme vous le pouvez désirer, et quand mon père ne seroit point prévenu, votre patrie seroit toujours un obstacle invincible à ce que vous souhaitez, et Zuléma ne consentiroit jamais que je fusse à vous. Permettez-moi au moins, madame, répliqua Consalve, de lui faire savoir mes sentiments. La répugnance que vous avez témoignée pour Alamir lui a dû ôter l'espérance de vous faire épouser un homme de sa religion : peut-être n'est-il pas si attaché aux paroles d'Albumazar que vous le pensez ; enfin, madame, permettez-moi de tenter toutes choses pour parvenir à un bonheur sans lequel il m'est impossible de vivre. Je consens à ce que vous voulez, dit Zaïde, et je veux bien même que vous croyiez que je crains que tout ce que vous tenterez ne soit inutile.

Consalve s'en alla à l'heure même trouver le roi, pour le supplier de lui aider dans le dessein qu'il avoit de savoir les sentiments de Zuléma, et d'essayer de se les rendre favorables. Ils résolurent de donner cette commission à don Olmond, que son adresse et son amitié pour Consalve rendoient plus capable qu'aucun autre d'y réussir. Le roi écrivit par lui à Zuléma, et lui demanda Zaïde pour Consalve, de la même manière qu'il l'auroit demandée pour lui-même. Le voyage de don Olmond et la lettre de don Garcie furent inutiles. Zuléma répondit que le roi lui faisoit trop d'honneur, qu'il avoit sa fille entre les mains, qu'il en pouvoit disposer; mais que, de son consentement, elle n'épouseroit jamais un homme d'une religion contraire à la sienne. Cette réponse donna à Consalve toute la dou

leur qu'il pouvoit sentir : étant aimé de Zaïde, il ne voulut pas la lui apprendre aussi fâcheuse qu'elle étoit, de peur que la certitude de ne pouvoir être à lui ne l'obligeât à changer les sentiments qu'elle lui faisoit paroître : il lui dit seulement qu'il ne désespéroit pas de gagner Zuléma, et d'obtenir de lui ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur.

La princesse Bélénie, mère de Félime, qui étoit demeurée malade à Oropèze, mourut quelque temps après la paix. On envoya Osmin à Talavera avec Zuléma, en attendant le temps que l'on avoit arrêté pour rendre les prisonniers, et l'on conduisit Félime à la cour. Elle n'y parut pas avec tous ses charmes. Les maux de son esprit avoient tellement abattu son corps, que sa beauté en étoit diminuée ; mais il étoit aisé de s'apercevoir que le mauvais état de sa santé étoit cause de ce changement. Cette princesse fut bien surprise de trouver que ce Consalve qu'elle croyoit ne pas connoître, et qu'elle ne pouvoit entendre nommer sans douleur, à cause de l'état où il avoit mis le prince de Tharse, étoit le même Théodoric qu'elle avoit vu chez Alphonse, et qui avoit su plaire à Zaïde. Son affliction redoubla, par la pensée que ce qu'elle avoit dit à Alamir dans le bois d'Oropèze lui avoit fait connoître Consalve pour son rival, et avoit été la cause de leur combat.

On avoit transporté ce prince à Almaras : elle avoit la consolation d'apprendre tous les jours de ses nouvelles, et de ne point cacher son affliction, que l'on attribuoit à la mort de sa mère. Alamir, dont la jeunesse avoit soutenu la vie pendant quelque temps, se trouva enfin si affoibli, que les médecins désespérèrent de sa guérison. Félime étoit avec Zaïde et Consalve lorsqu'on leur vint dire qu'un écuyer de ce malheureux prince demandoit à parler à Zaïde. Elle rougit ; et, après avoir été quelque temps embarrassée, elle le fit entrer, et lui demanda tout haut ce que souhaitoit le prince de Tharse. Mon maître est prêt d'expirer, madame, répondit-il : il vous demande l'hon-

neur de vous voir avant que de mourir; et il espère que l'état où il est vous empêchera de lui refuser cette grâce. Zaïde fut touchée et surprise du discours de cet écuyer; elle demeura quelque temps sans répondre : enfin elle tourna les yeux du côté de Consalve, comme pour lui demander ce qu'il désiroit qu'elle fît; mais voyant qu'il ne parloit point, et jugeant même, par l'air de son visage, qu'il appréhendoit qu'elle ne vît Alamir : Je suis très-fâchée, dit-elle à son écuyer, de ne pouvoir accorder au prince de Tharse ce qu'il souhaite de moi. Si je croyois que ma présence pût contribuer à sa guérison, je le verrois avec joie; mais, comme je suis persuadée qu'elle lui seroit inutile, je le supplie de trouver bon que je ne le voie pas, et je vous conjure de l'assurer que j'ai beaucoup de déplaisir de l'état où il est. L'écuyer se retira après cette réponse. Félime demeura abîmée dans une douleur dont elle ne donnoit néanmoins d'autres marques que son silence. Zaïde avoit de la tristesse de celle de Félime, et elle avoit aussi quelque pitié de la misérable destinée du prince de Tharse. Consalve étoit combattu entre la joie d'avoir vu la complaisance de Zaïde pour des sentiments qu'il ne lui avoit pas même expliqués, et entre la peine d'avoir privé ce prince mourant de la vue de cette princesse.

Comme toutes ces personnes étoient occupées de ces divers sentiments, l'écuyer d'Alamir revint, et dit à Félime que son maître demandoit à la voir, et qu'il n'y avoit point de moments à perdre si elle vouloit lui accorder cette grâce. Félime se leva du lieu où elle étoit assise; il ne lui resta rien d'une personne vivante que la force de marcher : elle donna la main à cet écuyer, et, suivie de ses femmes, elle s'en alla au lieu où étoit le prince de Tharse. Elle s'assit auprès de son lit, et, sans lui rien dire, elle demeura immobile à le regarder : Je suis bien heureux, madame, lui dit ce prince, que l'exemple de Zaïde ne vous ait pas inspiré la cruauté de me refuser la consolation de vous voir : c'est la seule que je pouvois espérer, puisque j'ai été privé

de celle que j'avois osé prétendre. Je vous supplie, madame, de lui vouloir dire que c'est avec raison qu'elle m'a jugé indigne de l'honneur que Zuléma m'avoit voulu faire. Mon cœur avoit brûlé de tant de flammes, et s'étoit profané par tant de fausses adorations, qu'il ne méritoit pas de toucher le sien; mais si une inconstance, qui a fini en la voyant, pouvoit avoir été réparée par une passion qui m'a rendu entièrement opposé à ce que j'étois, et par un attachement le plus respectueux qu'on ait jamais eu, je crois, madame, que j'aurois expié tous les crimes de ma vie. Assurez-la, je vous en conjure, que j'ai eu pour elle l'adoration qu'on a pour les dieux, et que je meurs bien moins des blessures que j'ai reçues de Consalve, que de la douleur de savoir qu'il est aimé d'elle. Vous m'aviez dit la vérité dans le bois d'Oropèze, lorsque vous m'apprîtes que son cœur avoit été touché : je ne le crus que trop, quoique je vous dis d'abord que je ne le croyois pas. Je venois de vous quitter, et je n'étois rempli que de l'idée de cet heureux Espagnol, quand je rencontrai Consalve. Sa ressemblance avec le portrait que j'avois vu, et ce que vous veniez de me dire, me frappa d'abord, et je ne balançai point à croire qu'il ne fût celui dont vous m'aviez parlé. Je lui fis connoître que j'étois Alamir : il m'attaqua avec l'animosité d'un homme qui savoit que j'étois son rival. J'ai su depuis que je ne m'étois pas trompé en le croyant celui qui avoit su plaire à Zaïde. Il mérite de toucher son cœur; j'envie son bonheur sans l'en trouver indigne. Je meurs accablé de mes malheurs sans en murmurer; et, si j'osois, je me plaindrois seulement de l'inhumanité de Zaïde, d'avoir privé de sa vue un homme qui va la perdre pour jamais. On peut juger de combien de douleurs mortelles les paroles d'Alamir percèrent le cœur de Félime. Elle voulut parler deux ou trois fois; mais ses sanglots et ses larmes lui empêchèrent la parole : enfin, avec une voix entrecoupée de soupirs, et emportée par une tendresse qu'elle ne put retenir : Croyez, lui dit-elle, que, si j'avois été à la place de Zaïde, nul

autre n'auroit été préféré au prince de Tharse. Malgré sa douleur, elle sentit la force de ses paroles, et elle tourna la tête pour cacher l'abondance de ses larmes et pour éviter les yeux d'Alamir. Hélas! madame, reprit ce prince mourant, seroit-il possible que ce que vous me laissez voir fût véritable? Je vous avoue que, le jour que je vous parlai dans le bois, je crus une partie de ce que j'ose croire présentement; mais j'étois si troublé, et vous sûtes si bien donner un autre sens à vos paroles, qu'il ne m'en resta qu'une légère impression. Pardonnez-moi, madame, ce que j'ose penser, et pardonnez-moi d'avoir causé un malheur qui a été plus grand pour moi que pour vous. Je ne méritois pas d'être heureux; je l'aurois trop été, si...

Une foiblesse l'empêcha de continuer : il perdit la parole, et tourna les yeux vers Félime, comme pour lui dire adieu; ensuite il les ferma pour jamais, et mourut quasi dans le même moment. Les larmes de Félime s'arrêtèrent : elle demeura saisie de douleur, et elle regarda mourir ce prince avec des yeux qui n'avoient plus de mouvement. Ses femmes, voyant qu'elle restoit dans la place où elle étoit assise, l'emmenèrent d'un lieu où il ne restoit que des objets funestes. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole; mais, lorsqu'elle fut dans sa chambre, la vue de Zaïde aigrit sa douleur, et lui donna la force de parler. Vous êtes contente, madame, lui dit-elle d'une voix assez foible, Alamir est mort. Alamir est mort, continua-t-elle; et, comme si elle se l'eût appris à elle-même : Je ne le verrai donc plus! j'ai donc perdu pour jamais l'espérance d'en être aimée! il n'est plus au pouvoir de l'amour de faire qu'il soit attaché à moi : mes yeux ne verront plus les siens; sa présence, qui adoucissoit tous mes malheurs, n'est plus un bien que je puisse recouvrer. Ah! madame, dit-elle à Zaïde, est-il possible que quelqu'un vous pût plaire, et qu'Alamir ne vous ait pas plu? Quelle inhumanité a été la vôtre! Pourquoi ne l'aimiez-vous pas? Il vous adoroit; que lui manquoit-il pour être aimable?

Mais, reprit doucement Zaïde, vous savez bien que j'eusse augmenté vos souffrances si je l'eusse aimé, et que c'étoit la chose du monde que vous craigniez le plus. Il est vrai, madame, répliqua-t-elle, il est vrai, je ne voulois pas que vous le rendissiez heureux; mais je ne voulois pas que vous lui ôtassiez la vie. Ah! pourquoi lui ai-je si soigneusement caché la passion que j'avois pour lui! reprit-elle; peut-être l'auroit-elle touché; peut-être auroit-elle fait quelque diversion de ce fatal amour qu'il a eu pour vous! Que craignois-je? pourquoi ne voulois-je pas qu'il sût que je l'adorois? La seule consolation qui me reste, est qu'il en ait deviné quelque chose. Hé bien! quand il l'auroit su, il auroit feint de m'aimer, et m'auroit trompée : qu'importe qu'il m'eût trompée comme il avoit commencé? Ils sont encore chers à mon souvenir ces moments précieux où il voulut bien me laisser croire qu'il m'aimoit. Est-il possible qu'après tant de maux que j'ai soufferts il m'en restât encore de si grands à souffrir? J'espère au moins que j'aurai assez de douleur pour n'avoir pas la force de les supporter.

Comme elle parloit ainsi, Consalve parut à la porte de sa chambre; qui, croyant qu'elle étoit dans une autre, venoit savoir en quel état elle étoit revenue de chez Alamir. Il se retira à l'heure même, pour ne pas irriter sa douleur par sa présence; mais ce ne put être si promptement qu'elle ne le vit, et que cette vue ne lui fit faire des cris si douloureux, que les cœurs les plus durs en auroient été touchés. Faites en sorte, madame, dit-elle à Zaïde, que je vois point Consalve; je ne saurois supporter la vue d'un homme par qui Alamir a reçu la mort, et qui lui a ôté ce qu'il préféroit à sa vie.

La violence de sa douleur lui fit perdre la parole et la connoissance; et, comme sa santé étoit déjà fort affoiblie, on jugea aisément qu'elle étoit dans un grand péril. Le roi et la reine, avertis de son mal, vinrent la voir, et envoyèrent querir tous ceux qui la pouvoient soulager. Après cinq ou six heures

d'une espèce de léthargie, la quantité des remèdes la fit revenir. De tout ce qui s'offrit à sa vue, elle ne reconnut que Zaïde, qui pleuroit auprès d'elle avec beaucoup de douleur. Ne me regrettez point, lui dit-elle si bas qu'à peine pouvoit-on l'entendre : je n'aurois plus été digne de votre amitié, et je n'aurois pu aimer une personne qui auroit causé la mort d'Alamir. Elle n'en put dire davantage; elle retomba dans les accidents dont on venoit de la tirer; et le lendemain, à la même heure qu'elle avoit vu mourir le prince de Tharse, elle finit une vie que l'amour avoit rendue si malheureuse.

La mort de deux personnes d'un mérite si extraordinaire parut si digne de compassion que toute la cour de Léon en fut affligée. Zaïde demeura dans une douleur inconcevable : elle aimoit tendrement Félime, et la manière dont elle étoit morte redoubloit encore son affliction. Plusieurs jours se passèrent sans que les soins et les prières de Consalve pussent apporter quelque modération à sa tristesse. Mais enfin la crainte de partir d'Espagne, et d'abandonner Consalve, fit faire quelque trêve à ses larmes, et lui donna une autre sorte de douleur. Le roi s'en retourna à Léon; et il restoit si peu de choses à faire pour l'entière exécution de la paix, que, selon les apparences, Zuléma devoit bientôt repasser en Afrique. Il n'étoit pas néanmoins en état de partir; il avoit été dangereusement malade dans le même temps que Félime étoit morte, et l'on avoit caché à Zaïde l'extrémité de sa maladie, pour ne l'accabler pas de tant de déplaisirs à la fois. Consalve étoit dans des inquiétudes mortelles, et ne songeoit qu'aux moyens de faire consentir ce prince à son bonheur, ou d'obtenir de Zaïde de demeurer en Espagne auprès de la reine, puisque la bienséance lui permettoit de ne pas suivre un père qui paroissoit résolu à la faire changer de religion. Quelques jours après qu'on fut arrivé à Léon, Consalve entra un soir dans le cabinet de la reine; Zaïde y étoit, mais si attachée à regarder un portrait de Consalve, qu'elle ne le vit

point entrer. Je suis bien destiné, madame, lui dit-il, à être jaloux d'un portrait, puisque je le suis même du mien, et que j'envie l'attention que vous avez à le regarder. De votre portrait ? reprit Zaïde avec un étonnement extrême. Oui, madame, de mon portrait, reprit Consalve. Je vois bien que vous avez peine à le croire, par sa beauté ; mais je vous assure néanmoins qu'il a été fait pour moi. Consalve, lui dit-elle, n'a-t-on point fait pour vous quelque autre portrait semblable à celui que je vois ? Ah! madame, s'écria-t-il avec ce trouble que donnent les joies incertaines, puis-je croire ce que vous me laissez deviner, et que je n'ose même vous dire ? Oui, madame, continua-t-il, d'autres portraits, pareils à celui que vous voyez, ont été faits pour moi ; mais je n'oserois m'abandonner à croire ce que je vois bien que vous pensez, et ce que j'aurois pensé il y a longtemps, si je m'étois cru digne des prédictions qu'on vous a faites, et si vous ne m'aviez pas toujours dit que le portrait à qui je ressemblois étoit celui d'un Africain. Je l'avois cru à l'habillement, répondit Zaïde, et les paroles d'Albumazar m'en avoient persuadée. Vous savez, ajouta-t-elle, combien j'ai souhaité que vous pussiez être celui à qui vous ressembliez ; mais ce qui m'étonne est que, l'ayant tant souhaité, la préoccupation m'ait empêchée de le croire. J'en parlai à Félime sitôt que je vous vis chez Alphonse. Lorsque je vous revis à Talavera, et que je sus votre naissance, cette pensée me revint dans l'esprit, et je ne la regardai pourtant que comme un effet de mes souhaits. Mais qu'il sera difficile, reprit-elle en soupirant, de persuader mon père de cette vérité, et que je crains que ces prédictions, qui lui ont paru véritables quand il a cru qu'elles regardoient un homme de sa religion, ne lui paroissent fausses lorsqu'elles regarderont un Espagnol. Comme elle parloit, la reine entra dans le cabinet ; Consalve lui fit part de sa joie ; elle ne voulut pas retarder d'un moment celle qu'en auroit le roi. Elle alla lui dire ce qu'ils venoient de découvrir, et le roi vint à l'heure

même savoir de Consalve ce qui restoit à faire pour rendre son bonheur parfait. Après avoir examiné assez longtemps par quelle manière on pourroit gagner Zuléma, ils résolurent de le faire venir à Léon. On dépêcha aussitôt à Talavera, pour lui faire savoir que le roi souhaitoit qu'il fût conduit à la cour; et, comme sa santé étoit entièrement rétablie, il y arriva en peu de temps. Le roi le reçut avec beaucoup de témoignages d'estime, et le fit entrer dans son cabinet. Vous ne m'avez pas voulu accorder Zaïde, lui dit-il, pour l'homme que je considère le plus; mais j'espère que vous ne la refuserez pas pour celui dont voici le portrait, et à qui je sais qu'elle est destinée par les prédictions d'Albumazar. A ces mots, il lui fit voir le portrait de Consalve, et lui présenta Consalve même, qui s'étoit un peu retiré. Zuléma les regardoit l'un et l'autre, et paroissoit enseveli dans une profonde rêverie. Le roi crut que son silence venoit de son incertitude. Si vous n'étiez pas assez persuadé par la ressemblance, lui dit-il, que ce portrait ne soit celui de Consalve, on vous en donneroit tant d'autres marques, que vous n'en pourriez douter. Le portrait que vous avez, et qui est pareil à celui-ci, ne peut être tombé entre vos mains que depuis la bataille que perdit Nugnez Fernando, père de Consalve, contre les Maures. Il le fit faire par un excellent peintre qui avoit voyagé par tout le monde, et à qui les habillements d'Afrique avoient paru si beaux, qu'il les donnoit à tous ses portraits. Il est vrai, seigneur, répartit Zuléma, que je n'ai ce portrait que depuis le temps que vous me marquez : il est vrai aussi que, par ce que vous me faites l'honneur de me dire, et par la grande ressemblance, je ne puis douter que ce ne soit celui de Consalve. Mais ce n'est pas ce qui cause mon silence et mon étonnement : j'admire les décrets du ciel et les effets de sa providence. On ne m'a point fait de prédiction, seigneur, et les paroles d'Albumazar, dont je vois bien que vous avez entendu parler, ont été prises par ma fille dans un autre sens qu'elles ne doivent

l'être. Mais, puisque vous avez la bonté de vous intéresser dans sa fortune, trouvez bon, seigneur, que je vous informe de ce que vous ne pouvez savoir que par moi, et que je vous apprenne les commencements d'une vie dont vous seul pouvez présentement faire le bonheur.

Les justes prétentions de mon père sur l'empire du calife le firent reléguer en Chypre : j'y allai avec lui; j'y devins amoureux d'Alasinthe, et je l'épousai. Elle étoit chrétienne : je résolus d'embrasser sa religion, qui me paroissoit la seule que l'on dût suivre : néanmoins l'austérité m'en fit peur, et retarda l'exécution de mon dessein. Je m'en retournai en Afrique : les délices et la corruption des mœurs me rengagèrent plus que jamais dans ma religion, et me donnèrent une nouvelle aversion pour les chrétiens. J'oubliai Alasinthe pendant plusieurs années; mais enfin, touché du désir de la revoir, et de revoir Zaïde que j'avois laissée dans la première enfance, je résolus de l'aller querir en Chypre, pour lui faire changer de religion, et pour lui faire épouser un prince de Fez, de la maison des Itris. Il avoit entendu parler d'elle : il la désiroit avec passion, et son père avoit pour moi une amitié particulière. La guerre, qui étoit en Chypre, me fit hâter mon dessein : lorsque j'y arrivai, j'y trouvai le prince de Tharse amoureux de Zaïde : il me parut aimable : je ne doutai point qu'il n'en fût aimé. Je crus que ma fille se résoudroit aisément à l'épouser. Je n'étois pas entièrement engagé au prince de Fez. Sa mère étoit chrétienne, et je craignois qu'elle ne fût un obstacle au dessein que j'avois que Zaïde changeât de religion. Je consentis donc aux sentiments qu'Alamir avoit pour elle; mais je fus fort surpris de la répugnance qu'elle me témoigna pour lui; et, tant que le siége de Famagouste dura, quelques efforts que je fisse, je ne pus l'obliger à recevoir ce prince pour son mari. Je pensai que je ne devois pas m'opiniâtrer à vaincre une aversion qui me paroissoit naturelle, et je résolus de la donner au prince de Fez sitôt

que nous serions en Afrique. Il m'avoit écrit depuis que j'étois en Chypre : j'avois su que sa mère étoit morte; ainsi je n'avois rien à désirer pour ce mariage. Nous quittâmes Famagouste; nous abordâmes à Alexandrie, et j'y trouvai Albumazar, que je connoissois il y avoit longtemps. Il remarqua que ma fille regardoit avec attention et avec plaisir un portrait pareil à celui que je viens de voir. Le lendemain, comme je parlois à ce savant homme de l'aversion qu'elle avoit témoignée pour Alamir, je lui dis la résolution où j'étois de lui faire épouser le prince de Fez, quelque répugnance qu'elle y pût avoir.

Je doute qu'elle en ait pour sa personne, me répondit Albumazar. Ce portrait, qui lui a paru si agréable, ressemble si fort à ce prince, que je crois qu'il a été fait pour lui. Je n'en saurois juger, repartis-je, parce que je ne l'ai jamais vu. Il n'est pas impossible que ce soit son portrait; mais j'ignore pour qui il a été fait, et je ne le tiens que du hasard. Je souhaite que ce prince plaise à Zaïde; et, quand il lui déplairoit, je n'aurois pas pour elle la même complaisance que j'ai eue sur le sujet du prince de Tharse. Peu de jours après, ma fille pria Albumazar de lui dire quelque chose de sa fortune : comme il savoit mes intentions, et qu'il croyoit que le portrait qu'elle avoit vu étoit celui du prince de Fez, il lui dit, sans aucun dessein de faire passer ses paroles pour une prédiction, qu'elle étoit destinée à celui dont elle avoit vu le portrait. Je feignis de croire qu'Albumazar parloit par une connoissance particulière des choses à venir, et j'ai toujours paru à Zaïde dans ce même sentiment. Lorsque je quittai Alexandrie, Albumazar m'assura que je ne réussirois pas dans les desseins que j'avois pour elle; néanmoins je n'en pouvois perdre l'espérance. Pendant la maladie dont je viens de sortir, les pensées que j'avois eues autrefois d'embrasser la véritable religion me sont revenues si fortement dans l'esprit, que je n'ai songé, depuis ma guérison, qu'à me confirmer dans ce dessein. J'avoue toutefois que cette heureuse

résolution n'étoit pas encore aussi ferme qu'elle le devoit être; mais je me rends à ce que le ciel fait en ma faveur : il me conduit, par les mêmes moyens dont j'ai prétendu me servir pour faire épouser à ma fille un homme de ma religion, à lui en faire épouser un de la sienne. Les paroles d'Albumazar, qu'il a dites sans dessein, et sur une ressemblance où il s'est mépris, se trouvent une véritable prédiction; et cette prédiction s'accomplit entièrement par le bonheur que trouve ma fille à épouser un homme qui est l'admiration de son siècle. Il me reste seulement, seigneur, à vous demander la grâce de me vouloir recevoir au nombre de vos sujets, et de me permettre de finir mes jours dans votre royaume.

Le roi et Consalve furent si surpris et si touchés du discours de Zuléma, qu'ils l'embrassèrent sans lui rien dire, ne pouvant trouver de paroles qui expliquassent leurs sentiments. Enfin, après lui avoir témoigné leur joie, ils admirèrent longtemps toutes les circonstances d'une si étrange aventure. Néanmoins Consalve ne fut pas surpris qu'Albumazar se fût trompé à la ressemblance du prince de Fez; il savoit que plusieurs personnes s'y étoient trompées, et il apprit à Zuléma que la mère de ce prince étoit sœur de Nugnez Fernando, son père, et qu'ayant été prise dans une irruption des Maures, elle fut conduite en Afrique, où sa beauté la rendit femme légitime du père du prince de Fez.

Zuléma s'en alla apprendre à sa fille ce qui venoit de se passer, et il lui fut facile de juger, par la manière dont elle reçut cette nouvelle, qu'elle n'étoit pas insensible au mérite de Consalve. Peu de jours après, Zuléma embrassa publiquement la religion chrétienne : on ne songea ensuite qu'aux préparatifs des noces, qui se firent avec toute la galanterie des Maures et toute la politesse d'Espagne.

FIN DE ZAÏDE.

LA PRINCESSE
DE CLÈVES

LA PRINCESSE

DE CLÈVES

PREMIÈRE PARTIE

La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince étoit galant, bien fait et amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avoit plus de vingt ans, elle n'en étoit pas moins violente, et il n'en donnoit pas des témoignages moins éclatants.

Comme il réussissoit admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisoit une de ses plus grandes occupations : c'étoient tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bague, ou de semblables divertissements; les couleurs et les chiffres de madame de Valentinois paroissoient partout, et elle paroissoit elle-même avec tous les ajustements que pouvoit avoir mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, qui étoit alors à marier.

La présence de la reine autorisoit la sienne. Cette princesse

étoit belle, quoiqu'elle eût passé sa première jeunesse ; elle aimoit la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le roi l'avoit épousée, lorsqu'il étoit encore duc d'Orléans, et qu'il avoit pour aîné le dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinoient à remplir dignement la place de François Ier, son père.

L'humeur ambitieuse de la reine lui faisoit trouver une grande douceur à régner : il sembloit qu'elle souffrît sans peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignoit aucune jalousie; mais elle avoit une si profonde dissimulation, qu'il étoit difficile de juger de ses sentimens; et la politique l'obligeoit d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le roi. Ce prince aimoit le commerce des femmes, même de celles dont il n'étoit pas amoureux : il demeuroit tous les jours chez la reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avoit de plus beau et de mieux fait, de l'un et de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits; et il sembloit que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. Madame Élisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençoit à faire paroître un esprit surprenant et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, reine d'Écosse, qui venoit d'épouser M. le dauphin, et qu'on appeloit la reine dauphine, étoit une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps : elle avoit été élevée à la cour de France; elle en avoit pris toute la politesse, et elle étoit née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimoit, et s'y connoissoit mieux que personne. La reine, sa belle-mère, et Madame, sœur du roi, aimoient aussi les vers, la comédie et la musique : le goût que le roi François Ier avoit eu pour la poésie et pour les lettres régnoit encore en France;

et le roi, son fils, aimant tous les exercices du corps, tous les plaisirs étoient à la cour. Mais ce qui rendoit cette cour belle et majestueuse, étoit le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étoient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le roi de Navarre attiroit le respect de tout le monde par la grandeur de son rang, et par celle qui paroissoit en sa personne. Il excelloit dans la guerre, et le duc de Guise lui donnoit une émulation qui l'avoit porté plusieurs fois à quitter sa place de général, pour aller combattre auprès de lui, comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avoit donné des marques d'une valeur si admirable, et avoit eu de si heureux succès, qu'il n'y avoit point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur étoit soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avoit un esprit vaste et profond, une âme noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine, son frère, étoit né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif et une éloquence admirable, et il avoit acquis une science profonde, dont il se servoit pour se rendre important, en défendant la religion catholique qui commençoit à être attaquée. Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le grand prieur, étoit un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avoit une âme grande et hautaine, et un esprit qui le rendoit aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le duc de Nevers, dont la vie étoit glorieuse par la guerre, et par les grands emplois qu'il avoit eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisoit les délices de la cour. Il avoit trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appeloit le prince de Clèves, étoit digne de soutenir la gloire de son nom ; il étoit brave et

magnifique, et il avoit une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, étoit également distingué dans la guerre et dans la galanterie. Il étoit beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral : toutes ces bonnes qualités étoient vives et éclatantes; enfin, il étoit seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un eût pu lui être comparable; mais ce prince étoit un chef-d'œuvre de la nature: ce qu'il avoit de moins admirable étoit d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettoit au-dessus des autres, étoit une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage, et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'en lui seul : il avoit un enjouement qui plaisoit également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui étoit toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et, enfin, un air dans toute sa personne qui faisoit qu'on ne pouvoit regarder que lui dans tous les lieux où il paroissoit. Il n'y avoit aucune dame, dans la cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle; peu de celles à qui il s'étoit attaché pouvoient se vanter de lui avoir résisté; et même plusieurs à qui il n'avoit point témoigné de passion, n'avoient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avoit tant de douceur et tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à celles qui tâchoient de lui plaire : ainsi il avoit plusieurs maîtresses; mais il étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit véritablement. Il alloit souvent chez la reine dauphine : la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avoit de plaire à tout le monde, et l'estime particulière qu'elle témoignoit à ce prince, avoient souvent donné lieu de croire qu'il levoit les yeux jusqu'à elle. MM. de Guise, dont elle étoit nièce, avoient beaucoup augmenté leur crédit et leur considération par son mariage; leur ambi-

tion les faisoit aspirer à s'égaler aux princes du sang, et à partager le pouvoir du connétable de Montmorency. Le roi se reposoit sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, et traitoit le duc de Guise et le maréchal de Saint-André comme ses favoris; mais ceux que la faveur ou les affaires approchoient de sa personne, ne s'y pouvoient maintenir qu'en se soumettant à la duchesse de Valentinois; et, quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse ni de beauté, elle le gouvernoit avec un empire si absolu, que l'on peut dire qu'elle étoit maîtresse de sa personne et de l'État.

Le roi avoit toujours aimé le connétable, et, sitôt qu'il avoit commencé à régner, il l'avoit rappelé de l'exil où le roi François I[er] l'avoit envoyé. La cour étoit partagée entre MM. de Guise et le connétable qui étoit soutenu par les princes du sang. L'un et l'autre parti avoit toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois. Le duc d'Aumale, frère du duc de Guise, avoit épousé une de ses filles : le connétable aspiroit à la même alliance. Il ne se contentoit pas d'avoir marié son fils aîné avec madame Diane, fille du roi et d'une dame de Piémont qui se fit religieuse aussitôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avoit eu beaucoup d'obstacles, par les promesses que M. de Montmorency avoit faites à mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la reine; et, bien que le roi les eût surmontés avec une patience et une bonté extrêmes, ce connétable ne se trouvoit pas encore assez appuyé, s'il ne s'assuroit de madame de Valentinois, et s'il ne la séparoit de MM. de Guise, dont la grandeur commençoit à donner de l'inquiétude à cette duchesse. Elle avoit retardé, autant qu'elle avoit pu, le mariage du dauphin avec la reine d'Écosse : la beauté et l'esprit capable et avancé de cette jeune reine, et l'élévation que ce mariage donnoit à MM. de Guise, lui étoient insupportables. Elle haïssoit particulièrement le cardinal de Lorraine; il lui avoit parlé avec aigreur, et même avec mépris. Elle voyoit qu'il formoit des

liaisons avec la reine; de sorte que le connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, et à entrer dans son alliance, par le mariage de mademoiselle de la Mark, sa petite-fille, avec M. d'Anville, son second fils, qui succéda depuis à sa charge sous le règne de Charles IX. Le connétable ne crut pas trouver d'obstacles dans l'esprit de M. d'Anville pour un mariage, comme il en avoit trouvé dans l'esprit de M. de Montmorency; mais, quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent guère moindres. M. d'Anville étoit éperdument amoureux de la reine dauphine; et, quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette passion, il ne pouvoit se résoudre à prendre un engagement qui partageoit ses soins. Le maréchal de Saint-André étoit le seul dans la cour qui n'eût point pris de parti : il étoit un des favoris, et sa faveur ne tenoit qu'à sa personne : le roi l'avoit aimé dès le temps qu'il étoit dauphin; et, depuis, il l'avoit fait maréchal de France, dans un âge où l'on n'est pas encore accoutumé à prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnoit un éclat qu'il soutenoit par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles, et par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier. La libéralité du roi fournissoit à cette dépense : ce prince alloit jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimoit : il n'avoit pas toutes les grandes qualités; mais il en avoit plusieurs, et surtout celle d'aimer la guerre, et de l'entendre; aussi avoit-il eu d'heureux succès; et, si on en excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avoit été qu'une suite de victoires. Il avoit gagné, en personne, la bataille de Renti : le Piémont avoit été conquis; les Anglois avoient été chassés de France, et l'empereur Charles-Quint avoit vu finir sa bonne fortune devant la ville de Metz, qu'il avoit assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire et de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avoit diminué l'espérance de nos conquêtes, et que, depuis, la fortune avoit

semblé se partager entre les deux rois, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix.

La duchesse douairière de Lorraine avoit commencé à en faire des propositions dans le temps du mariage de M. le dauphin; il y avoit toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin, Cercamp, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devoit s'assembler. Le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André s'y trouvèrent pour le roi : le duc d'Albe et le prince d'Orange, pour Philippe II; et le duc et la duchesse de Lorraine furent les médiateurs. Les principaux articles étoient le mariage de madame Élisabeth de France avec don Carlos, infant d'Espagne, et celui de madame, sœur du roi, avec M. de Savoie.

Le roi demeura cependant sur la frontière, et il y reçut la nouvelle de la mort de Marie, reine d'Angleterre. Il envoya le comte de Randan à Élisabeth, pour la complimenter sur son avénement à la couronne; elle le reçut avec joie; ses droits étoient si mal établis, qu'il lui étoit avantageux de se voir reconnue par le roi. Ce comte la trouva instruite des intérêts de la cour de France, et du mérite de ceux qui la composoient; mais surtout il la trouva si remplie de la réputation du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce prince, et avec tant d'empressement, que, quand M. de Randan fut revenu, et qu'il rendit compte au roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avoit rien que M. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette princesse, et qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût capable de l'épouser. Le roi en parla à ce prince dès le soir même; il lui fit conter par M. de Randan toutes ses conversations avec Élisabeth, et lui conseilla de tenter cette grande fortune. M. de Nemours crut d'abord que le roi ne lui parloit pas sérieusement; mais, comme il vit le contraire : Au moins, sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entreprise chimérique, par le conseil et pour le service de Votre Majesté, je la supplie de me garder le secret, jus-

qu'à ce que le succès me justifie envers le public, et de vouloir bien ne pas me faire paroître rempli d'une assez grande vanité, pour prétendre qu'une reine, qui ne m'a jamais vu, me veuille épouser par amour. Le roi lui promit de ne parler qu'au connétable de ce dessein, et il jugea même le secret nécessaire pour le succès. M. de Randan conseilloit à M. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple prétexte de voyager; mais ce prince ne put s'y résoudre. Il envoya Lignerolle, qui étoit un jeune homme d'esprit, son favori, pour sonder les sentiments de la reine, et pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le duc de Savoie, qui étoit alors à Bruxelles avec le roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la paix; l'assemblée se rompit à la fin de novembre, et le roi revint à Paris.

Il parut alors à la cour une beauté qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'étoit une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on étoit si accoutumé à voir de belles personnes. Elle étoit de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père étoit mort jeune, et l'avoit laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étoient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avoit passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avoit donné ses soins à l'éducation de sa fille; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avoit une opinion opposée; elle faisoit souvent à sa fille des peintures de l'amour; elle lui montroit ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux; elle lui contoit le peu de sincérité des hommes, leurs trompe-

ries et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements; et elle lui faisoit voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivoit la vie d'une femme honnête, et combien la vertu donnoit d'éclat et d'élévation à une personne qui avoit de la beauté et de la naissance; mais elle lui faisoit voir aussi qu'elle ne pouvoit conserver cette vertu que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari, et d'en être aimée.

Cette héritière étoit alors un des grands partis qu'il y eût en France, et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avoit déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui étoit extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien qui fût digne de sa fille : la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle : il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle; tous ses traits étoient réguliers, et son visage et sa personne étoient pleins de grâces et de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien qui en trafiquoit par tout le monde. Cet homme étoit venu de Florence avec la reine, et s'étoit tellement enrichi dans son trafic, que sa maison paroissoit plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y étoit, le prince de Clèves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne put cacher sa surprise; et mademoiselle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avoit donné : elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devoit donner pour un homme tel qu'il paroissoit. M. de Clèves la regardoit avec admiration, et il ne pouvoit comprendre qui étoit cette belle personne qu'il ne connoissoit

point. Il voyoit bien, par son air, et par tout ce qui étoit à sa suite, qu'elle devoit être de grande qualité. Sa jeunesse lui faisoit croire que c'étoit une fille; mais, ne lui voyant point de mère, et l'Italien, qui ne la connoissoit point, l'appelant madame, il ne savoit que penser, et il la regardoit toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassoient, contre l'ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté : il lui parut même qu'il étoit cause qu'elle avoit de l'impatience de s'en aller, et, en effet, elle sortit assez promptement. M. de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle étoit; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connoissoit point : il demeura si touché de sa beauté, et de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle, dès ce moment, une passion et une estime extraordinaires : il alla le soir chez Madame, sœur du roi.

Cette princesse étoit dans une grande considération, par le crédit qu'elle avoit sur le roi, son frère, et ce crédit étoit si grand, que le roi, en faisant la paix, consentoit à rendre le Piémont, pour lui faire épouser le duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avoit jamais voulu épouser qu'un souverain, et elle avoit refusé, pour cette raison, le roi de Navarre, lorsqu'il étoit duc de Vendôme, et avoit toujours souhaité M. de Savoie; elle avoit conservé de l'inclination pour lui depuis qu'elle l'avoit vu à Nice, à l'entrevue du roi François I[er] et du pape Paul III. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, et un grand discernement pour les belles choses, elle attiroit tous les honnêtes gens, et il y avoit de certaines heures où toute la cour étoit chez elle.

M. de Clèves y vint à son ordinaire : il étoit si rempli de l'esprit et de la beauté de mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvoit parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure, et ne pouvoit se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il

avoit vue, et qu'il ne connoissoit point. Madame lui dit qu'il n'y avoit point de personne comme celle qu'il dépeignoit, et que, s'il y en avoit quelqu'une, elle seroit connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui étoit sa dame d'honneur, et amie de madame de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette princesse, et lui dit tout bas que c'étoit sans doute mademoiselle de Chartres que M. de Clèves avoit vue. Madame se retourna vers lui, et lui dit que, s'il vouloit revenir chez elle le lendemain, elle lui feroit voir cette beauté dont il étoit si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant; elle fut reçue des reines avec tous les agréments qu'on peut s'imaginer, et avec une telle admiration de tout le monde, qu'elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit avec une modestie si noble, qu'il ne sembloit pas qu'elle les entendît, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez Madame, sœur du roi. Cette princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avoit donné à M. de Clèves. Ce prince entra un moment après : Venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole; et si, en vous montrant mademoiselle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez : remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle.

M. de Clèves sentit de la joie de voir que cette personne qu'il avoit trouvée si aimable, étoit d'une qualité proportionnée à sa beauté : il s'approcha d'elle, et il la supplia de se souvenir qu'il avoit été le premier à l'admirer, et que, sans la connoître, il avoit eu pour elle tous les sentiments de respect et d'estime qui lui étoient dus.

Le chevalier de Guise et lui, qui étoient amis, sortirent ensemble de chez Madame. Ils louèrent d'abord mademoiselle de Chartres sans se contraindre. Ils trouvèrent enfin qu'ils la louoient trop, et ils cessèrent l'un et l'autre de dire ce qu'ils en pensoient; mais ils furent contraints d'en parler les jours sui-

vants, partout où ils se rencontrèrent. Cette nouvelle beauté fut longtemps le sujet de toutes les conversations. La reine lui donna de grandes louanges, et eut pour elle une considération extraordinaire; la reine dauphine en fit une de ses favorites, et pria madame de Chartres de la mener souvent chez elle. Mesdames, filles du roi, l'envoyèrent chercher pour être de tous leurs divertissements. Enfin, elle étoit aimée et admirée de toute la cour, excepté de madame de Valentinois. Ce n'est pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage; une trop longue expérience lui avoit appris qu'elle n'avoit rien à craindre auprès du roi; mais elle avoit tant de haine pour le vidame de Chartres, qu'elle avoit souhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ses filles, et qui s'étoit attaché à la reine, qu'elle ne pouvoit regarder favorablement une personne qui portoit son nom, et pour qui il faisoit paroître une grande amitié.

Le prince de Clèves devint passionnément amoureux de mademoiselle de Chartres, et souhaitoit ardemment de l'épouser; mais il craignoit que l'orgueil de madame de Chartres ne fût blessé de donner sa fille à un homme qui n'étoit pas l'aîné de sa maison. Cependant, cette maison étoit si grande, et le comte d'Eu, qui en étoit l'aîné, venoit d'épouser une personne si proche de la maison royale, que c'étoit plutôt la timidité que donne l'amour, que de véritables raisons, qui causoient les craintes de M. de Clèves. Il avoit un grand nombre de rivaux : le chevalier de Guise lui paroissoit le plus redoutable par sa naissance, par son mérite, et par l'éclat que la faveur donnoit à sa maison. Ce prince étoit devenu amoureux de mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avoit vue : il s'étoit aperçu de la passion de M. de Clèves, comme M. de Clèves s'étoit aperçu de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions ne leur avoit pas permis de s'expliquer ensemble; et leur amitié s'étoit refroidie, sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'aventure qui étoit arrivée à M. de Clèves, d'a-

voir vu le premier mademoiselle de Chartres, lui paroissoit un heureux présage, et sembloit lui donner quelque avantage sur ses rivaux; mais il prévoyoit de grands obstacles par le duc de Nevers, son père. Ce duc avoit d'étroites liaisons avec la duchesse de Valentinois : elle étoit ennemie du vidame, et cette raison étoit suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa nièce.

Madame de Chartres, qui avoit eu tant d'application pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étoient si nécessaires, et où il y avoit tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étoient l'âme de cette cour, et occupoient également les hommes et les femmes. Il y avoit tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avoient tant de part, que l'amour étoit toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'étoit tranquille, ni indifférent; on songeoit à s'élever, à plaire, à servir, ou à nuire; on ne connoissoit ni l'ennui, ni l'oisiveté, et on étoit toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. Les dames avoient des attachements particuliers pour la reine, pour la reine dauphine, pour la reine de Navarre, pour Madame, sœur du roi, ou pour la duchesse de Valentinois. Les inclinations, les raisons de bienséance, ou le rapport d'humeur faisoient ces différents attachements. Celles qui avoient passé la première jeunesse, et qui faisoient profession d'une vertu plus austère, étoient attachées à la reine. Celles qui étoient plus jeunes, et qui cherchoient la joie et la galanterie, faisoient leur cour à la reine dauphine. La reine de Navarre avoit ses favorites; elle étoit jeune, et elle avoit du pouvoir sur le roi son mari : il étoit joint au connétable, et avoit par là beaucoup de crédit. Madame, sœur du roi, conservoit encore de la beauté, et attiroit plusieurs dames auprès d'elle. La duchesse de Valentinois avoit toutes celles qu'elle daignoit regarder; mais peu de femmes lui étoient agréables; et, excepté quelques-unes, qui

avoient sa familiarité et sa confiance, et dont l'humeur avoit du rapport avec la sienne, elle n'en recevoit chez elle que les jours où elle prenoit plaisir à avoir une cour comme celle de la reine.

Toutes ces différentes cabales avoient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres : les dames qui les composoient avoient aussi de la jalousie entre elles, ou pour la faveur, ou pour les amants; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvoient souvent joints à ces autres intérêts moins importants, mais qui n'étoient pas moins sensibles. Ainsi il y avoit une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour, qui la rendoit très-agréable, mais aussi très-dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chartres voyoit ce péril, et ne songeoit qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mère, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui diroit, et elle lui promit de lui aider à se conduire dans des choses où l'on étoit souvent embarrassé quand on étoit jeune.

Le chevalier de Guise fit tellement paroître les sentiments et les desseins qu'il avoit pour mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyoit néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il désiroit : il savoit bien qu'il n'étoit point un parti qui convînt à mademoiselle de Chartres, par le peu de biens qu'il avoit pour soutenir son rang; et il savoit bien aussi que ses frères n'approuveroient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes maisons. Le cardinal de Lorraine lui fit bientôt voir qu'il ne se trompoit pas; il condamna l'attachement qu'il témoignoit pour mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire; mais il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce cardinal avoit une haine pour le vidame, qui étoit secrète alors, et qui éclata depuis. Il eût plutôt consenti à voir son frère entrer dans toute autre alliance que dans celle de ce vidame; et il déclara si publiquement combien il en étoit éloi-

gné, que madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le cardinal de Lorraine n'avoit rien à craindre, et qu'elle ne songeoit pas à ce mariage. Le vidame prit la même conduite, et sentit encore plus que madame de Chartres celle du cardinal de Lorraine, parce qu'il en savoit mieux la cause.

Le prince de Clèves n'avoit pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avoit fait le chevalier de Guise. Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin; il crut néanmoins qu'il n'avoit qu'à parler à son fils, pour le faire changer de conduite; mais il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein; il s'emporta, et cacha si peu son emportement, que le sujet s'en répandit bientôt à la cour, et alla jusqu'à madame de Chartres. Elle n'avoit pas mis en doute que M. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils; elle fut bien étonnée que la maison de Clèves et celle de Guise craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle en eut lui fit penser à trouver un parti pour sa fille, qui la mît au-dessus de ceux qui se croyoient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au prince dauphin, fils du duc de Montpensier. Il étoit alors à marier, et c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand à la cour. Comme madame de Chartres avoit beaucoup d'esprit, qu'elle étoit aidée du vidame qui étoit dans une grande considération, et qu'en effet sa fille étoit un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse et tant de succès, que M. de Montpensier parut souhaiter ce mariage, et il sembloit qu'il ne s'y pouvoit trouver de difficultés.

Le vidame, qui savoit l'attachement de M. d'Anville pour la reine dauphine crut néanmoins qu'il falloit employer le pouvoir que cette princesse avoit sur lui, pour l'engager à servir mademoiselle de Chartres auprès du roi, et auprès du prince de Montpensier dont il étoit ami intime. Il en parla à cette reine, et elle entra avec joie dans une affaire où il s'agissoit de l'élévation

d'une personne qu'elle aimoit beaucoup; elle le témoigna au vidame, et l'assura que, quoiqu'elle sût bien qu'elle feroit une chose désagréable au cardinal de Lorraine, son oncle, elle passeroit avec joie par-dessus cette considération, parce qu'elle avoit sujet de se plaindre de lui, et qu'il prenoit tous les jours les intérêts de la reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Sitôt que le vidame eut quitté madame la dauphine, elle ordonna à Châtelart, qui étoit favori de M. d'Anville, et qui savoit la passion qu'il avoit pour elle, de lui aller dire, de sa part, de se trouver le soir chez la reine. Châtelart reçut cette commission avec beaucoup de joie et de respect. Ce gentilhomme étoit d'une bonne maison de Dauphiné; mais son mérite et son esprit le mettoient au-dessus de sa naissance. Il étoit reçu et bien traité de tout ce qu'il y avoit de grands seigneurs à la cour, et la faveur de la maison de Montmorency l'avoit particulièrement attaché à M. d'Anville : il étoit bien fait de sa personne, adroit à toutes sortes d'exercices; il chantoit agréablement, il faisoit des vers, et avoit un esprit galant et passionné qui plut si fort à M. d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avoit pour la reine dauphine. Cette confidence l'approchoit de cette princesse, et ce fut en la voyant souvent qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion qui lui ôta la raison, et qui lui coûta enfin la vie.

M. d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la reine; il se trouva heureux que madame la dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle désiroit, et il lui promit d'obéir exactement à ses ordres; mais madame de Valentinois, ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avoit traversé avec tant de soin, et avoit tellement prévenu le roi, que, lorsque M. d'Anville lui en parla, il lui fit paroître qu'il ne l'approuvoit pas, et lui ordonna même de le dire au prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit madame de Chartres par la rupture d'une chose

qu'elle avoit tant désirée, dont le mauvais succès donnoit un si grand avantage à ses ennemis, et faisoit un si grand tort à sa fille.

La reine dauphine témoigna à mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avoit de lui avoir été inutile : « Vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir; je suis si haïe de la reine et de la duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que, par elles, ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toujours toutes les choses que je désire : cependant, ajouta-t-elle, je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire; aussi elles ne me haïssent qu'à cause de la reine ma mère, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude et de la jalousie. Le roi en avoit été amoureux avant qu'il le fût de madame de Valentinois; et, dans les premières années de son mariage, qu'il n'avoit point encore d'enfants, quoiqu'il aimât cette duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la reine ma mère. Madame de Valentinois, qui craignoit une femme qu'il avoit déjà aimée, et dont la beauté et l'esprit pouvoient diminuer sa faveur, s'unit au connétable, qui ne souhaitoit pas aussi que le roi épousât une sœur de MM. de Guise : ils mirent le feu roi dans leurs sentiments, et, quoiqu'il haït mortellement la duchesse de Valentinois, comme il aimoit la reine, il travailla avec eux pour empêcher le roi de se démarier; mais, pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la reine ma mère, ils firent son mariage avec le roi d'Écosse, qui étoit veuf de madame Magdeleine, sœur du roi, et ils le firent parce qu'il étoit plus prêt à conclure, et manquèrent aux engagements qu'on avoit avec le roi d'Angleterre, qui la souhaitoit ardemment. Il s'en fallut peu même que ce manquement ne fît une rupture entre les deux rois. Henri VIII ne pouvoit se consoler de n'avoir pas épousé la reine ma mère; et, quelque autre princesse françoise qu'on lui proposât, il disoit toujours qu'elle ne remplaceroit jamais celle qu'on lui avoit ôtée. Il est vrai aussi que la reine ma mère étoit une parfaite beauté, et que c'est une chose remarquable, que,

veuve d'un duc de Longueville, trois rois aient souhaité de l'épouser : son malheur l'a donnée au moindre, et l'a mise dans un royaume où elle ne trouve que des peines. On dit que je lui ressemble : je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée, et, quelque bonheur qui semble se préparer pour moi, je ne saurois croire que j'en jouisse.

Mademoiselle de Chartres dit à la reine que ces tristes pressentiments étoient si mal fondés, qu'elle ne les conserveroit pas longtemps, et qu'elle ne devoit point douter que son bonheur ne répondit aux apparences.

Personne n'osoit plus penser à mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avoit espéré un prince du sang. M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination, et, sitôt que le temps de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser mademoiselle de Chartres. Il se trouvoit heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'étoit passé avoit éloigné les autres partis, et où il étoit quasi assuré qu'on ne la lui refuseroit pas. Ce qui troubloit sa joie, étoit la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le chevalier de Guise lui avoit donné quelque sorte de jalousie; mais, comme elle étoit plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il étoit assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avoit pour elle : il ne la voyoit que chez les reines, ou aux assemblées; il étoit difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, et il lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable; il la pressa de lui faire

connoître quels étoient les sentiments qu'elle avoit pour lui, et il lui dit que ceux qu'il avoit pour elle étoient d'une nature qui le rendroient éternellement malheureux, si elle n'obéissoit que par devoir aux volontés de madame sa mère.

Comme mademoiselle de Chartres avoit le cœur très-noble et très-bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnoissance du procédé du prince de Clèves. Cette reconnoissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisoit pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'étoit ce prince : de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitoit.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et madame de Chartres lui dit qu'il y avoit tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Clèves, et qu'il faisoit paroître tant de sagesse pour son âge, que, si elle sentoit son inclination portée à l'épouser, elle y consentiroit avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit qu'elle lui remarquoit les mêmes bonnes qualités; qu'elle l'épouseroit même avec moins de répugnance qu'un autre; mais qu'elle n'avoit aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce prince fit parler à madame de Chartres; elle reçut la proposition qu'on lui faisoit, et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui donnant le prince de Clèves. Les articles furent conclus; on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

M. de Clèves se trouvoit heureux, sans être néanmoins entièrement content. Il voyoit avec beaucoup de peine que les sentiments de mademoiselle de Chartres ne passoient pas ceux de l'estime et de la reconnoissance, et il ne pouvoit se flatter qu'elle en cachât de plus obligeants, puisque l'état où ils étoient lui permettoit de les faire paroître sans choquer son extrême modestie. Il ne se passoit guère de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. Est-il possible, lui disoit-il, que je puisse n'être pas

heureux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne peut me satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que vous le seriez d'un attachement qui ne seroit fondé que sur les avantages de votre fortune, et non pas sur les charmes de votre personne. Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serois content, s'il y avoit quelque chose au delà; mais, au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination, ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni de plaisir, ni de trouble. Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il; c'est un sentiment de modestie, et non pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne savoit que répondre, et ces distinctions étoient au-dessus de ses connoissances. M. de Clèves ne voyoit que trop combien elle étoit éloignée d'avoir pour lui des sentiments qui le pouvoient satisfaire, puisqu'il lui paroissoit même qu'elle ne les entendoit pas.

Le chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les noces. Il avoit vu tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avoit eu d'épouser mademoiselle de Chartres, qu'il n'avoit pu se flatter d'y réussir; et néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre : cette douleur n'éteignit point sa passion, et il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avoit pas ignoré les sentiments que ce

prince avoit eus pour elle. Il lui fit connoître, à son retour, qu'elle étoit la cause de l'extrême tristesse qui paroissoit sur son visage; et il avoit tant de mérite et tant d'agréments, qu'il étoit difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvoit-elle défendre d'en avoir; mais cette pitié ne la conduisoit pas à d'autres sentiments : elle contoit à sa mère la peine que lui donnoit l'affection de ce prince.

Madame de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, et elle l'admiroit avec raison; car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle; mais elle n'admiroit pas moins que son cœur ne fût point touché, et d'autant plus qu'elle voyoit bien que le prince de Clèves ne l'avoit point touchée, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, et de lui faire comprendre ce qu'elle devoit à l'inclination qu'il avoit eue pour elle, avant que de la connoître, et à la passion qu'il lui avoit témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osoit plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva : la cérémonie s'en fit au Louvre; et le soir le roi et les reines vinrent souper chez madame de Chartres, avec toute la cour, où ils furent reçus avec une magnificence admirable. Le chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres, et ne pas assister à cette cérémonie; mais il y fut si peu maître de sa tristesse, qu'il étoit aisé de la remarquer.

M. de Clèves ne trouva pas que mademoiselle de Chartres eût changé de sentiments en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands priviléges; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avoit toujours quelque chose à souhaiter au delà de sa possession, et, quoiqu'elle vécut parfaitement bien avec lui, il n'étoit pas entièrement heureux. Il conservoit pour elle une passion violente et inquiète qui troubloit sa joie :

la jalousie n'avoit point de part à ce trouble; jamais mari n'a été si loin d'en prendre, et jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle étoit néanmoins exposée au milieu de la cour; elle alloit tous les jours chez les reines et chez Madame. Tout ce qu'il y avoit d'hommes jeunes et galants la voyoient chez elle et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison étoit ouverte à tout le monde; mais elle avoit un air qui inspiroit un si grand respect, et qui paroissoit si éloigné de la galanterie, que le maréchal de Saint-André, quoique audacieux et soutenu de la faveur du roi, étoit touché de sa beauté, sans oser le lui faire connoître que par des soins et des devoirs. Plusieurs autres étoient dans le même état; et madame de Chartres joignoit à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevoit de la faire paroître une personne où l'on ne pouvoit atteindre.

La duchesse de Lorraine, en travaillant à la paix, avoit aussi travaillé pour le mariage du duc de Lorraine, son fils; il avoit été conclu avec madame Claude de France, seconde fille du roi. Les noces en furent résolues pour le mois de février.

Cependant le duc de Nemours étoit demeuré à Bruxelles, entièrement rempli et occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevoit, ou y envoyoit continuellement des courriers : ses espérances augmentoient tous les jours; et, enfin, Lignerolles lui manda qu'il étoit temps que sa présence vînt achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au trône par sa seule réputation. Son esprit s'étoit insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune, et, au lieu qu'il l'avoit rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvoit parvenir, les difficultés s'étoient effacées de son imagination, et il ne voyoit plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paroître en

Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisoit, et il se hâta lui-même de venir à la cour pour assister au mariage de M. de Lorraine.

Il arriva à la veille des fiançailles, et, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au roi de l'état de son dessein, et recevoir ses ordres et ses conseils pour ce qui lui restoit à faire. Il alla ensuite chez les reines. Madame de Clèves n'y étoit pas, de sorte qu'elle ne le vit point, et ne sut pas même qu'il fût arrivé. Elle avoit ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avoit de mieux fait et de plus agréable à la cour; et surtout madame la dauphine le lui avoit dépeint d'une sorte, et lui en avoit parlé tant de fois, qu'elle lui avoit donné de la curiosité, et même de l'impatience de le voir.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisoient au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure : le bal commença; et, comme elle dansoit avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entroit, et à qui on faisoit place. Madame de Clèves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchoit des yeux quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivoit. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passoit par-dessus quelques siéges pour arriver où l'on dansoit. Ce prince étoit fait d'une sorte, qu'il étoit difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avoit jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avoit pris de se parer augmentoit encore l'air brillant qui étoit dans sa personne; mais il étoit difficile aussi de voir madame de Clèves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils

commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étoient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connoître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avoient pas bien envie de savoir qui ils étoient, et s'ils ne s'en doutoient point. Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais, comme madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnoître, je voudrois bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois, dit madame la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien. Je vous assure, madame, reprit madame de Clèves, qui paroissoit un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien, répondit madame la dauphine; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connoissez sans jamais l'avoir vu. La reine les interrompit pour faire continuer le bal : M. de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse étoit d'une parfaite beauté, et avoit paru telle aux yeux de M. de Nemours, avant qu'il allât en Flandre; mais, de tout le soir, il ne put admirer que madame de Clèves.

Le chevalier de Guise, qui l'adoroit toujours, étoit à ses pieds, et ce qui venoit de se passer lui avoit donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage que la fortune destinoit M. de Nemours à être amoureux de madame de Clèves; et, soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage, ou que la jalousie fît voir au chevalier de Guise au delà de la vérité, il crut qu'elle avoit été touchée de la vue de ce prince, et il ne put s'empêcher de lui dire que M. de Nemours étoit bien heureux de commencer à être connu d'elle par une aventure qui avoit quelque chose de galant et d'extraordinaire.

Madame de Clèves revint chez elle, l'esprit si rempli de tout ce

qui s'étoit passé au bal, que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte ; et elle lui loua M. de Nemours avec un certain air qui donna à madame de Chartres la même pensée qu'avoit eue le chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des noces se fit; madame de Clèves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grâce si admirables, qu'elle en fut encore surprise.

Les jours suivants, elle le vit chez la reine dauphine ; elle le vit jouer à la paume avec le roi ; elle le vit courre la bague ; elle l'entendit parler ; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres, et se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il étoit, par l'air de sa personne, et par l'agrément de son esprit, qu'il fit, en peu de temps, une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi que, comme M. de Nemours sentoit pour elle une inclination violente, qui lui donnoit cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire, il étoit encore plus aimable qu'il n'avoit accoutumé de l'être ; de sorte que, se voyant souvent, et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avoit de plus parfait à la cour, il étoit difficile qu'ils ne se plussent infiniment.

La duchesse de Valentinois étoit de toutes les parties de plaisir, et le roi avoit pour elle la même vivacité et les mêmes soins que dans les commencements de sa passion. Madame de Clèves, qui étoit dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardoit avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avoit pour cette duchesse, qui étoit grand'mère, et qui venoit de marier sa petite-fille. Elle en parloit souvent à madame de Chartres : Est-il possible, madame, lui disoit-elle, qu'il y ait si longtemps que le roi en soit amoureux? Comment s'est-il pu attacher à une personne qui étoit beaucoup plus âgée que lui, qui avoit été maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres,

à ce que j'ai ouï dire? Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est ni le mérite, ni la fidélité de madame de Valentinois qui a fait naître la passion du roi, ni qui l'a conservée, et c'est aussi en quoi il n'est pas excusable; car, si cette femme avoit eu de la jeunesse et de la beauté jointes à sa naissance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur, ni de fortune, et sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au roi même, il faut avouer qu'on auroit eu de la peine à s'empêcher de louer ce prince du grand attachement qu'il a pour elle. Si je ne craignois, continua madame de Chartres, que vous disiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les histoires de leur temps, je vous apprendrois le commencement de la passion du roi pour cette duchesse, et plusieurs choses de la cour du feu roi, qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. Bien loin de vous accuser, reprit madame de Clèves, de redire les histoires passées, je me plains, madame, que vous ne m'ayez pas instruite des présentes, et que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la cour. Je les ignore si entièrement, que je croyois, il y a peu de jours, que M. le connétable étoit fort bien avec la reine. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit madame de Chartres. La reine hait M. le connétable, et, si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en apercevra que trop. Elle sait qu'il a dit plusieurs fois au roi que, de tous ses enfants, il n'y avoit que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit madame de Clèves, après avoir vu le soin que la reine avoit d'écrire à M. le connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoignée à son retour, et comme elle l'appelle toujours mon compère, aussi bien que le roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit madame de

Chartres, vous serez toujours trompée : ce qui paroît n'est presque jamais la vérité.

Mais, pour revenir à madame de Valentinois, vous savez qu'elle s'appelle Diane de Poitiers : sa maison est très-illustre; elle vient des anciens ducs d'Aquitaine; son aïeule étoit fille naturelle de Louis XI, et enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Vallier, son père, se trouva fort embarrassé dans l'affaire du connétable de Bourbon, dont vous avez ouï parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et conduit sur l'échafaud. Sa fille, dont la beauté étoit admirable, et qui avoit déjà plu au feu roi, fit si bien (je ne sais par quels moyens) qu'elle obtint la vie de son père. On lui porta sa grâce, comme il n'attendoit que le coup de la mort; mais la peur l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit plus de connoissance, et il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la cour comme la maîtresse du roi. Le voyage d'Italie et la prison de ce prince interrompirent cette passion; lorsqu'il revint d'Espagne, et que madame la régente alla au-devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles étoit mademoiselle de Pisseleu, qui a été depuis la duchesse d'Étampes. Le roi en devint amoureux. Elle étoit inférieure en naissance, en esprit et en beauté à madame de Valentinois, et elle n'avoit au-dessus d'elle que l'avantage de la grande jeunesse. Je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'elle étoit née le jour que Diane de Poitiers avoit été mariée. La haine le lui faisoit dire, et non pas la vérité : car je suis bien trompée si la duchesse de Valentinois n'épousa M. de Brézé, grand sénéchal de Normandie, dans le même temps que le roi devint amoureux de madame d'Étampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine que l'a été celle de ces deux femmes. La duchesse de Valentinois ne pouvoit pardonner à madame d'Étampes de lui avoir ôté le titre de maîtresse du roi. Madame d'Étampes avoit une jalousie violente contre madame de Valentinois, parce que le roi conservoit un commerce avec elle. Ce prince n'avoit

pas une fidélité exacte pour ses maîtresses; il y en avoit toujours une qui avoit le titre et les honneurs; mais les dames, que l'on appeloit de la petite bande, le partageoient tour à tour. La perte du dauphin, son fils, qui mourut à Tournon, et que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avoit pas la même tendresse, ni le même goût pour son second fils, qui règne présentement; il ne lui trouvoit pas assez de hardiesse, ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à madame de Valentinois, et elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif et plus agréable. Elle y réussit, comme vous le voyez; il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée, ni par le temps, ni par les obstacles.

Le feu roi s'y opposa d'abord; et, soit qu'il eût encore assez d'amour pour madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé par la duchesse d'Etampes, qui étoit au désespoir que M. le dauphin fût attaché à son ennemie, il est certain qu'il vit cette passion avec une colère et un chagrin dont il donnoit tous les jours des marques. Son fils ne craignit ni sa colère ni sa haine, et rien ne put l'obliger à diminuer son attachement, ni à le cacher; il fallut que le roi s'accoutumât à le souffrir. Aussi cette opposition à ses volontés l'éloigna encore de lui, et l'attacha davantage au duc d'Orléans, son troisième fils. C'étoit un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avoit besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un prince d'une grande élévation, si l'âge eût mûri son esprit.

Le rang d'aîné qu'avoit le dauphin, et la faveur du roi qu'avoit le duc d'Orléans, faisoient entr'eux une sorte d'émulation, qui alloit jusqu'à la haine. Cette émulation avoit commencé dès leur enfance, et s'étoit toujours conservée. Lorsque l'Empereur passa en France, il donna une préférence entière au duc d'Orléans sur M. le dauphin, qui la ressentit si vivement, que,

comme cet Empereur étoit à Chantilly, il voulut obliger M. le connétable à l'arrêter, sans attendre le commandement du roi. M. le connétable ne le voulut pas; le roi le blâma dans la suite de n'avoir pas suivi le conseil de son fils; et, lorsqu'il l'éloigna de la cour, cette raison y eut beaucoup de part.

La division des deux frères donna la pensée à la duchesse d'Étampes de s'appuyer de M. le duc d'Orléans, pour la soutenir auprès du roi contre madame de Valentinois. Elle y réussit : ce prince, sans être amoureux d'elle, n'entra guère moins dans ses intérêts, que le dauphin étoit dans ceux de madame de Valentinois. Cela fit deux cabales dans la cour, telles que vous pouvez vous les imaginer; mais ces intrigues ne se bornèrent pas seulement à des démêlés de femmes.

L'Empereur, qui avoit conservé de l'amitié pour le duc d'Orléans, avoit offert plusieurs fois de lui remettre le duché de Milan. Dans les propositions qui se firent depuis pour la paix, il faisoit espérer de lui donner les dix-sept provinces, et de lui faire épouser sa fille. M. le dauphin ne souhaitoit ni la paix, ni ce mariage. Il se servit de M. le connétable, qu'il a toujours aimé, pour faire voir au roi de quelle importance il étoit de ne pas donner à son successeur un frère aussi puissant que le seroit un duc d'Orléans avec l'alliance de l'Empereur et les dix-sept provinces. M. le connétable entra d'autant mieux dans les sentiments de M. le dauphin, qu'il s'opposoit par là à ceux de madame d'Étampes, qui étoit son ennemie déclarée, et qui souhaitoit ardemment l'élévation de M. le duc d'Orléans.

M. le dauphin commandoit alors l'armée du roi en Champagne, et avoit réduit celle de l'Empereur en une telle extrémité, qu'elle eût péri entièrement, si la duchesse d'Étampes, craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix et l'alliance de l'Empereur pour M. le duc d'Orléans, n'eût fait secrètement avertir les ennemis de surprendre Épernay et

Château-Thierry qui étoient pleins de vivres. Ils le firent, et sauvèrent par ce moyen toute leur armée.

Cette duchesse ne jouit pas longtemps du succès de sa trahison. Peu après, M. le duc d'Orléans mourut à Farmoutier d'une espèce de maladie contagieuse. Il aimoit une des plus belles femmes de la cour, et en étoit aimé. Je ne vous la nommerai pas, parce qu'elle a vécu depuis avec tant de sagesse, et qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avoit pour ce prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de son mari, le même jour qu'elle apprit celle de M. d'Orléans; de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

Le roi ne survécut guère au prince son fils; il mourut deux ans après. Il recommanda à M. le dauphin de se servir du cardinal de Tournon et de l'amiral d'Annebauld, et ne parla point de M. le connétable, qui étoit pour lors relégué à Chantilly. Ce fut néanmoins la première chose que fit le roi, son fils, de le rappeler, et de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Étampes fut chassée, et reçut tous les mauvais traitements qu'elle pouvoit attendre d'une ennemie toute-puissante: la duchesse de Valentinois se vengea alors pleinement, et de cette duchesse et de tous ceux qui lui avoient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du roi, qu'il ne paroissoit encore pendant qu'il étoit dauphin. Depuis douze ans que ce prince règne, elle est maîtresse absolue de toutes choses; elle dispose des charges et des affaires; elle a fait chasser le cardinal de Tournon, le chancelier Olivier et Villeroy. Ceux qui ont voulu éclairer le roi sur sa conduite ont péri dans cette entreprise. Le comte de Taix, grand maître de l'artillerie, qui ne l'aimoit pas, ne put s'empêcher de parler de ses galanteries, et surtout de celle du comte de Brissac, dont le roi avoit déjà eu beaucoup de jalousie; néanmoins elle fit si bien, que le comte de Taix fut

disgracié; on lui ôta sa charge; et, ce qui est presque incroyable, elle la fit donner au comte de Brissac, et l'a fait ensuite maréchal de France. La jalousie du roi augmenta néanmoins d'une telle sorte, qu'il ne put souffrir que ce maréchal demeurât à la cour; mais la jalousie, qui est aigre et violente en tous les autres, est douce et modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maitresse; en sorte qu'il n'osa éloigner son rival, que sur le prétexte de lui donner le gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années : il revint, l'hiver dernier, sur le prétexte de demander des troupes, et d'autres choses nécessaires pour l'armée qu'il commande. Le désir de revoir madame de Valentinois, et la crainte d'en être oublié, avoit peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le roi le reçut avec une grande froideur. MM. de Guise qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner, à cause de madame de Valentinois, se servirent de M. le vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtint aucune des choses qu'il étoit venu demander. Il n'étoit pas difficile de lui nuire : le roi le haïssoit, et sa présence lui donnoit de l'inquiétude; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de madame de Valentinois des sentiments que l'absence commençoit d'éteindre. Le roi a bien eu d'autres sujets de jalousie; mais, ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sais, ma fille, ajouta madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en savoir. Je suis très-éloignée, madame, de faire cette plainte, répondit madame de Clèves; et, sans la peur de vous importuner, je vous demanderois encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de M. de Nemours pour madame de Clèves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le goût, et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avoit aimées, et avec qui il avoit con-

servé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles; il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes, et de répondre à leurs reproches. Madame la dauphine, pour qui il avoit eu des sentiments assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre madame de Clèves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étoient nécessaires pour son départ. Il alloit souvent chez la reine dauphine, parce que madame de Clèves y alloit souvent, et il n'étoit pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avoit cru de ses sentiments pour cette reine. Madame de Clèves lui paraissoit d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connoître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui étoit son ami intime, et pour qui il n'avoit rien de caché. Il prit une conduite si sage, et s'observa avec tant de soin, que personne ne le soupçonna d'être amoureux de madame de Clèves, que le chevalier de Guise; et elle auroit eu peine à s'en apercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avoit pour lui ne lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensait des sentiments de ce prince, qu'elle avoit eue à lui parler de ses autres amants; sans avoir un dessein formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais madame de Chartres ne le voyoit que trop, aussi bien que le penchant que sa fille avoit pour lui. Cette connoissance lui donna une douleur sensible; elle jugeoit bien le péril où étoit cette jeune personne, d'être aimée d'un homme fait comme M. de Nemours, pour qui elle avoit de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avoit de cette inclination par une chose qui arriva peu de jours après.

Le maréchal de Saint-André, qui cherchoit toutes les occasions

de faire voir sa magnificence, supplia le roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venoit que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les reines. Ce maréchal étoit bien aise aussi de faire paroître aux yeux de madame de Clèves cette dépense éclatante qui alloit jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour ce souper, le roi dauphin, dont la santé étoit assez mauvaise, s'étoit trouvé mal, et n'avoit vu personne. La reine, sa femme, avoit passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portoit mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étoient dans son antichambre. La reine dauphine s'en alla chez elle; elle trouva madame de Clèves et quelques autres dames qui étoient le plus dans sa familiarité.

Comme il étoit déjà assez tard, et qu'elle n'étoit point habillée, elle n'alla pas chez la reine; elle fit dire qu'on ne la voyoit point, et fit apporter ses pierreries, afin d'en choisir pour le bal du maréchal de Saint-André, et pour en donner à madame de Clèves, à qui elle en avoit promis. Comme elles étoient dans cette occupation, le prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendoit toutes les entrées libres. La reine dauphine lui dit qu'il venoit sans doute de chez le roi son mari, et lui demanda ce que l'on y faisoit. L'on dispute contre M. de Nemours, madame, répondit-il; et il défend avec tant de chaleur la cause qu'il soutient, qu'il faut que ce soit la sienne. Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude, quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant que d'y voir la personne qu'il aime.

Comment! reprit madame la dauphine, M. de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au bal! J'avois bien cru que les maris pouvoient souhaiter que leurs femmes n'y allassent pas; mais, pour les amants, je n'avois jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. M. de Nemours trouve, répliqua le prince de

Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amants soit qu'ils soient aimés, ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que, s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours; qu'il n'y a point de femme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant; qu'elles en sont entièrement occupées; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi bien que pour celui qu'elles aiment; que, lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent; que, quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée; que plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sien : enfin, il trouve qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est et de n'y être pas.

Madame de Clèves ne faisoit pas semblant d'entendre ce que disoit le prince de Condé; mais elle l'écoutoit avec attention. Elle jugeoit aisément quelle part elle avoit à l'opinion que soutenoit M. de Nemours, et surtout à ce qu'il disoit du chagrin de n'être pas au bal où étoit sa maîtresse, parce qu'il ne devoit pas être à celui du maréchal de Saint-André, et que le roi l'envoyoit au-devant du duc de Ferrare.

La reine dauphine rioit avec le prince de Condé, et n'approuvoit pas l'opinion de M. de Nemours. Il n'y a qu'une occasion, madame, lui dit ce prince, où M. de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal, c'est lorsque c'est lui qui le donne, et il dit que, l'année passée qu'il en donna un à Votre Majesté, il trouva que sa maîtresse lui faisoit une faveur d'y venir, quoiqu'elle ne semblât que vous y suivre; que c'est toujours faire une grâce à un amant, que d'aller prendre sa part à un plaisir

qu'il donne; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant, que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la cour, et qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. M. de Nemours avoit raison, dit la reine dauphine en souriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal. Il y avoit alors un si grand nombre de femmes à qui il donnoit cette qualité, que, si elles n'y fussent point venues, il y auroit eu peu de monde.

Sitôt que le prince de Condé avoit commencé à conter les sentiments de M. de Nemours sur le bal, madame de Clèves avoit senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne falloit pas aller chez un homme dont on étoit aimée, et elle fut bien aise d'avoir une raison de sévérité pour faire une chose qui étoit une faveur pour M. de Nemours; elle emporta néanmoins la parure que lui avoit donnée la reine dauphine; mais le soir, lorsqu'elle la montra à sa mère, elle lui dit qu'elle n'avoit pas dessein de s'en servir; que le maréchal de Saint-André prenoit tant de soin de faire voir qu'il étoit attaché à elle, qu'elle ne doutoit point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle auroit part au divertissement qu'il devoit donner au roi, et que, sous prétexte de faire les honneurs de chez lui, il lui rendroit des soins dont peut-être elle seroit embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière : mais, voyant qu'elle s'y opiniâtroit, elle s'y rendit, et lui dit qu'il falloit donc qu'elle fît la malade pour avoir un prétexte de n'y pas aller, parce que les raisons qui l'en empêchoient ne seroient pas approuvées, et qu'il falloit même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Clèves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle, pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devoit pas être; et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'iroit pas.

Il revint le lendemain du bal, et sut qu'elle ne s'y étoit pas trouvée; mais, comme il ne savoit pas que l'on eût redit devant

elle la conversation de chez le roi dauphin, il étoit bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain, comme il étoit chez la reine, et qu'il parloit à madame la dauphine, madame de Chartres et madame de Clèves y vinrent, et s'approchèrent de cette princesse. Madame de Clèves étoit un peu négligée, comme une personne qui s'étoit trouvée mal; mais son visage ne répondoit pas à son habillement. Vous voilà si belle, lui dit madame la dauphine, que je ne saurois croire que vous ayez été malade. Je pense que M. le prince de Condé, en vous contant l'avis de M. de Nemours sur le bal, vous a persuadée que vous feriez une faveur au maréchal de Saint-André d'aller chez lui, et que c'est ce qui vous a empêchée d'y venir. Madame de Clèves rougit de ce que madame la dauphine devinoit si juste, et de ce qu'elle disoit devant M. de Nemours ce qu'elle avoit deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avoit point voulu aller au bal; et, pour empêcher que M. de Nemours ne le jugeât aussi bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui sembloit être appuyé sur la vérité. Je vous assure, madame, dit-elle à madame la dauphine, que Votre Majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle étoit véritablement malade; mais je crois que, si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre et de se montrer aussi changée qu'elle étoit, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. Madame la dauphine crut ce que disoit madame de Chartres; M. de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence : néanmoins la rougeur de madame de Clèves lui fit soupçonner que ce que madame la dauphine avoit dit n'étoit pas entièrement éloigné de la vérité. Madame de Clèves avoit d'abord été fâchée que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'étoit lui qui l'avoit empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite elle

sentit quelque espèce de chagrin, que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Quoique l'assemblée de Cercamp eût été rompue, les négociations pour la paix avoient toujours continué, et les choses s'y disposèrent d'une telle sorte, que, sur la fin de février, on se rassembla à Câteau-Cambresis. Les mêmes députés y retournèrent; et l'absence du maréchal de Saint-André défit M. de Nemours du rival qui lui étoit le plus redoutable, tant par l'attention qu'il avoit à observer ceux qui approchoient madame de Clèves, que par le progrès qu'il pouvoit faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avoit pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connoissoit ses sentiments pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avoit envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui; elle lui en dit du bien, et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avoit d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisoit qu'un plaisir, et non pas un attachement sérieux du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, qu'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la reine dauphine; je vois même qu'il y va très-souvent, et je vous conseille d'éviter, autant que vous pourrez, de lui parler, et surtout en particulier, parce que madame la dauphine vous traitant comme elle fait, on diroit bientôt que vous êtes leur confidente, et vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez madame la dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des aventures de galanterie.

Madame de Clèves n'avoit jamais ouï parler de M. de Nemours et de madame la dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mère, et elle crut si bien voir combien elle s'étoit trompée dans tout ce qu'elle avoit pensé des sentiments de ce prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en aperçut :

il vint du monde dans ce moment, madame de Clèves s'en alla chez elle, et s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connoître, par ce que lui venoit de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenoit à M. de Nemours : elle n'avoit encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avoit pour lui, étoient ceux que M. de Clèves lui avoit tant demandés ; elle trouva combien il étoit honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritoit. Elle se sentit blessée et embarrassée de la crainte que M. de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à madame la dauphine, et cette pensée la détermina à conter à madame de Chartres ce qu'elle ne lui avoit point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avoit résolu ; mais elle trouva que madame de Chartres avoit un peu de fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paroissoit néanmoins si peu de chose, que madame de Clèves ne laissa pas d'aller l'après-dînée chez madame la dauphine : elle étoit dans son cabinet avec deux ou trois dames qui étoient le plus avant dans sa familiarité. Nous parlions de M. de Nemours, lui dit cette reine en la voyant ; et nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles : avant d'y aller, il avoit un nombre infini de maîtresses, et c'étoit même un défaut en lui ; car il ménageoit également celles qui avoient du mérite et celles qui n'en avoient pas : depuis qu'il est revenu, il ne reconnoît ni les unes ni les autres ; il n'y a jamais eu un si grand changement ; je trouve même qu'il y en a dans son humeur, et qu'il est moins gai que de coutume.

Madame de Clèves ne répondit rien, et elle pensoit avec honte qu'elle auroit pris tout ce que l'on disoit du changement de ce prince pour des marques de sa passion, si elle n'avoit point été détrompée. Elle se sentoit quelque aigreur contre madame la dauphine de lui voir chercher des raisons, et s'étonner d'une chose dont apparemment elle savoit mieux la vérité que per-

sonne. Elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose; et, comme les autres dames s'éloignèrent, elle s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : Est-ce aussi pour moi, madame, que vous venez de parler? et voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à M. de Nemours? Vous êtes injuste, lui dit madame la dauphine; vous savez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que M. de Nemours, avant d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssoit pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvînt des choses qu'il avoit faites : et j'avoue que j'ai de la curiosité de savoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle : le vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir, et je saurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. Madame la dauphine parla d'un air qui persuada madame de Clèves, et elle se trouva, malgré elle, dans un état plus calme et plus doux que celui où elle étoit auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mère, elle sut qu'elle étoit beaucoup plus mal qu'elle ne l'avoit laissée. La fièvre lui avoit redoublé, et, les jours suivants, elle augmenta de telle sorte, qu'il parut que ce seroit une maladie considérable. Madame de Clèves étoit dans une affliction extrême, elle ne sortoit point de la chambre de sa mère : M. de Clèves y passoit aussi presque tous les jours, et par l'intérêt qu'il prenoit à madame de Chartres, et pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse, mais pour avoir aussi le plaisir de la voir : sa passion n'étoit point diminuée.

M. de Nemours, qui avoit toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avoit cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant la maladie de madame de Chartres, ce prince trouva le moyen de voir plusieurs fois madame de Clèves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il

savoit bien qu'il n'y étoit pas, et, sous le prétexte de l'attendre, il demeuroit dans l'antichambre de madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Clèves y venoit souvent, et, pour être affligée, elle n'en paroissoit pas moins belle à M. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, et il lui en parloit avec un air si doux et si soumis, qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas de madame la dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyoit plus, et qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vue étoit le commencement des passions, il s'en falloit peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, et appeler madame de Clèves.

Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main; le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer: je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connoissez que trop présentement; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre mari; songez à ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage,

ma fille; retirez-vous de la cour; obligez votre mari de vous emmener; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles: quelque affreux qu'ils vous paroissent d'abord, ils seront plus doux dans la suite que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite, je vous dirois que, si quelque chose étoit capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce seroit de vous voir tomber, comme les autres femmes; mais, si ce malheur doit vous arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.

Madame de Clèves fondoit en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenoit serrée entre les siennes, et madame de Chartres se sentant touchée elle-même : Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles, et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter, ni parler davantage. Madame de Clèves sortit de la chambre de sa mère en l'état que l'on peut s'imaginer, et madame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui étoit la seule chose à quoi elle se sentoit attachée.

Madame de Clèves étoit dans une affliction extrême; son mari ne la quittoit point, et, sitôt que madame de Chartres fut expirée, il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisoit qu'aigrir sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille : quoique la tendresse et la reconnoissance y eussent la plus grande part, le besoin qu'elle sentoit qu'elle avoit de sa mère, pour se défendre contre M. de Nemours, ne laissoit pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvoit malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un temps où elle étoit si peu maîtresse de ses sentiments, et où elle eût tant souhaité d'avoir

quelqu'un qui pût la plaindre et lui donner de la force. La manière dont M. de Clèves en usoit pour elle, lui faisoit souhaiter plus fortement que jamais, de ne manquer à rien de ce qu'elle lui devoit. Elle lui témoignoit aussi plus d'amitié et plus de tendresse qu'elle n'avoit encore fait; elle ne vouloit point qu'il la quittât, et il lui sembloit qu'à force de s'attacher à lui, il la défendoit contre M. de Nemours.

Ce prince vint voir M. de Clèves à la campagne; il fit ce qu'il put pour rendre aussi une visite à madame de Clèves; mais elle ne la voulut point recevoir : et, sentant bien qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le trouver aimable, elle avoit pris une forte résolution de s'empêcher de le voir, et d'en éviter toutes les occasions qui dépendroient d'elle.

M. de Clèves vint à Paris pour faire sa cour, et promit à sa femme de s'en retourner le lendemain; il ne revint cependant que le jour d'après. Je vous attendis tout hier, lui dit madame de Clèves, lorsqu'il arriva; et je vous dois faire des reproches de n'être pas venu, comme vous me l'aviez promis. Vous savez que, si je pouvois sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce seroit la mort de madame de Tournon, que j'ai apprise ce matin : j'en aurois été touchée quand je ne l'aurois point connue; c'est toujours une chose digne de pitié, qu'une femme jeune et belle comme celle-là soit morte en deux jours; mais de plus, c'étoit une des personnes du monde qui me plaisoient davantage, et qui paroissoient avoir autant de sagesse que de mérite.

Je fus très-fâché de ne pas revenir hier, répondit M. de Clèves; mais j'étois si nécessaire à la consolation d'un malheureux, qu'il m'étoit impossible de le quitter. Pour madame de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse, et digne de votre estime. Vous m'étonnez, reprit madame de Clèves, et je vous ai ouï dire plusieurs fois qu'il n'y avoit point de femme à la cour que vous estimassiez davantage. Il est vrai, répondit-il; mais

les femmes sont incompréhensibles, et, quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir, que je ne saurois assez admirer mon bonheur. Vous m'estimez plus que je ne vaux, répliqua madame de Clèves en soupirant, et il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de madame de Tournon. Il y a longtemps que je le suis, répliqua-t-il, et que je sais qu'elle aimoit le comte de Sancerre, à qui elle donnoit des espérances de l'épouser. Je ne saurois croire, interrompit madame de Clèves, que madame de Tournon, après cet éloignement si extraordinaire qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, et après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, répliqua M. de Clèves, il ne faudroit pas s'étonner; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnoit aussi à Estouteville dans le même temps : et je vais vous apprendre toute cette histoire.

SECONDE PARTIE

Vous savez l'amitié qu'il y a entre Sancerre et moi; néanmoins il devint amoureux de madame de Tournon, il y a environ deux ans, et me le cacha avec beaucoup de soin, aussi bien qu'à tout le reste du monde; j'étois bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paroissoit encore inconsolable de la mort de son mari, et vivoit dans une retraite austère. La sœur de Sancerre étoit presque la seule personne qu'elle vît, et c'étoit chez elle qu'il en étoit devenu amoureux.

Un soir qu'il devoit y avoir une comédie au Louvre, et que l'on n'attendoit plus que le roi et madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'étoit trouvée mal, et que le roi ne viendroit pas. On jugea aisément que le mal de cette duchesse étoit quelque démêlé avec le roi : nous savions les jalousies qu'il avoit eues du maréchal de Brissac, pendant qu'il avoit été à la cour; mais il étoit retourné en Piémont depuis quelques jours, et nous ne pouvions imaginer le sujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlois avec Sancerre, M. d'Anville arriva dans la salle, et me dit tout bas que le roi étoit dans une affliction et dans une colère qui faisoient pitié; qu'en un raccommodement qui s'étoit fait entre lui et madame de Valentinois, il y avoit quelques jours, sur des démêlés qu'ils avoient eus pour le maré-

chal de Brissac, le roi lui avoit donné une bague, et l'avoit priée de la porter; que, pendant qu'elle s'habilloit pour venir à la comédie, il avoit remarqué qu'elle n'avoit point cette bague, et lui en avoit demandé la raison; qu'elle avoit paru étonnée de ne la pas avoir, qu'elle l'avoit demandée à ses femmes, lesquelles, par malheur, ou faute d'être bien instruites, avoient répondu qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vue.

Ce temps est précisément celui du départ du maréchal de Brissac, continua M. d'Anville; le roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague en lui disant adieu. Cette pensée a réveillé si vivement toute cette jalousie, qui n'étoit pas encore bien éteinte, qu'il s'est emporté contre son ordinaire, et lui a fait mille reproches. Il vient de rentrer chez lui, très-affligé; mais je ne sais s'il l'est davantage de l'opinion que madame de Valentinois a sacrifié sa bague, que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère.

Sitôt que M. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle, je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre; je la lui dis comme un secret que l'on venoit de me confier, et dont je lui défendois de parler.

Le lendemain matin, j'allai d'assez bonne heure chez ma belle-sœur : je trouvai madame de Tournon au chevet de son lit; elle n'aimoit pas madame de Valentinois, et elle savoit bien que ma belle-sœur n'avoit pas sujet de s'en louer. Sancerre avoit été chez elle au sortir de la comédie. Il lui avoit appris la brouillerie du roi avec cette duchesse, et madame de Tournon étoit venue la conter à ma belle-sœur, sans savoir ou sans faire réflexion que c'étoit moi qui l'avois apprise à son amant.

Sitôt que je m'approchai de ma belle-sœur, elle dit à madame de Tournon que l'on pouvoit me confier ce qu'elle venoit de lui dire; et, sans attendre la permission de madame de Tournon, elle me conta, mot pour mot, tout ce que j'avois dit à Sancerre le soir précédent. Vous pouvez juger comme j'en fus étonné. Je

regardai madame de Tournon; elle me parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon; je n'avois dit la chose qu'à Sancerre; il m'avoit quitté au sortir de la comédie, sans m'en dire la raison; je me souvins de lui avoir ouï extrêmement louer madame de Tournon. Toutes ces choses m'ouvrirent les yeux, et je n'eus pas de peine à démêler qu'il avoit une galanterie avec elle, et qu'il l'avoit vue depuis qu'il m'avoit quitté.

Je fus si piqué de voir qu'il me cachoit cette aventure, que je dis plusieurs choses qui firent connoître à madame de Tournon l'imprudence qu'elle avoit faite; je la remis à son carrosse, et je l'assurai en la quittant, que j'enviois le bonheur de celui qui lui avoit appris la brouillerie du roi et de madame de Valentinois.

Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre; je lui fis des reproches, et je lui dis que je savois sa passion pour madame de Tournon, sans lui dire comment je l'avois découverte : il fut contraint de me l'avouer. Je lui contai ensuite ce qui me l'avoit apprise, et il m'apprit aussi le détail de leur aventure; il me dit que, quoiqu'il fût cadet de sa maison, et très-éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti, néanmoins elle étoit résolue de l'épouser. L'on ne peut être plus surpris que je le fus. Je dis à Sancerre de presser la conclusion de son mariage, et qu'il n'y avoit rien qu'il ne dût craindre d'une femme qui avoit l'artifice de soutenir aux yeux du public un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avoit été véritablement affligée; mais que l'inclination qu'elle avoit eue pour lui avoit surmonté cette affliction, et qu'elle n'avoit pu laisser paroitre tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser, qui me firent voir à quel point il en étoit amoureux : il m'assura qu'il la feroit consentir que je susse la passion qu'il avoit pour elle, puisque aussi bien c'étoit elle-même qui me l'avoit apprise. Il l'y obligea en effet, quoique avec beaucoup de peine, et je fus ensuite très-avant dans leur confidence.

Je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnête et si agréable à l'égard de son amant; néanmoins j'étois toujours choqué de son affectation à paroître encore affligée. Sancerre étoit si amoureux, et si content de la manière dont elle en usoit pour lui, qu'il n'osoit quasi la presser de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitoit plutôt par intérêt que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois, et elle lui parut résolue à l'épouser; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivoit, et à se remettre dans le monde : elle venoit chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la cour s'y trouvoit. Sancerre n'y venoit que rarement; mais ceux qui y étoient tous les soirs, et qui l'y voyoient souvent, la trouvoient très-aimable.

Peu de temps après qu'elle eut commencé à quitter la solitude, Sancerre crut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avoit pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes; mais à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur mariage, elle sembloit l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avoit pas tort d'avoir de l'inquiétude : je lui répondis que, quand la passion de madame de Tournon diminueroit après avoir duré deux ans, il ne faudroit pas s'en étonner; que, quand même, sans être diminuée, elle ne seroit pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, il ne devroit pas s'en plaindre; que ce mariage, à l'égard du public, lui feroit un extrême tort, non-seulement parce qu'il n'étoit pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporteroit à sa réputation; qu'ainsi tout ce qu'il pouvoit souhaiter étoit qu'elle ne le trompât point, et qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis encore, que, si elle n'avoit pas la force de l'épouser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimoit quelque autre, il ne falloit point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît; mais qu'il devroit conserver pour elle de l'estime et de la reconnoissance.

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrois pour

moi-même : car la sincérité me touche d'une telle sorte, que je crois que, si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouoient que quelqu'un leur plût, j'en serois affligé sans en être aigri ; je quitterois le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre.

Ces paroles firent rougir madame de Clèves, et elle y trouva un certain rapport avec l'état où elle étoit, qui la surprit, et qui lui donna un trouble dont elle fut longtemps à se remettre.

Sancerre parla à madame de Tournon, continua M. de Clèves ; il lui dit tout ce que je lui avois conseillé ; mais elle le rassura avec tant de soin, et parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il alloit faire, et qui devoit être assez long ; mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, et en parut si affligée, que je crus, aussi bien que lui, qu'elle l'aimoit véritablement. Il partit, il y a environ trois mois : pendant son absence, j'ai peu vu madame de Tournon ; vous m'avez entièrement occupé, et je savois seulement qu'il devoit bientôt revenir.

Avant-hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle étoit morte ; j'envoyai savoir chez lui si on n'avoit point eu de ses nouvelles ; on me manda qu'il étoit arrivé dès la veille, qui étoit précisément le jour de la mort de madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverois ; mais son affliction passoit de beaucoup ce que je m'en étois imaginé.

Je n'ai jamais vu une douleur si profonde et si tendre : dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa, fondant en larmes : Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte ! je n'en étois pas digne ; mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tut ; et puis, de temps en temps, redisant toujours : elle est morte, et je ne la verrai plus ! il revenoit aux cris et aux larmes, et demeuroit comme un homme qui n'avoit plus de raison. Il me dit qu'il n'avoit pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence, mais qu'il ne s'en étoit pas étonné, parce

qu'il la connoissoit et qu'il savoit la peine qu'elle avoit à hasarder ses lettres. Il ne doutoit point qu'il ne l'eût épousée à son retour; il la regardoit comme la plus aimable et la plus fidèle personne qui eût jamais été; il s'en croyoit tendrement aimé, il la perdoit dans le moment qu'il pensoit s'attacher à elle pour jamais. Toutes ces pensées le plongeoient dans une affliction violente, dont il étoit entièrement accablé, et j'avoue que je ne pouvois m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le roi; je lui promis que je reviendrois bientôt. Je revins en effet, et je ne fus jamais si surpris que de le trouver tout différent de ce que je l'avois quitté. Il étoit debout dans sa chambre, avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même. Venez, venez, me dit-il, venez voir l'homme du monde le plus désespéré : je suis plus malheureux mille fois que je n'étois tantôt, et ce que je viens d'apprendre de madame de Tournon est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troubloit entièrement, et je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût quelque chose de pire que la mort d'une maîtresse que l'on aime, et dont on est aimé. Je lui dis que, tant que son affliction avoit eu des bornes, je l'avois approuvée, et que j'y étois entré; mais que je ne le plaindrois plus, s'il s'abandonnoit au désespoir et s'il perdoit la raison. Je serois trop heureux de l'avoir perdue, et la vie aussi, s'écria-t-il : madame de Tournon m'étoit infidèle, et j'apprends son infidélité et sa trahison le lendemain que j'ai appris sa mort, dans un temps où mon âme est remplie et pénétrée de la plus vive douleur et du plus tendre amour que l'on ait jamais sentis; dans un temps où son idée est dans mon cœur, comme la plus parfaite chose qui ait jamais été, et la plus parfaite à mon égard; je trouve que je me suis trompé, et qu'elle ne mérite pas que je la pleure; cependant j'ai la même affliction de sa mort que si elle m'étoit fidèle, et je sens son infidélité comme si elle n'étoit point morte. Si j'avois

appris son changement avant sa mort, la jalousie, la colère, la rage m'auroient rempli, et m'auroient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disoit Sancerre; je lui demandai comment il avoit su ce qu'il venoit de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étois sorti de sa chambre, Estouteville, qui est son ami intime, mais qui ne savoit rien de son amour pour madame de Tournon, l'étoit venu voir; que, d'abord qu'il avoit été assis, il avoit commencé à pleurer, et qu'il avoit dit qu'il lui demandoit pardon de lui avoir caché ce qu'il lui alloit apprendre; qu'il le prioit d'avoir pitié de lui; qu'il venoit lui ouvrir son cœur, et qu'il voyoit l'homme du monde le plus affligé de la mort de madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étois plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, et m'a dit qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avoit toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avoit défendu expressément, et avec tant d'autorité, qu'il n'avoit osé lui désobéir; qu'il lui avoit plu quasi dans le même temps qu'il l'avoit aimée; qu'ils avoient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avoit jamais été chez elle publiquement; qu'il avoit eu le plaisir de la consoler de la mort de son mari, et qu'enfin il l'alloit épouser dans le temps qu'elle étoit morte, mais que ce mariage, qui étoit un effet de passion, auroit paru un effet de devoir et d'obéissance; qu'elle avoit gagné son père pour se faire commander de l'épouser, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite, qui avoit été si éloignée de se remarier.

Tant qu'Estouteville m'a parlé, me dit Sancerre, j'ai ajouté foi à ses paroles, parce que j'y ai trouvé de la vraisemblance, et que le temps où il m'a dit qu'il avoit commencé à aimer madame

de Tournon est précisément celui où elle m'a paru changée; mais, un moment après, je l'ai cru un menteur, ou du moins un visionnaire : j'ai été prêt à le lui dire; j'ai pensé ensuite à vouloir m'éclaircir, je l'ai questionné; je lui ai fait paroitre des doutes : enfin j'ai tant fait pour m'assurer de mon malheur, qu'il m'a demandé si je connaissois l'écriture de madame de Tournon; il a mis sur mon lit quatre de ses lettres et son portrait : mon frère est entré dans ce moment. Estouteville avoit le visage si plein de larmes, qu'il a été contraint de sortir pour ne se pas laisser voir; il m'a dit qu'il reviendroit ce soir requérir ce qu'il me laissoit; et moi je chassai mon frère, sur le prétexte de me trouver mal, par l'impatience de voir ces lettres que l'on m'avoit laissées, et espérant d'y trouver quelque chose qui ne me persuaderoit pas tout ce qu'Estouteville venoit de me dire. Mais hélas! que n'y ai-je point trouvé! Quelle tendresse! quels serments! quelles assurances de l'épouser! quelles lettres! Jamais elle ne m'en a écrit de semblables. Ainsi, ajouta-t-il, j'éprouve à la fois la douleur de la mort et celle de l'infidélité; ce sont deux maux que l'on a souvent comparés, mais qui n'ont jamais été sentis en même temps par la même personne. J'avoue, à ma honte, que je sens encore plus sa perte que son changement; je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Si elle vivoit, j'aurais le plaisir de lui faire des reproches et de me venger d'elle, en lui faisant connaître son injustice; mais je ne la verrai plus, reprenoit-il, je ne la verrai plus; ce mal est le plus grand de tous les maux : je souhaiterois de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! si elle revenoit, elle vivroit pour Estouteville. Que j'étois heureux hier! s'écrioit-il, que j'étois heureux! j'étois l'homme du monde le plus affligé, mais mon affliction étoit raisonnable, et je trouvois quelque douceur à penser que je ne devois jamais me consoler. Aujourd'hui, tous mes sentiments sont injustes; je paye à une passion feinte qu'elle a eue pour moi le même tribut de douleur que je croyois devoir à une

passion véritable. Je ne puis ni haïr ni aimer sa mémoire; je ne puis me consoler ni m'affliger : du moins, me dit-il en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Estouteville : son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'étois amoureux de madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y seroit peut-être pas attaché, elle ne m'auroit pas été infidèle; il est venu me chercher pour me confier sa douleur; il me fait pitié. Eh! c'est avec raison, s'écrioit-il. Il aimoit madame de Tournon; il en étoit aimé, et il ne la verra jamais; je sens bien néanmoins que je ne saurois m'empêcher de le haïr. Et encore une fois je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter madame de Tournon, à lui parler et à lui dire les choses du monde les plus tendres : il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches et aux imprécations contre elle. Comme je le vis dans un état si violent, je connus bien qu'il me falloit quelque secours pour m'aider à calmer son esprit : j'envoyai querir son frère, que je venois de quitter chez le roi : j'allai lui parler dans l'antichambre, avant qu'il entrât, et je lui contai l'état où étoit Sancerre. Nous donnâmes des ordres pour empêcher qu'il ne vît Estouteville, et nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin, je l'ai encore trouvé plus affligé : son frère est demeuré auprès de lui, et je suis revenu auprès de vous.

L'on ne peut être plus surpris que je suis, dit alors madame de Clèves, et je croyois madame de Tournon incapable d'amour et de tromperie. L'adresse et la dissimulation, reprit M. de Clèves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que, quand Sancerre crut qu'elle étoit changée pour lui, elle l'étoit véritablement, et qu'elle commençoit à aimer Estouteville. Elle disoit à ce dernier qu'il la consoloit de la mort

de son mari, et que c'étoit lui qui étoit cause qu'elle quittoit cette grande retraite, et il paroissait à Sancerre que c'étoit parce que nous avions résolu qu'elle ne témoigneroit plus d'être si affligée. Elle faisoit valoir à Estouteville de cacher leur intelligence, et de paroître obligée à l'épouser par le commandement de son père, comme un effet du soin qu'elle avoit de sa réputation, et c'étoit pour abandonner Sancerre sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua M. de Clèves, pour voir ce malheureux, et je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde, et que vous receviez ce nombre infini de visites, dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Clèves consentit à son retour, et elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur M. de Nemours qu'elle n'avoit été; tout ce que lui avoit dit madame de Chartres en mourant et la douleur de sa mort avoient fait une suspension à ses sentiments, qui lui faisoit croire qu'ils étoient entièrement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, madame la dauphine la vint voir, et, après lui avoir témoigné la part qu'elle avoit prise à son affliction, elle lui dit que, pour la détourner de ses tristes pensées, elle vouloit l'instruire de tout ce qui s'étoit passé à la cour en son absence : elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que M. de Nemours est passionnément amoureux, et que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une couronne.

Madame la dauphine conta ensuite tout ce qui s'étoit passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de M. d'Anville; et il m'a dit ce matin que le roi envoya

querir, hier au soir, M. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles, qui demande à revenir, et qui écrit au roi qu'il ne peut plus soutenir auprès de la reine d'Angleterre les retardements de M. de Nemours; qu'elle commence à s'en offenser, et qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avoit assez dit pour faire hasarder un voyage. Le roi lut cette lettre à M. de Nemours, qui, au lieu de parler sérieusement, comme il avoit fait dans les commencements, ne fit que rire, que badiner, et se moquer des espérances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamneroit son imprudence, s'il hasardoit d'aller en Angleterre comme un prétendu mari de la reine, sans être assuré du succès. Il me semble, aussi ajouta-t-il, que je prendrois mal mon temps, de faire ce voyage présentement que le roi d'Espagne fait de si grandes instances pour épouser cette reine. Ce ne seroit peut-être pas un rival bien redoutable dans une galanterie; mais je pense que dans un mariage Votre Majesté ne me conseilleroit pas de lui disputer quelque chose. Je vous le conseillerois en cette occasion, reprit le roi; mais vous n'auriez rien à lui disputer; je sais qu'il a d'autres pensées; et, quand il n'en auroit pas, la reine Marie s'est trop mal trouvée du joug de l'Espagne pour croire que sa sœur le veuille reprendre, et qu'elle se laisse éblouir par l'éclat de tant de couronnes jointes ensemble. Si elle ne s'en laisse pas éblouir, repartit M. de Nemours, il y a apparence qu'elle voudra se rendre heureuse par l'amour. Elle a aimé le milord Courtenay il y a déjà quelques années; il étoit aussi aimé de la reine Marie, qui l'auroit épousé du consentement de toute l'Angleterre, sans qu'elle connût que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchoient davantage que l'espérance de régner. Votre Majesté sait que les violentes jalousies qu'elle en eut la portèrent à les mettre l'un et l'autre en prison, à exiler ensuite le milord Courtenay, et la déterminèrent enfin à épouser le roi d'Espagne. Je crois qu'Élisabeth, qui est présentement sur le trône, rappellera bientôt ce milord, et qu'elle

choisira un homme qu'elle a aimé, qui est fort aimable, qui a tant souffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vu. Je serois de votre avis, repartit le roi, si Courtenay vivoit encore; mais j'ai su, depuis quelques jours, qu'il est mort à Padoue, où il étoit relégué. Je vois bien, ajouta-t-il en quittant M. de Nemours, qu'il faudroit faire votre mariage comme on feroit celui de M. le dauphin, et envoyer épouser la reine d'Angleterre par des ambassadeurs.

M. d'Anville et M. le vidame, qui étoient chez le roi avec M. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé qui le détourne d'un si grand dessein. Le vidame, qui le voit de plus près que personne, a dit à madame de Martigues que ce prince est tellement changé qu'il ne le reconnoît plus; et, ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucune heure particulière où il se dérobe, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; et c'est ce qui fait méconnaître M. de Nemours de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour madame de Clèves, que le discours de madame la dauphine! Le moyen de ne se pas reconnoître pour cette personne dont on ne savoit point le nom? et le moyen de n'être pas pénétrée de reconnoissance et de tendresse, en apprenant, par une voie qui ne lui pouvoit être suspecte, que ce prince, qui touchoit déjà son cœur, cachoit sa passion à tout le monde, et négligeoit, pour l'amour d'elle, les espérances d'une couronne! Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, et le trouble qui s'éleva dans son âme. Si madame la dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venoit de dire ne lui étoient pas indifférentes; mais, comme elle n'avoit aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. M. d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je vous viens de dire, m'a appris tout ce détail, m'en croit mieux instruite que lui, et il a une si grande

opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puisse faire de si grands changements en M. de Nemours.

Ces dernières paroles de madame la dauphine donnèrent une autre sorte de trouble à madame de Clèves, que celui qu'elle avoit eu quelques moments auparavant. Je serois aisément de l'avis de M. d'Anville, répondit-elle; et il y a beaucoup d'apparence, madame, qu'il ne faut pas moins qu'une princesse telle que vous, pour faire mépriser la reine d'Angleterre. Je vous l'avouerois, si je le savois, lui repartit madame la dauphine, et je le saurois, s'il étoit véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent : elles s'en aperçoivent les premières. M. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légères complaisances; mais il y a néanmoins une si grande différence de la manière dont il a vécu avec moi, à celle dont il y vit présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre.

Je m'oublie avec vous, ajouta madame la dauphine, et je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir Madame. Vous savez que la paix est quasi conclue; mais vous ne savez pas que le roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article qu'à condition d'épouser cette princesse, au lieu du prince don Carlos, son fils. Le roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre : enfin, il y a consenti, et il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à Madame. Je crois qu'elle sera inconsolable; ce n'est pas une chose qui puisse plaire d'épouser un homme de l'âge et de l'humeur du roi d'Espagne, surtout à elle qui a toute la joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté, et qui s'attendoit d'épouser un jeune prince, pour qui elle a de l'inclination sans l'avoir vu. Je ne sais si le roi trouvera en elle toute l'obéissance qu'il désire : il m'a chargée de la voir, parce qu'il sait qu'elle m'aime, et qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite une autre visite bien différente; j'irai me réjouir avec Madame,

sœur du roi. Tout est arrêté pour son mariage avec M. de Savoie; et il sera ici dans peu de temps. Jamais personne de l'âge de cette princesse n'a eu une joie si entière de se marier. La cour va être plus belle et plus grosse qu'on ne l'a jamais vue, et, malgré votre affliction, il faut que vous veniez pour aider à faire connoître aux étrangers que nous n'avons pas de médiocres beautés.

Après ces paroles, madame la dauphine quitta madame de Clèves, et, le lendemain, le mariage de Madame fut su de tout le monde. Les jours suivants, le roi et les reines allèrent voir madame de Clèves. M. de Nemours, qui avoit attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitoit ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit, pour aller chez elle, l'heure que tout le monde en sortiroit, et qu'apparemment il ne reviendroit plus personne. Il réussit dans son dessein, et il arriva comme les dernières visites en sortoient.

Cette princesse étoit sur son lit; il faisoit chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Madame de Clèves n'étoit pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez longtemps le silence.

Enfin, M. de Nemours prit la parole, et lui fit des compliments sur son affliction; madame de Clèves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez longtemps de la perte qu'elle avoit faite, et, enfin, elle dit que, quand le temps auroit diminué la violence de sa douleur, il lui en demeureroit toujours une si forte impression, que son humeur en seroit changée. Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit M. de Nemours, font de grands changements dans l'esprit; et, pour moi, je ne me reconnois pas depuis que je suis revenu de Flandre. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et

même madame la dauphine m'en parloit encore hier. Il est vrai, repartit madame de Clèves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. Je ne suis pas fâché, madame, répliqua M. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue; mais je voudrois qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles, que par les choses qui ne les regardent point; et, n'osant leur faire paroître qu'on les aime, on voudroit du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudroit qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, ~~continua-t-il~~, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables; ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paroître au public, et même à elles-mêmes, les sentiments que l'on a pour elles; et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on étoit, et de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisir, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre.

Madame de Clèves entendoit aisément la part qu'elle avoit à ces paroles. Il lui sembloit qu'elle devoit y répondre et ne les pas souffrir. Il lui sembloit aussi qu'elle ne devoit pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle : elle croyoit devoir parler, et croyoit ne devoir rien dire. Le discours de M. de Nemours lui plaisoit et l'offensoit presque également : elle y voyoit la confirmation de tout ce que lui avoit fait penser madame la dauphine; elle y trouvoit quelque chose de galant et de respectueux, mais aussi quelque chose de hardi et de trop intelligible. L'inclination qu'elle avoit pour ce prince lui donnoit un

trouble dont elle n'étoit pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeuroit donc sans répondre, et M. de Nemours se fût aperçu de son silence, dont il n'auroit peut-être pas tiré de mauvais présages, si l'arrivée de M. de Clèves n'eût fini la conversation et sa visite.

Ce prince venoit conter à sa femme des nouvelles de Sancerre; mais elle n'avoit pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle étoit si occupée de ce qui venoit de se passer, qu'à peine pouvoit-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'étoit trompée, lorsqu'elle avoit cru n'avoir plus que de l'indifférence pour M. de Nemours. Ce qu'il lui avoit dit avoit fait toute l'impression qu'il pouvoit souhaiter, et l'avoit entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce prince s'accordoient trop bien avec ses paroles, pour laisser quelque doute à cette princesse. Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une entreprise difficile, dont elle connoissoit déjà les peines; elle savoit que le seul moyen d'y réussir étoit d'éviter la présence de ce prince, et, comme son deuil lui donnoit lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvoit voir. Elle étoit dans une tristesse profonde; la mort de sa mère en paroissoit la cause, et l'on n'en cherchoit point d'autre.

M. de Nemours étoit désespéré de ne la voir presque plus; et, sachant qu'il ne la trouveroit dans aucune assemblée et dans aucun des divertissements où étoit toute la cour, il ne pouvoit se résoudre d'y paroître; il feignit une grande passion pour la chasse, et il en faisoit des parties les mêmes jours qu'il y avoit des assemblées chez les reines. Une légère maladie lui servit longtemps de prétexte pour demeurer chez lui, et pour éviter d'al-

ler dans tous les lieux où il savoit bien que madame de Clèves ne seroit pas.

M. de Clèves fut malade à peu près dans le même temps. Madame de Clèves ne sortit point de sa chambre pendant son mal; mais, quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, et entre autres M. de Nemours qui, sur le prétexte d'être encore foible, y passoit la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvoit plus demeurer; elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint : il y avoit trop longtemps qu'elle ne l'avoit vu, pour se résoudre à ne le voir pas. Ce prince trouva moyen de lui faire entendre par des discours qui ne sembloient que généraux, mais qu'elle entendoit néanmoins, parce qu'ils avoient du rapport à ce qu'il lui avoit dit chez elle, qu'il alloit à la chasse pour rêver, et qu'il n'alloit point aux assemblées, parce qu'elle n'y étoit pas.

Elle exécuta enfin la résolution qu'elle avoit prise de sortir de chez son mari, lorsqu'il y seroit; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce prince vit bien qu'elle le fuyoit, et en fut sensiblement touché.

M. de Clèves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa femme; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne vouloit pas être dans sa chambre, lorsqu'il y avoit du monde. Il lui en parla, et elle lui répondit qu'elle ne croyoit pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avoit de plus jeune à la cour; qu'elle le supplioit de trouver bon qu'elle menât une vie plus retirée qu'elle n'avoit accoutumé; que la vertu et la présence de sa mère autorisoient beaucoup de choses, qu'une femme de son âge ne pouvoit soutenir.

M. de Clèves, qui avoit naturellement beaucoup de douceur et de complaisance pour sa femme, n'en eut pas en cette occasion, et il lui dit qu'il ne vouloit pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fût prête de lui dire que le bruit étoit dans le monde, que M. de Nemours étoit amoureux d'elle; mais elle

n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison, et de déguiser la vérité à un homme qui avoit si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après, le roi étoit chez la reine à l'heure du cercle ; l'on parla des horoscopes et des prédictions : les opinions étoient partagées sur la croyance que l'on y devoit donner. La reine y ajoutoit beaucoup de foi ; elle soutint qu'après tant de choses qui avoient été prédites, et que l'on avoit vu arriver, on ne pouvoit douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenoient que, parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvoit véritable faisoit bien voir que ce n'étoit qu'un effet du hasard.

J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le roi ; mais on m'a dit tant de choses fausses et si peu vraisemblables, que je suis demeuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'astrologie. Tout le monde l'alla voir : j'y allai comme les autres, mais sans lui dire qui j'étois, et je menai M. de Guise, et d'Escars ; je les fis passer les premiers. L'astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres : peut-être qu'il me connoissoit ; cependant il me dit une chose qui ne me convenoit pas, s'il m'eût connu. Il me prédit que je serois tué en duel. Il dit ensuite à M. de Guise qu'il seroit tué par derrière, et à d'Escars qu'il auroit la tête cassée d'un coup de pied de cheval. M. de Guise s'offensa quasi de cette prédiction, comme si on l'eût accusé de devoir fuir. D'Escars ne fut guère satisfait de trouver qu'il devoit finir par un accident si malheureux. Enfin, nous sortîmes tous très-mal contents de l'astrologue. Je ne sais ce qui arrivera à M. de Guise et à d'Escars ; mais il n'y a guère d'apparence que je sois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le roi d'Espagne et moi ; et, quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, et

que je le fisse appeler comme le roi mon père fit appeler Charles-Quint.

Après le malheur que le roi conta qu'on lui avoit prédit, ceux qui avoient soutenu l'astrologie, abandonnèrent le parti, et tombèrent d'accord qu'il n'y falloit donner aucune croyance. Pour moi, dit tout haut M. de Nemours, je suis l'homme du monde qui dois le moins y en avoir; et se retournant vers madame de Clèves, auprès de qui il étoit : On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serois heureux par les boutés de la personne du monde pour qui j'aurois la plus violente et la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la dauphine qui crut par ce que M. de Nemours avoit dit tout haut, que ce qu'il disoit tout bas étoit quelque fausse prédiction qu'on lui avoit faite, demanda à ce prince ce qu'il disoit à madame de Clèves. S'il eût eu moins de présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande; mais prenant la parole sans hésiter : Je lui disois, madame, répondit-il, que l'on m'a prédit que je serois élevé à une si haute fortune, que je n'oserois même y prétendre Si l'on ne vous a fait que cette prédiction, repartit madame la dauphine, en souriant, et pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'astrologie, et vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Clèves comprit bien ce que vouloit dire madame la dauphine; mais elle entendoit bien aussi que la fortune dont M. de Nemours vouloit parler n'étoit pas d'être roi d'Angleterre.

Comme il y avoit déjà assez longtemps de la mort de sa mère, il falloit qu'elle commençât à paroître dans le monde, et à faire sa cour, comme elle avoit accoutumé : elle voyoit M. de Nemours chez madame la dauphine; elle le voyoit chez M. de Clèves, où il venoit souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer; mais elle ne le voyoit plus qu'avec un trouble dont il s'apercevoit aisément.

Quelque application qu'elle eût à éviter ses regards, et à lui parler moins qu'à un autre, il lui échappoit de certaines choses qui partoient d'un premier mouvement qui faisoit juger à ce prince qu'il ne lui étoit pas indifférent. Un homme moins pénétrant que lui ne s'en fût peut-être pas aperçu; mais il avoit déjà été aimé tant de fois, qu'il étoit difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimoit. Il voyoit bien que le chevalier de Guise étoit son rival, et ce prince connoissoit que M. de Nemours étoit le sien. Il étoit le seul homme de la cour qui eût démêlé cette vérité; son intérêt l'avoit rendu plus clairvoyant que les autres; la connoissance qu'ils avoient de leurs sentiments, leur donnoit une aigreur qui paroissoit en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé; mais ils étoient opposés, toujours de différent parti dans les courses de bague, dans les combats à la barrière, et dans tous les divertissements où le roi s'occupoit; et leur émulation étoit si grande, qu'elle ne se pouvoit cacher.

L'affaire d'Angleterre revenoit souvent dans l'esprit de madame de Clèves : il lui sembloit que M. de Nemours ne résisteroit point aux conseils du roi et aux instances de Lignerolles. Elle voyoit avec peine que ce dernier n'étoit point encore de retour, et elle l'attendoit avec impatience. Si elle eût suivi ses mouvements, elle se seroit informée avec soin de l'état de cette affaire; mais le même sentiment qui lui donnoit de la curiosité l'obligeoit à la cacher, et elle s'enquéroit seulement de la beauté, de l'esprit et de l'humeur de la reine Élisabeth. On apporta un de ses portraits chez le roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avoit envie de le trouver; et elle ne put s'empêcher de dire qu'il étoit flatté. Je ne le crois pas, reprit madame la dauphine, qui étoit présente; cette princesse a la réputation d'être belle, et d'avoir un esprit fort au-dessus du commun, et je sais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen, sa mère. Jamais femme n'a eu tant de charmes et tant d'agréments dans sa per-

sonne et dans son humeur. J'ai ouï dire que son visage avoit quelque chose de vif et de singulier, et qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec les autres beautés angloises. Il me semble aussi, reprit madame de Clèves, que l'on dit qu'elle étoit née en France. Ceux qui l'ont cru se sont trompés, répondit madame la dauphine, et je vais vous conter son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII avoit été amoureux de sa sœur et de sa mère, et l'on a même soupçonné qu'elle étoit sa fille. Elle vint ici avec la sœur de Henri VII, qui épousa le roi Louis XII. Cette princesse, qui étoit jeune et galante, eut beaucoup de peine à quitter la cour de France après la mort de son mari; mais Anne de Boulen, qui avoit les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne put se résoudre à en partir. Le feu roi en étoit amoureux, et elle demeura fille d'honneur de la reine Claude. Cette reine mourut, et madame Marguerite, sœur du roi, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre, dont vous avez vu les contes, la prit auprès d'elle, et elle prit auprès de cette princesse les teintures de la religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre, et y charma tout le monde; elle avoit les manières de France qui plaisent à toutes les nations; elle chantoit bien; elle dansoit admirablement; on la mit fille de la reine Catherine d'Aragon, et le roi Henri VIII en devint éperdument amoureux.

Le cardinal de Wolsey, son favori et son premier ministre, avoit prétendu au pontificat; et, mal satisfait de l'Empereur, qui ne l'avoit pas soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger, et d'unir le roi, son maître, à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII que son mariage avec la tante de l'Empereur étoit nul, et lui proposa d'épouser la duchesse d'Alençon, dont le mari venoit de mourir. Anne de Boulen, qui avoit de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvoit conduire au trône. Elle commença à donner au roi d'Angleterre des impressions de la religion de Luther, et engagea le feu roi à

favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de madame d'Alençon. Le cardinal de Wolsey se fit députer en France, sur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire; mais son maître ne put se résoudre à souffrir qu'on en fît seulement la proposition, et il lui envoya un ordre, à Calais, de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le cardinal de Wolsey fut reçu avec des honneurs pareils à ceux que l'on rendoit au roi même : jamais favori n'a porté l'orgueil et la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux rois, qui se fit à Boulogne. François Iᵉʳ donna la main à Henri VIII, qui ne la vouloit point recevoir : ils se traitèrent tour à tour avec une magnificence extraordinaire, et se donnèrent des habits pareils à ceux qu'ils avoient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir ouï dire que ceux que le feu roi envoya au roi d'Angleterre étoient de satin cramoisi, chamarré en triangle, avec des perles et des diamants, et la robe, de velours blanc brodé d'or. Après avoir été quelques jours à Boulogne, ils allèrent encore à Calais. Anne de Boulen étoit logée chez Henri VIII avec le train d'une reine; et François Iᵉʳ lui fit les mêmes présents et lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandoit à Rome depuis longtemps. Le pape prononça les fulminations contre lui avec précipitation. Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara chef de la religion, et entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

Anne de Boulen ne jouit pas longtemps de sa grandeur; car, lorsqu'elle la croyoit plus assurée par la mort de Catherine d'Aragon, un jour qu'elle assistoit avec toute la cour à des courses de bague que faisoit le vicomte de Rochefort, son frère, le roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, et laissa ordre d'arrêter la reine, le

vicomte de Rochefort, et plusieurs autres, qu'il croyoit amants ou confidents de cette princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avoit déjà quelque temps qu'elle lui avoit été inspirée par la vicomtesse de Rochefort, qui, ne pouvant souffrir la liaison étroite de son mari avec la reine, la fit regarder au roi comme une amitié criminelle; en sorte que ce prince, qui d'ailleurs étoit amoureux de Jeanne de Seymour, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines, il fit faire le procès à cette reine et à son frère, leur fit couper la tête, et épousa Jeanne Seymour. Il eut ensuite plusieurs femmes qu'il répudia, ou qu'il fit mourir, et entre autres Catherine Howard, dont la comtesse de Rochefort étoit confidente, et qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avoit supposés à Anne de Boulen, et Henri VIII mourut, étant devenu d'une grosseur prodigieuse.

Toutes les dames, qui étoient présentes au récit de madame la dauphine, la remercièrent de les avoir si bien instruites de la cour d'Angleterre, et entre autres madame de Clèves, qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la reine Élisabeth.

La reine dauphine faisoit faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour, pour les envoyer à la reine sa mère. Le jour qu'on achevoit celui de madame de Clèves, madame la dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trouver : il ne laissoit échapper aucune occasion de voir madame de Clèves, sans laisser croire néanmoins qu'il les cherchât. Elle étoit si belle ce jour-là, qu'il en seroit devenu amoureux, quand il ne l'auroit pas été : il n'osoit pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignoit, et il craignoit de laisser trop voir le plaisir qu'il avoit à la regarder.

Madame la dauphine demanda à M. de Clèves un petit portrait qu'il avoit de sa femme, pour le voir auprès de celui qu'on ache-

voit; tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre, et madame de Clèves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui qu'on venoit d'apporter. Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il étoit, et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avoit longtemps que M. de Nemours souhaitoit d'avoir le portrait de madame de Clèves. Lorsqu'il vit celui qui étoit à M. de Clèves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyoit tendrement aimé; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étoient dans ce même lieu, il ne seroit pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la dauphine étoit assise sur le lit, et parloit bas à madame de Clèves, qui étoit debout devant elle. Madame de Clèves aperçut, par un des rideaux qui n'étoit qu'à demi-fermé, M. de Nemours, le dos contre la table, qui étoit au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenoit adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'étoit son portrait, et elle en fut si troublée, que madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutoit pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardoit. M. de Nemours se tourna à ces paroles; il rencontra les yeux de madame de Clèves, qui étoient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venoit de faire.

Madame de Clèves n'étoit pas peu embarrassée; la raison vouloit qu'elle demandât son portrait; mais, en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde les sentiments que ce prince avoit pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à lui parler de sa passion : enfin, elle jugea qu'il valoit mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvoit faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisoit. M. de Nemours, qui remarquoit son embarras, et qui en devinoit quasi la cause, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté,

madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage; et il se retira après ces paroles, et n'attendit point la réponse.

Madame la dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames, et M. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de madame de Clèves. Il sentoit tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimoit la plus aimable personne de la cour; il s'en faisoit aimer malgré elle, et il voyoit dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin; comme on trouvoit la boîte où il devoit être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il étoit tombé par hasard. M. de Clèves étoit affligé de cette perte, et, après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisoit voir qu'il ne le pensoit pas, qu'elle avoit sans doute quelque amant caché, à qui elle avoit donné ce portrait, ou qui l'avoit dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se seroit pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de madame de Clèves : elles lui donnèrent des remords; elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînoit vers M. de Nemours; elle trouva qu'elle n'étoit plus maîtresse de ses paroles et de son visage : elle pensa que Lignerolles étoit revenu; qu'elle ne craignoit plus l'affaire d'Angleterre; qu'elle n'avoit plus de soupçons sur madame la dauphine; qu'enfin, il n'y avoit plus rien qui la pût défendre, et qu'il n'y avoit de sûreté pour elle qu'en s'éloignant. Mais, comme elle n'étoit pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvoit dans une grande extrémité et prête à tomber dans ce qui lui paroissoit le plus grand des malheurs, qui étoit de laisser voir à M. de Nemours l'inclination qu'elle avoit pour lui. Elle se souvenoit de

tout ce que madame de Chartres lui avoit dit en mourant, et des conseils qu'elle lui avoit donnés de prendre toutes sortes de partis, quelque difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que M. de Clèves lui avoit dit sur la sincérité, en parlant de madame de Tournon, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devoit avouer l'inclination qu'elle avoit pour M. de Nemours. Cette pensée l'occupa longtemps; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue; elle y trouva de la folie, et retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La paix étoit signée; madame Élisabeth, après beaucoup de répugnance, s'étoit résolue à obéir au roi son père. Le duc d'Albe avoit été nommé pour venir l'épouser au nom du roi catholique, et il devoit bientôt arriver. L'on attendoit le duc de Savoie, qui venoit épouser Madame, sœur du roi, et dont les noces se devoient faire en même temps. Le roi ne songeoit qu'à rendre ces noces célèbres, par des divertissements où il pût faire paroître l'adresse et la magnificence de sa cour. On proposa tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des ballets et des comédies; mais le roi trouva ces divertissements trop particuliers, et il en voulut d'un plus grand éclat.

Il résolut de faire un tournoi, où les étrangers seroient reçus, et dont le peuple pourroit être le spectateur. Tous les princes et les jeunes seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du roi, et surtout le duc de Ferrare, M. de Guise et M. de Nemours, qui surpassoient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le roi les choisit pour être les quatre tenants du tournoi.

L'on fit publier par tout le royaume, qu'en la ville de Paris le pas étoit ouvert au quinzième juin par Sa Majesté Très-Chrétienne, et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour être tenu contre tous venants : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups

de lance et un pour les dames; le deuxième combat, à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp; le troisième combat, à pied, trois coups de pique et six coups d'épée; que les tenants fourniroient de lances, d'épées et de piques, au choix des assaillants, et que, si en courant on donnoit au cheval, on seroit mis hors des rangs; qu'il y auroit quatre maîtres du camp pour donner les ordres, et que ceux des assaillants qui auroient le plus rompu et le mieux fait auroient un prix dont la valeur seroit à la discrétion des juges; que tous les assaillants, tant françois qu'étrangers, seroient tenus de venir toucher à l'un des écus qui seroient pendus au perron au bout de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix; que là ils trouveroient un officier d'armes, qui les recevroit pour les enrôler selon leur rang et selon les écus qu'ils auroient touchés; que les assaillants seroient tenus de faire apporter par un gentilhomme leur écu avec leurs armes, pour le pendre au perron trois jours avant le commencement du tournoi; qu'autrement, ils n'y seroient point reçus sans le congé des tenants.

On fit faire une grande lice proche de la Bastille, qui venoit du château des Tournelles, qui traversoit la rue Saint-Antoine, et qui alloit se rendre aux écuries royales. Il y avoit des deux côtés des échafauds et des amphithéâtres, avec des loges couvertes, qui formoient des espèces de galeries qui faisoient un très-bel effet à la vue, et qui pouvoient contenir un nombre infini de personnes. Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire pour paroître avec éclat, et pour mêler dans leurs chiffres ou dans leurs devises quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimoient.

Peu de jours avant l'arrivée du duc d'Albe, le roi fit une partie de paume avec M. de Nemours, le chevalier de Guise, et le vidame de Chartres. Les reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les dames, et entre autres de madame de Clèves. Après

que la partie fut finie, comme l'on sortoit du jeu de paume, Châtelart s'approcha de la reine dauphine, et lui dit que le hasard lui venoit de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui étoit tombée de la poche de M. de Nemours. Cette reine, qui avoit toujours de la curiosité pour ce qui regardoit ce prince, dit à Châtelart de la lui donner; elle la prit et suivit la reine sa belle-mère, qui s'en alloit avec le roi voir travailler à la lice. Après que l'on y eut été quelque temps, le roi fit amener des chevaux qu'il avoit fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, et en fit donner à tous ceux qui l'avoient suivi. Le roi et M. de Nemours se trouvèrent sur les plus fougueux; ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. M. de Nemours, par la crainte de blesser le roi, recula brusquement, et porta son cheval contre un pilier du manége, avec tant de violence, que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Madame de Clèves le crut encore plus que les autres. L'intérêt qu'elle y prenoit lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher; elle s'approcha de lui avec les reines, et avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le chevalier de Guise s'en fût aperçu : aussi le remarqua-t-il aisément, et il eut bien plus d'attention à l'état où étoit madame de Clèves qu'à celui où étoit M. de Nemours. Le coup que ce prince s'étoit donné, lui causa un si grand éblouissement, qu'il demeura quelque temps la tête penchée sur ceux qui le soutenoient. Quand il la releva, il vit d'abord madame de Clèves; il connut sur son visage la pitié qu'elle avoit de lui, et il la regarda de manière à lui faire juger combien il en étoit touché. Il fit ensuite des remercîments aux reines de la bonté qu'elles lui témoignoient, et des excuses de l'état où il avoit été devant elles. Le roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Clèves, après s'être remise de la frayeur qu'elle avoit eue, fit bientôt réflexion aux marques qu'elle en avoit don-

nées. Le chevalier de Guise ne la laissa pas longtemps dans l'espérance que personne ne s'en seroit aperçu ; il lui donna la main pour la conduire hors de la lice. Je suis plus à plaindre que M. de Nemours, madame, lui dit-il ; pardonnez-moi si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, et si je vous fais paroître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir : c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, et ce sera aussi la dernière. La mort, ou du moins un éloignement éternel m'ôtera d'un lieu où je ne puis plus vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder, sont aussi malheureux que moi.

Madame de Clèves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifioient celles du chevalier de Guise. Dans un autre temps, elle auroit été offensée qu'il lui eût parlé des sentiments qu'il avoit pour elle ; mais, dans ce moment, elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'étoit aperçu de ceux qu'elle avoit pour M. de Nemours. Le chevalier de Guise en fut si convaincu et si pénétré de douleur, que, dès ce jour, il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de madame de Clèves. Mais, pour quitter cette entreprise qui lui avoit paru si difficile et si glorieuse, il en falloit quelque autre dont la grandeur pût l'occuper. Il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avoit déjà eu quelques pensées ; et, quand la mort l'ôta du monde, dans la fleur de sa jeunesse, et dans le temps qu'il avoit acquis la réputation d'un des plus grands princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyoit le succès infaillible par tous les soins qu'il en avoit pris.

Madame de Clèves, en sortant de la lice, alla chez la reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'étoit passé. M. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, et comme un

homme qui ne se sentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé : il paroissoit même plus gai que de coutume; et la joie de ce qu'il croyoit avoir vu lui donnoit un air qui augmentoit encore son agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra, et il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté madame de Clèves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le roi sortit d'un cabinet où il étoit, et, le voyant parmi les autres, il l'appela pour lui parler de son aventure. M. de Nemours passa auprès de madame de Clèves, et lui dit tout bas : J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. Madame de Clèves s'étoit bien doutée que ce prince s'étoit aperçu de la sensibilité qu'elle avoit eue pour lui; et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'étoit pas trompée. C'étoit pour elle une grande douleur de voir qu'elle n'étoit plus maîtresse de cacher ses sentiments, et de les avoir laissé paroître au chevalier de Guise. Elle étoit aussi très-fâchée que M. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'étoit pas si entière, et elle étoit mêlée de quelque sorte de douceur.

La reine dauphine, qui avoit une extrême impatience de savoir ce qu'il y avoit dans la lettre que Châtelart lui avoit donnée, s'approcha de madame de Clèves : Allez lire cette lettre, lui dit-elle; elle s'adresse à M. de Nemours, et, selon les apparences, elle est de cette maîtresse pour qui il a quitté toutes les autres : si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-la; venez ce soir à mon coucher pour me la rendre, et pour me dire si vous en connoissez l'écriture. Madame la dauphine quitta madame de Clèves après ces paroles, et la laissa si étonnée, et dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque temps sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience et le trouble où elle étoit ne lui permirent pas de demeurer chez la reine; elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avoit coutume de se retirer : elle tenoit cette lettre d'une main tremblante; ses pensées

étoient si confuses, qu'elle n'en avoit aucune distincte, et elle se trouvoit dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connoissoit point, et qu'elle n'avoit jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrrt cette lettre, et la trouva telle :

« Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire que le changement qui vous paroît en moi soit un effet de ma légèreté; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. Vous êtes bien surpris que je vous parle de votre infidélité; vous me l'aviez cachée avec tant d'adresse, et j'ai pris tant de soin de vous cacher que je le savois, que vous avez raison d'être étonné qu'elle me soit connue. Je suis surprise moi-même que j'aie pu ne vous en rien faire paroître. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne : je croyois que vous aviez pour moi une passion violente; je ne vous cachois plus celle que j'avois pour vous; et, dans le temps que je vous la laissois voir toute entière, j'appris que vous me trompiez, que vous en aimiez une autre, et que, selon toutes les apparences, vous me sacrifiiez à cette nouvelle maîtresse. Je le sus le jour de la course de bague; c'est ce qui fit que je n'y allai point : je feignis d'être malade pour cacher le désordre de mon esprit; mais je le devins en effet, et mon corps ne put supporter une si violente agitation. Quand je commençai à me porter mieux, je feignis encore d'être fort mal, afin d'avoir un prétexte de ne vous point voir et de ne vous point écrire. Je voulus avoir du temps pour résoudre de quelle sorte j'en devois user avec vous : je pris et je quittai vingt fois les mêmes résolutions; mais, enfin, je vous trouvai indigne de voir ma douleur, et je résolus de ne vous la point faire paroître. Je voulus blesser votre orgueil, en vous faisant voir que ma passion s'affoiblissoit d'elle-même. Je crus diminuer, par là, le prix du sacrifice que vous en faisiez; je ne voulus pas que vous eussiez le plaisir de montrer combien je vous aimois pour en paroître plus aimable. Je résolus de vous écrire des lettres tièdes et lan-

guissantes, pour jeter dans l'esprit de celle à qui vous les donniez que l'on cessoit de vous aimer. Je ne voulus pas qu'elle eût le plaisir d'apprendre que je savois qu'elle triomphoit de moi, ni augmenter son triomphe par mon désespoir et par mes reproches. Je pensai que je ne vous punirois pas assez en rompant avec vous, et que je ne vous donnerois qu'une légère douleur si je cessois de vous aimer lorsque vous ne m'aimiez plus. Je trouvai qu'il falloit que vous m'aimassiez pour sentir le mal de n'être point aimé, que j'éprouvois si cruellement. Je crus que, si quelque chose pouvoit rallumer les sentiments que vous aviez eus pour moi, c'étoit de vous faire voir que les miens étoient changés; mais de vous le faire voir en feignant de vous le cacher, et comme si je n'eusse pas eu la force de l'avouer. Je m'arrêtai à cette résolution; mais qu'elle me fut pénible à prendre! et qu'en vous revoyant elle me parut difficile à exécuter! Je fus prête cent fois à éclater par mes reproches et par mes pleurs : l'état où j'étois encore, par ma santé, me servit à vous déguiser mon trouble et mon affliction. Je fus soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler avec vous, comme vous dissimuliez avec moi; néanmoins, je me faisois une si grande violence pour vous dire et pour vous écrire que je vous aimois, que vous vîtes plus tôt que je n'avois eu dessein de vous le laisser voir, que mes sentiments étoient changés. Vous en fûtes blessé; vous vous en plaignîtes : je tâchois de vous rassurer; mais c'étoit d'une manière si forcée, que vous en étiez encore mieux persuadé que je ne vous aimois plus : enfin, je fis tout ce que j'avois eu intention de faire. La bizarrerie de votre cœur vous fit revenir vers moi, à mesure que vous voyiez que je m'éloignois de vous. J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la vengeance; il m'a paru que vous m'aimiez mieux que vous n'aviez jamais fait, et je vous ai fait voir que je ne vous aimois plus. J'ai eu lieu de croire que vous aviez entièrement abandonné celle pour qui vous m'aviez quittée. J'ai eu aussi des raisons pour être persuadée que vous

ne lui aviez jamais parlé de moi; mais votre retour et votre discrétion n'ont pu réparer votre légèreté. Votre cœur a été partagé entre moi et une autre; vous m'avez trompée; cela suffit pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous, comme je croyois mériter de l'être, et pour me laisser dans la résolution, que j'ai prise, de ne vous voir jamais, et dont vous êtes si surpris. »

Madame de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avoit lu : elle voyoit seulement que M. de Nemours ne l'aimoit pas comme elle avoit pensé, et qu'il en aimoit d'autres qu'il trompoit comme elle. Quelle vue et quelle connoissance pour une personne de son humeur, qui avoit une passion violente, qui venoit d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeoit indigne, et à un autre qu'elle maltraitoit pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive : il lui sembloit que ce qui faisoit l'aigreur de cette affliction étoit ce qui s'étoit passé dans cette journée, et que, si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimoit, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé un autre; mais elle se trompoit elle-même; et ce mal, qu'elle trouvoit si insupportable, étoit la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyoit, par cette lettre, que M. de Nemours avoit une galanterie depuis longtemps. Elle trouvoit que celle qui avoit écrit la lettre, avoit de l'esprit et du mérite : elle lui paroissoit digne d'être aimée; elle lui trouvoit plus de courage qu'elle ne s'en trouvoit à elle-même, et elle envioit la force qu'elle avoit eue de cacher ses sentiments à M. de Nemours. Elle voyoit, par la fin de la lettre, que cette personne se croyoit aimée; elle pensoit que la discrétion que ce prince lui avoit fait paroître, et dont elle avoit été si touchée, n'étoit peut-être que l'effet de la passion qu'il avoit pour cette autre personne, à qui il craignoit de déplaire; enfin, elle pensoit tout ce qui pouvoit augmenter son affliction et son désespoir. Quels re-

tours ne fit-elle point sur elle-même! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avoit donnés! Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde, malgré M. de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avoit eue de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour M. de Nemours! Elle trouvoit qu'elle auroit mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connoissoit la bonté, et qui auroit eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en étoit indigne, qui la trompoit, qui la sacrifioit peut-être, et qui ne pensoit à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité : enfin, elle trouva que tous les maux qui lui pouvoient arriver, et toutes les extrémités où elle se pouvoit porter, étoient moindres que d'avoir laissé voir à M. de Nemours qu'elle l'aimoit, et de connoître qu'il en aimoit une autre. Tout ce qui la consoloit, étoit de penser au moins, qu'après cette connoissance, elle n'avoit plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle seroit entièrement guérie de l'inclination qu'elle avoit pour ce prince.

Elle ne pensa guère à l'ordre que madame la dauphine lui avoit donné de se trouver à son coucher; elle se mit au lit et feignit de se trouver mal, en sorte que, quand M. de Clèves revint de chez le roi, on lui dit qu'elle étoit endormie; mais elle étoit bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que de s'affliger et relire la lettre qu'elle avoit entre les mains.

Madame de Clèves n'étoit pas la seule personne dont cette lettre troubloit le repos. Le vidame de Chartres, qui l'avoit perdue, et non pas M. de Nemours, en étoit dans une grande inquiétude; il avoit passé tout le soir chez M. de Guise, qui avoit donné un grand souper au duc de Ferrare, son beau-frère, et à toute la jeunesse de la cour. Le hasard fit qu'en soupant on parla de jolies lettres. Le vidame de Chartres dit qu'il en avoit une sur lui, plus jolie que toutes celles qui avoient jamais été écrites. On le pressa de la montrer : il s'en défendit. M. de Nemours lui sou-

tint qu'il n'en avoit point, et qu'il n'en parloit que par vanité. Le vidame lui répondit qu'il poussoit sa discrétion à bout, que néanmoins il ne montreroit pas la lettre; mais qu'il en liroit quelques endroits, qui feroient juger que peu d'hommes en recevoient de pareilles. En même temps, il voulut prendre cette lettre, mais ne la trouva point. Il la chercha inutilement; on lui en fit la guerre; mais il parut si inquiet, que l'on cessa de lui en parler. Il se retira plus tôt que les autres, et s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avoit point laissé la lettre qui lui manquoit. Comme il la cherchoit encore, le premier valet de chambre de la reine le vint trouver, pour lui dire que la vicomtesse d'Uzès avoit cru nécessaire de l'avertir en diligence que l'on avoit dit chez la reine qu'il étoit tombé une lettre de galanterie de sa poche, pendant qu'il étoit au jeu de paume; que l'on avoit raconté une grande partie de ce qui étoit dans la lettre; que la reine avoit témoigné beaucoup de curiosité de la voir; qu'elle l'avoit envoyé demander à un de ses gentilshommes servants, mais qu'il avoit répondu qu'il l'avoit laissée entre les mains de Châtelart.

Le premier valet de chambre dit encore beaucoup d'autres choses au vidame de Chartres, qui achevèrent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure même pour aller chez un gentilhomme qui étoit ami intime de Châtelart; il le fit lever, quoique l'heure fût extraordinaire, pour aller demander cette lettre, sans dire qui étoit celui qui la demandoit et qui l'avoit perdue. Châtelart, qui avoit l'esprit prévenu qu'elle étoit à M. de Nemours, et que ce prince étoit amoureux de madame la dauphine, ne douta point que ce ne fût lui qui la faisoit redemander. Il répondit, avec une maligne joie, qu'il avoit remis la lettre entre les mains de la reine dauphine. Le gentilhomme vint faire cette réponse au vidame de Chartres : elle augmenta l'inquiétude qu'il avoit déjà, et y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été longtemps irrésolu sur ce qu'il devoit

faire, il trouva qu'il n'y avoit que M. de Nemours qui pût lui aider à sortir de l'embarras où il étoit.

Il s'en alla chez lui, et entra dans sa chambre que le jour ne commençoit qu'à paroître. Ce prince dormoit d'un sommeil tranquille; ce qu'il avoit vu, le jour précédent, de madame de Clèves, ne lui avoit donné que des idées agréables. Il fut bien surpris de se voir éveillé par le vidame de Chartres; et il lui demanda si c'étoit pour se venger de ce qu'il lui avoit dit pendant le souper qu'il venoit troubler son repos. Le vidame lui fit bien juger par son visage qu'il n'y avoit rien que de sérieux au sujet qui l'amenoit. Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je sais bien que vous ne m'en devez pas être obligé, puisque c'est dans un temps où j'ai besoin de votre secours; mais je sais bien aussi que j'aurois perdu de votre estime, si je vous avois appris tout ce que je vais vous dire, sans que la nécessité m'y eût contraint. J'ai laissé tomber cette lettre dont je parlois hier au soir; il m'est d'une conséquence extrême que personne ne sache qu'elle s'adresse à moi. Elle a été vue de beaucoup de gens qui étoient dans le jeu de paume où elle tomba hier; vous y étiez aussi, et je vous demande, en grâce, de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. Il faut que vous croyiez que je n'ai point de maîtresse, reprit M. de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, et pour vous imaginer qu'il n'y ait personne avec qui je puisse me brouiller en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. Je vous prie, dit le vidame, écoutez-moi sérieusement : si vous avez une maîtresse, comme je n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier; je vous en donnerai les moyens infaillibles : quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut coûter que d'être brouillé pour quelques moments; mais moi, par cette aventure, je déshonore une personne qui m'a aimé passionnément, et qui est une des plus estimables femmes du monde; et, d'un autre

côté, je m'attire une haine implacable, qui me coûtera ma fortune, et peut-être quelque chose de plus. Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit M. de Nemours; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande princesse prenoit à vous, ne sont pas entièrement faux. Ils ne le sont pas non plus, repartit le vidame de Chartres; et plût à Dieu qu'ils le fussent! je ne me trouverois pas dans l'embarras où je me trouve; mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

Depuis que je suis à la cour, la reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction et d'agrément, et j'avois eu lieu de croire qu'elle avoit de la bonté pour moi; néanmoins, il n'y avoit rien de particulier, et je n'avois jamais songé à avoir pour elle d'autres sentiments que ceux du respect. J'étois même fort amoureux de madame de Themines : il est aisé de juger, en la voyant, qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle, quand on en est aimé; et je l'étois. Il y a près de deux ans, que, comme la cour étoit à Fontainebleau, je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la reine, à des heures où il y avoit très-peu de monde. Il me parut que mon esprit lui plaisoit, et qu'elle entroit dans tout ce que je disois. Un jour entre autres, on se mit à parler de la confiance : je dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une entière; que je trouvois que l'on se repentoit toujours d'en avoir, et que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé. La reine me dit qu'elle m'en estimoit davantage; qu'elle n'avoit trouvé personne en France qui eût du secret, et que c'étoit ce qui l'avoit le plus embarrassée, parce que cela lui avoit ôté le plaisir de donner sa confiance; que c'étoit une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, et surtout pour les personnes de son rang. Les jours suivants, elle reprit encore plusieurs fois la même conversation : elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passoient. Enfin, il me sembla qu'elle souhaitoit de s'assurer de mon se-

cret, et qu'elle avoit envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle, je fus touché de cette distinction, et je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité que je n'avois accoutumé. Un soir que le roi et toutes les dames s'étoient allés promener, à cheval, dans la forêt, où elle n'avoit pas voulu aller, parce qu'elle s'étoit trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle; elle descendit au bord de l'étang, et quitta la main de ses écuyers, pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, et m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle; et vous verrez, par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amies. Elle s'arrêta à ces paroles, et me regardant fixement : Vous êtes amoureux, continua-t-elle, et, parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas su; mais il est connu, et même des personnes intéressées. On vous observe; on sait les lieux où vous voyez vôtre maîtresse; on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est; je ne le vous demande point, et je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber. Voyez, je vous prie, quel piége me tendoit la reine, et combien il étoit difficile de n'y pas tomber. Elle vouloit savoir si j'étois amoureux; et, en ne me demandant point de qui je l'étois, et en ne me laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtoit la pensée qu'elle me parlât par curiosité, ou par dessein.

Cependant, contre toutes sortes d'apparences, je démêlai la vérité. J'étois amoureux de madame de Themines; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'étois pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers pour la voir, et pour craindre d'y être surpris, et ainsi je vis bien que ce ne pouvoit être celle dont la reine vouloit parler. Je savois bien aussi que j'avois un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle et moins sévère que madame de Themines, et qu'il n'étoit pas impossible que l'on eût découvert le lieu où je la voyois; mais, comme je m'en

souciois peu, il m'étoit aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi, je pris le parti de ne rien avouer à la reine, et de l'assurer, au contraire, qu'il y avoit très-longtemps que j'avois abandonné le désir de me faire aimer des femmes dont je pouvois espérer de l'être, parce que je les trouvois quasi toutes indignes d'attacher un honnête homme, et qu'il n'y avoit que quelque chose fort au-dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne me répondez pas sincèrement, répliqua la reine; je sais le contraire de ce que vous me dites. La manière dont je vous parle vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachements. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les apprendre : je vous donne deux jours pour y penser; mais, après ce temps-là, songez bien à ce que vous me direz, et souvenez-vous que, si dans la suite je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

La reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle venoit de me dire. Les deux jours qu'elle m'avoit donnés pour y penser ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyois qu'elle vouloit savoir si j'étois amoureux, et qu'elle ne souhaitoit pas que je le fusse. Je voyois les suites et les conséquences du parti que j'allois prendre; ma vanité n'étoit pas peu flattée d'une liaison particulière avec une reine, et une reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimois madame de Themines, et, quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne pouvois me résoudre à rompre avec elle. Je voyois aussi le péril où je m'exposois en trompant la reine, et combien il étoit difficile de la tromper; néanmoins, je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offroit, et je pris le hasard de tout ce que ma mauvaise con-

duite pouvoit m'attirer. Je rompis avec cette femme dont on pouvoit découvrir le commerce, et j'espérai de cacher celui que j'avois avec madame de Themines.

Au bout des deux jours que la reine m'avoit donnés, comme j'entrois dans la chambre où toutes les dames étoient au cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave qui me surprit : Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé, et en savez-vous la vérité? Oui, madame, lui répondis-je, et elle est comme je l'ai dite à Votre Majesté. Venez ce soir à l'heure que je dois écrire, répliqua-t-elle, et j'acheverai de vous donner mes ordres. Je fis une profonde révérence, sans rien répondre, et ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avoit marquée. Je la trouvai dans la galerie où étoit son secrétaire et quelqu'une de ses femmes. Sitôt qu'elle me vit, elle vint à moi, et me mena à l'autre bout de la galerie. Hé bien! me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé que vous n'avez rien à me dire; et la manière dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement? C'est parce que je vous parle sincèrement, madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire; et je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la cour. Je le veux croire, repartit la reine, parce que je le souhaite; et je le souhaite, parce que je désire que vous soyez entièrement attaché à moi, et qu'il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont; on ne peut s'assurer de leur secret. Ils sont trop distraits et trop partagés, et leur maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc que c'est sur la parole que vous me donnez, que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous que je veux la vôtre toute entière; que je veux que vous n'ayez ni ami, ni amie que ceux qui me seront agréables, et que vous aban-

donniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune; je la conduirai avec plus d'application que vous-même, et, quoi que je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée, si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins, et pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois; mais il m'est insupportable. Elle gouverne le roi; elle le trompe; elle me méprise; tous mes gens sont à elle. La reine, ma belle-fille, fière de sa beauté et du crédit de ses oncles, ne me rend aucun devoir. Le connétable de Montmonrency est maître du roi et du royaume; il me hait, et m'a donné des marques de sa haine, que je ne puis oublier. Le maréchal de Saint-André est un jeune favori audacieux, qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Les détails de mes malheurs vous feroient pitié; je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne; je me fie à vous; faites que je ne m'en repente point, et soyez ma seule consolation. Les yeux de la reine rougirent en achevant ces paroles; je pensai à me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignoit. Depuis ce jour-là, elle eut en moi une entière confiance; elle ne fit plus rien sans m'en parler, et j'ai conservé une liaison qui dure encore.

TROISIÈME PARTIE

Cependant, quelque rempli et quelque occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la reine, je tenois à madame de Themines par une inclination naturelle que je ne pouvois vaincre : il me parut qu'elle cessoit de m'aimer, et, au lieu que, si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paroissoit en elle pour aider à me guérir, mon amour en redoubla, et je me conduisois si mal, que la reine eut quelque connoissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, et peut-être que cette princesse a pour moi des sentiments plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étois amoureux lui donna de si grandes inquiétudes et de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai enfin à force de soins, de soumissions et de faux serments ; mais je n'aurois pu la tromper longtemps, si le changement de madame de Themines ne m'avoit détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir qu'elle ne m'aimoit plus ; et j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage, et de la laisser en repos. Quelque temps après, elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par là qu'elle avoit su le commerce que j'avois eu avec cette autre femme dont je vous

ai parlé, et que c'étoit la cause de son changement. Comme je n'avois plus rien alors qui me partageât, la reine étoit assez contente de moi; mais comme les sentiments que j'ai pour elle ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de madame de Martigues, pour qui j'avois déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle étoit Ville-Montais, fille de la reine dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas haï; la discrétion que je lui fais paroître, et dont elle ne sait pas toutes les raisons, lui est agréable. La reine n'a aucun soupçon sur son sujet; mais elle en a un autre qui n'est guère moins fâcheux. Comme madame de Martigues est toujours chez la reine dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La reine s'est imaginé que c'est de cette princesse que je suis amoureux. Le rang de la reine dauphine, qui est égal au sien, et la beauté et la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle, lui donnent une jalousie qui va jusqu'à la fureur, et une haine contre sa belle-fille qu'elle ne sauroit plus cacher. Le cardinal de Lorraine, qui me paroît, depuis longtemps, aspirer aux bonnes grâces de la reine, et qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudroit remplir, sous prétexte de raccommoder madame la dauphine avec elle, est entré dans les différends qu'elles ont eus ensemble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la reine, et je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, et que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à madame de Themines. Si la reine voit cette lettre, elle connoîtra que je l'ai trompée, et que, presque dans le temps que je la trompois pour madame de Themines, je trompois madame de Themines pour une autre: jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, et si elle peut jamais se fier à

mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de madame la dauphine; elle croira que Châtelart a reconnu l'écriture de cette reine, et que la lettre est d'elle; elle s'imaginera que la personne dont on témoigne de la jalousie est peut-être elle-même; enfin, il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela que je suis vivement touché de madame de Martigues; qu'assurément madame la dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu; ainsi je serai également brouillé, et avec la personne du monde que j'aime le plus, et avec la personne que je dois le plus craindre. Voyez, après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, et de vous demander, en grâce, de l'aller retirer des mains de madame la dauphine.

Je vois bien, dit M. de Nemours, que l'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes, et il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un amant fidèle, et d'avoir plusieurs galanteries à la fois; mais vous me passez de si loin, que je n'aurois seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver madame de Themines en vous engageant avec la reine? et espériez-vous de vous engager avec la reine, et de la pouvoir tromper? Elle est Italienne et reine, et par conséquent pleine de soupçons, de jalousie et d'orgueil : quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagements où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, et vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la cour vous pourriez aimer madame de Martigues sans que la reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soin de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente: votre discrétion vous empêche de me le dire, et la mienne de vous le demander; mais enfin elle vous aime; elle a de la défiance, et la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompit le

vidame, et votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort; mais songez, je vous conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paroît qu'il faudroit que vous vissiez la reine dauphine sitôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. Je vous ai déjà dit, reprit M. de Nemours, que la proposition que vous me faites est un peu extraordinaire, et que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés; mais, de plus, si l'on a vu tomber cette lettre de votre poche, il me paroît difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je croyois vous avoir appris, répondit le vidame, que l'on a dit à la reine dauphine que c'étoit de la vôtre qu'elle étoit tombée. Comment! reprit brusquement M. de Nemours, qui vit dans ce moment les mauvais offices que cette méprise lui pouvoit faire auprès de madame de Clèves, l'on a dit à la reine dauphine que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre? Oui, reprit le vidame, on le lui a dit; et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avoit plusieurs gentilshommes des reines dans une des chambres du jeu de paume où étoient nos habits, et que vos gens et les miens les ont été querir: en même temps: la lettre est tombée; ces gentilshommes l'ont ramassée, et l'ont lue tout haut. Les uns ont cru qu'elle étoit à vous, et les autres à moi. Châtelart, qui l'a prise, et à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avoit donnée à la reine dauphine, comme une lettre qui étoit à vous; et ceux qui en ont parlé à la reine ont dit, par malheur, qu'elle étoit à moi; ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite, et m'ôter de l'embarras où je suis.

M. de Nemours avoit toujours fort aimé le vidame de Chartres, et ce qu'il étoit à madame de Clèves le lui rendoit encore plus cher. Néanmoins il ne pouvoit se résoudre à prendre le hasard qu'elle entendît parler de cette lettre comme d'une chose où il avoit intérêt. Il se mit à rêver profondément, et le vidame se

doutant à peu près du sujet de sa rêverie : Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre maîtresse, et même vous me donneriez lieu de croire que c'est avec la reine dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de M. d'Anville ne m'en ôtoit la pensée ; mais, quoi qu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiiez pas votre repos au mien, et je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez que cette lettre s'adresse à moi, et non pas à vous : voilà un billet de madame d'Amboise, qui est amie de madame de Themines, et à qui elle s'est fiée de tous les sentiments qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de son amie, que j'ai perdue. Mon nom est sur le billet ; et ce qui est dedans prouve, sans aucun doute, que la lettre que l'on me redemande est la même que l'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, et je consens que vous le montriez à votre maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne pas perdre un moment, et d'aller dès ce matin chez madame la dauphine.

M. de Nemours le promit au vidame de Chartres, et prit le billet de madame d'Amboise : néanmoins son dessein n'étoit pas de voir la reine dauphine ; et il trouvoit qu'il avoit quelque chose de plus pressé à faire. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à madame de Clèves, et il ne pouvoit supporter qu'une personne qu'il aimoit si éperdument eût lieu de croire qu'il eût quelque attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvoit être éveillée, et lui fit dire qu'il ne demanderoit pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire, si une affaire de conséquence ne l'y obligeoit. Madame de Clèves étoit encore au lit, l'esprit aigri et agité des tristes pensées qu'elle avoit eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise, lorsqu'on lui dit que M. de Nemours la demandoit. L'aigreur où elle étoit ne la fit point balancer à répondre qu'elle étoit malade, et qu'elle ne pouvoit lui parler. Ce prince ne fut pas blessé de ce refus ; une

marque de froideur dans un temps où elle pouvoit avoir de la jalousie n'étoit pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de M. de Clèves, et lui dit qu'il venoit de celui de madame sa femme ; qu'il étoit bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire importante pour le vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à M. de Clèves la conséquence de cette affaire, et M. de Clèves le mena à l'heure même dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble et son étonnement de voir entrer M. de Nemours conduit par son mari. M. de Clèves lui dit qu'il s'agissoit d'une lettre, où l'on avoit besoin de son secours pour les intérêts du vidame ; qu'elle verroit avec M. de Nemours ce qu'il y avoit à faire, et que, pour lui, il s'en alloit chez le roi qui venoit de l'envoyer querir.

M. de Nemours demeura seul auprès de madame de Clèves, comme il le pouvoit souhaiter. Je viens vous demander, madame, lui dit-il, si madame la dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Châtelart lui remit hier entre les mains. Elle m'en a dit quelque chose, répondit madame de Clèves ; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours : il n'y est pas nommé ; néanmoins, elle s'adresse à lui, et il lui est très-important que vous la retiriez des mains de madame la dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit madame de Clèves, pourquoi il lui importe que cette lettre ne soit pas vue, et pourquoi il faut la redemander sous son nom. Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, madame, dit M. de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité, et vous apprendrez des choses si importantes pour M. le vidame, que je ne les aurois pas même confiées à M. le prince de Clèves, si je n'avois eu besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire seroit inutile, répondit madame de Clèves avec un air

assez sec ; et il vaut mieux que vous alliez trouver la reine dauphine, et que, sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous prenez à cette lettre, puisque aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que M. de Nemours voyoit dans l'esprit de madame de Clèves lui donnoit le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, et balançoit son impatience de se justifier. Je ne sais, madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à madame la dauphine; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, et elle s'adresse à M. le vidame. Je le crois, répliqua madame de Clèves; mais on a dit le contraire à la reine dauphine, et il ne lui paroîtra pas vraisemblable que les lettres de M. le vidame tombent de vos poches: c'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point à cacher la vérité à la reine dauphine, je vous conseille de la lui avouer. Je n'ai rien à lui avouer, reprit-il, la lettre ne s'adresse pas à moi, et, s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas madame la dauphine; mais, madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de M. le vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. Madame de Clèves témoigna par son silence qu'elle étoit prête à l'écouter; et M. de Nemours lui conta, le plus succinctement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il venoit d'apprendre du vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement, et à être écoutées avec attention, madame de Clèves les entendit avec une froideur si grande, qu'il sembloit qu'elle ne les crût pas véritables, ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation jusqu'à ce que M. de Nemours lui parlât du billet de madame d'Amboise. qui s'adressoit au vidame de Chartres, et qui étoit la preuve de tout ce qu'il venoit de dire. Comme madame de Clèves savoit que cette femme étoit amie de madame de Themines, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disoit M. de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressoit peut-être pas à lui. Cette pen-

sée la tira, tout d'un coup, et malgré elle, de la froideur qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ce prince, après lui avoir lu ce billet qui faisoit sa justification, le lui présenta pour le lire, et lui dit qu'elle en pouvoit connoître l'écriture; elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressoit au vidame de Chartres, et de le lire tout entier pour juger si la lettre que l'on redemandoit étoit la même qu'elle avoit entre les mains. M. de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader: et, comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit madame de Clèves qu'il n'avoit point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras et le péril où étoit le vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, à chercher les moyens de le secourir: elle s'étonna du procédé de la reine; elle avoua à M. de Nemours qu'elle avoit la lettre; enfin, sitôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert et tranquille dans les mêmes choses qu'elle sembloit d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne falloit point rendre la lettre à la reine dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à madame de Martigues, qui connoissoit l'écriture de madame de Themines, et qui auroit aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenoit au vidame, qu'elle s'adressoit à lui. Ils trouvèrent aussi qu'il ne falloit pas confier à la reine dauphine tout ce qui regardoit la reine, sa belle-mère. Madame de Clèves, sous le prétexte des affaires de son oncle, se prêtoit avec plaisir à garder tous les secrets que M. de Nemours lui confioit.

Ce prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du vidame, et la liberté où il se trouvoit de l'entretenir lui eût donné une hardiesse qu'il n'avoit encore osé prendre, si l'on ne fût venu dire à madame de Clèves que la reine dauphine lui ordonnoit de l'aller trouver. M. de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le vidame, pour lui dire qu'après l'avoir quitté, il avoit pensé qu'il étoit plus à propos de s'adresser à madame de Clèves,

qui étoit sa nièce, que d'aller droit à madame la dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avoit fait, et pour en faire espérer un bon succès.

Cependant madame de Clèves s'habilla en diligence pour aller chez la reine. A peine parut-elle dans sa chambre, que cette princesse la fit approcher, et lui dit tout bas : Il y a deux heures que je vous attends, et jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité que je l'ai été ce matin. La reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier ; elle croit que c'est le vidame de Chartres qui l'a laissé tomber. Vous savez qu'elle y prend quelque intérêt : elle a fait chercher cette lettre ; elle l'a fait demander à Châtelart ; il a dit qu'il me l'avoit donnée : on me l'est venu demander, sur le prétexte que c'étoit une jolie lettre qui donnoit de la curiosité à la reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez ; j'ai cru qu'elle s'imagineroit que je vous l'avois mise entre les mains, à cause du vidame, votre oncle, et qu'il y avoit une grande intelligence entre lui et moi. Il m'a déjà paru qu'elle souffroit avec peine qu'il me vît souvent ; de sorte que j'ai dit que la lettre étoit dans les habits que j'avois hier, et que ceux qui en avoient la clef étoient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre, ajouta-t-elle, afin que je la lui envoie, et que je la lise avant que de l'envoyer, pour voir si je n'en connoîtrai point l'écriture.

Madame de Clèves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avoit pensé. Je ne sais, madame, comment vous ferez, répondit-elle ; car M. de Clèves, à qui je l'avois donnée à lire, l'a rendue à M. de Nemours, qui est venu, dès ce matin, le prier de vous la redemander. M. de Clèves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avoit, et il a eu la foiblesse de céder aux prières que M. de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, repartit madame la dauphine, et vous avez tort d'avoir rendu cette lettre à M. de Nemours ; puisque c'étoit moi qui vous l'avois donnée,

vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la reine, et que pourra-t-elle s'imaginer? Elle croira, et avec apparence, que cette lettre me regarde, et qu'il y a quelque chose entre le vidame et moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à M. de Nemours. Je suis très-affligée, répondit madame de Clèves, de l'embarras que je vous cause; je le crois aussi grand qu'il est; mais c'est la faute de M. de Clèves, et non pas la mienne. C'est la vôtre, répliqua madame la dauphine, de lui avoir donné la lettre, et il n'y a que vous de femme au monde qui fasse confidence à son mari de toutes les choses qu'elle sait. Je crois que j'ai tort, madame, répliqua madame de Clèves; mais songez à réparer ma faute et non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point, à peu près, de ce qui est dans cette lettre? dit alors la reine dauphine. Oui, madame, répondit-elle, je m'en ressouviens, et l'ai relue plus d'une fois. Si cela est, reprit madame la dauphine, il faut que vous alliez tout à l'heure la faire écrire d'une main inconnue; je l'enverrai à la reine: elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vue; quand elle le feroit, je soutiendrai toujours que c'est celle que Châtelart m'a donnée, et il n'oseroit dire le contraire.

Madame de Clèves entra dans cet expédient, et d'autant plus, qu'elle pensa qu'elle enverroit querir M. de Nemours pour ravoir la lettre même, afin de la faire copier mot à mot, et d'en faire, à peu près, imiter l'écriture, et elle crut que la reine y seroit infailliblement trompée. Sitôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son mari l'embarras de madame la dauphine, et le pria d'envoyer chercher M. de Nemours. On le chercha; il vint en diligence. Madame de Clèves lui dit tout ce qu'elle avoit déjà appris à son mari, et lui demanda sa lettre; mais M. de Nemours répondit qu'il l'avoit déjà rendue au vidame de Chartres, qui avoit eu tant de joie de la ravoir et de se trouver hors du péril qu'il auroit couru, qu'il l'avoit renvoyée à l'heure même à l'amie de madame de Themines. Madame de Clèves se retrouva dans un nouvel embar-

ras; et enfin, après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermèrent pour y travailler; on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, et on renvoya tous les gens de M. de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'étoit pas d'un médiocre charme pour ce prince et même pour madame de Clèves. La présence de son mari et les intérêts du vidame de Chartres la rassuroient, en quelque sorte, sur ses scrupules; elle ne sentoit que le plaisir de voir M. de Nemours; elle en avoit une joie pure et sans mélange qu'elle n'avoit jamais sentie; cette joie lui donnoit une liberté et un enjouement dans l'esprit que M. de Nemours ne lui avoit jamais vus, et qui redoubloient son amour. Comme il n'avoit point eu encore de si agréables moments, sa vivacité en étoit augmentée; et, quand madame de Clèves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider sérieusement, ne faisoit que l'interrompre et lui dire des choses plaisantes. Madame de Clèves entra dans le même esprit de gaieté, de sorte qu'il y avoit déjà longtemps qu'ils étoient enfermés, et on étoit déjà venu deux fois de la part de la reine dauphine, pour dire à madame de Clèves de se dépêcher, qu'ils n'avoient pas encore fait la moitié de la lettre.

M. de Nemours étoit bien aise de faire durer un temps qui lui étoit si agréable, et oublioit les intérêts de son ami. Madame de Clèves ne s'ennuyoit pas, et oublioit aussi les intérêts de son oncle. Enfin, à peine à quatre heures, la lettre étoit-elle achevée, et elle étoit si mal, et l'écriture dont on la fit copier ressembloit si peu à celle que l'on avoit eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la reine n'eût guère pris de soin de connoître la vérité pour ne la pas connoître; aussi n'y fut-elle pas trompée. Quelque soin que l'on prit de lui persuader que cette lettre s'adressoit à M. de Nemours, elle demeura convaincue, non-seulement qu'elle étoit au vidame de Chartres; mais elle crut que la reine dauphine y avoit part, et qu'il y avoit quelque intelligence entre eux: cette

pensée augmenta tellement la haine qn'elle avoit pour cette princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, et qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle; et, soit que le cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre, qui lui fit voir qu'elle étoit trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies que le vidame lui avoit déjà faites, il est certain qu'il ne put jamais se raccommoder sincèrement avec elle. Leur liaison se rompit, et elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise, où il se trouva embarrassé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à madame la dauphine, M. de Clèves et M. de Nemours s'en allèrent. Madame de Clèves demeura seule, et, sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe, et regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle étoit le soir, d'avec celui où elle se trouvoit alors; elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avoit fait paroître à M. de Nemours, tant qu'elle avoit cru que la lettre de madame de Themines s'adressoit à lui; quel calme et quelle douceur avoient succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avoit persuadée que cette lettre ne le regardoit pas. Quand elle pensoit qu'elle s'étoit reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvoit avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avoit fait paroître des sentiments de jalousie qui étoient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnoissoit plus elle-même; quand elle pensoit encore que M. de Nemours voyoit bien qu'elle connoissoit son amour, qu'il voyoit bien aussi que, malgré cette connoissance, elle ne l'en traitoit pas plus mal en présence même de son mari; qu'au contraire, elle ne l'avoit jamais regardé si favorablement; qu'elle étoit cause que M. de Clèves l'avoit envoyé querir, et qu'ils venoient

de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvoit qu'elle étoit d'intelligence avec M. de Nemours, qu'elle trompoit le mari du monde qui méritoit le moins d'être trompé, et elle étoit honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant. Mais ce qu'elle pouvoit moins supporter que tout le reste étoit le souvenir de l'état où elle avoit passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avoit causées la pensée que M. de Nemours aimoit ailleurs, et qu'elle étoit trompée.

Elle avoit ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie; elle n'avoit pensé qu'à se défendre d'aimer M. de Nemours, et elle n'avoit point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avoit donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée, et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avoit jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir pas encore pensé combien il étoit peu vraisemblable qu'un homme comme M. de Nemours, qui avoit toujours fait paroître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il étoit presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion; mais, quand je le pourrois être, disoit-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir? Veux-je y répondre? Veux-je m'engager dans une galanterie? Veux-je manquer à M. de Clèves? Veux-je me manquer à moi-même? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi; toutes mes résolutions sont inutiles; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paroître mon voyage; et, si M. de Clèves s'opiniâtre à l'empêcher, ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre.

Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de madame la dauphine ce qui étoit arrivé de la fausse lettre du vidame.

Quand M. de Clèves fut revenu, elle lui dit qu'elle vouloit aller à la campagne, qu'elle se trouvoit mal, et qu'elle avoit besoin de prendre l'air. M. de Clèves, à qui elle paroissoit d'une beauté qui ne lui persuadoit pas que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, et lui répondit qu'elle oublioit que les noces des princesses et le tournoi s'alloient faire, et qu'elle n'avoit pas trop de temps pour se préparer à y paroître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon que, pendant qu'il iroit à Compiègne avec le roi, elle allât à Coulommiers, qui étoit une belle maison, à une journée de Paris, qu'ils faisoient bâtir avec soin. M. de Clèves y consentit; elle y alla dans le dessein de n'en pas revenir sitôt, et le roi partit pour Compiègne, où il ne devoit être que peu de jours.

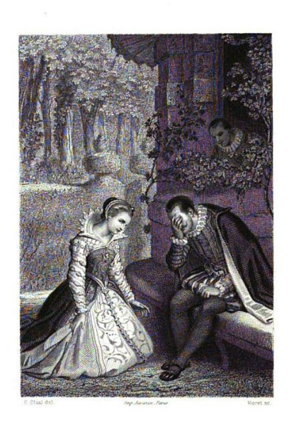
M. de Nemours avoit eu bien de la douleur de n'avoir point revu madame de Clèves depuis cette après-dînée qu'il avoit passée avec elle agréablement, et qui avoit augmenté ses espérances. Il avoit une impatience de la revoir qui ne lui donnoit point de repos, de sorte que, quand le roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa sœur la duchesse de Mercœur, qui étoit à la campagne, assez près de Coulommiers. Il proposa au vidame d'y aller avec lui; il accepta aisément cette proposition que M. de Nemours lui fit dans l'espérance de voir madame de Clèves, et d'aller chez elle avec le vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étoient à la chasse à courir le cerf, M. de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, il sut qu'il étoit proche de Cou-

lommiers. A ce mot de Coulommiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on lui montroit. Il arriva dans la forêt, et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisoient vers le château. Il trouva, au bout de ces routes, un pavillon dont le dessous étoit un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un jardin de fleurs, qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnoit sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se seroit arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vît venir par cette allée du parc M. et madame de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver M. de Clèves, qu'il avoit laissé auprès du roi, son premier mouvement le porta à se cacher : il entra dans le cabinet qui donnoit sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui étoit ouverte sur la forêt ; mais, voyant que madame de Clèves et son mari s'étoient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuroient dans le parc, et qu'ils ne pouvoient venir à lui sans passer dans le lieu où étoient M. et madame de Clèves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnoit plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendoit que M. de Clèves disoit à sa femme : Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris? Qui vous peut retenir à la campagne? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du repos. Le repos, répli-

qua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous et dans la cour, de manière à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrois plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentoit toujours : mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurois beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent presque jamais. Ah! madame! s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule; je ne les sais point, et je vous conjure de me les dire. Il la pressa long-temps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentoit toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés : puis tout d'un coup, prenant la parole et le regardant : Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. Que me faites-vous envisager, madame, s'écria M. de Clèves! je n'oserois vous le dire de peur de vous offenser. Madame de Clèves ne répondit point : et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avoit pensé : Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de foiblesse, et je ne craindrois pas d'en laisser paroître, si vous me laissiez la



G. Staal del. Imp. Sarazin. Paris Moret sc.

LA PRINCESSE DE CLÈVES



liberté de me retirer de la cour, ou si j'avois encore madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent : du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu : conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez.

M. de Clèves étoit demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avoit pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : Ayez pitié de moi, vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paroissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore : je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je m'étois consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il étoit incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire : j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté; il me console

même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, madame, achevez, et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle; je suis résolue de ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je connois trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et, encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par foiblesse, et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdoit pas une parole de cette conversation; et ce que venoit de dire madame de Clèves ne lui donnoit guère moins de jalousie qu'à son mari. Il étoit si éperdument amoureux d'elle, qu'il croyoit que tout le monde avoit les mêmes sentiments. Il étoit véritable aussi qu'il avoit plusieurs rivaux; mais il s'en imaginoit encore davantage, et son esprit s'égaroit à chercher celui dont madame de Clèves vouloit parler. Il avoit cru bien des fois qu'il ne lui étoit pas désagréable, et il avoit fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devoit être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il étoit si transporté qu'il ne savoit quasi ce qu'il voyoit, et il ne pouvoit pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachoit.

M. de Clèves faisoit néanmoins tous ses efforts pour le savoir; et, après qu'il l'en eût pressée inutilement : Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité; ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire : contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions n'a fait paroître mes sentiments, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. Ah! madame, reprit tout d'un coup M. de Clèves, je ne vous saurois croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'étoit si cher, et qui m'appartenoit si légitimement; vous n'avez pu cacher vos sentiments; vous aimez, on le sait; votre vertu, jusqu'ici, vous a garantie du reste. Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y a quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeoit à vous faire! Fiez-vous à mes paroles; c'est par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait : il est vrai que je le vis prendre; mais je ne voulus pas faire paroître que je le voyois, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a pas encore osé dire. Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimoit, reprit M. de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données? Épargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous dire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma foiblesse. Vous avez raison, madame, reprit-il; je suis injuste; refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses; mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande.

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens qui étoient demeurés dans les allées, vinrent avertir M. de Clèves qu'un gentilhomme venoit le chercher de la part du roi, pour lui ordonner

de se trouver le soir à Paris. M. de Clèves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la supplioit de venir le lendemain, et qu'il la conjuroit de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avoit pour elle une tendresse et une estime dont elle devoit être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que madame de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venoit de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'étoit ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'étoit creusé un abîme dont elle ne sortiroit jamais. Elle se demandoit pourquoi elle avoit fait une chose si hasardeuse, et elle trouvoit qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvoit point d'exemple, lui en faisoit voir tout le péril.

Mais, quand elle venoit à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, étoit le seul qui la pouvoit défendre contre M. de Nemours, elle trouvoit qu'elle ne devoit point se repentir, et qu'elle n'avoit point trop hasardé. Elle passa toute la nuit, pleine d'incertitude, de trouble et de crainte : enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritoit si bien, qui avoit tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venoit de lui en donner encore des marques, par la manière dont il avoit reçu ce qu'elle lui avoit avoué.

Cependant M. de Nemours étoit sorti du lieu où il avoit entendu une conversation qui le touchoit si sensiblement, et s'étoit enfoncé dans la forêt. Ce qu'avoit dit madame de Clèves de son portrait, lui avoit redonné la vie, en lui faisant connoître que c'étoit lui qu'elle ne haïssoit pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie; mais elle ne fut pas longue, quand il fit réflexion que la même chose qui lui venoit d'apprendre qu'il avoit touché le cœur de madame de Clèves, le devoit persuader aussi qu'il n'en

recevroit jamais nulle marque, et qu'il étoit impossible d'engager une personne qui avoit recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouvoit de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe; enfin, il se trouva cent fois heureux et malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt, et il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour; il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avoit retenu; il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible, et revint, ce jour même, à Paris, avec le vidame.

Ce prince étoit si rempli de sa passion, et si surpris de ce qu'il avoit entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler, en termes généraux, de ses sentiments particuliers, et de conter ses propres aventures sous des noms empruntés. En revenant, il tourna la conversation sur l'amour; il exagéra le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée. Il parla des effets bizarres de cette passion; et enfin, ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnoit l'action de madame de Clèves, il la conta au vidame, sans lui nommer la personne, et sans lui dire qu'il y eût aucune part; mais il la conta avec tant de chaleur et avec tant d'admiration, que le vidame soupçonna aisément que cette histoire regardoit ce prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer; il lui dit qu'il connoissoit depuis longtemps qu'il avoit quelque passion violente, et qu'il y avoit de l'injustice de se défier d'un homme qui lui avoit confié le secret de sa vie. M. de Nemours étoit trop amoureux pour avouer son amour; il l'avoit toujours caché au vidame, quoique ce fût l'homme de la cour qu'il aimât le mieux. Il lui répondit qu'un de ses amis lui avoit conté cette aventure, et lui avoit fait promettre de n'en point parler, et qu'il le conjuroit aussi de garder le secret. Le vidame

l'assura qu'il n'en parleroit point : néanmoins, M. de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant, M. de Clèves étoit allé trouver le roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais mari n'avoit eu une passion si violente pour sa femme, et ne l'avoit tant estimée. Ce qu'il venoit d'apprendre ne lui en ôtoit pas l'estime ; mais elle lui en donnoit d'une espèce différente de celle qu'il avoit eue jusqu'alors. Ce qui l'occupoit le plus, étoit l'envie de devinér celui qui avoit su lui plaire. M. de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avoit de plus aimable à la cour ; et le chevalier de Guise, et le maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avoient pensé à lui plaire, et qui lui rendoient encore beaucoup de soins ; de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il falloit que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, et le roi le mena dans son cabinet, pour lui dire qu'il l'avoit choisi pour conduire Madame en Espagne ; qu'il avoit cru que personne ne s'acquitteroit mieux que lui de cette commission, et que personne aussi ne feroit tant d'honneur à la France que madame de Clèves. M. de Clèves reçut l'honneur de ce choix comme il le devoit, et le regarda même comme une chose qui éloigneroit sa femme de la cour, sans qu'il parût de changement dans sa conduite : néanmoins, le temps de ce départ étoit encore trop éloigné pour être un remède à l'embarras où il se trouvoit. Il écrivit à l'heure même à madame de Clèves, pour lui apprendre ce que le roi venoit de lui dire, et il lui manda encore qu'il vouloit absolument qu'elle revînt à Paris. Elle y revint comme il l'ordonnoit, et, lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent tous deux dans une tristesse extraordinaire.

M. de Clèves lui parla comme le plus honnête homme du monde, et le plus digne de ce qu'elle avoit fait. Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il ; vous avez plus de force et plus de vertu que vous ne pensez ; ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige, je ne suis affligé que de vous

voir pour un autre des sentiments que je n'ai pu vous donner. Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle; je meurs de honte en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations; réglez ma conduite; faites que je ne voie personne : c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bon que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paroître si peu digne de vous, et que je trouve si indigne de moi. Vous avez raison, madame, répliqua-t-il; j'abuse de votre douceur et de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que, quoi que vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je né saurois vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que celui que je dois envier est le maréchal de Saint-André, le duc de Nemours, ou le chevalier de Guise. Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu, par mes réponses, de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paroîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. Non, madame, répliqua-t-il; on démêleroit bientôt que ce seroit une chose supposée; et, de plus, je ne veux me fier qu'à vous-même; c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne des bornes plus étroites que je ne pourrois vous en prescrire.

M. de Clèves ne se trompoit pas; la confiance qu'il témoignoit à sa femme, la fortifioit davantage contre M. de Nemours, et lui faisoit prendre des résolutions plus austères, qu'aucune contrainte n'auroit pu faire. Elle alla donc au Louvre et chez la reine dauphine à son ordinaire; mais elle évitoit la présence et les yeux de M. de Nemours avec tant de soin, qu'elle lui ôta

quasi toute la joie qu'il avoit de se croire aimé d'elle. Il ne voyoit rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savoit quasi si ce qu'il avoit entendu n'étoit point un songe, tant il y trouvoit peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assuroit qu'il ne s'étoit pas trompé étoit l'extrême tristesse de madame de Clèves, quelques efforts qu'elle fît pour la cacher : peut-être que des regards et des paroles obligeantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de M. de Nemours que faisoit cette conduite austère.

Un soir que M. et madame de Clèves étoient chez la reine, quelqu'un dit que le bruit couroit que le roi nommeroit encore un grand seigneur de la cour, pour aller conduire Madame en Espagne. M. de Clèves avoit les yeux sur sa femme, dans le temps qu'on ajouta que ce seroit peut-être le chevalier de Guise ou le maréchal de Saint-André. Il remarqua qu'elle n'avoit point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire que pas un des deux n'étoit celui dont elle craignoit la présence; et, voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le cabinet de la reine, où étoit le roi. Après y avoir demeuré quelque temps, il revint auprès de sa femme, et lui dit tout bas qu'il venoit d'apprendre que ce seroit M. de Nemours qui iroit avec eux en Espagne.

Le nom de M. de Nemours, et la pensée d'être exposée à le voir tous les jours pendant un long voyage, en présence de son mari, donna un tel trouble à madame de Clèves, qu'elle ne le put cacher; et voulant y donner d'autres raisons : C'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce prince. Il partagera tous les honneurs, et il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelque autre. Ce n'est pas la gloire, reprit M. de Clèves, qui vous fait appréhender que M. de Nemours ne vienne avec moi. Le chagrin que vous en avez, vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurois appris d'une autre femme, par la joie qu'elle en auroit eue. Mais ne

craignez point; ce que je viens de vous dire n'est pas véritable, et je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyois déjà que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter par sa présence l'extrême embarras où il voyoit sa femme.

M. de Nemours entra dans cet instant, et remarqua d'abord l'état où étoit madame de Clèves. Il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas qu'il n'osoit, par respect, lui demander ce qui la rendoit plus rêveuse que de coutume. La voix de M. de Nemours la fit revenir, et, le regardant sans avoir entendu ce qu'il venoit de lui dire, pleine de ses propres pensées et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : Au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. Hélas! madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop; de quoi pouvez-vous vous plaindre? Je n'ose vous parler, je n'ose même vous regarder : je ne vous approche qu'en tremblant. Par où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire? et pourquoi me faites-vous paroître que j'ai quelque part au chagrin que je vous vois? Madame de Clèves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à M. de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, et s'en revint chez elle, l'esprit plus agité qu'elle ne l'avoit jamais eu. Son mari s'aperçut aisément de l'augmentation de son embarras. Il vit qu'elle craignoit qu'il ne lui parlât de ce qui s'étoit passé. Il la suivit dans un cabinet où elle étoit entrée. Ne m'évitez point, madame, lui dit-il; je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire : je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt : j'en suis assez puni, par ce que j'ai appris. M. de Nemours étoit de tous les hommes celui que je craignois le plus. Je vois le péril où vous êtes; ayez du pouvoir sur vous, pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente

que celui que votre cœur lui préfère. M. de Clèves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, et eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et, fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque temps sans se rien dire, et se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Les préparatifs pour le mariage de Madame étoient achevés. Le duc d'Albe arriva pour l'épouser : il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvoient faire dans une pareille occasion. Le roi envoya au-devant de lui le prince de Condé, les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise et de Nemours. Ils avoient plusieurs gentilshommes, et grand nombre de pages vêtus de leurs livrées. Le roi attendit lui-même le duc d'Albe à la première porte du Louvre, avec les deux cents gentilshommes servants, et le connétable à leur tête. Lorsque ce duc fut proche du roi, il voulut lui embrasser les genoux; mais le roi l'en empêcha, et le fit marcher à son côté jusque chez la reine et chez Madame, à qui le duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son maître. Il alla ensuite chez madame Marguerite, sœur du roi, lui faire les compliments de M. de Savoie, et l'assurer qu'il arriveroit dans peu de jours. L'on fit de grandes assemblées au Louvre pour faire voir les beautés de la cour au duc d'Albe et au prince d'Orange qui l'avoit accompagné.

Madame de Clèves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelque envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son mari, qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminoit encore davantage étoit l'absence de M. de Nemours. Il étoit allé au-devant de M. de Savoie; et, après que ce prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir presque toujours auprès de lui, pour lui aider à toutes les choses qui regardoient les cérémonies de ses noces; cela fit que madame de Clèves ne rencontra pas ce prince

aussi souvent qu'elle avoit accoutumé; et elle s'en trouvoit dans quelque sorte de repos.

Le vidame de Chartres n'avoit pas oublié la conversation qu'il avoit eue avec M. de Nemours. Il lui étoit demeuré dans l'esprit que l'aventure que ce prince lui avoit contée étoit la sienne propre, et il l'observoit avec tant de soin, que peut-être auroit-il démêlé la vérité, sans que l'arrivée du duc d'Albe et celle de M. de Savoie firent un changement et une occupation dans la cour, qui l'empêchèrent de voir ce qui auroit pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle que l'on a de conter tout ce que l'on sait à ce que l'on aime, fit qu'il redit à madame de Martigues l'action extraordinaire de cette personne qui avoit avoué à son mari la passion qu'elle avoit pour un autre. Il l'assura que M. de Nemours étoit celui qui avoit inspiré cette violente passion, et il la conjura de lui aider à observer ce prince. Madame de Martigues fut bien aise d'apprendre ce que lui dit le vidame, et la curiosité qu'elle avoit toujours vue à madame la dauphine pour ce qui regardoit M. de Nemours lui donnoit encore plus d'envie de pénétrer cette aventure.

Peu de jours avant celui que l'on avoit choisi pour la cérémonie du mariage, la reine dauphine donnoit à souper au roi son beau-père et à la duchesse de Valentinois. Madame de Clèves, qui étoit occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un gentilhomme qui la venoit querir de la part de madame la dauphine : comme elle entra dans sa chambre, cette princesse lui cria de son lit où elle étoit, qu'elle l'attendoit avec une grande impatience. Je crois, madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelque autre chose, que par l'envie de me voir. Vous avez raison, répliqua la reine dauphine ; mais néanmoins vous devez m'en être obligée ; car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien aise de savoir.

Madame de Clèves se mit à genoux devant son lit, et, par bonheur pour elle, elle n'avoit pas le jour au visage. Vous savez, lui dit cette reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui causoit le changement qui paroît au duc de Nemours : je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdument amoureux et fort aimé d'une des plus belles personnes de la cour. Ces paroles, que madame de Clèves ne pouvoit s'attribuer, puisqu'elle ne croyoit pas que personne sût qu'elle aimoit ce prince, lui causèrent une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive surprendre d'un homme de l'âge de M. de Nemours, et fait comme il est. Ce n'est pas aussi, reprit madame la dauphine, ce qui vous doit étonner; mais c'est de savoir que cette femme qui aime M. de Nemours, ne lui en a jamais donné aucune marque, et que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion, a fait qu'elle l'a avouée à son mari, afin qu'il l'ôtât de la cour. Et c'est M. de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis.

Si madame de Clèves avoit eu d'abord de la douleur, par la pensée qu'elle n'avoit aucune part à cette aventure, les dernières paroles de madame la dauphine lui donnèrent du désespoir par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre, et demeura la tête penchée sur le lit, pendant que la reine continuoit de parler, si occupée de ce qu'elle disoit, qu'elle ne prenoit pas garde à cet embarras. Lorsque madame de Clèves fut un peu remise : Cette histoire ne me paroît guère vraisemblable. madame, répondit-elle, et je voudrois bien savoir qui vous l'a contée. C'est madame de Martigues, répliqua madame la dauphine, qui l'a apprise du vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux; il la lui a confiée comme un secret, et il la sait du duc de Nemours lui-même : il est vrai que le duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame, et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé; mais le vidame de Chartres n'en doute point.

Comme la reine dauphine achevoit ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Clèves étoit tournée d'une sorte qui l'empêchoit de voir qui c'étoit; mais elle n'en douta pas, lorsque madame la dauphine se récria avec un air de gaieté et de surprise : Le voilà lui-même, et je veux lui demander ce qui en est. Madame de Clèves connut bien que c'étoit le duc de Nemours, comme ce l'étoit en effet. Sans se tourner de son côté, elle s'avança avec précipitation vers madame la dauphine, et lui dit tout bas qu'il falloit bien se garder de lui parler de cette aventure; qu'il l'avoit confiée au vidame de Chartres, et que ce seroit une chose capable de les brouiller. Madame la dauphine lui répondit en riant qu'elle était trop prudente, et se retourna vers M. de Nemours. Il étoit paré pour l'assemblée du soir; et prenant la parole avec cette grâce qui lui étoit si naturelle : Je crois, madame, lui dit-il, que je puis penser, sans témérité, que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, et que madame de Clèves s'y oppose. Il est vrai, répondit madame la dauphine; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable, et si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux et aimé d'une femme de la cour qui vous cache sa passion avec soin, et qui l'a avouée à son mari.

Le trouble et l'embarras de madame de Clèves étoient au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, et, si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'auroit trouvée agréable; mais M. de Nemours étoit encore plus embarrassé, s'il est possible. Le discours de madame la dauphine, dont il avoit eu lieu de croire qu'il n'étoit pas haï, en présence de madame de Clèves, qui étoit la personne de la cour en qui elle avoit le plus de confiance, et qui en avoit aussi le plus en elle, lui donnoit une si grande confusion de pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyoit madame de Clèves, par sa faute, et la pensée du juste sujet qu'il lui donnoit de le haïr, lui

causèrent un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la dauphine, voyant à quel point il étoit interdit : Regardez-le, regardez-le, dit-elle à madame de Clèves, et jugez si cette aventure n'est pas la sienne.

Cependant M. de Nemours, revenant de son premier trouble, et voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit et de son visage. J'avoue, madame, dit-il, que l'on ne peut être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avois confiée. Je pourrois m'en venger, continua-t-il en souriant avec un air tranquille, qui ôta quasi à madame la dauphine les soupçons qu'elle venoit d'avoir. Il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance; mais je ne sais, madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure : le vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir; mais, pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, madame, que vous puissiez me la donner. Ce prince fut bien aise de dire quelque chose à madame la dauphine qui eût du rapport à ce qu'il lui avoit fait paroître en d'autres temps, afin de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avoit pu avoir. Elle crut aussi bien entendre ce qu'il disoit; mais, sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de son embarras. J'ai été troublé, madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourroit faire, d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime : je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre. Le trouvez-vous si à plaindre, répliqua madame la dauphine, puisqu'il est aimé? Croyez-vous qu'il le soit, madame, reprit-il, et qu'une personne qui auroit une véritable passion pût la découvrir à son mari? Cette personne

ne connoit pas sans doute l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnoissance de l'attachement qu'on a pour elle. Mon ami ne peut se flatter d'aucune espérance; mais, tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, et il ne changeroit pas son état contre celui du plus heureux amant du monde. Votre ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit madame la dauphine, et je commence à croire que ce n'est pas de vous dont vous parlez. Il ne s'en faut guère, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de madame de Clèves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable. Je ne crois pas, en effet, qu'elle le puisse être, reprit madame de Clèves, qui n'avoit point encore parlé; et, quand il seroit possible qu'elle le fût, par où l'auroit-on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme, capable d'une chose si extraordinaire, eût la foiblesse de la raconter; apparemment son mari ne l'auroit pas racontée non plus, ou ce seroit un mari bien indigne du procédé que l'on auroit eu avec lui. M. de Nemours, qui vit les soupçons de madame de Clèves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer; il savoit que c'étoit le plus redoutable rival qu'il eût à détruire. La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être plus qu'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari.

Madame de Clèves étoit à la dernière épreuve de sa force et de son courage, et, ne pouvant plus soutenir la conversation, elle alloit dire qu'elle se trouvoit mal, lorsque, par bonheur pour elle, la duchesse de Valentinois entra; elle dit à madame la dauphine que le roi alloit arriver. Cette reine passa dans son cabinet pour s'habiller. M. de Nemours s'approcha de madame de Clèves, comme elle la vouloit suivre. Je donnerois ma vie, madame, lui dit-il, pour vous parler un moment; mais de tout ce que j'aurois d'important à vous dire, rien ne me le paroît davantage que de vous supplier de croire que, si j'ai dit quelque chose où madame la dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons

qui ne la regardent pas. Madame de Clèves ne fit pas semblant d'entendre M. de Nemours; elle le quitta sans le regarder et se mit à suivre le roi qui venoit d'entrer. Comme il y avoit beaucoup de monde, elle s'embarrassa dans sa robe, et fit un faux pas : elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avoit pas la force de demeurer; et, feignant de ne pouvoir se soutenir, elle s'en alla chez elle.

M. de Clèves vint au Louvre, et fut étonné de n'y pas trouver sa femme : on lui dit l'accident qui lui étoit arrivé. Il s'en retourna à l'heure même pour apprendre de ses nouvelles; il la trouva au lit, et il sut que son mal n'étoit pas considérable. Quand il eut été quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut qu'elle étoit dans une tristesse si excessive, qu'il en fut surpris. Qu'avez-vous, madame, lui dit-il? Il me paroît que vous avez quelque autre douleur que celle dont vous vous plaignez? J'ai la plus sensible affliction que je pouvois jamais avoir, répondit-elle : quel usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou, pour mieux dire, folle que j'ai eue en vous? Ne méritois-je pas le secret? et, quand je ne l'aurois pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageoit-il pas? Falloit-il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence; les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvoient l'être. Cette aventure est sue, et on me la vient de conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. Que me dites-vous, madame, lui répondit-il? Vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi, et vous m'apprenez que la chose est sue? Je ne me justifie pas de l'avoir redite; vous ne le sauriez croire, et il faut, sans doute, que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelque autre. Ah! monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne; il n'y a point une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir

fait inventer; on ne l'a jamais imaginée, et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la dauphine vient de me conter toute cette aventure; elle l'a sue par le vidame de Chartres, qui la sait de M. de Nemours. M. de Nemours! s'écria M. de Clèves, avec une action qui marquoit du transport et du désespoir : Quoi ! M. de Nemours sait que vous l'aimez, et que je le sais! Vous voulez toujours choisir M. de Nemours plutôt qu'un autre, répliqua-t-elle : je vous ai dit que je ne vous répondrois jamais sur vos soupçons. J'ignore si M. de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure, et celle que vous lui avez donnée; mais il l'a contée au vidame de Chartres, et lui a dit qu'il la savoit d'un de ses amis, qui ne lui avoit pas nommé la personne. Il faut que cet ami de M. de Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit M. de Clèves, et voudroit-on éclaircir ses soupçons, au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiteroit de se cacher à soi-même? Songez plutôt, madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, et vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle, et n'ayez point la dureté de m'accuser d'une faute que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner, et, puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable d'en parler à quelque autre?

L'aveu que madame de Clèves avoit fait à son mari étoit une si grande marque de sa sincérité, et elle nioit si fortement de s'être confiée à personne, que M. de Clèves ne savoit que penser : d'un autre côté, il étoit assuré de n'avoir rien redit; c'étoit une chose que l'on ne pouvoit avoir devinée; elle étoit sue : ainsi il falloit que ce fût par l'un des deux; mais ce qui lui causoit une douleur violente étoit de savoir que ce secret étoit entre les

mains de quelqu'un, et qu'apparemment il seroit bientôt divulgué.

Madame de Clèves pensoit à peu près les mêmes choses; elle trouvoit également impossible que son mari eût parlé, et qu'il n'eût pas parlé; ce qu'avoit dit M. de Nemours, que la curiosité pouvoit faire faire des imprudences à un mari, lui paroissoit se rapporter si juste à l'état de M. de Clèves, qu'elle ne pouvoit croire que ce fût une chose que le hasard eût fait dire; et cette vraisemblance la déterminoit à croire que M. de Clèves avoit abusé de la confiance qu'elle avoit en lui. Ils étoient si occupés l'un et l'autre de leurs pensées, qu'ils furent longtemps sans parler, et ils ne sortirent de ce silence que pour redire les mêmes choses qu'ils avoient déjà dites plusieurs fois, et demeurèrent le cœur et l'esprit plus éloignés et plus altérés qu'ils ne les avoient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. M. de Clèves avoit épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adoroit touchée de passion pour un autre. Il ne lui restoit plus de courage; il croyoit même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étoient si vivement blessés. Il ne savoit plus que penser de sa femme; il ne voyoit plus quelle conduite il lui devoit faire prendre, ni comment il se devoit conduire lui-même, et il ne trouvoit, de tous côtés, que des précipices et des abîmes. Enfin, après une agitation et une incertitude très-longues, voyant qu'il devoit bientôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons ou la connoissance de son malheureux état. Il alla trouver madame de Clèves, et lui dit qu'il ne s'agissoit pas de démêler entre eux qui avoit manqué au secret; mais qu'il s'agissoit de faire voir que l'histoire que l'on avoit contée étoit une fable où elle n'avoit aucune part; qu'il dépendoit d'elle de le persuader à M. de Nemours et aux autres; qu'elle n'avoit qu'à agir avec lui, avec la sévérité et la froideur qu'elle devoit avoir pour un homme qui lui témoignoit de l'amour; que, par ce pro-

cédé, elle lui ôteroit aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui; qu'ainsi, il ne falloit point s'affliger de tout ce qu'il auroit pu penser, parce que, si, dans la suite, elle ne faisoit paroître aucune foiblesse, toutes ses pensées se détruiroient aisément, et que, surtout, il falloit qu'elle allât au Louvre et aux assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles, M. de Clèves quitta sa femme sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit, et la colère où elle étoit contre M. de Nemours lui fit croire qu'elle trouveroit aussi beaucoup de facilité à l'exécuter; mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, et d'y paroître avec un visage tranquille et un esprit libre: néanmoins, comme elle devoit porter la robe de madame la dauphine, et que c'étoit une chose où elle avoit été préférée à plusieurs autres princesses, il n'y avoit pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit et sans en faire chercher des raisons. Elle résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, et pour s'abandonner à tous les sentiments dont elle étoit agitée. Elle s'enferma seule dans son cabinet: de tous ses maux, celui qui se présentoit à elle avec le plus de violence étoit d'avoir sujet de se plaindre de M. de Nemours, et de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvoit douter qu'il n'eût conté cette aventure au vidame de Chartres; il l'avoit avoué, et elle ne pouvoit douter aussi, par la manière dont il avoit parlé, qu'il ne sût que l'aventure la regardoit. Comment excuser une si grande imprudence, et qu'étoit devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur même incertain a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il étoit aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvoit dire: je n'ai pas avoué que c'étoit lui que j'aimois; il l'a soupçonné, et il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en auroit usé de la même

sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme, que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devoit faire ma félicité. Je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai ne l'ignore plus; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie! Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes; mais quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentoit bien qu'elle auroit eu la force de les supporter, si elle avoit été satisfaite de M. de Nemours.

Ce prince n'étoit pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avoit eue d'avoir parlé au vidame de Chartres, et les cruelles suites de cette imprudence lui donnoient un déplaisir mortel. Il ne pouvoit se représenter, sans être accablé, l'embarras, le trouble et l'affliction où il avoit vu madame de Clèves. Il étoit inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure, qui, bien que galantes par elles-mêmes, lui paroissoient, dans ce moment, grossières ou peu polies, puisque elles avoient fait entendre à madame de Clèves qu'il n'ignoroit pas qu'elle étoit cette femme qui avoit une passion violente, et qu'il étoit celui pour qui elle l'avoit. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvoit qu'il la devoit craindre plutôt que de la désirer. Qu'aurois-je à lui dire? s'écrioit-il. Irois-je encore lui montrer ce que je ne lui ai déjà que trop fait connoître? Lui ferai-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimois? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui paroître un homme devenu hardi par des espérances? Puis-je penser seulement à l'approcher, et oserois-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue? Par où pourrois-je me justifier? Je n'ai point d'excuse; je suis indigne d'être regardé de madame de Clèves, et

je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné, par ma faute, de meilleurs moyens pour se défendre contre moi que tous ceux qu'elle cherchoit, et qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds, par mon imprudence, le bonheur et la gloire d'être aimé de la plus aimable et de la plus estimable personne du monde ; mais, si j'avois perdu ce bonheur, sans qu'elle en eût souffert, et sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me seroit une consolation ; et je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait que celui que je me suis fait auprès d'elle.

M. de Nemours fut long-temps à s'affliger et à penser les mêmes choses. L'envie de parler à madame de Clèves lui venoit toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens ; il pensa à lui écrire ; mais enfin, il trouva qu'après la faute qu'il avoit faite, et de l'humeur dont elle étoit, le mieux qu'il pût faire étoit de lui témoigner un profond respect par son affliction et par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osoit se présenter devant elle, et d'attendre ce que le temps, le hasard et l'inclination qu'elle avoit pour lui, pourroient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avoit faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de Madame, qui se faisoient le lendemain, et le mariage qui se faisoit le jour suivant, occupoient tellement toute la cour, que madame de Clèves et M. de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble. Madame ne parla même qu'en passant à madame de Clèves, de la conversation qu'elles avoient eue avec M. de Nemours, et M. de Clèves affecta de ne plus parler à sa femme de tout ce qui s'étoit passé : de sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avoit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre, et, après le festin et le bal, toute la maison royale alla coucher à l'évêché, comme c'étoit la coutume. Le matin, le duc d'Albe, qui n'étoit jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or, mêlé de couleur de

feu, de jaune et de noir, tout couvert de pierreries, et il avoit une couronne fermée sur la tête. Le prince d'Orange, habillé magnifiquement avec ses livrées, et tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le duc d'Albe à l'hôtel de Villeroi, où il étoit logé, et partirent, marchant quatre à quatre, pour venir à l'évêché. Sitôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'église : le roi menoit Madame, qui avoit aussi une couronne fermée, et sa robe portée par mesdemoiselles de Montpensier et de Longueville; la reine marchoit ensuite, mais sans couronne. Après elle, venoit la reine dauphine, Madame, sœur du roi, madame de Lorraine, et la reine de Navarre, leurs robes portées par des princesses. Les reines et les princesses avoient toutes leurs filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étoient vêtues; en sorte que l'on connoissoit à qui étoient les filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaud qui étoit préparé dans l'église, et l'on fit la cérémonie des mariages. On retourna ensuite dîner à l'évêché; et, sur les cinq heures, on en partit pour aller au palais, où se faisoit le festin, et où le parlement, les cours souveraines et la maison de ville étoient priés d'assister. Le roi, les reines, les princes et princesses mangèrent sur la table de marbre dans la grande salle du palais, le duc d'Albe assis auprès de la nouvelle reine d'Espagne. Au-dessous des degrés de la table de marbre, et à la main droite du roi, étoit une table pour les ambassadeurs, les archevêques et les chevaliers de l'ordre; et, de l'autre côté, une table pour messieurs du parlement.

Le duc de Guise, vêtu d'une robe de drap d'or frisé, servoit au roi de grand maître; M. le prince de Condé, de panetier; et le duc de Nemours, d'échanson. Après que les tables furent levées, le bal commença; il fut interrompu par des ballets et des machines extraordinaires : on le reprit ensuite; et enfin, après minuit, le roi et toute la cour s'en retournèrent au Louvre. Quelque triste que fût madame de Clèves, elle ne laissa pas de paroître aux yeux de tout le monde, et surtout aux yeux de

M. de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens; mais il lui fit voir tant de tristesse et une crainte si respectueuse de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivants, et cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de madame de Clèves.

Enfin, le jour du tournoi arriva. Les reines se rendirent dans les galeries et sur les échafauds qui leur avoient été destinés. Les quatre tenants parurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux et de livrées, qui faisoient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Le roi n'avoit point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portoit toujours à cause de madame de Valentinois qui étoit veuve. M. de Ferrare et toute sa suite avoient du jaune et du rouge; M. de Guise parut avec de l'incarnat et du blanc : on ne savoit d'abord par quelle raison il avoit ces couleurs; mais on se souvint que c'étoient celles d'une belle personne qu'il avoit aimée pendant qu'elle étoit fille, et qu'il aimoit encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paroitre; M. de Nemours avoit du jaune et du noir; on en chercha inutilement la raison. Madame de Clèves n'eut pas de peine à la deviner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimoit le jaune, et qu'elle étoit fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvoit mettre. Ce prince crut pouvoir paroitre avec cette couleur, sans indiscrétion, puisque, madame de Clèves n'en mettant point, on ne pouvoit soupçonner que ce fût la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse que les quatre tenants en firent paroitre. Quoique le roi fût le meilleur homme de cheval de son royaume, on ne savoit à qui donner l'avantage. M. de Nemours avoit un agrément dans toutes ses actions, qui pouvoit faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que madame de Clèves. Sitôt qu'elle le vit paroître au bout de la lice,

elle sentit une émotion extraordinaire ; et, à toutes les courses de ce prince, elle avoit de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avoit heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout étoit presque fini, et que l'on étoit près de se retirer, le malheur de l'État fit que le roi voulut encore rompre une lance. Il manda au comte de Montgomery, qui étoit extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice. Le comte supplia le roi de l'en dispenser, et allégua toutes les excuses dont il put s'aviser ; mais le roi, quasi en colère, lui fit dire qu'il le vouloit absolument. La reine manda au roi qu'elle le conjuroit de ne plus courir ; qu'il avoit si bien fait, qu'il devoit être content, et qu'elle le supplioit de revenir auprès d'elle. Il répondit que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il alloit courir encore, et entra dans la barrière. Elle lui renvoya M. de Savoie, pour le prier une seconde fois de revenir ; mais tout fut inutile. Il courut ; les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte de Montgomery lui donna dans l'œil, et y demeura. Ce prince tomba du coup. Ses écuyers et M. de Montmorency, qui étoit un des maréchaux de camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé ; mais le roi ne s'étonna point. Il dit que c'étoit peu de chose, et qu'il pardonnoit au comte de Montgomery. On peut juger quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Sitôt que l'on eut porté le roi dans son lit, et que les chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouvèrent très-considérable. M. le connétable se souvint, dans ce moment, de la prédiction que l'on avoit faite au roi, qu'il seroit tué dans un combat singulier ; et il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le roi d'Espagne, qui étoit alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son médecin, qui étoit un homme d'une grande réputation ; mais il jugea le roi sans espérance.

Une cour aussi partagée et aussi remplie d'intérêts opposés, n'étoit pas dans une médiocre agitation, à la veille d'un si grand

événement; néanmoins, tous les mouvements étoient cachés, et l'on ne paroissoit occupé que de l'unique inquiétude de la santé du roi. Les reines, les princes et les princesses ne sortoient presque point de son antichambre.

Madame de Clèves, sachant qu'elle étoit obligée d'y être, qu'elle y verroit M. de Nemours, qu'elle ne pourroit cacher à son mari l'embarras que lui causoit cette vue, connoissant aussi que la seule présence de ce prince le justifioit à ses yeux, et détruisoit toutes ses résolutions, prit le parti de feindre d'être malade. La cour étoit trop occupée pour avoir de l'attention à sa conduite, et pour démêler si son mal étoit faux ou véritable. Son mari seul pouvoit en connoître la vérité; mais elle n'étoit pas fâchée qu'il la connût : ainsi elle demeura chez elle peu occupée du grand changement qui se préparoit; et, remplie de ses propres pensées, elle avoit toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde étoit chez le roi. M. de Clèves venoit à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservoit avec elle le même procédé qu'il avoit toujours eu, hors que, quand ils étoient seuls, il y avoit quelque chose d'un peu plus froid et de moins libre. Il ne lui avoit point reparlé de tout ce qui s'étoit passé; et elle n'avoit pas eu la force, et n'avoit pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

M. de Nemours, qui s'étoit attendu à trouver quelques moments à parler à madame de Clèves, fut bien surpris et bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du roi se trouva si considérable, que le septième jour il fut désespéré des médecins. Il reçut la certitude de sa mort avec une fermeté extraordinaire, et d'autant plus admirable, qu'il perdoit la vie par un accident si malheureux, qu'il mouroit à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses peuples, et aimé d'une maîtresse qu'il aimoit éperdument. La veille de sa mort, il fit faire le mariage de Madame, sa sœur, avec M. de Savoie, sans cérémonie. L'on peut juger en quel état étoit la duchesse de Valentinois. La

reine ne permit point qu'elle vît le roi, et lui envoya demander les cachets de ce prince et les pierreries de la couronne qu'elle avoit en garde. Cette duchesse s'enquit si le roi étoit mort; et, comme on lui eût répondu que non : Je n'ai donc point encore de maître, répondit-elle, et personne ne peut m'obliger à rendre ce que sa confiance m'a mis entre les mains. Sitôt qu'il fut expiré au château des Tournelles, le duc de Ferrare, le duc de Guise et le duc de Nemours conduisirent au Louvre la reine mère, le roi et la reine sa femme. M. de Nemours menoit la reine mère. Comme ils commençoient à marcher, elle se recula de quelques pas, et dit à la reine, sa belle-fille, que c'étoit à elle à passer la première; mais il fut aisé de voir qu'il y avoit plus d'aigreur que de bienséance dans ce compliment.

QUATRIÈME PARTIE

Le cardinal de Lorraine s'étoit rendu maître absolu de l'esprit de la reine mère; le vidame de Chartres n'avoit plus aucune part dans ses bonnes grâces, et l'amour qu'il avoit pour madame de Martigues et pour la liberté l'avoit même empêché de sentir cette perte autant qu'elle méritoit d'être sentie. Ce cardinal, pendant les dix jours de la maladie du roi, avoit eu le loisir de former ses desseins, et de faire prendre à la reine des résolutions conformes à ce qu'il avoit projeté ; de sorte que, sitôt que le roi fut mort, la reine ordonna au connétable de demeurer aux Tournelles, auprès du corps du feu roi, pour faire les cérémonies ordinaires. Cette commission l'éloignoit de tout, et lui ôtoit la liberté d'agir. Il envoya un courrier au roi de Navarre pour le faire venir en diligence, afin de s'opposer ensemble à la grande élévation où il voyoit que MM. de Guise alloient parvenir. On donna le commandement des armées au duc de Guise, et les finances au cardinal de Lorraine. La duchesse de Valentinois fut chassée de la cour ; on fit revenir le cardinal de Tournon, ennemi déclaré du connétable, et le chancelier Olivier, ennemi déclaré de la duchesse de Valentinois : enfin, la cour changea entièrement de face. Le duc de Guise prit le même rang que les princes du sang à porter le manteau du roi aux cérémonies des funé-

railles : lui et ses frères furent entièrement les maîtres, non-seulement par le crédit du cardinal sur l'esprit de la reine, mais parce que cette princesse crut qu'elle pourroit les éloigner, s'ils lui donnoient de l'ombrage, et qu'elle ne pourroit éloigner le connétable, qui étoit appuyé des princes du sang.

Lorsque les cérémonies du deuil furent achevées, le connétable vint au Louvre, et fut reçu du roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier; mais le roi appela MM. de Guise, et lui dit, devant eux, qu'il lui conseilloit de se reposer; que les finances et le commandement des armées étoient donnés; et que, lorsqu'il auroit besoin de ses conseils, il l'appelleroit auprès de sa personne. Il fut reçu de la reine mère encore plus froidement que du roi, et elle lui fit même des reproches de ce qu'il avoit dit au feu roi que ses enfants ne lui ressembloient point. Le roi de Navarre arriva, et ne fut pas mieux reçu. Le prince de Condé, moins endurant que son frère, se plaignit hautement : ses plaintes furent inutiles; on l'éloigna de la cour, sous le prétexte de l'envoyer en Flandre signer la ratification de la paix. On fit voir au roi de Navarre une fausse lettre du roi d'Espagne, qui l'accusoit de faire des entreprises sur ses places; on lui fit craindre pour ses terres; enfin, on lui inspira le dessein de s'en aller en Béarn. La reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de madame Élisabeth, et l'obligea même à partir avant cette princesse; et ainsi il ne demeura personne à la cour qui pût balancer le pouvoir de la maison de Guise.

Quoique ce fût une chose fâcheuse pour M. de Clèves de ne pas conduire madame Élisabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre par la grandeur de celui qu'on lui préféroit; mais il regrettoit moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'étoit une chose qui éloignoit sa femme de la cour, sans qu'il parût qu'il eût dessein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du roi, on résolut d'aller à Reims

pour le sacre. Sitôt qu'on parla de ce voyage, madame de Clèves, qui avoit toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la cour, et qu'elle s'en allât à Coulommiers prendre l'air et songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne vouloit point pénétrer si c'étoit la raison de sa santé qui l'obligeoit à ne pas faire le voyage; mais qu'il consentoit qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avoit déjà résolue : quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyoit bien que la prudence ne vouloit pas qu'il l'exposât plus longtemps à la vue d'un homme qu'elle aimoit.

M. de Nemours sut bientôt que madame de Clèves ne devoit pas suivre la cour; il ne put se résoudre à partir sans la voir, et, la veille du départ, il alla chez elle aussi tard que la bienséance le pouvoit permettre, afin de la trouver seule. La fortune favorisa son intention. Comme il entroit dans la cour, il trouva madame de Nevers et madame de Martigues qui en sortoient, et qui lui dirent qu'elles l'avoient laissée seule. Il monta avec une agitation et un trouble qui ne se peuvent comparer qu'à ceux qu'eut madame de Clèves, quand on lui dit que M. de Nemours venoit pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de sa passion, l'appréhension de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvoit donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de la lui cacher, toutes ces choses se présentèrent, en un moment, à son esprit, et lui firent un si grand embarras, qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitoit peut-être le plus. Elle envoya une de ses femmes à M. de Nemours, qui étoit dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venoit de se trouver mal, et qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui vouloit faire. Quelle douleur pour ce prince de ne pas voir madame de Clèves, et de ne la pas voir, parce qu'elle ne vouloit pas qu'il la vît! Il s'en alloit le lendemain; il n'avoit plus rien à

espérer du hasard; il ne lui avoit rien dit depuis cette conversation de chez madame la dauphine, et il avoit lieu de croire que la faute d'avoir parlé au vidame avoit détruit toutes ses espérances; enfin, il s'en alloit avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Sitôt que madame de Clèves fut un peu remise du trouble que lui avoit donné la pensée de la visite de ce prince, toutes les raisons qui la lui avoient fait refuser disparurent; elle trouva même qu'elle avoit fait une faute; et, si elle eût osé, ou qu'il eût encore été assez à temps, elle l'auroit fait rappeler.

Mesdames de Nevers et de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la reine dauphine. M. de Clèves y étoit. Cette princesse leur demanda d'où elles venoient; elles lui dirent qu'elles venoient de chez madame de Clèves, où elles avoient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, et qu'elles n'y avoient laissé que M. de Nemours. Ces paroles qu'elles croyoient indifférentes, ne l'étoient pas pour M. de Clèves. Quoiqu'il dût bien s'imaginer que M. de Nemours pouvoit trouver souvent des occasions de parler à sa femme, néanmoins, la pensée qu'il étoit chez elle, qu'il y étoit seul, et qu'il lui pouvoit parler de son amour, lui parut, dans ce moment, une chose si nouvelle et si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la reine; il s'en revint, ne sachant pas même pourquoi il revenoit, et s'il avoit dessein d'aller interrompre M. de Nemours. Sitôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verroit rien qui lui pût faire juger si ce prince y étoit encore : il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y étoit plus, et il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvoit y avoir demeuré longtemps. Il s'imagina que ce n'étoit peut-être pas M. de Nemours, dont il devoit être jaloux : et, quoiqu'il n'en doutât point, il cherchoit à en douter; mais tant de choses l'en auroient persuadé, qu'il ne demeuroit pas long-

temps dans cette incertitude qu'il désiroit. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme; et, après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avoit fait, et qui elle avoit vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommoit point M. de Nemours, il lui demanda, en tremblant, si c'étoit tout ce qu'elle avoit vu, afin de lui donner lieu de nommer ce prince, et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une finesse. Comme elle ne l'avoit point vu, elle ne le lui nomma point, et M. de Clèves reprenant la parole avec un ton qui marquoit son affliction : Et M. de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle; je me trouvois mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit M. de Clèves, puisque vous avez vu tout le monde; pourquoi des distinctions pour M. de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? Pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? Pourquoi lui faites-vous connoître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence. Je ne croyois pas, reprit madame de Clèves, quelque soupçon que vous ayez sur M. de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. Je vous en fais pourtant, madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés : Pourquoi ne pas le voir, s'il ne vous a rien dit? Mais, madame, il vous a parlé; si son silence seul vous avoit témoigné sa passion, elle n'auroit pas fait en vous une si grande impression; vous n'avez pu me dire la vérité tout entière, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de

continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre! cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours; il sait que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui! Il faut que j'aie perdu la raison pour avoir cru qu'il fût possible. Je ne sais, reprit tristement madame de Clèves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien; mais je ne sais si je ne me suis pas trompée d'avoir cru que vous me feriez justice? N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Clèves, vous vous êtes trompée; vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendois de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison? Vous aviez donc oublié que je vous aimois éperdument, et que j'étois votre mari? L'un des deux porte aux extrémités : que ne peuvent point les deux ensemble? Eh! que ne font-ils point aussi! continua-t-il, je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paroissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais; je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin, il n'y a plus en moi de calme ni de raison. Je ne sais comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Coulommiers, et depuis le jour que vous apprites de madame la dauphine que l'on savoit votre aventure. Je ne saurois démêler par où elle a été sue, ni ce qui se passa entre M. de Nemours et vous sur ce sujet : vous ne me l'expliquerez jamais, et je ne vous demande point de me l'expliquer : je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.

M. de Clèves sortit de chez sa femme, après ces paroles, et partit le lendemain sans la voir; mais il lui écrivit une lettre

pleine d'affliction, d'honnêteté et de douceur; elle lui fit une réponse si touchante et si remplie d'assurances de sa conduite passée, et de celle qu'elle auroit à l'avenir, que, comme ses assurances étoient fondées sur la vérité, et que c'étoit en effet ses sentiments, cette lettre fit de l'impression sur M. de Clèves, et lui donna quelque calme; joint que M. de Nemours allant trouver le roi, aussi bien que lui, il avoit le repos de savoir qu'il ne seroit pas au même lieu que madame de Clèves. Toutes les fois que cette princesse parloit à son mari, la passion qu'il lui témoignoit, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avoit pour lui, et ce qu'elle lui devoit, faisoient des impressions sur son cœur qui affoiblissoient l'idée de M. de Nemours; mais ce n'étoit que pour quelque temps; et cette idée revenoit bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce prince, elle ne sentit quasi pas son absence; ensuite elle lui parut cruelle : depuis qu'elle l'aimoit, il ne s'étoit point passé de jour qu'elle n'eût craint ou espéré de le rencontrer; et elle trouva une grande peine à penser qu'il n'étoit plus au pouvoir du hasard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Coulommiers, et, en y allant, elle eut soin d'y faire porter de grands tableaux qu'elle avoit fait copier sur des originaux qu'avoit fait faire madame de Valentinois pour sa belle maison d'Anet. Toutes les actions remarquables qui s'étoient passées sous le règne du roi, étoient dans ces tableaux. Il y avoit entre autres le siége de Metz, et tous ceux qui s'y étoient distingués étoient peints fort ressemblants. M. de Nemours étoit de ce nombre, et c'étoit peut-être ce qui avoit donné envie à madame de Clèves d'avoir ces tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avoit pu partir avec la cour, lui promit d'aller passer quelques jours à Coulommiers. La faveur de la reine qu'elles partageoient ne leur avoit point donné d'envie, ni d'éloignement l'une de l'autre : elles étoient amies, sans

néanmoins se confier leurs sentiments. Madame de Clèves savoit que madame de Martigues aimoit le vidame; mais madame de Martigues ne savoit pas que madame de Clèves aimât M. de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de nièce du vidame rendoit madame de Clèves plus chère à madame de Martigues, et madame de Clèves l'aimoit aussi comme une personne qui avoit une passion aussi bien qu'elle, et qui l'avoit pour l'ami intime de son amant.

Madame de Martigues vint à Coulommiers, comme elle l'avoit promis à madame de Clèves; elle la trouva dans une vie fort solitaire. Cette princesse avoit même cherché le moyen d'être dans une solitude entière, et de passer les soirs dans les jardins, sans être accompagnée de ses domestiques : elle venoit dans ce pavillon où M. de Nemours l'avoit écoutée; elle entroit dans le cabinet qui étoit ouvert sur le jardin. Ses femmes et ses domestiques demeuroient dans l'autre cabinet, ou sous le pavillon, et ne venoient point à elle qu'elle ne les appelât. Madame de Martigues n'avoit jamais vu Coulommiers; elle fut surprise de toutes les beautés qu'elle y trouva, et surtout de l'agrément de ce pavillon : madame de Clèves et elle y passoient tous les soirs. La liberté de se trouver seules, la nuit, dans le plus beau lieu du monde, ne laissoit pas finir la conversation entre deux jeunes personnes qui avoient des passions violentes dans le cœur; et, quoiqu'elles ne s'en fissent point de confidence, elles trouvoient un grand plaisir à se parler. Madame de Martigues auroit eu de la peine à quitter Coulommiers, si, en le quittant, elle n'eût dû aller dans un lieu où étoit le vidame. Elle partit pour aller à Chambord, où la cour étoit alors.

Le sacre avoit été fait à Reims par le cardinal de Lorraine, et l'on devoit passer le reste de l'été dans le château de Chambord, qui étoit nouvellement bâti. La reine témoigna une grande joie de revoir madame de Martigues; et, après lui en avoir donné plusieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de madame

de Clèves, et de ce qu'elle faisoit à la campagne. M. de Nemours et M. de Clèves étoient alors chez cette reine. Madame de Martigues, qui avoit trouvé Coulommiers admirable, en conta toutes les beautés, et elle s'étendit extrêmement sur la description de ce pavillon de la forêt, et sur le plaisir qu'avoit madame de Clèves de s'y promener seule une partie de la nuit. M. de Nemours, qui connoissoit assez le lieu pour entendre ce qu'en disoit madame de Martigues, pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'il y pût voir madame de Clèves, sans être vu que d'elle. Il fit quelques questions à madame de Martigues, pour s'en éclaircir encore; et M. de Clèves, qui l'avoit toujours regardé pendant que madame de Martigues avoit parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passoit dans l'esprit. Les questions que fit ce prince le confirmèrent encore dans cette pensée : en sorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Ce dessein entra si fortement dans l'esprit de M. de Nemours, qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin, il demanda congé au roi pour aller à Paris, sur quelque prétexte qu'il inventa.

M. de Clèves ne douta point du sujet de ce voyage; mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, et de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que M. de Nemours, et de venir lui-même, caché, découvrir quel succès auroit ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, et que M. de Nemours, en étant averti, ne prît d'autres mesures, il résolut de se fier à un gentilhomme qui étoit à lui, dont il connoissoit la fidélité et l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvoit. Il lui dit quelle avoit été jusqu'alors la vertu de madame de Clèves, et lui ordonna de partir sur les pas de M. de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'iroit point à Coulommiers, et s'il n'entreroit point la nuit dans le jardin.

Le gentilhomme, qui étoit très-capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit M. de Nemours jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulommiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'étoit pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le village, et alla dans la forêt à l'endroit par où il jugeoit que M. de Nemours pouvoit passer; il ne se trompa point dans tout ce qu'il avoit pensé. Sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et, quoiqu'il fit obscur, il reconnut aisément M. de Nemours. Il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendoit personne, et pour choisir le lieu par où il pourroit passer le plus aisément. Les palissades étoient fort hautes, et il y en avoit encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il étoit assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où étoit madame de Clèves; il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étoient ouvertes; et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servoient de porte, pour voir ce que faisoit madame de Clèves. Il vit qu'elle étoit seule; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisoit chaud, et elle n'avoit rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle étoit sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avoit plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étoient les mêmes couleurs qu'il avoit portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisoit des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avoit portée quelque temps, et qu'il avoit donnée à sa sœur, à qui M. de Clèves l'avoit prise sans faire semblant de la reconnoître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eût

achevé son ouvrage, avec une grâce et une douceur qui répandoient sur son visage les sentiments qu'elle avoit dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siége de Metz, où étoit le portrait de M. de Nemours; elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adoroit; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyoit; et la voir tout occupée de choses qui avoient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachoit, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Ce prince étoit aussi tellement hors de lui-même, qu'il demeuroit immobile à regarder madame de Clèves, sans songer que les moments lui étoient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devoit attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin; il crut qu'il le pourroit faire avec plus de sûreté, parce qu'elle seroit plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demeuroit dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point! Quelle crainte de lui déplaire! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avoit tant de douceur, et de le voir devenir plein de sévérité et de colère!

Il trouva qu'il y avoit eu de la folie, non pas à venir voir madame de Clèves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avoit point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avoit encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devoit pas prétendre qu'elle le voulût écouter, et qu'elle auroit une juste colère du péril où il l'exposoit par les accidents qui pouvoient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le

désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avoit s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Madame de Clèves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnoit assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnoître; et, sans balancer, ni se retourner du côté où il étoit, elle entra dans le lieu où étoient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvoit mal; et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, et pour donner le temps à M. de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'étoit trompée, et que c'étoit un effet de son imagination d'avoir cru voir M. de Nemours. Elle savoit qu'il étoit à Chambord; elle ne trouvoit nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse; elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet, et d'aller voir dans le jardin s'il y avoit quelqu'un. Peut-être souhaitoit-elle, autant qu'elle le craignoit, d'y trouver M. de Nemours; mais, enfin, la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentiments, et elle trouva qu'il valoit mieux demeurer dans le doute où elle étoit, que de prendre le hasard de s'en éclaircir. Elle fut longtemps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensoit que ce prince étoit peut-être si proche, et il étoit quasi jour quand elle revint au château.

M. de Nemours étoit demeuré dans le jardin, tant qu'il avoit vu de la lumière; il n'avoit pu perdre l'espérance de revoir madame de Clèves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avoit reconnu, et qu'elle n'étoit sortie que pour l'éviter; mais, voyant qu'on fermoit les portes, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien à espérer. Il vint reprendre son cheval tout proche du lieu où attendoit le gentilhomme de M. de Clèves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au même village d'où il étoit parti le soir. M. de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Coulom-

miers, pour voir si madame de Clèves auroit encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne se pas exposer à être vue : quoiqu'il eût une joie sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée, il étoit néanmoins très-affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'étoit alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui couloit derrière la maison où il étoit caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne; il s'abandonna aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre: elles étoient mêlées de douceur, et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de madame de Clèves depuis qu'il en étoit amoureux : quelle rigueur honnête et modeste elle avoit toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât; car, enfin, elle m'aime, disoit-il, elle m'aime, je n'en saurois douter; les plus grands engagements et les plus grandes faveurs ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues; cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étois haï; j'ai espéré au temps, je n'en dois plus rien attendre; je la vois toujours se défendre également contre moi et contre elle-même. Si je n'étois point aimé, je songerois à plaire; mais je plais, on m'aime, et on me le cache. Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée? Quoi! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé, que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle princesse, s'écria-t-il, laissez-moi voir vos sentiments. Pourvu que je les connoisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez, pour toujours, ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec

ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait ; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, et m'avoir fui moi-même si cruellement? Que craignez-vous? Pourquoi mon amour vous est-il redoutable? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon bonheur ; laissez-m'en jouir, et cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenoit-il, que je sois aimé de madame de Clèves, et que je sois malheureux? Qu'elle étoit belle cette nuit! comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds? Si je l'avois fait, je l'aurois peut-être empêchée de me fuir, mon respect l'auroit rassurée; mais peut-être elle ne m'a pas reconnu ; je m'afflige plus que je ne dois, et la vue d'un homme à une heure si extraordinaire l'a effrayée.

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour M. de Nemours; il attendit la nuit avec impatience; et, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Coulommiers. Le gentilhomme de M. de Clèves, qui s'étoit déguisé afin d'être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avoit suivi le soir d'auparavant, et le vit entrer dans le même jardin. Ce prince connut bientôt que madame de Clèves n'avoit pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir; toutes les portes étoient fermées : il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verroit point de lumières; mais ce fut inutilement.

Madame de Clèves, s'étant doutée que M. de Nemours pourroit revenir, étoit demeurée dans sa chambre ; elle avoit appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, et elle n'avoit pas voulu se mettre au hasard de lui parler d'une manière peu conforme à la conduite qu'elle avoit eue jusqu'alors.

Quoique M. de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir sitôt d'un lieu où elle étoit si souvent. Il passa la nuit entière dans le jardin, et trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyoit tous les jours. Le soleil étoit levé avant qu'il pensât à se retirer;

mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'éloigner sans voir madame de Clèves; et il alla chez madame de Mercœur qui étoit alors dans cette maison qu'elle avoit proche de Coulommiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frère. Il inventa une cause de son voyage, assez vraisemblable pour la tromper, et enfin, il conduisit si habilement son dessein, qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez madame de Clèves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, et M. de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitteroit à Coulommiers, pour s'en retourner en diligence trouver le roi. Il fit ce dessein de la quitter à Coulommiers, dans la pensée de l'en laisser partir la première; et il crut avoir troûvé un moyen infaillible de parler à madame de Clèves.

Comme ils arrivèrent, elle se promenoit dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de M. de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble, et ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avoit vu la nuit précédente : cette certitude lui donna quelque mouvement de colère, par la hardiesse et l'imprudence qu'elle trouvoit dans ce qu'il avoit entrepris. Ce prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes; et, néanmoins, il trouva l'art d'y faire paroître tant d'esprit, tant de complaisance et tant d'admiration pour madame de Clèves, qu'il dissipa, malgré elle, une partie de la froideur qu'elle avoit eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa première crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le pavillon de la forêt : il en parla comme du plus agréable lieu du monde, et en fit même une description si particulière, que madame de Mercœur lui dit qu'il falloit qu'il y eût été plusieurs fois pour en connoître si bien toutes les beautés. Je ne crois pourtant pas, reprit madame de Clèves, que M. de Nemours y soit jamais entré, c'est un lieu

qui n'est achevé que depuis peu. Il n'y a pas longtemps aussi que j'y suis allé, reprit M. de Nemours en la regardant, et je ne sais si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. Madame de Mercœur, qui regardoit la beauté des jardins, n'avoit point d'attention à ce que disoit son frère. Madame de Clèves rougit; et, baissant les yeux sans regarder M. de Nemours : Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu; et, si vous y avez été, c'est sans que je l'aie su. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, et j'y ai passé les plus doux et les plus cruels moments de ma vie.

Madame de Clèves entendoit trop bien tout ce que disoit ce prince; mais elle n'y répondit point : elle songea à empêcher madame de Mercœur d'aller dans ce cabinet, parce que le portrait de M. de Nemours y étoit, et qu'elle ne vouloit pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien que le temps se passa insensiblement, et madame de Mercœur parla de s'en retourner; mais, quand madame de Clèves vit que M. de Nemours et sa sœur ne s'en alloient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle alloit être exposée : elle se trouva dans le même embarras où elle s'étoit trouvée à Paris, et elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût encore une confirmation des soupçons qu'avoit son mari ne contribua pas peu à la déterminer; et, pour éviter que M. de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à madame de Mercœur qu'elle l'alloit conduire jusqu'au bord de la forêt, et elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs en madame de Clèves fut si violente qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il se trouvoit mal; mais il regarda madame de Clèves, sans que personne s'en aperçût, et il lui fit juger, par ses regards, qu'il n'avoit d'autre mal que son désespoir. Cependant il fallut qu'il les laissât partir sans oser les suivre; et, après ce qu'il avoit dit, il ne pouvoit plus retourner avec sa sœur : ainsi, il revint à Paris, et en partit le lendemain.

Le gentilhomme de M. de Clèves l'avoit toujours observé : il revint aussi à Paris ; et, comme il vit M. de Nemours parti pour Chambord, il prit la poste, afin d'y arriver devant lui, et de rendre compte de son voyage. Son maître attendoit son retour comme ce qui alloit décider du malheur de toute sa vie.

Sitôt qu'il le vit, il jugea par son visage et par son silence qu'il n'avoit que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler ; enfin, il lui fit signe de la main de se retirer. Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à me dire ; mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je n'ai rien à vous apprendre, répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré ; il est vrai que M. de Nemours est entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt, et qu'il a été le jour d'après à Coulommiers avec madame de Mercœur. C'est assez, répliqua M. de Clèves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Le gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent, et peu d'hommes d'un aussi grand courage et d'un cœur aussi passionné que M. de Clèves ont ressenti en même temps la douleur que causent l'infidélité d'une maîtresse et la honte d'être trompé par une femme.

M. de Clèves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre lui prit dès la nuit même, et avec de si grands accidents, que dès ce moment sa maladie parut très-dangereuse : on en donna avis à madame de Clèves ; elle vint en diligence. Quand elle arriva, il étoit encore plus mal ; elle lui trouva quelque chose de si froid et de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise et affligée. Il lui parut même qu'il recevoit avec peine les services qu'elle lui rendoit ; mais enfin, elle pensa que c'étoit peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la cour étoit alors, M. de Nemours ne put s'empêcher d'avoir de la joie de savoir qu'elle étoit dans le

même lieu. Il essaya de la voir, et alla tous les jours chez M. de Clèves, sur le prétexte de savoir de ses nouvelles; mais ce fut inutilement. Elle ne sortoit point de la chambre de son mari, et avoit une douleur violente de l'état où elle le voyoit. M. de Nemours étoit désespéré qu'elle fût si affligée. Il jugeoit aisément combien cette affliction renouveloit l'amitié qu'elle avoit pour M. de Clèves, et combien cette amitié faisoit une diversion dangereuse à la passion qu'elle avoit dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps; mais l'extrémité du mal de M. de Clèves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que madame de Clèves seroit peut-être en liberté de suivre son inclination, et qu'il pourroit trouver dans l'avenir une suite de bonheur et de plaisirs durables. Il ne pouvoit soutenir cette pensée, tant elle lui donnoit de troubles et de transports, et il en éloignoit son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux, s'il venoit à perdre ses espérances.

Cependant M. de Clèves étoit presque abandonné des médecins. Un des derniers jours de sa maladie, après avoir passé une nuit très-fâcheuse, il dit sur le matin qu'il vouloit reposer.

Madame de Clèves demeura seule dans sa chambre; il lui parut qu'au lieu de reposer, il avoit beaucoup d'inquiétude; elle s'approcha, et vint se mettre à genoux devant son lit, le visage tout couvert de larmes. M. de Clèves avoit résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avoit contre elle; mais les soins qu'elle lui rendoit, et son affliction, qui lui paroissoit quelquefois véritable, et qu'il regardoit aussi quelquefois comme des marques de dissimulation et de perfidie, lui causoient des sentiments si opposés et si douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

Vous versez bien des pleurs, madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez, et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paroître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affoiblie par la maladie et par la douleur; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'a-

vez donné. Falloit-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Coulommiers eût si peu de suite? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour M. de Nemours, si votre vertu n'avoit pas plus d'étendue pour y résister? Je vous aimois jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? J'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous aimez M. de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais sachez que vous me rendrez la mort agréable, et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avois pour vous, la vie me feroit horreur. Que ferois-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, et dont j'ai été si cruellement trompé, ou pour vivre séparé de cette même personne, et en venir à un éclat et à des violences si opposés à mon humeur et à la passion que j'avois pour vous? Elle a été au delà de ce que vous en avez vu, madame; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manières qui ne convenoient pas à un mari; enfin, je méritois votre cœur : encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, et que je ne puis plus le désirer. Adieu, madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimoit d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connoîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimois à l'être par des gens qui, en témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire; mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre M. de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus, et faut-il que j'aie la foiblesse d'y jeter les yeux!

Madame de Clèves étoit si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contre elle, qu'elle écouta toutes ces pa-

roles sans les comprendre, et sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochoit son inclination pour M. de Nemours; enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement : Moi des crimes! s'écria-t-elle; la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. Eussiez-vous souhaité, répliqua M. de Clèves, en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passées avec M. de Nemours? Ah! madame, est-ce de vous que je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme? Non, monsieur, reprit-elle; non, ce n'est pas de moi dont vous parlez : je n'ai jamais passé ni de nuits ni de moments avec M. de Nemours. Il ne m'a jamais vue en particulier; je ne l'ai jamais souffert, ni écouté, et j'en ferois tous les serments... N'en dites pas davantage, interrompit M. de Clèves; de faux serments ou un aveu me feroient peut-être une égale peine. Madame de Clèves ne pouvoit répondre; ses larmes et sa douleur lui ôtoient la parole; enfin, faisant un effort : Regardez-moi du moins; écoutez-moi, lui dit-elle; s'il n'y alloit que de mon intérêt, je souffrirois ces reproches; mais il y va de votre vie : écoutez-moi, pour l'amour de vous-même : il est impossible qu'avec tant de vérité je ne vous persuade mon innocence. Plût à Dieu que vous me la puissiez persuader! s'écria-t-il; mais que me pouvez-vous dire? M. de Nemours n'a-t-il pas été à Coulommiers avec sa sœur? Et n'avoit-il pas passé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la forêt? Si c'est là mon crime, répliqua-t-elle, il m'est aisé de me justifier; je ne vous demande point de me croire; mais croyez tous vos domestiques, et sachez si j'allai dans le jardin de la forêt la veille que M. de Nemours vint à Coulommiers, et si je n'en sortis pas le soir d'auparavant deux heures plus tôt que je n'avois accoutumé. Elle lui conta ensuite comme elle avoit cru voir quelqu'un dans ce jardin. Elle lui avoua qu'elle avoit cru que c'étoit M. de Nemours. Elle lui parla

avec tant d'assurance, et la vérité se persuade si aisément, lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que M. de Clèves fut presque convaincu de son innocence. Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire. Je me sens si proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui pourroit me faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre. Il voulut continuer; mais une foiblesse lui ôta la parole. Madame de Clèves fit venir les médecins; ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, et mourut enfin avec une constance admirable.

Madame de Clèves demeura dans une affliction si violente, qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La reine la vint voir avec soin, et la mena dans un couvent, sans qu'elle sût où on la conduisoit. Ses belles-sœurs la ramenèrent à Paris, qu'elle n'étoit pas encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisager, et qu'elle vit quel mari elle avoit perdu, qu'elle considéra qu'elle étoit la cause de sa mort, et que c'étoit par la passion qu'elle avoit eue pour un autre qu'elle en étoit cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même et pour M. de Nemours ne se peut représenter.

Ce prince n'osa, dans ces commencements, lui rendre d'autres soins que ceux que lui ordonnoit la bienséance. Il connoissoit assez madame de Clèves, pour croire qu'un plus grand empressement lui seroit désagréable; mais ce qu'il apprit ensuite lui fit bien voir qu'il devoit avoir longtemps la même conduite.

Un écuyer qu'il avoit lui conta que le gentilhomme de M. de Clèves, qui étoit son ami intime, lui avoit dit, dans sa douleur de la perte de son maître, que le voyage de M. de Nemours à Cou-

lommiers étoit cause de sa mort. M. de Nemours fut extrêmement surpris de ce discours; mais, après y avoir fait réflexion, il devina une partie de la vérité, et il jugea bien quels seroient d'abord les sentiments de madame de Clèves, et quel éloignement elle auroit de lui, si elle croyoit que le mal de son mari eût été causé par la jalousie. Il crut qu'il ne falloit pas même la faire sitôt souvenir de son nom; et il suivit cette conduite, quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, et ne put s'empêcher néanmoins d'aller à sa porte pour apprendre de ses nouvelles. On lui dit que personne ne la voyoit, et qu'elle avoit même défendu qu'on lui rendit compte de ceux qui l'iroient chercher. Peut-être que ces ordres si exacts étoient donnés en vue de ce prince, et pour ne point entendre parler de lui. M. de Nemours étoit trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de madame de Clèves. Il résolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils pussent être, de sortir d'un état qui lui paroissoit si insupportable.

La douleur de cette princesse passoit les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortoit point de l'esprit. Elle repassoit incessamment tout ce qu'elle lui devoit; et elle se faisoit un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvoit de consolation qu'à penser qu'elle le regrettoit autant qu'il méritoit d'être regretté, et qu'elle ne feroit, dans le reste de sa vie, que ce qu'il auroit été bien aise qu'elle eût fait, s'il avoit vécu.

Elle avoit pensé plusieurs fois comment il avoit su que M. de Nemours étoit venu à Coulommiers : elle ne soupçonnoit pas ce prince de l'avoir conté, et il lui paroissoit même indifférent qu'il l'eût redit, tant elle se croyoit guérie et éloignée de la passion qu'elle avoit eue pour lui. Elle sentoit néanmoins une douleur vive de s'imaginer qu'il étoit cause de la mort de son mari, et elle se souvenoit avec peine de la crainte que M. de

Clèves lui avoit témoignée en mourant, qu'elle ne l'épousât; mais toutes ces douleurs se confondoient dans celle de la perte de son mari, et elle croyoit n'en avoir point d'autre.

Après que plusieurs mois furent passés, elle sortit de cette violente affliction où elle étoit, et passa dans un état de tristesse et de langueur. Madame de Martigues fit un voyage à Paris, et la vit avec soin pendant le séjour qu'elle y fit. Elle l'entretint de la cour et de tout ce qui s'y passoit; et, quoique madame de Clèves ne parût pas y prendre intérêt, madame de Martigues ne laissoit pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du vidame, de M. de Guise, et de tous les autres qui étoient distingués par leur personne ou par leur mérite. Pour M. de Nemours, dit-elle, je ne sais si les affaires ont pris dans son cœur la place de la galanterie; mais il a bien moins de joie qu'il n'avoit accoutumé d'en avoir; il paroît fort retiré du commerce des femmes; il fait souvent des voyages à Paris, et je crois même qu'il y est présentement. Le nom de M. de Nemours surprit madame de Clèves et la fit rougir : elle changea de discours, et madame de Martigues ne s'aperçut point de son trouble.

Le lendemain, cette princesse, qui cherchoit des occupations conformes à l'état où elle étoit, alla, proche de chez elle, voir un homme qui faisoit des ouvrages en soie d'une façon particulière; elle y fut dans le dessein d'en faire faire de semblables. Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte d'une chambre où elle crut qu'il y en avoit encore; elle dit qu'on la lui ouvrît. Le maître répondit qu'il n'en avoit pas la clef, et qu'elle étoit occupée par un homme qui y venoit quelquefois pendant le jour, pour dessiner de belles maisons et des jardins que l'on voyoit de ses fenêtres. C'est l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il, il n'a guère la mine d'être réduit à gagner sa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maisons et les jardins; mais je ne le vois jamais travailler.

Madame de Clèves écoutoit ce discours avec une grande attention. Ce que lui avoit dit madame de Martigues, que M. de Nemours étoit quelquefois à Paris, se joignit, dans son imagination, à cet homme bien fait qui venoit proche de chez elle, et lui fit une idée de M. de Nemours, et de M. de Nemours appliqué à la voir, qui lui donnoit un trouble confus dont elle ne savoit pas même la cause. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnoient : elle trouva qu'elles voyoient tout son jardin et la face de son appartement; et, lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle remarqua aisément cette même fenêtre où on lui avoit dit que venoit cet homme. La pensée que c'étoit M. de Nemours changea entièrement la situation de son esprit; elle ne se trouva plus dans un certain triste repos qu'elle commençoit à goûter; elle se sentit inquiétée et agitée; enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle sortit, et alla prendre l'air dans un jardin hors des faubourgs, où elle pensoit être seule. Elle crut, en y arrivant, qu'elle ne s'étoit pas trompée : elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, et elle se promena assez longtemps.

Après avoir traversé un petit bois, elle aperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une espèce de cabinet ouvert de tous côtés, où elle adressa ses pas. Comme elle en fut proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paroissoit enseveli dans une rêverie profonde, et elle reconnut que c'étoit M. de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses gens, qui la suivoient, firent quelque bruit, qui tira M. de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avoit causé le bruit qu'il avoit entendu, il se leva de sa place pour éviter la compagnie qui venoit vers lui, et tourna dans une autre allée, en faisant une révérence fort basse, qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluoit.

S'il eût su ce qu'il évitoit, avec quelle ardeur seroit-il retourné sur ses pas? Mais il continua à suivre l'allée; et madame

de Clèves le vit sortir par une porte de derrière où l'attendoit son carrosse. Quel effet produisit cette vue d'un moment dans le cœur de madame de Clèves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur, et avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venoit de sortir M. de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui étoit au monde; l'aimant depuis longtemps avec une passion pleine de respect et de fidélité; méprisant tout pour elle; respectant jusqu'à sa douleur; songeant à la voir sans songer à en être vu; quittant la cour, dont il faisoit les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermoient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvoit prétendre de la rencontrer; enfin, un homme digne d'être aimé par son seul attachement, et pour qui elle avoit une inclination si violente, qu'elle l'auroit aimé quand il ne l'auroit pas aimée; mais, de plus, un homme d'une qualité élevée et convenable à la sienne. Plus de devoir, plus de vertu qui s'opposassent à ses sentiments; tous les obstacles étoient levés, et il ne restoit de leur état passé que la passion de M. de Nemours pour elle, et que celle qu'elle avoit pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette princesse. L'affliction de la mort de M. de Clèves l'avoit assez occupée pour avoir empêché qu'elle n'y eût jeté les yeux. La présence de M. de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il en eut été pleinement rempli et qu'elle se souvint aussi que ce même homme, qu'elle regardoit comme pouvant l'épouser, étoit celui qu'elle avoit aimé du vivant de son mari, et qui étoit la cause de sa mort; que, même en mourant, il lui avoit témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât, son austère vertu étoit si blessée de cette imagination, qu'elle ne trouvoit guère moins de crime à épouser M. de Nemours qu'elle en avoit trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. Elle s'abandonna à ces réflexions si contraires à son bonheur : elle les fortifia encore de

plusieurs raisons qui regardoient son repos et les maux qu'elle prévoyoit en épousant ce prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle étoit, elle s'en revint chez elle, persuadée qu'elle devoit fuir sa vue comme une chose entièrement opposée à son devoir.

Mais cette persuasion, qui étoit un effet de sa raison et de sa vertu, n'entraînoit pas son cœur : il demeuroit attaché à M. de Nemours avec une violence qui la mettoit dans un état digne de compassion, et qui ne lui laissa plus de repos ; elle passa une des plus cruelles nuits qu'elle eût jamais passées. Le matin, son premier mouvement fut d'aller voir à la fenêtre qui donnoit chez elle : elle y alla; elle y vit M. de Nemours. Cette vue la surprit, et elle se retira avec une promptitude qui fit juger à ce prince qu'il avoit été reconnu. Il avoit souvent désiré de l'être, depuis que sa passion lui avoit fait trouver ces moyens de voir madame de Clèves ; et, lorsqu'il n'espéroit pas d'avoir ce plaisir, il alloit rêver dans le même jardin où elle l'avoit trouvé.

Lassé enfin d'un état si malheureux et si incertain, il résolut de tenter quelque voie d'éclaircir sa destinée. Que veux-je attendre, disoit-il? il y a longtemps que je sais que j'en suis aimé; elle est libre ; elle n'a plus de devoir à m'opposer. Pourquoi me réduire à la voir sans en être vu, et sans lui parler? Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie? J'ai dû respecter la douleur de madame de Clèves ; mais je la respecte trop longtemps, et je lui donne le loisir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi.

Après ces réflexions, il songea aux moyens dont il devoit se servir pour la voir. Il crut qu'il n'y avoit plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion au vidame de Chartres; il résolut de lui en parler, et de lui dire le dessein qu'il avoit pour sa nièce.

Le vidame étoit alors à Paris : tout le monde y étoit venu donner ordre à son équipage et à ses habits, pour suivre le roi,

qui devoit conduire la reine d'Espagne. M. de Nemours alla donc chez le vidame, et lui fit un aveu sincère de tout ce qu'il lui avoit caché jusqu'alors, à la réserve des sentiments de madame de Clèves, dont il ne voulut pas paroître instruit.

Le vidame reçut tout ce qu'il lui dit avec beaucoup de joie, et l'assura que, sans savoir ses sentiments, il avoit souvent pensé, depuis que madame de Clèves étoit veuve, qu'elle étoit la seule personne digne de lui. M. de Nemours le pria de lui donner les moyens de lui parler, et de savoir quelles étoient ses dispositions.

Le vidame lui proposa de le mener chez elle; mais M. de Nemours crut qu'elle en seroit choquée, parce qu'elle ne voyoit encore personne. Ils trouvèrent qu'ils falloit que M. le vidame la priât de venir chez lui, sur quelque prétexte, et que M. de Nemours y vint par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta comme ils l'avoient résolu : madame de Clèves vint; le vidame l'alla recevoir, et la conduisit dans un grand cabinet, au bout de son appartement; quelque temps après, M. de Nemours entra, comme si le hasard l'eût conduit. Madame de Clèves fut extrêmement surprise de le voir : elle rougit et essaya de cacher sa rougeur. Le vidame parla d'abord de choses indifférentes, et sortit, supposant qu'il avoit quelque ordre à donner. Il dit à madame de Clèves qu'il la prioit de faire les honneurs de chez lui, et qu'il alloit rentrer dans un moment.

L'on ne peut exprimer ce que sentirent M. de Nemours et madame de Clèves de se trouver seuls et en état de se parler pour la première fois. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire : enfin, M. de Nemours, rompant le silence : Pardonnerez-vous à M. de Chartres, madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir et de vous entretenir, que vous m'avez toujours si cruellement ôtée? Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis, et à quoi il expose

ma réputation. En prononçant ces paroles, elle voulut s'en aller; et M. de Nemours, la retenant : Ne craignez rien, madame, répliqua-t-il, personne ne sait que je suis ici, et aucun hasard n'est à craindre. Écoutez-moi, madame, écoutez-moi; si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, et pour vous délivrer des extravagances où m'emporteroit infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître.

Madame de Clèves céda pour la première fois au penchant qu'elle avoit pour M. de Nemours, et le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes : Mais qu'espérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, et je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritiez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici, et que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi, madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs! et y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurois croire, madame, que vous ignoriez ma passion, et que vous ne la connoissiez pour la plus véritable et la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues? Et à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs?

Puisque vous voulez que je vous parle, et que je m'y résous, répondit madame de Clèves en s'asseyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez malaisément dans les personnes de mon sexe. Je ne vous dirai point que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirois; je vous avoue donc, non-seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru. Et si vous l'avez vu, madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée? Et, oserois-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur?

Vous en avez dû juger par ma conduite, lui répliqua-t-elle; mais je voudrois bien savoir ce que vous avez pensé. Il faudroit que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire, répondit-il; et ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirois. Tout ce que je puis vous apprendre, madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à M. de Clèves ce que vous me cachiez, et que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir. Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougissant, que j'aie avoué quelque chose à M. de Clèves? Je l'ai su par vous-même, madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardiesse que j'aie eue de vous écouter, souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté, et si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler.

Il commença à lui conter comme il avoit entendu sa conversation avec M. de Clèves; mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle; je vois présentement par où vous avez été si bien instruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez madame la dauphine, qui avoit su cette aventure par ceux à qui vous l'aviez confiée.

M. de Nemours lui apprit alors de quelle manière la chose étoit arrivée. Ne vous excusez point, reprit-elle; il y a longtemps que je vous ai pardonné, sans que vous m'ayez dit la raison; mais, puisque vous avez appris par moi-même ce que j'avois eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étoient inconnus avant de vous avoir vu, et dont j'avois même si peu d'idée, qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentoit encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime, et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentiments.

Croyez-vous, madame, lui dit M. de Nemours en se jetant à

ses genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joie et de transport? Je ne vous apprends, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne saviez déjà que trop. Ah! madame, répliqua-t-il, quelle différence de le savoir par un effet du hasard, ou de l'apprendre par vous-même, et de voir que vous voulez bien que je le sache! Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire : je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous. Car, enfin, cet aveu n'aura point de suite, et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose. Vous n'y songez pas, madame, répondit M. de Nemours; il n'y a plus de devoir qui vous lie; vous êtes en liberté, et, si j'osois, je vous dirois même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi. Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étois, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle, je n'en saurois soutenir la pensée; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrois faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. Ah! madame, lui dit M. de Nemours, quel fantôme de

devoir opposez-vous à mon bonheur? Quoi! madame, une pensée vaine et sans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas? Quoi! j'aurois pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous; ma destinée m'auroit conduit à aimer la plus estimable personne du monde; j'aurois vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse; elle ne m'auroit pas haï, et je n'aurois trouvé dans sa conduite que tout ce qui peut être à désirer dans une femme! car enfin, madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais trouvées au degré qu'elles sont en vous : tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés tremblent en les épousant, et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux; mais, en vous, madame, rien n'est à craindre, et on ne trouve que des sujets d'admiration; n'aurois-je envisagé, dis-je, une si grande félicité que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles? Ah! madame, vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes, ou plutôt vous ne m'en avez jamais distingué : vous vous êtes trompée, et je me suis flatté.

Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle; les raisons de mon devoir ne me paroîtroient peut-être pas si fortes sans cette distinction dont vous doutez, et c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous. Je n'ai rien à répondre, madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendois pas à trouver une si cruelle raison. Elle est si peu offensante pour vous, reprit madame de Clèves, que j'ai même beaucoup de peine à vous l'apprendre. Hélas! madame, répliqua-t-il, que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire? Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrois avoir dans une

première conversation; mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

Je crois devoir à votre attachement la foible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paroître ; néanmoins je ne saurois vous avouer sans honte que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paroît un si horrible malheur, que, quand je n'aurois point de raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrois me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont telles, que le public n'auroit peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais ; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels? dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferois toute ma félicité? M. de Clèves étoit peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur; peut-être aussi que sa passion n'auroit subsisté que parce qu'il n'en auroit point trouvé en moi; mais je n'aurois pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. Ah! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurois garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustices, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire; mais elles ne sauroient m'aveugler : rien ne me peut empêcher de connoître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, et toutes les qualités qui sont

propres à y donner des succès heureux; vous avez déjà eu plusieurs passions vous en auriez encore; je ne ferois plus votre bonheur; je vous verrois pour une autre comme vous auriez été pour moi : j'en aurois une douleur mortelle, et je ne serois pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connoître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me donna cette lettre de madame de Thémines, que l'on disoit qui s'adressoit à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher; il y en a peu à qui vous ne plaisiez; mon expérience me fait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirois amoureux et aimé, et je ne me tromperois pas souvent; dans cet état, néanmoins, je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la souffrance; je ne sais même si j'oserois me plaindre. On fait des reproches à un amant; mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrois m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrois-je m'accoutumer à celui de croire voir M. de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. Hé! croyez-vous le pouvoir, madame? s'écria M. de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore, et qui est assez heureux pour vous plaire? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plait et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments, et j'espère que vous les suivrez malgré vous. Je sais bien qu'il n'y a rien de

plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua madame de Clèves; je me défie de mes forces au milieu de mes raisons; ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves seroit foible, s'il n'étoit soutenu par l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir; mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourroit être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. M. de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les mouvements dont il étoit agité. Il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de madame de Clèves n'étoit pas insensible; et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes : Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de M. de Clèves? Que n'ai-je commencé à vous connoitre depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible? Il n'y a point d'obstacle, madame, reprit M. de Nemours; vous seule vous opposez à mon bonheur; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauroient imposer. Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination : attendez ce que le temps pourra faire. M. de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes; ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'auroit rien aimé, si elle ne vous avoit jamais vu : croyez que les sentiments que j'ai pour vous

seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle; voici une conversation qui me fait honte : rendez-en compte à M. le vidame; j'y consens, et je vous en prie.

Elle sortit en disant ces paroles, sans que M. de Nemours pût la retenir. Elle trouva M. le vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée, qu'il n'osa lui parler, et il la remit en son carrosse sans lui rien dire. Il revint trouver M. de Nemours, qui étoit si plein de joie, de tristesse, d'étonnement et d'admiration, enfin, de tous les sentiments que peut donner une passion pleine de crainte et d'espérance, qu'il n'avoit pas l'usage de la raison. Le vidame fut longtemps à obtenir qu'il lui rendît compte de sa conversation. Il le fit enfin; et M. de Chartres, sans être amoureux, n'eut pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit et le mérite de madame de Clèves, que M. de Nemours en avoit lui-même. Ils examinèrent ce que ce prince devoit espérer de sa destinée; et, quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec M. le vidame qu'il étoit impossible que madame de Clèves demeurât dans les résolutions où elle étoit. Ils convinrent, néanmoins, qu'il falloit suivre ses ordres, de crainte que, si le public s'apercevoit de l'attachement qu'il avoit pour elle, elle ne fît des déclarations et ne prît des engagements envers le monde, qu'elle soutiendroit dans la suite, par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

M. de Nemours se détermina à suivre le roi. C'étoit un voyage dont il ne pouvoit aussi bien se dispenser, et il résolut de s'en aller, sans tenter même de revoir madame de Clèves du lieu où il l'avoit vue quelquefois. Il pria M. le vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui dire? Quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules! Enfin, une partie de la nuit étoit passée, avant que M. de Nemours songeât à le laisser en repos.

Madame de Clèves n'étoit pas en état d'en trouver : ce lui étoit une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte qu'elle s'étoit imposée, d'avoir souffert, pour la première fois de sa vie, qu'on lui dît qu'on étoit amoureux d'elle, et d'avoir dit elle-même qu'elle aimoit, qu'elle ne se connoissoit plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avoit fait; elle s'en repentit; elle en eut de la joie : tous ses sentiments étoient pleins de trouble et de passion. Elle examina encore les raisons de son devoir qui s'opposoient à son bonheur : elle sentit de la douleur de les trouver si fortes, et elle se repentit de les avoir si bien montrées à M. de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fût venue dans l'esprit sitôt qu'elle l'avoit revu dans ce jardin, elle ne lui avoit pas fait la même impression que venoit de faire la conversation qu'elle avoit eue avec lui, et il y avoit des moments où elle avoit de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant. Elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle étoit mal fondée et dans ses scrupules du passé et dans ses craintes de l'avenir. La raison et son devoir lui montroient dans d'autres moments des choses tout opposées, qui l'emportoient rapidement à la résolution de ne se point remarier et de ne revoir jamais M. de Nemours; mais c'étoit une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien, aussi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'étoit point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de prendre des résolutions; la bienséance lui donnoit un temps considérable à se déterminer; mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec M. de Nemours. Le vidame la vint voir, et servit ce prince avec tout l'esprit et l'application imaginables. Il ne la put faire changer sur sa conduite, ni sur celle qu'elle avoit imposée à M. de Nemours. Elle lui dit que son dessein étoit de demeurer dans l'état où elle se trouvoit; qu'elle connoissoit que ce dessein étoit difficile à exécuter; mais qu'elle espéroit d'en avoir la force. Elle lui fit si bien voir à quel point

elle étoit touchée de l'opinion que M. de Nemours avoit causé la mort à son mari, et combien elle étoit persuadée qu'elle feroit une action contre son devoir en l'épousant, que le vidame craignit qu'il ne fût malaisé de lui ôter cette impression. Il ne dit pas à ce prince ce qu'il pensoit; et, en lui rendant compte de sa conversation, il lui laissa toute l'espérance que la raison doit donner à un homme qui est aimé.

Ils partirent le lendemain et allèrent joindre le roi. M. le vidame écrivit à madame de Clèves, à la prière de M. de Nemours, pour lui parler de ce prince; et dans une seconde lettre, qui suivit bientôt la première, M. de Nemours mit quelques lignes de sa main; mais madame de Clèves, qui ne vouloit pas sortir des règles qu'elle s'étoit imposées, et qui craignoit les accidents qui peuvent arriver par les lettres, manda au vidame qu'elle ne recevroit plus les siennes, s'il continuoit à lui parler de M. de Nemours; et elle le lui manda si fortement, que ce prince le pria même de ne le plus nommer.

La cour alla conduire la reine d'Espagne jusqu'en Poitou. Pendant cette absence, madame de Clèves demeura à elle-même, et, à mesure qu'elle étoit éloignée de M. de Nemours et de tout ce qui l'en pouvoit faire souvenir, elle rappeloit la mémoire de M. de Clèves, qu'elle se faisoit un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avoit de ne point épouser M. de Nemours lui paroissoient fortes du côté de son devoir, et insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce prince et les maux de la jalousie qu'elle croyoit infaillibles dans un mariage lui montroient un malheur certain où elle s'alloit jeter; mais elle voyoit aussi qu'elle entreprenoit une chose impossible, que de résister en présence au plus aimable homme du monde, qu'elle aimoit et dont elle étoit aimée, et de lui résister sur une chose qui ne choquoit ni la vertu, ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvoient lui donner quelque force; elle trouva qu'elle en avoit besoin, non-seulement pour soutenir la résolu-

tion de ne se pas engager, mais même pour se défendre de voir M. de Nemours; et elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeoit à vivre dans la retraite. De grandes terres qu'elle avoit vers les Pyrénées lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la cour revînt; et, en partant, elle écrivit à M. le vidame, pour le conjurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles, ni à lui écrire.

M. de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'auroit été de la mort de sa maîtresse. La pensée d'être privé pour longtemps de la vue de madame de Clèves lui étoit une douleur sensible, et surtout dans un temps où il avoit senti le plaisir de la voir, et de la voir touchée de sa passion. Cependant il ne pouvoit faire autre chose que s'affliger; mais son affliction augmenta considérablement. Madame de Clèves, dont l'esprit avoit été si agité, tomba dans une maladie violente, sitôt qu'elle fut arrivée chez elle. Cette nouvelle vint à la cour. M. de Nemours étoit inconsolable; sa douleur alloit au désespoir et à l'extravagance. Le vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public; il en eut beaucoup aussi à le retenir, et à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté et l'amitié de M. le vidame furent un prétexte pour y envoyer plusieurs courriers; on sut, enfin, qu'elle étoit hors de cet extrême péril où elle avoit été; mais elle demeura dans une maladie de langueur, qui ne laissoit guère d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paroître à madame de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyoit si proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'étoit pas effacé de son cœur; mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyoit avoir pour

ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin, elle surmonta les restes de cette passion qui étoit affoiblie par les sentiments que sa maladie lui avoit donnés : la pensée de la mort lui avoit reproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordoit avec son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent tels qu'ils paroissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affoiblie, lui aida à conserver ses sentiments; mais, comme elle connoissoit ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où étoit ce qu'elle avoit aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paroître un dessein arrêté de renoncer à la cour.

A la première nouvelle qu'en eut M. de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, et il en vit l'importance. Il crut, dans ce moment, qu'il n'avoit plus rien à espérer; la perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir madame de Clèves. Il fit écrire la reine, il fit écrire le vidame, il l'y fit aller; mais tout fut inutile. Le vidame la vit : elle ne lui dit point qu'elle eût pris des résolutions. Il jugea néanmoins qu'elle ne reviendroit jamais. Enfin, M. de Nemours y alla lui-même, sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée et surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire, par une personne de mérite qu'elle aimoit, et qu'elle avoit alors auprès d'elle, qu'elle le prioit de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposoit point au péril de le voir, et de détruire, par sa présence, des sentiments qu'elle devoit conserver; qu'elle vouloit bien qu'il sût qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposoient au penchant qu'elle avoit d'être à lui, les autres choses du monde lui avoient paru si indifférentes, qu'elle y avoit renoncé pour jamais; qu'elle ne pensoit plus qu'à celle de l'autre vie, et

qu'il ne lui restoit aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle étoit.

M. de Nemours pensa expirer de douleur en présence de celle qui lui parloit. Il la pria vingt fois de retourner à madame de Clèves, afin de faire en sorte qu'il la vît; mais cette personne lui dit que madame de Clèves lui avoit non-seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il fallut, enfin, que ce prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvoit être un homme qui perdoit toute sorte d'espérances de revoir jamais une personne qu'il aimoit d'une passion la plus violente, la plus naturelle et la mieux fondée qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, et il fit tout ce qu'il put imaginer de capable de la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur et sa passion. Madame de Clèves vécut d'une sorte qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passoit une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle; mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.

FIN DE LA PRINCESSE DE CLÈVES.

LA PRINCESSE

DE MONTPENSIER

LA PRINCESSE

DE MONTPENSIER

Pendant que la guerre civile déchiroit la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissoit pas de trouver sa place parmi tant de désordres, et d'en causer beaucoup dans son empire. La fille unique du marquis de Mézière, héritière très-considérable, et par ses grands biens, et par l'illustre maison d'Anjou, dont elle étoit descendue, étoit promise au duc du Maine, cadet du duc de Guise, que l'on a depuis appelé le Balafré. L'extrême jeunesse de cette grande héritière retardoit son mariage, et cependant le duc de Guise, qui la voyoit souvent, et qui voyoit en elle les commencements d'une grande beauté, en devint amoureux et en fut aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le duc de Guise, qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, souhaitoit ardemment de l'épouser; mais la crainte du cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de père, l'empêchoit de se déclarer. Les choses étoient en cet état, lorsque la maison de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, résolut de le lui ôter, et d'en profiter elle-même, en faisant épouser cette héritière au jeune prince de Montpensier. On tra-

vailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parents de mademoiselle de Mézière, contre les promesses qu'ils avoient faites au cardinal de Lorraine, résolurent de la donner en mariage à ce jeune prince. Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé; mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt, malgré les réprimandes du cardinal de Lorraine et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher, et il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoiselle de Mézière, tourmentée par ses parents d'épouser ce prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouser le duc de Guise, et connoissant par sa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, et conjura M. de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le prince de Montpensier, qui, peu de temps après, l'emmena à Champigni, séjour ordinaire des princes de sa maison, pour l'ôter de Paris où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande ville étoit menacée d'un siége par l'armée des huguenots, dont le prince de Condé étoit le chef, et qui venoit de déclarer la guerre au roi pour la seconde fois. Le prince de Montpensier, dans sa plus tendre jeunesse, avoit fait une amitié très-particulière avec le comte de Chabannes, qui étoit homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui et d'un mérite extraordinaire. Ce comte avoit été si sensible à l'estime et à la confiance de ce jeune prince, que, contre les engagements qu'il avoit avec le prince de Condé, qui lui faisoit espérer des emplois considérables dans le parti des huguenots, il se déclara pour les catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé en quelque chose à un homme qui lui étoit si cher.

Ce changement de parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, et la reine mère, Catherine de Médicis, en eut de si grands soupçons, que, la guerre étant déclarée par les huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter; mais le prince de Montpensier l'en empêcha, et emmena Chabannes à Champigni en s'y en allant avec sa femme. Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier, et en peu de temps elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui qu'en avoit le prince, son mari. Chabannes, de son côté, regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit et de vertu qui paroissoient en cette jeune princesse; et, se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit pour lui inspirer des sentiments d'une vertu extraordinaire et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde les plus achevées. Le prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appeloit, le comte demeura seul avec la princesse, et continua d'avoir pour elle un respect et une amitié proportionnés à sa qualité et à son mérite. La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Montpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit eue pour M. de Guise; mais elle lui apprit aussi en même temps qu'elle étoit presque éteinte, et qu'il ne lui en restoit que ce qui étoit nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, et que, la vertu se joignant à ce reste d'impression, elle n'étoit capable, que d'avoir du mépris pour ceux qui oseroient avoir de l'amour pour elle. Le comte, qui connoissoit la sincérité de cette belle princesse, et qui lui voyoit d'ailleurs des dispositions si opposées à la foiblesse de la galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles, et néanmoins il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse; et, quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder, et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fût jamais. S'il

ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite, et personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact pendant une année entière de le cacher à la princesse, et il crut qu'il auroit toujours le même désir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres; il lui donna l'envie de parler, et, après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette princesse le menaçoit; mais il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs auxquelles il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colère contre lui. Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connoissance particulière qu'il avoit de sa vertu et de l'inclination qu'elle avoit eue pour le duc de Guise, et surtout ce qu'il devoit à l'amitié et à la confiance du prince, son mari. Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire, qu'elle ne se persuaderoit jamais une chose qui lui étoit si désavantageuse, et qu'elle ne le regarderoit jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la princesse dans toute leur étendue, et, le lendemain, la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié; le procédé de la princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avoit accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avoit eue pour le duc de Guise; et, la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroissoient en ce prince, elle lui avoua qu'elle en sentoit de la joie, et qu'elle étoit bien aise de voir qu'il méritoit les sentiments qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance, qui avoient été si chères au comte, lui devinrent insupportables. Il n'osoit

pourtant le témoigner à la princesse, quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la paix étant faite, le prince de Montpensier revint trouver la princesse, sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siége de Paris et à la bataille de Saint-Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection, et, par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le comte de Chabannes, pour qui son amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit et de l'humeur de sa femme, qui lui étoit presque une personne inconnue, par le peu de temps qu'il avoit demeuré avec elle. Le comte, avec une sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au prince tout ce qu'il connoissoit en cette princesse capable de la lui faire aimer; et il avertit aussi madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur et l'estime de son mari.

Enfin, la passion du comte le portoit si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse, qu'il oublioit sans peine l'intérêt qu'ont les amants à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paroître. La guerre recommença aussitôt, par le dessein qu'eut le roi de faire arrêter à Noyers le prince de Condé et l'amiral de Châtillon; et, ce dessein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, et le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme, pour se rendre où son devoir l'appeloit. Chabannes le suivit à la cour, s'étant entièrement justifié auprès de la reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la princesse, qui, de son côté, demeura fort triste des périls où la guerre alloit exposer son mari. Les chefs des huguenots s'étoient retirés à la Rochelle. Le Poitou et la Saintonge

étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, et le roi y rassembla toutes ses troupes. Le duc d'Anjou, son frère, qui fut depuis Henri III, y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, et entre autres par la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le duc de Guise commença à avoir des emplois considérables, et à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes espérances qu'on avoit conçues de lui. Le prince de Montpensier, qui le haïssoit, et comme son ennemi particulier, et comme celui de sa maison, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce duc, aussi bien que l'amitié que lui témoignoit le duc d'Anjou. Après que les deux armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les troupes pour quelque temps. Le duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui eussent pu être attaquées. Le duc de Guise y demeura avec lui; et le prince de Montpensier, accompagné du comte de Chabannes, s'en retourna à Champigni, qui n'étoit pas fort éloigné de là; le duc d'Anjou alloit souvent visiter les places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il revenoit à Loches par un chemin peu connu de sa suite, le duc de Guise, qui se vantoit de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide; mais, après avoir marché quelque temps, il s'égara et se trouva sur le bord d'une petite rivière, qu'il ne reconnut pas lui-même. Le duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits, et étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes princes, ils aperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'étoit pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entre autres qui leur sembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, et qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elles. Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes et à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une chose de roman. Les uns disoient au duc de Guise qu'il les avoit

égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne; les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hasard, qu'il en devînt amoureux; et le duc d'Anjou soutenoit que c'étoit lui qui devoit être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il se pût, pour crier à cette dame que c'étoit M. d'Anjou qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, et qui prioit qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou étoit là, et ne doutant point, à la quantité de gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres; mais elle distingua encore plus tôt le duc de Guise : sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paroître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle étoit, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise; mais, voyant madame de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il résolut de l'achever; et, après mille excuses et mille compliments, il inventa une affaire considérable, qu'il disoit avoir au delà de la rivière, et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivoient d'aller passer la rivière à un autre endroit et de les venir joindre à Champigni, que madame de Montpensier leur dit n'être qu'à deux lieues de là. Sitôt qu'ils furent dans le bateau. le duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre, et ce qu'elle faisoit au milieu de la rivière. Elle lui répondit qu'étant partie de Champigni avec le prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, et s'étant trouvée trop lasse, elle étoit venue sur le bord de la rivière, où la curiosité de voir prendre un saumon qui avoit

donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. M. de Guise ne se mêloit point dans la conversation; mais, sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette princesse y avoit autrefois fait naître, il pensoit en lui-même qu'il sortiroit difficilement de cette aventure sans rentrer dans ses liens. Ils arrivèrent bientôt au bord, où ils trouvèrent les chevaux et les écuyers de madame de Montpensier qui l'attendoient. Le duc d'Anjou et le duc de Guise lui aidèrent à monter à cheval, où elle se tenoit avec une grâce admirable. Pendant tout le chemin, elles les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit qu'ils l'avoient été de sa beauté; et ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement surpris. Elle répondit à leur louanges avec toute la modestie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avoit eue pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigni, ils trouvèrent le prince de Montpensier, qui ne faisoit que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fut extrême, quand, s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoient le duc d'Anjou et le duc de Guise. La haine qu'il avoit pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand prince selon sa qualité, et comme il l'eût bien souhaité. Le comte de Chabannes avoit encore plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de madame de Montpensier, que M. de Montpensier n'en avoit lui-même : ce que le hasard avoit fait pour rassembler ces deux personnes lui sembloit de si mauvais augure, qu'il pronostiquoit aisément que ce commencement de roman ne seroit

pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faisoit toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le duc d'Anjou, qui étoit fort galant et fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que M. de Guise; et, feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigni, sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de madame de Montpensier, le prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à madame de Montpensier qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois : et, comme sa passion n'avoit été sue de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d'elle, que son cœur n'étoit point changé. Et lui et le duc d'Anjou partirent de Champigni avec beaucoup de regret. Ils marchèrent longtemps tous deux dans un profond silence. Mais enfin le duc d'Anjou, s'imaginant tout d'un coup que ce qui faisoit sa rêverie pouvoit bien causer celle du duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensoit aux beautés de la duchesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le duc de Guise des sentiments du duc d'Anjou, lui fit voir qu'il seroit infailliblement son rival, et qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir son amour à ce prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit en riant qu'il paroissoit lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la princesse de Montpensier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoutumé à en supporter l'éclat du temps qu'elle étoit destinée à être sa belle-sœur; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas si peu ébloui. Le duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune princesse, et qu'il sentoit bien que sa vue lui pourroit être dangereuse, s'il y étoit souvent exposé. Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentoit la même chose; mais ce duc,

qui commençoit à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces princes s'en retournèrent à Loches, faisant souvent leur agréable conversation de l'aventure qui leur avoit découvert la princesse de Montpensier. Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigni. Le prince de Montpensier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvoit mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau. Il lui sembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces princes, et ce qui lui déplaisoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de son mariage; et il eut quelque pensée que, dès ce temps-là même, il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ses soupçons lui causèrent donna de mauvaises heures à la princesse de Montpensier. Le comte de Chabannes, selon sa coutume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout à fait, afin de persuader par là à la princesse combien la passion qu'il avoit pour elle étoit sincère et désintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander quel effet avoit produit en elle la vue du duc de Guise. Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'étoit en ce temps-là, et que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore; mais elle l'assura en même temps que rien ne pouvoit ébranler la résolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le comte de Chabannes eut bien de la joie d'apprendre cette résolution; mais rien ne le pouvoit rassurer sur le duc de Guise. Il témoigna à la princesse qu'il appréhendoit extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt, et il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il auroit, pour leur intérêt commun, s'il la voyoit un jour changer de sentiments. La princesse de Montpensier, continuant toujours son procédé avec lui, ne

répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion, et ne considéroit toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant.

Les armées étant remises sur pied, tous les princes y retournèrent; et le prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vint à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les huguenots assiégèrent la ville de Poitiers. Le duc de Guise s'y jeta pour la défendre, et il y fit des actions qui suffiroient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean-d'Angely, tomba malade, et quitta en même temps l'armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos et les douceurs de Paris, où la présence de la princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'attirât. L'armée demeura sous le commandement du prince de Montpensier; et, peu de temps après, la paix étant faite, toute la cour se trouva à Paris. La beauté de la princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusqu'alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit et de sa personne. Le duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentiments qu'il avoit conçus pour elle à Champigni; il prit un soin extrême de les lui faire connoître par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatants, de peur de donner de la jalousie au prince son mari. Le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; et voulant, par plusieurs raisons, tenir sa passion cachée, il résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencements qui font toujours naître le bruit et l'éclat. Étant un jour chez la reine, à une heure où il y avoit très-peu de monde, la reine s'étant retirée pour parler d'affaires avec le cardinal de Lorraine, la princesse de Montpensier y arriva. Il se décida à prendre ce moment

pour lui parler, et s'approchant d'elle : Je vais vous surprendre, madame, lui dit-il, et vous déplaire en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume, ne sauroient lui ôter un moment de sa violence. Il auroit été plus respectueux de vous la faire connoître par mes actions que par mes paroles; mais, madame, mes actions l'auroient apprise à d'autres aussi bien qu'à vous, et je souhaite que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La princesse fut d'abord si surprise et si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite, étant revenue à elle et commençant à lui répondre, le prince de Montpensier entra. Le trouble et l'agitation étoient peints sur le visage de la princesse; la vue de son mari acheva de l'embarrasser, de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre que le duc de Guise ne lui en venoit de dire. La reine sortit de son cabinet, et le duc se retira pour guérir la jalousie de ce prince. La princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, et lui défendit de parler jamais au duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, et bien occupée des aventures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour suivant, elle revit le duc de Guise chez la reine; mais il ne l'aborda pas, et se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce duc, sans qu'il essayât de lui en parler que lorsqu'il ne pouvoit être vu de personne. Comme elle étoit bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avoit faites à Champigni, à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui y avoit été autrefois. Le duc d'Anjou, de son

côté, n'oublioit rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvoit voir, et il la suivoit continuellement chez la reine, sa mère. La princesse sa sœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur capable de guérir toute autre passion que la sienne. On découvrit, en ce temps-là, que cette princesse, qui fut depuis la reine de Navarre, eut quelque attachement pour le duc de Guise; et ce qui le fit découvrir davantage fut le refroidissement qui parut du duc d'Anjou pour le duc de Guise. La princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, et qui lui fit sentir qu'elle prenoit plus d'intérêt au duc de Guise qu'elle ne pensoit. M. de Montpensier, son beau-père, épousant alors mademoiselle de Guise, sœur de ce duc, elle étoit contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des noces les appeloient l'un et l'autre. La princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame osât lui dire qu'il l'étoit d'elle, et se sentant offensée et quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le duc de Guise la rencontra chez sa sœur, un peu éloignée des autres, et qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, et lui dit d'un ton de voix qui marquoit sa colère : Je ne comprends pas qu'il faille, sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, et surtout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour. Le duc de Guise, qui avoit beaucoup d'esprit et qui étoit fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne pour entendre tout ce que signifioient les paroles de la princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect : J'avoue, madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être beau-frère de mon roi, plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvois désirer un autre cœur que le vôtre; mais, si vous voulez me faire la grâce de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous. La

princesse de Montpensier ne répondit point; mais elle ne s'éloigna pas, et le duc de Guise, voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il souhaitoit, lui apprit que, sans s'être attiré les bonnes grâces de Madame par aucun soin, elle l'en avoit honoré; et que, n'ayant nulle passion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisoit, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser; qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs, et que c'étoit ce qui avoit donné lieu au soupçon qu'en avoient eu le roi et le duc d'Anjou; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadoit pas de son dessein; mais que, si ce dessein lui déplaisoit, il l'abandonnoit, dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le duc de Guise faisoit à la princesse, lui fit oublier toute la colère avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de discours, et se mit à l'entretenir de la foiblesse qu'avoit eue Madame de l'aimer la première, et de l'avantage considérable qu'il recevroit en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables qu'il avoit trouvées autrefois en mademoiselle de Mézière. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis longtemps, ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre, et leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation, qui laissa une sensible joie dans l'esprit du duc de Guise. La princesse n'en eut pas une petite de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais, quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise, sur l'embarras où elle s'alloit plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, et sur les effroyables malheurs où la jalousie de son mari la pouvoit jeter! Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions; mais elles se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise. Il ne manquoit pas de lui ren-

dre un compte exact de ce qui se passoit entre Madame et lui. La nouvelle alliance de leurs maisons lui donnoit occasion de lui parler souvent; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnoit la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avoit point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servoit à la princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du duc de Guise, qui en avoit déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du roi avec la fille de l'empereur Maximilien remplit la cour de fêtes et de réjouissances. Le roi fit un ballet, où dansoient Madame et toutes les princesses. La princesse de Montpensier pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté. Le duc d'Anjou dansoit une entrée de Maures; et le duc de Guise, avec quatre autres, étoit de son entrée. Leurs habits étoient tout pareils, comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même entrée. La première fois que le ballet se dansa, le duc de Guise, avant de danser, n'ayant pas encore son masque, dit quelques mots en passant à la princesse de Montpensier. Elle s'aperçut bien que le prince son mari y avoit pris garde; ce qui la mit en inquiétude. Quelque temps après, voyant le duc d'Anjou avec son masque et son habit de Maure qui venoit pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'étoit encore le duc de Guise; et, s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle; je n'en serai point jalouse; je vous l'ordonne : on m'observe; ne m'approchez plus. Elle se retira aussitôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un rival aimé. Il comprit, par le nom de Madame, que ce rival étoit le duc de Guise; et il ne put douter que la princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avoit rendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût donné sur l'heure quelque marque

sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui étoit naturelle ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étoient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savoit le secret de son amour; et l'abordant en sortant de la salle où l'on avoit dansé : C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusqu'à ma sœur, et de m'ôter ma maîtresse. La considération du roi m'empêche d'éclater; mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité. La fierté du duc de Guise n'étoit pas accoutumée à de telles menaces; il ne put néanmoins y répondre, parce que le roi, qui sortoit dans ce moment, les appela tous deux; mais elles gravèrent dans son cœur un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire.

Dès le même soir, le duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du roi. Il lui persuada que jamais Madame ne consentiroit d'être mariée avec le roi de Navarre, avec qui on proposoit de la marier, tant que l'on souffriroit que le duc de Guise l'approchât; et qu'il étoit honteux de souffrir qu'un de ses sujets, pour satisfaire à sa vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devoit donner la paix à la France. Le roi avoit déjà assez d'aigreur contre le duc de Guise; ce discours l'augmenta si fort, que, le voyant le lendemain, comme il se présentoit pour entrer au bal chez la reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, et lui demanda brusquement où il alloit: le duc, sans s'étonner, lui dit qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services; à quoi le roi répliqua qu'il n'avoit pas besoin de ce qu'il lui rendoit, et se tourna sans le regarder. Le duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré dans le cœur et contre le roi et contre le duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle, et, par une manière de dépit, il

s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé; joint que ce que lui avoit dit le duc d'Anjou de la princesse de Montpensier l'empêchoit de jeter les yeux sur elle. Le duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un et l'autre. Les yeux de cette princesse laissoient voir malgré elle quelque chagrin lorsque le duc de Guise parloit à Madame. Le duc d'Anjou, qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit, en le prenant pour M. de Guise, qu'elle avoit de la jalousie, espéra de les brouiller, et, se mettant auprès d'elle : C'est pour votre intérêt, madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sais que trop. Il vous trompe, madame, et vous sacrifie à ma sœur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition; mais, puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez. Je ne m'opposerai pas à une fortune que je méritois, sans doute, mieux que lui. Je m'en rendrois indigne, si je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire succéder la haine, en vous importunant plus longtemps de la plus fidèle passion qui fut jamais. Le duc d'Anjou, qui étoit effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles, et, quoiqu'il eût commencé son discours dans un esprit de dépit et de vengeance, il s'attendrit, en considérant la beauté de la princesse, et la perte qu'il faisoit en perdant l'espérance d'en être aimé; de sorte que, sans attendre sa réponse, il sortit du bal, feignant de se trouver mal, et s'en alla chez lui rêver à son malheur. La princesse de Montpensier demeura affligée et troublée, comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation et le secret de sa vie entre les mains d'un prince qu'elle avoit maltraité, et apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par son amant, étoient des choses

peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandoit un lieu destiné à la joie. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, et aller souper ensuite chez la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, qui l'emmena avec elle. Le duc de Guise, qui mouroit d'impatience de lui conter ce qu'avoit dit le duc d'Anjou le jour précédent, la suivit chez sa sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque, voulant entretenir cette belle princesse, il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables! et le dépit lui faisoit faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, sinon qu'elle l'accusoit d'infidélité et de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur où il avoit espéré de se consoler de tous ses ennuis, et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvoit plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, madame, lui dit-il; je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'auroit pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma fortune; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la duchesse sa sœur, il s'en alla trouver, à l'heure même, les cardinaux ses oncles, et, sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la princesse de Portien, duquel on avoit déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussitôt sue par tout Paris. Tout le monde fut surpris, et la princesse de Montpensier en fut touchée de joie et de douleur. Elle fut bien aise de voir par là le pouvoir qu'elle avoit sur le duc, et elle fut fâchée, en même temps, de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le duc, qui vouloit au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, pressa la princesse de lui donner une audience particulière, pour s'éclaircir des reproches injustes

qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle se trouveroit chez la duchesse de Montpensier, sa sœur, à une heure que cette duchesse n'y seroit pas, et qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le duc de Guise eut la joie de se pouvoir jeter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, et de lui dire ce qu'il avoit souffert de ses soupçons. La princesse ne pouvoit s'ôter de l'esprit ce que lui avoit dit le duc d'Anjou, quoique le procédé du duc de Guise la dût absolument rassurer. Elle lui apprit le juste sujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puisque le duc d'Anjou savoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le duc de Guise ne savoit pas où se défendre, et étoit aussi embarrassé que la princesse de Montpensier à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin, dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter son mariage avec la princesse de Portien, et d'abandonner celui de Madame, qui lui étoit si avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en avoit eu aucune jalousie, puisque, le jour du ballet, elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le duc de Guise lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement, mais qu'assurément elle ne le lui avoit pas fait. La princesse lui soutint le contraire. Enfin, à force de disputer et d'approfondir, ils trouvèrent qu'il falloit qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits, et qu'elle-même eût appris au duc d'Anjou ce qu'elle accusoit le duc de Guise de lui avoir appris. Le duc de Guise, qui étoit presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entièrement par cette conversation. Cette belle princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avoit possédé autrefois, et qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, et lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, finit cette conversation, et empêcha le duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joie. Quelque temps après,

la cour s'en allant à Blois, où la princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le roi de Navarre y fut conclu. Le duc de Guise, ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la princesse, vit avec joie la conclusion de ce mariage, qui l'auroit accablé de douleur dans un autre temps. Il ne pouvoit si bien cacher son amour que le prince de Montpensier n'en entrevit quelque chose, lequel, n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse sa femme de s'en aller à Champigni. Ce commandement lui fut bien rude; il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au duc de Guise; mais elle se trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jeta les yeux sur le comte de Chabannes, qu'elle comptoit toujours pour son ami, sans considérer qu'il étoit son amant. Le duc de Guise, qui savoit à quel point ce comte étoit ami du prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisit pour son confident; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura. Il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le comte de Chabannes, qui avoit toujours été malade à Paris pendant le séjour de la princesse de Montpensier à Blois, sachant qu'elle s'en alloit à Champigni, la fut trouver sur le chemin, pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses et mille amitiés, et lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quels furent son étonnement et sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du duc de Guise, et qu'elle l'aimoit de la même sorte! Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La princesse, qui étoit alors pleine de sa passion, et qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence, et se mit à lui conter jusqu'aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui

dit comme le duc de Guise et elle étoient convenus de recevoir, par son moyen, les lettres qu'ils devoient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le comte de Chabannes, de voir que sa maîtresse vouloit qu'il servît son rival, et qu'elle lui en faisoit la proposition comme d'une chose qui lui devoit être agréable. Il étoit si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentiments. Il lui témoigna seulement la surprise où il étoit de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement, qui lui ôtoit toute espérance, lui ôteroit aussi toute sa passion; mais il trouva cette princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grâce que lui avoit donnée l'air de la cour, qu'il sentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisoit sur la tendresse et sur la délicatesse de ses sentiments pour le duc de Guise lui faisoient voir le prix du cœur de cette princesse, et lui donnoient un vif désir de le posséder. Comme sa passion étoit la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire; car elle le fit résoudre à porter à sa maîtresse les lettres de son rival. L'absence du duc de Guise donnoit un chagrin mortel à la princesse de Montpensier, et, n'espérant de soulagement que par ses lettres, elle tourmentoit incessamment le comte de Chabannes pour savoir s'il n'en recevoit point, et se prenoit quasi à lui de n'en avoir pas assez tôt. Enfin, il en reçut par un gentilhomme du duc de Guise, et il les lui apporta à l'heure même, pour ne pas retarder sa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la cacher, et lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable en lui lisant ces lettres, et la réponse tendre et galante qu'elle y faisoit. Il porta cette réponse au gentilhomme avec la même fidélité avec laquelle il avoit rendu la lettre à la princesse, mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu dans la pensée que cette princesse feroit quelque réflexion sur ce qu'il faisoit pour elle, et qu'elle

lui en témoigneroit de la reconnoissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisoit souffrir. La princesse, qui n'avoit dans la tête que le duc de Guise, et qui ne trouvoit que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabannes en cette occasion qu'elle n'avoit fait la première fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi bien que sa patience, fût extrême et à toute épreuve, il quitta la princesse et s'en alla chez un de ses amis dans le voisinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit lui causer un si étrange procédé, mais néanmoins avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité; et, par sa lettre, il lui disoit un éternel adieu. La princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avoit tant de pouvoir; et, ne pouvant se résoudre à le perdre, non-seulement à cause de l'amitié qu'elle avoit pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui étoit tout à fait nécessaire, elle lui manda qu'elle vouloit absolument lui parler encore une fois, et, après cela, qu'elle le laissoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. L'on est bien foible quand on est amoureux. Le comte revint, et, en moins d'une heure, la beauté de la princesse de Montpensier, son esprit et quelques paroles obligeantes le rendirent plus soumis qu'il n'avoit jamais été, et il lui donna même des lettres du duc de Guise, qu'il venoit de recevoir. Pendant ce temps, l'envie qu'on eut à la cour d'y faire venir les chefs du parti huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint-Barthélemi, fit que le roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les princes de la maison de Bourbon et tous ceux de la maison de Guise. Le prince de Montpensier s'en retourna à Champigni pour achever d'accabler la princesse sa femme par sa présence. Le duc de Guise s'en alla à la campagne, chez le cardinal de Lor-

raine son oncle. L'amour et l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la princesse de Montpensier, que, sans considérer ce qu'il hasardoit pour elle et pour lui, il feignit un voyage, et, laissant tout son train dans une petite ville, il prit avec lui ce seul gentilhomme qui avoit déjà fait plusieurs voyages à Champigni, et il s'y en alla en poste. Comme il n'avoit point d'autre adresse que celle du comte de Chabannes, il lui fit écrire un billet par ce même gentilhomme, par lequel ce gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit. Le comte de Chabannes, croyant que c'étoit seulement pour recevoir des lettres du duc de Guise, l'alla trouver; mais il fut extrêmement surpris quand il vit le duc de Guise, et il n'en fut pas moins affligé. Ce duc, occupé de son dessein, ne prit non plus garde à l'embarras du comte que la princesse de Montpensier avoit fait à son silence lorsqu'elle lui avoit conté son amour. Il se mit à lui exagérer sa passion et à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement s'il ne lui faisoit obtenir de la princesse la permission de la voir. Le comte de Chabannes lui répondit froidement qu'il diroit à cette princesse tout ce qu'il souhaitoit qu'il lui dit, et qu'il viendroit lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigni, combattu de ses propres sentiments, mais avec une violence qui lui ôtoit quelquefois toute sorte de connoissance. Souvent il prenoit la résolution de renvoyer le duc de Guise sans le dire à la princesse de Montpensier; mais la fidélité exacte qu'il lui avoit promise changeoit aussitôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle sans savoir ce qu'il devoit faire; et, apprenant que le prince de Montpensier étoit à la chasse, il alla droit à l'appartement de la princesse, qui, le voyant troublé, fit retirer aussitôt ses femmes pour savoir le sujet de ce trouble. Il lui dit, en se modérant le plus qu'il lui fut possible, que le duc de Guise étoit à une lieue de Champigni, et qu'il souhaitoit passionnément de la voir. La princesse fit un grand cri à cette nouvelle, et son embarras ne fut guère moindre que celui du comte.

Son amour lui présenta d'abord la joie qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement. Mais, quand elle pensa combien cette action étoit contraire à sa vertu, et qu'elle ne pouvoit voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle à l'insu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le comte de Chabannes attendoit sa réponse comme une chose qui alloit décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la princesse par son silence, il prit la parole pour lui représenter tous les périls où elle s'exposeroit par cette entrevue: et, voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit : Si, après tout ce que je viens de vous représenter, madame, votre passion est la plus forte, et que vous désiriez voir le duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oui, madame, si vous le voulez, j'irai querir le duc de Guise dès ce soir, car il est trop périlleux de le laisser plus longtemps où il est, et je l'emmènerai dans votre appartement. Mais par où et comment ? interrompit la princesse. Ah! madame, s'écria le comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, madame, ce bienheureux amant. Je l'emmenerai par le parc : donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus qu'elle baisse, précisément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre, et ne vous inquiétez pas du reste. En achevant ces paroles, il se leva; et, sans attendre d'autre consentement de la princesse de Montpensier, il remonta à cheval, et vint trouver le duc de Guise, qui l'attendoit avec une impatience extrême. La princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque temps sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le comte de Chabannes, pour lui défendre d'emmener le duc

de Guise; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que, sans le rappeler, elle n'avoit qu'à ne point faire abaisser le pont. Elle crut qu'elle continueroit dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un amant qu'elle croyoit si digne d'elle, et elle instruisit une de ses femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le duc de Guise dans son appartement. Cependant et ce duc et le comte de Chabannes approchoient de Champigni, mais dans un état bien différent: le duc abandonnoit son âme à la joie et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable, et le comte s'abandonnoit à un désespoir et à une rage qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son rival. Enfin ils arrivèrent au parc de Champigni, où ils laissèrent leurs chevaux à l'écuyer du duc de Guise; et, passant par des brèches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le parterre. Le comte de Chabannes, au milieu de son désespoir, avoit toujours quelque espérance que la raison reviendroit à la princesse de Montpensier, et qu'elle prendroit enfin la résolution de ne point voir le duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, et ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémités; mais, venant à penser que s'il faisoit du bruit, il seroit ouï apparemment du prince de Montpensier, dont l'appartement donnoit sur le même parterre, et que tout ce désordre tomberoit ensuite sur la personne qu'il aimoit le plus, sa rage se calma à l'heure même, et il acheva de conduire le duc de Guise aux pieds de sa princesse. Il ne put se résoudre à être témoin de leur conversation, quoique la princesse lui témoignât le souhaiter, et qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage qui étoit du côté de l'appartement du prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui aient jamais occupé l'esprit d'un amant. Cependant, quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le pont, le

prince de Montpensier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, et fit lever un de ses valets de chambre pour voir ce que c'étoit. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre, et, au travers de l'obscurité de la nuit, il aperçut que le pont étoit abaissé. Il en avertit son maître, qui lui commanda en même temps d'aller dans le parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après, il se leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui sembloit avoir ouï marcher quelqu'un, et s'en vint droit à l'appartement de la princesse sa femme, qui répondoit sur le pont. Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage où étoit le comte de Chabannes, la princesse de Montpensier, qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le duc de Guise, pria plusieurs fois le comte d'entrer dans sa chambre. Il s'en excusa toujours, et, comme elle l'en pressoit davantage, possédé de rage et de fureur, il lui répondit si haut qu'il fut ouï du prince de Montpensier, mais si confusément que ce prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit et plus tranquille et moins jaloux : aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage et de la fureur dans celui du prince. Il heurta aussitôt à la porte avec impétuosité, et, criant pour se faire ouvrir, il donna la plus cruelle surprise du monde à la princesse, au duc de Guise et au comte de Chabannes. Le dernier, entendant la voix du prince, comprit d'abord qu'il étoit impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la princesse sa femme, et, la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment que, s'il y trouvoit le duc de Guise, madame de Montpensier auroit la douleur de le voir tuer à ses yeux, et que la vie même de cette princesse ne seroit pas en sûreté, il résolut, par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une maîtresse ingrate et un rival aimé. Pendant que le prince de Montpensier donnoit mille coups à la porte, il vint au duc de Guise, qui ne savoit quelle résolution prendre,

et il le mit entre les mains de cette femme de madame de Montpensier qui l'avoit fait entrer par le pont, pour le faire sortir par le même lieu, pendant qu'il s'exposeroit à la fureur du prince. A peine le duc étoit hors de l'antichambre, que le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la chambre comme un homme possédé de fureur, et qui cherchoit sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le comte de Chabannes, et qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse étoit peinte, il demeura immobile lui-même ; et la surprise de trouver, et seul, et la nuit, dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La princesse étoit à demi évanouie sur des carreaux, et jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin, le prince de Montpensier, qui ne croyoit pas ce qu'il voyoit, et qui vouloit démêler ce chaos où il venoit de tomber, adressant la parole au comte, d'un ton qui faisoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui : Que vois-je? lui dit-il. Est-ce une illusion ou une vérité? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement, choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire? Et vous, madame, dit-il à la princesse en se tournant de son côté, n'étoit-ce point assez de m'ôter votre cœur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvoit consoler de ces malheurs? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, et éclaircissez-moi une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paroît. La princesse n'étoit pas capable de répondre, et le comte de Chabannes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, et indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi ; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous et plus désespéré; je ne saurois vous en dire davantage. Ma mort vous vengera, et, si vous voulez me la donner tout à l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut

m'être agréable. Ces paroles, prononcées avec une douleur mortelle et avec un air qui marquoit son innocence, au lieu d'éclaircir le prince de Montpensier, lui persuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque mystère dans cette aventure, qu'il ne pouvoit deviner; et, son désespoir s'augmentant par cette incertitude : Otez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprends rien : vous devez cet éclaircissement à mon amitié ; vous le devez à ma modération, car tout autre que moi auroit déjà vengé sur votre vie un affront si sensible. Les apparences sont bien fausses, interrompit le comte. Ah! c'est trop, répliqua le prince; il faut que je me venge, et puis je m'éclaircirai à loisir. En disant ces paroles, il s'approcha du comte de Chabannes avec l'action d'un homme emporté de rage. La princesse, craignant quelque malheur (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée), se leva pour se mettre entre deux. La foiblesse où elle étoit la fit succomber à cet effort, et, comme elle approchoit de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le prince fut encore plus touché de cet évanouissement qu'il n'avoit été de la tranquillité où il avoit trouvé le comte lorsqu'il s'étoit approché de lui; et, ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnoient des mouvements si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le comte de Chabannes, pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevoit tant de marques, et ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, sortit brusquement de la chambre, et, passant par l'appartement du prince, dont il trouva les portes ouvertes, il descendit dans la cour; il se fit donner des chevaux, et s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir. Cependant le prince de Montpensier, qui voyoit que la princesse ne revenoit point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses femmes, et se retira dans sa chambre

avec une douleur mortelle. Le duc de Guise, qui étoit sorti heureusement du parc, sans savoir quasi ce qu'il faisoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieues; mais il ne put s'éloigner davantage, sans savoir des nouvelles de la princesse. Il s'arrêta dans une forêt, et envoya son écuyer pour apprendre du comte de Chabannes ce qui étoit arrivé de cette terrible aventure. L'écuyer ne trouva point le comte de Chabannes; mais il apprit d'autres personnes que la princesse de Montpensier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son écuyer; et, sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'écuyer du duc de Guise lui avoit rapporté la vérité, en lui disant que madame de Montpensier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que, sitôt que ses femmes l'eurent mise dans son lit, la fièvre lui prit si violemment, et avec des rêveries si horribles, que, dès le second jour, l'on craignit pour sa vie. Le prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât pas de ce qu'il n'entroit pas dans la chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de retourner à la cour, où l'on rappeloit tous les princes catholiques pour exterminer les huguenots, le tira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne sachant ce qu'il avoit à espérer ou à craindre du mal de la princesse sa femme. Il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les huguenots en la personne d'un de leurs chefs, l'amiral de Châtillon; et, deux jours après, l'on fit cet horrible massacre, si renommé par toute l'Europe. Le pauvre comte de Chabannes, qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris, pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des huguenots. Les personnes chez qui il s'étoit retiré, l'ayant reconnu, et s'étant souvenues qu'on l'avoit soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le prince de

Montpensier, allant donner quelques ordres hors la ville, passa dans la rue où étoit le corps de Chabannes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle: ensuite son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur; mais le souvenir de l'offense qu'il croyoit avoir reçue du comte lui donna enfin de la joie, et il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune. Le duc de Guise, occupé du désir de venger la mort de son père, et, peu après, rempli de la joie de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Montpensier; et trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnoit plus d'espérance que cette princesse, il s'attacha entièrement à elle et l'aima avec une passion démesurée, et qui dura jusqu'à sa mort. Cependant, après que le mal de madame de Montpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer. La raison lui revint; et, se trouvant un peu soulagée par l'absence du prince son mari, elle donna quelque espérance de vie. Sa santé revenoit pourtant avec grande peine, par le mauvais état de son esprit; et son esprit fut travaillé de nouveau quand elle se souvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses femmes si elles n'avoient vu personne, si elles n'avoient point de lettres; et, ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnoit. Ce fut encore un nouvel accablement pour elle d'apprendre la mort du comte de Chabannes, qu'elle sut bientôt par les soins du prince son mari. L'ingratitude du duc de Guise lui fit sentir vivement la perte d'un homme dont elle connoissoit si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressants la remirent bientôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle étoit sortie. Et, comme madame de Noirmoutier étoit une personne qui prenoit autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les

cacher, celles du duc de Guise et les siennes étoient si publiques, que toute éloignée et toute malade qu'étoit la princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés qu'elle n'en put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours dans la fleur de son âge. Elle étoit une des plus belles princesses du monde, et en eût été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.

FIN DE LA PRINCESSE DE MONTPENSIER

LA COMTESSE
DE TENDE

LA COMTESSE

DE TENDE

Mademoiselle de Strozzi, fille du maréchal, et proche parente de Catherine de Médicis, épousa, la première année de la régence de cette reine, le comte de Tende, de la maison de Savoie, riche, bien fait, le seigneur de la cour qui vivoit avec le plus d'éclat, et plus propre à se faire estimer qu'à plaire. Sa femme néanmoins l'aima d'abord avec passion; elle étoit fort jeune; il ne la regarda que comme un enfant, et il fut bientôt amoureux d'une autre. La comtesse de Tende, vive, et d'une race italienne, devint jalouse; elle ne se donnoit point de repos; elle n'en laissoit point à son mari; il évita sa présence, et ne vécut plus avec elle comme l'on vit avec sa femme.

La beauté de la comtesse augmenta; elle fit paroître beaucoup d'esprit; le monde la regarda avec admiration; elle fut occupée d'elle-même, et guérit insensiblement de sa jalousie et de sa passion.

Elle devint l'amie intime de la princesse de Neufchâtel, jeune, belle, et veuve du prince de ce nom, qui lui avoit laissé en mourant cette souveraineté qui la rendoit le parti de la cour le plus élevé et le plus brillant.

Le chevalier de Navarre, descendu des anciens souverains de ce royaume, étoit aussi alors jeune, beau, plein d'esprit et d'élévation ; mais la fortune ne lui avoit donné d'autre bien que la naissance : il jeta les yeux sur la princesse de Neufchâtel, dont il connoissoit l'esprit, comme sur une personne capable d'un attachement violent, et propre à faire la fortune d'un homme comme lui. Dans cette vue, il s'attacha à elle sans en être amoureux, et attira son inclination : il en fut souffert ; mais il se trouva encore bien éloigné du succès qu'il désiroit. Son dessein étoit ignoré de tout le monde ; un seul de ses amis en avoit la confidence, et cet ami étoit aussi intime ami du comte de Tende : il fit consentir le chevalier de Navarre à confier son secret au comte, dans la vue qu'il l'obligeroit à le servir auprès de la princesse de Neufchâtel. Le comte de Tende aimoit déjà le chevalier de Navarre ; il en parla à sa femme, pour qui il commençoit à avoir plus de considération, et l'obligea, en effet, de faire ce qu'on désiroit.

La princesse de Neufchâtel lui avoit déjà fait confidence de son inclination pour le chevalier de Navarre ; cette comtesse la fortifia. Le chevalier la vint voir, il prit des liaisons et des mesures avec elle ; mais, en la voyant, il prit aussi pour elle une passion violente ; il ne s'y abandonna pas d'abord ; il vit les obstacles que ces sentiments partagés entre l'amour et l'ambition apporteroient à son dessein : il résista ; mais, pour résister, il ne falloit pas voir souvent la comtesse de Tende, et il la voyoit tous les jours, en cherchant la princesse de Neufchâtel ; ainsi il devint éperdument amoureux de la comtesse. Il ne put lui cacher entièrement sa passion : elle s'en aperçut ; son amour-propre en fut flatté, et elle se sentit un amour violent pour lui.

Un jour, comme elle lui parloit de la grande fortune d'épouser la princesse de Neufchâtel, il lui dit en la regardant d'un air où sa passion étoit entièrement déclarée : Et croyez-vous, madame, qu'il n'y ait point de fortune que je préférasse à celle d'épouser

cette princesse? La comtesse de Tende fut frappée des regards et des paroles du chevalier : elle le regarda des mêmes yeux dont il la regardoit; et il y eut un trouble et un silence entre eux plus parlant que les paroles. Depuis ce temps, la comtesse fut dans une agitation qui lui ôta le repos : elle sentit le remords d'ôter à son amie le cœur d'un homme qu'elle alloit épouser uniquement pour en être aimée, qu'elle épousoit avec l'improbation de tout le monde, et aux dépens de son élévation.

Cette trahison lui fit horreur; la honte et les malheurs d'une galanterie se présentèrent à son esprit : elle vit l'abime où elle se précipitoit, et elle résolut de l'éviter.

Elle tint mal ses résolutions; la princesse étoit presque déterminée à épouser le chevalier de Navarre : néanmoins elle n'étoit pas contente de la passion qu'il avoit pour elle; et, au travers de celle qu'elle avoit pour lui, et du soin qu'il prenoit de la tromper, elle démêloit la tiédeur de ses sentiments : elle s'en plaignit à la comtesse de Tende. Cette comtesse la rassura; mais les plaintes de madame de Neufchâtel achevèrent de la troubler; elles lui firent voir l'étendue de sa trahison, qui coûteroit peut-être la fortune de son amant. La comtesse l'avertit des défiances de la princesse; il lui témoigna de l'indifférence pour tout, hors d'être aimé d'elle; néanmoins il se contraignit par ses ordres, et rassura si bien la princesse de Neufchâtel, qu'elle fit voir à la comtesse de Tende, qu'elle étoit entièrement satisfaite du chevalier de Navarre.

La jalousie se saisit alors de la comtesse : elle craignit que son amant n'aimât véritablement la princesse : elle vit toutes les raisons qu'il avoit de l'aimer; leur mariage, qu'elle avoit souhaité, lui fit horreur; elle ne vouloit pourtant pas qu'il le rompît, et elle se trouvoit dans une cruelle incertitude : elle laissa voir au chevalier tous ses remords sur la princesse de Neufchâtel; elle résolut seulement de lui cacher sa jalousie, et crut en effet la lui avoir cachée.

La passion de la princesse surmonta enfin toutes ses irrésolutions. Elle se détermina à son mariage, et se résolut de le faire secrètement, et de ne le déclarer que quand il seroit fait.

La comtesse de Tende étoit prête à expirer de douleur. Le même jour qui fut pris pour le mariage il y avoit une cérémonie publique; son mari y assista; elle y envoya toutes ses femmes; elle fit dire qu'on ne la voyoit pas, et s'enferma dans son cabinet, couchée sur son lit de repos, et abandonnée à tout ce que les remords, l'amour et la jalousie peuvent faire sentir de plus cruel.

Comme elle étoit dans cet état, elle entendit ouvrir une porte dérobée dans son cabinet, et vit paroître le chevalier de Navarre, paré, et d'une grâce au-dessus de ce qu'elle l'avoit jamais vu. Chevalier, où allez-vous? s'écria-t-elle, que cherchez-vous? avez-vous perdu la raison? qu'est devenu votre mariage, et songez-vous à ma réputation? Soyez en repos de votre réputation, madame, lui répondit-il; personne ne le peut savoir; il n'est pas question de mon mariage; il ne s'agit plus de ma fortune; il ne s'agit que de votre cœur, madame, et d'être aimé de vous : je renonce à tout le reste. Vous m'avez laissé voir que vous ne me haïssez pas; mais vous m'avez voulu cacher que je suis assez heureux pour que mon mariage vous fasse de la peine; je viens vous dire, madame, que j'y renonce; que ce mariage me seroit un supplice, et que je ne veux vivre que pour vous : on m'attend à l'heure que je vous parle : tout est prêt; mais je vais tout rompre, si, en le rompant, je fais une chose qui vous soit agréable, et qui vous prouve ma passion.

La comtesse se laissa tomber sur un lit de repos dont elle s'étoit relevée à demi, et regardant le chevalier avec des yeux pleins d'amour et de larmes : Vous voulez donc que je meure? lui dit-elle ; croyez-vous qu'un cœur puisse contenir tout ce que vous me faites sentir; quitter à cause de moi la fortune qui vous attend! je n'en puis seulement supporter la pensée : allez

à madame la princesse de Neufchâtel, allez à la grandeur qui vous est destinée, vous aurez mon cœur en même temps. Je ferai de mes remords, de mes incertitudes, et de ma jalousie, puisqu'il faut vous l'avouer, tout ce que ma foible raison me conseillera; mais je ne vous verrai jamais si vous n'allez tout à l'heure signer votre mariage; allez, ne demeurez pas un moment; mais, pour l'amour de moi, et pour l'amour de vous-même, renoncez à une passion aussi déraisonnable que celle que vous me témoignez, et qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.

Le chevalier fut d'abord transporté de joie de se voir si véritablement aimé de la comtesse de Tende; mais l'horreur de se donner à une autre lui revint devant les yeux; il pleura, il s'affligea, il lui promit tout ce qu'elle voulut, à condition qu'il la reverroit encore dans ce même lieu. Elle voulut savoir, avant qu'il sortît, comment il y étoit entré. Il lui dit qu'il s'étoit fié à un écuyer qui étoit à elle, et qui avoit été à lui, qui l'avoit fait passer par la cour des écuries où répondoit le petit degré qui menoit à ce cabinet, et qui répondoit aussi à la chambre de l'écuyer.

Cependant, l'heure du mariage approchoit, et le chevalier, pressé par la comtesse de Tende, fut enfin contraint de s'en aller. Mais il alla, comme au supplice, à la plus grande et à la plus agréable fortune où un cadet sans biens eût été jamais élevé. La comtesse de Tende passa la nuit, comme on se le peut imaginer, agitée par ses inquiétudes; elle appela ses femmes sur le matin, et, peu de temps après que sa chambre fut ouverte, elle vit son écuyer s'approcher de son lit, et mettre une lettre dessus, sans que personne s'en aperçût. La vue de cette lettre la troubla, et parce qu'elle la reconnut être du chevalier de Navarre, et parce qu'il étoit si peu vraisemblable que, pendant cette nuit, qui devoit avoir été celle de ses noces, il eût eu le loisir de lui écrire, qu'elle craignit qu'il n'eût apporté, ou qu'il ne fût arrivé

quelques obstacles à son mariage : elle ouvrit la lettre avec beaucoup d'émotion, et y trouva à peu près ces paroles :

« Je ne pense qu'à vous, madame : je ne suis occupé que de vous; et, dans les premiers moments de la possession légitime du plus grand parti de France, à peine le jour commence à paroître, que je quitte la chambre où j'ai passé la nuit, pour vous dire que je me suis déjà repenti mille fois de vous avoir obéi, et de n'avoir pas tout donné pour ne vivre que pour vous. »

Cette lettre et les moments où elle étoit écrite touchèrent sensiblement la comtesse de Tende; elle alla dîner chez la princesse de Neufchâtel, qui l'en avoit priée. Son mariage étoit déclaré; elle trouva un nombre infini de personnes dans la chambre; mais, sitôt que cette princesse la vit, elle quitta tout le monde, et la pria de passer dans son cabinet. A peine étoient-elles assises, que le visage de la princesse se couvrit de larmes. La comtesse crut que c'étoit l'effet de la déclaration de son mariage, et qu'elle la trouvoit plus difficile à supporter qu'elle ne l'avoit imaginé : mais elle vit bientôt qu'elle se trompoit. Ah! madame, lui dit la princesse, qu'ai-je fait? J'ai épousé un homme par passion; j'ai fait un mariage inégal, désapprouvé, qui m'abaisse; et celui que j'ai préféré à tout, en aime une autre! La comtesse de Tende pensa s'évanouir à ces paroles : elle crut que la princesse ne pouvoit avoir pénétré la passion de son mari, sans en avoir aussi démêlé la cause; elle ne put répondre. La princesse de Navarre (on l'appela ainsi depuis son mariage) n'y prit pas garde, et continuant : M. le prince de Navarre, lui dit-elle, madame, bien loin d'avoir l'impatience que lui devoit donner la conclusion de notre mariage, se fit attendre hier au soir; il vint sans joie, l'esprit occupé et embarrassé; il est sorti de ma chambre à la pointe du jour, sur je ne sais quel prétexte. Mais il venoit d'écrire; je l'ai connu à ses mains. A qui pouvoit-il écrire qu'à une maîtresse? Pourquoi se faire attendre, et de quoi avoit-il l'esprit embarrassé?

L'on vint dans le moment interrompre la conversation, parce que la princesse de Condé arrivoit; la princesse de Navarre alla la recevoir, et la comtesse de Tende demeura hors d'elle-même. Elle écrivit dès le soir au prince de Navarre pour lui donner avis des soupçons de sa femme, et pour l'obliger à se contraindre. Leur passion ne se ralentit pas par les périls et par les obstacles; la comtesse de Tende n'avoit point de repos, et le sommeil ne venoit plus adoucir ses chagrins. Un matin, après qu'elle eut appelé ses femmes, son écuyer s'approcha d'elle, et lui dit tout bas que le prince de Navarre étoit dans son cabinet, et qu'il la conjuroit qu'il lui pût dire une chose qu'il étoit absolument nécessaire qu'elle sût. L'on cède aisément à ce qui plaît : la comtesse savoit que son mari étoit sorti; elle dit qu'elle vouloit dormir, et dit à ses femmes de refermer ses portes, et de ne point revenir qu'elle ne les appelât.

Le prince de Navarre entra par ce cabinet, et se jeta à genoux devant son lit. Qu'avez-vous à me dire, lui dit-elle? Que je vous aime, madame, que je vous adore, que je ne saurois vivre avec madame de Navarre; le désir de vous voir s'est saisi de moi ce matin avec une telle violence, que je n'ai pu y résister. Je suis venu ici au hasard de tout ce qui pourroit en arriver, et sans espérer même de vous entretenir. La comtesse le gronda d'abord de la commettre si légèrement; et ensuite leur passion les conduisit à une conversation si longue, que le comte de Tende revint de la ville. Il alla à l'appartement de sa femme; on lui dit qu'elle n'étoit pas éveillée; il étoit tard; il ne laissa pas d'entrer dans sa chambre, et trouva le prince de Navarre à genoux devant son lit, comme il s'étoit mis d'abord. Jamais étonnement ne fut pareil à celui du comte de Tende, et jamais trouble n'égala celui de sa femme : le prince de Navarre conserva seul de la présence d'esprit, et, sans se troubler ni se lever de la place : Venez, venez, dit-il au comte de Tende, m'aider à obtenir une grâce que je demande à genoux, et que l'on me refuse.

Le ton et l'air du prince de Navarre suspendirent l'étonnement du comte de Tende. Je ne sais, lui répondit-il du même ton qu'avoit parlé le prince, si une grâce que vous demandez à genoux à ma femme, quand on dit qu'elle dort, et que je vous trouve seul avec elle, et sans carrosse à ma porte, sera de celles que je souhaiterois qu'elle vous accordât. Le prince de Navarre, rassuré et hors de l'embarras du premier moment, se leva, s'assit avec une liberté entière, et la comtesse de Tende, tremblante et éperdue, cacha son trouble par l'obscurité du lieu où elle étoit. Le prince de Navarre prit la parole : Vous m'allez blâmer; mais il faut néanmoins me secourir : je suis amoureux et aimé de la plus aimable personne de la cour; je me dérobai hier au soir de chez la princesse de Navarre et de tous mes gens pour aller à un rendez-vous où cette personne m'attendoit. Ma femme, qui a déjà démêlé que je suis occupé d'autre chose que d'elle, et qui a de l'attention à ma conduite, a su par mes gens que je les avois quittés; elle est dans une jalousie et un désespoir dont rien n'approche. Je lui ai dit que j'avois passé les heures qui lui donnoient de l'inquiétude chez la maréchale de Saint-André qui est incommodée, et qui ne voit presque personne; je lui ai dit que madame la comtesse de Tende y étoit seule, et qu'elle pouvoit lui demander si elle ne m'y avoit pas vu tout le soir. J'ai pris le parti de venir me confier à madame la comtesse. Je suis allé chez la Châtre, qui n'est qu'à trois pas d'ici, j'en suis sorti sans que mes gens m'aient vu, et l'on m'a dit que madame étoit éveillée; je n'ai trouvé personne dans son antichambre, et je suis entré hardiment. Elle me refuse de mentir en ma faveur; elle dit qu'elle ne veut pas trahir son amie, et me fait des réprimandes très-sages : je me les suis faites à moi-même inutilement. Il faut ôter à madame la princesse de Navarre l'inquiétude et la jalousie où elle est, et me tirer du mortel embarras de ses reproches.

La comtesse de Tende ne fut guère moins surprise de la pré-

sence d'esprit du prince qu'elle l'avoit été de la venue de son mari : elle se rassura, et il ne demeura pas le moindre doute au comte. Il se joignit à sa femme pour faire voir au prince l'abîme de malheurs où il s'alloit plonger, et ce qu'il devoit à cette princesse : la comtesse promit de lui dire tout ce que vouloit son mari.

Comme il alloit sortir, le comte l'arrêta : Pour récompense du service que nous vous allons rendre aux dépens de la vérité, apprenez-nous du moins quelle est cette aimable maîtresse ; il faut que ce ne soit pas une personne fort estimable de vous aimer, et conserver avec vous un commerce, vous voyant embarqué avec une personne aussi belle que madame la princesse de Navarre, vous la voyant épouser, et voyant ce que vous lui devez. Il faut que cette personne n'ait ni esprit, ni courage, ni délicatesse ; et, en vérité, elle ne mérite pas que vous troubliez un aussi grand bonheur que le vôtre, et que vous vous rendiez si ingrat et si coupable. Le prince ne sut que répondre ; il feignit d'avoir hâte. Le comte de Tende le fit sortir lui-même, afin qu'il ne fût pas vu.

La comtesse demeura éperdue du hasard qu'elle avoit couru, des réflexions que lui faisoient faire les paroles de son mari, et de la vue des malheurs où sa passion l'exposoit ; mais elle n'eut pas la force de s'en dégager. Elle continua son commerce avec le prince : elle le voyoit quelquefois par l'entremise de la Lande son écuyer. Elle se trouvoit et étoit en effet une des plus malheureuses personnes du monde : la princesse de Navarre lui faisoit tous les jours confidence d'une jalousie dont elle étoit la cause ; cette jalousie la pénétroit de remords ; et, quand la princesse de Navarre étoit contente de son mari, elle-même étoit pénétrée de jalousie à son tour.

Il se joignit un nouveau tourment à ceux qu'elle avoit déjà : le comte de Tende devint aussi amoureux d'elle, que si elle n'eût point été sa femme ; il ne la quittoit plus, et vouloit reprendre tous ses droits méprisés.

La comtesse s'y opposa avec une force et une aigreur qui alloient jusqu'au mépris; prévenue pour le prince de Navarre, elle étoit blessée et offensée de toute autre passion que de la sienne. Le comte de Tende sentit son procédé dans toute sa dureté; et, piqué jusqu'au vif, il l'assura qu'il ne l'importuneroit de la vie; et, en effet, il la laissa avec beaucoup de sécheresse.

La campagne s'approchoit; le prince de Navarre devait partir pour l'armée; la comtesse de Tende commença à sentir les douleurs de son absence, et la crainte des périls où il seroit exposé : elle résolut de se dérober à la contrainte de cacher son affliction, et prit le parti d'aller passer la belle saison dans une terre qu'elle avoit à trente lieues de Paris.

Elle exécuta ce qu'elle avoit projeté : leur adieu fut si douloureux, qu'ils en devoient tirer l'un et l'autre un mauvais augure. Le comte de Tende demeura auprès du roi, où il étoit attaché par sa charge.

La cour devoit s'approcher de l'armée : la maison de madame de Tende n'en étoit pas bien loin : son mari lui dit qu'il y feroit un voyage d'une nuit seulement, pour des ouvrages qu'il avoit commencés. Il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'étoit pour la voir ; il avoit contre elle tout le dépit que donnent les passions. Madame de Tende avoit trouvé dans les commencements le prince de Navarre si plein de respect, et elle s'étoit senti tant de vertu, qu'elle ne s'étoit défiée ni de lui, ni d'elle-même ; mais le temps et les occasions avoient triomphé de sa vertu et du respect, et, peu de temps après qu'elle fut chez elle, elle s'aperçut qu'elle étoit grosse. Il ne faut que faire réflexion à la réputation qu'elle avoit acquise et conservée, et à l'état où elle étoit avec son mari, pour juger de son désespoir. Elle fut prête plusieurs fois d'attenter à sa vie : cependant elle conçut quelque légère espérance sur le voyage que son mari devoit faire auprès d'elle, et résolut d'en attendre le succès. Dans cet accablement, elle eut

encore la douleur d'apprendre que la Lande, qu'elle avoit laissé à Paris pour les lettres de son amant et les siennes, étoit mort en peu de jours, et elle se trouvoit dénuée de tout secours, dans un temps où elle en avoit tant de besoin.

Cependant l'armée avoit entrepris un siége. Sa passion pour le prince de Navarre lui donnoit de continuelles craintes, même au travers des mortelles horreurs dont elle étoit agitée.

Ses craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées : elle reçut des lettres de l'armée. Elle y apprit la fin du siége ; mais elle apprit aussi que le prince de Navarre avoit été tué le dernier jour : elle perdit la connoissance et la raison ; elle fut plusieurs fois privée de l'une et de l'autre ; cet excès de malheur lui paroissoit dans des moments une espèce de consolation ; elle ne craignoit plus rien pour son repos, pour sa réputation, ni pour sa vie ; la mort seule lui paroissoit désirable ; elle l'espéroit de sa douleur, ou étoit résolue de se la donner. Un reste de honte l'obligea à dire qu'elle sentoit des douleurs excessives, pour donner un prétexte à ses cris et à ses larmes. Si mille adversités la firent retourner sur elle-même, elle vit qu'elles les avoit méritées ; et la nature et le christianisme la détournèrent d'être homicide d'elle-même, et suspendirent l'exécution de ce qu'elle avoit résolu.

Il n'y avoit pas longtemps qu'elle étoit dans ces violentes douleurs, lorsque le comte de Tende arriva : elle croyoit connoître tous les sentiments que son malheureux état lui pouvoit inspirer ; mais l'arrivée de son mari lui donna encore un trouble et une confusion qui lui furent nouveaux. Il sut en arrivant qu'elle étoit malade ; et, comme il avoit toujours conservé des mesures d'honnêteté aux yeux du public et de son domestique, il vint d'abord dans sa chambre ; il la trouva comme une personne hors d'elle-même, comme une personne égarée, et elle ne put retenir ses larmes, qu'elle attribuoit toujours aux douleurs qui la tourmentoient. Le comte de Tende, touché de l'état où il la

voyoit, s'attendrit pour elle ; et croyant faire quelque diversion à ses douleurs, il lui parla de la mort du prince de Navarre, et de l'affliction de sa femme.

Celle de madame de Tende ne put résister à ce discours ; ses larmes redoublèrent d'une telle sorte, que le comte de Tende en fut surpris, et presque éclairé : il sortit de sa chambre plein de trouble et d'agitation ; il lui sembla que sa femme n'étoit pas dans l'état que causent les douleurs du corps ; ce redoublement de larmes, lorsqu'il lui avoit parlé de la mort du prince de Navarre, l'avoit frappé ; et, tout d'un coup, l'aventure de l'avoir trouvé à genoux devant son lit se présenta à son esprit : il se souvint du procédé qu'elle avoit eu avec lui, lorsqu'il avoit voulu retourner à elle, et enfin il crut voir la vérité ; mais il lui restoit néanmoins ce doute que l'amour-propre nous laisse toujours pour les choses qui coûtent trop cher à croire.

Son désespoir fut extrême, et toutes ses pensées furent violentes ; mais, comme il étoit sage, il retint ses premiers mouvements, et résolut de partir le lendemain à la pointe du jour, sans voir sa femme, remettant au temps à lui donner plus de certitude, et à prendre ses résolutions.

Quelque abîmée que fût madame de Tende dans sa douleur, elle n'avoit pas laissé de s'apercevoir du peu de pouvoir qu'elle avoit eu sur elle-même, et de l'air dont son mari étoit sorti de sa chambre ; elle se douta d'une partie de la vérité ; et, n'ayant plus que de l'horreur pour la vie, elle résolut de la perdre d'une manière qui ne lui ôtât pas l'espérance de l'autre.

Après avoir examiné ce qu'elle allait faire, avec des agitations mortelles, pénétrée de ses malheurs et du repentir de sa faute, elle se détermina enfin à écrire ces mots à son mari :

« Cette lettre me va coûter la vie ; mais je mérite la mort, et je la désire. Je suis grosse ; celui qui est la cause de mon malheur n'est plus au monde, aussi bien que le seul homme qui savoit notre commerce : le public ne l'a jamais soupçonné : j'avois

résolu de finir ma vie par mes mains; mais je l'offre à Dieu et à vous, pour l'expiation de mon crime. Je n'ai pas voulu me déshonorer aux yeux du monde, parce que ma réputation vous regarde; conservez-la pour l'amour de vous : je vais faire paroître l'état où je suis; cachez-en la honte, et faites-moi périr, quand vous voudrez, et comme vous le voudrez. »

Le jour commençoit à paroître, lorsqu'elle eut écrit cette lettre, la plus difficile à écrire qui ait peut-être jamais été écrite : elle la cacheta, se mit à la fenêtre, et, comme elle vit le comte de Tende dans la cour, prêt à monter en carrosse, elle envoya une de ses femmes la lui porter, et lui dire qu'il n'y avoit rien de pressé, et qu'il la lût à loisir. Le comte de Tende fut surpris de cette lettre; elle lui donna une sorte de pressentiment, non pas de tout ce qu'il y devoit trouver, mais de quelque chose qui avoit rapport à ce qu'il avoit pensé la veille. Il monta seul en carrosse, plein de trouble, et n'osant même ouvrir la lettre, quelque impatience qu'il eût de la lire : il la lut enfin, et apprit son malheur; mais que ne pensa-t-il point après l'avoir lue! S'il eût eu des témoins, le violent état où il étoit l'auroit fait croire privé de raison, ou prêt de perdre la vie. La jalousie et les soupçons bien fondés préparent d'ordinaire les maris à leurs malheurs; ils ont même toujours quelques doutes; mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu, qui est au-dessus de nos lumières.

Le comte de Tende avoit toujours trouvé sa femme très-aimable, quoiqu'il ne l'eût pas également aimée; mais elle lui avoit toujours paru la plus estimable femme qu'il eût jamais vue : ainsi, il n'avoit pas moins d'étonnement que de fureur; et, au travers l'un de l'autre, il sentoit encore, malgré lui, une douleur où la tendresse avoit quelque part.

Il s'arrêta dans une maison qui se trouva sur son chemin, où il passa plusieurs jours, agité et affligé, comme on peut se l'imaginer : il pensa d'abord tout ce qu'il étoit naturel de penser

en cette occasion; il ne songea qu'à faire mourir sa femme; mais la mort du prince de Navarre, et celle de la Lande, qu'il reconnut aisément pour le confident, ralentirent un peu sa fureur. Il ne douta pas que sa femme ne lui eût dit vrai, en lui disant que son commerce n'avoit jamais été soupçonné; il jugea que le mariage du prince de Navarre pouvoit avoir trompé tout le monde, puisqu'il avoit été trompé lui-même. Après une conviction si grande que celle qui s'étoit présentée à ses yeux, cette ignorance entière du public pour son malheur lui fut un adoucissement; mais les circonstances, qui lui faisoient voir à quel point et de quelle manière il avoit été trompé lui perçoient le cœur, et il ne respiroit que la vengeance : il pensa, néanmoins, que, s'il faisoit mourir sa femme, et que l'on s'aperçût qu'elle étoit grosse, l'on soupçonneroit aisément la vérité. Comme il étoit l'homme du monde le plus glorieux, il prit le parti qui convenoit le mieux à sa gloire, et résolut de ne rien laisser voir au public. Dans cette pensée, il envoya un gentilhomme à la comtesse de Tende, avec ce billet :

« Le désir d'empêcher l'éclat de ma honte l'emporte présentement sur ma vengeance; je verrai, dans la suite, ce que j'ordonnerai de votre indigne destinée; conduisez-vous comme si vous aviez toujours été ce que vous deviez être. »

La comtesse reçut ce billet avec joie; elle le croyoit l'arrêt de sa mort; et, quand elle vit que son mari consentoit qu'elle laissât paroître sa grossesse, elle sentit bien que la honte est la plus violente de toutes les passions : elle se trouva dans une sorte de calme de se croire assurée de mourir, et de voir sa réputation en sûreté; elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort; et, comme c'étoit une personne dont tous les sentiments étoient vifs, elle embrassa la vertu et la pénitence avec la même ardeur qu'elle avoit suivi sa passion. Son âme étoit, d'ailleurs, détrompée et noyée dans l'affliction; elle ne pouvoit arrêter les yeux sur aucune chose de cette vie, qui ne lui fût plus rude que

la mort même ; de sorte qu'elle ne voyoit de remède à ses malheurs que par la fin de sa malheureuse vie. Elle passa quelque temps en cet état, paroissant plutôt une personne morte qu'une personne vivante : enfin, vers le sixième mois de sa grossesse, son corps succomba ; la fièvre continue lui prit, et elle accoucha par la violence de son mal ; elle eut la consolation de voir son enfant en vie, d'être assurée qu'il ne pouvoit vivre, et qu'elle ne donnoit pas un héritier illégitime à son mari : elle expira elle-même peu de jours après, et reçut la mort avec une joie que personne n'a jamais ressentie : elle chargea son confesseur d'aller porter à son mari la nouvelle de sa mort, de lui demander pardon de sa part, et de le supplier d'oublier sa mémoire, qui ne pouvoit lui être qu'odieuse.

Le comte de Tende reçut cette nouvelle sans inhumanité, et même avec quelques sentiments de pitié, mais néanmoins avec joie. Quoiqu'il fût fort jeune, il ne voulut jamais se remarier, et il a vécu jusqu'à un âge fort avancé.

FIN DE LA COMTESSE DE TENDE

LETTRES
DE MADAME DE LA FAYETTE
A MADAME DE SÉVIGNÉ

LETTRES
DE MADAME DE LA FAYETTE
A MADAME DE SÉVIGNÉ

LETTRE PREMIÈRE

Paris, 30 décembre 1672.

J'ai vu votre grande lettre à d'Hacqueville : je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque de Marseille; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez. Je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame du Plessis; car elle est très-prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont d'un caractère tout particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame de Northumberland. Vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du comte de Sunderland, qui est présentement ambassadeur ici. Il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais, n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres; et M. de la Rochefoucault, qu'il voit très-souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit. Je vous supplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de le renvoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame de Nor-

thumberland, afin qu'elle vous fasse réponse, et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu; vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que, si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès dans son voyage, il passera en Italie, pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame de Northumberland qu'il court le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de cette affaire, et comment il sera traité.

La Marans est dans une dévotion et dans un esprit de douceur et de pénitence qui ne se peuvent comprendre : sa sœur [1], qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée; sa personne est changée à n'être pas reconnoissable : elle paroît soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m'eût conté ce qu'elle lui avoit dit sur cet enfant de M. de Longueville, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'avois redonné au public; mais ses plaintes étoient si douces, que Montalais en étoit confondue pour elle et pour moi; en sorte que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étois informée de la belle opinion qu'elle avoit que j'aimois M. de Longueville. La Marans, avec un esprit admirable, répondit que, puisque je savois cela, elle s'étonnoit que je n'en eusse pas dit davantage, et que j'avois raison de me plaindre d'elle. On parla de madame de Grignan; elle en dit beaucoup de bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus qui que ce soit au monde sans exception; si Dieu fixe cette bonne tête-là, ce sera un des grands miracles que j'aurai jamais vus.

J'allai hier au Palais-Royal avec madame de Monaco; je m'y enrhumai à mourir : j'y pleurai Madame [2], de tout mon cœur. Je fus surprise de l'esprit de celle-ci [3], non pas de son esprit agréable; mais de son esprit de bon sens : elle se mit sur le ridicule de M. de Meckelbourg d'être à Paris présentement; et je

[1] Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de Madame Henriette-Anne d'Angleterre.
[2] Henriette-Anne d'Angleterre, morte le 29 juin 1670.
[3] Élisabeth-Charlotte, palatine du Rhin, que Monsieur, frère unique de Louis XIV, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671.

vous assure que l'on ne peut mieux dire. C'est une personne très-opiniâtre et très-résolue, et assurément de bon goût : car elle hait madame de Gourdon à ne la pouvoir souffrir. Monsieur me fit toutes les caresses du monde, au nez de la maréchale de Clérembault [1]; j'étois soutenue de la Fiennes, qui la hait mortellement, et à qui j'avois donné à dîner il n'y a que deux jours. Tout le monde croit que la comtesse du Plessis [2] va épouser Clérembault.

M. de la Rochefoucault vous fait cent mille compliments : il y a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point; il a la goutte en miniature. J'ai mandé à madame du Plessis que vous m'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu, ma belle; vous savez combien je vous aime.

LETTRE II

Paris, 27 février 1673.

Madame Bayard et M. de la Fayette arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils : il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et prier de vous écrire ses raisons sur l'argent : elles sont si bonnes, que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir, et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres; et, de plus, la grande amitié que vous avez pour madame de Grignan fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très-chère.

[1] Gouvernante des enfants de Monsieur.

[2] Marie-Louise le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, et remariée depuis à René Gilier du Puygarreau, marquis de Clérembault, premier écuyer de Madame, duchesse d'Orléans.

LETTRE III

Paris, 15 avril 1675.

Madame de Northumberland me vint voir hier; j'avois été la chercher avec madame de Coulanges : elle me parut une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un seul trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le moindre air de jeunesse; j'en fus surprise : elle est avec cela mal habillée : point de grâce: enfin, je n'en fus point du tout éblouie; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on dit, ou, pour mieux dire, ce que je dis; car j'étois seule. M. de la Rochefoucault et madame de Thianges, qui avoient envie de la voir, ne vinrent que comme elle sortoit. Montaigu m'avoit mandé qu'elle viendroit me voir; je lui ai fort parlé d'elle; il ne fait aucune façon d'être embarqué à son service, et paroît très-rempli d'espérance. M. de Chaulnes partit hier, et le comte Tot aussi; ce dernier est très-affligé de quitter la France : je l'ai vu quasi tous les jours, pendant qu'il a été ici; nous avons traité votre chapitre plusieurs fois. La maréchale de Grammont s'est trouvée mal; d'Hacqueville y a été, toujours courant, lui mener un médecin : il est, en vérité, un peu étendu dans ses soins. Adieu, mon amie : j'ai le sang si échauffé, et j'ai tant eu de tracas ces jours passés, que je n'en puis plus; je voudrois bien vous voir pour me rafraîchir le sang.

LETTRE IV

Paris, 19 mai 1675.

Je vais demain à Chantilli : c'est ce même voyage que j'avois commencé l'année passée jusque sur le pont Neuf, où la fièvre me prit; je ne sais pas s'il arrivera quelque chose d'aussi bizarre,

qui m'empêche encore de l'exécuter : nous y allons, la même compagnie, et rien de plus.

Madame du Plessis étoit si charmée de votre lettre, qu'elle me l'a envoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai donné vos lettres à Langlade, qui m'en a paru très-content; il honore toujours beaucoup madame de Grignan. Montaigu s'en va : on dit que ses espérances sont renversées; je crois qu'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la nymphe [1]. Votre fils est amoureux, comme un perdu, de mademoiselle de Poussai; il n'aspire qu'à être aussi transi que la Fare. M. de la Rochefoucault dit que l'ambition de Sévigné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas : car nous ne le tenons pas du bois dont on fait les fortes passions. Je suis dégoûté de celle de la Fare : elle est trop grande et trop esclave; sa maîtresse ne répond pas au plus petit de ses sentiments : elle soupa chez Longueil et assista à une musique le soir même qu'il partit. Souper en compagnie quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paroit un crime capital; je ne sais pas si je m'y connois. Adieu, ma belle.

LETTRE V.

Paris, 26 mai 1673.

Si je n'avois la migraine, je vous rendrois compte de mon voyage de Chantilli, et je vous dirois que de tous lieux que, le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là. Nous n'y avons pas eu un trop beau temps; mais la beauté de la chasse dans les carrosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquoit. Nous y avons été cinq ou six jours; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié; mais parce que vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici à

[1] Madame de Northumberland.

mon retour deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée : car il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame de Brissac [1] est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amants, et d'amants peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de sainte Ursule*. Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. M. le premier et ses enfants sont aussi fort assidus auprès d'elle; M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame de Northumberland, qui part aujourd'hui; Montaigu l'a devancée de deux jours; tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Brissac joue toujours la désolée, et affecte une très-grande négligence. La comtesse du Plessis a servi de dame d'honneur deux jours avant que Monsieur soit parti; sa belle-mère [2] n'y avoit pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne point M. de Monaco; je crois qu'elle se fait justice, et qu'elle trouve que la seconde place de chez Madame est assez bonne pour la femme de Clérembault : elle le sera assurément dans un mois, si elle ne l'est déjà.

Nous allons dîner à Livry, M. de la Rochefoucault, Morangi, Coulanges et moi; c'est une chose qui me paroît bien étrange, d'aller dîner à Livry, et que ce ne soit pas avec vous. L'abbé Testu [3] est allé à Fontevrault; je suis trompée, s'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne déplait à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame de Montespan est demeurée à Courtrai.

[1] Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac.
[2] Colombe le Charron, femme de César, duc de Choiseul, pair et maréchal de France, et première dame d'honneur de Madame.
[3] Il ne faut point confondre l'abbé Testu, dont il est parlé dans ces lettres, avec un autre abbé Testu qui avoit été aumônier ordinaire de Madame; celui dont il s'agit étoit un homme de beaucoup d'esprit et de très-bonne compagnie.

Je reçois une petite lettre de vous : si vous n'avez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas; je vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le Duc s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horribles. Voici un petit conte sur son sujet. Il se familiarisoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer apparemment, et, comme les familiarités étoient sans doute un peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu ! monseigneur, Votre Altesse a la bonté d'être trop insolente.* C'est Briole qui m'a écrit cela; j'ai jugé que vous en seriez charmée, comme moi. Adieu, ma belle : je suis toute à vous assurément.

LETTRE VI

Paris, 30 juin 1673.

Hé bien ! hé bien ! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle ? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi, quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles : *Mes journées sont remplies?* Il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais, quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je ? Encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. de la Rochefoucault et Gourville sont ici : écrirai-je ? Mais quand sont-ils sortis ? Ah ! quand ils sont sortis ! il est onze heures, et je sors, moi ; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres. Mais l'après-dînée? J'ai mal à la tête. Mais le matin ? J'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus ; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde ; il m'est passé pour tout le monde ; et, si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc

point notre amitié sur l'écriture; je vous aimerai autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir ; mais je n'ai pas celui d'y être ; je n'y ai passé que huit jours de cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame : je relus hier plusieurs de ses lettres ; je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère : vos défiances seules composent votre unique défaut et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucault vous écrira.

LETTRE VII

Paris, 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre : il y a six mois que je n'ai été purgée ; on me purge une fois, on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table : ah ! ah ! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage : mangez donc un peu de viande ; non je n'en veux point : mais vous mangerez du fruit ; je crois qu'oui : hé bien ! mangez-en donc ; je ne saurois, je mangerai tantôt : que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir, voilà un potage et un poulet ; je n'en veux point, je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi ; j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre ; quatre heures sonnent, cinq heures ; six heures ; je me recouche, je

m'endors jusqu'à sept; je me lève à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille; je me remets dans mon lit le soir inutilement, comme l'autre nuit. Êtes-vous malade? nenni. Êtes-vous plus foible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits : je redors présentement; mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à monsieur le Duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame de Coulanges à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez; j'en ferois convenir Corbinelli en un demi-quart d'heure : au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles; tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? Pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur. Ségrais porte guignon; madame de Thianges est des amies de Corbinelli, madame Scarron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être. On donne des pensions aux esprits; c'est un fonds abandonné à cela; il en mérite mieux que tous ceux qui en ont; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui. Je dois voir demain madame de V...; c'est une certaine ridicule, à qui M. d'Ambre a fait un enfant; elle l'a plaidé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée; vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie : cela me paroît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge, ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour, bien blanche : elle est favorite et engouée de cette Madame-ci, tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou, pour deux ou trois

mois. M. de Marsillac est ici ; il part lundi, pour aller à Barèges ; il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse du Plessis va se marier ; elle a pensé acheter Frêne. M. de la Rochefoucault se porte très-bien ; il vous fait mille et mille compliments, et à Corbinelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités ; mais on ne les oublie point.

On oublie les infidélités ; mais on ne les pardonne point.

« Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à votre amant, que vous aimez pourtant toujours ; ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il vous aime aussi toujours? » On n'entend pas par infidélité, avoir quitté pour un autre, mais avoir fait une faute considérable. Adieu : je suis bien en train de jaser, voilà ce que c'est que de ne point manger et de ne point dormir! J'embrasse madame de Grignan et toutes ses perfections.

LETTRE VIII

Paris, 4 septembre 1675.

Je suis à Saint-Maur ; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes amis ; j'ai mes enfants et le beau temps, cela me suffit. Je prends des eaux de Forges ; je songe à ma santé ; je ne vois personne, je ne m'en soucie point du tout ; tout le monde me paroît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées, d'être de l'humeur dont je suis. Je ne sais si madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étoient madame Scarron et l'abbé Testu, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit ;* nous nous jetâmes dans des subtilités, où nous n'entendions plus rien : si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues.

Vous avez le goût au-dessus de votre esprit, et M. de la Rochefoucault aussi, et moi encore; mais pas tant que vous deux. Voilà des exemples qui vous guideront. M. de Coulanges m'a dit que votre voyage étoit encore retardé : pourvu que vous rameniez madame de Grignan, je n'en murmure pas; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle; je la vois quasi tous les jours; j'ai vu enfin son visage[1] : il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau; elle n'a que quarante ans; mais l'austérité de la règle l'a fort changée. Madame de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans; je n'ai pas été si sage; car je fus l'autre jour chercher madame de Schomberg[2], et je ne la demandai point. Adieu, ma belle; je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

J'ai reçu les cinq cents livres, il y a longtemps. Il me semble que l'argent est si rare, qu'on n'en devroit point prendre de ses amies; faites mes excuses à M. l'abbé (*de Coulanges*) de ce que je l'ai reçu.

LETTRE IX

Paris, 8 octobre 1689.

Mon style sera laconique; je n'ai point de tête; j'ai eu la fièvre; j'ai chargé M. du Bois de le mander.

Votre affaire est manquée et sans remède; l'on y a fait des merveilles de toutes parts; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de

[1] Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parents, ou dans des cas particuliers.
[2] Madame de Schomberg et madame de Marans étoient logées dans la même maison.

Sévigné; mais il étoit engagé, il y a longtemps; il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation; il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains; ce n'est pas de quoi il est question présentement; il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit; vous êtes vieille, les rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuyerez; votre esprit deviendra triste et baissera; tout cela est sûr, et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes : je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné vous donne son équipage; vous venez à Malicorne; vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes; vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant; à votre loisir; vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à M. de Sévigné; vous avez ici un ménage; mettez le tout ensemble; cela fait de l'argent; car votre louage de maison va toujours. Vous direz : Mais je dois, et je payerai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est; on ne vous le dira pas; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnements là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues; il faut venir; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas; en un mot, ma belle, il faut ou venir ou renoncer à mon amitié, à celle de madame de Chaulnes et à celle de madame de Lavardin; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite; il faut venir dès qu'il fera beau.

LETTRE X

Paris, 20 septembre 1690.

Vous avez reçu ma réponse avant que j'aie reçu votre lettre. Vous aurez vu, par celle de madame de Lavardin et par la mienne, que nous voulions vous faire aller en Provence, puisque vous ne veniez point à Paris; c'est tout ce qu'il y a de meilleur à faire; le soleil est plus beau, vous aurez compagnie; je dis même, séparée de madame de Grignan, qui n'est pas peu; un gros château, bien des gens; enfin c'est vivre que d'être là. Je loue extrêmement monsieur votre fils de consentir à vous perdre pour votre intérêt; si j'étois en train d'écrire, je lui en ferois des compliments; partez tout le plus tôt qu'il vous sera possible; mandez-nous par quelles villes vous passerez, et à peu près le temps; vous y trouverez de nos lettres. Je suis dans des vapeurs les plus tristes et les plus cruelles où l'on puisse être; il n'y a qu'à souffrir, quand c'est la volonté de Dieu.

C'est du meilleur de mon cœur que j'approuve votre voyage de Provence; je vous le dis sans flatterie, et nous l'avions pensé, madame de Lavardin et moi, sans savoir en aucune façon que ce fût votre dessein[1].

LETTRE XI

Paris, 19 septembre 1691.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'a été, c'est-à-dire que j'ai un peu moins de vapeurs; je ne connois point d'autre mal;

[1] C'est ce que madame de Sévigné appelait l'*approbation de ses docteurs*.

ne vous inquiétez pas de ma santé : mes maux ne sont pas dangereux, et, quand ils le deviendroient, ce ne seroit que par une grande langueur et par un grand desséchement, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour : ainsi, ma belle, soyez en repos sur la vie de votre pauvre amie ; vous aurez le loisir d'être préparée à tout ce qui arrivera, si ce n'est à des accidents imprévus, à quoi sont sujettes toutes les mortelles, et moi plus qu'une autre, parce que je suis plus mortelle qu'une autre ; une personne en santé me paraît un prodige. M. le chevalier de Grignan a soin de moi ; j'en ai une reconnoissance parfaite, et je l'aime de tout mon cœur. Madame la duchesse de Chaulnes me vint voir hier; elle a mille bontés pour moi ; mon état lui fait pitié. Ma belle-fille a eu une fausse couche huit jours après être accouchée ; il y a assez de femmes à qui cela arrive ; c'est avoir été bien près d'avoir deux enfants; sa fille se porte bien; ils n'en auront que trop. Notre pauvre ami Croisilles[1] est toujours à Saint-Gratien : il me mande qu'il se porte fort bien à sa campagne; il faudroit que vous vissiez comme il est fait, pour admirer qu'il se vante de se porter fort bien; nous en sommes véritablement en peine, le chevalier de Grignan et moi. L'abbé Testu est allé faire un voyage à la campagne; nous le soupçonnons, M. de Chaulnes et moi, d'être allé à la Trappe. La bonne femme, madame l'Avocat, est bien malade; il y a aussi bien longtemps qu'elle est au monde. Je suis toute à vous, ma chère amie, et à toute votre aimable et bonne compagnie.

L'on vient de me dire que M. de la Feuillade[2] étoit mort cette nuit; si cela est véritable, voilà un bel exemple pour se tourmenter des biens de ce monde.

[1] Frère du maréchal de Catinat.

[2] François d'Aubusson, duc de la Feuillade, pair et maréchal de France, gouverneur de Dauphiné, et père du dernier maréchal de ce nom.

LETTRE XII

Paris, 26 septembre 1691.

Venir à Paris pour l'amour de moi, ma chère amie! la seule pensée m'en fait peur. Dieu me garde de vous déranger ainsi! et, quoique je souhaite ardemment le plaisir de vous voir, je l'achèterois trop cher, si c'étoit à vos dépens. Je vous mandai, il y a huit jours, la vérité de mon état; j'étois parfaitement bien, et j'ai été, comme par miracle, quinze jours sans vapeurs, c'est-à-dire guérie de tous maux. Je ne suis plus si bien depuis trois ou quatre jours, et c'est la seule vue d'une lettre cachetée, que je n'ai point ouverte, qui a ému mes vapeurs. Je ressemble, comme deux gouttes d'eau, à une femme ensorcelée; mais, l'après-dînée, je suis assez comme une autre personne; je vous écrivis, il y a un mois ou deux, que c'étoit ma méchante heure, et c'est à présent la bonne. J'espère que mon mal, après avoir tourné et changé, me quittera peut-être; mais je demeurerai toujours une très-sotte femme, et vous ne sauriez croire comme je suis étonnée de l'être; je n'avois point été nourrie dans l'opinion que je pusse le devenir. Je reviens à votre voyage, ma belle; comptez que c'est un château en Espagne pour moi que de m'imaginer le plaisir de vous voir; mais mon plaisir seroit troublé si votre voyage ne s'accordoit pas avec les affaires de madame de Grignan et avec les vôtres. Il me paroit cependant, tout intérêt à part, que vous feriez fort bien de venir l'une et l'autre; mais je ne puis assez vous dire à quel point je suis touchée de la pensée de revenir uniquement à cause de moi. Je vous écrirai plus au long au premier jour.

LETTRE XIII

Paris, mercredi 10 octobre 1691.

J'ai eu des vapeurs cruelles, qui me durent encore, et qui me durent comme un point de fièvre qui m'afflige. En un mot, je suis folle, quoique je sois assurément une femme assez sage. Je veux remercier madame de Grignan pour me calmer l'esprit ; elle a écrit des merveilles pour moi à M. le chevalier de Grignan.

A MADAME DE GRIGNAN

Je vous en remercie, madame; je vous prie d'ordonner à M. le chevalier de Grignan de m'aimer ; je l'aime de tout mon cœur : c'est un homme que cet homme-là. Ramenez madame votre mère ; vous avez mille affaires ici ; prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que les maisons ne vous empêchent de voir la ville. Il y a plus d'une sorte d'intérêt en ce monde. Venez, madame, venez ici pour l'amour des personnes qui vous aiment, et songez qu'en travaillant pour vous, c'est me donner en même temps la joie de voir madame votre mère.

A MADAME DE SÉVIGNÉ

Mon Dieu! ma chère amie, que je serai aise de vous voir! vraiment je pleurerai bien ; tout me fait fondre en larmes. J'ai reçu ce matin des lettres de mon fils, l'abbé, qui étoit en Poitou,

à deux lieues de madame de la Troche. Un gentilhomme d'importance, gendre de madame de la Rochebardon, chez qui madame de la Troche est actuellement, vint dire adieu à mon fils, et c'est là qu'il apprit la mort de la Troche[1], par la gazette, s'il vous plait, car je n'en avois point parlé à mon fils, qui me fait une peinture de la désolation de ce gentilhomme d'avoir à donner chez lui une telle nouvelle, ce qui m'a rejetée dans les larmes : j'y retombe bien toute seule. M. de Pomponne croyoit madame de la Troche riche ; je lui ai écrit, et il m'a mandé que la duchesse du Lude l'avoit détrompé, et qu'ils avoient présenté un placet pour elle. Croisille sort d'ici, il m'est venu voir de Saint-Gratien ; je lui ai fait vos compliments ; il est fort bien. Ma petite fille est louche comme un chien : il n'importe ; madame de Grignan l'a bien été ; c'est tout dire. Me voilà à bout de mon écriture, et toute à vous plus que jamais, s'il est possible.

LETTRE XIV

Paris, 24 janvier 1692.

Hélas ! ma belle, tout ce que j'ai à vous dire de ma santé est bien mauvais ; en un mot, je n'ai repos ni nuit ni jour, ni dans le corps ni dans l'esprit ; je ne suis plus une personne, ni par l'un ni par l'autre ; je péris à vue d'œil ; il faut finir, quand il plait à Dieu, et j'y suis soumise. L'horrible froid qu'il fait m'empêche de voir madame de Laverdin. Croyez, ma très-chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.

[1] Tué au combat de Leuze, le 20 septembre 1691.

EXTRAITS DE LETTRES DIVERSES

MADAME DE LA FAYETTE SE MOQUE DES RIDICULES MANIÈRES DE PARLER DE QUELQUES PERSONNES DE SON TEMPS ; ELLE FAIT PARLER UN AMANT JALOUX A SA MAITRESSE.

PREMIER EXTRAIT

Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous me fîtes hier. Vous étiez belle comme un petit ange. Vous savez que je suis alerte sur le comte de Dangeau ; je vous l'avois dit de bonne foi ; et, cependant, vous me quittâtes franc et net pour le galoper ; cela s'appelle rompre de couronne à couronne ; c'est n'avoir aucun ménagement et manquer à toutes sortes d'égards. Vous sentez que cette manière de peindre m'a tiré de grands rideaux. Vous avez oublié qu'il y a des choses dont je ne tâte jamais, et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve pas aisément sur un certain pied. Sûrement ce n'est point mon caractère que d'être dupe et de donner dans le panneau, tête baissée. Je me le tiens pour dit ; j'entends le françois. A la vérité, je ne ferai point de fracas ; j'en userai fort honnêtement ; je n'afficherai point ; je ne donnerai rien au public ; je retirerai mes troupes ; mais comptez que vous n'avez point obligé un ingrat.

SECOND EXTRAIT

COMPOSÉ DE PHRASES OU IL N'Y A POINT DE SENS, ET QUE BIEN DES GENS DE LA COUR METTENT DANS LEURS DISCOURS

Je vous assure, monseigneur, qu'on est bien chagrin de ne pouvoir faire son devoir, et il est fort honnête de le pardonner. Je vous écris cette missive pour vous donner des nouvelles de M. Domatel : j'espère qu'il sera bientôt hors d'affaire, et que sa maladie ne sera pas longue. Je me suis trouvé depuis peu à un grand repas où on a mangé une bonne soupe et où vous avez été bien célébré. Vous savez, monseigneur, que vous inspirez la joie. L'on fit mille plaisanteries; vous me ferez bien la justice de croire que l'on a eu le dernier déplaisir de ne vous y avoir pas. J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir pour vous entretenir sur mon gazon. Mes fermiers sont cause que je ne puis m'aller rabattre chez Fredole; mais je vas souvent en un lieu où l'on aime à se réjouir, et où l'on met les plats en bataille. Il y a une personne qui désire fort le tête-à-tête avec vous. Vous connoîtrez dans son dialogue qu'elle a du savoir faire, et que l'on vous trouve furieusement aimable; je vous dis tout ceci parce que je suis engoué de vous, car votre caractère me réjouit, et, de bonne foi, il est vrai que je me suis coulé de mon pied en un lieu où j'ai vu de beaux esprits qui ne se peuvent passer de vous à cause de votre génie. Je m'étonne que vous ne veniez pas dialoguer avec les demoiselles; c'est à coup sûr que vous les réjouissez quand elles vous voient, car, assurément, vous êtes du bel air, et vous distinguez bien dans le beau monde où l'on vous rend justice. Il est vrai que je m'en allai hier au bal dans un grand embarras, dont j'eus bien de la peine de me tirer; il est vrai que je m'en allai après à une campagne; il est vrai que je

n'y demeurai pas longtemps; j'ouïs la bonne femme qui me parla bien de vous, qui me dit que vous faisiez figure. Elle vous aime autant que les demoiselles; sûrement vous êtes aujourd'hui la coqueluche de tout le monde; il est vrai que votre mérite n'est pas postiche. Les demoiselles en rendent sûrement de bons témoignages.

PORTRAIT

DE LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

PAR

MADAME LA COMTESSE DE LA FAYETTE

SOUS LE NOM D'UN INCONNU

Tous ceux qui se mêlent de peindre des belles se tuent de les embellir pour leur plaire et n'oseroient leur dire un seul de leurs défauts; mais pour moi, madame, grâce au privilége d'inconnu que j'ai auprès de vous, je m'en vais vous peindre bien hardiment, et vous dire toutes vos vérités tout à mon aise, sans craindre de m'attirer votre colère; je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter, car ce me seroit un grand déplaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je voyois cet inconnu aussi bien reçu de vous, que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que de vous louer. Je ne veux point vous accabler de louanges, et m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables; je ne veux point vous dire toutes ces choses; votre miroir vous les dit assez; mais, comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable et charmante quand vous parlez, et c'est ce que je veux vous apprendre.

Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point au monde de si agréable. Lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie, tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les Ris et les Grâces autour de vous; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, lorsqu'on vous écoute, l'on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous croit la beauté du monde la plus achevée. Vous pouvez juger, par ce que je viens de vous dire, que, si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue, et qu'il faut que j'aie eu plus d'une fois l'honneur de vous voir et de vous entretenir, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris: mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connois pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je sais les agréables dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins au plaisir. Vous paroissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent; enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à personne du monde. Vous êtes naturellement tendre et passionnée; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse nous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à madame de la Fayette. Ah! madame, s'il y avoit quelqu'un au monde assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne de ce trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas tout mis en usage pour le posséder, il mériteroit toutes les disgrâces dont l'amour peut

accabler ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentiments fussent expliqués par cet esprit galant et agréable que les dieux vous ont donné! et votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne le montrer pas toujours tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qu'il ne vous soit honorable de montrer, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence du siècle vous obligeroit de cacher. Vous êtes née la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été, et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paroissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous ceux qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils se puissent dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre. Enfin vous avez reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous; et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités qui, jusqu'ici, lui avoient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes, car je romprois le dessein que j'ai de ne vous pas accabler de louanges, et, de plus, madame, pour vous en donner qui fussent

Dignes de vous et de paroître,
Il faudroit être votre amant,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être[1].

[1] Derniers vers de la pompe funèbre de Voiture, par Sarrasin

LETTRE

DE

M. HUET A M. DE SEGRAIS[1]

DE L'ORIGINE DES ROMANS

Votre curiosité est bien raisonnable, et il sied bien de vouloir savoir l'origine des romans à celui qui entend si parfaitement l'art de les faire; mais je ne sais, monsieur, s'il me sied bien aussi d'entreprendre de satisfaire votre désir. Je suis sans livres; j'ai présentement la tête remplie de tout autre chose, et je connois combien cette recherche est embarrassante. Ce n'est ni en Provence, ni en Espagne, comme plusieurs le croient, qu'il faut espérer de trouver les premiers commencements de cet agréable amusement des honnêtes paresseux; il faut les aller chercher dans des pays plus éloignés et dans l'antiquité la plus reculée. Je ferai pourtant ce que vous souhaitez; car, comme notre ancienne et étroite amitié vous donne droit de me demander toutes choses, elle m'ôte aussi la liberté de vous rien refuser.

Autrefois, sous le nom de romans, on comprenoit non-seule-

[1] Cette lettre est une sorte de *traité* sous forme épistolaire. Elle fut imprimée en tête de *Zaïde;* de là le mot de madame de la Fayette à Huet : « Nous avons marié nos enfants ensemble. » (*Voir la notice.*) Cette lettre faisant, pour ainsi dire, partie intégrante d'une édition des romans de madame de la Fayette, nous la donnons ici comme un complément nécessaire.

ment ceux qui étoient écrits en prose, mais plus souvent encore ceux qui étoient écrits en vers. Le Giraldi et le Pigna, son disciple, dans leurs traités *de' Romanzi*, n'en reconnoissent presque point d'autres, et donnent le Boiardo et l'Arioste pour modèles : mais aujourd'hui l'usage contraire a prévalu, et ce que l'on appelle proprement romans, ce sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs. Je dis des fictions, pour les distinguer des histoires véritables; j'ajoute d'aventures amoureuses, parce que l'amour doit être le principal sujet du roman. Il faut qu'elles soient écrites en prose, pour être conformes à l'usage de ce siècle; il faut qu'elles soient écrites avec art et sous de certaines règles, autrement ce sera un amas confus, sans ordre et sans beauté. La fin principale des romans, ou du moins celle qui le doit être, et que se doivent proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice châtié. Mais, comme l'esprit de l'homme est naturellement ennemi des enseignements, et que son amour-propre le révolte contre les instructions, il le faut tromper par l'appât du plaisir, et adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, et corriger ses défauts en les condamnant dans un autre. Ainsi, le divertissement du lecteur, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs; et les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition et de cette fin. C'est seulement de ceux-là que je prétends vous entretenir, et je crois que c'est là aussi que se borne votre curiosité.

Je ne parle donc point ici des romans en vers, et moins encore des poëmes épiques, qui, outre qu'ils sont en vers, ont encore des différences essentielles qui les distinguent des romans, quoiqu'ils aient d'ailleurs un très-grand rapport, et que, suivant la maxime d'Aristote qui enseigne que le poëte est plus poëte par

les fictions qu'il invente que par les vers qu'il compose, on puisse mettre les faiseurs de romans au nombre des poëtes. Pétrone dit que les poëmes doivent s'expliquer par de grands détours, par le ministère des dieux, par des expressions libres et hardies, de sorte qu'on les prenne plutôt pour des oracles qui partent d'un esprit plein de fureur, que pour une narration exacte et fidèle. Les romans sont plus simples, moins élevés, moins figurés dans l'invention et dans l'expression : les poëmes ont plus de merveilleux, quoique toujours vraisemblables; les romans ont plus de vraisemblable, quoiqu'ils aient quelquefois du merveilleux. Les poëmes sont plus réglés et plus châtiés dans l'ordonnance, et reçoivent moins de matière, d'événements et d'épisodes; les romans en reçoivent davantage, parce qu'étant moins élevés et moins figurés, ils ne tendent pas tant l'esprit, et le laissent en état de se charger d'un plus grand nombre de différentes idées. Enfin, les poëmes ont pour sujet une action militaire ou politique, et ne traitent l'amour que par occasion; les romans, au contraire, ont l'amour pour sujet principal, et ne traitent la politique et la guerre que par incident. Je parle des romans réguliers; car la plupart des vieux romans français, italiens, espagnols, sont bien moins amoureux que militaires : c'est ce qui a fait croire à Giraldi que le nom de roman vient d'un mot grec qui signifie la force et la valeur, parce que ces livres ne sont faits que pour vanter la force et la valeur des paladins : mais Giraldi s'est abusé en cela, comme vous verrez dans la suite. Je ne comprends point ici non plus ces histoires qui sont reconnues pour avoir beaucoup de faussetés, telles que sont celles d'Hérodote, qui pourtant en a bien moins que l'on ne croit, la navigation d'Hannon, la *Vie d'Apollonius* écrite par Philostrate, et plusieurs semblables. Ces ouvrages sont véritables dans le gros, et faux seulement dans quelques parties; les romans, au contraire, sont véritables dans quelques parties, et faux dans le gros. Les uns sont des vérités mêlées de quelques faussetés, les autres sont des

faussetés mêlées de quelques vérités. Je veux dire que la vérité tient le dessus dans ces histoires, et que la fausseté prédomine tellement dans les romans, qu'ils peuvent même être entièrement faux et en gros et en détail. Aristote enseigne que la tragédie dont l'argument est connu et pris dans l'histoire est la plus parfaite, parce qu'elle est plus vraisemblable que celle dont l'argument est nouveau et entièrement controuvé; et néanmoins il ne condamne pas cette dernière. Sa raison est, qu'encore que l'argument d'une tragédie soit tiré de l'histoire, il est pourtant ignoré de la plupart des spectateurs, et nouveau à leur égard, et que cependant il ne laisse pas de divertir tout le monde. Il faut dire la même chose des romans, avec cette distinction toutefois, que la fiction totale de l'argument est plus recevable dans les romans, dont les acteurs sont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans, dont les princes et les conquérants sont les acteurs, et dont les aventures sont illustres et mémorables, parce qu'il ne seroit pas vraisemblable que de grands événements fussent demeurés cachés au monde et négligés par les historiens; et la vraisemblance, qui ne se trouve pas toujours dans l'histoire, est essentielle au roman. J'exclus aussi du nombre des romans de certaines histoires entièrement controuvées et dans le tout et dans les parties, mais inventées seulement au défaut de la vérité. Telles sont les origines imaginaires de la plupart des nations, et même des plus barbares; telles sont encore ces histoires si grossièrement supposées par le moine Annius de Viterbe, qui ont mérité l'indignation ou le mépris de tous les savants. Je mets la même différence entre les romans et ces sortes d'ouvrages, qu'entre ceux qui, par un artifice innocent, se travestissent et se masquent pour se divertir en divertissant les autres, et ces scélérats qui, prenant le nom et l'habit de gens morts ou absents, usurpent leur bien à la faveur de quelque ressemblance. Enfin, je mets aussi les fables hors de mon sujet; car les romans sont des fictions de choses qui ont pu

être etqui n'ont point été, et les fables sont des fictions de choses qui n'ont point été et qui n'ont pu être.

Après être convenu des ouvrages qui méritent proprement le nom de romans, je dis que l'invention en est due aux Orientaux ; je veux dire aux Arabes, aux Perses et aux Syriens. Vous l'avouerez sans doute, quand je vous aurai montré que la plupart des grands romanciers de l'antiquité sont sortis de ces peuples : Cléarque, qui avait fait des livres d'amour, étoit de Cilicie, province voisine de Syrie ; Iamblique, qui a écrit les aventures de Rhodanès et de Sidonis, étoit né de parents syriens, et fut élevé à Babylone; Héliodore, auteur du roman de *Théagène et Chariclée*, étoit d'Émèse, ville de Phénicie; Lucien, qui a écrit la métamorphose de Lucius en âne, étoit de Samosate, capitale de Comagène, province de Syrie. Achille Tatius, qui nous a appris les amours de Clitophon et de Leucippe, étoit d'Alexandrie d'Égypte. L'histoire fabuleuse de Barlaam et de Josaphat a été composée par saint Jean, de Damas, capitale de Syrie. Damascius, qui avoit fait quatre livres de fictions, non-seulement incroyables, comme il les avait intitulées, mais même grossières et éloignées de toute vraisemblance, comme l'assure Photius, étoit aussi de Damas. Des trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, l'un étoit d'Antioche de Syrie et l'autre de Chypre, île voisine de la même contrée; de sorte que tout ce pays mérite bien mieux d'être appelé le pays des fables que la Grèce, où elles n'ont été que transplantées, mais où elles ont trouvé le terroir si bon, qu'elles y ont admirablement bien pris racine.

Aussi à peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poétique, inventif et amateur de fictions : tous leurs discours sont figurés; ils ne s'expliquent que par allégories; leur théologie, leur philosophie, et principalement leur politique et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables et des paraboles.

Les hiéroglyphes des Égyptiens font voir à quel point cette

nation étoit mystérieuse. Tout s'exprimoit chez eux par images; tout y étoit déguisé : leur religion étoit toute voilée; on ne la faisoit connoître aux profanes que sous le masque des fables, et on ne levoit ce masque que pour ceux qu'ils jugeoient dignes d'être initiés dans leurs mystères. Hérodote dit que les Grecs avoient pris d'eux leur théologie mythologique, et il rapporte des contes qu'il avoit appris des prêtres d'Égypte, et que, tout crédule et fabuleux qu'il est lui-même, il rapporte comme des sornettes. Ces sornettes ne laissoient pas d'être agréables et de toucher fort l'esprit curieux des Grecs (comme Héliodore le témoigne), gens désireux d'apprendre et amateurs des nouveautés. Ce fut sans doute de ces prêtres que Pythagore et Platon, aux voyages qu'ils firent en Égypte, apprirent à travestir leur philosophie, et à la cacher dans l'ombre des mystères et des déguisements.

Pour les Arabes, si vous consultez leurs ouvrages, vous n'y trouverez que métaphores tirées par les cheveux, que similitudes et fictions : leur *Alcoran* est de cette sorte. Mahomet dit qu'il l'a fait ainsi, afin que les hommes pussent plus aisément l'apprendre, et plus difficilement l'oublier. Ils ont traduit les fables d'Ésope en leur langue, quelques-uns d'entre eux en ont composé de semblables. Ce Lokman, si renommé dans tout l'Orient, n'étoit autre qu'Ésope. Ses fables, que les Arabes ont ramassées en un volume fort ample, lui acquirent tant d'estime parmi eux, que l'*Alcoran* vante son savoir dans un chapitre qui, pour cela, est intitulé du nom de Lokman. Les vies de leurs patriarches, de leurs prophètes et de leurs apôtres, sont toutes fabuleuses. Ils font leurs délices de la poésie, et c'est l'étude la plus ordinaire de leurs beaux esprits. Cette inclination ne leur est pas nouvelle; elle les possédoit même avant Mahomet, et ils ont des poëmes de ce temps-là. Erpenius assure que tout le reste du monde ensemble n'a point eu tant de poëtes que la seule Arabie. Ils en comptent soixante, qui sont entre eux comme les princes de la poésie, et qui ont de grandes troupes de poëtes

sous eux. Les plus habiles ont traité l'amour en des églogues, et quelques-uns de leurs livres sur cette matière ont passé en Occident. Plusieurs de leurs califes n'ont pas tenu la poésie indigne de leur application. Abdala, l'un d'entre eux, s'y signala, et fit un livre de similitudes, comme rapporte Elmacin. C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, et je vois assez d'apparence que les vers léonins ont été faits à l'exemple des leurs; car il ne paroît point que les rimes eussent eu cours dans l'Europe avant l'entrée de Taric et de Muça en Espagne; et l'on en vit quantité dans les siècles suivants, quoiqu'il me soit aisé de vous faire voir d'ailleurs que les vers rimés ne furent pas tout à fait inconnus aux anciens Romains.

Les Perses n'ont point cédé aux Arabes en l'art de mentir agréablement; car encore que le mensonge leur fût autrefois fort odieux dans l'usage de la vie, et qu'ils ne défendissent rien à leurs enfants avec tant de sévérité, néanmoins il leur plaisoit infiniment dans les livres et dans le commerce des lettres, si toutefois les fictions doivent s'appeler mensonges. Pour en tomber d'accord, il ne faut que lire les aventures fabuleuses de leur législateur Zoroastre. Strabon dit que les maîtres, parmi eux, donnoient à leurs disciples des préceptes de morale enveloppés de fictions. Il dit en un autre endroit que l'on n'ajoute pas beaucoup de foi aux anciennes histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens, à cause de l'inclination que leurs écrivains avoient à conter des fables; car, voyant que ceux qui en écrivoient de profession étoient en estime, ils crurent qu'on prendroit plaisir à lire des relations fausses et controuvées, si elles étoient écrites en forme d'histoires. Les fables d'Ésope ont été si fort à leur goût, qu'ils se sont approprié l'auteur. C'est ce même Lokman de l'*Alcoran*, dont je vous ai parlé, qui est si renommé parmi tous les peuples du Levant, qu'ils ont voulu dérober à la Phrygie l'honneur de sa naissance, et se l'attribuer; car les Arabes disent qu'il étoit de la race des Hébreux, et les

Perses disent qu'il étoit Arabe noir, et qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, qui étoit l'Arsacie des anciens; d'autres, au contraire, voyant que sa vie, écrite par Mirkond, a beaucoup de rapport avec celle d'Ésope, que Maximus Planudes nous a laissée, et ayant remarqué que, comme les anges donnent la sagesse à Lokman dans Mirkond, Mercure donne la fable à Ésope dans Philostrate, ils se sont persuadé que les Grecs avoient dérobé Lokman aux Orientaux, et en avoient fait leur Ésope. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir cette question : je dirai seulement en passant qu'il faut se souvenir de ce que dit Strabon, que les histoires de ces peuples d'Orient sont pleines de mensonges; qu'ils sont peu exacts et peu fidèles, et qu'il est assez vraisemblable qu'ils ont été fabuleux en parlant de l'auteur et de l'origine des fables, comme en tout le reste; que les Grecs sont plus exacts et de meilleure foi dans la chronologie et dans l'histoire, et que la conformité du Lokman de Mirkond avec l'Ésope de Planudes et de Philostrate, ne prouve pas davantage qu'Ésope soit Lokman, qu'elle prouve que Lokman soit Ésope. Les Perses ont donné à Lokman le surnom de sage, parce qu'en effet Ésope a été mis au nombre des sages. Ils disent qu'il étoit profondément savant dans la médecine, qu'il y trouva des secrets admirables, et entres autres celui de faire revivre les morts. Ils ont si bien glosé, paraphrasé, et augmenté ses fables, qu'ils en ont fait, comme les Arabes, un très-gros volume, dont on voit un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican. Sa réputation a passé jusqu'en Égypte et dans la Nubie, où son nom et son savoir sont en grande vénération. Les Turcs d'aujourd'hui n'en font pas moins de cas, et croient, comme Mirkond, qu'il a vécu du temps de David; en quoi, s'il est véritablement Ésope, et s'il faut ajouter foi à la chronologie grecque, ils se trompent d'environ quatre cent cinquante ans : mais les Turcs n'y regardent pas de si près. Cela conviendroit mieux à Hésiode, qui fut contemporain de Salomon, et à qui, suivant le rapport de Quintilien, on

doit la gloire de la première invention des fables, que l'on a attribuée à Ésope. Il n'y a point de poëtes qui égalent les Perses dans la licence qu'ils se donnent de mentir dans les vies de leurs saints, sur l'origine de leur religion, et dans leurs histoires. Ils ont tellement défiguré celles dont nous savons la vérité par les relations des Grecs et des Romains, qu'on ne les reconnoit pas; et même, dégénérant de cette louable aversion qu'ils avoient autrefois contre ceux qui se servoient du mensonge pour leurs intérêts, ils s'en font aujourd'hui un honneur. Ils aiment passionnément la poésie; c'est le divertissement des grands et du peuple : le principal manqueroit à un régal, si la poésie y manquoit, aussi tout y est plein de poëtes qui se font remarquer par leurs habillements extraordinaires. Leurs ouvrages de galanterie et leurs histoires amoureuses ont été célèbres, et découvrent l'esprit romancier de cette nation.

Les Indiens mêmes, voisins des Perses, avoient l'esprit porté, comme eux, aux inventions fabuleuses. Sandaber, Indien, avoit composé des paraboles qui ont été traduites par les Hébreux, et que l'on trouve encore aujourd'hui dans les bibliothèques des curieux. Le P. Poussin, jésuite, a joint à son Pachimère, qu'il a fait imprimer depuis peu à Rome, un dialogue entre Absalon, roi des Indes, et un gymnosophiste, sur diverses questions de morale, où ce philosophe ne s'explique que par paraboles et par fables, à la manière d'Ésope. La préface porte que ce livre avoit été composé par les plus sages et les plus savants de cette nation, et qu'il étoit soigneusement gardé dans le trésor des chartres du royaume; que Pezroës, médecin de Khozroës, roi de Perse, le traduisit d'indien en persan; un autre, de persan en arabe; et Siméon Sethi, d'arabe en grec. Ce livre est si peu différent des apologues qui portent le nom de l'Indien Pilpay, et qui ont paru en françois depuis quelques années, qu'on ne peut pas douter qu'il n'en soit l'original ou la copie; car on dit que ce Pilpay fut un brahmine qui eut part aux grandes affaires et au

gouvernement de l'Etat des Indes sous le roi Dabchelin; qu'il renferma toute sa politique et toute sa morale dans ce livre, qui fut conservé par les rois des Indes comme un trésor de sagesse et d'érudition; que la réputation de ce livre étant allée jusqu'à Nouchirevon, roi de Perse, il en eut adroitement une copie, par le moyen de son médecin, qui le traduisit en persan; que le calife Abujafar Almanzor le fit traduire du persan en arabe, et un autre d'arabe en persan; et qu'après toutes ces traductions persiennes, on en fit encore une nouvelle, différente des précédentes, sur laquelle on a fait la françoise. Certainement quiconque lira l'histoire des prétendus patriarches des Indiens, Brammon et Bremmaw, de leurs descendants et de leurs peuplades, ne cherchera point d'autre preuve de l'amour de ce peuple pour les fables. Je croirois donc volontiers que quand Horace a appelé fabuleux le fleuve Hydaspe, qui a sa source dans la Perse et son embouchure dans les Indes, il a voulu dire qu'il commence et qu'il finit sa course parmi des peuples fort adonnés aux feintes et aux déguisements.

Ces feintes et ces paraboles, que vous avez vues profanes dans les nations dont je viens de vous parler, ont été sanctifiées dans la Syrie. Les auteurs sacrés, s'accommodant à l'esprit des Juifs, s'en sont servis pour exprimer les inspirations qu'ils reçoivent du ciel. L'Ecriture sainte est toute mystique, toute allégorique, toute énigmatique. Les talmudistes ont cru que le livre de *Job* n'est qu'une parabole de l'invention des Hébreux. Ce livre, celui de David, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, et tous les autres cantiques sacrés sont des ouvrages poétiques, pleins de figures qui paroîtroient hardies et violentes dans nos écrits, et qui sont ordinaires dans ceux de cette nation. Le livre des *Proverbes* est autrement intitulé les *Paraboles*, parce que les proverbes de cette sorte, selon la définition de Quintilien, ne sont que des fictions ou paraboles en raccourci. Le *Cantique des Cantiques* est une pièce dramatique, où les sentiments passionnés

de l'époux et de l'épouse sont exprimés d'une manière si tendre et si touchante, que nous en serions charmés, si ces expressions et ces figures avoient un peu plus de rapport avec notre génie, ou que nous pussions nous défaire de cette injuste préoccupation qui nous fait désapprouver tout ce qui s'éloigne tant soit peu de nos mœurs; en quoi nous nous condamnons nous-mêmes sans nous en apercevoir, puisque notre légèreté ne nous permet pas de persévérer longtemps dans les mêmes coutumes. Notre-Seigneur lui-même ne donne presque point de préceptes aux Juifs, que sous le voile des paraboles. Le Talmud contient un million de fables, toutes plus impertinentes les unes que les autres; plusieurs rabbins les ont depuis expliquées, conciliées, ou ramassées dans des ouvrages particuliers, et ont composé d'ailleurs beaucoup de poésies, de proverbes et d'apologues. Les Cypriotes et les Ciliciens, voisins de la Syrie, ont inventé de certaines fables qui portoient le nom de ces peuples; et l'habitude que les Ciliciens, en leur particulier, avoient au mensonge, a été décriée par un des plus anciens proverbes qui aient eu cours dans la Grèce. Enfin les fables étoient en si grande vogue dans toutes ces contrées, que parmi les Assyriens et les Arabes, selon le témoignage de Lucien, il y avoit de certains personnages dont la seule profession étoit d'expliquer les fables; et ces gens menoient une vie si réglée, qu'ils vivoient beaucoup plus longtemps que les autres hommes.

Mais il ne suffit pas d'avoir découvert la source des romans; il faut voir par quel chemin ils se sont répandus dans la Grèce et dans l'Italie, et s'ils ont passé de là jusqu'à nous, ou si nous les tenons d'ailleurs. Les Ioniens, peuples de l'Asie Mineure, s'étant élevés à une grande puissance, et ayant acquis beaucoup de richesses, s'étoient plongés dans le luxe et dans les voluptés, compagnes inséparables de l'abondance. Cyrus les ayant subjugués par la prise de Crésus, et toute l'Asie Mineure étant tombée avec eux sous la puissance des Perses, ils reçurent leurs mœurs

avec leurs lois ; et mêlant leurs débauches avec celles où leur inclination les avoit déjà portés, ils devinrent la plus voluptueuse nation du monde. Ils raffinèrent sur les plaisirs de la table ; ils y ajoutèrent les fleurs et les parfums, trouvèrent de nouveaux ornements pour les bâtiments ; les laines les plus fines et les plus belles tapisseries du monde venoient de chez eux. Ils furent auteurs d'une danse lascive, que l'on nomma ionique ; et ils se signalèrent si bien par leur mollesse, qu'elle passa en proverbe. Mais, entre eux, les Milésiens l'emportèrent dans la science des plaisirs et en délicatesse ingénieuse. Ce furent eux qui les premiers apprirent des Perses l'art de faire des romans, et y travaillèrent si heureusement, que les fables milésiennes, c'est-à-dire leurs romans, pleines d'histoires amoureuses et de récits dissolus, furent en réputation. Il y a assez d'apparence que les romans avoient été innocents jusqu'à eux, et ne contenoient que des aventures singulières et mémorables ; qu'ils les corrompirent les premiers, et les remplirent de narrations lascives et d'événements amoureux. Le temps a consumé tous ces ouvrages, et à peine a-t-il conservé le nom d'Aristide, le plus célèbre de leurs romanciers, qui avoit écrit plusieurs livres de fables surnommées Milésiennes. Je trouve qu'un Denis milésien, qui vécut sous le premier Darius, avoit écrit des histoires fabuleuses ; mais n'étant pas certain que ce ne fût point quelque compilation de fables anciennes, et ne voyant pas assez de fondement pour croire que ce fussent des fables proprement appelées milésiennes, je ne le mets point au rang des faiseurs de romans.

Les Ioniens, qui étoient sortis de l'Attique et du Péloponèse, se souvenoient de leur origine, et entretenoient un grand commerce avec les Grecs. Ils s'envoyoient réciproquement leurs enfants, pour les dépayser et leur faire apprendre les mœurs les uns des autres. Dans cette communication si fréquente, la Grèce, qui étoit assez portée aux fables d'elle-même, apprit aisément des Ioniens l'art de composer les romans, et le cultiva avec succès.

Mais pour ne point confondre les choses, j'essayerai de rapporter, selon l'ordre des temps, ceux des écrivains grecs qui se sont signalés dans cet art.

Je n'en vois aucun avant Alexandre le Grand, et cela me persuade que la science romanesque n'avoit pas fait de grands progrès parmi les Grecs, avant qu'ils l'eussent apprise des Perses mêmes, lorsqu'ils les subjuguèrent, et qu'ils eussent puisé à la source. Cléarque, de Soli, ville de Cilicie, qui vécut du temps d'Alexandre, et fut, comme lui, disciple d'Aristote, est le premier que je trouve avoir écrit des livres d'amour; encore ne sais-je pas bien si ce n'étoit point un recueil de plusieurs événements amoureux, tirés de l'histoire ou de la fable vulgaire, semblable à celui que Parthénius fit depuis, sous Auguste, et qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce qui me donne ce soupçon, est une historiette qu'Athénée rapporte de lui, où sont racontées quelques marques d'estime et de passion que donna Gigès, roi de Lydie, à une courtisane qu'il aimoit.

Antonius Diogène vécut peu de temps après Alexandre, selon la conjecture de Photius; et, à l'imitation de l'*Odyssée* d'Homère et des voyages aventureux d'Ulysse, il fit un véritable roman des voyages et des amours de Dinias et de Dercillis. Ce roman, bien que défectueux en plusieurs choses, et rempli de minuties et de récits peu vraisemblables, et à peine excusables même dans un poëte, se peut néanmoins appeler régulier. Photius en a mis un extrait dans sa bibliothèque, et dit qu'il le croit la source de ce que Lucien, Lucius, Iamblique, Achille Tatius, Héliodore et Damascius ont écrit en ce genre. Cependant il ajoute au même lieu, qu'Antonius Diogène fait mention d'un certain Antiphane, plus ancien que lui, qu'il dit avoir écrit des histoires prodigieuses semblables aux siennes; de sorte qu'il peut aussi bien avoir fourni l'idée et la matière à ces romanciers qu'il nomme, qu'Antonius Diogène. Je crois qu'il veut parler d'Antiphane, poëte comique, que le géographe Stephanus et autres disent avoir fait

un livre de relations incroyables, et même badines. Il étoit de Bergé, ville de Thrace ; mais on ne sait point de quel pays étoit Antonius Diogène.

Je ne puis vous dire précisément en quel temps a vécu Aristide de Milet, dont je vous ai parlé : ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il a vécu avant les guerres de Marius et de Sylla ; car Sisenna, historien romain, qui étoit de ce temps-là, a traduit ses fables milésiennes. Cet ouvrage étoit plein d'obscénités, et fit pourtant depuis les délices des Romains ; de sorte que le Surena, ou lieutenant général de l'Etat des Parthes, qui défit l'armée romaine commandée par Crassus, les ayant trouvées dans l'équipage de Roscius, prit de là occasion d'insulter, devant le sénat de Séleucie, à la mollesse des Romains, qui, même pendant la guerre, ne pouvoient se priver de semblables divertissements.

Lucius, de Patras, Lucien, de Samosate, et Iamblique furent à peu près contemporains, et vécurent sous Antonin et Marc Aurèle. Le premier ne doit pas être compté parmi les romanciers ; car il n'avoit fait qu'un recueil de métamorphoses et de changements magiques d'hommes en bêtes, et de bêtes en hommes, écrivant de bonne foi, et croyant les choses comme il les disoit. Mais Lucien, plus fin que lui, en a rapporté une partie, pour s'en moquer, selon sa coutume, dans le livre qu'il a intitulé l'*Ane de Lucius*, pour marquer que cette fiction étoit prise de lui. En effet, c'est un abrégé des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius ; et cet échantillon nous fait voir que Photius a eu raison de se plaindre des saletés dont il étoit rempli. Cet âne si ingénieux et si bien dressé, dont ces auteurs ont écrit l'histoire, a quelque rapport avec un autre de pareil mérite, dont parle ailleurs le même Photius, après Damascius. Il dit qu'il appartenoit à un grammairien nommé Ammonius, et qu'il étoit doué d'un si gentil esprit, et tellement né pour les belles choses, qu'il quittoit le boire et le manger pour entendre réciter des vers, et se montroit fort sensible aux beautés de la poésie. Le *Brancaleonne* est

sans doute une copie de l'*Ane* de Lucien, ou de celui d'Apulée : c'est une fiction italienne, fort divertissante et pleine d'esprit. Lucien, outre son Lucius, a fait deux livres d'histoires grotesques et ridicules, et qu'il donne pour telles, protestant d'abord qu'elles ne sont jamais arrivées, et qu'elles n'ont pu arriver. Quelques-uns, voyant ces livres joints à celui dans lequel il donne des préceptes pour bien écrire l'histoire, se sont persuadé qu'il avoit voulu donner un exemple de ce qu'il avoit enseigné : mais il déclare, dès l'entrée de son ouvrage, qu'il n'avoit point d'autre dessein que de se moquer de tant de poëtes, d'historiens, et même de philosophes qui débitoient impunément des fables pour des vérités, et écrivoient de fausses relations de pays étrangers, comme avoient fait Crésias et Iambulus. S'il est donc vrai, comme l'assure Photius, que le roman d'Antonius Diogène a été la source de ces deux livres de Lucien, il faut entendre que Lucien a pris occasion de ce roman, aussi bien que des histoires fabuleuses de Crésias et d'Iambulus, d'écrire les siennes, pour en faire voir l'impertinence et la vanité.

Ce fut dans ce même temps qu'Iamblique mit au jour ses Babyloniques : c'est ainsi qu'il a intitulé son roman, dans lequel il a surpassé de bien loin ceux qui l'avoient précédé ; car si l'on en peut juger par l'abrégé que nous en a laissé Photius, son dessein ne comprend qu'une action revêtue d'ornements convenables, et accompagnée d'épisodes pris dans la matière même. La vraisemblance y est observée avec assez d'exactitude, et les aventures y sont mêlées avec beaucoup de variété, et sans confusion. Toutefois l'ordonnance de son dessein manque d'art ; il a suivi grossièrement l'ordre des temps, et n'a pas jeté d'abord le lecteur, comme il le pouvoit, dans le milieu du sujet, suivant l'exemple qu'Homère en a laissé dans son *Odyssée*. Le temps a respecté cet ouvrage, et on l'a vu dans la bibliothèque de l'Escurial.

Héliodore l'a surpassé dans la disposition du sujet, comme en

tout le reste. Jusqu'alors on n'avoit rien vu de mieux entendu ni de plus achevé dans l'art romanesque que les aventures de *Théagène et Chariclée*. Rien n'est plus chaste que leurs amours; en quoi il paroît qu'outre la religion chrétienne dont l'auteur faisoit profession, sa propre vertu lui avoit donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout l'ouvrage; et en cela, non-seulement Iamblique, mais même presque tous les autres qui nous sont restés, lui sont beaucoup inférieurs : aussi son mérite l'éleva-t-il à la dignité de l'épiscopat : il fut évêque de Tricca, ville de Thessalie; et Socrate rapporte qu'il introduisit dans cette province la coutume de déposer les ecclésiastiques qui ne s'abstenoient pas des femmes qu'ils avoient épousées avant leur entrée dans le clergé. Tout cela me rend fort suspect ce qu'ajoute Nicéphore, écrivain crédule, peu judicieux et peu fidèle, qu'un synode provincial, voyant le péril où la lecture de ce roman, qui étoit autorisé par la dignité de son auteur, faisoit tomber les jeunes gens, et lui ayant proposé cette alternative, ou de consentir que son ouvrage fût brûlé, ou de se défaire de son évêché, il accepta le dernier parti. Je ne puis, au reste, assez m'étonner qu'un savant homme de ce temps ait pu douter que ce livre fût d'Héliodore, évêque de Tricca, après le témoignage si évident de Socrate, de Photius et de Nicéphore. Quelques-uns ont cru qu'il a vécu sur la fin du deuxième siècle, le confondant avec Héliodore, Arabe, dont Philostrate a écrit la vie parmi celles des autres sophistes. Mais on sait qu'il a été contemporain d'Arcadius et d'Honorius : aussi voyons-nous que, dans le dénombrement que Photius a fait des romanciers qu'il croit avoir imité Antonius Diogène, où il les a nommés selon l'ordre des temps, il a mis Héliodore après Iamblique, et devant Damascius qui vécut du temps de l'empereur Justinien.

A ce compte, Achille Tatius, qui a fait un roman régulier des amours de Clitophon et de Leucippe, l'auroit précédé; car c'est le seul fondement que je trouve pour conjecturer son âge;

d'autres le jugent plus récent par le style. Quoi qu'il en soit, il n'est pas comparable à Héliodore, ni par l'honnêteté des mœurs, ni par la vérité des événements, ni par l'artifice des dénoûments. Son style, à mon gré, est préférable à celui d'Héliodore : il est plus simple et plus naturel; l'autre est plus forcé. On dit qu'il fut enfin chrétien et même évêque. Je m'étonne qu'on pût si aisément oublier l'obscénité de son livre, et bien plus encore que l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, en ait loué la modestie par une épigramme qui nous est demeurée, et ait permis et même conseillé de le lire d'un bout à l'autre, à ceux qui font profession d'aimer la chasteté.

Je mets ici, peut-être avec trop de hardiesse, cet Athénagore, sous le nom duquel on voit un roman intitulé : *du Vrai et parfait amour*. Ce livre n'a jamais paru qu'en françois, de la traduction de Fumée, qui dit, dans sa préface, qu'il a eu l'original grec de M. de Lamané, protonotaire de M. le cardinal d'Armagnac, et qu'il ne l'avoit jamais vu ailleurs. J'oserois presque ajouter que personne ne l'a jamais vu depuis; car son nom n'a jamais paru, que je sache, dans les listes des bibliothèques; et s'il subsiste encore, il faut qu'il soit couché dans la poussière du cabinet de quelque ignorant qui possède ce trésor sans le savoir, ou de quelque envieux qui en peut faire part au public, sans le vouloir. Le traducteur dit ensuite qu'il le croit une production de ce célèbre Athénagore qui a écrit une apologie pour la religion chrétienne, en forme de légation, adressée aux empereurs Marc Aurèle et Commode, et un traité de la résurrection. Il se fonde principalement sur le style, qu'il trouve conforme à celui de ces ouvrages, et dont il a pu juger, ayant les originaux en son pouvoir; et il le prend enfin pour une véritable histoire, faute d'intelligence en l'art des romans. Pour moi, quoique je n'en puisse parler avec assurance, n'ayant pas vu l'exemplaire grec, néanmoins, sur la lecture que j'ai faite de la traduction, je ne laisserai pas de vous dire que ce n'est pas

sans apparence qu'il l'attribue à Athénagore, auteur de l'apologie. Voici mes raisons. L'apologiste étoit chrétien. Celui-ci parle de la divinité d'une manière qui ne peut convenir qu'à un chrétien; comme lorsqu'il fait dire aux prêtres d'Hammon qu'il n'y a qu'un Dieu, dont chaque nation, voulant représenter l'essence aux simples, a inventé diverses images qui n'expriment qu'une même chose; que leur véritable signification s'étant perdue avec le temps, le vulgaire avoit cru qu'il y avoit autant de dieux qu'on en voyoit d'images; que de là est venue l'idolâtrie; que Bacchus, en bâtissant le temple d'Hammon, n'y mit point d'autre image que celle de Dieu, parce que, comme il n'y a qu'un ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a aussi dans ce monde qu'un Dieu qui se communique en esprit. Il en fait dire autant, et davantage, à de certains marchands égyptiens : savoir, que les dieux de la Fable marquent les différentes actions de cette souveraine et unique divinité, qui est sans commencement et sans fin, et qu'il appelle obscure et ténébreuse, parce qu'elle est invisible et incompréhensible. De plus, les raisonnements que font ces prêtres et ces marchands sur l'essence divine, sont assez semblables à ceux d'Athénagore dans sa légation. Cet apologiste étoit un prêtre d'Athènes; celui-ci étoit un philosophe d'Athènes : l'un et l'autre paroissent hommes de bon sens, d'érudition, et savants dans l'antiquité. Mais, d'un autre côté, plusieurs choses peuvent faire soupçonner, non-seulement qu'il n'est pas l'Athénagore chrétien, mais même que cet ouvrage est supposé. Photius, ayant parlé avec assez d'exactitude des faiseurs de romans qui l'ont précédé, ne dit rien de celui-ci : on n'en voit aucun exemplaire dans les bibliothèques, et celui même dont s'est servi le traducteur n'a point paru depuis. D'ailleurs, il représente la demeure, la vie et la conduite des prêtres et des religieuses d'Hammon, si semblables aux couvents et au gouvernement de nos moines et de nos religieuses, qu'elle s'accorde mal avec ce que l'histoire nous

apprend du temps où la vie monastique a pris naissance et où elle s'est perfectionnée. Ce qui me paroît donc le plus vraisemblable dans cette obscurité, c'est que l'ouvrage est ancien, mais plus nouveau que l'apologie; car j'y vois un savoir si profond dans les choses de la nature et de l'art, tant de connoissance des siècles passés, tant de remarques curieuses, qui n'ont point été prises des anciens auteurs qui nous restent, mais qui s'y rapportent et les éclaircissent, tant d'expressions grecques que l'on aperçoit au travers de la traduction, et par-dessus tout, un certain caractère d'antiquité qu'on ne peut contrefaire, que je ne puis me persuader que ce soit une production de Fumée, dont la doctrine étoit médiocre, ni même que les plus habiles de son temps eussent pu rien faire de semblable. Si Photius n'a rien dit de lui, combien d'autres grands et célèbres auteurs ont-ils échappé à sa connoissance ou à ses recherches! Et si, dans nos jours, il ne s'en est trouvé qu'un seul exemplaire, qui peut-être s'est perdu depuis, combien d'autres excellents ouvrages ont eu la même destinée! Si cela ne vous satisfait pas, et que vous vouliez m'obliger à pousser plus loin mes conjectures, pour essayer de trouver précisément le temps auquel il a vécu, je ne puis les appuyer que sur un passage de la préface de ce roman, où il se plaint de la plaie sanglante qu'Athènes, sa patrie, venoit de recevoir dans la désolation universelle de la Grèce : cela ne se peut entendre que de l'irruption des Scythes dans la Grèce, arrivée sous l'empire de Gallien, ou de celle d'Alaric, roi des Goths, arrivée du temps d'Arcadius et d'Honorius; car Athènes n'avoit point été saccagée depuis Sylla, c'est-à-dire, environ trois cent cinquante ans avant l'invasion des Scythes, et ne le fut point qu'environ sept cents ans après celle des Goths. Or, je vois plus de raison d'appliquer les paroles de l'auteur à la conquête d'Alaric, qu'à celle des Scythes, parce que les Scythes furent promptement chassés d'Athènes sans y avoir fait beaucoup de désordres, et les Goths la traitèrent plus mal, et y

laissèrent de tristes marques de leur barbarie. Synèse, qui vécut dans ce temps-là, en parle dans les mêmes termes que notre auteur, et regrette comme lui la ruine des lettres, causée par ces barbares, dans le lieu de leur naissance et le siége de leur empire. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Athénagore est inventé avec esprit, conduit avec art, sentencieux, plein de beaux préceptes de morale; les épisodes tirés du sujet, les caractères distingués, l'honnêteté partout observée; rien de bas, rien de forcé, ni de semblable à ce style puéril des sophistes. L'argument est double, ce qui faisoit une des grandes beautés de la comédie ancienne; car outre les aventures de Théogène et de Charide, il rapporte encore celles de Phérécyde et de Mélangénie; en quoi paroît l'erreur de Giraldi, qui a cru que la multiplicité d'actions étoit de l'invention des Italiens. Les Grecs et nos vieux François les avoient multipliées avant eux. Les Grecs les avoient multipliées avec dépendance et subordination à une action principale, suivant les règles du poëme héroïque, comme l'a pratiqué Athénagore, et même Héliodore, quoique moins nettement. Mais nos vieux François les avoient multipliées sans ordonnance, sans liaison et sans art. Ce sont eux que les Italiens ont imités. En prenant d'eux les romans, ils en ont pris les défauts; et c'est une autre erreur de Giraldi, pire que la précédente, de vouloir louer ce défaut, et en faire une vertu. S'il est vrai, comme il le reconnoît lui-même, que le roman doit ressembler à un corps parfait, et être composé de plusieurs parties différentes et proportionnées, sous un seul chef; il s'ensuit que l'action principale, qui est comme le chef du roman, doit être unique et illustre en comparaison des autres; et que les actions subordonnées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté et en dignité, l'orner, le soutenir, et l'accompagner avec dépendance; autrement ce sera un corps à plusieurs têtes, monstrueux et difforme. L'exemple d'Ovide, qu'il allègue en sa faveur, et celui

des autres poëtes cycliques qu'il pouvoit aussi alléguer, ne le justifient pas; car les métamorphoses de l'ancienne Fable, qu'Ovide s'étoit proposé de ramasser en un seul poëme, et celles qui composent les poëmes cycliques étant toutes des actions détachées, à peu près semblables et d'une beauté presque égale, il étoit autant impossible d'en faire un corps régulier, que de faire un bâtiment parfait avec du sable seulement. L'applaudissement qu'ont eu ces romans défectueux de sa nation, et qu'il fait tant valoir, le justifie encore moins. Il ne faut pas juger d'un livre par le nombre, mais par la suffisance de ses approbateurs. Tout le monde s'attribue la licence de juger de la poésie et des romans; tous les piliers de la grande salle du Palais, et toutes les ruelles s'érigent en tribunaux où l'on décide souverainement du mérite des grands ouvrages : on y met hardiment le prix à un poëme épique, sur la lecture d'une comparaison ou d'une description; et un vers un peu rude à l'oreille, tel que le lieu et la matière le demandent quelquefois, l'y pourra perdre de réputation; un sentiment tendre y fait la fortune d'un roman; et une expression un peu forcée ou un mot suranné le décrie. Mais ceux qui les composent ne se soumettent pas à ces décisions; et, semblables à cette comédienne d'Horace, qui, étant chassée du théâtre par le peuple, se contenta de l'approbation des chevaliers, ils se contentent de plaire à de plus fins connoisseurs, qui ont d'autres règles pour en juger; et ces règles sont connues de si peu de gens, que les bons juges, comme nous l'avons dit si souvent, ne sont pas moins rares que les bons romanciers ou les bons poëtes; et que, dans le petit nombre de ceux qui se connoissent en vers, à peine en trouve-t-on un qui se connoisse en poésie, ou qui sache même que les vers et la poésie sont choses tout à fait différentes. Ces juges, dont le sentiment est la règle certaine de la valeur des poëmes et des romans, avoueront à Giraldi que les romans italiens ont de très-belles choses, et méritent beau-

coup d'autres louanges, mais non pas celle de la régularité, de l'ordonnance, ni de la justesse du dessin. Je reviens au roman d'Athénagore, dont le dénoûment, quoique sans machine, est moins heureux que le reste : il n'est pas assez piquant; il se présente avant que la passion de l'impatience du lecteur soit assez échauffée, et il se fait à trop de reprises; mais son plus grand défaut, c'est l'ostentation importune avec laquelle il étale son savoir dans l'architecture. Ce qu'il en a écrit seroit admirable ailleurs; mais il est vicieux là où il l'a mis, et hors de sa place : *Ne dee anco il poeta*, dit Giraldi, *nel descrivere le fabriche, volersi monstrare in guisa d'architettore, che descrivendo troppo minutamente le cose a tale arte appartenenti, lasci quello che conviene al poeta, alla quale cosa egli dee sovra ogni cosa mirare, se cerca loda : oltre che queste descrittioni di cose mechaniche recano con loro viltà, e sono lontane, e dall' uso, e dal grande dell' heroico*[1]. Il a pris plusieurs choses d'Héliodore, ou Héliodore de lui; car, comme je les crois du même âge, je ne sais auquel je dois donner la gloire de l'invention. Les noms et les caractères de Théogène et de Charide ressemblent à ceux de Théagène et de Chariclée; Théogène et Charide se virent et s'aimèrent en une fête de Minerve, comme Théagène et Chariclée en une fête d'Apollon. Athénagore fait un Harondat gouverneur de la basse Égypte; Héliodore fait un Oroodate gouverneur d'Égypte; Athénagore feint que Théogène est près d'être sacrifié par les Scythes; Héliodore feint que Théagène est près d'être sacrifié par les Éthiopiens; et Athénagore enfin, comme Héliodore, a divisé son ouvrage en dix livres.

Je ne mettrai pas au nombre des romans les livres des paradoxes de Damascius, philosophe païen, qui vécut sous Justi-

[1] « Le poëte ne doit pas non plus, dans la description des édifices, imiter l'architecte, qui, détaillant avec trop d'exactitude les objets relatifs à son art, néglige ceux qui sont du ressort de la poésie... Ces descriptions techniques et minutieuses ont une sorte de bassesse qui répugne à la noblesse accoutumée du genre héroïque. »

nien; car lorsque Photius dit qu'il a imité Antonius Diogène, le modèle de la plupart des romanciers grecs, il faut entendre qu'il a écrit comme lui des histoires peu croyables et fabuleuses, mais non pas romanesques ni en forme de romans. Ce n'étoient qu'apparitions de spectres et de lutins, et qu'événements au-dessus de la nature, ou crus trop légèrement, ou imaginés avec peu d'adresse, et dignes de l'impiété et de l'athéisme de leur auteur.

Deux ans après Damascius, l'histoire de Barlaam et de Josaphat fut composée par saint Jean Damascène. Plusieurs manuscrits anciens l'attribuent à Jean le Sinaïte, qui vécut du temps de l'empereur Théodose; mais Billius fait voir que c'est sans raison, parce que les disputes contre les iconoclastes, qui sont insérées dans cet ouvrage, n'avoient point encore été élevées alors, et ne l'ont été que longtemps après par l'empereur Léon Isaurique, sous lequel vécut saint Jean Damascène. C'est un roman, mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour de Dieu; et l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des martyrs. Il est écrit en forme d'histoire, et non pas dans les règles du roman : et cependant, quoique la vraisemblance y soit assez exactement observée, il porte tant de marques de fiction, qu'il ne faut que le lire avec un peu de discernement pour le reconnoître. L'on y découvre au reste l'esprit fabuleux de la nation de l'auteur, par le grand nombre de paraboles, de comparaisons et de similitudes qui y sont répandues.

Le roman de Théodore Prodromus, et celui que l'on attribue à Eustathe, évêque de Thessalonique, qui fleurissoit sous l'empire de Manuel Comnène, vers le milieu du douzième siècle, sont environ de même force. Le premier contient les amours de Dosiclès et de Rodanthe, et l'autre celles d'Ismenias et d'Ismène. M. Gaulmin a donné l'un et l'autre au public, avec sa traduction et ses notes. Comme il ne dit rien d'Eustathe dans la préface

du livre qui porte son nom, je veux expliquer son silence en sa faveur, et croire que, habile comme il étoit, il n'est pas tombé dans l'erreur de ceux qui se persuadent que ce savant commentateur d'Homère a été capable de faire un aussi misérable ouvrage qu'est celui-ci : aussi quelques manuscrits nomment-ils l'auteur Eumathe, et non pas Eustathe. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus froid, rien n'est plus plat, rien n'est plus ennuyeux ; nulle bienséance, nulle vraisemblance, nulle conduite ; c'est le travail d'un écolier ou de quelque chétif sophiste qui méritoit d'être écolier toute sa vie. Théodore Prodromus ne lui est guère préférable : il a pourtant un peu plus d'art, quoiqu'il en ait peu : il ne se tire d'affaire que par des machines, et il n'entend rien à faire garder à ses acteurs la bienséance et l'uniformité de leurs caractères. Son ouvrage est plutôt un poëme qu'un roman ; car il est écrit en vers, et cela lui rend plus pardonnable son style trop figuré et trop licencieux. Néanmoins, comme ses vers sont ïambes, qu'ils ressemblent à la prose, et qu'on les pourroit appeler une prose mesurée, je ne l'exclus point de cette liste. On dit qu'il étoit Russe de nation, prêtre, poëte, philosophe et médecin.

Je fais à peu près le même jugement des pastorales du sophiste Longus que des deux romans précédents ; car, encore que la plupart des savants des derniers siècles les aient louées, pour leur élégance et leurs agréments joints à la simplicité convenable au sujet, néanmoins je n'y trouve rien de tout cela que la simplicité, qui va quelquefois jusqu'à la puérilité et à la niaiserie : il n'y a ni invention ni conduite. Il commence grossièrement à la naissance de ses bergers, et finit à leur mariage. Il ne débrouille jamais ses aventures que par des machines mal concertées, si obscènes au reste qu'il faut être un peu cynique pour les lire sans rougir. Son style, qui a été tant vanté, est peut-être ce qui mérite moins de l'être : c'est un style de sophiste, tel qu'il étoit, semblable à celui d'Eustathe et de Théodore Prodromus, qui tient de l'orateur et de l'historien, et qui n'est propre ni à l'un ni à

l'autre; plein de métaphores, d'antithèses, et de ces figures brillantes qui surprennent les simples, et qui flattent l'oreille sans remplir l'esprit. Au lieu d'attacher le lecteur par la nouveauté des événements, par l'arrangement et la variété des matières, et par une narration nette et pressée, qui ait pourtant son tour et sa cadence, et qui avance toujours dans son sujet, il essaye, comme la plupart des autres sophistes, de le retenir par des descriptions hors d'œuvre; il l'écarte du grand chemin; et, pendant qu'il lui fait voir tant de pays qu'il ne cherche point, il consume et use son attention, et l'impatience qu'il avoit d'aller à la fin qu'il cherchoit, et qu'on lui avoit proposée. J'ai traduit avec plaisir ce roman dans mon enfance; aussi est-ce le seul âge où il doit plaire. Je ne vous dirai point en quel temps il a vécu: aucun des anciens ne parle de lui, et il ne porte aucune marque qui donne lieu aux conjectures, si ce n'est peut-être la pureté de son élocution, qui me le fait juger plus ancien que les deux précédents.

Pour les trois Xénophon, romanciers, dont parle Suidas, je ne vous en puis rien dire que ce qu'il en dit: l'un étoit d'Antioche, l'autre d'Éphèse, et le troisième de Chypre; tous trois ont écrit des histoires amoureuses. Le premier avoit donné à son livre le nom de Babyloniques, comme Iamblique; le second avoit intitulé le sien, les Éphésiaques, et rapportoit les amours d'Abrocomas et d'Anthie; et le troisième avait nommé le sien les Cypriaques, où il racontoit les amours de Cinyras, de Myrrha et d'Adonis.

Je ne crois pas devoir oublier Parthenius de Nicée, de qui nous avons un recueil d'histoires amoureuses, qu'il dédia au poëte Cornelius Gallus, du temps d'Auguste. Plusieurs de ces histoires sont tirées de l'ancienne Fable, et toutes d'anciens auteurs qu'il cite. Quelques-unes me semblent romanesques, et avoir été prises des fables milésiennes, comme celle d'Érippe et de Xanthus, au chapitre huitième; celle de Polycrite et de Diognète, au chapitre neuvième; celle de Leucone et de Cyanique, au chapitre dixième; et celle de Neæra, d'Hipsicréon et de Promedon, au chapitre dix-

huitième; car, outre que ces aventures sont attribuées à des personnes milésiennes, il ne paroît point qu'elles aient été prises de la Fable ni de l'histoire ancienne. Peut-être même que les amours de Caunus et de Biblis, enfants du fondateur de Milet, qu'il rapporte au chapitre onzième, sont une fiction du pays, qui s'est rendue célèbre, et a été consacrée dans la mythologie antique; ce que je ne propose toutefois que comme une conjecture assez légère.

Dans ce dénombrement que je viens de faire, j'ai distingué les romans réguliers de ceux qui ne le sont pas : j'appelle réguliers, ceux qui sont dans les règles du poëme héroïque. Les Grecs, qui ont si heureusement perfectionné la plupart des sciences et des arts, qu'on les en a crus les inventeurs, ont aussi cultivé l'art romanesque; et de brut et inculte qu'il étoit parmi les Orientaux, ils lui ont fait prendre une meilleure forme, en le resserrant dans les règles de l'épopée, et joignant en un corps parfait les diverses parties, sans ordre et sans rapport, qui composoient les romans avant eux. De tous les romanciers grecs que je vous ai nommés, les seuls qui se soient assujettis à ces règles, sont Antonius Diogène, Lucien, Athénagore, Iamblique, Héliodore, Achille Tatius, Eustathe et Théodore Prodromus. Je ne dis rien de Lucius de Patras, ni de Damascius, que je n'ai pas mis au rang des faiseurs de romans. Pour saint Jean Damascène et Longus, il leur eût été aisé de réduire leurs ouvrages sous ces lois; mais ils les ont ou ignorées ou méprisées. Je ne sais comment s'y sont pris les trois Xénophon, dont il ne nous est rien demeuré, ni même Aristide, et ceux qui, comme lui, ont écrit des fables milésiennes. Je crois toutefois que ces derniers ont gardé quelques mesures, et j'en juge par les ouvrages faits à leur imitation, que le temps nous a conservés, comme la métamorphose d'Apulée, qui est assez régulière.

Ces fables milésiennes, bien-longtemps avant que de faire dans la Grèce le progrès que vous avez vu, avoient déjà passé dans

l'Italie, et avoient été premièrement reçues par les Sybarites, peuple voluptueux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cette conformité d'humeur qu'ils avoient avec les Milésiens, établit entre eux une communication réciproque de luxe et de plaisirs, et les unit si bien, qu'Hérodote assure qu'il ne connoissoit point de peuples plus étroitement alliés. Ils apprirent donc des Milésiens l'art des fictions; et l'on vit des fables sybaritiques en Italie, comme l'on voyoit des fables milésiennes en Asie. Il est aisé de dire quelle en étoit la forme. Hesychius donne à entendre, dans un passage assez corrompu, qu'Ésope étant en Italie, ses fables y furent fort goûtées; qu'on renchérit par-dessus, qu'on les nomma Sybaritiques, après les avoir changées, et quelles passèrent en proverbes : mais il ne dit point en quoi consistoit ce changement. Suidas a cru qu'elles étoient semblables à celles d'Ésope. Il s'est trompé là, comme souvent ailleurs. Le vieux commentateur d'Aristophane dit que les Sybarites se servoient des bêtes dans leurs fables, et qu'Ésope se servoit des hommes dans les siennes. Ce passage est assurément gâté; car comme on voit que les fables d'Ésope emploient des bêtes, il s'ensuit que celles des Sybarites employoient des hommes; aussi, en un autre endroit, le dit-il en termes exprès. Celles des Sybarites étoient plaisantes et faisoient rire. J'en ai trouvé un échantillon dans Élien : c'est un petit conte qu'il dit avoir pris des histoires sybarites; c'est-à-dire, selon mon sens, des fables sybaritiques; vous en jugerez par l'historiette elle-même. « Un enfant de Sybaris, conduit par son pédagogue, rencontra par la rue un vendeur de figues sèches, et lui en déroba une; le pédagogue, l'ayant repris aigrement, lui arracha la figue et la mangea. » Mais ces fables n'étoient pas seulement facétieuses, elles étoient aussi fort lascives. Ovide met la Sybaritide, qui avoit été composée peu de temps avant lui, au nombre des pièces les plus dissolues. Plusieurs savants croient qu'il désigne d'ouvrage d'Hémithéon le Sybarite, dont Lucien parle comme d'un amas de saletés. Cela

me paroît sans fondement; car on ne voit point que la Sybaritide eût d'autre convenance avec le livre d'Hémithéon, qu'en ce que l'un et l'autre étoient des livres de débauches; et cela étoit commun à toutes les fables sybaritiques; outre que la Sybaritide avoit été faite peu de temps avant Ovide, et que la ville de Sybaris avoit été ruinée de fond en comble par les Crotoniates, cinq cents ans avant lui. Il est donc plus croyable que la Sybaritide avoit été composée par quelque Romain, et ainsi nommée, parce qu'elle avoit été faite à l'imitation des anciennes fables sybaritiques. Un certain vieux auteur, que je crois qu'il vous est assez indifférent de connoître, fait entendre que leur style étoit court et laconique; mais tout cela ne nous fait point voir que ces fables eussent rien de romanesque.

Ce passage d'Ovide montre assez que, de son temps, les Romains avoient déjà donné entrée chez eux aux fables des Sybarites; et il nous apprend, dans le même livre, que le célèbre historien Sisenna leur traduisit aussi les fables milésiennes d'Aristide. Ce Sisenna vécut du temps de Sylla, et étoit, comme lui, de la grande et illustre famille des Cornéliens. Il fut préteur de Sicile et d'Achaïe; il écrivit l'histoire de sa patrie, et fut préféré à tous les historiens de sa nation qui l'avaient précédé.

Si la république romaine ne dédaigna pas la lecture de ces fables, lorsqu'elle retenoit encore une discipline austère et des mœurs rigides, il ne faut pas s'étonner si, étant tombée sous le pouvoir des empereurs, et, à leur exemple, s'étant abandonnée au luxe et aux plaisirs, elle fut sensible à ceux que les romans donnent à l'esprit. Virgile, qui vécut un peu après la naissance de l'empire, ne fait point prendre de plus agréable divertissement aux Naïades, filles du fleuve Pénée, lorsqu'elles sont assemblées sous les eaux de leur père, que de se raconter les amours des dieux, qui faisoient les romans de l'antiquité. Ovide, contemporain de Virgile, fait faire des contes romanesques aux filles de Minée, pendant que le travail de leurs mains les occupe, sans

leur ôter la liberté de la langue et de l'esprit. Le premier est les amours de Pyrame et de Thisbé; le second est celles de Mars et de Vénus; et le troisième est celles de Salmacis pour Hermaphrodite.

En cela paroît l'estime que Rome avoit alors pour les romans. Mais elle paroît encore mieux par le roman même que composa Pétrone, l'un de ses consuls, et l'homme le plus poli de son temps. Il le fit en forme de satire, du genre de celles que Varron avoit inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, et le sérieux avec l'enjoué, et qu'il avoit nommées *ménippées*, parce que Ménippe le cynique avoit traité devant lui des matières graves d'un style plaisant et moqueur. Cette satire de Pétrone ne laissoit pas d'être un véritable roman; elle ne contenoit que des fictions ingénieuses et agréables, et souvent fort sales et déshonnêtes, cachant sous l'écorce une raillerie fine et piquante contre les vices de la cour de Néron. Comme ce qui nous en reste n'est que des fragments presque sans liaison, ou plutôt des collections de quelque studieux, on ne peut pas discerner nettement la forme et le tissu de toute la pièce. Néanmoins cela paroît conduit avec ordre, et il y a apparence que ces parties détachées composoient un corps parfait avec celles qui nous manquent. Quoique Pétrone paroisse avoir été grand critique, et d'un goût fort exquis dans les lettres, son style toutefois ne répond pas tout à fait à la délicatesse de son jugement : on y remarque quelque affectation; il est un peu trop peint et trop étudié, et il dégénère déjà de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste : tant il est vrai que l'art de narrer, que tout le monde pratique, et que très-peu de gens entendent, est encore plus aisé à entendre qu'à bien pratiquer!

On dit que le poëte Lucain, qui vivoit aussi du temps de Néron, avoit laissé des fables saltiques, c'est-à-dire, selon quelques-uns, des fables dans lesquelles il racontoit les amours des satyres et des nymphes. Cela ressemble bien à un roman, et l'esprit de ce

siècle, qui étoit romancier, confirme mon soupçon. Mais comme ne nous en reste que le titre, qui même n'exprime pas trop clairement la nature de la pièce, je n'en dirai rien.

La métamorphose d'Apulée, si connue sous le nom de l'*Ane d'or*, fut faite sous les Antonins; elle eut la même origine que l'*Ane* de Lucien, ayant été tirée des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius de Patras ; avec cette différence toutefois, que ces livres furent abrégés par Lucien et augmentés par Apulée. L'ouvrage de ce philosophe est régulier ; car encore qu'il semble le commencer par son enfance, néanmoins ce qu'il en dit n'est que par forme de préface, et pour excuser la barbarie de son style. Le véritable commencement de son histoire est à son voyage de Thessalie. Il nous a donné une idée des fables milésiennes par cette pièce, qu'il déclare d'abord être de ce genre. Il l'a enrichie de beaux épisodes, et entre autres de celui de Psyché, que personne n'ignore, et il n'a point retranché les saletés qui étoient dans les originaux qu'il a suivis. Son style est d'un sophiste plein d'affectation et de figures violentes, dures, barbares, dignes d'un Africain.

On tient que Claudius Albinus, l'un des prétendants à l'empire qui furent vaincus et tués par l'empereur Sévère, ne dédaigna pas un semblable travail. Jules Capitolin rapporte dans sa vie qu'il paroissoit de certaines fables milésiennes sous son nom, assez estimées, quoique médiocrement écrites, et que Sévère reprocha au sénat de l'avoir loué comme un savant homme, encore qu'il ne lût que les fables milésiennes d'Apulée, et qu'il fît toute son étude de contes de vieilles et de pareilles bagatelles, qu'il préféroit à des occupations sérieuses.

Martianus Capella a donné, comme Pétrone, le nom de satire à son ouvrage, parce qu'il est écrit, comme le sien, en vers et en prose, et que l'utile et l'agréable y sont mêlés. Ayant en dessein de traiter de tous les arts qu'on appelle libéraux, il a pris pour cela un détour, les personnifiant, et feignant que

Mercure, qui les a à sa suite, épouse la Philologie, c'est-à-dire l'amour des belles-lettres, et lui donne pour présent de noces ce qu'ils ont de plus beau et de plus précieux; de sorte que c'est une allégorie continuelle, qui ne mérite pas proprement le nom de roman, mais plutôt de fable; car, comme je l'ai déjà remarqué, la fable représente des choses qui n'ont point été et n'ont pu être; et le roman représente des choses qui ont pu être, mais qui n'ont point été. L'artifice de cette allégorie n'est pas fort fin; le style est la barbarie même, si hardi et si immodéré dans ses figures qu'on ne le pardonneroit pas au poëte le plus déterminé, et couvert d'une obscurité si épaisse qu'à peine est-il intelligible; savant au reste, et plein d'une érudition peu commune. On écrit que l'auteur étoit Africain : s'il ne l'étoit pas, il méritoit de l'être, tant sa manière d'écrire est dure et forcée. On ignore le temps auquel il a vécu; on sait seulement qu'il étoit plus ancien que Justinien.

Jusqu'alors l'art des romans s'étoit maintenu dans quelque splendeur; mais il déclina ensuite avec les lettres et avec l'empire, lorsque les nations farouches du Nord portèrent partout leur ignorance et leur barbarie. L'on avoit fait auparavant des romans pour le plaisir; on fit alors des histoires fabuleuses, parce qu'on n'en pouvoit faire de véritables, faute de savoir la vérité. Thelesin, que l'on dit avoir vécu vers le milieu du sixième siècle, sous le roi Arthur, tant célébré dans les romans, et Melkin, qui fut un peu plus jeune, écrivirent l'histoire d'Angleterre leur patrie, du roi Arthur, et de la Table ronde. Balæus, qui les a mis dans sa liste, en parle comme d'auteurs remplis de fables. Il faut dire la même chose d'Hunibaldus Francus, qui fut, comme l'on écrit, contemporain de Clovis, et dont l'histoire n'est presque qu'un amas de mensonges grossièrement imaginés.

Enfin, monsieur, nous voici à ce livre fameux des faits de Charlemagne, que l'on attribue fort mal à propos à l'archevêque Turpin, quoiqu'il lui soit postérieur de plus de deux cents

ans. Le Pigna et quelques autres ont cru ridiculement que les romans ont pris leur nom de la ville de Rheims, dont il étoit archevêque, parce que son livre, au rapport du premier, a été la source où les romanciers de Provence ont le plus puisé, et qu'il a été, selon les autres, le principal entre les faiseurs de romans. Quoi qu'il en soit, l'on vit plusieurs autres histoires de la vie de Charlemagne pleines de fables à perte de vue, et semblables à celle qui porte le nom de Turpin. Telles étoient les histoires attribuées à Hancon et à Solcon Forteman, à Sivard le Sage, à Adel Adeling, et à Jean, fils d'un roi de Frise, tous cinq Frisons, et qu'on dit aussi avoir vécu du temps de Charlemagne. Telle étoit encore l'histoire attribuée à Occon, qui, selon l'opinion commune, fut contemporain de l'empereur Othon le Grand, et petit-neveu de ce Solcon que je viens de nommer; et l'histoire de Gaufred de Montmout, qui écrivit les faits du roi Arthur et la vie de Merlin. Ces histoires, faites à plaisir, plurent à des lecteurs simples, et plus ignorants encore que ceux qui les composoient. On ne s'amusa donc plus à chercher de bons mémoires et à s'instruire de la vérité pour écrire l'histoire : on en trouvoit la matière dans sa propre tête et dans son invention. Ainsi, les historiens dégénérèrent en de véritables romanciers. La langue latine fut méprisée dans ce siècle plein d'ignorance, comme la vérité l'avoit été. Les troubadours, les chanterres, les conteurs et les jongleurs de Provence, et enfin ceux de ce pays qui exerçoient ce qu'on appeloit *la science gaie*, commencèrent, dès le temps de Hugues Capet, à romaniser tout de bon, et à courir la France, débitant leurs romans et leurs *fabliaux*, composés en langage roman ; car alors les Provençaux avoient plus d'usage des lettres et de la poésie que tout le reste des François. Ce langage roman étoit celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, après les avoir conquises, et qui, s'étant corrompu avec le temps par le mélange du langage gaulois qui l'avoit précédé, et du franc ou tudesque

qui l'avoit suivi, n'étoit ni latin, ni gaulois, ni Franc, mais quelque chose de mixte, où le roman pourtant tenoit le dessus, et qui, pour cela, s'appeloit toujours roman, pour le distinguer du langage particulier et naturel de chaque pays, soit le franc, soit le gaulois ou le celtique, soit l'aquitanique, soit le belgique; car César écrit que ces trois langues étoient différentes entre elles, ce que Strabon explique d'une différence qui n'étoit que comme entre divers dialectes d'une même langue. Les Espagnols se servent du mot de roman dans la même signification que nous, et ils appellent leur langage ordinaire *romance*. Le roman étant donc plus universellement entendu, les conteurs de Provence s'en servirent pour écrire leurs contes, qui de là furent appelés romans. Les trouvères, allant ainsi par le monde, étoient bien payés de leurs peines, et bien traités des seigneurs qu'ils visitoient, dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouilloient quelquefois de leurs robes pour les en revêtir. Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agréable exercice; presque toutes les provinces de France eurent leurs romanciers, jusqu'à la Picardie, où l'on composoit des servantois, pièces amoureuses, et quelquefois satiriques : et de là nous sont venus tant et tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothèques, et le reste a été consumé par la longueur des années. L'Espagne même, qui a été si fertile en romans, et l'Italie, tiennent de nous l'art de les composer : *Mi par di poter dire che questa sorte di poesia* (ce sont les paroles de Giraldi, parlant des romans) *abbia avuta la prima origine, e il primo suo principio da' Francesi, dai quali a forse anco avuto il nome. Da' Francesi poi è passata questa maniera di poeteggiare agli Spagnuoli, e ultimamente è stata accettata dagli Italiani*[1].

[1] « Je crois pouvoir dire que cette sorte de poésie est née chez les François, qui peut-être aussi lui ont donné son nom; des François elle a passé aux Espagnols, et enfin elle a été adoptée par les Italiens. »

Feu M. de Saumaise, dont la mémoire m'est en singulière vénération, et pour sa grande érudition, et pour l'amitié qui a été entre nous, a cru que l'Espagne, après avoir appris des Arabes l'art de romaniser, l'avoit enseigné par son exemple à tout le reste de l'Europe. Pour soutenir cette opinion, il faut dire que Thelesin et Melkin, l'un et l'autre Anglois, et Hunibaldus Francus, que l'on croit avoir composé tous trois leurs histoires romanesques vers l'an 550, sont plus récents, du moins de près de deux cents ans, que l'on ne s'imagine; car la révolte du comte Julien, et l'entrée des Arabes en Espagne, n'arriva que l'an 91 de l'hégire, c'est-à-dire l'an 712 de Notre-Seigneur; et il fallut quelque temps pour donner cours aux romans des Arabes en Espagne, et à ceux que l'on prétend que les Espagnols firent, à leur imitation, dans le reste de l'Europe. Je ne voudrois pas défendre l'antiquité de ces auteurs, quoique j'eusse quelque droit de le faire, puisque l'opinion commune et reçue est pour moi. Il est vrai que les Arabes étoient fort adonnés à la science gaie, comme je vous l'ai fait voir; je veux dire à la poésie, aux fables, aux fictions. Cette science étant demeurée dans sa grossièreté parmi eux, sans avoir reçu la culture des Grecs, ils la portèrent dans l'Afrique avec leurs armes, lorsqu'ils la subjuguèrent. Elle étoit toutefois déjà parmi les Africains; car Aristote, et après lui, Priscien, font mention des fables libyques; et les romans d'Apulée et de Martianus Capella, Africains, dont je vous ai parlé, montrent quel étoit l'esprit de ces peuples. Cela fortifia les Arabes victorieux dans leur inclination : aussi apprenons-nous de Léon d'Afrique et de Marmol que les Arabes africains aiment encore la poésie romanesque avec passion; qu'ils chantent en vers et en prose les exploits de leur Buhalul, comme on a célébré parmi nous ceux de Renaud et de Roland; que leurs morabites font des chansons d'amour; que dans Fez, au jour de la naissance de Mahomet, les poëtes font des assemblées et des jeux publics, et récitent leurs vers

devant le peuple, au jugement duquel celui qui a le mieux réussi est créé prince des poëtes pour cette année; que les rois de la maison de Benimerinis, qui régnoient il y a trois cents ans, et que nos vieux écrivains appellent de Bellemarine, assembloient tous les ans, à un certain jour, les plus savants de la ville de Fez, et leur faisoient un splendide festin, après quoi les poëtes récitoient des vers en l'honneur de Mahomet; que le roi donnoit au plus habile une somme d'argent, un cheval, un esclave et ses propres habits, dont il étoit vêtu ce jour-là, et qu'aucun ne s'en retournoit sans récompense. L'Espagne ayant ensuite reçu le joug des Arabes, elle reçut aussi leurs mœurs, et prit d'eux la coutume de chanter des vers d'amour, et de célébrer les actions des grands hommes, à la manière des bardes parmi les Gaulois : mais ces chants, qu'ils nommoient *romances*, étoient bien différents de ce qu'on appelle romans. C'étoient des poésies faites pour être chantées, et par conséquent fort courtes. On en a ramassé plusieurs, entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes, qu'à peine pouvent-elles être entendues, et elles ont quelquefois servi à éclaircir l'histoire d'Espagne, et à remettre les événements dans l'ordre de la chronologie. Leurs romans sont beaucoup plus nouveaux, et les plus vieux sont postérieurs à nos Tristans et à nos Lancelots de quelques centaines d'années. Miguel de Cervantes, un des plus beaux esprits que l'Espagne ait produits, en a fait une fine et judicieuse critique dans son *Don Quichotte;* et à peine le curé de la Manche et maître Nicolas le barbier en trouvent-ils dans ce grand nombre six qui méritent d'être conservés. Le reste est *livré au bras séculier de la servante*, pour être mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'être gardés sont les quatre livres d'Amadis de Gaule, qu'ils disent être le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, le modèle et le meilleur de tous les autres; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un roi de Portugal, et qu'ils trouvent digne d'être

mis dans un coffret semblable à celui de Darius, où Alexandre enferma les œuvres d'Homère; don Belianis, le Miroir de chevalerie; Tirante le Blanc; et Kyrie-eleyson de Montauban (car au bon vieux temps on croyoit que Kyrie-eleyson et Paralipomenon étoient les noms de quelques saints), où *les Subtilités de damoiselle Plaisir-de-ma-vie*, et *les Tromperies de la veuve reposée* sont fort louées. Mais tout cela est récent, en comparaison de nos vieux romans, qui vraisemblablement en furent les modèles, comme la conformité des ouvrages et le voisinage des nations le persuadent. Il fait aussi la censure des romans en vers, et des autres poésies qui se trouvent dans la bibliothèque de don Quichotte : mais cela est hors de notre sujet.

Si l'on m'objecte que, comme nous avons pris des Arabes l'art de rimer, il est croyable aussi que nous avons pris d'eux l'art de romaniser, puisque la plupart de nos vieux romans étoient en rimes, et que la coutume qu'avoient les seigneurs françois de donner leurs habits aux meilleurs trouvères, et que Marmol dit avoir été pratiquée par les rois de Fez, donne encore lieu à ce soupçon. J'avouerai qu'il n'est pas impossible que les François, en prenant la rime des Arabes, aient pris d'eux aussi l'usage de l'appliquer aux romans. J'avouerai même que l'amour que nous avions déjà pour les fables a pu s'augmenter et se fortifier par leur exemple, et que notre art romanesque s'enrichit peut-être par le commerce que le voisinage de l'Espagne et les guerres nous donnèrent avec eux; mais non pas que nous leur devions cette inclination, puisqu'elle nous possédoit longtemps avant qu'elle se soit fait remarquer en Espagne. Je ne puis croire non plus que nos princes aient pris des rois arabes la coutume de se dépouiller en faveur des trouvères; je crois plutôt que les uns et les autres, touchés de l'excellence des ouvrages qu'ils entendoient réciter, cherchoient avec empressement à satisfaire sur l'heure leur libéralité, et que, ne trouvant rien de plus présent que leurs habits,

ils s'en servoient au besoin, comme nous lisons que quelques saints s'en sont servi envers des pauvres, et que ce qui arrivoit souvent en France par hasard, se faisoit tous les ans à Fez, par une coutume qui vraisemblablement y fut aussi d'abord introduite par le hasard.

Il est assez croyable que les Italiens furent portés à la composition des romans par l'exemple des Provençaux, lorsque les papes tinrent leur siége à Avignon, et même par l'exemple des autres François, lorsque les Normands, et ensuite Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis, prince vertueux, amateur de la poésie, et poëte lui-même, firent la guerre en Italie : car nos Normands se mêloient aussi de la science gaie, et l'histoire rapporte qu'ils chantèrent les faits de Roland, avant que de donner cette mémorable bataille qui acquit la couronne d'Angleterre à Guillaume le Bâtard. Toute l'Europe étoit en ce temps-là couverte des ténèbres d'une épaisse ignorance, mais la France, l'Angleterre, et l'Allemagne moins que l'Italie, qui ne produisit alors qu'un petit nombre d'écrivains, et presque point de faiseurs de romans. Ceux de ce pays qui vouloient se faire distinguer par quelque teinture de savoir la venoient prendre dans l'Université de Paris, qui étoit la mère des sciences et la nourrice des savants de l'Europe. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, le poëte Dante, et Boccace y vinrent étudier ; et le président Fauchet montre que le dernier a pris la plupart de ses nouvelles des romans françois, et que Pétrarque et les autres poëtes italiens avoient pillé les plus beaux traits des chansons de Thibauld, roi de Navarre, de Gaces Brussez, du châtelain de Coucy, et des vieux romanciers françois. Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mélange des deux nations, que les Italiens apprirent de nous la science des romans, qu'ils reconnoissent nous devoir, aussi bien que la science des rimes.

Ainsi, l'Espagne et l'Italie reçurent de nous un art qui étoit le fruit de notre ignorance et de notre grossièreté, et qui avoit été

le fruit de la politesse des Perses, des Ioniens et des Grecs. En effet, comme dans la nécessité, pour conserver notre vie, nous nourrissons nos corps d'herbes et de racines, lorsque le pain nous manque; de même, lorsque la connoissance de la vérité, qui est la nourriture propre et naturelle de l'esprit humain, vient à nous manquer, nous le nourrissons du mensonge, qui est l'imitation de la vérité : et comme dans l'abondance, pour satisfaire à notre plaisir, nous quittons souvent le pain et les viandes ordinaires, et nous cherchons des ragoûts; de même, lorsque nos esprits connoissent la vérité, ils en quittent souvent l'étude et la spéculation, pour se divertir dans l'image de la vérité, qui est le mensonge; car l'image et l'imitation, selon Aristote, sont souvent plus agréables que la vérité même. De sorte que les chemins tout à fait opposés, qui sont l'ignorance et l'érudition, la rudesse et la politesse, mènent souvent les hommes à une même fin, qui est l'étude des fictions, des fables et des romans : de là vient que les nations les plus barbares aiment les inventions romanesques, comme les aiment les plus polies. Les origines de tous les sauvages de l'Amérique, et particulièrement celles du Pérou, ne contiennent que des fables, non plus que les origines des Goths, qu'ils écrivoient autrefois en leurs anciens caractères runiques, sur de grandes pierres, dont j'ai vu quelques restes en Danemarck; et s'il nous étoit demeuré quelque chose de ces ouvrages que composoient les bardes parmi les anciens Gaulois, pour éterniser la mémoire de leur nation, je ne doute pas que nous ne les trouvassions enrichis de beaucoup de fictions.

Cette inclination aux fables, qui est commune à tous les hommes, ne leur vient pas par raisonnement, par imitation ou par coutume; elle leur est naturelle, et a son amorce dans la disposition même de leur esprit et de leur âme; car le désir d'apprendre et de savoir est particulier à l'homme, et ne le distingue pas moins des autres animaux que sa raison. On trouve même en quelques animaux des étincelles d'une raison imparfaite et ébau-

chée; mais l'envie de connoître ne se remarque que dans l'homme. Cela vient, selon mon sens, de ce que les facultés de notre âme étant d'une trop grande étendue et d'une capacité trop vaste pour être remplie par les objets présents, l'âme cherche dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et dans le mensonge dans les espaces imaginaires et dans l'impossible même, de quoi les occuper et les exercer. Les bêtes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur âme, et ne vont guère au delà; de sorte que l'on ne voit point en elles cette avidité inquiète, qui agite incessamment l'esprit de l'homme, et le porte à la recherche de nouvelles connoissances, pour proportionner, s'il se peut, l'objet à la puissance, et y trouver un plaisir semblable à celui qu'on trouve à apaiser une faim violente, ou à se désaltérer après une longue soif. C'est ce que Platon a voulu exprimer par la fable du mariage de Portus et de Pénie, c'est-à-dire, des richesses et de la pauvreté, d'où il dit que naquit le plaisir. L'objet est marqué par les richesses, qui ne sont richesses que dans l'usage, et autrement demeurent infructueuses et ne font point naître le plaisir. La puissance est exprimée par la pauvreté, qui est stérile, et toujours accompagnée d'inquiétude, tant qu'elle est séparée des richesses; mais quand elle s'y joint, le plaisir naît de cette union. Cela se rencontre justement dans notre âme. La pauvreté, c'est-à-dire l'ignorance, lui est naturelle, et elle soupire incessamment après la science, qui est sa richesse; et quand elle la possède, cette jouissance est suivie de plaisir. Mais ce plaisir n'est pas toujours égal: il lui coûte quelquefois du travail et des peines, comme quand elle s'applique aux spéculations difficiles et aux sciences cachées, dont la matière n'est pas présente à nos sens, et où l'imagination, qui agit avec facilité, a moins de part que l'entendement, dont les opérations sont plus laborieuses; et parce que naturellement le travail nous rebute, l'âme ne se porte à ces connoissances épineuses que dans la vue du fruit, ou

dans l'espérance d'un plaisir éloigné, ou par nécessité. Mais les connoissances qui l'attirent et la flattent davantage sont celles qu'elle acquiert sans peine, et où l'imagination agit presque seule, et sur des matières semblables à celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens, et particulièrement si ces connoissances excitent nos passions, qui sont les grands mobiles de toutes les actions de notre vie. C'est ce que font les romans; il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre; il n'y a point de grands raisonnements à faire; il ne faut point se fatiguer la mémoire; il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos passions que pour les apaiser: ils n'excitent notre crainte ou notre compassion que pour nous faire voir hors du péril ou de la misère ceux pour qui nous craignons, ou que nous plaignons; ils ne touchent notre tendresse que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons; ils ne nous donnent de la haine que pour nous faire voir misérables ceux que nous haïssons; enfin, toutes nos passions s'y trouvent agréablement excitées et calmées. C'est pourquoi ceux qui agissent plus par passion que par raison, et qui travaillent plus de l'imagination que de l'entendement, y sont les plus sensibles, quoique les derniers le soient aussi, mais d'une autre sorte. Ils sont touchés des beautés de l'art et de ce qui part de l'entendement; mais les premiers, tels que sont les enfants et les simples, le sont seulement de ce qui frappe leur imagination et agite leurs passions; et ils aiment les fictions en elles-mêmes, sans aller plus loin. Or les fictions n'étant que des narrations vraies en apparence, et fausses en effet, les esprits des simples, qui ne voient que l'écorce, se contentent de cette apparence de vérité, et s'y plaisent: mais ceux qui pénètrent plus avant et vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté; de sorte que les premiers aiment la fausseté, à cause de la vérité apparente qui la cache, et les derniers se rebutent de cette image de vérité, à cause de la fausseté effective qu'elle cache, si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse et instruc-

tive, et ne se soutient par l'excellence de l'invention et de l'art; et saint Augustin dit en quelque endroit que ces faussetés, qui sont significatives et enveloppent un sens caché, ne sont pas des mensonges, mais des figures de la vérité, dont les plus sages et les plus saints personnages, et Notre-Seigneur même, se sont servis.

Puisqu'il est donc vrai que l'ignorance et la grossièreté sont les grandes sources du mensonge, et que ce débordement de barbares, qui sortit du Septentrion, inonda toute l'Europe, et la plongea dans une si profonde ignorance, qu'elle n'en est sortie que depuis environ deux siècles; n'est-il pas bien vraisemblable que cette ignorance produisit dans l'Europe le même effet qu'elle a toujours produit partout ailleurs, et n'est-ce pas en vain que l'on cherche dans le hasard ce que nous trouvons dans la nature? Il n'y a donc pas lieu de contester que les romans françois, allemands, anglois, et toutes les fables du Nord sont du cru du pays, nées sur les lieux, et n'y ont point été apportées d'ailleurs; qu'elles n'ont point d'autre origine que les histoires remplies de faussetés, qui furent faites dans les temps obscurs, pleins d'ignorance, où l'industrie et la curiosité manquoient pour découvrir la vérité des choses, et l'art pour les écrire; que ces histoires, mêlées de vrai et de faux, ayant été bien reçues par des peuples demi-barbares, les historiens eurent la hardiesse d'en faire de purement supposées, qui sont les romans. C'est même une opinion reçue, que le nom de roman se donnoit autrefois aux histoires, et qu'il s'appliqua depuis aux fictions; ce qui est un témoignage invincible que les unes sont venues des autres. *Romanzi*, dit le Pigna, *secundo la commune opinione, in francese detti erano gli annali : e percio le guerre di parte in parte notate sotto questo nome uscirono. Poscia alcuni dalla verità partendosi, quantunque favoleggiassero, così apunto chiamarono gli scritti loro...*[1] Strabon, dans un passage que j'ai déjà allégué,

[1] « Selon l'opinion commune, les annales s'appeloient en François *romans*. Aussi les relations des différentes guerres parurent sous ce nom. Par la suite, quelques

dit que les histoires des Perses, des Mèdes et des Syriens n'ont pas mérité beaucoup de créance, parce que ceux qui les ont écrites, voyant que les conteurs de fables étoient en réputation, crurent s'y mettre aussi en écrivant des fables en forme d'histoires, c'est-à-dire, des romans. D'où l'on peut conclure que les romans, selon toutes les apparences, ont eu parmi nous la même origine qu'ils ont eue autrefois parmi ces peuples.

Mais pour revenir aux troubadours ou trouvères de Provence, qui furent, en France, les princes de la romancerie, dès la fin du dixième siècle, leur métier plut à tant de gens, que toutes les provinces de France, comme je l'ai dit, eurent aussi leurs trouvères. Elles produisirent, dans le onzième siècle et dans les suivants, une multitude non pareille de romans en prose et en vers, dont plusieurs, malgré l'envie du temps, se sont conservés jusqu'à nous. De ce nombre étoient les romans de Garin le Loherain, de Tristan, de Lancelot du Lac, de Bertuin, de Saint-Graal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de Perceforest, et de la plupart de ces cent vingt-sept poëtes qui ont vécu avant l'an 1300, dont le président Fauchet a fait la censure. Je n'entreprendrai pas de vous en faire la liste, ni d'examiner si les Amadis de Gaule sont originaires d'Espagne, de Flandre ou de France ; et si le roman de Tiel Ulespiègle est une traduction de l'allemand ; ni en quelle langue a premièrement été écrit le roman des sept sages de Rome ou de Dolopathos, qu'on dit qui a été pris des paraboles de Sandaber, Indien, qu'on dit même qui se trouve en grec dans quelques bibliothèques, qui a fourni la matière du livre italien intitulé *Erastus*, et de plusieurs des nouvelles de Boccace, comme le même Fauchet l'a remarqué, qui fut écrit en latin par Jean, moine de l'abbaye de Hauteselve, dont on voit de vieux exemplaires, et traduit en françois par le clerc Hébert vers la fin du douzième siècle, et en allemand, depuis près de trois cents ans,

écrivains, s'écartant de la vérité et donnant dans la fiction, appelèrent également leurs ouvrages du nom de *romans.* »

et d'allemand en latin, depuis cent ans, par un savant homme, qui ignoroit que cet allemand venoit du latin, et qui en changea les noms. Il me suffira de vous dire que tous ces ouvrages, auxquels l'ignorance avoit donné la naissance, portoient des marques de leur origine, et n'étoient qu'un amas de fictions grossièrement entassées les unes sur les autres, et bien éloignées de ce souverain degré d'art et d'élégance où notre nation a depuis porté les romans. Il est vrai qu'il y a sujet de s'étonner qu'ayant cédé aux autres le prix de la poésie épique et de l'histoire, nous ayons emporté celui-ci avec tant de hauteur, que leurs plus beaux romans n'égalent pas les moindres des nôtres. Je crois que nous devons cet avantage à la politesse de notre galanterie, qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles sont presque recluses en Italie et en Espagne, et sont séparées des hommes par tant d'obstacles qu'on les voit peu, et qu'on ne leur parle presque jamais : de sorte que l'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les ocasions en étoient rares; l'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder ; et cela fait, on profite du temps, sans s'amuser aux formes ; mais, en France, les dames vivant sur leur bonne foi, et n'ayant point d'autres défenses que leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles et que toute la vigilance des duègnes. Les hommes ont donc été obligés d'assiéger ce rempart dans les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. C'est cet art qui distingue les romans françois des autres romans, et qui en a rendu la lecture si délicieuse, qu'elle a fait négliger des lectures plus utiles. Les dames ont été les premières prises à cet appât; elles ont fait toute leur étude des romans, et ont tellement méprisé celle de l'ancienne fable et de l'histoire, qu'elles n'ont plus entendu des ouvrages qui tiroient de là autrefois leur plus grand ornement. Pour ne rougir

plus de cette ignorance, dont elles avoient si souvent occasion de s'apercevoir, elles ont trouvé que c'étoit plutôt fait de désapprouver ce qu'elles ignoroient que de l'apprendre. Les hommes les ont imitées pour leur plaire; ils ont condamné ce qu'elles condamnoient, et ont appelé pédanterie ce qui faisoit une partie essentielle de la politesse, encore du temps de Malherbe. Les poëtes et les autres écrivains françois qui l'ont suivi ont été contraints de se soumettre à ce jugement; et plusieurs d'entre eux, voyant que la connoissance de l'antiquité leur étoit inutile, ont cessé d'étudier ce qu'ils n'osoient plus mettre en usage. Ainsi, une bonne cause a produit un très-mauvais effet; et la beauté de nos romans a attiré le mépris des belles-lettres, et ensuite l'ignorance.

Je ne prétends pas pour cela en condamner la lecture. Les meilleures choses du monde ont toujours quelques suites fâcheuses. Les romans en peuvent avoir de pires encore que l'ignorance. Je sais de quoi on les accuse; ils dessèchent la dévotion; ils inspirent des passions déréglées; ils corrompent les mœurs. Tout cela peut arriver, et arrive quelquefois. Mais de quoi les esprits mal faits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage; Les âmes foibles s'empoisonnent elles-mêmes, et font du venin de tout. Il leur faut donc interdire l'histoire, qui rapporte tant de pernicieux exemples, et la Fable, où les crimes sont autorisés par l'exemple même des dieux. Une statue de marbre qui faisoit la dévotion publique parmi les païens fit la passion, la brutalité et le désespoir d'un jeune homme. Le Cherea de Térence se tortifie dans un dessein criminel à la vue d'un tableau de Jupiter, qui attiroit peut-être le respect de tous les autres spectateurs. On a peu d'égard à l'honnêteté des mœurs dans la plupart des romans grecs et des vieux François, par le vice du temps où ils ont été composés. L'*Astrée* même, et quelques-uns de ceux qui l'ont suivie, sont encore un peu licencieux; mais ceux de ce temps, je parle des bons, sont si éloignés de ce

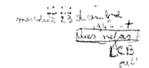
défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expression qui puisse blesser les oreilles chastes, pas une action qui puisse offenser la pudeur. Si l'on dit que l'amour y est traité d'une manière si délicate et si insinuante, que l'amorce d'une si dangereuse passion entre aisément dans de jeunes cœurs, je répondrai que non-seulement il n'est pas périlleux, mais qu'il est même en quelque sorte nécessaire que les jeunes personnes du monde connoissent cette passion, pour fermer les oreilles à celle qui est criminelle et pouvoir se démêler de ses artifices, et pour savoir se conduire dans celle qui a une fin honnête et sainte, ce qui est si vrai, que l'expérience fait voir que celles qui connoissent moins l'amour en sont les plus susceptibles, et que les plus ignorantes sont les plus dupes. Ajoutez à cela que rien ne dérouille tant l'esprit, ne sert tant à le façonner et le rendre propre au monde que la lecture des bons romans. Ce sont des précepteurs muets, qui succèdent à ceux du collége, et qui apprennent à parler et à vivre d'une méthode bien plus instructive et bien plus persuasive que la leur, et de qui on peut dire ce qu'Horace disoit de l'*Iliade* d'Homère, qu'elle enseigne la morale plus fortement et mieux que les philosophes les plus habiles.

M. d'Urfé fut le premier qui les tira de la barbarie, et les remit dans les règles, en son incomparable *Astrée*, l'ouvrage le plus ingénieux et le plus poli qui eût jamais paru en ce genre, et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et l'Espagne s'y étoient acquise. Cependant il n'ôta pas à ceux qui vinrent après lui le courage d'entreprendre ce qu'il avoit entrepris, et n'occupa pas si fort l'admiration publique, qu'il n'en restât encore pour tant de beaux romans qui parurent en France après le sien. L'on n'y vit pas sans étonnement ceux qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avoit mis au jour sous un nom emprunté, se privant si généreusement de la gloire qui lui étoit due, et ne cherchant sa récompense que dans sa

vertu; comme si, lorsqu'elle travailloit ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulu épargner cette honte à notre sexe. Mais enfin le temps lui a rendu la justice qu'elle s'étoit refusée, et nous a appris que l'*Illustre Bassa*, le *Grand Cyrus* et *Clélie* sont les ouvrages de mademoiselle de Scudéri, afin que désormais l'art de faire des romans, qui pouvoit se défendre contre les censeurs scrupuleux, non-seulement par les louanges que lui donne le patriarche Photius, mais encore par les grands exemples de ceux qui s'y sont appliqués, pût aussi se justifier par le sien, et qu'après avoir été cultivé par des philosophes, comme Apulée et Athénagore, par des préteurs romains, comme Sisenna, par des consuls, comme Pétrone, par des prétendants à l'empire, comme Clodius Albinus, par des prêtres, comme Théodore Prodromus, par des évêques, comme Héliodore et Achille Tatius, par des papes, comme Pie II, qui avoit écrit les amours d'Euryale et de Lucrèce, et par des saints, comme Jean Damascène, il eût encore l'avantage d'avoir été exercé par une fille sage et vertueuse. Pour vous, monsieur, puisqu'il est vrai, comme je l'ai montré, et comme Plutarque l'assure, qu'un des plus grands charmes de l'esprit humain, c'est le tissu d'une fable bien inventée et bien racontée; quel succès ne devez-vous pas espérer de *Zaïde*, dont les aventures sont si nouvelles et si touchantes, et dont la narration est si juste et si polie? Je souhaiterois, pour l'intérêt que je prends à la gloire du grand roi que le ciel a mis à notre tête, que nous eussions l'histoire de son règne merveilleux, écrite d'un style aussi noble, et avec autant d'exactitude et de discernement. La vertu qui conduit ses belles actions est si héroique, et la fortune qui les accompagne est si surprenante, que la postérité douteroit si ce seroit une histoire ou un roman.

Honor pulcherrima merces ipse sibi.

FIN



CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES

6, rue des Saints-Pères, et Palais-Royal, 215

DICTIONNAIRE NATIONAL

Par M. BESCHERELLE aîné,
Auteur de la *Grammaire nationale*, du *Dictionnaire des verbes*, du *Petit Dictionnaire*, etc.

OUVRAGE ENTIÈREMENT TERMINÉ

Souscription permanente, 100 livraisons de 3 à 4 feuilles très-grand in-4°, à 50 cent.

On peut retirer une ou plusieurs livraisons par semaine, au choix des souscripteurs.

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE LA LANGUE ET DES LETTRES FRANÇAISES.

Ce grand Dictionnaire classique de la Langue française contient, pour la première fois, outre les mots mis en circulation par la presse, et qui sont devenus une des propriétés de la parole, les noms de tous les peuples, anciens, modernes; de tous les Souverains de chaque État; des Institutions politiques; des Assemblées délibérantes; des Ordres monastiques, militaires; des sectes religieuses, politiques, philosophiques; des grands Événements historiques : Guerres, Batailles, Siéges, Journées mémorables, Conspirations; Traités de paix, Conciles; des Titres, Dignités, Fonctions, des Hommes ou Femmes célèbres en tout genre; des Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps : Saints, Martyrs, Savants, Artistes, Ecrivains; des Divinités, Héros et Personnages fabuleux de tous les Peuples; des Religions et Cultes divers; Fêtes, Jeux, Cérémonies publiques, Mystères, Livres sacrés; enfin la Nomenclature de tous les Chefs-lieux, Arrondissements, Cantons, Villes, Fleuves, Rivières, Montagnes et Curiosités naturelles de la France et de l'étranger; avec les Etymologies grecques, latines, arabes, celtiques, germaniques, etc., etc. 2 magnifiques vol. in-4 de 3,200 pages environ à 4 col., lettres ornées, etc., imprimés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé et satiné, renfermant la matière de plus de 300 volumes in-8. . . . . 50 fr.

Demi-reliure chagrin. . . . . 10 fr. »
— — avec les plats en toile. . . . . 12 fr. »

L'immense succès du *Dictionnaire national* est un fait acquis depuis longtemps. M. Bescherelle ne s'est pas borné, comme les lexicographes ses prédécesseurs, à donner une nomenclature plus ou moins aride des mots; son ouvrage, le plus complet qui ait été publié, est une véritable encyclopédie universelle. Il contient cinq fois plus de matières qu'aucune autre publication du même genre. Il suffit, pour s'en convaincre, de le comparer avec tous les dictionnaires connus.

NOUVEAU DICTIONNAIRE

ALLEMAND-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ALLEMAND

Du langage littéraire, scientifique et usuel ; contenant, à leur ordre alphabétique, tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes ; les noms propres de personnes, de pays, de villes, etc.; la solution des difficultés que présentent *la prononciation*, la grammaire et les idiotismes; et suivi d'un Tableau des verbes irréguliers, par K. ROTTECK (de Berlin). 1 fort vol. grand in-32 jésus (édition galvanoplastique). . . . . 4 fr. 50

DICTIONNAIRE ITALIEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ITALIEN

Contenant tous les mots de la langue usuelle et donnant la prononciation figurée des mots italiens, et des mots français, dans les cas douteux et difficiles, par C. FERRARI. 1 fort vol. in-32. . . . . 4 fr. 50

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE POCHE FRANÇAIS-ESPAGNOL

ET ESPAGNOL-FRANÇAIS,

Avec *la prononciation* dans les deux langues, rédigé d'après les matériaux réunis par D. VICENTE SALVA, et les meilleurs dictionnaires parus jusqu'à ce jour. 1 fort vol. grand in-32, format dit Cazin, d'environ 1,100 pages. . . . . . . 5 fr.

Reliure percaline, tr. jaspée, de chacun de ces quatre dictionnaires.. . 60 cent.

GRAND DICTIONNAIRE

ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

Avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé d'après les matériaux réunis par D. VICENTE SALVA et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. DE P. NORIEGA ET GUIM. 1 fort volume grand in-8 jésus, d'environ 1,600 pages, à 3 colonnes. . . . . 18 fr.

GUIDES POLYGLOTTES

MANUELS DE LA CONVERSATION ET DU STYLE ÉPISTOLAIRE,

A l'usage des voyageurs et de la jeunesse des écoles, par MM. CLIFTON, VITALI, CORONA BUSTAMANTE, EBELING, CAROLINO DUARTE. Grand in-32, format dit Cazin, papier satiné, élégamment cartonnés. Prix, le vol. . . . . 2 fr.

Jolie reliure toile. . . . . 50 c. en plus par vol.

FRANÇAIS-ANGLAIS. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS-ITALIEN. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS-ALLEMAND. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS ESPAGNOL. 1 vol. in-32.
PORTUGAIS-FRANÇAIS. 1 vol. in-32.
ESPAÑOL-FRANCÉS. 1 vol. in-32.
ENGLISH-FRENCH. 1 vol. in-32.
ENGLISH-PORTUGUESE. 1 vol. in-32.
ESPAÑOL-INGLÉS. 1 vol. in-32.
DEUTSCH-ENGLISH. 1 vol. in-32.
ENGLISH-ITALIAN. 1 vol. in-32.
ESPAÑOL-ITALIANO. 1 vol. in-32.
PORTUGUEZ-INGLEZ. 1 vol. in-32.

GUIDE EN SIX LANGUES.—FRANÇAIS-ANGLAIS-ALLEMAND-ITALIEN-ESPAGNOL-PORTUGAIS. 1 fort vol. in-16 de 550 pages. Prix. . . . . 5 fr.

Nous appelons d'une manière toute spéciale l'attention sur nos *Guides polyglottes*. Le soin intelligent et scrupuleux qui en a dirigé l'exécution leur assure, parmi les livres de ce genre, une incontestable supériorité. Le texte original a été fait et préparé, avec beaucoup d'adresse et d'habileté, par un maître de conférences à l'École normale supérieure. Les besoins de la conversation usuelle y sont très-heureusement prévus. Les dialogues, au lieu de se traîner dans l'ornière des banalités ennuyeuses, ont un à-propos, une vivacité, un sel, qui amusent et réveillent le lecteur. L'auteur a eu l'art de joindre l'*agréable* à l'*utile*. Les traducteurs se sont acquittés de leur tâche avec beaucoup d'exactitude et de fidélité, et leur travail mérite toute confiance.

Nous avons donc tout lieu de signaler nos *Guides polyglottes* comme appelés à un grand et infaillible succès.

GUIDE FRANÇAIS-ANGLAIS

Manuel de la conversation et du style épistolaire, avec la *prononciation figurée de tous les mots anglais*, à l'usage des voyag. 1 vol. in-16. . . . . . . 4 fr.

POLYGLOT GUIDES MANUAL OF CONVERSATION

With models of letters for the use of travellers and students. English and French with the figured pronunciation of the French by MM. CLIFTON and DUFRICHE-DESGENETTES. 1 vol. in-16. 4 fr.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

52 vol. grand in-8, de 500 pages, à 2 colonnes, contenant la matière de plus de 300 vol.. . . . . 208 fr.

Le *Dictionnaire de la conversation* a depuis longtemps sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme de goût.

SUPPLÉMENT AU

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

Rédigé par tous les écrivains et savants dont les noms figurent dans cet ouvrage et publié sous la direction du même rédacteur en chef. 16 vol. in-8 de 500 p., pareilles à celles des 52 v. publiés de 1833 à 1839. . . . . 80 fr.

Le *Supplément*, aujourd'hui TERMINÉ, se compose de *seize volumes* formant les tomes 56 à 68 de cette Encyclopédie si populaire.

Le *Supplément* a réparé toutes les erreurs, toutes les omissions qui avaient échappé dans le travail si rapide de la rédaction des 52 premiers volumes. Tous les *renvois* que le lecteur chercherait vainement dans l'ouvrage principal se trouvent traités dans le *Supplément*, et les articles jugés insuffisants ont été refaits.

Aujourd'hui les seuls exemplaires qui conservent *leur valeur primitive* sont ceux qui sont accompagnés du *Supplément*, en d'autres termes les tomes 53 à 68.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL THÉORIQUE ET PRATIQUE DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION

Marchandises. — Géographie et Statistique commerciale. — Métrologie universelle et comparée. — Comptabilité. — Droit commercial, terrestre et maritime. — Navigation : MARINE MARCHANDE. — Douanes. — Economie politique, commerciale et industrielle, finances, administration commerciale, etc. — Etablissements commerciaux et financiers. 2 superbes volumes grand in-8 à deux col., papier collé et glacé, imprimés avec grand soin. . . . . 60 fr.

Reliure toile anglaise, le vol. . . . . 5 fr. 50
Demi-reliure plats toile, le vol. . . . . 4 fr. 50

COURS COMPLET D'AGRICULTURE,

Ou Nouveau Dictionnaire d'agriculture théorique et pratique d'économie rurale et de médecine vétérinaire; sur le plan de l'ancien Dictionnaire de l'abbé Rosnier.

Par M. le baron de MOROGUES, ex-pair de France, membre de l'Institut, de la Société imp. et cent. d'agriculture;
M. MIRBEL, de l'Académie des sciences, professeur de culture au jardin des Plantes, etc.;

Par M. le vicomte HÉRICART DE THURY, président de la Société impériale d'agriculture;
M. PAYEN, de la Société impériale d'agriculture, prof. de chimie agricole;
M. MATHIEU DE DOMBASLE, etc., etc.

4e édition, revue et corrigée. 20 vol. br. en 19 gr. in-8, à 2 colonnes, avec environ 4,000 sujets grav., relat. à la gr. et à la petite culture, à l'économie rurale et domest., à la descript. des plantes, etc. Complet. . . . . . . 112 fr. 50

Chaque volume est orné du portrait d'un des hommes les plus notables des sciences agricoles. Le *Supplément* compte des textes tout récents; on y voit figurer les noms de MM. Chevreul, Gaudichaud, Boucherie, Paul Gaubert, Polonceau, Fuster, Morin, etc.

DICTIONNAIRE D'HIPPIATRIQUE ET D'ÉQUITATION,

Ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances équestres et hippiques, par F. Cardini, lieutenant-colonel en retraite. 2 vol. gr. in-8, ornés de 70 figures. 2e édition, corrigée et considérablement augmentée. . . . . 20 fr.

DICTIONNAIRE USUEL ET SCIENTIFIQUE DE GÉOGRAPHIE MODERNE.

Contenant : les articles les plus nécessaires de la géographie ancienne, ce qu'il y a de plus important dans la géographie historique du moyen âge, le résumé de la statistique générale des grands États et des villes les plus importantes du globe; par M. D. de Rienzi. Nouvelle édition. 1 fort vol. in-8, à deux colonnes, orné de 9 cartes coloriées. Broché. . . . . 10 fr.

Reliure toile. . . . . 1 fr. 50

NOUVEAU DICTIONNAIRE COMPLET DES COMMUNES DE LA FRANCE

De l'Algérie et autres colonies françaises, contenant la nomenclature de toutes les communes, leur division administrative, leur population d'après le dernier recensement; les bureaux de poste; leur distance de Paris; les stations de chemins de fer; les bureaux télégraphiques; l'industrie; le commerce; les productions du sol; les châteaux et tous les renseignements relatifs à l'organisation administrative, ecclésiastique, judiciaire, universitaire, financière, militaire et maritime de la France, avant et depuis 1789 : précédé d'une notice sur la France et de tableaux synoptiques, par A. Gindre de Mancy, membre de plusieurs sociétés savantes. Un fort vol. grand in-8 d'environ 1,000 pages imprimé avec soin sur deux colonnes avec une carte générale des chemins de fer français, indiquant les routes de poste, les routes impériales et départementales, les canaux et les phares par Charles, géographe. Feuille colombier. . . . . 12 fr.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

Par Malte-Brun. Description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, d'après les grandes divisions du globe, précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique. 6e édition, revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre et enrichie de toutes les nouvelles découvertes, par J. J. N. Huot. 6 beaux vol. gr. in-8, ornés de 41 gr. sur acier. . . . . . 60 fr.

Demi-reliure chagrin. 3 fr. 50 le vol.

Avec un superbe Atlas entièrement établi à neuf. 1 vol. in-folio, composé de 72 magnifiques cartes coloriées, dont 14 doubles. Broché. . . . . 80 fr.

On peut acheter l'Atlas séparément. . . . . 20 fr.

OUVRAGES RELIGIEUX

LES SAINTS ÉVANGILES (ÉDITION CURMER),

Par M. l'abbé Dassance, selon saint Marc, saint Matthieu, saint Luc et saint Jean. 2 splendides vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 24 magnifiques gravures sur acier et sur bois, et d'un beau frontispice or et couleur. Brochés. . . . . . . 30 fr.

Reliure chagrin, tranche dorée, le vol. . . . . 14 fr.
— demi-chagrin, tr. dorée, plats toile (2 vol. en un). . . . . . . 7 fr.

ORAISONS FUNÈBRES ET SERMONS CHOISIS DE BOSSUET.

Nouvelle édition illustrée de douze gravures sur acier, d'après Rembrandt, Mignard, Nanteuil, Ribera, Staal, Rigaud, Poussin, Van Dyck, Carrache, Spada, etc., gravées par F. Delannoy, E. Willmann, Girardet, Robinson, Egleton, Holl, Jenkins, etc. 1 beau vol. grand in-8, papier vélin. . . . . 18 fr.

ÉLÉVATIONS A DIEU SUR TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

Par BOSSUET. 1 vol. grand in-8, même format que les *Méditations sur l'Évangile*, orné de 102 magnifiques gravures anglaises sur acier, d'après le Guide, Poussin, Vanderwerf, Maratte, Copley, Melville, etc. . . . . 16 fr.

LES FEMMES DE LA BIBLE,

Par M. l'abbé C. Darboy. Collection de portraits des femmes remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament (gravés par les meilleurs artistes, d'après les dessins de G. Staal), avec textes explicatifs rappelant les principaux événements du peuple de Dieu. 2 vol. grand in-8 jésus, le vol. . . . . 20 fr.

LES SAINTES FEMMES,

Par M. l'abbé Darboy. Collection de portraits, gravés sur acier, des femmes remarquables de l'Église; ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . 20 fr.

PRIX DE LA RELIURE DES QUATRE OUVRAGES CI-DESSUS, LE VOLUME

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée. . . . . 6 fr.
Reliure demi-chagrin, tranche dorée. . . . . 6 fr.

LA SAINTE BIBLE

Traduite sur le latin de la Vulgate par Lemaistre de Sacy, pour l'*Ancien Testament*, et par le P. Lallemant, pour le *Nouveau Testament*, accompagnée de nombreuses Notes explicatives, par M. l'abbé Delaunay, chanoine de Paris, avec lettre approbative de Monseigneur Sibour, archevêque de Paris. 5 magnifiques vol., accompagnés d'un Atlas de 50 belles grav. sur acier. . . . . 125 fr.

Reliure demi-chagrin, plats toile, doré sur tranche, le vol. . . 6 fr.

LA SAINTE BIBLE.

L'*Ancien* et le *Nouveau Testament* complets; traduction nouvelle par de Genoude. 3 vol. gr. in-8 à 2 colonnes, illustrés de 8 magnifiques gravures anglaises et de 350 gravures sur bois. . . . . 24 fr.

Demi-rel. chagrin, plats toile, doré sur tranche. 3 vol. rel. en 2, à 6 fr. le vol.

SAINT VINCENT DE PAUL,

Histoire de sa vie, par l'abbé Orsini. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 10 splendides gravures sur acier, tirées sur chine avant la lettre d'après Girardet, Meissonnier, Staal, etc., gravées par nos meilleurs artistes. . . . . . 10 fr.

Reliure demi-chagrin, plats en toile, tr. dorée. . . . . 5 fr.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST,

Traduite par l'abbé Dassance, avec approbation de Mgr l'archevêque de Paris. Édition Curmer, avec encadrements variés, frontispice or et couleur, et 10 gravures sur acier. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . 20 fr.

Reliure chagrin, tranche dorée. 14 fr.; net. . . . . 12 fr.
— demi-chagrin, tranche dorée, plats toile. . . . . 6 fr.

LES VIES DES SAINTS,

Pour tous les jours de l'année, nouvellement écrites par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques, classées pour chaque jour de l'année par ordre de dates, d'après les martyrologes et Godescard; ill. d'environ 1,800 grav.

L'ouvrage complet forme 4 beaux vol. grand in-8; chaque vol. se compose d'un trimestre et forme un tout complet, 10 fr. le vol. Complet. . . . . 40 fr.

Reliure des 4 vol. en deux vol., demi-chagrin, plats toile, tr. dorée. . 14 fr.

Les Vies des Saints ont obtenu l'approbation des archevêques et des évêques.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

Nouvelle édition très-soigneusement revue sur les textes originaux avec un nouveau travail de critique et d'érudition, aperçus d'histoire littéraire, biographie, examen de chaque pièce, commentaire, biographie, etc., etc., par M. LOUIS MOLAND.

L'ouvrage, imprimé avec luxe par M. Claye sur magnifique papier des Vosges fabriqué spécialement pour cette édition, sera orné de vignettes gravées sur acier, d'après les dessins de STAAL, par F. DELANNOY et MASSARD. Il formera 7 volumes au prix de 7 fr. 50, qui paraîtront dans le plus court délai possible. Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, avec figures sur chine avant la lettre, au prix de 15 fr. le vol.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE

Par LESAGE, avec les principales remarques des divers annotateurs, précédée d'une notice par SAINTE-BEUVE, de l'Académie française, les jugements et témoignages sur Lesage et sur *Gil Blas;* suivie de *Turcaret*, et de *Crispin rival de son maître*. 2 vol. in-8 illustrés de 6 belles gravures sur acier d'après les dessins de Staal, le vol. . . . . 7 fr. 50

Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur papier de hollande, avec figures sur chine avant la lettre, au prix de 15 fr. le volume.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND.

Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 12 très-forts volumes in-8, sur papier cavalier vélin, ornés d'un beau portrait de Chateaubriand et de 42 gravures, exécutées spécialement pour cette édition, et avec le plus grand soin, par MM. F. DELANNOY, G. THIBAULT, OUTHWAITE, MASSARD, etc., d'après les dessins originaux de STAAL, de RACINET, etc.

Notre édition, aujourd'hui entièrement terminée, réunit tous les avantages d'une excellente typographie, d'une correction faite d'après les meilleurs textes, et d'une belle collection de gravures. Les notes inédites de l'*Essai sur les Révolutions*, et surtout le remarquable travail de M. Sainte-Beuve lui donnent un cachet spécial et nouveau. A ces divers avantages, elle joint encore le mérite d'un prix inférieur à celui des éditions précédentes. Prix du volume. . . . . 6 fr.

EN VENTE SÉPARÉMENT AVEC TITRE SPÉCIAL

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, 1 vol. orné de 5 gravures sur acier.
LES MARTYRS, 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.
L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, 1 vol. orné de 6 gravures.
ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCERRAGE, LES NATCHEZ, POÉSIES. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.
VOYAGE EN AMÉRIQUE, EN ITALIE ET EN SUISSE, 1 vol. orné de 4 gravures.
PARADIS PERDU, 1 vol. orné de 4 gravures sur acier.
HISTOIRE DE FRANCE, 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.
ÉTUDES HISTORIQUES, 1 vol. orné de 3 grav. sur acier.

Le prix de chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures, est de. . . . . 6 fr.
Sans gravures. . . . . 5 fr.

CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Sous l'Empire, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 2 vol. in-8, 15 fr.

ŒUVRES DE F. DE LAMENNAIS.

Essai sur l'Indifférence en matière de Religion. Nouvelle édition, 4 vol. in-8, imprimée sur beau papier. . . . . 20 fr.
LE MÊME OUVRAGE. 4 vol. in-12. . . . . 14 fr.

Paroles d'un Croyant. — Une Voix de Prison. — Le Livre du Peuple. — Du Passé et de l'Avenir du Peuple, etc. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 fr. 50

Affaires de Rome. 1 volume grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Les Évangiles, traduction nouvelle avec des notes et réflexions. Troisième édition. 1 vol. grand in-18. . . . . 3 fr. 50
La réimpression de ces quatre ouvrages était fort demandée. Elle répond donc à un besoin réel et ne peut manquer d'être bien accueillie.

ESSAI BIOGRAPHIQUE SUR M. F. DE LAMENNAIS,

Par A. BLAIZE. 1 vol. in-8. Prix. . . . . 5 fr.

ŒUVRES DE M. FLOURENS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

Il serait inutile d'insister ici sur le mérite des œuvres de M. FLOURENS. Leur succès et leur débit en disent plus que tous les éloges. La vogue populaire ne leur est pas moins assurée que le succès scientifique.

Format grand in-18 jésus, à 3 fr. 50

Ontologie naturelle, ou Étude philosophique des êtres. 1 vol.
De la Raison, du Génie et de la Folie. 1 vol.
De la Phrénologie et des études vraies sur le cerveau. 1 vol.
De la Vie et de l'Intelligence. 2e édition. 1 vol.
Circulation du sang (histoire de sa découverte). Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol.
Cet ouvrage est le plus complet, le meilleur à tous les points de vue, qui ait été publié sur cette matière.
De la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe. 3e édition, revue et augmentée. 1 vol.
De l'Instinct et de l'intelligence des animaux. 4e édition, entièrement refondue et augmentée. 1 vol.
Histoire des travaux et des idées de BUFFON. 2e édition, revue et augmentée. 1 vol.
Des Manuscrits de Buffon, avec des fac-simile de Buffon et de ses collaborateurs. 1 vol.
Cuvier.— Histoire de ses travaux. 3e édition, revue et augmentée. 1 vol.
Éloges historiques, lus dans les séances publiques de l'Académie des sciences. 3 vol.
On se rappelle le succès qu'ont obtenu, dans les séances publiques de l'Académie des sciences, les charmants *Éloges historiques* du secrétaire perpétuel, M. Flourens. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre dont l'ensemble offre une lecture aussi attrayante que variée.

Même format, volumes à 2 fr.

Éloge historique de François Magendie, suivi d'une discussion sur les titres respectifs de MM. BELL et MAGENDIE à la découverte des fonctions distinctes des racines des nerfs. 1 vol.
Fontenelle, ou de la Philosophie moderne relativement aux sciences physiques. 1 vol.
Examen de la Phrénologie, 3e édition, augmentée d'un Essai physiologique sur la folie. 1 vol. grand in-18 anglais.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BÉRANGER.

4 vol. grand in-18, à 3 fr. 50 le vol.

Œuvres Anciennes contenant les 10 chansons nouvelles. 2 vol.
Œuvres Posthumes. 2 vol.

OUVRAGES DE M. JOSEPH GARNIER,

PROFESSEUR D'ÉCONOMIE POLITIQUE A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DES PONTS ET CHAUSSÉES, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

ÉCONOMIE POLITIQUE, FINANCES, ETC.

Traité d'Économie politique. Exposé didactique des principes et des applications de cette science et de l'organisation économique de la Société. — Adopté dans plusieurs Écoles ou Universités. — Cinquième édition, considérablement augmentée. 1 fort vol. grand in-18. . . . . 7 fr.

Premières notions d'économie politique ou sociale. contenant : *La science du bonhomme Richard*, par Benj. Franklin; — *L'Économie politique en une leçon*, par Fréd. Bastiat; *Abrégé et éléments de l'économie politique*, 2e édition. 1 vol. grand in-32. . . . . 1 fr. 50

Traité de finances. — L'Impôt, son assiette, ses effets économiques et moraux — Catégories et espèces diverses d'impôts. — Les Emprunts et le Crédit public — Les Dépenses publiques et les attributions de l'État. — Les Réformes financières. — L'Impôt et la Misère. — Notes historiques et documents. 2e édition, considérablement augmentée. 1 vol. grand in-18.. . . . . 3 fr. 50

Notes et petits Traités, faisant suite au Traité d'économie politique, et contenant, **Éléments de Statistique**, suivis de *Notices*, de *Notes* et *Documents divers*. 2e édition. 1 fort vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Du Principe de population. — Énergie de ce principe. — Avantages et maux qui peuvent en résulter. — Obstacles qu'il rencontre ou qu'on peut lui opposer. — Remèdes pour en contre-balancer les effets. — Théories économiques, politiques, morales et socialistes auxquelles il a donné lieu : Contrainte morale; — Réformes économiques, politiques et sociales; — Émigration; — Charité; — Socialisme; — Droit au travail, etc. 1 vol. in-18 jés.. . . . . 3 fr. 50

Ces cinq ouvrages constituent un Cours complet d'études pour les questions qu'embrasse l'économie politique, ils sont devenus classiques et font autorité dans la science.

« Un style à la fois ingénieux, simple et correct, un esprit droit et pénétrant, un savoir sérieux et fort étendu, un juste respect pour l'autorité des maîtres, toutes ces qualités ont valu à ses publications un succès mérité... L'économie politique est aujourd'hui une science faite. M. Joseph Garnier aura beaucoup contribué à ce résultat, après J. B. Say, par l'ordre, la méthode et les perfectionnements qu'il a introduits dans l'exposé des théories et dans les démonstrations, par la justesse des analyses, par la précision des termes et par le soin rigoureux qu'il a mis à s'en servir, toujours dans le même sens. »

(Rapport de M. H. Passy, à l'Académie des sciences morales et politiques.)

ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

Traité complet d'Arithmétique, théorique et appliquée au Commerce, à la Banque, aux Finances, à l'Industrie, contenant un recueil de Problèmes avec les Solutions, cours professé à l'École supérieure du Commerce, nouvelle édition, avec figures et très-considérablement augmentée. 1 très-fort vol. in-8.. . . . . 7 fr. 50

Ouvrage essentiellement utile à tous ceux qui s'occupent d'affaires, et à tous les jeunes gens qui se destinent aux carrières financières, commerciales, industrielles, agricoles, maritimes.

Traité des Mesures métriques (Mesures. — Poids. — Monnaies). Exposé succinct et complet du système français métrique et décimal; avec une notice historique, avec gravures intercalées dans le texte. 1 vol. in-18. . . . . 75 c.

ŒUVRES DE ED. MENNECHET

Matinées Littéraires. Cours complet de littérature moderne. Troisième édition. 4 volumes grand in-18. . . . . 14 fr.

Nous n'entreprendrons point ici l'éloge du dernier ouvrage de M. Ed. Mennechet. Quelle louange pourrions-nous en faire qui parlât plus haut que le succès éclatant des leçons dont ce livre offre le recueil? Ces leçons offrent un ensemble intéressant et varié qui instruit et amuse à la fois le lecteur. Ce livre mérite l'attention de tous ceux qui désirent connaître l'histoire de la littérature moderne.

Histoire de France, depuis la fondation de la monarchie, 2 vol. gr. in-18 jés. 7 fr.
Ouvrage dédié aux pères de famille et couronné par l'Académie française.

Cours de lecture à haute voix. 1 vol. in-18 broché. . . . . 3 fr.

MANUEL DES FONDS PUBLICS ET DES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS

Par A. Courtois fils, membre de la Société libre d'économie politique de Paris. 5e édition, entièrement refondue. 1 fort vol. grand in-18 jés. de 750 p. 7 fr. 50

ANNUAIRE DE LA BOURSE ET DE LA BANQUE,

Guide universel des capitalistes et des actionnaires, par une société de jurisconsultes et de financiers; sous la direction de M. A. F. de Birieux, avocat, rédacteur principal. 4 vol. in-12, 20 fr.; net . . . . 10 fr.

NOUVEAU MANUEL THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA TENUE DE LIVRES

En partie double, d'après le système du Journal Grand-Livre, par M. P. Ravier, ancien professeur de Tenue de Livres et de Droit commercial, Arbitre de commerce à Lyon (Rhône), 2e édition. 1 joli volume in-8, 5 fr.; net. . . . . . . 4 fr.

MANUEL DU CAPITALISTE,

Ou Comptes faits des intérêts à tous les taux, pour toutes sommes, de 1 jusqu'à 366 jours, ouvrage utile aux négociants, banquiers, commerçants de tous les états, trésoriers, receveurs généraux, comptables, aux employés des administrations de finances et de commerce et à tous les particuliers, par Bonnet, ancien caissier de l'Hôtel des Monnaies de Rouen, auteur du *Manuel monétaire*. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur l'intérêt, l'escompte, etc., par M. Joseph Garnier, professeur à l'École supérieure du Commerce et à l'École impériale des Ponts et Chaussées; revue, pour les calculs, par M. X. Rymkiewicz, calculateur au Crédit foncier. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Ce livre, éminemment commode pour les opérations financières, qui ont pris une si grande extension, est devenu, par le soin extrême donné à sa révision, et par les excellentes additions et corrections qu'on y a faites, un ouvrage de première utilité pour tous les comptables, tous les négociants, tous les banquiers, toutes les administrations financières. Aussi est-il recherché et demandé avec le plus vif empressement.

VIGNOLE — TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE PRATIQUE D'ARCHITECTURE,

Ou étude des cinq ordres, d'après Jacques Barozzio de Vignole. Ouvrage divisé en 72 planches, comprenant les cinq ordres, avec l'indication des ombres nécessaires au lavis, le tracé des frontons, etc., et des exemples relatifs aux ordres; composé, dessiné et mis en ordre par J. A. Leveil, architecte, ancien pensionnaire du roi à Rome, et gravé sur acier par Hibon. 1 vol. in-4. . . . . . . 10 fr.

Le beau travail de M. Leveil est le plus complet, le mieux exécuté, en même temps que le plus exact qu'on ait publié jusqu'ici d'après Barozzio de Vignole. Les planches se distinguent par une élégance et un fini remarquables. Elles sont d'ailleurs plus nombreuses que dans les autres traités sur la matière. Le texte, au lieu d'être groupé en tête de l'ouvrage, se trouve au bas des pages auxquelles il s'applique; ce qui en rend l'usage infiniment plus commode et plus facile.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE PAR M. C. L. F. PANCKOUCKE.

CHAQUE AUTEUR SE VEND SÉPARÉMENT

Au lieu de 7 fr. . . . . 3 fr. 50 c.

Papier des Vosges, non mécanique, caractères neufs.

PREMIÈRE SÉRIE

ŒUVRES COMPLÈTES DE CICÉRON

TRADUITES EN FRANÇAIS. 36 VOL. IN-8°

Les *Œuvres complètes de Cicéron*, publiées au prix de 7 fr. le volume, ont été jusqu'ici d'une acquisition difficile. Nous avons pensé en assurer le débit et les rendre accessibles à tous les amateurs de la belle et grande latinité, au moyen d'un rabais considérable sur le prix de l'ouvrage. Les *Œuvres de Cicéron* doivent figurer au premier rang dans la bibliothèque de tout homme lettré; mais beaucoup d'acheteurs reculaient devant une acquisition très-coûteuse. En faciliter l'achat et le rendre désirable par l'attrait du bon marché est donc une combinaison qui ne peut manquer de réussir. — Cette édition est celle de la Bibliothèque Panckoucke, dont nous sommes acquéreurs.

ŒUVRES COMPLÈTES DE TACITE

TRADUITES EN FRANÇAIS. 7 VOL. IN-8°.

Tacite, signalé par Racine comme le plus grand peintre de l'antiquité, est un des auteurs latins qu'on recherche le plus, et dont les œuvres sont d'un débit constant et assuré. Cette édition est fort estimée, soit pour la traduction, soit pour la correction du texte. Le format (bibliothèque Panckoucke) en est commode et maniable.

ŒUVRES COMPLÈTES DE QUINTILIEN

TRADUITES EN FRANÇAIS. 6 VOL. IN-8°.

Les *Œuvres de Quintilien* font loi en matière de critique comme en matière d'éducation. Elles s'adressent donc à un grand nombre de lecteurs, et le bon marché, de même que l'excellence de la traduction, doit en faciliter la vente.

Nous appelons spécialement l'attention sur ces trois derniers ouvrages, si indispensables à tous ceux qui s'occupent de latinité, et mis, par leur prix réduit, à la portée d'un grand nombre d'acheteurs. Il n'est point d'avocat qui ne soit désireux, par exemple, d'acquérir les *Œuvres de Cicéron*, jadis si coûteuses, et maintenant réduites à la plus simple expression du bon marché.

Justin, traduction nouvelle par MM. J. Pierrot, ex-proviseur du collége Louis-le-Grand, et Boitard, avec une Notice par M. Laya. 2 vol.

Florus, traduction nouvelle par M. Ragon, professeur d'histoire, avec une Notice par M. Villemain, de l'Académie française. 1 vol.

Velleius Paterculus, traduction nouvelle par M. Desprès. 1 vol.

Valère Maxime, traduction nouvelle par M. Frémion, professeur au lycée Charlemagne. 3 vol.

Pline le Jeune, traduction nouvelle de Sacy, revue et corrigée par M. J. Pierrot. 3 vol.

Juvénal, traduction de M. Dusaulx, revue par M. J. Pierrot. 2 vol.

Perse, Turnus, Sulpicia, traduction nouvelle par M. A. Perreau, ex-professeur au collége de Saint-Louis. 1 vol.

Ovide, *Métamorphoses*, par M. Gros, inspecteur de l'Académie. 3 vol.

Claudien, traduct. nouv. par MM. Héguin de Guerle et Alphonse Trognon. 2 vol.

Valérius Flaccus, traduit pour la première fois en prose par M. Caussin de Perceval, membre de l'Institut. 1 vol.

Stace, traduction nouvelle, 4 vol. :
Tome 1, *Silves*, par MM. Rinn, professeur au collége Rollin, et Achaintre.
Tomes 2, 3, 4. La *Thébaïde*, par MM. Achaintre et Boutteville, professeurs. — L'*Achilléide*, par M. Boutteville.

Phèdre, traduction nouvelle par M. E. Panckoucke. — Avec un *fac-simile* du manuscrit découvert à Reims, par le P. Sirmond, en 1608. 1 vol.

SECONDE SÉRIE, 33 VOLUMES A 5 FR.

Les auteurs désignés par un * sont traduits pour la première fois en français.
Aulu-Gelle et Sulpice Sévère ne se vendent pas séparément.

Poetæ Minores : Arborius *, Calpurnius, Eucheria *, Gratius Faliscus, Lupercus Servastus *, Nemesianus, Pentadius *, Sabinus *, Valerius Cato *, Vestritius Spurinna * et le *Pervigilium Veneris* ; traduction de M. Cabaret-Dupaty, professeur au lycée de Grenoble. 1 vol.

Jornandès, traduct. de M. Savagner, professeur d'histoire en l'Université. 1 vol.

Censorinus *, traduction de M. Mangeart, ancien professeur de philosophie ; — **Julius Obsequens, Lucius Ampellius** *, traduction de M. Verger, de la Bibliothèque impériale. 1 vol.

Ausone, traduction de M. E. F. Corpet. 2 vol.

Pomponius Mela, Vibius Sequester *, **Ethicus Ister** *, **P. Victor** *, traduction de M. Louis Baudet, professeur. 1 vol.

R. Festus Avienus *, **Cl. Rutilius Numatianus**, etc., traduction de MM. Eug. Despois et Ed. Saviot, anciens élèves de l'École normale. 1 vol.

Varron, *Économie rurale*, traduction de M. Rousselot, professeur. 1 vol.

Eutrope, Messala Corvinus *, **Sextus Rufus**, traduction de M. N. A. Dubois, professeur. 1 vol.

Palladius, *Économie rurale*, traduct. de M. Cabaret-Dupaty, professeur. 1 vol.

Histoire Auguste. 3 vol.

— Tome Ier : **Spartianus, Vulcatius Gallicanus, Trébellius Pollion**. traduct. de M. Fl. Legay, professeur au collége Rollin.
— Tome II : **Lampridius**, traduction de M. Laass d'Aguen, membre de la Société asiatique ; — **Flavius Vopiscus**, traduction de M. Taillefer, proviseur du lycée de Vendôme, et Jules Chenu.
— Tome III : **Julius Capitolinus**, traduction de M. Valton, professeur au lycée Charlemagne.

Columelle, *Économie rurale*, traduction de M. Louis Dubois, auteur de plusieurs ouvrages d'agriculture, de littérature et d'histoire. 3 vol.

C. Lucilius, traduction de M. E. F. Corpet ; — **Lucilius Junior, Saleius Bassus, Cornelius Severus, Avianus** *, **Dionysius Caton**, traduction de M. Jules Chenu. 1 vol.

Priscianus *, traduction de M. Corpet ; — **Serenus Sammonicus** *, **Macer** * **Marcellus** *, traduction de M. Baudet. 1 vol.

Macrobe. 3 vol. — Tome Ier (les *Saturnales*, tome Ier), traduction de M. UBICINI MARTELLI; — tome II (les *Saturnales*, tome II), trad. de M. Henri DESCAMPS; — tome III et dernier (*De la différence des verbes grecs et latins; Commentaire du Songe de Scipion*), trad. de MM. LAASS D'AGUEN et N. A. DUBOIS.

Sextus Pompeius Festus, traduction de M. SAVAGNER. 2 vol.

Aulu-Gelle 3 vol. — Tome Ier, traduction de M. E. de CHAUMONT, professeur au lycée d'Angoulême; — tome II, traduction de M. Félix FLAMBART, professeur au lycée d'Angoulême; — tome III, traduction de M. BUISSON, docteur en droit, avoué du tribunal de Meaux. (*Ne se vend pas séparément de la collection.*)

C. J. Solin*, traduction de M. Alph. AGNANT, ancien élève de l'École normale, agrégé des classes supérieures. 1 vol.

Vitruve, *Architecture*, avec de nombreuses figures pour l'intelligence du texte; traduction de M. Ch. de MAUFFRAS, professeur au collége Rollin. 2 vol.

Frontin, Les *Stratagèmes et les Aqueducs de Rome*, traduction de M. Ch. BAILLY, principal du collége de Vesoul. 1 vol.

Sulpice Sévère. 2 vol. Traduction de M. HERBERT. — **Paulin de Périgueux, Fortunat***, traduction de M. E. F. CORPET. (*Ne se vend pas séparément de la collection.*)

Sextus Aurelius Victor, traduction de M. N. A. DUBOIS, professeur 1 vol.

Pline l'Ancien. *Histoire naturelle*, traduction française, par AJASSON DE GRANDSAGNE. 20 vol. (presque épuisé. Il ne reste plus que quelques exemplaires), par exception, au lieu de 7 fr. le vol., net. . . . . 4 fr.

N. B. Il existe encore dans nos magasins trois ou quatre collections complètes de la Bibliothèque latine, composée de 211 volumes au prix de 1,500. ; net. . . . . 1,200 fr.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

RÉIMPRESSION DES CLASSIQUES LATINS

(DE LA COLLECTION PANCKOUCKE),

Format grand in-dix-huit jésus.

Ces réimpressions, si bien accueillies du public, se poursuivent activement. 36 volumes sont maintenant en vente, et plusieurs autres sont sous presse ou en préparation. Le succès de cette collection est aujourd'hui avéré. Belle impression, joli papier, correction soignée, révision intelligente et sérieuse, rien n'a été négligé pour recommander nos éditions aux amis de la bonne littérature. La modicité du prix jointe aux avantages d'une bonne exécution fait rechercher nos *classiques* avec prédilection.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VIRGILE, traduites en français (traductions de la collection Panckoucke). Nouvelle édition, revue par M. FÉLIX LEMAISTRE, et précédée d'une étude sur Virgile par M. SAINTE-BEUVE. 1 fort vol. . . . . . . 4 fr. 50

CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, avec la traduction française d'ARNAULD D'ANDILLY, revue avec le plus grand soin et adaptée pour la première fois au texte latin, par M. Charpentier. 1 vol. . . . . 4 fr. 50

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE. Traduction française de GROS, refondue avec le plus grand soin par M. CABARET-DUPATY, professeur de l'Université, auteur d'ouvrages classiques; et précédées d'une Notice sur Ovide par M. CHARPENTIER. Edition complète en 1 vol. . . . . 4 fr. 50

Volumes à 3 fr. 50.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HORACE, traduites en français, nouvelle édition, enrichie de notes explicatives, accompagnée du texte latin, précédée d'une étude sur Horace, par M. H. Rigault, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SALLUSTE. Avec la traduction française de du Rozoir, revue par MM. Charpentier, inspecteur de l'Académie de Paris, et Félix Lemaistre; précédées d'un nouveau travail sur Salluste, par M. Charpentier. 1 vol.

CÉSAR, traduit par M. Artaud. Nouvelle édition, revue par M. Félix Lemaistre. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE QUINTE CURCE, avec la traduction française de la collection Panckoucke, par MM. Auguste et Alphonse Trognon. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin, par M. E. Pessonneaux, professeur au Lycée Napoléon. 1 vol.

ŒUVRES DE SUÉTONE, traduction française de la Harpe. Refondue avec le plus grand soin, par M. Cabaret-Dupaty, professeur de l'Université, auteur de divers ouvrages classiques. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE TITE LIVE, traduites par MM. Liez, Dubois, Verger et Corpet. Nouvelle édition, revue par E. Pessonneaux, Blanchet et Charpentier, et précédée d'une *Etude* sur Tite Live, par M. Charpentier. 6 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. Nouvelle édition, revue par MM. Charpentier et Félix Lemaistre. 4 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JUVÉNAL ET DE PERSE, suivies des fragments de *Turnus* et de *Sulpicia*, traduction de Dussaulx. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin par MM. Jules Pierrot et Félix Lemaistre. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JUSTIN. Abrégé de l'Histoire universelle de Trogue Pompée, traduction française par Jules Pierrot et E. Boitard. Edition soigneusement revue par M. Pessonneaux. 1 vol.

ŒUVRES D'OVIDE, Les Amours, l'Art d'Aimer, etc. Nouvelle édition revue par M. Félix Lemaistre, et précédée d'une *Etude sur Ovide et la Poésie amoureuse*, par M. Jules Janin. 1 vol.

— **Les Fastes, les Tristes**, nouvelle édition, revue par M. Pessonneaux. 1 v.

ŒUVRES COMPLÈTES DE LUCRÈCE, avec la traduction française de Lagrange, revue avec le plus grand soin par M. Blanchet, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au Lycée de Strasbourg 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PÉTRONE, traduites par M. Héguin de Guerle, ancien inspecteur de l'Académie de Lyon. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES D'APULÉE, traduites en français par Victor Bétolaud, docteur ès-lettres de la faculté de Paris, ancien professeur de l'Université, etc. 2 vol.

CATULLE, TIBULLE ET PROPERCE, traduits par Héguin de Guerle, Valatour et Genouille. Nouvelle édition, revue par M. Valatour. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES D'AULU-GELLE. Nouvelle édition, revue par MM. Charpentier et Blanchet. 2 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE TACITE. Traduction de Dureau de la Malle, revue par M. Charpentier. 2 vol.

PLINE LE JEUNE. Lettres. 1 vol.

TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE. Traduction de la collection Panckoucke, par E. Greslou. Nouvelle édition revue avec le plus grand soin, par M. Cabaret-Dupaty, ancien professeur de l'Université. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE QUINTILIEN. Traduction de la collection Panckoucke, par M. C. V. Ouisille. Nouvelle édition revue avec soin par M. Charpentier. 3 vol (33e, 34e, 35e vol. de la collection.)

EN PRÉPARATION

MARTIAL, 2 vol. **CICÉRON, VALÈRE MAXIME**
CORNÉLIUS NEPOS, FLORUS, PHÈDRE, LUCAIN.

Collection format in-24 jésus (ancien in-12); publiée sous la direction de M. Lefèvre.

PRIX DE CHAQUE VOLUME, 2 FR. 50 C.

Térence. Ses comédies, traduction nouvelle avec des notes, par M. COLLET. 1 v. de plus de 600 pages.

Plaute. Son théâtre, trad. de M. NAUDET, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 4 vol.

Tacite, trad. de DUREAU DE LA MALLE, revue et corrigée, augmentée de la vie de Tacite, du discours préliminaire de DUREAU DE LA MALLE, des Suppléments de BROTTIER. 3 vol.

Pline l'Ancien. L'Histoire des Animaux, traduction de GUÉROULT, augmentée de sommaires et de notes nouvelles. 1 vol. de près de 700 pages.

Morceaux extraits de Pline le Naturaliste, traduction de GUÉROULT, augmentée de sommaires et de notes nouvelles. 1 vol.

Q. HORATII FLACCI

Opera omnia, ex recensione Joannis Gasparis Orelli. 1 vol. in-24, édition Lefèvre, 1851. . . . . 4 fr. »

Édition remarquable par l'exécution typographique et la correction du texte.

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS, DIRIGÉE PAR M. A. MARTIN

Format in-24 jésus (ancien in-12), 2 fr. 50 c. le vol.

Montaigne. Ses Essais et ses Lettres; avec: 1° la traduction des citations grecques, latines, italiennes, par M. VICTOR LECLERC, de l'Institut de France, etc., etc.; 2° les notes ou remarques de tous les commentateurs; 3° une table analytique des matières 5° édition. 3 vol.

Œuvres de Jacques Delille, avec notes de Delille, Choiseul-Gouffier, Féletz, Aimé Martin. 2 vol.

Bossuet. Oraisons funèbres, Panégyriques et sermons. 4 vol.

Bourdaloue. Chefs-d'œuvre oratoires. 1 vol.

Fleury. Discours sur l'histoire ecclésiastique, Mœurs des Israélites, Mœurs des Chrétiens, Traité des études, etc. 2 vol.

Essai sur l'éloquence de la chaire, par le cardinal MAURY. 1 vol.

LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Annoncée par les Prophètes, démontrée par les Évangélistes, prouvée par l'accomplissement des Prédictions de Jésus-Christ et reconnue par les plus grands Philosophes de l'univers, par DE GENOUDE. Ouvrage suivi de l'*Histoire d'une âme* et de celle des Conversions les plus célèbres. 2 vol. grand in-18, jésus vélin, au lieu de 5 fr. 50 le vol.; net. . . . . 2 fr. le vol.

VIE DE JÉSUS-CHRIST

Au point de vue de la science, par JEAN RECKN, docteur de la Faculté de théologie de Tubingue. 1 vol. in-18. 3 fr. 50; net. . . . . 2 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CAMPAGNE DE PIÉMONT ET DE LOMBARDIE,

Par Amédée de Cesena. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 20 fr.

Demi-reliure toile, doré, ou reliure toile mosaïque, tranche dorée. . . 6 fr.

L'Histoire de cette campagne est une histoire éminemment populaire, qui doit éveiller un intérêt universel. L'ouvrage est orné des portraits de l'*Empereur*, de l'*Impératrice*, et de *Victor-Emmanuel*, admirablement gravés sur acier par Delannoy, d'après Winterhalter, de plans et de cartes, de types militaires des trois armées et de planches sur acier représentant les batailles; ce livre renferme aussi la liste complète et nominale des décorés et des médaillés de l'armée d'Italie, et, par cela même, devient pour eux un titre de famille.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Par le président Hénault, continué par Michaud. 1 vol. grand in-8, illustré de gravures sur acier. . . . . 12 fr.

Demi-reliure chagrin. . . . . 3 fr. 50
— avec les plats toile, tranche dorée. . . . . . . 5 fr. 50

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE,

Par M. de Barante, membre de l'Académie française; 7ᵉ édition. 12 vol. in-8, caractères neufs, imprimés sur papier vélin satiné des Vosges, ornés de **104** gravures et d'un grand nombre de cartes. Prix du volume. . . . . **5** fr.

La place de cet ouvrage est marquée dans toutes les bibliothèques. Il joint au mérite de l'exactitude historique une grande vérité de couleur et un grand charme de narration.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE,

Par Simonde de Sismondi. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier, 10 vol. in-8. . . . . 40 fr.

ŒUVRES HISTORIQUES DE LORD MACAULAY

Histoire du règne de Jacques II, traduit de l'anglais par le vicomte Jules de Peyronnet. 5 forts vol. in-8. Deuxième édition, revue et corrigée. Chaque vol. . . . . 5 fr.

Histoire du règne de Guillaume III, pour faire suite à l'*Histoire du règne de Jacques II*, traduit de l'anglais par Amédée Pichot. 4 vol. in-8. Chaque vol. . . . . 5 fr.

Le dernier volume, contenant la partie posthume de cette histoire jusqu'à la mort de Guillaume III, complète l'œuvre historique de lord Macaulay. Paris, Perrotin, éditeur.

HISTOIRE UNIVERSELLE,

Par le comte de Ségur, de l'Académie française; contenant l'histoire des Égyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Juifs, de la Grèce, de la Sicile, de Carthage et de tous les peuples de l'antiquité, l'histoire romaine et l'histoire du Bas-Empire. 9ᵉ édition, ornée de 30 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française. 3 vol. grand in-8. . . . . 37 fr. 50

On peut acheter séparément chaque volume, qui forme un tout complet.

Histoire ancienne,

Contenant l'histoire des Égyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Carthaginois, des Juifs 1 vol. . . . . 12 fr. 50

Histoire romaine,

Contenant l'histoire de l'empire romain, depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin. 1 vol. . . . . 12 fr. 50

Histoire du Bas-Empire,

Depuis Constantin jusqu'à la fin du second empire grec. . . . . . 12 fr. 50

L'*Histoire universelle de Ségur* est devenue, pour la jeunesse, un livre classique. Le nombre des éditions qui n'ont cessé de se succéder en atteste le mérite et le succès.

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE,

Par feu le comte DE LAS CASES, nouvelle édition, revue avec soin, augmentée du *Mémorial de la Belle-Poule*, par M. EMMANUEL DE LAS CASES. 2 vol. grand in-8, avec portraits, vignettes nouvelles, gravés au burin sur acier par M. BLANCHARD. Les vues et dessins sont de MM. PAUQUET frères et DAUBIGNY. . . . . . . 16 fr.

Reliure demi-chagrin, le volume. . . . . 3 fr. »
— toile, tranche dorée, ou demi-chagrin, plats toile, t. d., le vol. . . 5 »

HISTOIRE D'ITALIE

Depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par le docteur Henri LEO et BOTTA, traduite de l'allemand et enrichie de notes très-curieuses par M. DOCHEZ. 3 vol. grand in-8, 45 fr. : net. . . . . 15 fr.

HISTOIRE DE PORTUGAL,

Par Henri SCHŒFER, traduite par Henri SOULANGE-BODIN. 1 vol. grand in-8. 15 fr. net. . . . . 5 fr.

HISTOIRE D'ESPAGNE,

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après les meilleurs auteurs, par Ch. PAQUIS et DOCHEZ. 2 vol. grand in-8, 30 fr.; net. . . . . 10 fr.

LAMARTINE.

Histoire de la Révolution de 1848. Nouvelle édition, complétement revue par l'auteur. 2 volumes in-8, papier cavalier vélin, 12 fr. ; net. . . . . . . 10 fr.

Raphaël. Pages de la vingtième année, par LAMARTINE. Deuxième édition. 1 vol. in-8, cavalier vélin, 5 fr. . . . . 5 fr.

Histoire de Russie. Paris, Perrotin, 1856. 2 vol. in-8, 10 fr.; net. . . . 6 fr.

VOYAGES DANS L'INDE,

Par le prince A. SOLTYKOFF; illustrés de magnifiques lithographies à deux teintes par DERUDDER, etc., d'après les dessins originaux de l'auteur. 1 beau vol. grand in-8 jésus . . . . 20 fr.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, genre indien, tr. dor. . . 6 fr.

VOYAGE EN PERSE,

Par le prince SOLTYKOFF; illustré, d'après les dessins de l'auteur, de magnifiques lithographies par TRAYER, etc. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 10 fr.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, g. persan, tr. dor. . . . . 6 fr.

HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE

Depuis la Renaissance des beaux-arts jusque vers la fin du XVIII[e] siècle, par LANZI; traduite de l'italien sur la 5[e] édition, sous les yeux de plusieurs professeurs, par M[me] A. DIEUDÉ. Paris, Dufart, 1824. 5 vol. in-8. . . . . 35 fr.

Cette traduction est la seule complète qui ait été publiée de l'ouvrage de Lanzi. Cet ouvrage est indispensable aux artistes et à tous ceux qui ont le goût des beaux-arts.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

(OUVRAGE TERMINÉ)

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier; édition nouvelle, revue sur l'édition in-4 de l'Imprimerie impér. ; annotée par M. FLOURENS, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 volumes grand in-8 jésus, illustrés de 161 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur

acier, d'après les dessins originaux de M. VICTOR ADAM; imprimés en caractères neufs, sur papier pâte vélin, par la typographie J. Claye. . . . . . 120 fr.

M. le ministre de l'instruction publique a souscrit pour les bibliothèques à cette magnifique publication (aujourd'hui complètement achevée), reconnue par les hommes les plus compétents comme une édition modèle des œuvres du grand naturaliste. Le nom et le travail de M. Flourens la recommandent d'une façon toute particulière et lui donnent un cachet spécial.

Reliure demi-chagrin, tranche jaspée. . . . . 3 fr. 50 c. le vol.

HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES

Classés méthodiquement, avec l'indication de leurs mœurs et de leurs rapports avec les arts, le commerce et l'agriculture, par Paul GERVAIS; illustrations par MM. WERNER, FREEMANN, OUDART, DELAHAYE, DE BAR et autres éminents artistes; gravures par MM. ANNEDOUCHE, QUARTLEY, GUSMAND, BRUNIER, HILDEBRAND, GAUCHARD, SARGENT, et l'élite des graveurs français et étrangers. 1 magnifique vol. très-grand in-8 jésus; au lieu de 25 fr.; net. . . . . 20 fr. le vol.

Ce volume contient 75 planches gravées sur acier et coloriées, entièrement inédites, et environ 150 gravures sur bois séparées du texte, imprimées à deux teintes.

Rel. toile mosaïque, le vol., fers spéciaux. . . . . 6 fr. »
Demi-reliure, plats toile, tranche dorée. . . . . 5 fr. 50

ŒUVRES DE P. ET TH. CORNEILLE,

Précédées de la vie de P. Corneille, par FONTENELLE, et des discours sur la poésie dramatique. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. Un beau volume grand in-8, même format que le Racine et le Molière. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES DE J. RACINE,

Avec un Essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par LOUIS RACINE; ornées de 13 vignettes, d'après GÉRARD, GIRODET, DESENNE, etc. 1 beau vol. grand in-8, jésus. . . . . 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU,

Avec une Notice par M. SAINTE-BEUVE, et les Notes de tous les commentateurs, illust. de 7 gravures sur acier, nouvelle édition. 1 vol. gr. in-8. . . . . . 12 fr. 50

MOLIÈRE.

1 beau volume grand in-8, pareil au *Corneille*, au *Racine* et au *Boileau*, orné de charmantes gravures sur acier, par F. DELANNOY, d'après les dessins de STAAL, et accompagné de notes explicatives, philologiques et littéraires. 12 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE

Comprenant le *Théâtre*, les *Messéniennes* et les *Chants sur l'Italie*. Nouvelle édition. 1 beau volume grand in-8 jésus, illustré de 12 belles vignettes de A. JOHANNOT, au lieu de 16 fr.; net. . . . . 12 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE. 6 vol. in-8 cavalier. . . . . 42 fr.

Reliure demi-chagrin pour chacun des six ouvrages, le vol. . . . . 3 fr. 50
— demi-chagrin, plats toile, tranche dorée. . . . . 5 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE THÉORIQUE ET PRATIQUE DES CONNAISSANCES UTILES,

Composée de traités sur les connaissances les plus indispensables, ouvrage entièrement neuf, avec environ 1,500 gravures intercalées dans le texte, par MM. ALCAN, ALBERT-AUBERT, L. BAUDE, BELLANGER, BERTHELET, AM. BURAT, CHENU, DEBOUTTEVILLE, DELAFOND, DEYEUX, DUBREUIL, FABRE-D'OLIVET, FOUCAULT, H. FOURNIER, GÉNIN, GIGUET, GIRARDIN, LÉON LALANNE, LUDOVIC LALANNE, ELIZÉ LEFÈVRE, HENRI MARTIN, MARTINS, MATHIEU, MOLL, MOREAU DE JONNÈS, PÉCLET, PERSOZ, LOUIS REYBAUD, L. DE WAILLY, WOLOWSKI, etc. 2 vol. grand in-8 . . . . 25 fr.

Reliure demi-chagrin, le volume. . . . . 3 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

Biographie portative universelle, contenant 29,000 noms, suivie d'une table chronologique et alphabétique, où se trouvent répartis en cinquante-quatre classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, par L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, Ch. Laumier, E. Janin, A. Delloye, etc. 1 vol. de 2,000 col., format du *Million de faits*, contenant la matière de 12 vol., 12 fr. . . . 7 fr. 50

UN MILLION DE FAITS,

Aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM. J. Aycard, Desportes, Léon Lalanne, Ludovic Lalanne, Gervais, A. le Pileur, Ch. Martins, Ch. Vergé et Jung. Un fort vol. portatif, petit in-8 de 1,720 colonnes, orné de gravures sur bois, 12 fr. ; net. . . . . 9 fr.

PATRIA.

La France ancienne et moderne, morale et matérielle, ou collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire physique et intellectuelle de la France et de ses colonies. Deux très-forts volumes petit in-8, format du *Million de faits*, de 3,200 colonnes de texte, ornés de 330 gravures sur bois, de cartes et de pl. coloriées, et contenant la matière de 16 forts vol. in-8, 18 fr.; net.. . 9 fr.

Ces trois ouvrages réunis forment une véritable Encyclopédie portative et contiennent la matière de 30 volumes ordinaires. Le savoir est aujourd'hui tellement répandu, qu'il n'est plus permis de rien ignorer ; mais, la mémoire la plus exercée ne pouvant que bien rarement retenir tous les détails de la science, ces ouvrages sont pour elle d'un secours précieux, et surtout devenus indispensables à tous ceux qui cultivent les sciences ou qui se livrent à l'instruction de la jeunesse.

Reliure de ces trois ouvrages; 4 volumes: cart. à l'anglaise, par vol.. 1 fr. 25
Demi-reliure maroquin soigné, par volume.. . . . . 1 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL,

OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE,

Ouvrage également utile aux jeunes gens, aux mères de famille, aux personnes qui s'occupent d'éducation et aux gens du monde; par MM. Andrieux de Brioude, docteur en médecine, et Louis Baude, professeur au collége Stanislas. Un seul volume grand in-8, contenant la matière de six volumes, enrichi de 400 gravures servant d'explication au texte, 10 fr.; net. . . . . 4 fr.

Reliure toile, tranche dorée. . . . . 3 fr.

VOYAGE ILLUSTRÉ DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

Par Adolphe Joanne. 1 vol. in-folio (format de l'*Illustration*), illustré d'environ 700 gravures.. . . . . 15 fr.

TABLEAU DE PARIS,

Par Edmond Texier; ouvrage illustré de 1,500 gravures, d'après les dessins de Blanchard, Cham, Champin, Forest, Français, Gavarni, etc., etc. 2 vol. in-f° du format de l'*Illustration*. Prix, 30 fr.; net. . . . . 20 fr.

Riche reliure toile, tranches dorées, les deux vol. en un.. . . . . 6 fr. »
— — — en 2 vol., chaque. . . . . . 5 fr. »

TABLEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET PITTORESQUE DE LA TURQUIE ET DE LA RUSSIE,

Par MM. Joubert et Félix Mornand. 1 vol. in-folio (format de l'*Illustration*), orné d'une carte et d'un grand nombre de vignettes, 7 fr. 50 ; net. . . . . 5 fr.

Reliure toile, tranche dorée. . . . . 2 fr.

L'ILLUSTRATION

Environ 30,000 vol. divers et bien complets, divisés en *trois catégories de prix*. Tomes 9, 13, 19, 25 à 34 inclus, le vol., 18 fr.; net. . . . . 10 fr.

Les dix derniers vol. (25 à 34) composent la *série de la guerre de Crimée, des Indes et de l'Italie*. Ces 10 vol. forment à eux seuls un tout et un ensemble des plus intéressants, puisqu'ils contiennent un récit détaillé, de même qu'une représentation exacte des événements survenus dans ces divers pays.

Les *collections complètes*, dont il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires, restent fixées au même prix que précédemment. 34 vol. chaque vol., 18 fr.. net. . . . . 16 fr.

Reliure en percaline, fers et tranches dorés, 6 fr. le vol.; net 5 fr.

Comme il nous reste très-peu d'exemplaires complets de la collection de L'ILLUSTRATION, et que parmi les volumes dépareillés plusieurs sont épuisés. nous prions MM. les Libraires de ne pas vendre de volumes sans s'être assurés s'ils pourront les remplacer.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE.

996 chansons et chansonnettes, chants guerriers et patriotiques, chansons bachiques, burlesques et satiriques. Nouvelle édition, illustrée de 336 belles gravures sur acier, d'après MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONNIER, PASCAL, STAAL, STEINHEIL et TRIMOLET, gravées par les meilleurs artistes. 2 beaux volumes grand in-8, avec riches couvertures et frontispices gravés, table et introduction, contenant 996 chansons. — Prix de chaque volume, 11 fr.

Demi-reliure, plats toile, doré sur tranche (2 vol. en un). . . . . . . 6 fr.

GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 1 beau volume grand in-8 jésus, orné de 12 magnifiques portraits dessinés par STAAL et gravés sur acier par MASSARD, THIBAULT, GOUTTIÈRE, GEOFFROY, GERVAIS, OUTHWAITE, etc. . . . . 20 fr.

De magnifiques gravures, une très-belle impression, se joignent à un texte charmant pour faire de cet ouvrage, à tous les points de vue, une œuvre d'art très-remarquable.

LETTRES CHOISIES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Avec une magnifique galerie de portraits sur acier, représentant les personnages principaux qui figurent dans la correspondance. Ces portraits, dessinés par STAAL et gravés par DELANNOY, MASSARD, REGNAULT, etc., rivaliseront, pour la beauté et le fini de l'exécution, avec ceux de la GALERIE DES FEMMES CÉLÈBRES, tirée des *Causeries du Lundi*. Nulle publication ne conviendra mieux que celle-ci aux dames et aux demoiselles, et à tous les amateurs de beaux livres. 1 très-beau volume grand in-8. 20 fr.

CORINNE.

Par madame la baronne DE STAËL. Nouvelle édition, richement illustrée de 250 bois dans le texte et de 8 grandes gravures sur bois par Karl GIRARDET, BARRIAS, STAAL, tirées à part. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé, 15 fr.; net.. 10 fr.

Demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. . . . . 5 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS,

Contes arabes traduits par GALLAND, édition illustrée par les meilleurs artistes français et étrangers, revue et corrigée sur l'édition princeps de 1704; augmentée d'une Dissertation sur les Mille et une Nuits, par Silvestre DE SACY. 3 beaux vol. grand in-8 jésus vélin, illustrés de 1,200 dessins. 30 fr.; net. . . 20 fr.

Les exemplaires sont intacts, sans aucune piqûre.

LES MILLE ET UN JOURS

Contes persans, turcs et chinois, traduits par PÉTIS DE LA CROIX, CARDANNE, CAYLUS, etc., 1 magnifique volume gr. in-8 jésus vélin. Edition illustrée de 400 dessins par nos premiers artistes, au lieu de 15 fr.; net . . . . . . 10 fr.

LA MOSAIQUE

Nouveau Magasin pittoresque universel. Livre de tout le monde et de tous les pays. 3 beaux volumes gr. in-8 jésus, imprimés à 2 col. et illustrés de 500 dessins, au lieu de 30 fr.; net. . . . . 10 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI,

Revues, corrigées et classées par l'auteur; notices par MM. DE BALZAC, TH. GAUTIER, LÉON GOZLAN, JULES JANIN, ALPH. KARR, etc. 2 vol. gr. in-8, renfermant chacun 80 gr. vign. Prix de chaque vol . . . . 10 fr.

Le Carnaval à Paris. — Paris le matin. — Les Étudiants . . 1 vol.
La Vie de jeune homme. — Les Débardeurs . . . . 1 vol.

Reliure en toile, tranche dorée, le vol. 4 fr. 50

LE DIABLE A PARIS,

Par GAVARNI. 2 vol. grand in-8 (Paris, Hetzel). (Édition presque épuisée.)

Relié toile mosaïque ou demi-chagrin, plats toile, tranche dorée. . . . . 42 fr.

LES CONTES DROLATIQUES

Colligez es abbayes de Touraine et mis en lumière par le sieur BALZAC, pour l'esbattement des pantagruelistes et non aultres. Edition illustrée de 425 dessins par GUSTAVE DORÉ, 1 magnifique vol. in-8, pap. vél., glacé, satiné; au lieu de 12 fr.; net. . . . . 10 fr.

Reliure toile, *non* rogné, 13 fr. 50; net. . . . . 11 fr. 50

CENT PROVERBES.

1 vol. grand in-8, illustré par GRANDVILLE de 50 vignettes à part, frises, culs-de-lampe. . . . . 10 fr.

Depuis Salomon jusqu'à Sancho Pança, le proverbe a été considéré comme la sagesse des nations. Ici la plume et le crayon se sont associés pour rajeunir par une forme nouvelle ces éternelles vérités.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée. . . . . 4 fr.

LA CHINE OUVERTE.

Texte par OLD-NICK, illustrations par BORGET. 1 vol. grand in-8, 250 sujets, dont 50 tirés à part. . . . . 10 fr.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée, le vol. . . . . 4 fr.

Voilà un ouvrage palpitant d'à-propos, composé d'après les documents les plus fidèles, et illustré par un peintre qui reproduit ce qu'il a vu; tous éléments d'un succès durable.

PERLES ET PARURES

Première partie. Les Joyaux. Fantaisie. — *Deuxième partie.* Les Parures. Fantaisie.

Dessins par GAVARNI, texte par MÉRY et le comte FŒLIX, illustré de 30 gravures sur acier par CH. GEOFFROY, imprimés sur chine avec le plus grand soin; les 2 vol. brochés, 30 fr.; net. . . . . 20 fr.

L'ANE MORT,

Par J. JANIN. 1 vol. grand in-8 jésus vélin, illustré de nombreux dessins et de gravures à part, à deux teintes, par TONY JOHANNOT, couverture glacée, imprimée en or. Paris, Bourdin, 1842, au lieu de 10 fr.; net. . . . . 5 fr.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

Traduction nouvelle, précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Louis VIARDOT, orné de 800 dessins par TONY JOHANNOT. 1 vol. grand in-8, jésus, 20 fr.; net. . . . . 15 fr.

PHYSIOLOGIE DU GOUT,

Par Brillat-Savarin; illustrée par Bertall. 1 beau vol. in-8. ill. d'un grand nombre de gravures sur bois intercalées dans le texte, et de 8 sujets gravés sur acier par Ch. Geoffroy, impr. sur chine avec le plus grand soin. . . . . 8 fr.

Reliure toile, avec plaque spéciale, et doré sur tranche. . . . . 4 fr. 50

HISTOIRE PITTORESQUE DES RELIGIONS,

Doctrines, Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde, par F. T. B. Clavel; ill. de 29 gr. sur acier. 2 v. gr. in-8, 20 fr., net.. 12 fr. 50

Reliure demi-chagrin, plats toile, doré sur tranche, 2 volumes en un. . 6 fr. »

JÉROME PATUROT

A la recherche d'une position sociale, par Louis Reybaud, illustré par J. J. Grandville. 1 vol. gr. in-8, orné de 163 bois dans le texte, et de 35 gr. bois tirés hors texte, gravés par Best et Leloir, d'après les dessins de J. J. Grandville, avec couvertures ornées d'après Grandville, 15 fr.; net. . . . . 12 fr. 50

Reliure percal., ornée du blason de *Paturot*, tiré en couleurs, dor. sur tranche. 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO,

Contenant jusqu'à son dernier ouvrage, les *Contemplations;* édition de luxe. 18 v. papier cavalier vélin, ornés de 100 gravures sur acier et sur bois, d'après Tony Johannot, Raffet, Gavarni, Gérard-Séguin, etc. . . . . 90 fr.

Demi-reliure chagrin. . . . . 2 fr. le vol.

NOTRE-DAME DE PARIS,

Par Victor Hugo. Edition illustrée de 50 à 60 magnifiques gravures sur acier et sur bois imprimées hors texte, d'un grand nombre de fleurons, frises, lettres ornées, culs-de-lampe, etc., d'après les dessins de MM. E. de Beaumont, L. Boulanger, Daubigny, Johannot, de Lemud, Meissonnier, C. Roqueplan, Steinheil. 1 vol. grand in-8. . . . . 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC.

La Comédie humaine, nouvelle édition, illustrée de 121 vignettes d'après Johannot, Meissonnier, Gavarni, H. Monnier, Bertall, etc., et d'un portrait de l'auteur gravé sur acier. 20 vol. in-8 (chaque vol. se vend séparément, 5 fr. moins les tomes 18, 19 et 20, qui se vendent ensemble), papier glacé, renfermant les 150 volumes des éditions précédentes. . . . . 100 fr.

Demi-reliure chagrin. . . . . 1 fr. 75 le vol.

PARIS MARIÉ

Philosophie de la vie Conjugale, par H. de Balzac, illustré par Gavarni. 1 vol. in-8 anglais. . . . . 3 fr.

PARIS A TABLE

Par Eugène Briffault, illustré par Bertall. 1 vol. in-8 anglais. . . . . . 3 fr.

LE JUIF ERRANT,

Par Eugène Sue. Édition illustrée par Gavarni. 4 v. gr. in-8, 40 fr.; net. 30 fr. »

Demi-reliure chagrin, tr. dorée. (On peut faire relier 2 vol. en un.) Le vol. 3 fr. 50

ENCYCLOPÉDIANA

Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines, etc., édition illustrée de 120 vignettes, un volume in-8, de 840 pages. . . . . 4 fr. 50

LES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES.

Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle (édition Curmer). Grand in-8.

Nous pouvons fournir séparément les volumes suivants :

Coloriés, tomes I, II, III, IV, V, VI (Ier vol., province), à 25 f.; net. 10 fr. le vol.
Noirs, tomes I, II, III, IV, V, VI, VII (Ier, IIe vol., province), à 15 fr., net. 5 fr.

Nous nous bornerons à prévenir les possesseurs d'exemplaires dépareillés que nous n'avons ces volumes qu'à petit nombre.

COLLECTION D'OUVRAGES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS

JOLIS VOLUMES GRAND IN-18 ANGLAIS

Brochés 3 fr. 50 — Reliés toile, dorés sur tranche, 5 fr.

Abrégé de l'Ami des enfants et des adolescents par Berquin, illustré de bois dans le texte. 1 vol.

Contes des Fées, de Perrault, Mme d'Aulnoy, etc., etc. 1 vol.

Les Prix de Vertu, par MM. de Barante, Thiers, etc. 2 vol. avec portraits sur acier et gravures sur bois.

Contes de Schmid, illustrés de gravures dans le texte. 4 vol.

Chaque vol. forme un tout complet sans tomaison, et se vend séparément.

JOLIS VOLUMES GRAND IN-8 ANGLAIS

L'Ami des enfants et des adolescents 1 vol.

Astronomie pour la jeunesse, par Berquin, illustrée de bois dans le texte. 1 vol.

Alphabet français, nouvelle Méthode de lecture en 80 tableaux, illustré de 29 gravures, par madame de Lansac. 1 vol.

La Mythologie de la jeunesse, par L. Baudet. 120 vignettes par Séguin. 1 vol.

LE LANGAGE DES FLEURS

Édition de luxe, ornée de gravures entièrement nouvelles, coloriées avec le plus grand soin, avec un texte remarquable d'Aimé Martin, sous le nom de Charlotte de la Tour. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 5 fr. 50

CONTES DU DOCTEUR SAM

Par Henri Berthoud, illustrés de gravures sur bois dans le texte et de grandes vignettes hors texte, par Staal. 1 vol. gr. in-8. . . . . 10 fr.

CONTES DES FÉES

Par Perrault, Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont et Hamilton, illustrés par Staal et Bertall, contenant tous les contes devenus classiques et reconnus les modèles du genre; édition très-soignée et appelée par son exécution à un grand débit. 1 très-beau vol. grand in-8 raisin. . . . . 10 fr.

L'AMI DES ENFANTS DE BERQUIN

Nouvelle édition, illustrée de dessins par Staal et Gérard Séguin. 1 volume grand in-8 raisin, imprimé avec le plus grand soin par Simon Raçon. . . . . 10 fr.

Le livre de Berquin, animé et rehaussé par des vignettes qui mettent les divers sujets en action, et qui en doublent par conséquent le mérite aux yeux des jeunes lecteurs, est resté, comme il restera longtemps, l'un des livres de prédilection de l'enfance. Jamais titre d'ouvrage ne fut mieux justifié que celui de *l'Ami des enfants*. Aussi son succès est-il inépuisable.

ROBINSON SUISSE,

Par M. Wyss, avec la suite donnée par l'auteur, traduit de l'allemand par Mme Elise Voïart; précédé d'une Notice de Charles Nodier. 1 vol. gr. in-8 jésus, illustré de 200 vig. d'après les dessins de M. Ch. Lemercier. . . . . . 10 fr.

Le *Robinson suisse* partage avec son aîné, *Robinson Crusoé*, les prédilections de l'enfance.

CONTES DE SCHMID

Traduction de l'abbé Macker, la seule approuvée par l'auteur. 2 beaux volumes grand in-8 raisin, ornés d'un grand nombre de vignettes intercalées dans le texte, et de grands bois tirés à part, d'après les dessins de G. Staal, gravés avec le plus grand soin; le vol. 10 fr.

LES ANIMAUX HISTORIQUES

Par ORTAIRE FOURNIER, suivis des LETTRES SUR L'INTELLIGENCE ET LA PERFECTIBILITÉ DES ANIMAUX, par C. G. LEROY, et de *particularités curieuses extraites de Buffon*. 1 vol. grand in-8, orné d'illustrations de VICTOR ADAM . . . . 10 fr.

LES VEILLÉES DU CHATEAU

Ou Cours de morale à l'usage des enfants, par Mme la comtesse DE GENLIS. Nouvelle édition, illustrée de dessins par STAAL, gravés par CARBONNEAU, DELANGLE, GUSMAND, LAMBERT, LECLERC, MANINI, PIAUD, VINET et YON. 1 vol. grand in-8 raisin, imprimé avec le plus grand soin, papier satiné glacé. . . . . . . 10 fr.

AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ,

Par D. DE FOE, ill. par GRANDVILLE. 1 beau vol. in-8 gr. raisin. . . . . . 10 fr.

Cette traduction fidèle, élégante et complète d'un livre trop généralement mutilé, a trouvé dans le crayon de Grandville un heureux auxiliaire.

VOYAGES ILLUSTRÉS DE GULLIVER

Dessins par GRANDVILLE. 1 beau vol. gr. in-8 raisin, papier glacé. . . . . . 10 fr.

Pour la première fois, l'ingénieuse fiction de Swift a été exactement rendue et religieusement respectée. Les quatre cents sujets de Grandville y luttent de finesse et d'esprit avec l'original.

FABLES DE FLORIAN.

1 vol. grand in-8, illustré par GRANDVILLE de 80 grandes gravures, 25 vign. dans le texte. . . . . 10 fr.

L'illustration de Florian appartenait de droit au crayon qui venait de peindre avec tant de bonheur les bêtes de la Fontaine.

PRIX DE LA RELIURE DES DIX VOLUMES CI-DESSUS :

Reliure toile mosaïque, tranche dorée, le vol . . . . 4 fr. »
Demi-reliure, maroquin, plats toile, doré sur tranche, le vol. . . . . 4 fr. »

FABLES DE LA FONTAINE.

Illustrations de GRANDVILLE. 1 splendide vol. grand in-8, sur papier jésus glacé, satiné, avec encadrement des pages et un sujet pour chaque fable. Édition unique par les soins qui y ont été apportés. . . . . 18 fr.

Traduire par le dessin les animaux de la Fontaine, les mettre en scène, leur donner une allure, une expression, un vêtement conformes à leur rôle, tels en un mot qu'il ne leur manque que la parole, c'était là une tâche difficile à accomplir, impossible même à tout autre qu'à Grandville.

Reliure toile mosaïque, doré sur tranche. . . . . 6 fr. »
Demi-reliure chagrin, plats toile, doré sur tranche. . . . . 6 fr. »

GRANDVILLE.

ALBUM de 120 sujets tirés des Fables de la Fontaine. 1 vol. grand in-8.. 6 fr.

Cette charmante collection de gravures, contenant une partie des illustrations du célèbre artiste, peut convenir à tous ceux qui n'ont pas la magnifique édition du *la Fontaine de Grandville*. Elle peut être offerte aux enfants, qui ont souvent entre les mains des éditions plus ordinaires, et qui seront charmés de faire connaissance avec les délicieuses vignettes de GRANDVILLE, en attendant qu'on leur offre la grande édition.

ALBUMS TÖPFFER

Formant chacun un grand volume jésus oblong à. . . . . 7 fr. 50

MONSIEUR JABOT. . . . . 1 vol.	MONSIEUR PENCIL. . . . . 1 vol.
MONSIEUR VIEUX-BOIS. . . . . 1 vol.	DOCTEUR FESTUS. . . . . 1 vol.
MONSIEUR CRÉPIN. . . . . 1 vol.	ALBERT. . . . . 1 vol.

HISTOIRE DE CRYPTOGAME. . 1 vol.

On sait la vogue si méritée des albums de Töpffer. Ces œuvres spirituelles et charmantes ont le privilége d'être admises dans tous les salons, d'y figurer sans choquer personne, d'amuser tous les âges, et de pouvoir être offertes aux dames, aux demoiselles, aux adolescents et même aux enfants.

Reliure toile, doré sur tranche à. . . . . 5 fr. »

AVENTURES DE TÉLÉMAQUE,

Par Fénelon, avec des notes géographiques et littéraires. 2 grands vol. in-8. Véritable édition de luxe à bon marché. . . . . 7 fr. 50

Demi reliure chagrin des deux vol. en un.. . . . . 2 fr. 50
— doré sur tranche, plats toile, 2 vol. en 1. . . . . . 4 fr. »

ALBUM DES RÉBUS

1 vol. petit in-4 illustré, relié toile, tranche dorée. . . . . 7 fr. 50

REVUE CATHOLIQUE,

Recueil illustré d'environ 800 gravures. 1 vol. grand in-8. . . . . 4 fr.

Reliure toile, tranche dorée . . . . 6 fr. 25

MUSÉE UNIVERSEL.

Histoire, littérature, sciences, arts, industrie, voyages, nouvelles. 1 vol. grand in-8, illustré de 283 belles gravures sur bois, et d'un portrait de Cuvier, sur acier, peint par madame de Mirbel, gravé par Richomme. . . . . 6 fr.

De toutes les publications ornées de gravures, le *Musée universel* est la mieux appropriée à la jeunesse. Par la belle exécution de ses illustrations, il offre l'attrait d'un cadeau riche et de bon goût; par le caractère instructif et moral de son texte, il unit au plaisir des yeux un enseignement varié, durable, sans fatigue et sans danger.

PAUL ET VIRGINIE (ÉDITION FURNE).

Suivi de *la Chaumière indienne*, par J. H. Bernardin de Saint-Pierre; illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois par Tony Johannot, Meissonnier, Français, Isabey, etc.; de sept portraits sur acier et d'une carte de l'île de France; d'une notice sur Bernardin de Saint-Pierre, par M. Sainte-Beuve; augmenté d'un abrégé de la Flore de l'île de France. 1 vol. gr. in-8. . . . . 15 fr.

Demi-reliure maroquin, plats en toile et doré sur tranche.. . . . . 5 fr. 50

Édition magnifique et très-justement renommée.

PAUL ET VIRGINIE (ÉDITION V. LECOU),

Suivi de *la Chaumière indienne*, par Bernardin de Saint-Pierre, nouvelle édition richement illustrée de 120 bois dans le texte, et de 14 gravures sur chine, tirées à part. 1 vol. grand in-8 jésus. . . . . 7 fr. 50

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, tranche dorée.. . . . . . 5 fr. »
— demi-chagrin, plats toile, tranche dorée.. . . . . 5 »

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE,

Par J. H. Campe; précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Ch. Saint-Maurice. 1 vol. gr. in-8 raisin, ill. de 120 bois dans le texte et à part.. 10 fr.

PICCIOLA,

Par X. B. Saintine. Nouvelle édition, illustrée par Tony Johannot et Nanteuil. 1 vol. grand in-8. . . . . 10 fr.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée. . . . . 5 fr.

PREMIERS VOYAGES EN ZIGZAG,

OU EXCURSIONS D'UN PENSIONNAT EN VACANCES DANS LES CANTONS SUISSES ET SUR LE REVERS ITALIEN DES ALPES,

Par R. Töpffer. Magnifiquement illustrés, d'après les dessins de l'auteur, de 53 grands dessins par Calame et d'un grand nombre de bois dans le texte; nouvelle édition. 1 vol. grand in-8 jésus, papier glacé satiné. . . . . . . 12 fr.

NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

A LA GRANDE-CHARTREUSE, AU MONT BLANC, DANS LES VALLÉES D'HERENS, DE ZERMATT, AU GRIMSEL ET DANS LES ÉTATS SARDES,

Par R. Töpffer. Splendidement illustrés de 48 gravures sur bois tirées à part et de 320 sujets dans le texte, dessinés, d'après les dessins originaux de Töpffer, par MM. Calame, Karl Girardet, Français, Daubigny, de Bar, Forest, Hadamard, Elmeric, Stopp, Gagnet, Veyrassat, et gravés par nos meilleurs artistes. 1 vol. gr. in-8 jésus, papier glacé satiné. . . . . 12 fr.

Ce second volume est le complément du premier.

LES NOUVELLES GENEVOISES,

Par TÖPFFER, illustrées, d'après les dessins de l'auteur, d'un grand nombre de bois dans le texte et 40 hors texte, gravés par BEST, LELOIR, HOTELIN et RÉGNIER. 1 charmant vol. grand in-8 jésus. . . . . 12 fr. »

HISTOIRE DES FRANÇAIS,

Par THÉOPHILE LAVALLÉE. Édition ornée de 20 magnifiques nouvelles gravures sur acier, d'après MM. GROS, PAUL DELAROCHE, EUGÈNE DELACROIX, HORACE VERNET, STEUBEN, SCHEFER, WINTERHALTER, etc. 2 forts v. gr. in-8 jés. . . . . . 24 fr.

HISTOIRE DE PARIS,

Par TH. LAVALLÉE. 207 vues par CHAMPIN. 1 vol. gr. in-8 jésus. . . . . 12 fr.

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS,

Par M. THÉOPHILE LAVALLÉE. 1 magnifique volume grand in-8, accompagné de 18 belles gravures anglaises sur acier, représentant des scènes historiques, des vues, des portraits, etc., 18 fr.; net. . . . . 15 fr.

Avec son talent d'historien très-apprécié, l'auteur a résumé le tableau de ce pays, dont l'étude est une des nécessités de notre époque.

HISTOIRE DE LA MARINE CONTEMPORAINE

De 1784 à 1848, par LÉON GUÉRIN. Paris, 1855. 1 fort vol. gr. in-8 jésus vélin, de près de 750 pages, illustré de grav. sur acier, plans. . . . . . . 12 fr. 50

LA NORMANDIE HISTORIQUE

Pittoresque et monumentale, par M. JULES JANIN, illustrée par MM. H. BELLANGÉ, GIGOUX, MOREL-FATIO, TELLIER, DAUBIGNY et J. NOEL. Troisième édition, revue et corrigée par l'auteur. 1 vol. grand in-8. . . . . 15 fr.

LA BRETAGNE HISTORIQUE

Pittoresque et monumentale, par JULES JANIN, illustrée par H. BELLANGÉ, GIROUX, RAFFET, GUDIN, ISABEY, MOREL-FATIO, JULES NOEL et DAUBIGNY. Deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur. 1 vol. grand in-8 jésus vélin. . . . . 15 fr.

La *Normandie* et la *Bretagne*, chacune de ces deux belles provinces forme un splendide volume grand in-8 jésus vélin, et contient, entre autres illustrations : De 140 à 180 gravures sur bois, imprimées dans le texte; de 20 belles vignettes gravées sur acier par Outhewaite; Un beau portrait en pied de CORNEILLE, pour la *Normandie;* de CHATEAUBRIAND, pour la *Bretagne*, gravés sur acier par G. Lévy, de 12 types *normands* et *bretons* imprimés en couleurs par M. Silbermann; de 4 planches d'armoiries tirées en couleurs, or et argent, par le même; Et enfin 2 cartes de la *Normandie* et de la *Bretagne*, gravées sur acier, coloriées avec soin.

L'ESPAGNE PITTORESQUE, ARTISTIQUE ET MONUMENTALE,

Mœurs, usages et costumes. Par MM. MANUEL DE CUENDIAS et V. DE FÉRÉAL. 1 vol. grand in-8, orné de 50 planches à part, dont 25 costumes coloriés et 25 vues et monuments à deux teintes; du portrait de la reine Isabelle, et de 100 vign. dans le texte, par C. Nanteuil. Prix, 20 fr ; net. . . . . 15 fr

PRIX DE LA RELIURE DES DIX OUVRAGES CI-DESSUS, LE VOL.

Demi-reliure plats toile, doré sur tranche. . . . . 5 fr. 50
Toile mosaïque, tranche dorée. . . . . 5 fr. 50

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'HISTOIRE NATURELLE.

Traité de CONCHYLIOLOGIE, précédé d'un Aperçu sur toute la ZOOLOGIE, à l'usage des étudiants et des gens du monde, par M. J. C. CHENU. 1 vol. gr. in-8 orné de 1,000 vignettes gravées sur cuivre et sur bois, imprimées dans le texte, et d'un atlas de 12 planches gravées en taille-douce et magnifiquement coloriées, 8 fr.;

LE MÊME OUVRAGE, Atlas de planches noires. . . . . 5 fr.

Demi-reliure chagrin, tranches dorées. . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection des meilleurs ouvrages français et étrangers, anciens et modernes, format grand in-18 (dit anglais), papier jésus vélin. Cette collection est divisée par séries. La première et la deuxième série contiennent des volumes de 400 à 500 pages, au prix de 3 fr. 50 c. le volume. La troisième série est composée de volumes à 1 fr. 75 c., beaucoup de ces volumes sont ornés d'une vignette ou d'un portrait sur acier.

OUVRAGES PUBLIÉS

VOLUMES GRAND IN-18 A 3 FR. 50

OUVRAGES DE M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Causeries du Lundi.

Ce charmant recueil, contenant une foule d'articles non moins variés qu'intéressants, est complet en 15 volumes. Chaque volume se vend séparément.

Portraits littéraires, suivis des *Portraits de Femmes* et des *Derniers Portraits*. Nouvelle édition. 4 vol. in-18.

Tome Ier. — Boileau, Pierre Corneille, la Fontaine, Racine, Jean-Baptiste Rousseau, Le Brun, Mathurin Régnier, André Chénier, George Farcy, Diderot, l'abbé Prévost, M. Andrieux, M. Jouffroy, M. Ampère, Bayle, la Bruyère, Millevoye, Ch. Nodier.

Tome II. — Molière, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, le général la Fayette, Fontanes, Joubert, Léonard, Aloïsius Bertrand, le comte de Ségur, Joseph de Maistre, Gabriel Naudé.

Tome III. — **Portraits de Femmes.** — Mme de Sévigné, de Souza, de Duras, de Staël, Roland, Guizot, de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, Mme de Longueville, Deshoulières, de Krüdner, de Charnière, Rémusat.

Tome IV. — **Derniers Portraits.** — Théocrite, François Ier poëte, le chevalier de Méree, Mlle Aissé, Benjamin Constant, M. de Rémusat, Mme de Krüdner, l'abbé de Rancé, Mme de Staal-Delaunay, etc. 1 vol. grand in-18.

Cette collection de *Portraits*, faits antérieurement aux *Causeries du Lundi*, embrasse une grande variété de sujets, dont chacun est traité avec application et avec étendue: on y trouve quelques études de l'antiquité, plusieurs autres qui appartiennent au dix-septième siècle, et un grand nombre qui portent sur nos plus célèbres contemporains.

Portraits contemporains et divers. Nouvelle édition. 3 forts vol. in-18.

Tome Ier. — Chateaubriand, Béranger, Sénancour, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo, Ballanche, de Vigny, Mme Desbordes-Valmore, Mme A. Tastu, Alfred de Musset, Balzac, Villemain, etc.

Tome II. — Xavier de Maistre, Eugène Süe, Scribe, Lebrun, comte de Molé, Mérimée, Töpffer, de Barante, Thiers, Fauriel, Vinet, Nisard, Jasmin, J. J. Ampère, Brizeux, etc.

Tome III. — Daunou, Désaugiers, Parny, Casimir Delavigne, Leopardi, Louise Labé, Victorin Fabre, Fléchier, Mignet, Théophile Gautier, Pascal, etc. — Homère, Apollonius de Rhodes, Méléagre, etc.

Chateaubriand, et son groupe littéraire sous l'Empire, 2 vol. grand in-18.

Étude sur Virgile, suivie d'une *Étude sur Quintus de Smyrne*. 1 vol.

1ère Série. — Volumes à 3 fr. 50

Essais de littérature française, par M. Géruzez. 2 vol. 1er volume: *Moyen âge et Renaissance*. 2e volume: *Temps modernes*. 3e édition.

Les Femmes des Pays-Bas et des Flandres, par S. Henry Berthoud. 1 vol. grand in-18 jésus.

Les petites chroniques de la science, année 1861. Par S. Henry Berthoud. 2 vol.

— Année 1862. 1 vol.

Légendes et traditions surnaturelles des Flandres, par S. Henry Berthoud. 1 vol. grand in-18.

Fantaisies scientifiques de Sam. Par S. Henry Berthoud. Botanique, Reptiles, Mammifères, Oiseaux, Minéralogie, Médecine, Ethnologie, etc., etc. 4 vol.

PLUTARQUE. — Les Vies des Hommes illustres, traduites en français par Ricard, précédées de la Vie de Plutarque. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin. 4 vol.

Œuvres morales de Plutarque. Traduites du grec de Ricard. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris, Lefèvre, 1844. 5 forts vol. gr. in-18.

Histoire générale de Polybe. Traduction nouvelle, plus complète que les précédentes; précédée d'une Notice, accompagnée de Notes et suivie d'un Index, par M. Félix Bouchot. 3 vol. grand in-18.

Diodore de Sicile. Traduction nouvelle, avec une préface, des notes importantes et des index, par M. Ferdinand Hœfer. 4 volumes grand in-18.

Méditations sur l'évangile. par Bossuet. Revues sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes. 1 vol. grand in-18.

Le Livre des Affligés, Douleurs et Consolations, par le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont. 2 volumes grand in-18, ornés de vignettes.

Histoire morale des Femmes. par Ernest Legouvé, de l'Académie française. 3e édition. 1 vol. gr. in-18.

Histoire de la Révolution de 1848, par Lamartine. Quatrième édit. 2 vol. grand in-18 jésus.

Œuvres de J. Reboul. de Nîmes. Poésies diverses; le Dernier Jour, poëme. 1 vol. avec portrait.

Chansons et Poésies de Pierre Dupont. Quatrième édition, augmentée de chants nouveaux. 1 vol.

Muse juvénile. études littéraires, *vers* et *prose*, par Pierre Dupont. 1 vol.

Histoire intime de la Russie sous les empereurs *Alexandre* et *Nicolas*, par J. H. Schnitzler. 2 forts vol.

Messieurs les Cosaques, par MM. Taxile Delord, Clément Caraguel et Louis Huart. 2 vol. grand in-18 anglais, ill. de 100 vignettes par Cham.

Le Whist rendu facile, suivi des Traités du Whist de Gand, du Boston de Fontainebleau et du Boston russe; par un amateur. Deuxième édition, revue et en partie refondue. 1 vol. grand in-18.

Correspondance de Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832). Nouvelle édition, augmentée de lettres inédites et d'une carte. 2 vol.

Mémoires de Beaumarchais, nouvelle édition, précédée d'une appréciation tirée des *Causeries du Lundi*, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. grand in-18.

Causeries de Chasseurs et de Gourmets. 1 fort vol.

La Musique ancienne et moderne, par Scudo. Nouveaux mélanges de critique et de littérature musicales. 1 vol.

Cours d'hygiène, par le docteur A. Tessereau, professeur d'hygiène; ouvrage couronné par l'Académie impériale de médecine. 1 vol.

Voyages dans l'Inde et en Perse, par Soltykoff. 1 vol. orné d'une carte.

Souvenirs de l'Orient, par le comte de Marcellus. Troisième édition. 1 vol. grand in-18 jésus.

Souvenirs de la marquise de Créqui (1718-1803). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de notes. 10 vol. brochés en 5 vol. avec gravures sur acier.

Excursion en Orient, l'Égypte, le mont Sinaï, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, par M. le comte Ch. de Pardieu. 1 vol.

Proverbes sur les Femmes, l'Amitié — l'Amour — le Mariage. Recueillis et commentés, par M. Quitard, auteur du *Dictionnaire des Proverbes*. 1 vol. grand in-18.

Ceci n'est point un livre scandaleux ou futile, c'est un livre qui résume avec convenance tout ce que la sagesse des nations a dit et pensé de mieux sur ce sujet délicat et intéressant.

L'Anthologie de l'amour, choix de pièces érotiques, tirées des meilleurs poëtes français, par Quitard, auteur des *Proverbes sur les Femmes*. 1 vol.

L'Amour, les Femmes et le Mariage, historiettes, pensées et réflexions glanées à travers champs, par Adolphe Ricard. 4e édition. 1 vol. grand in-18.

Les Français dans le désert. *Journal d'une expédition aux limites du S'ah'ra algérien*, par C. Trumelet, capitaine adjudant-major au 1er régiment de tirailleurs algériens. 1 vol. gr. in-18.

Œuvres de Parny. Élégies et poésies diverses. Nouvelle édition, revue et annotée par A. J. Pons, avec une préface de M. Sainte-Beuve. 1 vol. gr. in-18.

Les Contes drolatiques, Colligez es abbayes de Touraine et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des pantagruelistes et non aultres. Édition illustrée de vignettes en tête des chapit. par Gustave Doré. 1 v. gr. in-18.

LAVATER ET GALL. — Physiognomonie et Phrénologie, rendues intelligibles pour tout le monde. Exposé du sens moral, des traits de la physionomie humaine et de la signification des protubérances de la surface du crâne relativement aux facultés et aux qualités de l'homme, par A. Ysabeau, ancien professeur d'histoire naturelle, ouvrage accompagné de 150 figures dans le texte. 1 vol. grand in-18.

Éducation progressive, ou Étude du cours de la vie, par madame Necker de Saussure. 2 vol.
Ouvrage qui a obtenu le prix Montyon.

Lettres adressées à M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, etc. par M. E. Chevreul, de l'Académie des sciences. 1 vol.

Du Crédit et des Banques, par Coquelin. Deuxième édition, revue, annotée, et précédée d'une introduction par M. Courcelle-Seneuil. 1 vol.

Genèse selon la Science, par Paul de Jouvencel. 4 vol. avec fig. dans le texte.

I. **Les Commencements du Monde** (*résumé des sciences physiques et application à la formation du globe*). Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol.
II. **La vie**, (*sa nature, son origine*). Deuxième édition revue et augmentée. 1 vol.
III. **Les Déluges** (*développements du globe et de l'organisation*). 1 vol.
IV. **Époque actuelle et fin du monde.** (*sous presse*).

Chaque volume se vend séparément.

2e Série. — Volumes à 3 fr.

Œuvres complètes du comte Xavier de Maistre, nouvelle édition. Expédition nocturne, le Lépreux de la cité d'Aoste, Voyage autour de ma chambre, les Prisonniers du Caucase, la Jeune Sibérienne, avec une préface par Sainte-Beuve. 1 vol. grand in-18.

Œuvres politiques de Machiavel. Traduction revue et corrigée, contenant le *Prince* et le *Discours sur Tite Live*. 1 vol.

Mémoires, Correspondance et Ouvrages inédits de Diderot, publiés sur les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur, à Grimm. 2 vol.

Œuvres de Rabelais, nouv. édit., revue sur les meilleurs textes, éclarcie, quant à l'orthographe et à la ponctuation, accompagnée de notes succinctes et d'un glossaire, par Louis Barré, ancien professeur de philosophie. 1 fort vol. gr. in-18, papier glacé satiné, de 650 pages.

Contes de Boccace, traduits par Sabatier de Castres. 1 vol.

Contes et nouvelles de la Fontaine, nouvelle édition revue avec soin et accompagnée de notes explicatives. 1 vol. grand in-18.

De l'Éducation des Femmes, par madame de Rémusat, avec une Préface par M. Ch. de Rémusat, Paris, 1843. 1 v. in-18.

Les cent Nouvelles nouvelles, texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions et accompagné de notes explicatives. 1 vol. in-18.

L'Heptaméron, Contes de la reine de Navarre. Nouvelle édition revue avec soin 1 vol. grand in-18.

Discours sur l'histoire universelle A Mgr le Dauphin, pour expliquer la suite de la religion et les changements des empires, par Bossuet, évêque de Meaux. 1 vol. grand in-18.

Théâtre complet de Racine, avec des remarques littéraires et un choix de notes classiques, par M. Félix Lemaistre. 1 fort vol. gr. in-18 de plus 700 pages.

Œuvres complètes de Molière. Nouvelle édition, accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs, avec des remarques nouvelles, par M. Félix Lemaistre, précédée de la Vie de Molière par Voltaire. 5 vol.

Térence, traduit par Nisard. 1 vol.

3e Série. — Volumes, au lieu de 3 fr. 50; net, 2 fr.

Vies des Dames galantes, par le seigneur de Brantôme. Nouvelle édition, revue et corrigée sur l'édition de 1740, avec des remarques historiques et critiques. 1 vol.

Curiosités dramatiques et littéraires, par M. Hippolyte Lucas. 1 vol.

Légendes du Nord, par Michelet. 1 vol.

Théâtre de Corneille, nouvelle édition collationnée sur la dernière édition publiée du vivant de l'auteur. 1 beau vol. grand in-18 de 540 pages.

Œuvres de Boileau, avec notice de Sainte-Beuve et notes de tous les commentateurs. 1 vol. grand in-18 jésus.

Œuvres de Gilbert. Nouvelle édition précédée d'une notice historique sur Gilbert, par Charles Nodier. 1 beau vol. grand in-18 jésus.

La Princesse de Clèves, suivie de **la Princesse de Montpensier**, par madame de La Fayette. Nouv. édit. 1 beau volume grand in-18 jésus.

Raphaël, Pages de la vingtième année, par A. de Lamartine. 3e édit., 1 vol.

Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, par l'abbé Prévost. Nouvelle édition, collationnée avec le plus grand soin sur l'édition publiée à Amsterdam en 1753, précédée d'une notice historique sur l'abbé Prévost, par Jules Janin. 1 vol.

Hégésippe Moreau. Œuvres contenant *le Myosotis*, etc. 1 vol. gr. in-18 jésus.

La Politesse, manuel des bienséances et du savoir-vivre, par E. Muller. 1 volume grand in-18.

Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse. Contenant toutes les instructions et un grand nombre d'exemples puisés dans les meilleurs écrivains, par Philippon de la Madelaine, dix-septième édition, adopté pour les lycées. 1 vol. in-18.

Nouveau siècle de Louis XIV, ou Choix de chansons historiques et satiriques, presque toutes inédites, de 1634 à 1712, accompagnées de notes. 1 v. grand in-18 anglais.

A TRAVERS CHAMPS. — Souvenirs et causeries d'un Journaliste. 1830 à 1847, par Th. Muret. 2 vol. grand in-18.

Du Danube au Caucase, voyages et littérature, par X. Marmier. 1 vol.

Lettres sur la Russie, 2e édition entièrement refondue et considérablement augmentée, par X. Marmier. 1 vol.

Les Perce-Neige, nouvelles du Nord, traduites par X. Marmier. 1 vol.

Le Secrétaire universel. Renfermant des modèles de lettres sur toutes sortes de sujets, lettres de bonne année, de fête, de condoléance, de félicitations, d'excuses, de reproches, de remerciments, de recommandations; lettres d'amour et de mariage, lettres d'affaires et de commerce, pétitions à l'Empereur, à l'Impératrice, aux ministres, etc.; billets d'invitations, lettres de faire-part, modèles d'actes sous seing privé, avec des instructions détaillées sur ces actes, choix de lettres des écrivains les plus célèbres, etc., etc., par M. Armand Dunois, 1 beau vol. grand in-18 jésus.

Anacréon, traduit en vers par M. Henri Vesseron. Nouvelle édition. 1 vol. grand in-18.

Les petits Mystères de la Destinée, par Joseph Balsamo. 1 vol. grand in-18, illustré d'environ 100 gravures. Chiromancie ou la science de la main. — Physiognomonie ou la science du corps de l'homme. — L'Astrologie ou connaissance de l'influence des corps célestes sur le caractère des hommes, etc., etc.

Romans, Contes et Voyages, par Arsène Houssaye. 2 vol. grand in-18.

Histoire de Napoléon, par Élias Regnault, ornée de 8 gravures sur acier, d'après Raffet et de Rudder. 4 vol. contenant la matière de 8 vol. in-8.

4e Série. — Volumes, au lieu de 3 fr. 50 et 1 fr. 75; net 1 fr. 50

Application de la géographie à l'histoire, ou Étude élémentaire de géographie et d'histoire générale comparées, par Edouard Braconnier, membre de l'Université et de plusieurs Sociétés savantes. Ouvrage classique précédé d'une Introduction par Bescherelle aîné, auteur du *grand Dictionnaire National*. 2 vol.

Lettres sur l'Angleterre (Souvenirs de l'Exposition universelle) par Edmond Texier. 1 vol.

Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las-Cases. Nouvelle édition revue par l'auteur. 9 vol. 9 gravures.

Une Journée d'Agrippa d'Aubigné. Drame en 5 actes, en vers; par Édouard Foussier. 1 vol. gr. in-18.

Inondations de 1856. Voyage de S. M. l'Empereur, par Ch. Robin, auteur de l'*Histoire de la Révolution de* 1848. 1 joli vol. grand in-18 anglais.

Les Satiriques des dix-huitième et dix-neuvième siècles. 1 vol. contenant Gilbert, Despaze, M. J. Chénier, Rivarol, Satires diverses.

Comédies de S. A. R. la princesse Amélie de Saxe, traduites de l'allemand, par Pitre-Chevalier. 1 vol. avec portrait.

L'Ane mort et la Femme guillotinée, par J. Janin. 1 vol. avec vign.

Fragoletta, par M. de Latouche. Naples et Paris en 1799. 2 vol.

BIBLIOTHÈQUE BLEUE

Histoire de Robert le diable, suivie de **Richard sans peur**, de **Pierre de Provence** et de **la belle Maguelonne**, 1 vol. gr. in-18. . . . . . . 2 fr.

Histoire de Fortunatus suivie de l'**Histoire des Enfants de Fortunatus**. 1 vol. grand in-18. . . . . 2 fr.

Histoire des Quatre Fils Aymon, DE JEAN DE CALAIS, ET DE JEAN DE PARIS. 2 vol. . . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE,

Par une société de gens de lettres et d'érudits. Paris, PAULIN et LECHEVALIER, 1845 à 1855. La bibliothèque de poche, variétés curieuses et amusantes des sciences, des lettres et des arts, se compose des 9 volumes suivants, format grand in-18, le volume. . . . . 2 fr.

Curiosités littéraires, par Ludovic LALANNE. 1 vol.

Anagrammes, imitation, emprunt, similitude d'idées, supposition d'auteurs, ouvrages allégoriques, méprises, mystifications, académies, sociétés et réunions, ordres burlesques, etc., etc.

Curiosités bibliographiques, par Ludovic LALANNE. 1 vol.

Particularités relatives aux anciennes écritures. — Des formes des livres et des lettres dans l'antiquité. — Écritures abrégées et secrètes. — Éditions grecques, caractères hébraïques, chronologie de l'imprimerie, éditions du quinzième siècle. — Libraires dans l'antiquité, au moyen âge, au dix-septième siècle, au dix-huitième siècle, etc., etc.

Curiosités biographiques. 1 vol.

Particularités physiques relatives à quelques personnages célèbres. — Bizarreries, habitudes et goûts irréguliers de quelques personnages célèbres. — Fécondité de quelques écrivains. — Personnages célèbres morts de chagrin, de joie, de peur, etc., etc.

Curiosités militaires. 1 vol.

Armes défensives. — Armes offensives. — Chars et éléphants de guerre. — Machines de guerre. — Poudre à canon. — L'artillerie à diverses époques. — Projectiles. — Armées dans l'antiquité. — Armées du moyen âge. — Armées en France depuis le treizième siècle. — Siéges à diverses époques. — Horreurs de la guerre.

Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts. 1 vol.

Architecture : — Villes de l'antiquité. — Villes du moyen âge. — Edifices religieux. — Habitations. — Palais. — Théâtres. — Ponts. — Puits. — Matériaux. — Constructions.
Sculpture : — Statues. — Bas-reliefs. — Portes sculptées.
Peinture : — Procédés divers de peinture. — Peinture chez les anciens. — Différences d'inventions. — Impiétés naïves. — Peintures licencieuses. — Emaux. — Ornements d'or et d'argent. — Verrerie. — Vitraux peints. — Broderies. — Numismatique. — Sceaux. — Gravure. — Inscriptions. — Erreurs archéologiques, etc., etc.

Curiosités philologiques, géographiques et ethnologiques. 1 vol.

Philologie. — Prolégomènes. — Langues anciennes. — Langue française. — Orthographe. — Versification. — Etymologies. — Philologie emblématique. — Singularités. — Ethnologie.

Curiosités historiques. 1 vol.

Incertitudes de l'Histoire. — Perpétuité des traditions. — Rapprochements historiques. — Coups de main. — Compilations, etc. — Misères royales. — Couleurs nationales. — Devises. — Impôts singuliers. — Redevances. — Morts mystérieuses et étranges. — Invraisemblances historiques, etc., etc.

Curiosités des Inventions et des Découvertes. 1 vol.

Préambule. — Alimentation. — Vêtement. — Métallurgie. — Art céramique. — Chauffage et éclairage. — Distribution d'eau. — Moyens de transport. — Guerre. — Sciences.

Curiosités anecdotiques. 1 vol.

Poëtes. — Philosophes. — Académiciens. — Diplomates. — Hommes d'Etat. — Hommes de guerre. — Avocats. — Procureurs. — Gens de robe. — Jésuites. — Prédicateurs. — Théâtre. — Acteurs. — Actrices. — Bouffonneries. — Gasconnades. — Facéties. — Fourberies. — Aventures amoureuses. — Mésaventures et vengeances conjugales, etc., etc.

Chaque volume se vend séparément.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





